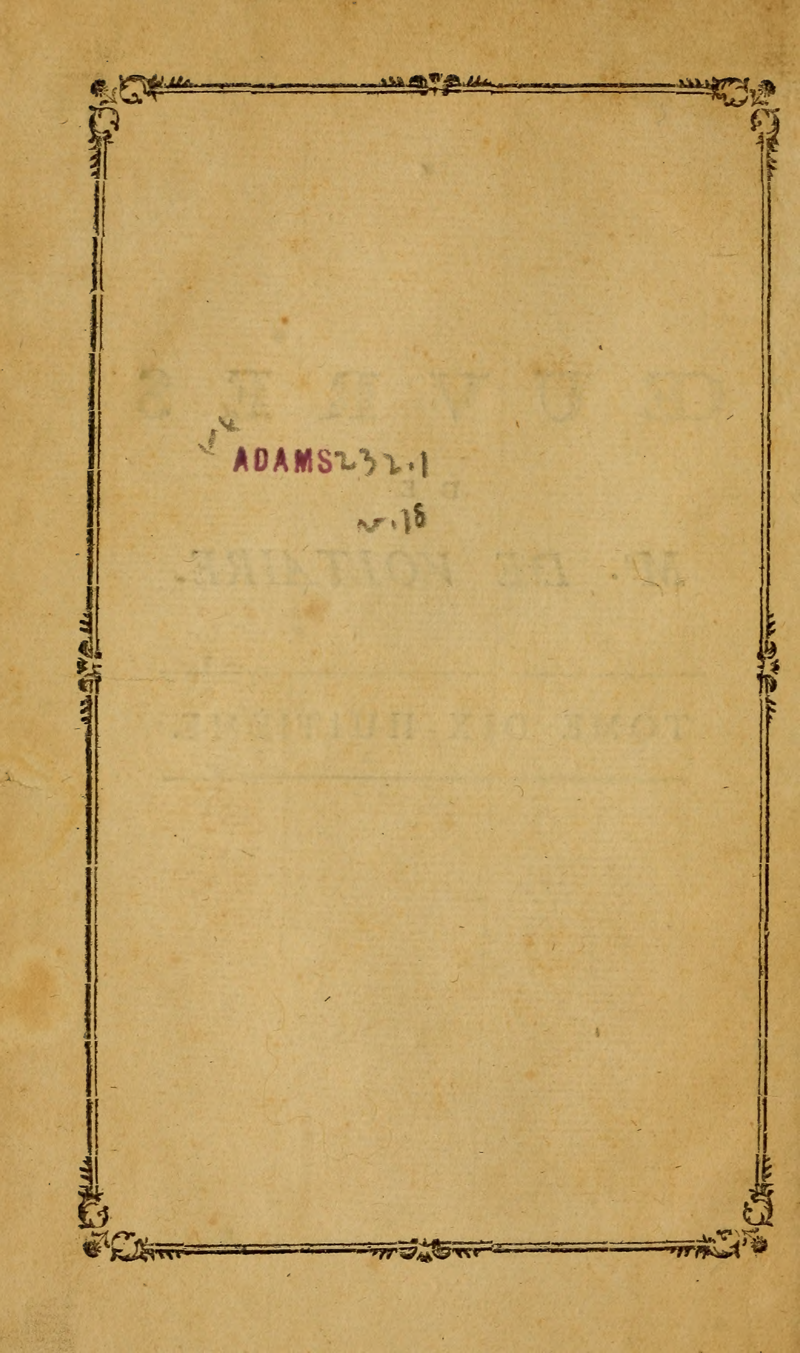
ŒUVRES

DE

MR. DE VOLTAIRE.

TOME DIX-HUITIÈME.




LOUIS XIV.
Martinet

SIÈCLE

DE

LOUIS XIV,

AUQUEL ON A JOINT

UN PRÉCIS DU SIÈCLE DE LOUIS XV,

ET

UN AUTRE MORCEAU D'HISTOIRE.

TOME PREMIER.



M. DCC. LXXV.

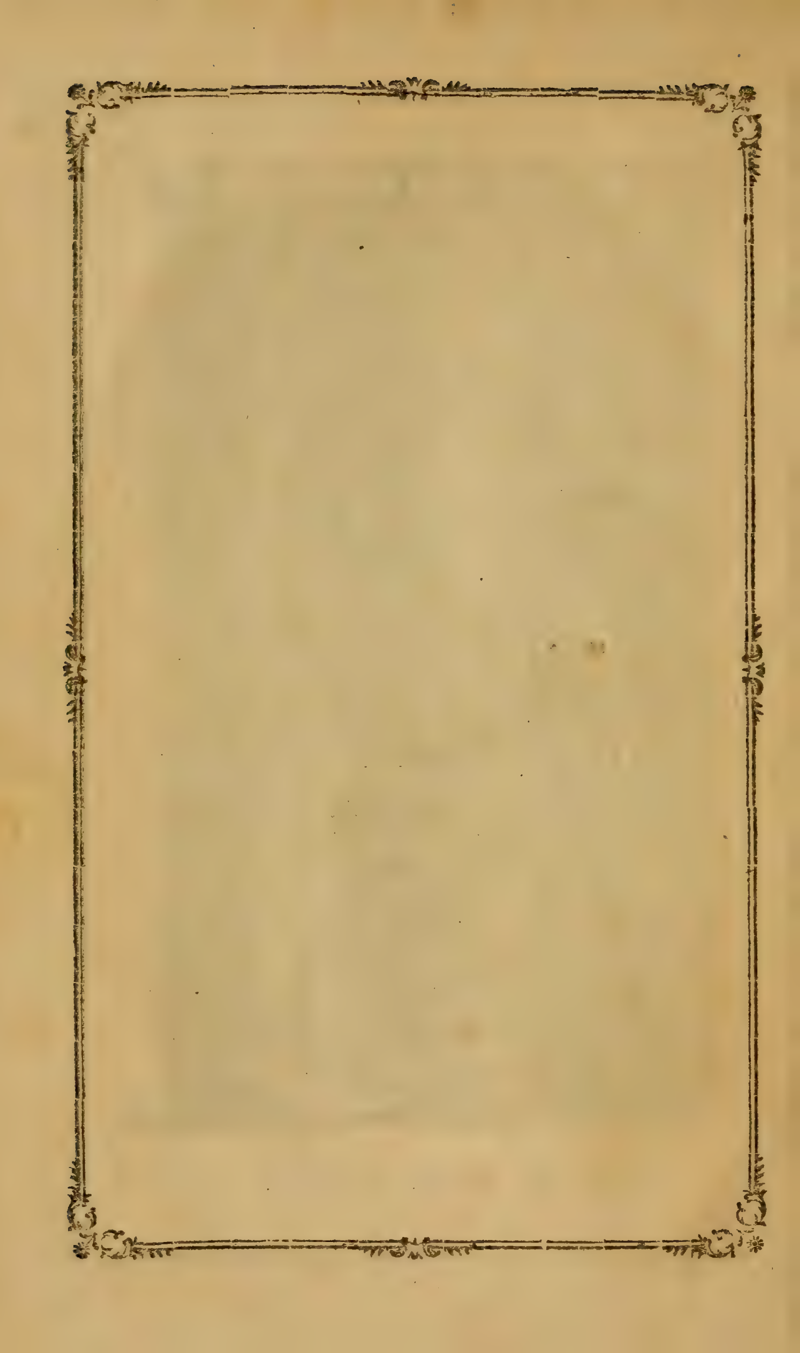


TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce cinquième Volume.

Fin de la Table des Chapitres.

SIECLE
DE
LOUIS XIV.

ON a cru devoir commencer cette nouvelle édition du SIECLE DE LOUIS XIV. par la liſte de la maiſon royale, & de tous les princes du ſang de ſon tems. Elle eſt ſuivie de celle de tous les ſouverains contemporains; des maréchaux de France, des amiraux & généraux des galères, des miniſtres & ſecretaires d'état qui ont ſervi ſous ce monarque.

Après quoi vient le catalogue alphabétique des ſavans & artiſtes en tout genre. Cette inſtruction

préliminaire eſt une eſpèce de dictionnaire, dans lequel le lecteur peut choiſir les ſujets à ſon gré, pour ſe mettre au fait des grands événemens arrivés ſous ce règne.



LISTE RAISONNÉE DES ENFANS DE LOUIS XIV.

DES PRINCES DE LA MAISON DE FRANCE de son tems, des SOUVERAINS contemporains, des maréchaux de France, des ministres, de la plupart des écrivains & des artistes qui ont fleuri dans ce siècle.

LOUIS *XIV.* n'eut qu'une femme, *Marie-Thérèse d'Autriche*, née comme lui en 1638, fille unique de *Philippe IV.* roi d'Espagne, de son premier mariage avec *Elizabeth de France*, & sœur de *Charles II.* & de *Marguerite-Thérèse* que *Philippe IV.* eut de son second mariage avec *Marie-Anne d'Autriche.* Ce second mariage de *Philippe IV.* est très-remarquable. *Marie-Anne d'Autriche* était sa nièce, & elle avait été fiancée en 1648. à *Philippe-Balthasar*, infant d'Espagne, de sorte que *Philippe IV.* épousa à-la-fois sa nièce & la fiancée de son fils.

Les noces de *Louis XIV.* furent célébrées le 9 Juin 1660. *Marie-Thérèse* mourut en 1683. Les historiens se sont fatigués à dire quelque chose d'elle. On a prétendu qu'une religieuse lui ayant demandé si elle n'avait pas cherché à plaire aux jeunes gens de la cour du roi son père, elle répondit ; *non, il n'y avait point de rois.* On ne nomme point cette religieuse, elle aurait été plus qu'indiscrète. Les infantes ne pouvaient parler à aucun jeune homme de la cour ; & lorsque *Charles I.* roi

d'Angleterre étant prince de Galles, alla à Madrid pour épouser la fille de *Philippe III.* il ne put même lui parler. Ce discours de *Marie-Thérèse* semble d'ailleurs supposer, que s'il y avait eu des rois à la cour de son père, elle aurait cherché à s'en faire aimer. Une telle réponse eût été convenable à la sœur d'*Alexandre*, mais non pas à la modeste simplicité de *Marie-Thérèse*. La plupart des historiens se plaisent à faire dire aux princes ce qu'ils n'ont ni dit, ni dû dire.

Le seul enfant de ce mariage de *Louis XIV.* qui vécut fut *Louis* dauphin nommé *Monseigneur*, né le 1. Novembre 1661, mort le 14 Avril 1711. Rien n'était plus commun long-tems avant la mort de ce prince que ce proverbe qui courait sur lui, *fils de roi, père de roi, jamais roi.* L'événement semble favoriser la crédulité de ceux qui ont foi aux prédictions; mais ce mot n'était qu'une répétition de ce qu'on avait dit de *Philippe de Valois*, & était fondé d'ailleurs sur la santé de *Louis XIV.* plus robuste que celle de son fils.

La vérité oblige de dire qu'il ne faut avoir aucun égard aux livres scandaleux sur la vie privée de ce prince. Les mémoires de madame de *Maintenon* compilés par *La Beaumelle* sont remplis de ces ridicules anecdotes. Une des plus extravagantes est que *Monseigneur* fut amoureux de sa sœur, & qu'il épousa mademoiselle *Chouin*. Ces sottises doivent être réfutées, puisqu'elles ont été imprimées.

Il épousa *Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière*, le 8 Mars 1680, morte le 20 Avril 1690: il en eut,

1°. LOUIS, duc de Bourgogne, né le 6 Août 1682, mort le 18 Février 1712 d'une rougeole épidémique; lequel eut de *Marie-Adelaïde de Savoie*, fille du premier roi de Sardaigne, morte le 12 Février 1712, le duc de Bourgogne mort en 1705.

LOUIS, duc de Bretagne, mort en 1712.

Et LOUIS XV. né le 15. Février 1710.

La mort prématurée du duc de Bourgogne causa des regrets à la France & à l'Europe. Il était très-instruit, juste, pacifique, ennemi de la vaine gloire, digne élève du duc de *Beauvilliers* & du célèbre *Fénelon*. Nous avons, à la honte de l'esprit humain, cent volumes contre *Louis XIV.* son fils *Monseigneur*, le duc d'Orléans son neveu, & pas un qui fasse connaître les vertus de ce prince, qui aurait mérité d'être célébré, s'il n'eût été que particulier.

2°. PHILIPPE, duc d'Anjou, roi d'Espagne, né le 19 Décembre 1683, mort le 9 Juillet 1746.

3°. CHARLES, duc de Berry, né le 31 Août 1686, mort le 4 Mai 1714.

Louis XIV. eut encor deux fils & trois filles morts jeunes.

ENFANS NATURELS ET LÉGITIMÉS.

Louis XIV. eut de madame la duchesse de *la Vallière*, laquelle s'étant rendue religieuse carmélite le 2 Juin 1674, fit profession le 4 Juin 1675, & mourut le 6 Juin 1710, âgée de soixante-cinq ans.

LOUIS de *Bourbon*, comte de Vermandois, née le 2 Octobre 1667, mort en 1683.

MARIE-ANNE, dite *Mademoiselle de Blois*, née en 1666, mariée à *Louis-Armand* prince de *Conti*, morte en 1739.

AUTRES ENFANS NATURELS ET LÉGITIMÉS.

LOUIS-AUGUSTE de *Bourbon* duc du Maine, né le 31 Mars 1670, mort en 1736.

LOUIS-CÉSAR, comte de Vexin, abbé de Saint-Denis & de Saint-Germain-des-Prés, né en 1672, mort en 1683.

LOUIS-ALEXANDRE de *Bourbon*, comte de Toulouse, né le 6 Juin 1678, mort en 1737.

LOUISE-FRANÇOISE de *Bourbon*, dite *Mademoiselle de Nantes*, née en 1673, mariée à *Louis III.* duc de *Bourbon-Condé*, morte en 1743.

LOUISE-MARIE de *Bourbon*, dite *Mademoiselle de Tours*, morte en 1681.

FRANÇOISE-MARIE de *Bourbon*, dite *Mademoiselle de Blois*, née en 1677, mariée à *Philippe II.* duc d'Orléans, régent de France, morte en 1749.

Deux autres fils, morts jeunes.

PRINCES ET PRINCESSES DU SANG ROYAL, qui vécurent dans le siècle de Louis XIV.

JEAN-BAPTISTE-GASTON, duc d'Orléans, second fils de *Henri IV.* & de *Marie de Médicis*, né à Fontainebleau en 1608, presque toujours infortuné, haï de son frère, persécuté par le cardinal de *Richelieu*, entrant dans toutes les intrigues, & abandonnant souvent ses amis. Il fut la cause de la mort du duc de *Montmorenci*, de *Cinq-Mars*, du vertueux *de Thou.* Jaloux de son rang & de l'étiquette, il fit un jour changer de place toutes les personnes de la cour à une fête qu'il donnait, & prenant le duc de *Montbazon* par la main pour le faire descendre d'un gradin, le duc de *Montbazon* lui dit: Je suis le premier de vos amis que vous ayez aidé à descendre de l'échaffaut. Il joua un rôle considérable, mais triste pendant la régence, & mourut relégué à Blois en 1660.

ELIZABETH, fille de *Henri IV.* née en 1602, épouse de *Philippe IV.* très-malheureuse en Espagne, où elle vécut sans crédit & sans consolation, morte en 1644.

CHRISTINE, seconde fille de *Henri IV.* femme de *Victor-Amédée* duc de Savoie. Sa vie fut un continuel orage à la cour & dans les affaires. On lui disputa la tutelle de son fils; on attaqua son pouvoir & sa réputation: morte en 1663.

HENRIETTE-MARIE, épouſe de *Charles I.* roi de la Grande-Bretagne, la plus malheureuſe princeſſe de cette maiſon : elle avait preſque toutes les qualités de ſon père : morte en 1669.

Mademoiſelle de MONTPENSIER, nommée la grande *Mademoiſelle*, fille de *Gaſton* & de *Marie de Bourbon-Montpenſier*, dont nous avons les mémoires, & dont il eſt beaucoup parlé dans cette hiſtoire. 1693.

MARGUERITE-LOUISE, femme de *Coſme de Médicis*, laquelle abandonna ſon mari, & ſe retira en France.

FRANÇOISE-MAGDELEINE, femme de *Charles-Emmanuel* duc de Savoie.

PHILIPPE, *Monſieur*, frère unique de *Louis XIV.* Il épouſa *Henriette*, fille de *Charles I.* roi d'Angleterre, petite-fille de *Henri le Grand*, princeſſe chère à la France par ſon eſprit & par ſes graces, morte à la fleur de ſon âge en 1670 : mort en 1701. Ce fut lui qui commença la nouvelle maiſon d'Orléans. Il eut de la fille de l'électeur Palatin, morte en 1722.

PHILIPPE D'ORLÉANS régent de France, célèbre par le courage, par l'eſprit & les plaiſirs, né pour la ſociété encor plus que pour les affaires, & l'un des plus aimables hommes qui aient jamais été. Sa ſœur a été la dernière ducheſſe de Lorraine ; mort en 1723.

La branche de CONDÉ eut un très-grand éclat.

HENRI, prince de CONDÉ, ſecond du nom, premier prince du ſang, jouit d'un crédit ſolide pendant la régence & de la réputation d'une probité rare dans ces tems de trouble. Poſſédant environ deux millions de rentes ſelon la manière de compter d'aujourd'hui. Il donna dans ſa maiſon l'exemple d'une économie que le cardinal *Mazarin* aurait dû imiter dans le gouvernement de l'état, mais qui était trop difficile. Sa plus grande gloire fut d'être le père du grand *Condé*, mort en 1646.

LE GRAND CONDÉ LOUIS II. du nom, fils du précédent; & de *Charlotte-Marguerite de Montmorenci*, neveu de l'illuſtre & malheureux duc de *Montmorenci* décapité à Toulouſe, réunit en ſa perſonne tout ce qui avait caractériſé pendant tant de ſiècles ces deux maiſons de héros, né le 8 Septembre 1621, mort le 11 décembre 1686.

Il eut de *Clémence de Maillé de Brézé*, nièce du cardinal de *Richelieu.*

HENRI-JULES, nommé communément *Monſieur le Prince*, mort en 1709.

Henri-Jules eut d'*Anne de Bavière*, Palatine du Rhin.

LOUIS de *Bourbon*, nommé *Monſieur le Duc*, père de celui qui fut premier miniſtre ſous *Louis XV.* mort en 1710.

Branche de CONTI.

Le premier prince de *Conti* ARMAND, était frère du grand *Condé;* il joua un rôle dans la Fronde, mort en 1666.

Il laiſſa d'*Anne Martinozzi*, nièce du cardinal *Mazarin*,

LOUIS, mort ſans enfans de ſa femme *Marie-Anne*, fille de *Louis XIV.* & de la ducheſſe de *la Valière*, mort en 1685.

Et FRANÇOIS-LOUIS, prince de la *Roche-ſur-Yon*, puis de *Conti*, qui fut élu roi de Pologne en 1697. Prince dont la mémoire a été long-tems chère à la France, reſſemblant au grand *Condé* par l'eſprit & le courage, & toujours animé du deſir de plaire, qualité qui manqua quelquefois au grand *Condé* : mort en 1799.

Il eut d'*Adelaïde de Bourbon* ſa couſine,

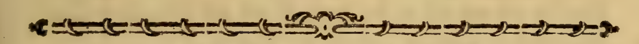
LOUIS-ARMAND, né en 1695, qui ſurvécut à *Louis XIV.*



Branche de BOURBON-SOISSONS.

Il n'y eut de cette branche que LOUIS comte de Soiſſons, tué à la bataille de la Marfée en 1641. Toutes les autres branches étaient éteintes.

Les COURTENAI n'étaient reconnus princes du ſang que par la voix publique, & ils n'en avaient point le rang. Ils deſcendaient de *Louis le Gros ;* mais leurs ancêtres ayant pris les armoiries de l'héritière de *Courtenai*, ils n'avaient pas eu la précaution de s'attacher à la maiſon royale dans un tems où les grands terriens ne connaiſſaient de prérogative que celle des grands fiefs & de la pairie. Cette branche avait produit des empereurs de Conſtantinople, & ne put fournir un prince du ſang reconnu. Le cardinal *Mazarin* voulut pour mortifier la maiſon de *Condé*, faire donner aux *Courtenai* le rang & les honneurs qu'ils demandaient depuis longtems, mais il ne trouva pas en eux un grand appui pour exécuter ce deſſein.



SOUVERAINS CONTEMPORAINS.

PAPES.

BARBERINI, Urbain VIII. Ce fut lui qui donna aux cardinaux le titre d'*éminence*. Il abolit les jéſuiteſſes. Il n'était pas encor queſtion d'abolir les jéſuites. Nous avons de lui un gros recueil de vers latins. Il faut avouer que l'*Arioſte* & le *Taſſe* ont mieux réuſſi ; mort en 1644.

Pamphilo ; INNOCENT X. connu pour avoir chaſſé de Rome les deux neveux d'*Urbain VIII.* auxquels il devait tout ; pour avoir condamné les cinq propoſitions

de *Janſénius* ſans avoir eu l'ennui de lire le livre, & pour avoir été gouverné par la dona *Olimpia* ſa belle-ſœur, qui vendit ſous ſon pontificat tout ce qui pouvait ſe vendre : mort en 1655.

Chigi, ALEXANDRE VII. C'eſt lui qui demanda pardon à Louis *XIV.* par un légat *à latere.* Il était plus mauvais poëte qu'*Urbain VIII.* Long-tems loué pour avoir négligé le népotiſme, il finit par le mettre ſur le trône : mort en 1667.

Roſpiglioſi, CLÉMENT IX. ami des lettres ſans faire des vers, pacifique, économe & libéral, père du peuple. Il avait à cœur deux choſes dont il ne put venir à bout ; d'empêcher les Turcs de prendre Candie, & de mettre la paix dans l'égliſe de France : mort en 1669.

Altieri, CLÉMENT X. honnête homme & pacifique comme ſon prédéceſſeur, mais gouverné : mort en 1676.

Odeſcalqui, INNOCENT XI. fier ennemi de *Louis XIV.* oubliant les intérêts de l'égliſe en faveur de la ligue formée contre ce monarque. Il en eſt beaucoup parlé dans cette hiſtoire : mort en 1689.

Ottoboni, Vénitien, ALEXANDRE VIII. Nul ne ſecourut plus les pauvres, & n'enrichit plus ſes parens, mort en 1691.

Pignatelli, INNOCENT XII. Il condamna l'illuſtre *Fénelon.* D'ailleurs il fut aimé & eſtimé : mort en 1700.

Albani, CLÉMENT XI. Sa bulle contre *Queſnel* qui n'a qu'une feuille, eſt beaucoup plus connue que ſes ouvrages en ſix volumes in-folio ; mort en 1721.

MAISON OTTOMANE.

IBRAHIM. C'eſt lui dont Racine dit avec juſte raiſon,

L'imbécille Ibrahim ſans craindre ſa naiſſance,
Traîne exempt de péril une éternelle enfance.

Tiré de ſa priſon pour régner après la mort d'*Amurath* ſon frère. Tout imbécille qu'il était, les Turcs conquirent l'iſle de Candie ſous ſon règne : étranglé en 1649.

MAHOMET IV. fils d'*Ibrahim*, dépoſé & mort en 1687.

SOLIMAN III. fils d'*Ibrahim*, & frère de *Mahomet IV.* après des ſuccès divers dans ſes guerres contre l'Allemagne, meurt de ſa mort naturelle en 1691.

ACHMET II. frère du précédent, poëte & muſicien. Son armée fut battue à Salenkemen par le prince *Louis de Bade* : mort en 1695.

MUSTAPHA II. fils de *Mahomet IV.* vainqueur à Temiſvar, vaincu par le prince *Eugène* à la bataille de Zenta ſur le Tibisk, en Septembre 1697, dépoſé dans Andrinople, & mort dans le ſerrail de Conſtantinople en 1703.

ACHMET III. frère du précédent, battu encor par le prince *Eugène* à Petervaradin & à Belgrade, dépoſé en 1730.

EMPEREURS D'ALLEMAGNE.

On n'en dira rien ici, parce qu'il en eſt beaucoup parlé dans le corps de l'hiſtoire.

FERDINAND III. mort en 1657.
LÉOPOLD I. mort en 1705.
JOSEPH I. mort en 1711.
CHARLES VI. mort en 1740.

ROIS D'ESPAGNE.

Idem.

PHILIPPE IV. mort en 1665.
CHARLES II. mort en 1700.
PHILIPPE V. mort en 1746.

ROIS DE PORTUGAL.

JEAN IV. duc de Bragance, surnommé *le Fortuné.* Sa femme *Louise de Gusman* le fit roi de Portugal, mort en 1656.

ALPHONSE fils du précédent. Si *Jean* fut roi par le courage de sa femme, *Alphonse* fut détrôné par la sienne, confiné dans l'isle de Tercère où il mourut en 1683.

DON PEDRE, frère du précédent, lui ravit sa couronne & sa femme, & pour l'épouser légitimement le fit déclarer impuissant, tout débauché qu'il était : mort en 1706.

JEAN V. mort en 1750.

ROIS D'ANGLETERRE, D'ECOSSE ET D'IRLANDE, dont il est parlé dans le siècle de Louis XIV.

CHARLES I. assassiné juridiquement sur un échaffaut en 1649.

CROMWEL (*Olivier*) protecteur le 22 Décembre 1653. plus puissant qu'un roi, mort le 15 Septembre 1658.

CROMWEL (*Richard*) protecteur immédiatement après la mort de son père, dépossédé paisiblement au mois de Juin 1659 ; mort en 1685.

CHARLES II. mort en 1685.

JACQUES II. détrôné en 1688, mort en 1701.

GUILLAUME III. mort en 1702.

ANNE *Stuart*, morte en 1714.

GEORGE I. mort en 1727,

ROIS DE DANNEMARCK.

CHRISTIERN IV. mort en 1648.

FRÉDERIC III. reconnu en 1661, par le clergé & les bourgeois pour souverain absolu, supérieur aux loix, pouvant les faire, les abroger, les négliger à sa vo-

lonté. La nobleſſe fut obligée de ſe conformer aux vœux des deux autres ordres de l'état. Par cette étrange loi les rois de Dannemarck ont été les ſeuls princes deſpotiques de droit ; & ce qui eſt encor plus étrange, c'eſt que ni ce roi, ni ſes ſucceſſeurs n'en ont jamais abuſé : mort en 1667.

CHRISTIERN V. mort en 1699.

FRÉDERIC IV. mort en 1730.

Rois de Suede.

CHRISTINE. Il en eſt beaucoup parlé dans le ſiècle de *Louis XIV.* Elle avait abdiqué en 1654 : morte à Rome en 1689.

CHARLES X. GUSTAVE, qui voulut établir en Suède la puiſſance arbitraire : mort en 1660.

CHARLES XI. qui établit cette puiſſance, mort en 1697.

CHARLES XII. qui en abuſa, & qui par cet abus fut cauſe de la liberté du royaume : mort en 1718.

Rois de Pologne.

LADISLAS-SIGISMOND, vainqueur des Turcs. Ce fut lui qui en 1645 envoya une magnifique ambaſſade pour épouſer par procureur la princeſſe *Marie de Gonzague de Nevers.* Les perſonnes, les habits, les chevaux, les carroſſes des ambaſſadeurs Polonais éclipsèrent la ſplendeur de la cour de France, à qui *Louis XIV.* n'avait pas encor donné cet éclat qui éclipſa depuis toutes les autres cours du monde : mort en 1648.

JEAN-CASIMIR, frère du précédent, jéſuite, puis cardinal, puis roi ; épouſa la veuve de ſon frère, s'ennuya de la Pologne, la quitta en 1667, ſe retira à Paris, fut abbé de Saint-Germain-des-Prés, vécut beaucoup avec *Ninon :* mort en 1672.

MICHEL VIENOVISKI, élu en 1670. Il laiſſa prendre

par les Turcs Caminieck, la feule ville fortifiée & la clef du royaume, & fe foumit à être leur tributaire : mort en 1673.

JEAN SOBIESKY, élu en 1674, vainqueur des Turcs & libérateur de Vienne. Sa vie a été écrite par l'abbé *Coyer*, homme d'efprit & philofophe. Il époufa une Françaife, ainfi que *Ladiflas* & *Cafimir;* c'était mademoifelle d'*Arquien :* mort en 1696.

AUGUSTE I. électeur de Saxe, élu en 1697 par une partie de la nobleffe, pendant que le prince de *Conti* était choifi par l'autre. Bientôt feul roi, détrôné par *Charles XII.* rétabli par le czar *Pierre I.* mort en 1733.

STANISLAS, établi au contraire par *Charles XII.* & détrôné par *Pierre I.* mort en 1795.

ROIS DE PRUSSE.

FRÉDERIC, le premier roi, mort en 1700.

FRÉDERIC-GUILLAUME, le premier qui eut une grande armée & qui la difciplina, père de *Fréderic le Grand*, le premier qui vainquit avec cette armée : mort en 1740.

CZARS DE RUSSIE, DEPUIS EMPEREURS.

MICHEL ROMANO, fils de *Philarète* archevêque de Roftou, élu en 1613 à l'âge de quinze ans. De fon tems les czars n'époufaient que leurs fujettes ; ils faifaient venir à leur cour un certain nombre de filles, & choififfaient. Ce font les anciennes mœurs afiatiques. C'eft ainfi que *Michel* époufa la fille d'un pauvre gentilhomme qui cultivait fes champs lui-même : mort en 1645.

ALEXIS, fils de *Michel*, qui combattit les Ottomans avec fuccès ; mort en 1676.

FÉDOR, fils d'*Alexis*, qui voulut policer les Ruffes, ouvrage réfervé à *Pierre le Grand :* mort en 1682.

IVAN, frère de *Fédor*, & ainé de *Pierre*, incapable du trône; mort en 1688.

PIERRE LE GRAND, vrai fondateur: mort en 1725.



GOUVERNEURS DE FLANDRE.

Les Pays-Bas ayant presque toujours été le théatre de la guerre sous Louis XIV. il paraît convenable de placer ici la suite des gouverneurs de cette province qui ne vit aucun de ses rois depuis Philippe II.

LE marquis FRANCISCO DE MELLO D'ASSUMAR, le même qui fut battu par le grand *Condé*, démis en 1644.

Le grand commandeur CASTEL RODRIGO, mort en 1647.

LÉOPOLD-GUILLAUME, archiduc d'Autriche, c'est-à-dire, portant le titre d'archiduc, mais n'ayant rien dans l'Autriche, frère de *Ferdinand II.* Ce fut lui qui envoya un député au parlement de Paris pour s'unir avec lui contre le cardinal *Mazarin*: mort en 1656.

DON JUAN D'AUTRICHE, fils naturel de *Philippe IV.* fameux ennemi du premier ministre d'Espagne le jésuite *Nithar*, comme le prince de *Condé*, du cardinal *Mazarin*, mais plus heureux que le prince de *Condé*, en ce qu'il fit chasser *Nithar* pour jamais. Ce fut lui qui fut battu par *Turenne* à la bataille des Dunes: mort en 1659.

Le marquis de CARACÈNE, mort en 1664.

Le marquis de CASTEL RODRIGO, qui soutint mal la guerre contre *Louis XIV.* & qui ne pouvait pas la bien soutenir; mort en 1668.

FERNANDÈS DE VELASCO, connétable de Castille, mort en 1669.

Le comte de MONTEREY, qui secourut sous main les Hollandais contre *Louis XIV.* mort en 1675.

Le duc de VILLA HERMOSA, l'homme le plus généreux de son tems : mort en 1678.

ALEXANDRE FARNÈSE, second fils du duc de *Parme.* Ce nom d'*Alexandre Farnèse* était difficile à soutenir : démis en 1682.

Le marquis de GRANA, mort en 1685.

Le marquis de CASTANAGA, mort en 1692.

MAXIMILIEN-EMMANUEL, électeur de Bavière après la bataille d'Hochstet. Il en eut le titre jusqu'à la paix d'Utrecht en 1714 : mort la même année.

Le prince Eugène, vicaire-général des Pays-Bas. Il n'y résida jamais : mort en 1736.

MARÉCHAUX DE FRANCE MORTS sous LOUIS XIV. ou qui ont servi sous lui.

D'ALBRET, (*César-Phœbus*) de la maison des rois de Navarre, maréchal de France en 1653. Il ne fit point de difficulté d'épouser la fille de *Cuénegaud* trésorier de l'épargne, qui fut une dame d'un très-grand mérite. *Saint Evremont* l'a célébré. Il fut amant de madame de *Maintenon* & de la fameuse *Ninon ;* chéri dans la société, estimé à la guerre : mort en 1676.

D'ALEGRE (*Yves*) ayant servi près de soixante ans sous *Louis XIV.* n'a été maréchal qu'en 1724 : mort en 1733.

D'ASFELD (*Claude-François Bidal*) s'acquit une grande réputation pour l'attaque & la défense des places. Il contribua beaucoup à la bataille d'Almanza. maréchal en 1734 : mort en 1743.

D'AUBUSSON (*François de la Feuillade*) maréchal en 1675. C'eſt lui qui par reconnaiſſance fit élever la ſtatue de *Louis XIV.* à la place des victoires : mort en 1691. Son fils ne fut maréchal que long-tems après en 1725.

D'AUMONT (*Antoine*) petit-fils du célèbre *Jean* maréchal d'*Aumont*, l'un des grands capitaines de *Henri IV. Antoine* contribua beaucoup au gain de la bataille de Rhétel en 1650. Il eut le bâton de maréchal pour récompenſe, & mourut en 1669.

DE BALINCOURT, maréchal en 1746.

BARWICK (*Jacques Fitsjames* de) fils naturel du roi d'Angleterre *Jacques II.* & d'une ſœur du duc *Malborough.* Son père le fit duc de *Barwick* en Angleterre. Il fut auſſi duc en Eſpagne. Il le fut en France. Maréchal en 1706, tué au ſiége de Philipsbourg en 1734.

BASSOMPIERRE (*François* de) né en 1579, colonel-général des Suiſſes. Maréchal en 1622, détenu à la baſtille depuis 1631 juſqu'à la mort du cardinal de *Richelieu.* Il y compoſa ſes mémoires qui roulent ſur des intrigues de cour & ſes galanteries. *Céſar* dans ſes mémoires ne parle point de ſes bonnes fortunes. L'on ignore aſſez communément qu'il fit revêtir de pierres à ſes dépens le foſſé du Cours-la-Reine. Maréchal en 1622, mort en 1646.

BELLEFONDS (*Bernardin Gigaut* de) maréchal en 1698 ; il gagna une bataille en Catalogne en 1684, mort en 1694.

DE BELLE-ISLE (*Louis-Charles-Auguſte de Fouquet*) petit-fils du ſur-intendant, diſtingué dans les guerres de 1701, duc & pair, prince de l'empire, maréchal en 1741. Il fit avec ſon frère tout le plan de la guerre contre la reine de Hongrie, où ſon frère fut tué : mort miniſtre d'état.

BEZONS (*Jacques Bazin* de) maréchal en 1709, mort en 1733.

BIRON (*Armand-Charles de Gontaut* duc de) qui a fait revivre le duché de sa maison, ayant servi dans toutes les guerres de *Louis XIV.* & perdu un bras au siége de Landau, n'a été maréchal qu'en 1734.

BOUFFLERS (*Louis-François* duc de) l'un des meilleurs officiers de *Louis XIV.* maréchal en 1693, mort en 1711.

BOURG (*Eléonor-Marie du Maine* comte DU) gagna un combat important sous *Louis XIV.* & ne fut maréchal qu'en 1725 : mort la même année.

BRANCAS (*Henri de Villars de Sérest*) ayant servi long-tems sous *Louis XIV.* fut maréchal en 1734.

BREZÉ (*Urbain de Maillé* marquis de) beau-frère du cardinal de *Richelieu*, maréchal en 1632, vice-roi de Catalogne : mort en 1650.

BROGLIO (*Victor-Maurice*) ayant servi dans toutes les guerres de *Louis XIV.* maréchal en 1724, mort en 1727.

BROGLIO (*François-Marie* duc de) fils du précédent. L'un des meilleurs lieutenans-généraux dans les guerres de *Louis XIV.* maréchal en 1734, père d'un autre maréchal de *Broglio*, qui a réuni les talens de ses ancêtres.

CASTELNAU (*Jacques* de) maréchal en 1658, blessé à mort la même année au siége de Calais.

CATINAT (*Nicolas de*) maréchal en 1693. Il mêla la philosophie aux talens de la guerre. Le dernier jour qu'il commanda en Italie, il donna pour mot *Paris* & *St. Gassien*, qui était le nom de sa maison de campagne. Il y mourut en sage après avoir refusé le cordon bleu, en 1712.

CHAMILLI (*Noël Bouton* de) Il avait été au siége de Candie. Maréchal en 1703 : mort en 1715.

CHATEAU-RENAUD (*François-Louis Rousselet* de) vice-amiral de France servit également bien sur terre & sur mer, nettoya la mer de pirates, battit les Anglais dans

la baie de Bantri, bombarda Alger, mit en fureté les isles de l'Amérique. Maréchal en 1703 : mort en 1716.

CHAULNES (*Honoré d'Albret* duc de) maréchal en 1620, mort en 1649.

CHOISEUL (*Claude* de) troisième maréchal de France de ce nom en 1693 : mort en 1711.

CLAIRAMBAULT (*Philippe de Palluau* de) maréchal en 1653, mort en 1665.

DE CLERMONT-TONNERRE, ayant fervi dans la guerre de 1701, maréchal en 1747.

COIGNI (*François de Franquetot*) long-tems officier-général fous *Louis XIV.* maréchal en 1734, a gagné deux batailles en Italie.

COLIGNI (*Gafpard* de) petit-fils de l'amiral, maréchal en 1622 ; commandant contre les troupes rebelles du comte de *Soiffons*, tué à la Marfée : mort en 1646.

CREQUI (*François* de) maréchal en 1668, mort avec la réputation d'un homme qui devait remplacer le vicomte de *Turenne*, en 1687.

D'ETAMPES (*Jacques de la Ferté-Imbaut*) maréchal en 1651, mort en 1668.

D'ETRÉES (*François-Annibal* duc) maréchal en 1626. Ce qui eft très-fingulier, c'eft qu'à l'âge de quatre-vingt-treize ans il fe remaria avec mademoifelle de *Manican* qui fit une fauffe couche. Il mourut à plus de cent ans en 1670.

D'ETRÉES (*Jean*) vice-amiral en 1670, & maréchal en 1681 : mort en 1707.

D'ETRÉES (*Victor-Marie*) fils de *Jean d'Etrées*, vice-amiral de France comme fon père avant d'être maréchal. Il eft à remarquer qu'en cette qualité de vice-amiral de France il commandait les flottes Françaifes & Efpagnoles en 1701, maréchal en 1703 : mort en 1737.

DURAS (*Jacques-Henri de Durfort* de) neveu du vicomte de *Turenne*, fait marechal en 1675, immédia-

tement après la mort de son oncle : mort en 1704.

DURAS (*Jean de Durfort* duc de) maréchal de camp sous *Louis XIV.* maréchal de France en 1741.

FABERT (*Abraham*) maréchal en 1658. On s'est obstiné à vouloir attribuer sa fortune & sa mort à des causes surnaturelles. Il n'y eut d'extraordinaire en lui que d'avoir fait sa fortune uniquement par son mérite, & d'avoir refusé le cordon de l'ordre, quoiqu'on le dispensât de faire des preuves. On prétend que le cardinal *Mazarin* lui proposant de lui servir d'espion dans l'armée, il lui dit : *peut-être faut-il à un ministre de braves gens & des frippons. Je ne puis être que du nombre des premiers :* mort en 1662.

FARE (de la) fils du marquis de *la Fare* célèbre par ses poésies agréables : officier dans la guerre de 1701, maréchal en 1746.

FERTÉ-SENNETERRE (*Henri* duc de la) fait maréchal de camp sur la brèche de Hesdin, commanda l'aile gauche à la bataille de Rocroi. Maréchal en 1651, mort en 1681.

FORCE (*Jacques Nompar de Caumont de la*) maréchal en 1622. C'est celui qui échappa au massacre de la St. Barthelemi, & qui a écrit cet événement dans des mémoires conservés dans sa maison : mort à quatre-vingt-dix-sept ans en 1652.

FOUCAULT (*Louis*) comte de *Daugnon*, maréchal en 1653, mort en 1659.

GASSION (*Jean* de) élève du grand *Gustave*. Maréchal en 1643. Il était calviniste. Il ne voulut jamais se marier, disant qu'il faisait trop peu de cas de la vie pour en faire part à quelqu'un. Tué au siége de Lens en 1647.

GRAMONT (*Antoine* de) maréchal en 1641, mort en 1678.

GRAMONT (*Antoine* de) petit-fils du précédent,

maréchal en 1724, père du duc de *Gramont* tué à la bataille de Fontenoy, mort en 1725.

GRANCEI (*Jacques Rouxel* comte de) maréchal en 1651, mort en 1680.

GUÉBRIANT (*Jean-Baptiste de Budes*) maréchal en 1642. L'un des grands-hommes de guerre de son tems : tué en 1643 au siége de Rotveil, enterré avec pompe à Notre-Dame.

HARCOURT (*Henri* duc de) On peut dire que c'est lui qui mit fin à l'ancienne inimitié des Français & des Espagnols lorsqu'il était ambassadeur à Madrid. Sa dextérité & son art de plaire disposèrent si favorablement la cour d'Espagne qu'enfin *Charles II.* n'eut point de répugnance à instituer son héritier un petit-fils de *Louis XIV.* Il devait commander à la place du maréchal de *Villars* l'année de la belle campagne de Denain, mais il lui aurait été difficile de mieux faire. Maréchal en 1703, mort en 1718. Son fils maréchal depuis en 1746.

HOCQUINCOURT (*Charles de Mouchi*) maréchal en 1651 : tué en servant les ennemis devant Dunkerque en 1658.

HÔPITAL (*Nicolas de l'*) capitaine des gardes de *Louis XIII.* maréchal en 1617 pour avoir tué le maréchal d'*Ancre ;* mais il mérita d'ailleurs cette dignité par de belles actions. On le compte parmi les maréchaux de ce siècle, parce qu'il mourut sous *Louis XIV.* en 1644.

HUMIERES (*Louis de Crevan* marquis d') maréchal en 1668, mort en 1694.

JOYEUSE (*Jean-Armand* de) maréchal de France en 1693, mort en 1710.

D'ISENGHIEN, officier sous *Louis XIV.* maréchal en 1741.

LORGE (*Gui-Alphonse de Durfort* de) neveu du vicomte de *Turenne.* Maréchal en 1676 : mort en 1702.

LUXEMBOURG (*François-Henri de Montmorenci*

duc de) l'élève du grand *Condé*. Maréchal en 1675. Il y a eu sept maréchaux de ce nom indépendamment des connétables ; & depuis le onzième siècle on n'a guère vu de règne sans un homme de cette maison à la tête des armées : mort en 1695.

LUXEMBOURG (*Christian-Louis de Montmorenci*) fils du précédent, signalé dans la guerre de 1701. Maréchal en 1747.

DE MAILLEBOIS, fils du ministre d'état *Desmarêts*, s'étant signalé dans toutes les occasions pendant la guerre de 1701, fait maréchal en 1741.

MARSIN ou MARCHIN (*Ferdinand* comte de) ayant passé du service de la maison d'Autriche à celui de France. Maréchal en 1703, tué à Turin en 1706.

DE MATIGNON (*Charles-Auguste-Goion de Gacé*) maréchal en 1708, mort en 1729.

MAULEVRIER-LANGERON, maréchal en 1745.

MÉDAVI (*Jacques-Léonor Rouxel de Grancei* comte de) n'a été fait maréchal qu'en 1724, quoiqu'il eût gagné une bataille complette en 1706 : mort en 1725.

DE LA MEILLERAYE (*Charles de la Porte*) fait maréchal en 1639 sous *Louis XIII.* qui lui donna le bâton de maréchal sur la brèche de la ville d'Hesdin. Il était grand-maître de l'artillerie, & avait la réputation du meilleur général pour les siéges : mort en 1664.

MONTESQUIOU (*Pierre* comte d'*Artagnan*) maréchal en 1709, mort en 1725.

MONTREVEL (*Nicolas-Auguste de la Baume*) maréchal en 1703, mort en 1716.

MOTTE-HOUDANCOURT (*Philippe de la*) maréchal en 1642. Il fut mis au château de Pierre-en-Cise en 1643, & il est à remarquer qu'il n'y a aucun général qui n'ait été emprisonné ou exilé sous les ministères de *Richelieu* & *Mazarin* : mort en 1657. Son petit-fils maréchal en 1747.

NANGIS (*Louis-Armand de Brichanteau*) servit

avec distinction sous le maréchal de *Villars* dans la guerre de 1701. Maréchal sous *Louis XV.*

NOVAILLES (*Philippe de Montaud de Bénac* duc de) maréchal en 1675, commanda à Candie sous le duc de *Beaufort* & après lui : mort en 1684.

NOAILLES (*Anne-Jules* duc de) maréchal en 1693. Il se signala en Espagne où il gagna la bataille du Ter : mort en 1708.

NOAILLES (*Adrien-Maurice*) fils du précédent, général d'armée dans le Roussillon en 1706, grand d'Espagne en 1711 après avoir pris Gironne. Il n'a été maréchal de France qu'en 1734. Il gouverna les finances en 1715, & a été depuis ministre d'état. Personne n'a écrit dépêches mieux que lui : mort en 1766.

PLESSIS-PRALIN (*César* duc de *Choiseul* comte de) maréchal en 1645. Ce fut lui qui eut la gloire de battre le vicomte de *Turenne* à Rhétel en 1650 : mort en 1675.

PUISEGUR (*Jacques de Chastenet de*) maréchal en 1734, fils de *Jacques* lieutenant-général sous *Louis XIII.* & *Louis XIV.* qui s'est acquis beaucoup de considération & qui a laissé des mémoires. Le maréchal a écrit sur la guerre. C'était un homme que le ministère consultait dans toutes les affaires critiques.

RICHELIEU *Louis-François Armand du Plessis* duc de) brigadier sous *Louis XIV.* général d'armée à Gênes. Maréchal en 1748, a pris l'isle de Minorque sur les Anglois en 1756.

ROCHEFORT (*Henri-Louis* marquis d'*Allongni* marquis de) maréchal en 1675, mort en 1676.

ROQUELAURE (*Antoine-Gaston-Jean-Baptiste* duc de) maréchal en 1724.

ROSEN *ou* ROSE (*Conrad* de) d'une ancienne maison de Livonie, vint d'abord servir simple cavalier dans le régiment de Brinon ; mais son mérite & sa naissance ayant été bientôt connus, il fut élevé de grade en grade. *Jacques II.* le fit général de ses troupes en

Irlande. Maréchal de France en 1703, mort à l'âge de quatre-vingt-sept ans en 1715.

SAINT-LUC (*Timoléon d'Epinai* de) fils du brave *Saint-Luc* dont l'éloge est dans *Brantôme*. Maréchal en 1628, mort en 1644.

SCHOMBERG (*Fréderic-Armand*) élève du *Fréderic-Henri* prince d'Orange. Maréchal en 1675, duc de Mertola en Portugal, gouverneur & généralissime de Prusse, duc & général en Angleterre. Il était protestant zélé, & quitta la France à la révocation de l'édit de Nantes. Tué à la bataille de la Boine en 1690.

SCHULEMBOURG (*Jean* de) comte de *Mondejeu*, originaire de Prusse. Maréchal en 1658, mort en 1671.

TALLARD (*Camille d'Ostun* duc de) Ce fut lui qui conclut les deux traités de partage. Maréchal en 1703, ministre d'état en 1726, mort en 1728.

TESSÉ (*René de Froullai*) maréchal en 1703, mort en 1725.

TURENNE (*Henri de la Tour* vicomte de) né en 1611. Maréchal de France en 1644, maréchal-général en 1660, mort en 1675.

VAUBAN (*Sébastien le Prêtre* marquis de) maréchal en 1703, mort en 1707.

VILLARS (*Louis-Claude* duc de) qui prit le nom d'*Hector*, maréchal en 1702. Président du conseil de guerre en 1718. Représenta le connétable au sacre de *Louis XV.* en 1722, mort en 1734. Il est assez mention de lui dans cette histoire ainsi que de *Turenne.*

VILLEROI (*Nicolas de Neuville* duc de) gouverneur de *Louis XIV.* en 1646. Maréchal la même année: mort en 1685.

VILLEROI (*François de Neuville* duc de) fils du précédent, gouverneur de *Louis XV.* Maréchal en 1693. Son père & lui ont été chefs du conseil des finances, titre sans fonction qui leur donnait entrée au conseil: mort en 1730.

VIVONNE (*Louis-Victor de Rochechouart* duc de) gonfalonnier de l'églife, général des galères, viceroi de Meffine, maréchal de France en 1675. On ne le compte point comme le premier maréchal de la marine, parce qu'il fervit long-tems fur terre : mort en 1688.

UXELLES (*Nicolas-Châlon du Blé* marquis d') maréchal en 1703. préfident du confeil des affaires étrangères en 1718 : mort en 1730.



GRANDS AMIRAUX DE FRANCE,

SOUS LE REGNE DE LOUIS XIV.

ARMAND DE MAILLÉ, marquis de BREZÉ, grand-maître, chef & furintendant-général de la navigation & du commerce de France en 1643 : tué fur mer d'un coup de canon le 14 Juin 1646.

ANNE D'AUTRICHE reine régente, furintendante des mers de France en 1646. Elle s'en démit en 1650.

Céfar duc de VENDOME & de *Beaufort*, grand-maître & furintendant-général de la navigation & du commerce de France en 1650.

François de VENDOME duc de *Beaufort*, fils de *Céfar*, tué au combat de Candie le 25 Juin 1679.

Louis de BOURBON comte de VERMANDOIS, légitimé de France, amiral au mois d'Août 1669, âgé de deux ans, mort en 1683.

Louis-Alexandre de BOURBON, légitimé de France, comte de TOULOUSE, amiral en 1683, & mort en 1737.





GÉNÉRAUX DES GALÈRES de France sous le règne de Louis XIV.

ARmand-Jean du Plessis duc de RICHELIEU, pair de France, en 1643, du vivant de *François* son père, & se démit de cette charge en 1661.

François marquis de CREQUI lui succéda & se démit en 1669, un an après avoir été nommé maréchal de France.

Louis-Victor de ROCHECHOUART, comte, puis duc de VIVONNE; prince de Tonnai-Charente, en 1669.

Louis de ROCHECHOUART duc de MORTEMAR, en survivance de son père, mort le 3 Avril 1688.

Louis-Auguste de BOURBON, légitimé de France, prince de Dombes, duc du MAINE & d'Aumale, en 1688, & s'en démit en 1694.

Louis-Joseph duc de VENDOME, en 1694, mort en 1712.

René Sire de FROULLAI comte de TESSÉ, maréchal de France en 1712, & s'en démit en 1716.

Le chevalier d'ORLÉANS, en 1716, mort en 1748; après lui cette dignité a été réunie à l'amirauté.



MINISTRES D'ÉTAT.

GIULIO-MAZARINI, cardinal, premier ministre, d'une ancienne famille de Sicile transplantée à Rome, fils de *Pietro Mazarini* & d'*Hortenzia Bufalini*; né en 1602; employé d'abord par le cardinal *Sacchetti.* Il arrêta les deux armées Française & Espagnole prêtes à se charger auprès de Cazal, & fit conclure la paix

de Querasque en 1631. Vice-légat à Avignon & nonce extraordinaire en France en 1634. Il appaisa les troubles de Savoie en 1640, en qualité d'ambassadeur extraordinaire du roi. Cardinal en 1641, à la recommandation de *Louis XIII.* Entiérement attaché à la France depuis ce tems-là. Admis au conseil suprême le 5 Décembre 1642, sous le nom de *spécial conseiller.* Il y prit place au-dessus du chancelier. Déclaré seul conseiller de la reine régente pour les affaires ecclésiastiques par le testament de *Louis XIII.* parrain de *Louis XIV.* avec la princesse de *Condé Montmorenci.* Il se désista d'abord de la préséance sur les princes du sang, que le cardinal de *Richelieu* avait usurpée; mais il précédait les maisons de *Vendôme* & de *Longueville* : après le traité des Pyrénées il prit le pas en lieu-tiers sur le grand *Condé.* Il n'eut point de lettres-patentes de premier ministre, mais il en fit les fonctions. On en a expédié pour le cardinal *Dubois. Philippe d'Orléans*, petit-fils de France, a daigné en recevoir après sa régence. Le cardinal de *Fleury* n'a jamais eu ni la patente ni le titre.

Le cardinal *Mazarin* mort en 1661.

CHANCELIERS.

CHARLES D'AUBÉPINE, marquis de Châteauneuf, long-tems employé dans les ambassades. Garde de sceaux en 1630; mis en prison en 1633 au château d'Angoulême, où il resta dix ans prisonnier. Garde des sceaux en 1650, démis en 1651, vécut & mourut dans les orages de la cour : mort en 1653.

PIERRE SEGUIER, chancelier, duc de Villemor, pair de France. Il appaisa les troubles de la Normandie en 1639. Hasarda sa vie à la journée des barricades. Il fut toujours fidèle dans un tems où c'était un mérite

de ne l'être pas. Il ne contesta point au père du grand *Condé* la préséance dans les cérémonies quand il y assistait avec le parlement. Homme équitable, savant, aimant les gens de lettres. Il fut le protecteur de l'académie française avant que ce corps libre composé des premiers seigneurs du royaume & des premiers écrivains, fût en état de n'avoir jamais d'autre protecteur que le roi : mort à quatre-vingt-quatre ans, en 1672.

MATTHIEU MOLÉ, premier président du parlement de Paris en 1641. Garde des sceaux en 1651. Magistrat juste & intrépide. Il n'est pas vrai, comme le disent deux nouveaux dictionnaires, que le peuple voulut l'assassiner; mais il est vrai qn'il en imposa toujours aux séditieux par son courage tranquille : mort en 1656.

ETIENNE D'ALIGRE, chancelier en 1674, fils d'un autre *Etienne* Chancelier sous *Louis XIII.* mort en 1677.

MICHEL LE TELLIER, chancelier en 1677, père de l'illustre marquis de *Louvois.* Sa mémoire a été honorée d'une oraison funèbre par le grand *Bossuet* : mort en 1687.

LOUIS BOUCHERAT, chancelier en 1685. Sa devise était un coq sous un soleil, par allusion à la devise de *Louis XIV.* Les paroles étaient *Sol reperit vigilem* : mort en 1699.

LOUIS PHELIPPEAUX, comte de Ponchartrain, descendant de plusieurs secretaires d'état, chancelier en 1699. Se retira à l'institution en 1714 : mort en 1727.

DANIEL-FRANÇOIS VOISIN, mort en 1717, prédécesseur du célèbre D'AGUESSEAU.





SURINTENDANS DES FINANCES.

La place de surintendant était la première au conseil quand il n'y avait point de premier ministre. De là vient que le cardinal de Richelieu *fut obligé de briguer en 1623 & 1624 la faveur du marquis, depuis duc de la* Vieuville, *surintendant, pour entrer au conseil.*

CLAUDE LE BOUTILLIER, d'abord surintendant conjointement avec *Claude de Bullion* en 1632, seul en 1640. Ce fut lui qui le premier fit imposer les tailles par les intendans des finances. Retiré en 1643 : mort en 1652.

NICOLAS BAILLEUL, marquis de Château-Gontier, président du parlement, surintendant des finances en 1643 jusqu'en 1648 : mort en 1652, plus versé dans la connaissance du barreau que dans celle des finances. Il eut sous lui pour contrôleur-général *Particelli* dit *Emeri* ; connu par ses déprédations.

C'était le fils d'un paysan de Sienne, placé par le cardinal *Mazarin*. Il disait que les ministres des finances n'étaient faits que pour être maudits. Surintendant en 1648, exilé pour appaiser le peuple. Surintendant depuis une seconde fois pendant six mois.

Emeri imagina bien des sortes d'impôts, de nouveaux officiers jurés, mesureurs & porteurs de charbon : de mouleurs, chargeurs & porteurs de bois : de premiers commis de la taille & des ponts & chaussées ; de sou pour livre, d'augmentation des gages, de contrôleurs des amendes & des épices, &c.

Le même EMERI fut surintendant en 1648 ; mais quelques mois après on le sacrifia à la haine publique en l'exilant.

Le maréchal duc de LA MEILLERAY, surintendant

en 1648, pendant l'exil d'*Emeri*. On avait déjà vu des guerriers dans cette place. Il avait la probité du duc de *Sully*, mais non pas les ressources. Il vint dans le tems le plus difficile, & le duc de *Sully* n'avait eu la surintendance qu'après la guerre civile. Il taxa tous les financiers & tous les traitans. La plupart firent banqueroute, & on ne trouva plus d'argent. Il abandonna la surintendance en 1649 ; mort en 1664.

EMERI reprit la surintendance immédiatement après la démission du maréchal. Un Italien nommé *Tonti* imagina alors les emprunts en rentes viagères, rentes qui de chaque classe sont payées au dernier vivant. Il y en eut pour un million vingt-cinq mille livres annuelles, ce qui forma un revenu prodigieux pour le dernier qui survécut. Invention qui charge l'état pour un siècle, mais moins onéreuse que celle des rentes perpétuelles qui chargent l'état pour toujours : mort en 1650.

CLAUDE DE MESME comte d'AVAUX, d'une ancienne maison en Guienne, homme de lettres qui unissait l'esprit & les graces à la science. Plénipotentiaire avec *Serviem ;* chéri de tous les négociateurs autant que *Serviem* en était redouté. Surintendant en 1650 : mort la même année.

CHARLES, marquis duc de LA VIEUVILLE, le même que le cardinal de *Richelieu* avait fait chasser du conseil, & enfermer dans le château d'Amboise en 1624, qui, échappé de ce château, avait fui en Angleterre, & qui avait été condamné à mort par contumace. Créé duc & pair en 1651, & surintendant la même année : mort en 1653.

RENÉ DE LONGUEIL, marquis de MAISONS, président-à-mortier. Surintendant en 1651. Il ne le fut qu'un an. On a prétendu qu'il avait bâti pendant cette année le château de Maisons, qui est un des plus beaux de l'Europe : mais il fut construit un an

auparavant. C'eſt le coup d'eſſai & le chef-d'œuvre de *François Manſard*, qui était alors un jeune homme & ſimple maçon. Il y a ſur cela une ſingulière anecdote, que pluſieurs perſonnes ont appriſe comme moi du petit-fils du ſurintendant. Son hôtel démoli aujourd'hui forma un impaſſe dans la rue des Prouvaires. Un jour en faiſant fouiller dans un ancien petit caveau, il y trouva quarante milles pièces d'or au coin de *Charles IX*. C'eſt avec cet argent que le château de Maiſons fut bâti : mort en 1677.

On voit que les ſurintendans ſe ſuccédaient rapidement dans ces troubles.

ABEL SERVIEN, après avoir négocié la paix de Weſtphalie avec le duc de *Longueville* & le comte d'*Avaux*, & en ayant eu le principal honneur. Surintendant en 1653, conjointement avec *Nicolas Fouquet ;* adminiſtra juſqu'à ſa mort arrivée en 1659. Mais *Fouquet* eut toujours la principale direction : mort en 1659.

NICOLAS FOUQUET, marquis de BELLE-ISLE, ſurintendant en 1653, quoiqu'il fût procureur-général du parlement de Paris. On a imprimé par erreur dans le ſiècle de *Louis XIV*. qu'il dépenſa dix-huit cent mille francs à bâtir ſon palais de Vaux, aujourd'hui Villars ; c'eſt une erreur de typographie ; il y prodigua dix-huit millions de ſon tems, qui en feraient près de trente-ſix du nôtre.

Le cardinal MAZARIN depuis ſon retour en 1653, ſe faiſait donner par le ſurintendant vingt-trois millions par an pour les dépenſes ſecretes. Il achetait à vil prix de vieux billets décriés, & ſe faiſait payer la ſomme entière. Ce fut ce qui perdit *Fouquet*. Jamais diſſipateur des finances royales ne fut plus noble & plus généreux que ce ſurintendant. Jamais homme en place n'eut plus d'amis perſonnels, & jamais homme perſécuté ne fut mieux ſervi dans ſon malheur. Con-

damné cependant au banniſſement perpétuel par commiſſaires en 1664 : mort ignoré en 1680.

Après ſa diſgrace la place de ſurintendant fut ſupprimée.

Sous les ſurintendans il y avait des contrôleurs généraux. Le cardinal *Mazarin* nomma à cette place un étranger calviniſte d'Augsbourg, nommé *Barthelemi Hervart*, qui était ſon banquier. Cet *Hervart* avait en effet rendu les plus grands ſervices à la couronne. Ce fut lui qui après la mort du duc *Bernard de Saxe-Veymar*, donna ſon armée à la France en avançant tout l'argent néceſſaire. Ce fut lui qui retint cette même armée & d'autres régimens dans le ſervice du roi, lorſque le vicomte de *Turenne* voulut la faire révolter en 1648. Il avança deux millions cinq cent mille livres de la monnoie d'alors pour la retenir dans le devoir. Deux importans ſervices qui prouvent qu'on n'eſt le maître qu'avec de l'argent.

Lorſqu'on arrêta le ſurintendant *Fouquet*, il prêta encor au roi deux millions. Il jouait un jeu prodigieux, & perdit ſouvent cent mille écus dans une ſéance. Cette profuſion l'empêcha d'avoir la première place. Le roi eut avec raiſon plus de confiance en *Colbert*. *Hervart* mort ſimple conſeiller d'état en 1676.

Sa famille quitta le royaume après la révocation de l'édit de Nantes, & porta des biens immenſes dans les pays étrangers.





SECRETAIRES D'ÉTAT,

ET

CONTROLEURS GÉNÉRAUX

DES FINANCES.

HENRI-AUGUSTE DE LOMÉNIE, comte de BRIENNE, eut le département des affaires étrangères pendant la minorité de *Louis XIV.* Sa fierté ne lui fit point de tort parce qu'elle était fondée sur des sentimens d'honneur. Nous avons de lui des mémoires inſtructifs : mort en 1666.

CLAUDE LE BOUTILLER DE CHAVIGNI eut le département de la guerre : mort en 1652.

LOUIS PHELIPPEAUX, marquis de la VRILLIERE, le département des affaires du royaume : mort en 1681.

Son fils du même nom, ſecretaire d'état : mort en 1700. Tous deux eſtimés pour leurs vertus, & aimés pour leur douceur.

HENRI-LOUIS DE LOMÉNIE, comte de BRIENNE, fils de *Henri-Auguſte*, eut la vivacité de ſon père, mais n'en eut pas les autres qualités. Etant conſeiller d'état dès l'âge de ſeize ans, & deſtiné aux affaires étrangères, envoyé en Allemagne pour s'inſtruire, il alla juſqu'en Finlande, & écrivit ſes voyages en latin. Il exerça la charge de ſecretaire d'état des affaires étrangères à vingt-trois ans ; mais ayant perdu ſa femme *Henriette de Chavigni*, il en fut ſi affligé que ſon eſprit s'aliéna ; on fut obligé de l'éloigner de la ſociété. Le reſte de ſa vie fut très-malheureux. On a déchiré ſa mémoire dans les derniers dictionnaires hiſtoriques ;

on devait montrer de la compaſſion pour ſon état & de la conſidération pour ſon nom.

HUGUES, marquis de LYONNE, d'une ancienne maiſon de Dauphiné, eut les affaires étrangères juſqu'en 1670. On a de lui des mémoires. C'était un homme auſſi laborieux qu'aimable : mort en 1671.

JEAN-BAPTISTE COLBERT s'avança uniquement par ſon mérite. Il parvint à être intendant du cardinal *Mazarin*. S'étant inſtruit à fond de toutes les parties du gouvernement, & particuliérement des finances, il devint un homme néceſſaire dans le délabrement où le cardinal *Mazarin*, le ſurintendant *Fouquet*, & encor plus le malheur des tems, avaient mis les finances. *Louis XIV.* le fit travailler ſecrétement avec lui pour s'inſtruire. Il perdit *Fouquet* de concert avec le chancelier *Le Tellier*; mais il ſe fit pardonner cet acharnement par l'ordre invariable qu'il mit dans les finances, & par des ſervices dont on ne doit point perdre la mémoire. Contrôleur général en 1664. On peut le regarder comme le fondateur du commerce & de l'architecture, & le protecteur de tous les arts; il n'a point négligé l'agriculture, comme on le dit dans tant de livres nouveaux. Son génie & ſes ſoins ne pouvaient négliger cette partie eſſentielle. On ne peut lui reprocher que d'avoir trop cédé au préjugé qui ne voulait pas que les grains ſortiſſent du royaume : mort en 1683.

JEAN-BAPTISTE COLBERT, marquis de SEIGNELAI, fils du précédent, d'un eſprit plus vaſte encor que ſon père, beaucoup plus brillant & plus cultivé. Secretaire d'état de la marine, qu'il rendit la plus belle de l'Europe : mort en 1690.

CHARLES-COLBERT DE CROISSI, frère du grand *Colbert*, ſecretaire d'état des affaires étrangères en 1679, après pluſieurs ambaſſades glorieuſes. Il eut la place de ſecretaire d'état *d'Arnauld* de *Pompone*; mais on

le place ici pour ne pas interrompre la liste des *Colberts* : mort en 1696.

JEAN-BAPTISE COLBERT, marquis de TORCI, fils du précédent, secretaire d'état des affaires étrangères à la mort de son père. Il joignit la dextérité à la probité ; ne donna jamais de promesse qu'il ne tînt ; fut aimé & respecté des étrangers : mort en 1746.

SIMON-ARNAULD DE POMPONE, secretaire d'état des affaires étrangères en 1671, homme savant & de beaucoup d'esprit, ainsi que presque tous les *Arnaulds* ; chéri dans la société, & préférant quelquefois les agrémens de cette société aux affaires, renvoyé en 1679, & remplacé par le marquis de *Croissi*. Il ne fut point secretaire d'état toute sa vie, comme le disent les nouveaux dictionnaires historiques ; mais le roi lui conserva le titre de ministre d'état, avec la permission d'entrer au conseil, permission dont il n'usa pas : mort en 1699.

MICHEL LE TELLIER, le chancelier, secretaire d'état jusqu'en 1666.

FRANÇOIS-MICHEL LE TELLIER, marquis de LOUVOIS, le plus grand ministre de la guerre qu'on eût vu jusqu'alors. Secretaire d'état en 1666. Il fut plus estimé qu'aimé du roi, de la cour & du public. Il eut le bonheur, comme *Colbert*, d'avoir des descendans qui ont fait honneur à sa maison, & même des maréchaux de France. Il n'est pas vrai qu'il mourut subitement au sortir du conseil, comme on l'a dit dans tant de livres & de dictionnaires. Il prenait des eaux de Balaruc, & voulait travailler en les prenant ; cette ardeur indiscrète de travail causa sa mort en 1691.

LOUIS-FRANÇOIS LE TELLIER, marquis de BARBEZIEUX, fils du marquis de *Louvois*, secretaire d'état de la guerre après la mort de son père, jeune homme qui commença par préférer les plaisirs & le faste au travail : mort à trente-trois ans en 1701.

BALTAZAR PHELIPPEAUX DE CHATEAUNEUF, reçu en ſurvivance de ſon père le marquis de la *Vrillière* en 1669, exerça en 1676; mort en 1700.

CLAUDE LE PELLETIER, préſident aux enquêtes, prévôt des marchands, homme de bien, modeſte, retiré, travailla au code du droit canon. Cette étude ne paraiſſait pas le déſigner pour ſucceſſeur du grand *Colbert;* cependant il le fut en 1683. On dit au roi qu'il n'était pas propre pour cette place, parce qu'il n'était pas aſſez dur. C'eſt pour cela que je le choiſis, répondit *Louis XIV.* Il quitta le miniſtère & la cour au bout de ſix ans. Toute ſa famille a été renommée comme lui pour ſon intégrité : mort en 1711.

LOUIS PHELIPPEAUX, comte de Ponchartrain, le même qui fut chancelier, commença par être premier préſident du parlement de Bretagne. Contrôleur général en 1690, après la retraite du contrôleur général *Le Pelletier.* Secretaire d'état après la mort du marquis de *Seignelai* la même année 1690. C'eſt lui qui ſoumit toutes les académies aux ſecretaires d'état par les ſoins de l'abbé *Bignon*, excepté l'académie françaiſe qui ne pouvait dépendre que du roi.

JEROME PHELIPPEAUX, comte de Pontchartrain, fils du précédent, ſecretaire d'état du vivant de ſon père le chancelier; exclu par le duc d'*Orléans* à la mort de *Louis XIV.*

MICHEL CHAMILLART, conſeiller d'état, contrôleur général en 1699. Secretaire d'état de la guerre de 1707, homme modéré & doux; ne put porter ces deux fardeaux dans des tems difficiles : obligé bientôt de les quitter; mort en 1721.

NICOLAS DESMARETS, contrôleur général en 1708, zélé, laborieux, intelligent, ne put réparer les maux de la guerre; démis après la mort de *Louis XIV.* mort en 1721.



CATALOGUE.

De la plupart des écrivains Français qui ont paru dans le ſiècle de Louis XIV. *pour ſervir à l'hiſtoire littéraire de ce tems.*

ABADIE (*Jacques*) né à Béarn en 1658, célèbre par ſon traité *de la religion chrétienne*; mais qui fit tort enſuite à cet ouvrage par celui de *l'ouverture des ſept ſceaux.* Mort en Irlande en 1727.

ABADIE ou LABADIE (*Jean*) né en Guienne en 1610. Jéſuite, puis janſéniſte, puis proteſtant : voulut enfin faire une ſecte, & s'unir avec la *Bourignon*, qui lui répondit que chacun avait ſon ſaint-eſprit, & que le ſien était fort ſupérieur à celui d'*Abadie*. On a de lui trente-un volumes de fanatiſme. On n'en parle ici que pour montrer l'aveuglement de l'eſprit humain. Il ne laiſſa pas d'avoir des diſciples : mort à Altena en 1674.

ABLANCOURT (*Nicolas Perrot* d') d'une ancienne famille du parlement de Paris, né à Vitri en 1606. Traducteur élégant, & dont on appella chaque traduction *la belle infidelle* : mort pauvre en 1664.

ACHERI (*Luc* d') bénédictin, grand & judicieux compilateur, né en 1608 : mort en 1685.

ALEXANDRE (*Noël*) né à Rouen en 1639, dominicain. Il a fait beaucoup d'ouvrages de théologie, & diſputé beaucoup ſur les uſages de la Chine contre les jéſuites qui en revenaient : mort en 1724.

AMELOT DE LA HOUSSAIE (*Nicolas*) né à Orléans en 1634. Ses traductions avec des notes politiques & ſes hiſtoires ſont fort recherchées ; ſes *mémoires* par ordre alphabétique ſont très-fautifs ; il eſt le premier qui ait fait connaître le gouvernement de Veniſe. Son hiſtoire déplut au ſénat, qui était encor dans l'ancien préjugé qu'il y a

des myſtères politiques qu'il ne faut pas révéler. On a appris depuis qu'il n'y a plus de myſtères, & que la politique conſiſte à être riche, & à entretenir de bonnes armées. *Amelot* traduiſit & commenta le *prince* de *Machiavel*, livre long-tems cher aux petits ſeigneurs qui ſe diſputaient de petits états mal gouvernés, devenu inutile dans un tems où tant de grandes puiſſances toujours armées étouffent l'ambition des faibles. *Amelot* ſe croyait le plus grand politique de l'Europe ; cependant il ne ſut jamais ſe tirer de la médiocrité, & il mourut dans la misère ; c'eſt qu'il était politique par ſon eſprit & non par ſon caractère : mort en 1706.

AMELOTTE (*Denys*) né en Saintonge en 1606, de l'oratoire. Il eſt principalement connu par une aſſez bonne verſion du nouveau teſtament : mort en 1679.

AMONTONS (*Guillaume*) né à Paris en 1663, excellent mécanicien : mort en 1699.

ANCILLON (*David*) né à Metz en 1617, calviniſte, & ſon fils *Charles* mort à Berlin en 1725, ont eu quelque réputation dans la littérature.

ANSELME, moine auguſtin, le premier qui ait fait une hiſtoire généalogique des grands officiers de la couronne, continuée & augmentée par *du Fourni* auditeur des comptes. On a une notion très-vague de ce qui conſtitue les grands officiers. On s'imagine que ce ſont ceux à qui leur charge donne le titre de *grand*, comme *grand écuyer*, *grand échanſon*. Mais le connétable, les maréchaux, le chancelier, ſont grands officiers, & n'ont point ce titre de grand, & d'autres qui l'ont ne ſont point réputés grands officiers. Les capitaines des gardes, les premiers gentilshommes de la chambre, ſont devenus réellement de grands officiers, & ne ſont pas comptés par le père *Anſelme*. Rien n'eſt décidé ſur cette matière, & il y a autant de confuſion & d'incertitude ſur tous les droits & ſur tous les titres en France, qu'il y a d'ordre dans l'adminiſtration : mort en 1694.

ARNAULD (*Antoine*) vingtième fils de celui qui plaida contre les jésuites, docteur de sorbonne, né en 1612. Rien n'est plus connu que son éloquence, son érudition & ses disputes qui le rendirent si célèbre, & en même tems si malheureux, selon les idées ordinaires qui mettent le malheur dans l'exil & dans la pauvreté, sans considérer la gloire, les amis & une vieillesse saine, qui furent le partage de cet homme fameux. Il est dit dans le supplément au *Moréri* qu'*Arnauld* en 1689, pour avoir les bonnes graces de la cour, fit un libelle contre le roi *Guillaume*, intitulé *le vrai portrait de Guillaume-Henri de Nassau, nouvel Absalon, nouvel Hérode, nouveau Cromwel, nouveau Néron.* Ce style qui ressemble à celui du père *Garasse*, n'est guère celui d'*Arnauld.* Il ne songea jamais à flatter la cour. *Louis XIV.* eût fort mal reçu un livre si grossiérement intitulé, & ceux qui attribuent cet ouvrage & cette intention au fameux *Arnauld* ne savent pas qu'on ne réussit point à la cour par des livres : mort à Bruxelles en 1694.

L'auteur du dictionnaire historique, littéraire, critique & janséniste, dit à l'article *Arnauld*, qu'aussi-tôt que son livre sur la fréquente communion parut, *l'enfer en frémit, & que le jésuite Nouet fit la première attaque.* Il est difficile de savoir au juste quelle est l'opinion de l'enfer sur un livre nouveau. Et à l'égard des hommes, ils ont entiérement oublié le père *Nouet.* Il est très-vrai que la plupart des écrits polémiques d'*Arnauld* ne sont plus connus aujourd'hui. C'est le sort de presque toutes les disputes. Le dictionnaire historique, littéraire, critique & janséniste, s'emporte un peu contre cette vérité, il a raison; mais l'auteur devrait savoir que les injures prodiguées au sujet des querelles théologiques sont aujourd'hui aussi méprisées que ces querelles même, & c'est beaucoup dire.

ARNAULD D'ANDILLY (*Robert*) frère ainé du précédent, né en 1588, l'un des grands écrivains de Port-

Royal. Il présenta à *Louis XIV.* à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, sa traduction de *Joseph*, qui de tous ses ouvrages est le plus recherché. Il fut père de *Simon Arnauld*, marquis de *Pompone*, ministre d'état : & ce ministre ne put empêcher ni les disputes, ni les disgraces de son oncle le docteur de sorbonne : mort en 1674.

AUBIGNAC (*François* d') né en 1604. Il n'eut jamais de maître que lui-même. Attaché au cardinal de *Richelieu*, il était l'ennemi de *Corneille*. Sa *pratique du théatre* est encor lue; mais il prouva par sa tragédie de *Zénobie*, que les connaissances ne donnent pas les talens : mort en 1676.

AUBRI (*Antoine*) né en 1616. On a de lui les vies des cardinaux de *Richelieu* & de *Mazarin*, ouvrages médiocres, mais dans lesquels on peut s'instruire : mort en 1695. C'est lui qui le premier fit connaître la fourberie de l'auteur du testament politique du cardinal de *Richelieu*.

La comtesse d'AUNOI. Son *voyage* & ses *mémoires d'Espagne*, & quelques romans écrits avec légéreté, lui firent quelque réputation, morte en 1705.

D'AVRIGNI, jésuite, auteur d'une nouvelle manière d'écrire l'histoire. On a de lui des *annales chronologiques depuis 1601 jusqu'à 1715.* On y voit ce qui s'est passé de plus important dans l'Europe, exactement discuté, & en peu de mots : les dates sont exactes. Jamais on n'a mieux su discerner le vrai, le faux & le douteux. Il a fait aussi des *mémoires ecclésiastiques ;* mais ils sont malheureusement infectés de l'esprit de parti. *Marcel* & lui ont été tous deux effacés par l'*histoire chronologique de France* du président *Henaut*, l'ouvrage à la fois le plus court & le plus plein que nous ayons en ce genre, & le plus commode pour les lecteurs.

BAILLET (*Adrien*) né près de Beauvais en 1649. Critique célèbre : mort en 1706.

BALUZE (*Etienne*) du Limousin, né en 1631. C'est

lui qui a formé le recueil des manuſcrits de la bibliothèque de Colbert. Il a travaillé juſqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans. On lui doit ſept volumes d'anciens monumens. Exilé pour avoir ſoutenu les prétentions du cardinal de *Bouillon*, qui ſe croyait indépendant du roi, & qui fondait ſon droit ſur ce qu'il était né d'une maiſon ſouveraine dans le tems que la récompenſe de la perte de Sedan n'avait pas encor été conſommée : mort en 1718.

BALZAC (*Jean-Louis*) né en 1594. Homme éloquent, & le premier qui fonda un prix d'éloquence. Il eut le brevet d'hiſtoriographe de France & de conſeiller d'état, qu'il appellait de magnifiques bagatelles. La langue françaiſe lui a une très-grande obligation. Il donna le premier du nombre & de l'harmonie à la proſe. Il eut de ſon vivant tant de réputation, qu'un nommé *Goulu* général des feuillans, écrivit contre lui deux volumes d'injures : mort en 1654.

BARATIER, le plus ſingulier peut-être de tous les enfans célèbres. Il doit être compté parmi les Français, quoique né en Allemagne. Son père était un prédicant réfugié, Il ſut le grec à ſix ans, & l'hébreu à neuf. C'eſt à lui que nous devons la traduction des voyages du Juif *Benjamin* de *Tudelle* avec des diſſertations curieuſes. Le jeune *Baratier* était déjà ſavant en hiſtoire, en philoſophie, en mathématique. Il étonna tous ceux qui le connurent pendant ſa vie, & en fut regretté à ſa mort : il n'avait que dix-neuf ans lorſqu'il fut ravi au monde.

BARBEIRAC (*Jean*) né à Beziers en 1674. Calviniſte, profeſſeur en droit & en hiſtoire à Lauſanne, traducteur & commentateur de *Puffendorff* & de *Grotius*. Il ſemble que ſes *traités du droit des gens, de la guerre & de la paix*, qui n'ont jamais ſervi ni à aucun traité de paix, ni à aucune déclaration de guerre, ni à aſſurer le droit d'aucun homme, ſoient une conſolation pour les peuples, des maux qu'ont fait la politique & la force. Ils donnent l'idée de la juſtice, comme on a les portraits des

perſonnes célèbres qu'on ne peut voir : mort en 1729.

BARBIER DAUCOURT (*Jean*) connu chez les jéſuites ſous le nom de l'*avocat Sacrus*, & dans le monde par ſa *critique des entretiens du père Bouhours*, & par l'excellent plaidoyer pour un homme innocent appliqué à la queſtion. Il fut long-tems protégé par *Colbert*, qui le fit contrôleur des bâtimens du roi ; mais ayant perdu ſon protecteur, il mourut dans la misère en 1694.

BARBIER (*mademoiſelle*) a fait quelques tragédies.

BARON (*Michel*) On ne croit pas que les pièces qu'il donna ſous ſon nom ſoient de lui. Son mérite plus reconnu était dans la perfection de l'art du comédien, perfection très-rare, & qui n'appartient qu'à lui. Cet art demande tous les dons de la nature, une grande intelligence, un travail aſſidu. Voilà pourtant ce qu'on s'obſtine à mépriſer. Les prédicateurs venaient ſouvent à la comédie dans une loge grillée étudier *Baron*, & de là ils allaient déclamer contre la comédie. C'eſt la coutume que les confeſſeurs exigent des comédiens mourans, qu'ils renoncent à leur profeſſion. *Baron* avait quitté le théatre en 1691, par dégoût. Il y avait remonté en 1720, à l'âge de ſoixante-huit ans, & il y fut encor admiré juſqu'en l'année 1729. Il était alors âgé de près de ſoixante-dix-huit ans ; il ſe retira encor, & mourut la même année, en ptoteſtant qu'il n'avait jamais eu le moindre ſcrupule d'avoir déclamé devant le public les chefs-d'œuvres de génie & de morale des grands auteurs de la nation, & que rien n'eſt plus impertinent que d'attacher de la honte à réciter ce qu'il eſt glorieux de compoſer.

BARREAUX (*Jacques de la Vallée* ſeigneur des) eſt connu des gens de lettres & de goût par pluſieurs petites pièces de vers agréables dans le goût de *Sarazin* & de *Chapelle*. Il était conſeiller au parlement. On ſait qu'ennuyé d'un procès dont il était rapporteur, il paya de ſon argent ce que le demandeur exigeait, jeta le procès au

feu, & se démit de sa charge. Ses petites pièces de poésies sont encor entre les mains des curieux ; elles sont toutes assez hardies. La voix publique lui attribua un sonnet aussi médiocre que fameux, qui finit par ces vers.

Tonne, frappe, il est tems, rends-moi guerre pour guerre,
J'adore en périssant la raison qui t'aigrit;
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre
Qui ne soit tout couvert du sang de Jesus-Christ ?

Il est très-faux que ce sonnet soit de *Des-Barreaux*, il était très-fâché qu'on le lui imputât. Il est de l'abbé de *Lavau*, qui était alors jeune & inconsidéré ; j'en ai vu la preuve dans une lettre de l'abbé de *Lavau* à l'abbé *Servien*. *Des-Barreaux* mort en 1674.

BASNAGE (*Jacques*) né à Rouen en 1653, calviniste, pasteur à la Haie, plus propre à être ministre d'état que d'une paroisse. De tous ses livres, son *histoire des Juifs*, celles *des Provinces-Unies & de l'Eglise*, sont les plus estimés. Les livres sur les affaires du tems meurent avec les affaires ; les ouvrages d'une utilité générale subsistent : mort en 1723.

BASNAGE DE BEAUVAL (*Henri*) de Rouen, avocat en Hollande ; mais encor plus philosophe, qui a écrit *de la tolérance des religions*. Il était laborieux, & nous avons de lui le *dictionnaire de Furetière* augmenté : mort en 1710.

BASSOMPIERRE (*François* maréchal de) Quoique ses mémoires appartiennent au siècle précédent, on peut le compter dans cette liste, étant mort en 1646.

BAUDRAN (*Michel*) né à Paris en 1633, géographe, mais moins estimé que *Samson* · mort en 1700.

BAYLE (*Pierre*) né au Carlat dans le comté de Foix en 1647, retiré en Hollande plutôt comme philosophe que comme calviniste, persécuté pendant sa vie par *Jurieu*, & après sa mort par les ennemis de la philosophie. S'il avait prévu combien son *dictionnaire* serait

recherché, il l'aurait rendu encor plus utile en retranchant les noms obſcurs, & en y ajoutant plus de noms illuſtres. C'eſt par ſon excellente manière de raiſonner qu'il eſt ſur-tout recommandable, non par ſa manière d'écrire trop ſouvent diffuſe, lâche, incorrecte, & d'une familiarité qui tombe quelquefois dans la baſſeſſe; dialecticien admirable, plus que profond philoſophe: il ne ſavait preſque rien en phyſique. Il ignorait les découvertes du grand *Newton*. Preſque tous ſes articles philoſophiques ſuppoſent ou combattent un cartéſianiſme qui ne ſubſiſte plus. Il ne connaiſſait d'autre définition de la matière que l'étendue. Ses autres propriétés reconnues ou ſoupçonnées ont fait naître enfin la vraie philoſophie. On a eu des démonſtrations nouvelles & des doutes nouveaux: deſorte qu'en plus d'un endroit le ſceptique *Bayle* n'eſt pas encor aſſez ſceptique. Il a vécu & il eſt mort en ſage. *Des-Maiſeaux* a écrit ſa vie en un gros volume: elle ne devait pas contenir ſix pages: la vie d'un écrivain ſédentaire eſt dans ſes écrits: mort en 1706.

Il ne faut jamais oublier la perſécution que le fanatique *Jurieu* ſuſcita dans un pays libre à ce philoſophe. Il arma contre lui le conſiſtoire calviniſte ſous pluſieurs prétextes, & ſur-tout à l'occaſion du fameux article de *David*. *Bayle* avait fortement relevé les excès, les trahiſons & les barbaries que ce prince Juif avait commiſes dans les tems où la grace de DIEU l'abandonnait. Il n'eût pas été indécent à ce conſiſtoire d'engager *Bayle* à célébrer ce prince Juif qui fit une ſi belle pénitence, & qui obtint de DIEU que ſoixante-dix mille de ſes ſujets mouruſſent de la peſte pour expier le crime de leur roi, qui avait oſé faire le dénombrement du peuple. Mais ce qui doit être ſoigneuſement obſervé, c'eſt que ces paſteurs dans leur cenſure le reprennent d'avoir quelquefois donné des éloges à des papes gens de bien, & lui enjoignent de ne jamais juſtifier aucun pape, parce que, diſent-ils expreſſément,

ils ne ſont pas de leur égliſe. Ce trait eſt un de ceux qui caractériſent le mieux l'eſprit de parti. Au reſte on a voulu continuer ſon dictionnaire : mais on n'a pu l'imiter. Les continuateurrs ont cru qu'il ne s'agiſſait que de compiler. Il fallait avoir le génie & la dialectique de *Bayle* pour oſer travailler dans le même genre.

BEAUMONT DE PÉRÉFIXE (*Hardouin*) précepteur de *Louis XIV.* archevêque de Paris. Son *hiſtoire de Henri IV.* qui n'eſt qu'un abrégé, fait aimer ce grand prince, & eſt propre à former un bon roi. Il la compoſa pour ſon élève. On crut que *Mezerai* y avait eu part ; en effet, il s'y trouve beaucoup de ſes manières de parler ; mais *Mezerai* n'avait pas ce ſtyle touchant & digne en pluſieurs endroits du prince dont *Péréfixe* écrivait la vie ; & de celui à qui il l'adreſſait. Les excellens conſeils qui s'y trouvent pour gouverner par ſoi-même, ne furent inſérés que dans la ſeconde édition après la mort du cardinal *Mazarin*. On apprend d'ailleurs à connaître *Henri IV.* beaucoup plus dans cette hiſtoire que dans celle de *Daniel*, écrite un peu ſéchement, & où il eſt trop parlé du père *Coton*, & trop peu des grandes qualités de *Henri IV.* & des particularités de la vie de ce bon roi. *Péréfixe* émeut tout cœur né ſenſible, & fait adorer la mémoire de ce prince, dont les faibleſſes n'étaient que celles d'un homme aimable, & dont les vertus étaient celles d'un grand homme : mort en 1670.

DE BEAUSOBRE (*Iſaac*) né à Niort en 1659, d'une maiſon diſtinguée dans la profeſſion des armes, l'un de ceux qui ont fait honneur à leur patrie, qu'ils ont été forcés d'abandonner. Son *hiſtoire du manichéiſme* eſt un des livres les plus profonds, les plus curieux & les mieux faits. On y développe cette religion philoſophique de *Manès*, qui était la ſuite des dogmes de l'ancien *Zoroaſtre* & de l'ancien *Hermès*, religion qui ſéduiſit long-tems *Saint Auguſtin*. Cette hiſtoire eſt enrichie de connaiſſances de l'antiquité ; mais enfin ce

n'eſt (comme tant d'autres livres moins bons) qu'un recueil des erreurs humaines : mort à Berlin en 1738.

BENSERADE (*Iſaac* de) né en Normandie en 1612. Sa petite maiſon de Gentilli, où il ſe retira ſur la fin de ſa vie, était remplie d'inſcriptions en vers, qui valaient bien ſes autres ouvrages. C'eſt dommage qu'on ne les ait pas recueillis ; mort en 1691.

BERGIER (*Nicolas*) a eu le titre d'hiſtoriographe de France ; mais il eſt plus connu par ſa curieuſe *hiſtoire des grands chemins de l'empire Romain*, ſurpaſſés aujourd'hui par les nôtres en beauté, mais non pas en ſolidité. Son fils mit la dernière main à cet ouvrage utile, & le fit imprimer ſous *Louis XIV.* mort en 1623.

BERNARD (*Mademoiſelle*) auteur de quelques pièces de théatre, conjointement avec le célèbre *Bernard de Fontenelle*, qui a fait preſque tout le *Brutus*. Il eſt bon d'obſerver que la *fable allégorique de l'imagination & du bonheur*, qu'on a imprimé ſous ſon nom, eſt de l'évêque de Nîmes *la Pariſière* ſucceſſeur de *Fléchier*.

BERNARD (*Jacques*) de Dauphiné, né en 1658. Savant littérateur. Ses journaux ont été eſtimés : mort en Hollande en 1718.

BERNIER (*François*) ſurnommé *le Mogol*, né à Anvers vers l'an 1625. Il fut huit ans médecin de l'empereur des Indes. Ses *voyages* ſont curieux. Il voulut avec *Gaſſendi* renouveller en partie le ſyſtême des atomes d'*Epicure*, en quoi certes il avait très-grande raiſon ; les eſpèces ne pouvant être toujours reproduites les mêmes, ſi les premiers principes ne ſont invariables : mais alors les romans de *Deſcartes* prévalaient : mort en vrai philoſophe en 1688.

L'abbé LE BEUF, né en 1687. L'un des plus ſavans hommes dans les détails de l'hiſtoire de France. Il aurait été employé par un *Colbert*, mais il vint trop tard : mort en 1750.

BIGNON (*Jerôme*) né en 1590. Il a laiſſé un plus

grand nom que de grands ouvrages. Il n'était pas encor du bon tems de la littérature. Le parlement, dont il fut avocat-général, chérit avec raison sa mémoire : mort en 1656.

BILLAUT (*Adam*) connu sous le nom de MAITRE ADAM, menuisier de Nevers. Il ne faut pas oublier cet homme singulier, qui sans aucune littérature devint poëte dans sa boutique. On ne peut s'empêcher de citer de lui ce rondeau qui vaut mieux que beaucoup de rondeaux de *Benserade*.

Pour te guérir de cette sciatique,
Qui te retient comme un paralytique,
Entre deux draps sans aucun mouvement,
Prends-moi deux brocs d'un fin jus de sarment;
Puis lis comment on le met en pratique.
Prends-en deux doigts, & bien chauds les applique
Sur l'épiderme où la douleur te pique;
Et tu boiras le reste promptement;
Pour te guérir.
Sur cet avis ne sois point hérétique;
Car je te fais un serment authentique,
Que si tu crains ce doux médicament,
Ton médecin pour ton soulagement
Fera l'essai de ce qu'il communique,
Pour te guérir.

Il eut des pensions du cardinal de *Richelieu* & de *Gaston* frère de *Louis XIII.* mort en 1662.

BOCHART (*Samuel*) né à Rouen en 1599. Calviniste, un des plus savans hommes de l'Europe dans les langues & dans l'histoire. Il fut un de ceux qui allèrent en Suède instruire & admirer la reine *Christine* : mort en 1667.

BOILEAU DESPRÉAUX (*Nicolas*) de l'académie, né au village de Crone auprès de Paris en 1636. Il essaya du barreau, & ensuite de la sorbonne. Dégoûté de ces deux chicanes, il ne se livra qu'à son talent, & devint l'honneur de la France. On a tant commenté ses ouvrages, on a chargé ces commentaires de tant de mi-

nuties, que tout ce qu'on pourrait dire ici ferait ſuperflu.

On fera ſeulement une remarque qui paraît eſſentielle, c'eſt qu'il faut diſtinguer ſoigneuſement dans ſes vers ce qui eſt devenu proverbe, d'avec ce qui mérite de devenir maxime. Les maximes ſont nobles, ſages & utiles, elles ſont faites pour les hommes d'eſprit & de goût, pour la bonne compagnie. Les proverbes ne ſont que pour le vulgaire, & l'on ſait que le vulgaire eſt de tous les états.

Pour paraître honnête homme en effet il faut l'être.
On me verra dormir au branle de ſa roue.
(*La roue de la fortune.*)
Chaque âge a ſon eſprit, ſes plaiſirs & ſes mœurs.
L'eſprit n'eſt point ému de ce qu'il ne croit pas.
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraiſemblable.

Voilà ce que l'on doit appeller des maximes dignes des honnêtes gens. Mais pour des vers tels que ceux-ci :

J'appelle un chat un chat, & Rollet un frippon.
Va-t-en chercher ton pain de cuiſine en cuiſine.
Quand je veux dire blanc, la quinteuſe dit noir.
Aimez-vous la muſcade ? on en a mis par-tout.
La raiſon dit Virgile, & la rime Quinaut.

Ce ſont là plutôt des proverbes du peuple que des vers dignes d'être retenus par les connaiſſeurs.

BOILEAU (*Gilles*) né à Paris en 1631, frère ainé du fameux *Boileau.* Il a fait quelques traductions qui valent mieux que ſes vers : mort en 1669.

BOILEAU (*Jacques*) autre ainé de *Deſpréaux*, docteur de ſorbonne : eſprit bizarre, qui a fait des livres bizarres, écrits dans un latin extraordinaire, comme *l'hiſtoire des flagellans, les attouchemens impudiques, les habits des prêtres*, &c. mort en 1716.

BOINDIN (*Nicolas*) tréſorier de France & procureur-

général



général de sa compagnie, de l'académie des belles-lettres, connu par d'excellentes recherches sur les théatres anciens, & sur les tribus Romaines : par la jolie comédie du *port de mer.* C'était un critique dur ; le dictionnaire historique & jansénifte le traite d'athée. Il n'a jamais rien écrit sur la religion. Pourquoi insulter ainsi à la mémoire d'un magistrat que les auteurs de ce dictionnaire n'ont point connu ? mort en 1753.

BOISROBERT (*François* LE METEL) plus célèbre par sa faveur auprès du cardinal de *Richelieu*, & par sa fortune, que par son mérite. Il composa dix-huit pieces de théatre, qui ne réussirent guère qu'auprès de son patron; mort en 1662.

BOIVIN (*Jean*) né en Normandie en 1633, frère de *Louis Boivin*, & utile comme lui pour l'intelligence des beautés des auteurs Grecs ; mort en 1726.

L'abbé DU BOS. Son *histoire de la ligue de Cambrai* est profonde, politique, intéressante ; elle fait connaître les usages & les mœurs du tems, & est un modèle en ce genre. Tous les artistes lisent avec fruit *ses réflexions sur la poésie, la peinture & la musique.* C'est le livre le plus utile qu'on ait jamais écrit sur ces matières chez aucune des nations de l'Europe. Ce qui fait la bonté de cet ouvrage, c'est qu'il n'y a que peu d'erreurs & beaucoup de réflexions vraies, nouvelles & profondes. Ce n'est pas un livre méthodique ; mais l'auteur pense & fait penser. Il ne savait pourtant pas la musique ; il n'avait jamais pu faire de vers, & n'avait pas un tableau. Mais il avait beaucoup lu, vu, entendu & réfléchi : mort en 1742.

BOSSU (*René* LE) né à Paris en 1631. chanoine régulier de Sainte Genevieve. Il voulut concilier *Aristote* avec *Descartes* ; il ne savait pas qu'il fallait les abandonner l'un & l'autre. Son *traité sur le poëme épique* a beaucoup de réputation, mais il ne fera jamais de poëtes : mort en 1680.

BOSSUET (*Jacques Bénigne*) de Dijon, né en 1627. Evêque de Condom, & enſuite de Meaux. On a de lui cinquante-un ouvrages; mais ce ſont ſes *oraiſons funèbres*, & ſon *diſcours ſur l'hiſtoire univerſelle*, qui l'ont conduit à l'immortalité. On a imprimé pluſieurs fois que cet évêque a vécu marié; & *Saint-Hyacinthe*, connu par la part qu'il eut à la plaiſanterie de *Manataſius*, a paſſé pour ſon fils; mais il n'y en a jamais eu la moindre preuve. Une famille conſidérée dans Paris, & qui produit des perſonnes de mérite, aſſure qu'il y eut un contrat de mariage ſecret entre *Boſſuet* encor très-jeune, & mademoiſelle *Deſvieux*; que cette demoiſelle fit le ſacrifice de ſa paſſion & de ſon état à la fortune que l'éloquence de ſon amant devait lui procurer dans l'Egliſe; qu'elle conſentit à ne jamais ſe prévaloir de ce contrat, qui ne fut point ſuivi de la célébration; que *Boſſuet* ceſſant ainſi d'être ſon mari, entra dans les ordres; & qu'après la mort du prélat, ce fut cette même famille qui régla les repriſes & les conventions matrimoniales. Jamais cette demoiſelle n'abuſa, dit cette famille, du ſecret dangereux qu'elle avait entre les mains. Elle vécut toujours l'amie de l'évêque de Meaux, dans une union ſévère & reſpectée. Il lui donna de quoi acheter la petite terre de Mauléon à cinq lieues de Paris. Elle prit alors le nom de *Mauléon*, & a vécu près de cent années. Au reſte on prétend que ce grand homme avait des ſentimens philoſophiques différens de ſa théologie, à-peu-près comme un ſavant magiſtrat qui jugeant ſelon la lettre de la loi, s'élèverait quelquefois en ſecret au deſſus d'elle par la force de ſon génie: mort en 1704.

BOUCHENU DE VALBONNAIS (*Jean Pierre*) né à Grenoble en 1651. Il voyagea dans ſa jeuneſſe, & ſe trouva ſur la flotte d'Angleterre à la bataille de Solbaye. Il fut depuis premier préſident de la chambre des

comptes du Dauphiné. Sa mémoire eſt chère à Grenoble pour le bien qu'il fit, & aux gens de lettres pour ſes grandes recherches. Ses *mémoires ſur le Dauphiné* furent compoſés dans le tems qu'il était aveugle, & ſur les lectures qu'on lui faiſait : mort en 1730.

BOUDIER, auteur de quelques vers naturels. Il fit en mourant, à quatre-vingt-ſix ans, ſon épitaphe :

J'étais poëte, hiſtorien,
Et maintenant je ne ſuis rien.

BOUHIER, préſident du parlement de Dijon. Son érudition l'a rendu célèbre. Il a traduit en vers Français quelques morceaux d'anciens poëtes latins. Il penſait qu'on ne doit pas les traduire autrement ; mais ſes vers font voir combien c'eſt une entrepriſe difficile.

BOUHOURS (*Dominique*) jéſuite, né à Paris en 1628. La langue & le bon goût lui ont beaucoup d'obligations. Il a fait quelques bons ouvrages dont on fait de bonnes critiques : *ex privatis odiis reſpublica creſcit.*

La vie de *Saint Ignace de Loyola* qu'il compoſa, n'a pas beaucoup réuſſi chez les gens du monde, & celle de *Saint François Xavier* a eſſuyé des contradictions ; mais ſes *remarques ſur la langue*, & ſurtout ſa *manière de bien penſer ſur les ouvrages d'eſprit*, ſeront toujours utiles aux jeunes gens qui voudront ſe former le goût : il leur enſeigne à éviter l'enflure, l'obſcurité, le recherché, & le faux : s'il juge trop ſévérement en quelques endroits le *Taſſe* & d'autres auteurs Italiens, il les condamne ſouvent avec raiſon. Son ſtyle eſt pur & agréable. Ce petit livre de la *manière de bien penſer* bleſſa les Italiens, & devint une querelle de nation ; on ſentait que les opinions de *Bouhours* appuyées de celles de *Boileau*, pouvaient tenir lieu de loix. Le marquis *Orſi*, & quelques

autres composèrent deux très-gros volumes pour justifier quelques vers du *Tasse*.

Remarquons que le père *Bouhours* ne serait guère en droit de reprocher des pensées fausses aux Italiens, lui qui compare *Ignace de Loyola* à *César*, & *François Xavier à Alexandre*, s'il n'était tombé rarement dans ces fautes.

BOUILLAUD (*Ismaël*) de Loudun, né en 1605, savant dans l'histoire & dans les mathématiques : mort en 1694.

Le comte de BOULAINVILLIERS, de la maison de *Crouy*, le plus savant gentilhomme du royaume dans l'histoire, & le plus capable d'écrire celle de France, s'il n'avait pas été trop systématique. Il appelle le gouvernement féodal *le chef-d'œuvre de l'esprit humain*. Il regrette les tems, où les peuples esclaves de petits tyrans ignorans & barbares, n'avaient ni industrie, ni commerce, ni propriété ; & il croit qu'une centaine de seigneurs, oppresseurs de la terre & ennemis d'un roi, composaient le plus parfait des gouvernemens. Malgré ce systême, il était excellent citoyen, comme malgré son faible pour l'astrologie judiciaire, il était philosophe, de cette philosophie, qui compte la vie pour peu de chose, & qui méprise la mort. Ses écrits qu'il faut lire avec précaution, sont profonds & utiles. On a imprimé à la fin de ses ouvrages un gros mémoire *pour rendre le roi de France plus riche que tous les autres monarques ensemble*. Il est évident que cet ouvrage n'est pas du comte de *Boulainvilliers* : mort vers l'an 1720.

BOURDALOUE, né à Bourges en 1632, jésuite. Le premier modèle des bons prédicateurs en Europe : mort en 1704.

BOURSAULT (*Edmond*) né en Bourgogne en 1638. Ses *lettres à Babet*, estimées de son tems, sont devenues, comme toutes les lettres dans ce goût, l'a-

musement des jeunes provinciaux. On joue encor sa comédie d'*Esope* : mort en 1701.

BOURSEIS (*Amable*) né en Auvergne en 1606. Auteur de plusieurs ouvrages de politique & de controverse. *Silhon* & lui sont soupçonnés d'avoir composé le *testament politique* attribué au cardinal de *Richelieu* : mort en 1672.

BOURSIER (*Laurent*) de la société de sorbonne, né en 1679, auteur du fameux livre de *l'action de Dieu sur les créatures*, ou de la *prémotion physique*. C'est un ouvrage profond par les raisonnemens, fortifié par beaucoup d'érudition, & orné quelquefois d'une grande éloquence. Mais l'attachement à certains dogmes peut ravir à ce célèbre écrit beaucoup de sa solidité & de sa force. L'auteur ressemble à un homme d'état qui en voulant établir des loix générales les corrompt par des intérêts de famille. Il est trop difficile d'allier les systêmes sur la grace avec le grand systême de l'action éternelle & immuable de Dieu sur tout ce qui existe. Il faut avouer qu'il n'y a que deux manières philosophiques d'expliquer la machine du monde ; ou Dieu a ordonné une fois, & la nature obéit toujours ; ou Dieu donne continuellement à tout, l'être, & toutes les modifications de l'être ; un troisième parti est inexplicable.

Il est dit dans le nouveau dictionnaire historique, littéraire, critique, & janséniste, que *Boursier semblable à l'aigle, s'élève en haut, & trempe sa plume dans le sein de* DIEU. On ne voit pas trop comment DIEU peut servir de cornet à M. *Boursier.* Voilà la première fois qu'on ait comparé DIEU à la bouteille à l'encre : mort en 1747.

BREBEUF (*Guillaume*) né en Normandie en 1638. Il est connu par sa *traduction de la Pharsale ;* mais on ignore communément qu'il a fait *le Lucain travesti* : mort en 1661.

BRETEUIL (*Gabrielle-Emilie*) marquiſe du Châtelet, née en 1706. Elle a éclairci *Leibnitz*, traduit & commenté *Newton*, mérite fort inutile à la cour, mais révéré chez toutes les nations qui ſe piquent de ſavoir, & qui ont admiré la profondeur de ſon génie & ſon éloquence. De toutes les femmes qui ont illuſtré la France, c'eſt celle qui a eu le plus de véritable eſprit, & qui a moins affecté le bel eſprit: morte en 1749.

BRIENNE (*Henri-Auguſte de Loménie* de) ſecretaire d'état. Il a laiſſé des *mémoires*. Il ſerait utile que les miniſtres en écriviſſent, mais tels que ceux qui ſont rédigés depuis peu ſous le nom du duc de *Sully*: mort en 1666.

L'abbé DE BRUEYS, né en Languedoc en 1639. Dix volumes de controverſe qu'il a faits, auraient laiſſé ſon nom dans l'oubli; mais la petite comédie du *Grondeur*, ſupérieure à toutes les farces de *Molière*, & celle de l'*Avocat Patelin*, ancien monument de la vraie naïveté Gauloiſe qu'il rajeunit, le feront connaître tant qu'il y aura en France un théatre. *Falaprat* l'aida dans ces deux jolies pièces. Ce ſont les ſeuls ouvrages de génie que deux auteurs aient jamais compoſés enſemble: mort en 1723.

On croit devoir relever ici un fait très-ſingulier qui ſe trouve dans un *recueil d'anecdotes littéraires*, 1750. chez *Durand*, tome ſecond, page 369. Voici les paroles de l'auteur: *Les amours de Louis XIV. ayant été joués en Angleterre, Louis XIV. voulut faire jouer auſſi celles du roi Guillaume. L'abbé* Brueys *fut chargé par M.* de Torci *de faire la pièce; mais quoiqu'applaudie, elle ne fut pas jouée.*

Remarquez que ce *receuil d'anecdotes*, qui eſt rempli de pareils contes, eſt imprimé avec approbation & privilége; jamais on ne joua les amours de *Louis XIV.* ſur aucun théatre de Londres; & on ſait que le roi

Guillaume n'eut jamais de maîtresse. Quand il en aurait eu, *Louis XIV.* était trop attaché aux bienséances pour ordonner qu'on fît une comédie des amours de *Guillaume*. M. *de Torci* n'était pas homme à proposer une chose si impertinente. Enfin l'abbé *Brueys* ne songea jamais à composer ce ridicule ouvrage qu'on lui attribue. On ne peut trop répéter que la plupart de ces recueils d'anecdotes, de ces *ana*, de ces mémoires secrets dont le public est inondé, ne sont que des compilations faites au hasard par des écrivains mercenaires.

LA BRUIERE (*Jean*) né à Dourdan en 1644. Il est certain, qu'il peignit dans ses *caractères* des personnes connues & considérables. Son livre a fait beaucoup de mauvais imitateurs. Ce qu'il dit à la fin contre les athées est estimé; mais quand il se mêle de théologie, il est au dessous même des théologiens : mort en 1696.

BRUMOY, jésuite. Son *théatre des Grecs*, passe pour le meilleur ouvrage qu'on ait en ce genre. Il a prouvé par ses poésies, qu'il est bien plus aisé de traduire & de louer les anciens, que d'égaler par ses propres productions les grands modernes. On peut d'ailleurs lui reprocher de n'avoir pas assez senti la supériorité du théatre Français sur le Grec, & la prodigieuse différence qui se trouve entre le *Misantrope* & *les Grenouilles*.

BRUN (*Pierre* LE) né à Aix en 1661, de l'oratoire. Son livre critique *des pratiques superstitieuses*, a été recherché; mais c'est un médecin qui ne parle que de très-peu de maladies, & qui est lui-même malade; mort en 1729.

BUFFIER (*Claude*) jésuite. Sa *mémoire artificielle* est d'un grand secours pour ceux qui veulent avoir les principaux faits de l'histoire toujours présent à l'esprit. Il a fait servir les vers (je ne dis pas la poésie) à leur

premier uſage, qui était d'imprimer dans la mémoire des hommes, les événemens dont on voulait garder le ſouvenir : mort en 1737.

BUSSY RABUTIN (*Roger*) comte de) né dans le Nivernois en 1618. Il écrivit avec pureté. On connaît ſes malheurs & ſes ouvrages. Ses *amours des Gaules* paſſent pour un ouvrage médiocre, dans lequel il n'imita *Pétrone*, que de fort loin. La manie des Français a été long-tems de croire que toute l'Europe devait s'occuper de leurs intrigues galantes. Vingt courtiſans ont écrit l'hiſtoire de leurs amours, à peine lues des femmes de chambre de leurs maîtreſſes : mort à Autun en 1693.

Le chevalier de CAILLY, qui n'eſt connu que ſous le nom d'*Acceilly*, était attaché au miniſtre *Colbert*. On ignore le tems de ſa naiſſance & de ſa mort. Il y a de lui un recueil de quelques centaines d'épigrammes, parmi leſquelles il y en a beaucoup de mauvaiſes, & quelques-unes de jolies. Il écrit naturellement, mais ſans aucune imagination dans l'expreſſion.

CALMET, bénédictin, né en 1672. Rien n'eſt plus utile que la compilation de ſes recherches ſur la bible. Les faits y ſont exacts, les citations fidèles. Il ne penſe point, mais en mettant tout dans un grand jour, il donne beaucoup à penſer : mort en 1757.

CALPRENEDE (*Gautier* de la) né à Cahors vers l'an 1612. Gentilhomme ordinaire du roi. Ce fut lui qui mit les longs romans à la mode. Le mérite de ces romans conſiſtait dans des aventures dont l'intrigue n'était pas ſans art, & qui n'étaient pas impoſſibles, quoiqu'elles fuſſent preſque incroyables. Le *Boiardo*, l'*Arioſte*, *le Taſſe*, au contraire, avaient chargé leurs romans poëtiques de fictions qui ſont entiérement hors de la nature : mais les charmes de leur poéſie, les beautés innombrables de détail, leurs allégories admirables, ſur-tout celles de l'*Arioſte*, tout cela rend ces poëmes immortels. & les ouvrages de *la Calprenède*, ainſi que

les autres grands romans, ſont tombés. Ce qui a contribué à leur chûte, c'eſt la perfection du théatre. On a vu dans les bonnes tragédies, & dans les opéras, beaucoup plus de ſentimens qu'on n'en trouve dans ces énormes volumes : ces ſentimens y ſont bien mieux exprimés, & la connoiſſance du cœur humain beaucoup plus approfondie. Ainſi *Racine* & *Quinault* qui ont un peu imité le ſtyle de ces romans, les ont fait oublier en parlant au cœur un langage plus vrai, plus tendre, & plus harmonieux : mort en 1663.

CAMPISTRON (*Jean*) né à Toulouſe en 1656, élève & imitateur de *Racine*. Le duc de *Vendôme*, dont il fut ſecretaire, fit ſa fortune ; & le comédien *Baron* une partie de ſa réputation. Il y a des choſes touchantes dans ſes pièces : elles ſont faiblement écrites ; mais au moins le langage eſt aſſez pur ; & après lui on a tellement négligé la langue dans les pièces de théatre, qu'on a fini par écrire d'un ſtyle entiérement barbare. C'eſt ce que *Boileau* déplorait en mourant : mort en 1723.

DU CANGE (*Charles du Freſne*) né à Amiens en 1610. On ſait combien ſes deux *Gloſſaires* ſont utiles pour l'intelligence de tous les uſages du bas empire & des ſiècles ſuivans. On eſt effrayé de l'immenſité de ſes connaiſſances & de ſes travaux. De pareils hommes méritent notre éternelle reconnaiſſance après ceux qui ont fait ſervir leur génie à nos plaiſirs. Il fut un de ceux que *Louis XIV.* récompenſa : mort en 1688.

CASSANDRE a rendu, auſſi-bien que *Dacier*, plus de ſervice à la réputation d'*Ariſtote*, que tous les prétendus philoſophes enſemble. Il traduiſit la réthorique, auſſi-bien que *Dacier* a traduit la poëtique de ce fameux grec. On ne peut s'empêcher d'admirer *Ariſtote*, & le ſiècle d'*Alexandre*, quand on voit que le précepteur de ce grand homme, tant décrié ſur la phyſique, a connu à fond tous les principes de l'éloquence & de la poëti-

que. Où eſt le phyſicien de nos jours, chez qui on puiſſe apprendre à compoſer un diſcours & une tragédie? *Caſſandre* vécut & mourut dans la plus grande pauvreté. Ce fut la faute non pas de ſes talens, mais de ſon caractère intraitable, farouche & ſolitaire. Ceux qui ſe plaignent de la fortune, n'ont ſouvent à ſe plaindre que d'eux-mêmes.

CASSINI (*Jean Dominique*) né dans le comté de Nice en 1625, appellé par *Colbert* en 1666. Il a été le premier des aſtronomes de ſon tems; mais il commença comme les autres par l'aſtrologie. Puiſqu'il fut naturaliſé en France, qu'il s'y maria, qu'il y eût des enfans, & qu'il eſt mort à Paris, on doit le compter au nombre des Français. Il a immortaliſé ſon nom par ſa *méridienne de St. Pétrone* à Boulogne: elle ſervit à faire voir les varitions de la vîteſſe du mouvement de la terre autour du ſoleil. Il fut le premier qui montra, par la parallaxe de *Mars*, que le ſoleil doit être au moins à trente-trois millions de lieues de la terre. Il prédit le chemin que devait tenir la comète de 1664. C'eſt lui qui découvrit cinq ſatellites de *Saturne*: *Huygens* n'en avait apperçu qu'un; & cette découverte de *Caſſini* fut célébrée par une médaille dans l'hiſtoire métallique de *Louis XIV.* mort en 1712.

CATROU, né en 1659. jéſuite. Il a fait avec le père *Rouillé* vingt tomes de *l'hiſtoire Romaine.* Ils ont cherché l'éloquence, & n'ont pas trouvé la préciſion: mort en 1737.

DU CERCEAU (*Jean-Antoine*) né en 1670. jéſuite. On trouve dans ſes poéſies Françaiſes, qui ſont du genre médiocre, quelques vers naïfs & heureux. Il a mêlé à la langue épurée de ſon ſiècle, le langage marotique, qui énerve la poéſie par ſa malheureuſe facilité, & qui gâte la langue de nos jours par des mots & des tours ſurannés: mort en 1730.

CERISI (*Germain-Hubert*, &c.) Il était du tems de

l'aurore du bon goût & de l'établiſſement de l'académie françaiſe. Sa *métamorphoſe des yeux de Philis en aſtres*, fut vantée comme un chef-d'œuvre, & a ceſſé de le paraître dès que les bons auteurs ſont venus : mort en 1655.

LA CHAMBRE (*Marin Cureau* de) né au Mans en 1594. L'un des premiers académiciens, mort en 1669. Lui & ſon fils ont eu de la réputation.

CHANTEREAU (*Louis* le Fevre) né en 1588. Très-ſavant homme, l'un des premiers qui ont débrouillé l'hiſtoire de France; mais il a accrédité une grande erreur, c'eſt que les fiefs héréditaires n'ont commencé qu'après *Hugues Capet*. Quand il n'y aurait que l'exemple de la Normandie, donnée ou plutôt extorquée à titre de fief héréditaire en 912, cela ſuffirait pour détruire l'opinion de *Chantereau*, que pluſieurs hiſtoriens ont adoptée. Il eſt d'ailleurs certain que *Charlemagne* inſtitua en France des fiefs avec propriété, & que cette forme de gouvernement était connue avant lui dans la Lombardie & dans la Germanie : mort en 1658.

CHAPLAIN (*Jean*) né en 1595. Sans *la Pucelle*, il aurait eu de la réputation parmi les gens de lettres. Ce mauvais poëme lui valut beaucoup plus que l'*Iliade* à *Homère*. *Chapelain* fut pourtant utile par ſa littérature. Ce fut lui qui corrigea les premiers vers de *Racine*. Il commença par être l'oracle des auteurs, & finit par en être l'opprobre, mort en 1674.

LA CHAPELLE, receveur-général des finances, auteur de quelques tragédies qui eurent du ſuccès en leur tems. Il était un de ceux qui tâchaient d'imiter *Racine*; car *Racine* forma ſans le vouloir une école comme les grands peintres. Ce fut un *Raphaël* qui ne fit point de *Jules Romains* : mais au moins ſes premiers diſciples écrivirent avec quelque pureté de langage; & dans la décadence qui a ſuivi, on a vu de nos jours des tragédies entières, où il n'y a pas douze vers de ſuite dans

lesquels il n'y ait des fautes grossières. Voilà d'où l'on est tombé, & à quels excès on est parvenu, après avoir eu de si grands modèles.

CHAPELLE (*Claude l'Huillier*) fils naturel de *l'Huillier* maître des comptes. Il n'est pas vrai qu'il fut le premier qui se servit des rimes redoublées ; *d'Assouci* s'en servait avant lui, & même avec quelque succès.

Pourquoi donc, sexe au teint de rose,
Quand la charité vous impose
La loi d'aimer votre prochain,
Pouvez-vous me haïr sans cause
Moi qui ne vous fis jamais rien ?
Eh ! pour mon honneur je vois bien
Qu'il faut vous faire quelque chose, &c

On trouve beaucoup de rimes redoublées dans *Voiture*. *Chapelle* réussit mieux que les autres dans ce genre qui a de l'harmonie & & de la grace, mais dans lequel il a préféré quelquefois une abondance stérile de rimes à la pensée & au tour. Sa vie voluptueuse & son peu de prétention contribuèrent encor à la célébrité de ses petits ouvrages. Ou sait qu'il y a dans son *voyage de Montpellier*, beaucoup de traits de *Bachaumont*, fils du président *le Coigneux*, l'un des plus aimables hommes de son tems. *Chapelle* était d'ailleurs un des meilleurs élèves de *Gassendi*. Au reste il faut bien distinguer les éloges que tant de gens de lettres ont donnés à *Chapelle* & à des esprits de cette trempe, d'avec les éloges dus aux grands maîtres. Le caractère de *Chapelle*, de *Bachaumont*, du *Broussin* & de toute cette société du Marais, était la facilité, la gaieté, la liberté. On peut juger de *Chapelle* par cet impromptu que je n'ai point vu encor imprimé. Il le fit a table après que *Boileau* eut recité une épigramme.

Qu'avec plaisir de ton haut style,
Je te vois descendre au quatrain,

Et que je t'épargnai de bile
Et d'injures au genre humain,
Quand renverſant ta cruche à l'huile,
Je te mis le verre à la main.

mort en 1686.

CHARAS, de l'académie des ſciences, le premier qui ait bien écrit ſur la pharmacie, tant il eſt vrai que ſous *Louis XIV.* tous les arts élargirent leur ſphère. Ce pharmacien voyageant à Madrid fut mis dans les cachots de l'inquiſition parce qu'il était calviniſte. Une prompte abjuration, & les ſollicitations de l'ambaſſadeur de France lui ſauvèrent la vie & la liberté : mort en 1698.

CHARDIN (*Jean*) né à Paris en 1643. Nul voyageur n'a laiſſé des mémoires plus curieux : mort à Londres en 1713.

CHARLEVAL (*Jean Faucon* DE RIS) l'un de ceux qui acquirent de la célébrité par la délicateſſe de leur eſprit, ſans ſe livrer trop au public. La fameuſe converſation du maréchal d'*Hocquincourt* & du père *Canaye*, imprimée dans les œuvres de *Saint-Evremont*, eſt de *Charleval*, juſqu'à la petite diſſertation ſur le janſéniſme & ſur le moliniſme que *Saint-Evremont* y a ajoutée. Le ſtyle de cette fin eſt très-différent de celui du commencement. Feu monſieur de *Caumartin* le conſeiller d'état avait l'écrit de *Charleval* de la main de l'auteur. On trouve dans le *Moreri*, que le préſident *de Ris*, neveu de *Charleval*, ne voulut pas faire imprimer les ouvrages de ſon oncle, de peur que *le nom d'auteur peut-être ne fût une tache dans ſa famille.* Il faut être d'un état & d'un eſprit bien abject pour avancer une telle idée dans le ſiècle où nous ſommes ; & c'eût été dans un homme de robe un orgueil digne des tems militaires & barbares, où l'on abandonnait l'étude purement à la robe, par mépris pour la robe & pour l'étude.

CHARPENTIER (*François*) né à Paris en 1620. Académicien utile. On a de lui la traduction de *la Cyro-*

pédie. Il soutint vivement l'opinion, que les inscriptions des monumens publics de France doivent être en français. En effet c'est dégrader une langue qu'on parle dans toute l'Europe, que de ne pas oser s'en servir; c'est aller contre son but, que de parler à tout le public dans une langue que les trois quarts au moins de ce public n'entendent pas. Il y a une espèce de barbarie à latiniser des noms français que la postérité méconnaîtrait. Et les noms de Rocroi & de Fontenoi font un plus grand effet que les noms de *Rocrosium* & de *Fonteniacum* : mort en 1702.

LA CHATRE (*Edme* marquis de) a laissé des mémoires : mort en 1645.

CHAULIEU (*Guillaume*) né en Normandie en 1639, connu par ses poésies négligées, & par les beautés hardies & voluptueuses qui s'y trouvent. La plupart respirent la liberté, le plaisir, & une philosophie au-dessus des préjugés; tel était son caractère. Il vécut dans les délices, & mourut avec intrépidité : mort en 1720.

Les vers qu'on cite le plus de lui sont la pièce intitulée *la Goutte*, qui commence ainsi :

> Le destructeur impitoyable
> Des marbres & de l'airain :

mais sur-tout l'épître sur la mort au marquis de *La Fare*.

> Plus j'approche du terme & moins je le redoute ;
> Sur des principes surs mon esprit affermi,
> Content, persuadé, ne connaît plus le doute ;
> Des suites de ma fin je n'ai jamais frémi.
> Exempt des préjugés j'affronte l'imposture
> Des vaines superstitions ;
> Et me ris des préventions
> De ces faibles esprits dont la triste censure
> Fait un crime à la créature
> De l'usage des biens que lui fit son auteur.

Une autre épître au même fit encor plus de bruit ; elle commence ainsi :

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides ;
Déjà venaient frapper mes oreilles timides,
Les affreux cris du chien de l'empire des morts :
Et les noires vapeurs, & les brûlans transports
Allaient de ma raison offusquer la lumière ;
C'est lorsque j'ai senti mon ame toute entière
Se ramenant en soi faire un dernier effort
Pour braver les horreurs que l'on joint à la mort.
Ma raison m'a montré, tant qu'elle a pu paraître,
Que rien n'est en effet de ce qui ne peut être ;
Que ces fantômes vains sont enfans de la peur
Qu'une faible nourrice imprime en notre cœur,
Lorsque de loups-garoux, qu'elle-même elle pense,
De démons & d'enfer elle endort notre enfance.

Ces pièces ne sont pas châtiées, ce sont des statues de *Michel Ange* ébauchées. Le stoïcisme de ces sentimens ne lui attira point de persécutions : car quoiqu'abbé il était ignoré des théologiens, & ne vivait qu'avec ses amis. Il n'aurait tenu qu'à lui de mettre la dernière main à ses ouvrages, mais il ne savait pas corriger. On a imprimé de lui trop de bagatelles insipides de société ; c'est le mauvais goût & l'avarice des éditeurs qui en est cause. Les préfaces qui sont à la tête du recueil, sont de ces gens obscurs qui croient être de bonne compagnie en imprimant toutes les fadaises d'un homme de bonne compagnie.

CHEMINAIS, jésuite. On l'appellait le *Racine* des prédicateurs, & *Bourdaloue* le *Corneille*.

CHERON (*Elizabeth*) née à Paris en 1648, célèbre par la musique, la peinture & les vers, & plus connue sous son nom que sous celui de son mari le Sr. *le Hay* : morte en 1711.

CHEVREAU (*Urbain*) né à Loudun en 1613, savant & bel esprit qui eut beaucoup de réputation : mort en 1701.

CHIFFLET (*Jean-Jacques*) né à Besançon en 1588. On a de lui plusieurs recherches : mort en 1660. Il y a eu sept écrivains de ce nom.

CHOISI (*François* de) né à Rouen en 1644. Envoyé à Siam. On a sa relation. Il a composé plusieurs histoires, une *traduction de l'imitation de Jesus-Christ*, dédiée à madame de *Maintenon* avec cette épigraphe : *Concupiscet rex decorem tuum ;* & des *mémoires de la comtesse des Barres.* Cette comtesse *des Barres*, c'étoit lui-même. Il s'habilla & vécut en femme plusieurs années. Il acheta sous le nom de la comtesse *des Barres* une terre auprès de Tours. Ces mémoires racontent avec naïveté comment il eut impunément des maîtresses sous ce déguisement. Pendant qu'il menait cette vie, il écrivait l'histoire de l'église. Dans ses mémoires sur la cour on trouve des choses vraies, quelques-unes de fausses, & beaucoup de hasardées ; ils sont écrits dans un style trop familier.

CLAUDE (*Jean*) né en Agenois en 1619, ministre de Charenton, & l'oracle de son parti, émule digne des *Bossuet*, des *Arnauds*, & des *Nicole.* Il a composé quinze ouvrages, qu'on lut avec avidité dans le tems des disputes. Presque tous les livres polémiques n'ont qu'un tems : les fables de *la Fontaine*, l'*Arioste* passeront à la dernière postérité. Cinq ou six mille volumes de controverse sont déjà oubliés ; mort à la Haye en 1687.

Le COINTE (*Charles*) né à Troyes en 1611, de l'oratoire. Ses *annales ecclésiastiques* imprimées au Louvre par ordre du roi, sont un monument utile : mort en 1681.

COLLET (*Philibert*) né à Dombes en 1643. Jurisconsulte & homme libre. Excommunié par l'archevêque de Lyon pour une querelle de paroisse, il écrivit contre l'excommunication ; il combattit la clôture des religieuses, & dans son *traité de l'usure* il soutint vivement l'usage autorisé en Bresse de stipuler les intérêts avec le capital, usage approuvé dans plus de la moitié de l'Europe, & reçu dans l'autre par tous les négocians, malgré les loix qu'on élude. Il assura aussi que les dixmes, qu'on paie aux ecclésiastiques, ne sont pas de droit divin : mort en 1718.

COLOMIEZ (*Paul*). Le tems de ſa naiſſance eſt inconnu ; la plupart de ſes ouvrages commencent à l'être ; mais ils ſont utiles à ceux qui aiment les recherches littéraires : mort à Londres en 1692.

COMMIRE, jéſuite. Il réuſſit parmi ceux qui croient qu'on peut faire de bons vers latins, & qui penſent que des étrangers peuvent reſſuſciter le ſiècle d'*Auguſte* dans une langue qu'ils ne peuvent pas même prononcer.

In ſilvam ne ligna feras.

CONTI (*Armand* prince de) frère du grand *Condé*, deſtiné d'abord pour l'état eccléſiaſtique, dans un tems où le préjugé rendait encor la dignité de cardinal ſupérieure à celle d'un prince du ſang de France. Ce fut lui qui eut le malheur d'être généraliſſime de la fronde contre la cour, & même contre ſon frère. Il fut depuis dévot & janſéniſte. Nous avons de lui, *le devoir des grands.* Il écrivit ſur la grace contre le jéſuite *Des-Champs* ſon ancien préfet. Il écrivit auſſi contre la comédie ; il eût peut-être mieux fait d'écrire contre la guerre civile. *Cinna* & *Polyeucte* étaient auſſi utiles & auſſi reſpectables, que la guerre des portes cochères était injuſte & ridicule.

CORDEMOI (*Géraud*) né à Paris. On lui doit le débrouillement du chaos des deux premières races des rois de France ; & on doit cette utile entrepriſe au duc de *Montauſier*, qui chargea *Cordemoi* de faire l'hiſtoire de *Charlemagne*, pour l'éducation de *Monſeigneur.* Il ne trouva guère dans les anciens auteurs que des abſurdités & des contradictions. La difficulté l'encouragea, & il débrouilla les deux premières races : mort en 1684.

CORNEILLE (*Pierre*) né à Rouen en 1606. Quoiqu'on ne repréſente plus que ſix ou ſept pièces de trente-trois qu'il a compoſées, il ſera toujours le père du théâtre. Il eſt le premier qui ait élevé le génie de la nation,

& cela demande grace pour environ vingt de ſes pièces qui ſont, à quelques endroits près, ce que nous avons de plus mauvais par le ſtyle, par la froideur de l'intrigue, par les amours déplacés & inſipides, & par un entaſſement de raiſonnemens alambiqués, qui ſont l'oppoſé du tragique. Mais on ne juge d'un grand homme que par ſes chefs-d'œuvres, & non par ſes fautes. On dit que ſa traduction de l'*Imitation de Jeſus-Chriſt* a été imprimée trente-deux fois : il eſt auſſi difficile de le croire, que de la lire une ſeule. Il reçut une gratification du roi dans ſa dernière maladie : mort en 1684.

On a imprimé dans pluſieurs recueils d'anecdotes, qu'il avait ſa place marquée toutes les fois qu'il allait au ſpectacle, qu'on ſe levait pour lui, qu'on battait des mains. Malheureuſement les hommes ne rendent pas tant de juſtice. Le fait eſt que les comédiens du roi refusèrent de jouer ſes dernières pièces, & qu'il fut obligé de les donner à une autre troupe.

CORNEILLE (*Thomas*) né à Rouen en 1625 ; homme qui aurait eu une grande réputation, s'il n'avait point eu de frère. On a de lui trente-quatre pièces de théatre : mort pauvre en 1709.

COUSIN (*Louis*) né à Paris en 1627. Préſident à la cour des monnoies. Perſonne n'a plus ouvert que lui les ſources de l'hiſtoire. Ses traductions de la collection bizantine & d'*Euſèbe de Céſarée*, ont mis tout le monde en état de juger du vrai & du faux, & de connaître avec quels préjugés & quel eſprit de parti l'hiſtoire a été preſque toujours écrite. On lui doit beaucoup de traductions d'hiſtoriens Grecs, que lui ſeul a fait connaître : mort en 1707.

Le baron DES COUTURES traduiſit en proſe & commenta *Lucrèce* vers le milieu du règne de *Louis XIV*. Il penſait comme ce philoſophe ſur la plupart des premiers principes des choſes. Il croyait la matière éternelle, à

l'exemple de tous les anciens. La religion chrétienne a ſeule combattu cette opinion.

CRÉBILLON (*Jolliot*) né à Dijon en 1672. Nous ignorons ſi un procureur nommé *Prieur* le fit poëte, comme il eſt dit dans le dictionnaire hiſtorique portatif en quatre volumes. Nous croyons que le génie y eut plus de part que le procureur. Nous ne croyons pas que l'anecdote rapportée dans le même ouvrage contre ſon fils ſoit vraie. On ne peut trop ſe défier de tous ces petits contes. Il faut ranger *Crébillon* parmi les génies qui illuſtrèrent le ſiècle de *Louis XIV.* puiſque ſa tragédie de *Rhadamiſte*, la meilleure de ſes pièces fut jouée en 1710. Si *Deſpréaux* qui ſe mourait alors trouva cette tragédie plus mauvaiſe que celles de *Pradon*, c'eſt qu'il était dans un âge & dans un état où l'on n'eſt ſenſible qu'aux défauts & inſenſible aux beautés : mort à quatre-vingt-huit ans, en 1762.

DACIER (*André*) né à Caſtres en 1651. Calviniſte comme ſa femme, & devenu catholique comme elle. Garde des livres du cabinet du roi à Paris, charge qui ne ſubſiſte plus. Homme plus ſavant qu'écrivain élégant, mais à jamais utile par ſes traductions & par quelques-unes de ſes notes : mort au Louvre en 1722. Nous devons à madame *Dacier* la traduction d'*Homère*, la plus fidèle par le ſtyle, quoiqu'elle manque de force, & la plus inſtructive par les notes quoiqu'on y deſire la fineſſe du goût. On remarque ſur-tout qu'elle n'a jamais ſenti que ce qui devait plaire aux Grecs dans des tems groſſiers, & ce qu'on reſpectait déjà comme ancien dans des tems poſtérieurs plus éclairés, aurait pu déplaire s'il avait été écrit du tems de *Platon* & de *Démoſthène*. Mais enfin, nulle femme n'a jamais rendu plus de ſervices aux lettres. Madame *Dacier* eſt un des prodiges du ſiècle de *Louis XIV.*

D'AGUESSEAU (*Henri-François*) chancelier, le plus ſavant magiſtrat que jamais la France ait eu ; poſſédant la moitié des langues modernes de l'Europe, outre le latin,

le grec & un peu d'hébreu ; très-inſtruit dans l'hiſtoire, profond dans la juriſprudence, & ce qui eſt plus rare, éloquent. Il fut le premier au barreau qui parla avec force & pureté à la fois; avant lui on faiſait des phraſes. Il conçut le projet de réformer les loix, mais il ne put faire que quatre ou cinq ordonnances utiles. Un ſeul homme ne peut ſuffire à ce travail immenſe que *Louis XIV.* avait entrepris avec le ſecours d'un grand nombre de magiſtrats: mort en 1751.

DANCHET (*Antoine*) a réuſſi à l'aide du muſicien dans quelques *opéras*, qui ſont moins mauvais que ſes tragédies. Son prologue des jeux ſéculaires au-devant d'*Héſione* paſſe même pour un très-bon ouvrage, & peut être comparé à celui d'*Amadis* : on a retenu ces beaux vers imités d'*Horace.*

Père des ſaiſons & des jours,
Fais naître en ces climats un ſiècle mémorable,
Puiſſe à ſes ennemis ce peuple redoutable
Etre à jamais heureux, & triompher toujours!
Nous avons à nos loix aſſervi la victoire,
Auſſi loin que tes feux nous portons notre gloire.
Fais dans tout l'univers craindre notre pouvoir,
Toi qui vois tout ce qui reſpire,
Soleil, puiſſes-tu ne rien voir
De ſi puiſſant que cet empire!

C'eſt dans ce prologue qu'on trouve les ariettes qui ſervirent depuis de canevas au poëte *Rouſſeau* pour compoſer les couplets effrénés qui causèrent ſa diſgrace. Les couplets originaux de *Danchet* valent peut-être mieux que les parodies de *Rouſſeau.* Voici ſur-tout celui de *Danchet* qu'on a le plus tetenu.

Que l'amant qui devient heureux
En devienne encor plus fidèle!
Que toujours dans les mêmes nœuds
Il trouve une douceur nouvelle!

Que les soupirs & les langueurs
Puissent seuls fléchir les rigueurs
De la beauté la plus sévère!
Que l'amant comblé de faveurs
Sache les goûter & les taire!

DANCOURT (*Florent-Carton*) avocat, né en 1662, aima mieux se livrer au théatre qu'au barreau. Ce que *Régnard* était à l'égard de *Molière* dans la haute comédie, le comédien *Dancourt* l'était dans la farce. Beaucoup de ses pièces attirent encor un assez grand concours; elles sont gaies: le dialogue en est naïf. La quantité de pièces qu'on a faites dans ce genre facile, est immense; elles sont plus du goût du peuple que des esprits délicats: mais l'amusement est un des besoins de l'homme, & cette espèce de comédie aisée à représenter, plaît, dans Paris & dans les provinces, au grand nombre qui n'est pas susceptible de plaisirs plus relevés: mort en 1726.

DANET (*Pierre*) l'un de ces hommes qui ont été plus utiles qu'ils n'ont eu de réputation. Ses *dictionnaires* de la langue latine & des antiquités furent au nombre de ces livres mémorables faits pour l'éducation du dauphin *Monseigneur*, & qui, s'ils ne firent pas de ce prince un savant homme, contribuèrent beaucoup à éclairer la France: mort en 1709.

DANGEAU (*Louis* abbé de) né en 1643, excellent académicien: mort en 1723.

DANIEL (*Gabriel*) jésuite. Historiographe de France. a rectifié les fautes de *Mézerai* sur la première & la seconde race. On lui a reproché, que sa diction n'est pas toujours assez pure, que son style est trop faible, qu'il n'intéresse pas, qu'il n'est pas peintre, qu'il n'a pas assez fait connaître les usages, les mœurs, les loix; que son histoire est un long détail d'opérations de guerre dans lesquelles un historien de son état se trompe presque toujours.

Le comte de *Boulainvilliers* dit dans ses mémoires sur le gouvernement de France, qu'on peut reprocher à *Daniel* dix mille erreurs : c'est beaucoup ; mais heureusement la plupart de ces erreurs sont aussi indifférentes que les vérités qu'il aurait mises à la place ; car qu'importe que ce soit l'aile gauche ou l'aile droite qui ait plié à la bataille de Montlhéri ? Qu'importe par quel endroit *Louis le Gros* entra dans les mazures du Puiset ? Un citoyen veut savoir par quel degrés le gouvernement a changé de forme, quels ont été les droits & les usurpations des différens corps, ce qu'ont fait les états-généraux, quel a été l'esprit de la nation. Le grand défaut de *Daniel* est de n'avoir pas été instruit des droits de la nation, ou de les avoir dissimulés. Il a omis entiérement les célèbres états de 1355. Il n'a parlé des papes, & sur-tout du grand & bon roi *Henri IV.* qu'en jésuite ; nulle connaissance des finances, nulle de l'intérieur du royaume ni de mœurs.

Il prétend dans sa préface, & on a dit après lui, que les premiers tems de l'histoire de France sont plus intéressans que ceux de Rome, parce que *Clovis* & *Dagobert* avaient plus de terrain que *Romulus* & *Tarquin*. Il ne s'est pas apperçu, que les faibles commencemens de tout ce qui est grand intéressent toujours les hommes ; on aime à voir la petite origine d'un peuple dont la France n'est qu'une province, & qui étendit son empire jusqu'à l'Elbe, l'Euphrate & le Niger. Il faut avouer, que notre histoire & celle des autres peuples, depuis le cinquième siècle de l'ère vulgaire jusqu'au quinzième, n'est qu'un chaos d'aventures barbares, sous des noms barbares.

DARGONNE (*Noël*) né à Paris en 1634, chartreux à Gaillon. C'est le seul chartreux qui ait cultivé la littérature. Ses *mélanges*, sous le nom de *Vigneul de Marville*, sont remplis d'anecdotes curieuses & hasardées : mort en 1704.

DESCARTES (*René*) né en Touraine en 1596, fils d'un conſeiller au parlement de Bretagne. Le plus grand mathématicien de ſon tems, mais le philoſophe qui connut le moins la nature, ſi on le compare à ceux qui l'ont ſuivi. Il paſſa preſque toute ſa vie hors de France, pour philoſopher en liberté, à l'exemple de *Saumaiſe*, qui avait pris ce parti. On a remarqué qu'il avait un frère ainé conſeiller au parlement de Bretagne, qui le mépriſait beaucoup, & qui diſait qu'il était indigne du frère d'un conſeiller de s'abaiſſer à être mathématicien. Ayant cherché le repos dans des ſolitudes en Hollande, il ne l'y trouva pas. Un nommé *Voët*, & un nommé *Shockius*, deux profeſſeurs du galimatias ſcholaſtique qu'on enſeignait encor, intentèrent contre lui cette ridicule accuſation d'athéiſme dont les écrivains mépriſés ont toujours chargé les philoſophes: En vain *Deſcartes* avait épuiſé ſon génie à raſſembler les preuves de la divinité, & à en chercher de nouvelles. Ses ennemis le comparèrent à *Vanini* dans un écrit public : ce n'eſt pas que *Vanini* eût été athée, le contraire eſt démontré; mais il avait été brûlé comme tel, & on ne pouvait faire une comparaiſon plus odieuſe. *Deſcartes* eut beaucoup de peine à obtenir une très-légère ſatisfaction par ſentence de l'académie de Groningue. Ses *méditations*, ſon *diſcours ſur la méthode*, ſont encor eſtimés; toute ſa phyſique eſt tombée, parce qu'elle n'eſt fondée ni ſur la géométrie, ni ſur l'expérience. Il a eu longtems une ſi prodigieuſe réputation, que *la Fontaine*, ignorant à la vérité, mais écho de la voix publique, a dit de lui,

Deſcartes ce mortel dont on eût fait un dieu,
Dans les ſiècles paſſés, & qui tient le milieu
Entre l'homme & l'eſprit, comme entre l'huitre & l'homme,
Le tient tel de nos gens franche bête de ſomme.

L'abbé *Genet* dans le ſiècle préſent s'eſt donné la

malheureuſe peine de mettre en vers français la phyſique de *Deſcartes.*

Ce n'eſt guère que depuis l'année 1730 qu'on a commencé à revenir en France de toutes les erreurs de cette philoſophie chimérique, quand la géométrie & la phyſique expérimentale ont été plus cultivées. Le ſort de *Deſcartes* en phyſique a été celui de *Ronſard* en poéſie : mort à Stockholm en 1650.

DESMARETS DE SAINT-SORLIN (*Jean*) né à Paris en 1585. Il travailla beaucoup à la tragédie de *Mirame* du cardinal de *Richelieu.* Sa comédie des *Viſionnaires* paſſa pour un chef-d'œuvre, mais c'eſt que *Molière* n'avait pas encor paru. Il fut contrôleur-général de l'extraordinaire des guerres & ſecretaire de la marine du Levant. Sur la fin de ſa vie il fut plus connu par ſon fanatiſme que par ſes ouvrages : mort en 1676.

DESTOUCHES (*Néricaut*) après avoir fait pluſieurs comédies, il fut chargé long-tems des affaires de France en Angleterre ; & ayant rempli ce miniſtère avec ſuccès, il ſe remit à faire des comédies. On ne trouve pas dans ſes pièces la force & la gaieté de *Régnard*, encor moins ces peintures du cœur humain, ce naturel, cette vraie plaiſanterie, cet excellent comique, qui fait le mérite de l'inimitable *Molière* ; mais il n'a pas laiſſé de ſe faire de la réputation après eux. On a de lui quelques pièces qui ont eu du ſuccès, quoique le comique en ſoit un peu forcé. Il a du moins évité le genre de la comédie qui n'eſt que langoureuſe, de cette eſpèce de tragédie bourgeoiſe, qui n'eſt ni tragique, ni comique, monſtre né de l'impuiſſance des auteurs & de la ſatiété du public après les beaux jours du ſiècle de *Louis XIV.* Sa comédie du *Glorieux* eſt ſon meilleur ouvrage, & probablement reſtera au théatre, quoique le perſonnage du *Glorieux* ſoit, dit-on, manqué ; mais les autres caractères paraiſſent traités ſupérieurement.

DOMAT, célèbre jurifconfulte. Son livre *des loix civiles* a eu beaucoup d'approbation.

DOUJAT (*Jean*) né à Touloufe en 1639, jurifconfulte & homme de lettres. Il faifait tous les ans un enfant à fa femme & un livre. On en dit autant de *Tiraqueau*. Le *journal des favans* l'appelle *grand homme* : il ne faut pas prodiguer ce titre : mort en 1688.

DUBOIS (*Gérard*) né à Orléans en 1629, de l'oratoire. Il a fait *l'hiftoire de l'églife de Paris* : mort en 1696.

DUCHÉ, valet de chambre de *Louis XIV.* fit pour la cour quelques tragédies tirées de l'écriture, à l'exemple de *Racine*, non avec le même fuccès. L'opéra d'*Iphigenie en Tauride* eft fon meilleur ouvrage. Il eft dans le grand goût, & quoique ce ne foit qu'un opéra, il retrace une grande idée de ce que les tragédies Grecques avaient de meilleur. Ce goût n'a pas fubfifté longtems, & même bien-tôt après on s'eft réduit aux fimples ballets compofés d'actes détachés faits uniquement pour amener des danfes; ainfi l'opéra même a dégénéré dans le tems que prefque tout le refte tombait dans la décadence.

Madame de *Maintenon* fit la fortune de cet auteur : elle le recommanda fi fortement à monfieur de *Ponchartrain* fecretaire d'état, que ce miniftre prenant *Duché* pour un homme confidérable, alla lui rendre vifite. *Duché*, homme alors très-obfcur, voyant entrer chez lui un fecretaire d'état, crut qu'on allait le conduire à la baftille.

DUCHESNE (*André*) né en Touraine en 1584. Hiftoriographe du roi, auteur de beaucoup d'hiftoires & de recherches généalogiques. On l'appellait le père de l'hiftoire de France : mort en 1640.

DUFRÉNOI (*Charles*) né à Paris en 1611. Peintre & poëte. Son poëme *de la peinture* a réuffi auprès de

ceux qui peuvent lire d'autres vers latins que ceux du ſiècle d'*Auguſte* : mort en 1665.

DUFRENY (*Charles*) né à Paris en 1648. Il paſſait pour petit-fils de *Henri IV.* & lui reſſemblait. Son père avait été valet de garde-robe de *Louis XIII.* & le fils l'était de *Louis XIV.* qui lui fit toujours du bien malgré ſon dérangement, mais qui ne put l'empêcher de mourir pauvre. Avec beaucoup d'eſprit & plus d'un talent, il ne put jamais rien faire de régulier. On a de lui beaucoup de comédies, & il n'y en a guère où l'on ne trouve des ſcènes jolies & ſingulières : mort en 1724.

DUPLEIX (*Scipion*) de Condom, quoique né en 1559, peut être compté dans le ſiècle de *Louis XIV.* ayant encor vécu ſous ſon règne. Il eſt le premier hiſtorien qui ait cité en marge ſes autorités, précaution abſolument néceſſaire quand on n'écrit pas l'hiſtoire de ſon tems, à moins qu'on ne s'en tienne aux faits connus. On ne lit plus ſon hiſtoire de France, parce que depuis lui on a mieux fait & mieux écrit : mort en 1661

ESPRIT (*Jacques*) né à Beziers en 1611, auteur du livre de *la fauſſeté des vertus humaines*, qui n'eſt qu'un commentaire du duc de la *Rochefoucault.* Le chancelier *Séguier*, qui goûta ſa littérature, lui fit avoir un brévet de conſeiller d'état : mort en 1678.

ESTRADE (maréchal d'). Ses lettres ſont auſſi eſtimées que celles du cardinal d'*Oſſat*, & c'eſt une choſe particulière aux Français, que de ſimples dépêches aient été ſouvent d'excellens ouvrages : mort en 1686.

Le marquis de LA FARE, connu par ſes mémoires & par quelques vers agréables. Son talent pour la poéſie, ne ſe developpa qu'à l'âge de près de ſoixante ans. Ce fut madame de *Cailus*, l'une des plus aimables perſonnes de ſon ſiècle, par ſa beauté & par ſon eſprit, pour laquelle il fit ſes premiers vers, & peut-être les plus délicats qu'on ait de lui.

M'abandonnant un jour à la triſteſſe,
Sans eſpérance, & même ſans deſirs,
Je regrettais les ſenſibles plaiſirs
Dont la douceur enchanta ma jeuneſſe.
Sont-ils perdus, diſais-je, ſans retour?
Et n'es-tu pas cruel, amour!
Toi que j'ai fait dès mon enfance,
Le maître de mes plus beaux jours,
D'en laiſſer terminer le cours
A l'ennuyeuſe indifférence?
Alors j'apperçus dans les airs
L'enfant maître de l'univers,
Qui plein d'une joie inhumaine,
Me dit en ſouriant, Tircis, ne te plains plus,
Je vais mettre fin à ta peine,
Je te promets un regard de Cailus.

mort en 1713.

LA FAYETTE (*Marie - Magdeleine de la Vergne* comteſſe de). Sa *Princeſſe de Clèves* & ſa *Zaïde* furent les premiers romans où l'on vit les mœurs des honnêtes gens, & des aventures naturelles, décrites avec grace. Avant elle on écrivait d'un ſtyle empoulé des choſes peu vraiſemblables : mort en 1693.

FELIBIEN (*André*) né à Chartres en 1619. Il eſt le premier qui dans les inſcriptions de l'hôtel-de-ville ait donné à *Louis XIV.* le nom de *Grand.* Ses *Entretiens ſur la vie des peintres*, ſont l'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur. Il eſt élégant, profond, & il reſpire le goût : mais il dit trop peu de choſes, en trop de paroles, & eſt abſolument ſans méthode : mort en 1695.

FÉNÉLON (*François de Salignac*) archevêque de Cambrai, né en Périgord en 1651. On a de lui cinquante-cinq ouvrages différens. Tous partent d'un cœur plein de vertu, mais ſon *Telémaque* l'inſpire. Il a été vainement blâmé par *Gueudeville* & par l'abbé *Faidit* : mort à Cambrai en 1715.

Après la mort de *Fénélon*, *Louis XIV.* brûla lui-

même tous les manuscrits que le duc de Bourgogne avait conservés de son précepteur. *Ramsai* élève de ce célèbre archevêque, m'a écrit ces mots : *S'il était né en Angleterre, il aurait développé son génie, & donné l'essor sans crainte à ses principes que personne n'a connus.*

FERRAND, conseiller de la cour des aides. On a de lui de très-jolis vers. Il ajoutait avec *Rousseau* dans l'épigramme & le madrigal. Voici dans quel goût *Ferrand* écrivait.

> D'amour & de mélancolie
> Celemnus enfin consumé,
> En fontaine fut transformé ;
> Et qui boit de ses eaux, oublie
> Jusqu'au nom de l'objet aimé.
> Pour mieux oublier Egérie,
> J'y courus hier vainement ;
> A force de changer d'amant,
> L'infidelle l'avait tarie.

On voit que *Ferrand* mettait plus de naturel, de grace & de délicatesse dans ses sujets galans, & *Rousseau* plus de force & de recherche dans des sujets de débauche : mort en 1720.

FEUQUIERES DE PAS (le marquis de) né à Paris en 1648. Officier consommé dans l'art da la guerre, & excellent guide s'il est critique trop sévère : mort en 1711.

LE FÈVRE (*Tannegui*) né à Caen en 1615. Calviniste, professeur à Saumur, méprisant ceux de sa secte, & demeurant parmi eux, plus philosophe qu'huguenot, écrivant aussi bien en latin qu'on puisse écrire dans une langue morte, faisant des vers grecs, qui doivent avoir eu peu de lecteurs. La plus grande obligation que lui aient les lettres, est d'avoir produit madame *Dacier* : mort en 1678.

LE FÈVRE (*Anne*) madame DACIER. Née calvi-

niste à *Saumur* en 1651, illustre par sa science. Le duc de *Montausier* la fit travailler à l'un de ces livres qu'on nomme *Dauphins*, pour l'éducation de *Monseigneur*. Le *Florus* avec des notes latines est d'elle. Ses traductions de *Térence* & d'*Homère* lui font un honneur immortel. On ne pouvait lui reprocher que trop d'admiration pour tout ce qu'elle avait traduit. *La Motte* ne l'attaqua qu'avec de l'esprit, & elle ne combattit qu'avec de l'érudition : morte en 1720 au Louvre.

FLÉCHIER (*Esprit*) du comtat d'Avignon, né en 1632. Evêque de Lavaur & puis de Nîmes. Poëte français & latin, historien, prédicateur, mais connu sur-tout par ses belles oraisons funèbres. Son *histoire de Théodose* a été faite pour l'éducation de *Monseigneur*. Le duc de *Montausier* avait engagé les meilleurs esprits de France, à travailler par de bons ouvrages à cette éducation : mort en 1710.

FLEURY (*Claude*) né en 1640, sous-précepteur du duc de Bourgogne, & confesseur de *Louis XV*. son fils, vécut à la cour dans la solitude & dans le travail. Son *histoire de l'église* est la meilleure qu'on ait jamais faite, & les discours préliminaires fort au dessus de l'histoire. Ils sont presque d'un philosophe, mais l'histoire n'en est pas : mort en 1723.

LA FONTAINE (*Jean*) né à Château-Thierri en 1621. Le plus simple des hommes, mais admirable dans son genre, quoique négligé & inégal. Il fut le seul des grands hommes de son tems qui n'eût point de part aux bienfaits de *Louis XIV*. Il y avait droit par son mérite & par sa pauvreté. Dans la plupart de ses fables il est infiniment au dessus de tous ceux qui ont écrit avant & après lui en quelque langue que ce puisse être. Dans les contes, qu'il a imité de l'*Arioste*, il n'a pas son élégance & sa pureté; il n'est pas à beaucoup près si grand peintre, & c'est ce que *Boileau* n'a pas apperçu dans sa dissertation sur *Joconde*, parce que *Despréaux*

ne ſavait preſque pas d'italien. Mais dans les contes puiſés chez *Bocace*, *la Fontaine* lui eſt bien ſupérieur, parce qu'il a beaucoup plus d'eſprit, de graces, de fineſſe. *Bocace* n'a d'autre mérite que la naïveté, la clarté, & l'exactitude dans le langage. Il a fixé ſa langue, & *la Fontaine* a ſouvent corrompu la ſienne : mort en 1695.

Il faut que les jeunes gens, & ſur-tout ceux qui dirigent leurs lectures, prennent bien garde à ne pas confondre avec ſon beau naturel, le familier, le bas, le négligé, le trivial; défaut dans lequel il tombe trop ſouvent. Il commence par dire au dauphin, dans ſon prologue.

Et ſi de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

On ſent aſſez qu'il n'y aurait nul honneur à ne pas emporter le prix d'agréer. La penſée eſt auſſi fauſſe que l'expreſſion eſt mauvaiſe.

Vous chantiez, j'en ſuis bien aiſe,
Eh bien danſez maintenant.

Comment une fourmi peut-elle dire ce proverbe du peuple à une cigale ?

Si j'apprenais l'hébreu, les ſciences, l'hiſtoire,
Tout cela c'eſt la mer à boire.

Il faut avouer que *Phédre* écrit avec une pureté qui n'a rien de cette baſſeſſe.

Le gibier du lion ce ne ſont point moineaux,
Mais beaux & bons ſangliers, daims & cerfs bons & beaux.
Un jour ſur ſes hauts pieds allait je ne ſais où
Le héron au long bec emmanché d'un long cou;
Et le renard qui a cent tours dans ſon ſac,
Et le chat qui n'en a qu'un dans ſon biſſac.

Diſtingons bien ces négligences, ces puérilités qui ſont

en trop grand nombre, des traits admirables de ce charmant auteur, qui ſont en plus grand nombre encor.

Quel eſt donc le pouvoir naturel des vers naturels, puiſque par ce ſeul charme *La Fontaine* avec de grandes négligences a une réputation ſi univerſelle & ſi méritée, ſans avoir jamais rien inventé! mais auſſi quel mérite dans les anciens aſiatiques, inventeurs de ces fables connues dans toute la terre habitable!

FONTENELLE (*Bernard Bouvier* de) né à Rouen en 1658. On peut le regarder comme l'eſprit le plus univerſel que le ſiècle de *Louis XIV.* ait produit. Il a reſſemblé à ces terres heureuſement ſituées qui portent toutes les eſpèces de fruits. Il n'avait pas vingt ans lorſqu'il fit une grande partie de la tragédie-opéra de *Bellérophon*, & depuis il donna l'opéra de *Thétis & Pélée*, dans lequel il imita beaucoup *Quinault*, & qui eut un grand ſuccès. Celui d'*Enée & Lavinie* en eut moins. Il eſſaya ſes forces au théatre tragique; il aida mademoiſelle *Bernard* dans quelques pièces. Il en compoſa deux, dont une fut jouée en 1680, & jamais imprimée. Elle lui attira trop long-tems de très-injuſtes reproches: car il avait eu le mérite de reconnaître, que bien que ſon eſprit s'étendît à tout, il n'avait pas le talent de *Pierre Corneille* ſon oncle, pour la tragédie.

En 1686, il fit l'allégorie de *Méro* & d'*Enegu*, c'eſt Rome & Genève. Cette plaiſanterie ſi connue jointe à l'*Hiſtoire des Oracles* excita depuis contre lui une perſécution. Il en eſſuya une moins dangereuſe, & qui n'était que littéraire, pour avoir ſoutenu qu'à pluſieurs égards, les modernes valaient bien les anciens. *Racine* & *Boileau* qui avaient pourtant intérêt que *Fontenelle* eût raiſon, affectèrent de le mépriſer, & lui fermèrent long-tems les portes de l'académie. Ils firent contre lui des épigrammes; il en fit contr'eux, & ils furent toujours ſes ennemis. Il fit beaucoup d'ouvrages légers,

dans lesquels on remarquait déjà cette finesse & cette profondeur qui décèlent un homme supérieur à ses ouvrages même. On remarqua dans ses vers & dans ses *dialogues des morts*, l'esprit de *Voiture*, mais plus étendu & plus philosophique. Sa *pluralité des mondes*, fut un ouvrage unique en son genre. Il sut faire des *oracles de Vandale* un livre agréable. Les matières délicates auxquelles on touche dans ce livre, lui attirèrent des ennemis violens auxquels il eut le bonheur d'échapper. Il vit combien il est dangereux d'avoir raison dans des choses où des hommes accrédités ont tort. Il se tourna vers la géométrie & vers la physique avec autant de facilité qu'il avait cultivé les arts d'agrément. Nommé secretaire perpétuel de l'académie des sciences, il exerça cet emploi pendant plus de quarante ans avec un applaudissement universel. Son *histoire de l'académie* jette très-souvent une clarté lumineuse sur les mémoires les plus obscurs. Il fut le premier qui porta cette élégance dans les sciences. Si quelquefois il y répandit trop d'ornement, c'était de ces moissons abondantes dans lesquelles les fleurs croissent naturellement avec les épis.

Cette *histoire de l'académie des sciences* serait aussi utile qu'elle est bien faite, s'il avait eu à rendre compte de verités découvertes, mais il fallait qu'il expliquât des opinions combattues les unes par les autres, & dont la plupart sont détruites.

Les éloges qu'il prononça des académiciens morts, ont le singulier mérite de rendre les sciences respectables, & ont rendu tel leur auteur. En vain l'abbé *des Fontaines* & d'autres gens de cette espèce ont voulu obscurcir sa réputation, c'est le propre des grands hommes d'avoir de méprisables ennemis. S'il fit imprimer depuis des comédies froides, peu théatrales, & une apologie des tourbillons de *Descartes*, on a pardonné ces comédies en faveur de sa vieillesse, & son cartésianisme en

faveur

faveur des anciennes opinions qui dans sa jeunesse avaient été celles de l'Europe.

Enfin on l'a regardé comme le premier des hommes dans l'art nouveau de répandre de la lumière & des graces sur les sciences abstraites, & il a eu du mérite dans tous les autres genres qu'il a traités. Tant de talens ont été soutenus par la connaissance des langues & de l'histoire, & il a été sans contredit au dessus de tous les savans qui n'ont pas eu le don de l'invention.

Son *histoire des oracles*, qui n'est qu'un abrégé très-sage & très-modéré de la grande histoire de *Vandale*, lui attira des ennemis plus violens que *Racine* & *Boileau*. Quelques jésuites compilateurs de la vie des Saints, qui avaient précisément l'esprit des compilateurs, écrivirent à leur manière contre le sentiment raisonnable de *Vandale* & de *Fontenelle*. Le philosophe de Paris ne répondit point ; mais son ami le savant *Basnage*, philosophe de Hollande répondit, & le livre des compilateurs ne fut pas lu. Plusieurs années après, le jésuite *le Tellier*, confesseur de *Louis XIV.* ce malheureux auteur de toutes les querelles qui ont produit tant de mal & tant de ridicule en France, déféra *Fontenelle* à *Louis XIV.* comme athée, & rappella l'allégorie de *Mero* & d'*Enegu*. *Marc-René de Paulmi* marquis *d'Argenson*, alors lieutenant de police & depuis garde des sceaux, écarta la persécution qui allait éclater contre *Fontenelle*, & ce philosophe le fait assez entendre dans l'éloge du garde des sceaux *d'Argenson*, prononcé dans l'*académie des sciences*. Cette anecdote est plus curieuse que tout ce qu'a dit l'abbé *Trublet* de *Fontenelle* : mort le 29 Janvier 1757, âgé de près de cent ans.

FORBIN (*Claude* chevalier de) chef d'escadre en France, grand-amiral du roi de Siam. Il a laissé des mémoires curieux qu'on a rédigés, & on peut juger entre lui & *du Gué-Trouin*.

LA FOSSE (*Antoine*) né en 1658. *Manlius* eſt ſa meilleure pièce de théatre : mort en 1708.

FRAGUIER (*Claude*) né à Paris en 1666; bon littérateur & plein de goût. Il a mis la philoſophie de *Platon* en bons vers latins. Il eut mieux valu faire de bons vers français. On a de lui d'excellentes diſſertations dans le recueil utile de l'académie des belles lettres: mort en 1628.

FURETIÈRE (*Antoine*) né en 1620, fameux par ſon *dictionnaire* & par ſa querelle : mort en 1688.

GACON (*François*) né à Lyon en 1667, mis par le père *Niceron*, dans le catalogue des hommes illuſtres, & qui n'a été fameux que par de mauvaiſes ſatires. Il a eu grande part à ce recueil de groſſières plaiſanteries qu'on appelle *brévet de la calote*. Ces turpitudes ont pris leur ſource dans je ne ſais quelle aſſociation qu'on appellait le *régiment des fous & de la calote*. Ce n'eſt pas là aſſurément du bon goût. Les honnêtes gens ne voient qu'avec mépris de tels ouvrages, & leurs auteurs qui ne peuvent être cités, que pour faire abhorrer leur exemple. *Gacon* n'écrivit preſque que de mauvaiſes ſatires en mauvais vers, contre les auteurs les plus eſtimés de ſon tems. Ceux qui n'en écrivent aujourd'hui qu'en mauvaiſe proſe, ſont encor plus mépriſés que lui. On n'en parle ici que pour inſpirer le même mépris envers ceux qui pourraient l'imiter : mort en 1725.

GALANT (*Antoine*) né en Picardie en 1646. Il apprit à Conſtantinople, les langues orientales, & traduiſit une partie des contes arabes qu'on connaît ſous le titre des *mille & une nuit*; il y mit beaucoup du ſien; c'eſt un des livres les plus connus en Europe; il eſt amuſant pour toutes les nations : mort en 1715.

L'abbé GALOIS (*Jean*) né à Paris en 1632, ſavant univerſel, fut le premier qui travailla au *Journal des ſavans*, avec le conſeiller - clerc *Sallo*, qui avait conçu

l'idée de ce travail. Il enſeigna depuis un peu de latin au miniſtre d'état *Colbert* qui malgré ſes occupations, crut avoir aſſez de tems pour apprendre cette langue; il prenait ſur-tout ſes leçons en carroſſe dans ſes voyages de Verſailles à Paris. On diſait avec vraiſemblance, que c'était en vue d'être chancelier. On peut obſerver que les deux hommes qui ont le plus protégé les lettres, ne ſavaient pas le latin, *Louis XIV.* & monſieur *Colbert.* On prétend que l'abbé *Gallois* diſait, M. *Colbert* veut quelquefois ſe familiariſer avec moi: mais je le repouſſe par le reſpect; mort en 1707.

GASSENDI (*Pierre*) né en Provence en 1592. Reſtaurateur d'une partie de la phyſique d'*Epicure.* Il ſentit la néceſſité des atomes & du vuide. *Newton* & d'autres ont démontré depuis ce que *Gaſſendi* avait affirmé. Il eut moins de réputation que *Deſcartes*, parce qu'il était plus raiſonnable, & qu'il n'était pas inventeur; mais on l'accuſa comme *Deſcartes* d'athéiſme. Quelques-uns crurent, que celui qui admettait le vuide comme *Epicure*, niait un DIEU comme lui. C'eſt ainſi que raiſonnent les calomniateurs. *Gaſſendi* en Provence, où l'on n'était point jaloux de lui, était appellé le *ſaint prêtre*; à Paris quelques envieux l'appellaient l'*athée.* Il eſt vrai qu'il était ſceptique, & que la philoſophie lui avait appris à douter de tout, mais non pas de l'exiſtence d'un Etre ſuprême. Il avait avancé long-tems avant *Locke* dans une grande lettre à *Deſcartes*, qu'on ne connaît point du tout l'ame, que DIEU peut accorder la penſée à l'autre être inconnu qu'on nomme matière, & la lui conſerver éternellement: mort en 1656.

GEDOUIN, chanoine de la ſainte chapelle à Paris. Auteur d'une excellente traduction de *Quintilien* & de *Pauſanias.* Il était entré chez les jéſuites à l'âge de quinze ans, & en ſortit dans un âge mûr. Il était ſi paſſionné pour les bons auteurs de l'antiquité, qu'il aurait voulu qu'on eût pardonné à leur religion, en faveur

des beautés de leurs ouvrages & de leur mythologie : il trouvait dans les fables une philosophie naturelle, admirable, & des emblêmes frappans de toutes les opérations de la Divinité. Il croyait que l'esprit de toutes les nations s'était rétréci, & que la grande poésie & la grande éloquence avaient disparu du monde avec la mythologie des Grecs. Le poëme de *Milton*, lui paraissait un poëme barbare, & d'un fanatisme sombre & dégoûtant, dans lequel le diable hurle sans cesse contre le Messie. Il écrivit sur ce sujet quatre dissertations très-curieuses ; ont croit qu'elles seront bientôt imprimées : mort en 1744. NB. On a imprimé dans quelques dictionnaires que *Ninon* lui accorda ses faveurs à quatre-vingts ans. En ce cas on aurait dû dire plutôt que l'abbé *Gedouin* lui accorda les siennes, mais c'est un conte ridicule. Ce fut à l'abbé de *Châteauneuf*, que *Ninon* donna un rendez-vous pour le jour auquel elle aurait soixante ans accomplis.

LE GENDRE (*Louis*) né à Rouen en 1655, a fait une *histoire de France*. Pour bien faire cette histoire, il faudrait la plume & la liberté du président *de Thou* ; & il serait encor très-difficile de rendre les premiers siècles intéressans : mort en 1733.

GENET (*Charles-Claude*) né en 1635. Aumônier de la duchesse d'Orléans, philosophe & poëte. Sa tragédie de *Pénélope* a encor du succès sur le théatre, & c'est la seule de ses pièces qui s'y soit conservée. Elle est au rang de ces pièces écrites d'un style lâche & prosaïque que les situations font tolérer dans la représentation. Son laborieux ouvrage *de la philosophie de Descartes* en rimes plutôt qu'en vers, signala plus sa patience que son génie, & il n'eut guère rien de commun avec *Lucrèce*, que de versifier une philosophie erronée presque en tout. Il eut part aux bienfaits de *Louis XIV*. mort en 1719.

L'abbé GIRARD, de l'académie. Son livre des *syno-*

nymes eſt très-utile; il ſubſiſtera autant que la langue, & ſervira même à la faire ſubſiſter : mort fort vieux en 1748.

GODEAU (*Antoine*) l'un de ceux qui ſervirent à l'établiſſement de l'académie françaiſe. Poëte, orateur & hiſtorien. On ſait que pour faire un jeu de mots, le cardinal de *Richelieu* lui donna l'évêché de Graſſe, pour le *Benedicite* mis en vers. Son *Hiſtoire eccléſiaſtique* en proſe, fut plus eſtimée que ſon poëme ſur les *faſtes de l'égliſe.* Il ſe trompa en croyant égaler les faſtes d'*Ovide* : ni ſon ſujet, ni ſon génie n'y pouvaient ſuffire. C'eſt une grande erreur de penſer, que les ſujets chrétiens puiſſent convenir à la poéſie comme ceux du paganiſme, dont la mythologie auſſi agréable que fauſſe, animait toute la nature : mort en 1672.

GODEFROI (*Théodore*) fils de *Denys Godefroi*, Pariſien. Homme ſavant, né à Genève en 1580. Hiſtoriographe de France ſous *Louis XIII.* & *Louis XIV.* Il s'appliqua ſur-tout aux titres & au cérémonial : mort en 1649. NB. Son père *Denys* s'eſt rendu immortel par ſon travail immenſe ſur le *corpus juris civilis.*

GODEFROI (*Denys*) ſon fils, né à Paris en 1615. Hiſtoriographe de France comme ſon père : mort en 1681. Toute cette famille a été illuſtre dans la littérature.

GOMBAULD (*Jean Ogier* de) quoique né ſous *Charles IX.* vécut long-tems ſous *Louis XIV.* Il y a de lui quelques bonnes épigrammes, dont même on a retenu des vers : mort en 1666.

GOMBERVILLE (*Marin*) né à Paris en 1600, l'un des premiers académiciens. Il écrivit de grands romans avant le tems du bon goût, & ſa réputation mourut avec lui : mort en 1674.

GONDI (*Jean-François*) cardinal de Retz, né en 1613, qui vécut en *Catilina* dans ſa jeuneſſe, & en *Atticus* dans ſa vieilleſſe. Pluſieurs endroits de ſes mé-

moires ſont dignes de *Salluſte* ; mais tout n'eſt pas égal : mort en 1679.

GOURVILLE, valet de chambre du duc de *la Rochefoucault,* devenu ſon ami, & même celui du grand *Condé.* Dans le même tems pendu à Paris en effigie & envoyé du roi en Allemagne ; enſuite propoſé pour ſuccéder au grand *Colbert* dans le miniſtère. Nous avons de lui des mémoires de ſa vie, écrits avec naïveté, dans leſquels il parle de ſa naiſſance & de ſa fortune avec indifférence. Il y a des anecdotes vraies & curieuſes.

LE GRAND (*Joachim*) né en Normandie en 1653, élève du père *le Cointe.* Il a été l'un des hommes les plus profonds dans l'hiſtoire : mort en 1732.

GRECOUR, chanoine de Tours. Son poëme de *Philotanus* eut un ſuccès prodigieux. Le mérite de ces ſortes d'ouvrages n'eſt d'ordinaire que dans le choix du ſujet, & dans la malignité humaine. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelques vers bien faits dans ce poëme. Le commencement en eſt très-heureux ; mais la ſuite n'y répond pas. Le diable n'y parle pas auſſi plaiſamment qu'il eſt amené. Le ſtyle eſt bas, uniforme, ſans dialogue, ſans graces, ſans fineſſe, ſans pureté de ſtyle, ſans imagination dans l'expreſſion, & ce n'eſt enfin qu'une hiſtoire ſatirique de la bulle *unigenitus* en vers burleſques, parmi leſquels il s'en trouve de très-plaiſans.

GUERET (*Gabriel*) né à Paris en 1641, connu dans ſon tems par ſon *parnaſſe réformé*, & par la *guerre des auteurs.* Il avait du goût, mais ſon diſcours, *ſi l'empire de l'éloquence eſt plus grand que celui de l'amour,* ne prouverait pas qu'il en eût. Il a fait le *journal du palais* conjointement avec *Blondeau* : ce journal du palais eſt un recueil des arrêts des parlemens de France, jugemens ſouvent différens dans des cauſes ſemblables. Rien ne fait mieux voir combien la juriſprudence a beſoin d'être réformée, que cette néceſſité où l'on eſt de recueillir des arrêts : mort en 1688.

Du Guet (*Jacques Joseph*) né en Forez en 1649, l'une des meilleures plumes du parti janséniste. Son livre de l'*éducation d'un roi* n'a point été fait pour le roi de Sardaigne, comme on l'a dit, & il a été achevé par une autre main. Le style de *Du Guet* est formé sur celui des bons écrivains de Port-Royal. Il aurait pu comme eux rendre de grands services aux lettres ; trois volumes sur vingt-cinq chapitres d'*Isaïe* prouvent qu'il n'était avare ni de son tems ni de sa plume : mort en 1733.

Du Gué-Trouin, d'armateur devenu lieutenant-général des armées navales. L'un des plus grands hommes en son genre, a donné des mémoires écrits du style d'un soldat, & propres à exciter l'émulation chez ses compatriotes.

Du Halde, jésuite, quoiqu'il ne soit point sorti de Paris, & qu'il n'ait point su le chinois, a donné sur les mémoires de ses confrères la plus ample & la meilleure description de l'empire de la Chine qu'on ait dans le monde : mort en 1743.

L'insatiable curiosité que nous avons de connaître à fond la religion, les loix, les mœurs des Chinois, n'est point encor satisfaite : un bourguemestre de Midelbourg nommé *Hudde*, homme très-riche, guidé par cette seule curiosité, alla à la Chine vers l'an 1700. Il employa une grande partie de son bien à s'instruire de tout. Il apprit si parfaitement la langue, qu'on le prenait pour un Chinois. Heureusement pour lui la forme de son visage ne le trahissait pas. Enfin il fut parvenir au grade de mandarin ; il parcourut toutes les provinces en cette qualité, & revint ensuite en Europe avec un recueil de trente années d'observations ; elles ont été perdues dans un naufrage : c'est peut-être la plus grande perte qu'ait faite la république des lettres.

Du Hamel (*Jean-Baptiste*) de Normandie, né en 1624. Secretaire de l'académie des sciences. Quoique philosophe, il était théologien. La philosophie qui s'est

perfectionnée depuis lui, a nui à ses ouvrages ; mais son nom a subsisté : mort en 1706.

Le comte d'HAMILTON (*Antoine*) né à Caen. On a de lui quelques jolies poésies ; & il est le premier qui ait fait des romans dans un goût plaisant, qui n'est pas le burlesque de *Scarron*. Ses *mémoires du comte de Grammont* sont de tous les livres celui où le fond le plus mince est paré du style le plus gai, le plus vif, & le plus agréable. C'est le modèle d'une conversation enjouée, plus que le modèle d'un livre. Son héros n'a guère d'autre rôle dans ses mémoires que celui de fripponner ses amis au jeu, d'être volé par son valet-de-chambre, & de dire quelques prétendus bons mots sur les aventures des autres.

HARDOUIN (*Jean*) jésuite, profond dans l'histoire & chimérique dans les sentimens. *Il faut s'enquérir*, dit Montagne, *non quel est le plus savant, mais le mieux savant. Hardouin* poussa la bizarrerie jusqu'à prétendre que l'*énéide* & les odes d'*Horace* ont été composées par des moines du treizième siècle : il veut qu'*Enée* soit JESUS-CHRIST : & *Lalagé* la maîtresse d'*Horace* est la religion chrétienne. Le même discernement qui faisait voir au père *Hardouin* le Messie dans *Enée*, lui découvrait des athées dans les pères *Thomassin*, *Quesnel*, *Mallebranche*, dans *Arnauld*, dans *Nicole* & *Pascal*. Sa folie ôta à sa calomnie toute son atrocité ; mais tous ceux qui renouvellent cette accusation d'athéisme contre des sages, ne sont pas toujours reconnus pour fous, & sont souvent très-dangereux. On a vu des hommes abuser de leur ministère en employant ces armes contre lesquelles il n'y a point de bouclier, pour perdre sans ressource des personnes respectables auprès des princes trop peu instruits.

HECQUET, médecin, mit au jour en 1722 le systême raisonné de la *trituration*, idée ingénieuse qui n'explique pas la manière dont se fait la digestion. Les autres

médecins y ont joint le ſuc gaſtrique, & la chaleur des viſcères; mais nul n'a pu découvrir le ſecret de la nature qui ſe cache dans toutes ſes opérations.

HELVETIUS, fameux médecin, qui a très-bien écrit ſur l'économie animale, & ſur la fièvre, mort vers l'an 1750. Il était père d'un vrai philoſophe, qui renonça à la place de fermier-général pour cultiver les lettres, & qui a eu le ſort de pluſieurs philoſophes, perſécuté pour un livre, & pour ſa vertu.

HENAULT, connu par le ſonnet de l'*avorton*, par d'autres pièces, & qui aurait une très-grande réputation ſi les trois premiers chants de ſa traduction de *Lucrèce*, qui furent perdus, avaient paru & avaient été écrits comme ce qui nous eſt reſté du commencement de cet ouvrage. Mort en 1682. Au reſte la poſtérité ne le confondra pas avec un homme du même nom & d'un mérite ſupérieur, à qui nous devons la plus courte & la meilleure hiſtoire de France, & peut-être la ſeule manière dont il faudra déſormais écrire toutes les grandes hiſtoires. Car la multiplicité des faits & des écrits devient ſi grande, qu'il faudra bientôt tout réduire aux extraits & aux dictionnaires. Mais il ſera difficile d'imiter l'auteur de l'*abrégé chronologique*, d'approfondir tant de choſes en paraiſſant les effleurer.

HENAULT, préſident aux enquêtes du parlement, ſur-intendant de la maiſon de la reine, de l'académie françaiſe, né à Paris vers l'an 1686. Nous avons déjà parlé de ſon livre utile de l'abrégé hiſtorique de la France. Les recherches pénibles qu'une telle étude doit avoir coûté ne l'ont pas empêché de ſacrifier aux graces, & il a été du très-petit nombre de ſavans qui ont joint aux travaux utiles les agrémens de la ſociété qui ne s'acquièrent point. Il a été dans l'hiſtoire ce que *Fontenelle* a été dans la philoſophie. Il l'a rendue familière; auſſi lui avons-nous rendu comme à *Fontenelle* juſtice de ſon vivant.

HERBELOT (*Barthelemi*) né à Paris en 1625, le premier parmi les Français, qui connut bien les langues & les hiſtoires orientales : peu célèbre d'abord dans ſa patrie. Reçu par le grand duc de Toſcane, *Ferdinand II.* avec une diſtinction qui apprit à la France à connaître ſon mérite. Rappellé enſuite & encouragé par *Colbert*, qui encourageait tout. Sa *bibliothèque orientale* eſt auſſi curieuſe que profonde : mort en 1695.

HERMANT (*Godefroi*) né à Beauvais en 1617. Il n'a fait que des ouvrages polémiques qui s'anéantiſſent avec la diſpute : mort en 1690.

HERMANT (*Jean*) auteur de l'hiſtoire des conciles, des ordres religieux, des héréſies. Cette hiſtoire des héréſies ne vaut pas celle de M. *Pluquet*.

LA HIRE (*Philippe*) né à Paris en 1640, fils d'un bon peintre. Il a été grand mathématicien, & a beaucoup contribué à la fameuſe méridienne de France : mort en 1718.

L'HOPITAL (*François* marquis de) né en 1662. Le premier qui ait écrit en France ſur le calcul inventé par *Newton*, qu'il appella les *infinimens petits* : c'était alors un prodige : mort en 1704.

D'HOSIER (*Pierre*) né à Marſeille en 1592, fils d'un avocat. Il fut le premier qui débrouilla les généalogies, & qui en fit une ſcience. *Louis XIII.* le fit gentilhomme ſervant, maître-d'hôtel & gentilhomme ordinaire de ſa chambre. *Louis XIV.* lui donna un brévet de conſeiller d'état. De véritablement grands hommes ont été bien moins récompenſés : leurs travaux n'étaient pas ſi néceſſaires à la vanité humaine : mort en 1660.

DES HOULIERES (*Antoinette de la Garde*). De toutes les dames Françaiſes qui ont cultivé la poéſie, c'eſt celle qui a le plus réuſſi, puiſque c'eſt celle dont on a retenu le plus de vers. C'eſt dommage qu'elle ſoit l'auteur du mauvais ſonnet contre l'admirable *Phèdre de Racine*. Ce ſonnet ne fut bien reçu du public, que

parce qu'il était ſatirique. N'eſt-ce pas aſſez que les femmes ſoient jalouſes en amour, faut-il encor qu'elles le ſoient en belles-lettres ? Une femme ſatirique reſſemble à *Méduſe* & à *Scilla*, deux beautés changées en monſtres : morte en 1694.

HUET (*Pierre-Daniel*) né à Caen en 1630. Savant univerſel, & qui conſerva la même ardeur pour l'étude juſqu'à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Appellé auprès de la reine *Chriſtine* à Stockholm, il fut enſuite un des hommes illuſtres qui contribuèrent à l'éducation du dauphin. Jamais prince n'eut de pareils maîtres. *Huet* ſe fit prêtre à quarante ans ; il eut l'évêché d'Avranche, qu'il abdiqua enſuite, pour ſe livrer tout entier à l'étude dans la retraite. De tous ſes livres, *le commerce & la navigation des anciens*, & *l'origine des romans*, ſont le plus d'uſage. Son *traité ſur la faibleſſe de l'eſprit humain* a fait beaucoup de bruit, & a paru démentir ſa *démonſtration évangélique ;* mort en 1721.

JACQUELOT (*Iſaac*) né en champagne en 1647. Calviniſte, paſteur à la Haie & enſuite à Berlin. Il a fait quelques ouvrages ſur la religion : mort en 1708.

JOLI (*Gui*) conſeiller au châtelet, ſecretaire du cardinal de *Retz*, a laiſſé des mémoires, qui ſont à ceux du cardinal ce qu'eſt le domeſtique au maître : mais il y a de particularités curieuſes.

JOUVENCY (*Joſeph*) jéſuite né à Paris en 1643. C'eſt encor un homme qui a eu le mérite obſcur d'écrire en latin auſſi-bien qu'on le puiſſe de nos jours. Son livre *de ratione diſcendi & docendi* eſt un des meilleurs qu'on ait en ce genre, & des moins connus depuis *Quintilien*. Il publia en 1710 à Rome une partie de l'hiſtoire de ſon ordre. Il écrivit en jéſuite & en homme qui était à Rome. Le parlement de Paris, qui penſe tout différemment de Rome & des jéſuites, condamna ce livre, dans lequel on juſtifiait le père *Guignard* condamné à être pendu par ce même parlement pour

l'assassinat commis sur la personne de *Henri IV.* par l'écolier *Châtel.* Il est très-vrai que *Guignard* n'était nullement complice, & qu'on le jugea à la rigueur : mais il n'est pas moins vrai que cette rigueur était nécessaire dans ces tems malheureux, où une partie de l'Europe aveuglée par le plus horrible fanatisme regardait comme un acte de religion de poignarder le meilleur des rois & le meilleur des hommes : mort en 1716.

LABBE (*Philippe*) né à Bourges en 1607, jésuite. Il a rendu de grands services à l'histoire. On a de lui soixante-seize ouvrages : mort en 1667.

LE LABOUREUR (*Jean*) né à Montmorenci en 1623, gentilhomme servant de *Louis XIV.* & ensuite son aumônier. Sa relation du voyage de Pologne qu'il fit avec madame la maréchale de *Guébriant*, la seule femme qui ait jamais eu le titre & fait les fonctions d'ambassadrice plénipotentiaire, est assez curieuse. Les commentaires historiques dont il a enrichi les mémoires de *Castelnau* ont répandu beaucoup de jour sur l'histoire de France. Le mauvais poëme de *Charlemagne* n'est pas de lui, mais de son frère : mort en 1675.

LAINÉ ou LAINEZ (*Alexandre*) né dans le Hainault en 1650. Poëte singulier, dont on a recueilli un petit nombre de vers heureux. Un homme qui s'est donné la peine de faire élever à grands frais un parnasse en bronze couvert de figures en relief, de tous les poëtes & musiciens dont il s'est avisé, a mis ce *Lainé* au rang des plus illustres. Les seuls vers délicats qu'on ait de lui sont ceux qu'il fit pour madame de *Martel* :

Le tendre Appelle un jour dans ces jeux si vantés
Qu'Athènes sur ses bords consacrait à Neptune ;
Vit au sortir de l'onde éclater cent beautés,
Et prenant un trait de chacune,
Il fit de sa Vénus le portrait immortel.
Hélas! s'il avait vu l'adorable Martel,
Il n'en aurait employé qu'une.

On ne ſait pas que ces vers ſont une traduction un peu longue de ce beau morceau de l'*Arioſte.*

Non avea da torre altra, che coſtei
Che tutte le bellezze erano in lei.

mort en 1710.

LAINET ou LÉNET (*Pierre*) conſeiller d'état, natif de Dijon, attaché au grand *Condé* a laiſſé des mémoires ſur la guerre civile. Tous les mémoires de ce tems ſont éclaircis, & juſtifiés les uns par les autres. Ils mettent la vérité de l'hiſtoire dans le plus grand jour. Ceux de *Lainet* ont une anecdote très-remarquable. Une dame de qualité de Franche-Comté ſe trouvant à Paris groſſe de huit mois en 1664, ſon mari abſent depuis un an arrive, elle craint qu'il ne la tue ; elle s'adreſſe à *Lainet* ſans le connaître. Celui-ci conſulte l'ambaſſadeur d'Eſpagne ; tous deux imaginent de faire enfermer le mari par lettre de cachet à la baſtille juſqu'à ce que la femme ſoit relevée de couche. Ils s'adreſſent à la reine. Le roi en riant fait & ſigne la lettre de cachet lui-même ; il ſauve la vie de la femme & de l'enfant ; enſuite il demande pardon au mari & lui fait un préſent.

LAMBERT (*Anne-Thérèſe de Marguenat de Courcelles*, marquiſe de) née en 1647. Dame de beaucoup d'eſprit, a laiſſé quelques écrits d'une morale utile & d'un ſtyle agreable. Son traité de l'amitié fait voir qu'elle méritait d'avoir des amis. Le nombre des dames qui ont illuſtré ce beau ſiècle, eſt une des grandes preuves des progrès de l'eſprit humain.

Le donne ſon venute in eccellenza
Di ciaſcun' arte ove hanno poſto cura. Arioſt.

morte à Paris en 1733.

LAMI (*Bernard*) né au Mans en 1640, de l'oratoire. Savant dans plus d'un genre. Il compoſa ſes

Elémens de mathématiques dans un voyage qu'il fit à pied de Grenoble à Paris : mort en 1715.

LANCELOT (*Claude*) né à Paris en 1615. Il eut part à des ouvrages très-utiles, que firent les solitaires de Port-Royal pour l'éducation de la jeunesse : mort en 1695.

DE LARREY (*Isaac*) né en Normandie en 1638. Son *histoire d'Angleterre* fut estimée avant celle de *Rapin de Thoiras*; & son *histoire de Louis XIV.* ne le fut jamais : mort à Berlin en 1719.

LAUNAI (*François*) né à Angers en 1612. Jurisconsulte & homme de lettres. Il fut le premier qui enseigna le droit français à Paris : mort en 1693.

LAUNOI (*Jean*) né en Normandie en 1603. Docteur en théologie. Savant laborieux & critique intrépide. Il détrompa de plusieurs erreurs, & sur-tout sur des Saints, dont il nia l'existence. On sait qu'un curé de *Saint Eustache* disait : *Je lui fais toujours de profondes révérences, de peur qu'il ne m'ôte mon Saint Eustache* : mort en 1678.

LAURIÈRE (*Eusèbe*) né à Paris en 1659. Avocat. Personne n'a plus approfondi la jurisprudence & l'origine des loix. C'est lui qui dressa le plan du recueil des ordonnances : ouvrage immense, qui signale le régne de *Louis XIV.* C'est un monument de l'inconstance des choses humaines. Un recueil d'ordonnances n'est que l'histoire des variations : mort en 1728.

LE CLERC (*Jean*) né à Genève en 1657, mais originaire de Beauvais. Il n'était pas le seul savant de sa famille ; mais il était le plus savant. Sa *bibliothèque universelle*, dans laquelle il imita la *république des lettres* de *Bayle*, est son meilleur ouvrage. Son plus grand mérite est d'avoir alors approché de *Bayle*, qu'il a combattu souvent. Il a beaucoup plus écrit que ce grand homme ; mais il n'a pas connu comme lui

l'art de plaire & d'inſtruire qui eſt ſi au deſſus de la ſcience : mort à Amſterdam en 1736.

LEMERI (*Nicolas*) né à Rouen en 1645, fut le premier chymiſte raiſonnable, & le premier qui ait donné une *pharmacopée univerſelle* : mort en 1715.

LENFANT (*Jacques*) né en Beauce en 1661. Paſteur calviniſte à Berlin. Il contribua plus que perſonne à répandre les graces & la force de la langue françaiſe aux extrémités de l'Allemagne. Son *hiſtoire du concile de Conſtance*, bien faite & bien écrite, ſera juſqu'à la dernière poſtérité un témoignage du bien & du mal, qui peuvent réſulter de ces grandes aſſemblées, & que du ſein des paſſions, de l'intérêt & de la cruauté même, il peut encor ſortir de bonnes loix : mort en 1692.

DES LIONS (*Jean*) né à Pontoiſe en 1615. Docteur de ſorbonne, homme ſingulier, auteur de pluſieurs ouvrages polémiques. Il voulut prouver, que les réjouiſſances à la fête des rois ſont des profanations, & que le monde allait bientôt finir : mort en 1700.

DE L'ISLE (*Guillaume*) né à Paris en 1675. Il a réformé la géographie, qui aura long-tems beſoin d'être perfectionnée. C'eſt lui qui a changé toute la poſition de notre hémiſphère en longitude. Il a enſeigné à *Louis XV.*, la géographie, & n'a point fait de meilleur élève. Ce monarque a compoſé, après la mort de ſon maître, un traité du cours de tous les fleuves. *Guillaume de l'Iſle* eſt le premier qui ait eu le titre de premier géographe du roi : mort en 1726.

LE LONG (*Jacques*) né à Paris en 1655, de l'oratoire. Sa *bibliothèque hiſtorique de France* eſt d'une grande recherche & d'une grande utilité, à quelque faute près : mort en 1721.

LONGEPIERRE (*Hilaire-Bernard* baron de) né en Bourgogne en 1658. Il poſſédait toutes les beautés de la langue grecque, mérite très-rare en ce tems-là; on

a de lui des traductions en vers d'*Anacréon*, *Sapho*, *Bion* & *Moſchus*. Sa tragédie de *Médée*, quoiqu'inégale & trop remplie de déclamation, eſt fort ſupérieure à celle de *Pierre Corneille*. Mais la *Médée* de *Corneille* n'était pas de ſon bon tems. *Longepierre* fit beaucoup d'autres tragédies d'après les poëtes Grecs, & il les imita en ne mêlant pour l'amour à ces ſujets ſévères & terribles ; mais auſſi il les imita dans la prolixité des lieux communs & dans le vuide d'action & d'intrigue, & ne les égala point dans la beauté de l'élocution qui fait le grand mérite des poëtes. Il a composé pluſieurs autres tragédies dans le goût Grec ; mais il n'a donné au théatre que *Médée* & *Electre* : mort en 1727.

LONGUERUE (*Louis du Four* de) né à Charleville en 1652. Abbé du Jard. Il ſavait, outre les langues ſavantes, toutes celles de l'Europe. Apprendre pluſieurs langues médiocrement, c'eſt le fruit du travail de quelques années ; parler purement & éloquemment la ſienne, c'eſt le travail de toute la vie. Il ſavait l'hiſtoire univerſelle ; & on prétend qu'il compoſa de mémoire la deſcription hiſtorique & géographique de la France ancienne & moderne : mort vers l'an 1724.

LONGUEVAL (*Jacques*) né en 1681. Jéſuite. Il a fait huit volumes de l'hiſtoire de l'égliſe gallicane, continuée par le père *Fontenay* : mort en 1735.

LOUBERE (*Simon* de la) né à Toulouſe en 1642, & envoyé à Siam en 1677. On a de lui des mémoires de ce pays, meilleurs que ſes ſonnets & ſes odes : mort en 1729.

MABILLON (*Jean*) né en Champagne en 1632. Bénédictin. C'eſt lui qui étant chargé de montrer le tréſor de St. Denis, demanda à quitter cet emploi, *parce qu'il n'aimait pas à mêler la fable avec la vérité.* Il a fait de profondes recherches. *Colbert* l'employa à rechercher les anciens titres : mort en 1707.

MAIGNAN (*Emmanuel*) né à Toulouſe en 1601. Minime

Minime. L'un de ceux qui ont appris les mathématiques ſans maître. Profeſſeur de mathématique à Rome, où il y a toujours eu depuis un profeſſeur minime Français : mort à Toulouſe en 1677.

MAILLET, conſul au grand Caire. On a de lui des lettres inſtructives ſur l'Egypte, & des ouvrages manuſcrits d'une philoſophie hardie.

MAIMBOURG (*Louis*) jéſuite, né en 1610. Il y a encor quelques-unes de ſes hiſtoires qu'on ne lit pas ſans plaiſir. Il eut d'abord trop de vogue, & on l'a trop négligé enſuite. Ce qui eſt ſingulier, c'eſt qu'il fut obligé de quitter les jéſuites, pour avoir écrit en faveur du clergé de France : mort à St. Victor en 1686.

MAINARD (*François*) préſident d'Aurillac, né à Toulouſe en 1634. On peut le compter parmi ceux qui ont annoncé le ſiècle de *Louis XIV*. Il reſte de lui un aſſez grand nombre de vers heureux, purement écrits. C'eſt un des auteurs qui s'eſt plaint le plus de la mauvaiſe fortune attachée aux talens. Il ignorait que le ſuccès d'un bon ouvrage eſt la ſeule récompenſe digne d'un artiſte ; que ſi les princes & les miniſtres veulent ſe faire honneur en récompenſant cette eſpèce de mérite, il y a plus d'honneur encor d'attendre ces faveurs ſans les demander ; & que ſi un bon écrivain ambitionne la fortune, il doit la faire ſoi-même.

Rien n'eſt plus connu que ſon beau ſonnet pour le cardinal de *Richelieu* ; & cette réponſe dure du miniſtre, ce mot cruel, *rien*. Le préſident *Maignard* retiré enfin à Aurillac fit ces vers qui méritent autant d'être connus que ſon ſonnet.

Par votre humeur le monde eſt gouverné ;
Vos volontés font le calme & l'orage ;
Vous vous riez de me voir confiné
Loin de la cour dans mon petit ménage :
Mais, n'eſt-ce rien que d'être tout à ſoi,

De n'avoir point le fardeau d'un emploi,
D'avoir dompté la crainte & l'eſpérance?
Ah! ſi le ciel, qui me traite ſi bien,
Avait pitié de vous & de la France,
Votre bonheur ſerait égal au mien.

Depuis la mort du cardinal, il dit dans d'autres vers que le tyran eſt mort, & qu'il n'en eſt pas plus heureux. Si le cardinal lui avait fait du bien, ce miniſtre eût été un dieu pour lui. Il n'eſt un tyran que parce qu'il ne lui donna rien. C'eſt trop reſſembler à ces mendians qui appellent les paſſans *monſeigneur*, & qui les maudiſſent s'ils n'en reçoivent point d'aumône. Les vers de *Mainard* étaient fort beaux. Il eût été plus beau de paſſer ſa vie ſans demander & ſans murmurer. L'épitaphe qu'il fit pour lui-même eſt dans la bouche de tout le monde.

Las d'eſpérer & de me plaindre
Des muſes, des grands & du ſort,
C'eſt ici que j'attends la mort,
Sans la deſirer ni la craindre.

Les deux derniers vers ſont la traduction de cet ancien vers latin,

Summum nec metuas diem nec optes.

La plupart des beaux vers de morale ſont des traductions. Il eſt bien commun de ne pas deſirer la mort; il eſt bien rare de ne la pas craindre; & il eût été grand de ne pas ſeulement ſonger s'il y a des grands au monde.

MAINTENON (*Françoiſe d'Aubigné*, *Scarron*, marquiſe de). Elle eſt auteur comme madame de *Sevigné*, parce qu'on a imprimé ſes lettres après ſa mort. Les unes & les autres ſont écrites avec beaucoup d'eſprit, mais avec un eſprit différent. Le cœur & l'imagination ont dicté celles de madame de *Sevigné*; elles ont plus

de gaieté, plus de liberté : celles de madame de *Maintenon* sont plus contraintes : il semble qu'elle ait toujours prévu qu'elles seraient un jour publiques. Madame de *Sevigné* en écrivant à sa fille n'écrivait que pour sa fille. On trouve quelques anecdotes dans les unes & dans les autres. On voit par celles de madame de *Maintenon*, qu'elle avait épousé *Louis XIV.* qu'elle influait dans les affaires d'état, mais qu'elle ne les gouvernait pas ; qu'elle ne pressa point la révocation de l'édit de Nantes, & ses suites, mais qu'elle ne s'y opposa point ; qu'elle prit le parti des molinistes, parce que *Louis XIV.* l'avait pris, & qu'ensuite elle s'attacha à ce parti ; que *Louis XIV.* sur la fin de sa vie portait des reliques ; & beaucoup d'autres particularités. Mais les connaissances qu'on peut puiser dans ce recueil sont trop achetées par la quantité de lettres inutiles qu'il renferme ; défaut commun à tous ces recueils. Si on n'imprimait que l'utile, il y aurait cent fois moins de livres : morte à Saint-Cyr en 1719.

Un nommé *La Beaumelle*, qui a été précepteur à Genève, a fait imprimer des mémoires de *Maintenon* remplis de faussetés.

MALLEBRANCHE (*Nicolas*) né à Paris en 1638, de l'oratoire. L'un des plus profonds méditatifs qui aient jamais écrit. Animé de cette imagination forte qui fait plus de disciples que la vérité, il en eut de son tems. Il y avait des *mallebranchistes*. Il a montré admirablement les erreurs des sens & de l'imagination ; & quand il a voulu sonder la nature de l'ame, il s'est perdu dans cet abyme comme les autres. Il est, ainsi que *Descartes*, un grand homme avec lequel on apprend bien peu de chose : mort en 1715.

MALEZIEUX (*Nicolas*) né à Paris en 1650. Les *élémens de géométrie du duc de Bourgogne*, sont les leçons qu'il donna à ce prince. Il se fit une réputation

par ſa profonde littérature. Madame la ducheſſe du Maine fit ſa fortune : mort en 1727.

MALLEVILLE (*Claude* de) l'un des premiers académiciens. Le ſeul ſonnet de la *belle matineuſe* en fit un homme célèbre. On ne parlerait pas aujourd'hui d'un tel ouvrage ; mais le bon en tout genre était alors auſſi rare qu'il eſt devenu commun depuis : mort en 1647.

DE MARCA (*Pierre*) né en 1594. Etant veuf & ayant pluſieurs enfans, il entra dans l'égliſe & fut nommé à l'archevêché de Paris. Son livre *de la concorde de l'empire & du ſacerdoce* eſt eſtimé : mort en 1662.

DE MAROLLES (*Michel*) né en Touraine en 1600, fils du célèbre *Claude de Marolles* capitaine des Cent-Suiſſes, connu par ſon combat ſingulier à la tête de l'armée de *Henri IV.* contre *Marivaux*. *Michel*, abbé de Villeloin, compoſa ſoixante-neuf ouvrages, dont pluſieurs étaient des traductions très-utiles dans leur tems : mort en 1681.

LA MARRE (*Nicolas*) né à Paris en 1641. Commiſſaire au châtelet. Il a fait un ouvrage qui était de ſon reſſort, *l'hiſtoire de la police*. Il n'eſt bon que pour les Pariſiens, & meilleur à conſulter qu'à lire. Il eut pour récompenſe une part ſur le produit de la comédie, dont il ne jouit jamais ; il aurait autant valu aſſigner aux comédiens une penſion ſur les gages du guet.

DU MARSAIS. Perſonne n'a connu mieux que lui la métaphyſique de la grammaire ; perſonne n'a plus approfondi les principes des langues. Son livre des *tropes* eſt devenu inſenſiblement néceſſaire, & tout ce qu'il a écrit ſur la grammaire mérite d'être étudié. Il y a dans le grand dictionnaire encyclopédique beaucoup d'articles de lui qui ſont d'une grande utilité. Il était du nombre de ces philoſophes obſcurs dont Paris eſt plein, qui jugent ſainement de tout, qui vivent entr'eux

dans la paix & dans la communication de la raison, ignorés des grands, & très-redoutés de ces charlatans en tout genre qui veulent dominer sur les esprits. La foule de ces hommes sages est une suite de l'esprit du siècle : mort très-âgé en 1755.

MARSOLLIER (*Jacques*) né à Paris en 1657. Chanoine régulier de Ste Geneviève. Connu par plusieurs histoires bien écrites : mort en 1724.

MARTIGNAC (*Etienne*) né en 1628. Le premier qui donna une traduction supportable en prose de *Virgile*, d'*Horace*, &c. Je doute qu'on les traduise jamais heureusement en vers. Ce ne serait pas assez d'avoir leur génie : la différence des langues est un obstacle presque invincible : mort en 1698.

MASCARON (*Jules*) de Marseille, né en 1634. Evêque de Tulles & puis d'Agen. Ses oraisons funèbres balancèrent d'abord celles de *Bossuet* ; mais aujourd'hui elles ne servent qu'à faire voir combien *Bossuet* étant un grand homme : mort en 1703.

MASSILLON, né en Provence 1663, de l'oratoire. Evêque de Clermont. Le prédicateur qui a le mieux connu le monde ; plus fleuri que *Bourdaloue*, plus agréable, & dont l'éloquence sent l'homme de cour, l'académicien & l'homme d'esprit ; de plus philosophe modéré & tolérant : mort en 1742.

MAUCROIX (*François*) né à Noyon en 1619. Historien, poëte & littérateur : mort en 1708.

MÉNAGE (*Gilles*) d'Angers, né en 1613. Il a prouvé, qu'il est plus aisé de faire des vers en italien qu'en français. Ses vers italiens sont estimés même en italien ; & notre langue doit beaucoup à ses recherches. Il était savant en plus d'un genre : mort en 1692. *La Monnoye* a fort augmenté, & rectifié la *menagiana*.

MÉNÉTRIER (*Claude-François*) né en 1631, a

beaucoup servi à la science du blason, des emblêmes & des devises : mort en 1705.

MERI (*Jean*) né en Berri en 1645, l'un de ceux qui ont le plus illustré la chirurgie. Il a laissé des observations utiles : mort en 1722.

MÉZERAI (*François*) né à Argentan en Normandie en 1610. Son histoire de France est très-connue; ses autres écrits le sont moins. Il perdit ses pensions, pour avoir dit ce qu'il croyait, la vérité. D'ailleurs plus hardi qu'exact, & inégal dans son style : mort en 1683.

MIMEURES (le marquis de) menin de *Monseigneur* fils de *Louis XIV*. On a de lui quelques morceaux de poésies qui ne sont pas inférieures à celles de *Racan* & de *Maignard*. Mais comme ils vinrent dans un tems où le bon était très-rare, & le marquis de *Mimeures* dans un tems où l'art était perfectionné, ils eurent beaucoup de réputation, & à peine fut-il connu. Son *ode* à *Vénus* imitée d'*Horace* n'est pas indigne de l'original.

LE MOINE (*Pierre*) jésuite, né en 1602. Sa *dévotion aisée* le rendit ridicule. Mais il eût pu se faire un grand nom par sa *Louisiade*. Il avait une prodigieuse imagination. Pourquoi donc ne réussit-il pas? c'est qu'il n'avait ni goût, ni connaissance du génie de sa langue, ni des amis sévères : mort en 1671.

MOLIERE (*Jean-Baptiste*) né à Paris en 1620. Le meilleur des poëtes comiques de toutes les nations. Cet article a engagé à relire les poëtes comiques de l'antiquité. Il faut avouer, que si on compare l'art & la régularité de notre théatre avec ces scènes décousues des anciens, ces intrigues faibles, cet usage grossier de faire annoncer par des acteurs, dans des monologues froids & sans vraisemblance, ce qu'ils ont fait & ce qu'ils veulent faire; il faut avouer, dis-je, que *Molière* a tiré la comédie du chaos, ainsi que

Corneille en a tiré la tragédie ; & que les Français ont été supérieurs en ce point à tous les peuples de la terre. *Molière* avait d'ailleurs une autre sorte de mérite que ni *Corneille*, ni *Racine*, ni *Boileau*, ni *La Fontaine* n'avaient pas. Il était philosophe, & il l'était dans la théorie & dans la pratique. C'est à ce philosophe que l'archevêque de Paris *Harlai*, si décrié pour ses mœurs, refusa les vains honneurs de la sépulture : il fallut que le roi engageât ce prélat à souffrir que *Molière* fût enterré secrétement dans le cimetière de la petite chapelle de *St. Joseph* fauxbourg Montmartre : mort en 1673.

On s'est piqué à l'envi dans quelques dictionnaires nouveaux de décrier les vers de *Molière* en faveur de sa prose, sur la parole de l'archevêque de Cambrai *Fénélon*, qui semble en effet donner la préférence à la prose de ce grand comique, & qui avait ses raisons pour n'aimer que la prose poétique ; mais *Boileau* ne pensait pas ainsi. Il faut convenir qu'à quelques négligence près, négligences que la comédie tolère, *Molière* est plein de vers admirables qui s'impriment facilement dans la mémoire. Le *Misantrope*, les *Femmes savantes*, le *Tartuffe* sont écrits comme les satires de *Boileau*. *L'Amphitrion* est un recueil d'épigrammes & de madrigaux faits avec un art qu'on n'a point imité depuis. La bonne poésie est à la bonne prose ce que la danse est à une simple démarche noble, ce que la musique est au récit ordinaire, ce que les couleurs d'un tableau sont à des dessins au crayon. De là vient que les Grecs & les Romains n'ont jamais eu de comédie en prose.

MONGAUT (l'abbé). La meilleure traduction qu'on ait faite des lettres de *Cicéron* est de lui. Elle est enrichie de notes judicieuses & utiles. Il avait été précepteur du fils du duc d'*Orléans* régent du royaume.

MONNOYE (*Bernard* la) né à Dijon en 1641,

excellent littérateur. Il fut le premier qui remporta le prix de poésie à l'académie française ; & même son poëme du *duel aboli* qui remporta ce prix, est à peu de chose près un des meilleurs ouvrages de poésie qu'on ait faits en France : mort en 1732. Je ne sais pourquoi le docteur de sorbonne, *L'Avocat* dans son dictionnaire dit, que les noëls de *la Monnoye* en patois Bourguignon, sont ce qu'il a fait de mieux. Est-ce parce que la sorbonne qui ne sait pas le patois Bourguignon, a fait un décret contre ce livre sans l'entendre ?

MONTESQUIEU (*Charles*) président au parlement de Bordeaux, né en 1689, donna à l'âge de trente-deux ans les *lettres persanes*, ouvrage de plaisanterie plein de traits qui annoncent un esprit plus solide que son livre. C'est une imitation du Siamois de *Dufréni* & de l'*espion Turc*; mais imitation qui fait voir comment ces originaux devaient être écrits. Ces ouvrages d'ordinaire ne réussissent qu'à la faveur de l'air étranger ; on met avec succès dans la bouche d'un Asiatique la satire de notre pays, qui serait bien moins accueillie dans la bouche d'un compatriote ; ce qui est commun par soi-même devient alors singulier. Le génie qui règne dans les *lettres persanes* ouvrit au président de *Montesquieu* les portes de l'académie française, quoique l'académie fût maltraitée dans son livre ; mais en même tems la liberté avec laquelle il parle du gouvernement, & des abus de la religion, lui attira une exclusion de la part du cardinal de *Fleuri*. Il prit un tour très-adroit pour mettre le ministre dans ses intérêts ; il fit faire en peu de jours une nouvelle édition de son livre, dans laquelle on retrancha, ou on adoucit, tout ce qui pouvait être condamné par un cardinal & par un ministre. Monsieur de *Montesquieu* porta lui-même l'ouvrage au cardinal, qui ne lisait guère, & qui en lut une partie. Cet air de confiance

ſoutenu par un empreſſement de quelques perſonnes de crédit, ramena le cardinal; & *Monteſquieu* entra dans l'académie.

Il donna enſuite le traité ſur la *grandeur & la décadence des Romains*; matière uſée, qu'il rendit neuve par des réflexions très-fines, & des peintures très-fortes: c'eſt une hiſtoire politique de l'empire Romain. Enfin, on vit paraître ſon *eſprit des loix*. On a trouvé dans ce livre beaucoup plus de génie que dans *Grotius* & dans *Puffendorff*. On ſe fait quelque violence pour lire ces auteurs; on lit l'*eſprit des loix* autant pour ſon plaiſir que pour ſon inſtruction. Ce livre eſt écrit avec autant de liberté que les *lettres perſannes*; & cette liberté n'a pas peu ſervi au ſuccès: elle lui attira des ennemis, qui augmentèrent ſa réputation, par la haine qu'ils inſpiraient contr'eux: ce ſont ces hommes nourris dans les factions obſcures des querelles eccléſiaſtiques, qui regardent leurs opinions comme ſacrées, & ceux qui les mépriſent comme ſacriléges. Ils écrivirent violemment contre le préſident de *Monteſquieu*; ils engagèrent la ſorbonne à examiner ſon livre; mais le mépris dont ils furent couverts arrêta la ſorbonne. Le principal mérite de l'*eſprit des loix*, eſt l'amour des loix qui règne dans cet ouvrage; & cet amour des loix eſt fondé ſur l'amour du genre humain. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que l'éloge qu'il fait du gouvernement Anglais eſt ce qui a plu davantage en France. La vive & piquante ironie qu'on y trouve contre l'inquiſition, a charmé tout le monde, hors les inquiſiteurs; ſes réflexions preſque toujours profondes ſont appuyées d'exemples tirés de l'hiſtoire de toutes les nations. Il eſt vrai qu'on lui a reproché de prendre trop ſouvent ſes exemples dans de petites nations ſauvages & preſque inconnues, ſur les relations trop ſuſpectes des voyageurs. Il ne cite pas toujours avec beaucoup d'exacti-

tude ; il fait dire, par exemple, à l'auteur du *Teſtament politique* attribué au cardinal de *Richelieu*, que *s'il ſe trouve dans le peuple quelque malheureux honnête homme, il ne faut pas s'en ſervir.* Le *Teſtament politique* dit ſeulement à l'endroit cité, qu'il vaut mieux ſe ſervir des hommes riches & bien élevés, parce qu'ils ſont moins corruptibles. *Monteſquieu* s'eſt trompé dans toutes ſes autres citations, juſqu'à dire que *François I.* (qui n'était pas né lorſque *Chriſtophe Colomb* découvrit l'Amérique) avait refuſé les offres de *Chriſtophe Colomb.* Le défaut continuel de méthode dans cet ouvrage, la ſingulière affectation de ne mettre ſouvent que trois ou quatre lignes dans un chapitre, & encor de ne faire de ces quatre lignes qu'une plaiſanterie, ont indiſpoſé beaucoup de lecteurs ; on s'eſt plaint de trouver trop ſouvent des ſaillies où l'on attendait des raiſonnemens ; on a reproché à l'auteur d'avoir donné trop d'idées douteuſes pour des idées certaines ; mais s'il n'inſtruit pas toujours ſon lecteur, il le fait toujours penſer, & c'eſt-là un très-grand mérite. Ses expreſſions vives & ingénieuſes dans leſquelles on retrouve l'imagination de *Montagne* ſon compatriote, ont contribué ſur-tout à la grande réputation de l'*eſprit des loix* ; les mêmes choſes dites par un homme ſavant, & même plus ſavant que lui, n'auraient pas été lues. Enfin il n'y a guère d'ouvrages où il y ait plus d'eſprit, plus d'idées profondes, plus de choſes hardies, & où l'on trouve plus à s'inſtruire, ſoit en approuvant ſes opinions, ſoit en les combattant. On doit le mettre au rang des livres originaux qui ont illuſtré le ſiècle de *Louis XIV.* & qui n'ont aucun modèle dans l'antiquité.

Il eſt mort en 1755 en philoſophe comme il avait vécu.

MONTFAUCON (*Bernard*) né en 1655. Bénédictin. L'un des plus ſavans antiquaires de l'Europe : mort en 1741.



MONTPENSIER (*Anne-Marie-Louise* d'Orléans) connue sous le nom de *Mademoiselle*, fille de *Gaston* d'Orléans, née à Paris en 1627. Ses *mémoires* sont plus d'une femme occupée d'elle, que d'une princesse témoin de grands événemens ; mais il s'y trouve des choses très-curieuses : morte en 1693.

MONTREUIL (*Matthieu* de) l'un de ces écrivains agréables & faciles, dont le siècle de *Louis XIV.* a produit un grand nombre, & qui n'ont pas laissé de réussir dans le genre médiocre. Il y a peu de vrais génies : mais l'esprit du tems & l'imitation ont fait beaucoup d'auteurs agréables.

MORERI (*Louis*) né en Provence en 1643. On ne s'attendait pas que l'auteur du *pays d'amour*, & le traducteur de *Rodriguez*, entreprît dans sa jeunesse le premier dictionnaire de faits, qu'on eût encor vu. Ce grand travail lui coûta la vie. L'ouvrage réformé & très-augmenté porte encor son nom, & n'est plus de lui. C'est une ville nouvelle bâtie sur le plan ancien. Trop de généalogies suspectes ont fait tort sur-tout à cet ouvrage si utile : mort en 1680. On a fait des supplémens remplis d'erreurs.

MORIN (*Michel-Jean-Baptiste*) né en Beaujolois en 1583. Médecin, mathématicien, & par les préjugés du tems astrologue. Il tira l'horoscope de *Louis XIV.* Malgré cette charlatanerie, il était savant : mort en 1656.

MORIN (*Jean*) né à Blois en 1591, très-savant dans les langues orientales & dans la critique : mort à l'oratoire en 1659.

MORIN (*Simon*) né en Normandie en 1623. On ne parle ici de lui, que pour déplorer sa fatale folie & celle de *Saint-Sorlin Desmarets* son accusateur. *Saint-Sorlin* fut un fanatique, qui en dénonça un autre. *Morin*, qui ne méritait que les petites-maisons, fut brûlé vif en 1663, avant que la philosophie eût fait

assez de progrès pour empêcher les savans de dogmatiser, & les juges d'être si cruels.

LA MOTTE-HOUDART (*Antoine*) né à Paris en 1672, célèbre par sa tragédie d'*Inés de Castro*, l'une des plus intéressantes qui soient restées au théatre, par de très-jolis opéras, & sur-tout par quelques odes qui lui firent d'abord une grande réputation; il y a presque autant de choses que de vers; il est philosophe & poëte. Sa prose est encor très-estimée. Il fit les discours du marquis de *Mimur* & du cardinal *du Bois* lorsqu'ils furent reçus à l'académie Française; le manifeste de la guerre de 1718; le discours que prononça le cardinal de *Tencin* au petit concile d'Embrun. Ce fait est mémorable: un archevêque condamne un évêque, & c'est un auteur d'opéras & de comédies qui fait le sermon de l'archevêque. Il avait beaucoup d'amis, c'est-à-dire qu'il y avait beaucoup de gens qui se plaisaient dans sa société. Je l'ai vu mourir sans qu'il eût personne auprès de son lit en 1731. L'abbé *Trublet* dit qu'il y avait du monde; apparemment il y vint à d'autres heures que moi.

L'intérêt seul de la vérité oblige à passer ici les bornes ordinaires de ces articles.

Cet homme de mœurs si douces, & de qui jamais personne n'eut à se plaindre, a été accusé après sa mort presque juridiquement d'un crime énorme, d'avoir composé les horribles couplets qui perdirent *Rousseau* en 1710, & d'avoir conduit plusieurs années toute la manœuvre qui fit condamner un innocent. Cette accusation a d'autant plus de poids qu'elle est faite par un homme très-instruit de cette affaire, & faite comme une espèce de testament de mort. *N. Boindin* procureur-général des trésoriers de France, en mourant en 1752, laisse un mémoire très-circonstancié dans lequel il charge après plus de quarante années *La Motte-Houdart* de l'académie françaife,

Joseph-Saurin de l'académie des ſciences, & *Malafaire* marchand bijoutier, d'avoir ourdi toute cette trame, & le châtelet & le parlement d'avoir rendu conſécutivement les jugemens les plus injuſtes.

1°. Si *N. Boindin* était en effet perſuadé de l'innocence de *Rouſſeau*, pourquoi tant tarder à la faire connaître? pourquoi ne la pas manifeſter au moins immédiatement après la mort de ſes ennemis? pourquoi ne pas donner ce mémoire écrit il y a plus de vingt années.

2°. Qui ne voit clairement que le mémoire de *Boindin* eſt un libelle diffamatoire, & que cet homme haïſſait également tous ceux dont il parle dans cette dénonciation faite à la poſtérité?

3°. Il commence par des faits dont on connaît toute la fauſſeté. Il prétend que le comte de *Nocé*, & *N. Mélon* ſecretaire du régent, étaient les aſſociés de *Malafaire*, petit marchand jouaillier. Tous ceux qui les ont fréquentés ſavent que c'eſt une inſigne calomnie; enſuite il confond *N. la Faye* ſecretaire du cabinet du roi avec ſon frère le capitaine aux gardes. Enfin comment peut-on imputer à un jouaillier d'avoir eu part à toute cette manœuvre des couplets?

4°. *Boindin* prétend que ce jouaillier & *Saurin* le géomètre s'unirent avec *La Motte* pour empêcher *Rouſſeau* d'obtenir la penſion de *Boileau* qui vivait encor en 1710. Serait-il poſſible que trois perſonnes de profeſſions ſi différentes ſe fuſſent unies & euſſent médité enſemble une manœuvre ſi réfléchie, ſi infame & ſi difficile, pour priver un citoyen alors obſcur d'une penſion qui ne vaquait pas, que *Rouſſeau* n'aurait pas eue, & à laquelle aucun de ces trois aſſociés ne pouvait prétendre?

5°. Après être convenu que *Rouſſeau* avait fait les cinq premiers couplets ſuivis de ceux qui lui attirèrent ſa diſgrace, il fait tomber ſur *La Motte-Houdart*

le ſoupçon d'une douzaine d'autres dans le même goût ; & pour unique preuve de cette accuſation, il dit que ces douze couplets contre une douzaine de perſonnes qui devaient s'aſſembler chez *N. de Rilliers*, furent apportés par la *Motte-Houdart* lui-même chez le ſieur *de Rilliers*, une heure après que *Rouſſeau* avait été informé que les intéreſſés devaient s'aſſembler dans cette maiſon. Or, dit-il, *Rouſſeau* n'avait pu en une heure de tems compoſer & tranſcrire ces vers diffamatoires. C'eſt *la Motte* qui les apporta, donc *la Motte* en eſt l'auteur. Au contraire, c'eſt, ce me ſemble, parce qu'il a la bonne foi de les apporter, qu'il ne doit pas être ſoupçonné de la ſcélérateſſe de les avoir faits. On les a jetés à ſa porte, ainſi qu'à la porte de quelques autres particuliers. Il a ouvert le paquet, il y a trouvé des injures atroces contre tous ſes amis, & contre lui-même ; il vient en rendre compte ; rien n'a plus l'air de l'innocence.

6°. Ceux qui s'intéreſſent à l'hiſtoire de ce myſtère d'iniquité doivent ſavoir, que l'on s'aſſemblait depuis un mois chez *N. de Rilliers*, & que ceux qui s'y aſſemblaient étaient pour la plupart les mêmes que *Rouſſeau* avait déjà outragés dans cinq couplets qu'il avait imprudemment récités à quelques perſonnes. Le premier même de ces douze nouveaux couplets marquait aſſez que les intéreſſés s'aſſemblaient tantôt au café, tantôt chez *Rilliers*.

Sots aſſemblés chez de Villiers,
Parmi les ſots troupe d'élite,
D'un vil café dignes piliers,
Craignez la fureur qui m'irrite.
Je vais vous pourſuivre en tous lieux.
Vous noircir, vous rendre odieux :
Je veux que par-tout on vous chante ;
Vous percer & rire à vos yeux
Eſt une douceur qui m'enchante.

7°. Il eſt très-faux que les cinq premiers couplets reconnus pour être de *Rouſſeau*, ne fiſſent qu'effleurer le ridicule de cinq ou ſix particuliers, comme le dit le mémoire. On y voit les mêmes horreurs que dans les autres.

Que le bourreau par ſon valet
Faſſe un jour ſerrer le ſiflet
De Berrin & de ſa ſequelle ;
Que Pecour qui fait le ballet
Ait le fouet au pied de l'échelle.

C'eſt-là le ſtyle de ces cinq premiers couplets avoués par *Rouſſeau*. Certainement ce n'eſt pas-là de la fine plaiſanterie. C'eſt le même ſtyle de tous les couplets qui ſuivirent.

8°. Quant aux derniers couplets ſur le même air, qui furent en 1710 la matière du procès intenté à *Saurin* de l'académie des ſciences, le mémoire ne dit rien que ce que les pièces du procès ont appris depuis longtems. Il prétend ſeulement que le malheureux qui fut condamné au banniſſement pour avoir été ſuborné par *Rouſſeau*, devait être condamné aux galères, ſi en effet il avait été faux témoin. C'eſt en quoi le ſieur *Boindin* ſe trompe ; car en premier lieu il eût été d'une injuſtice ridicule de condamner aux galères le ſuborné, quand on ne décernait que la peine du banniſſement au ſuborneur : en ſecond lieu ce malheureux ne s'était pas porté accuſateur contre *Saurin*. Il n'avait pu être entiérement ſuborné. Il avait fait pluſieurs déclarations contradictoires, & la nature de ſa faute & la faibleſſe de ſon eſprit ne comportaient pas une peine exemplaire.

9°. *N. Boindin* fait entendre expreſſément dans ſon mémoire, que la maiſon de *Noailles* & les jéſuites ſervirent à perdre *Rouſſeau* dans cette affaire, & que *Saurin* fit agir le crédit & la faveur. Je ſais avec certitude, & pluſieurs perſonnes vivantes encor le ſavent

comme moi, que ni la maifon de *Noailles*, ni les jéfuites ne follicitèrent. La faveur fut d'abord toute entière pour *Rouffeau*; car quoique le cri public s'élevât contre lui, il avait gagné deux fecretaires d'état, monfieur de *Ponchartrain* & monfieur *Voifin*, que ce cri public n'épouvantait pas. Ce fut fur leurs ordres en forme de follicitations que le lieutenant-criminel *le Comte*, décréta & emprifonna *Saurin*, l'interrogea, le confronta, le récolla, le tout en moins de vingt-quatre heures, par une procédure précipitée. Le chancelier réprimanda le lieutenant-criminel, fur cette procédure violente & inufitée.

Quant aux jéfuites, il eft fi faux qu'ils fe fuffent déclarés contre *Rouffeau*, qu'immédiatement après la fentence contradictoire du châtelet, par laquelle il fut unanimement condamné, il fit une retraite au noviciat des jéfuites, fous la direction du père *Sanadon*, dans le tems qu'il appellait au parlement. Cette retraite chez les jéfuites prouve deux chofes; la première, qu'ils n'étaient pas fes ennemis; la feconde, qu'il voulait oppofer les pratiques de la religion aux accufations de libertinage, que d'ailleurs on lui fufcitait. Il avait déjà fait fes meilleurs pfeaumes, en même tems que fes épigrammes licencieufes qu'il appellait les *gloria patri* de fes pfeaumes, & *Danchet* lui avait adreffé ces vers:

> A te mafquer habile,
> Traduis tour-à-tour
> Pétrone à la ville,
> David à la cour, &c.

Il ne ferait donc pas étonnant qu'ayant pris le manteau de la religion, comme tant d'autres, tandis qu'il portait celui de cynique, il eût depuis confervé le premier qui lui était devenu abfolument néceffaire. On ne veut tirer aucune conféquence de cette induction; il n'y a que DIEU qui connaiffe le cœur de l'homme.

10°. Il eft important d'obferver que pendant plus de trente

trente années que *la Motte-Houdart*, *Saurin*, & *Malafaire* ont survécu à ce procès, aucun d'eux n'a été soupçonné ni de la moindre mauvaise manœuvre, ni de la plus légère satire. *La Motte-Houdart* n'a jamais même répondu à ces invectives atroces connues sous le nom de *calotes*, & sous d'autres titres dont un ou deux hommes qui étaient en horreur à tout le monde, l'accablèrent si long-tems. Il ne déshonora jamais son talent par la satire; & même lorsqu'en 1709, outragé continuellement par *Rousseau*, il fit cette belle ode:

On ne choisit point son père;
Par un reproche populaire
Le sage n'est point abattu.
Oui, quoi que le vulgaire pense,
Rousseau, la plus vile naissance
Donne du lustre à la vertu, &c.

Quand, dis-je, il fit cet ouvrage, ce fut bien plutôt une leçon de morale & de philosophie qu'une satire. Il exhortait *Rousseau*, qui reniait son père, à ne point rougir de sa naissance. Il l'exhortait à dompter l'esprit d'envie & de satire. Rien ne semble moins à la rage qui respire dans les couplets dont on l'accuse.

Mais *Rousseau* après une condamnation qui devait le rendre sage, soit qu'il fût innocent ou coupable, ne put dompter son penchant. Il outragea souvent par des épigrammes les mêmes personnes attaquées dans les couplets, *la Faye*, *Danchet*, *la Motte-Houdart*, &c. Il fit des vers contre ses anciens & nouveaux protecteurs. On en retrouve quelques-uns dans des lettres peu dignes d'être connues qu'on a imprimées, & la plupart de ces vers sont du style de ces couplets pour lesquels le parlement l'avoit condamné; témoin ceux-ci contre l'illustre musicien *Rameau*.

Distillateurs d'accords baroques,
Dont tant d'idiots sont férus,

Chez les Thraces & les Iroques,
Portez vos opéras bourus, &c.

On en retrouve du même goût dans le recueil intitulé *porte-feuille de Rouſſeau*, contre l'abbé d'*Olivet*, qui avait formé un projet de le faire revenir en France. Enfin lorſque ſur la fin de ſa vie il vint ſe cacher quelque tems à Paris affichant la dévotion, il ne put s'empêcher de faire encor des épigrammes violentes. Il eſt vrai que l'âge avoit gâté ſon ſtyle, mais il ne réforma point ſon caractère, ſoit que par un mélange bizarre, mais ordinaire chez les hommes, il joignit cette atrocité à la dévotion, ſoit que par une méchanceté non moins ordinaire, cette dévotion fut hypocriſie.

11°. Si *Saurin*, *la Motte* & *Malafaire* avaient comploté le crime dont on les accuſe, ces trois hommes ayant été depuis aſſez mal enſemble, il eſt bien difficile qu'il n'eût rien tranſpiré de leur crime. Cette réflexion n'eſt pas une preuve, mais jointe aux autres elle eſt d'un grand poids.

12°. Si un garçon auſſi ſimple & auſſi groſſier que le nommé *Guillaume Arnould*, condamné comme témoin ſuborné par *Rouſſeau*, n'avait point été en effet coupable, il l'aurait dit, il l'aurait crié toute ſa vie à tout le monde. Je l'ai connu. Sa mère aidait dans la cuiſine de mon père, ainſi qu'il eſt dit dans le factum de *Saurin*; & ſa mère & lui ont dit pluſieurs fois à toute ma famille en ma préſence, qu'il avait été juſtement condamné.

Pourquoi donc au bout de quarante - deux ans *N. Boindin* a-t-il voulu laiſſer en mourant cette accuſation authentique contre trois hommes qui ne ſont plus ? C'eſt que le mémoire était compoſé il y a plus de vingt ans, c'eſt que *Boindin* les haïſſait tous trois, c'eſt qu'il ne pouvait pardonner à *la Motte*, de n'avoir pas ſollicité pour lui une place à l'académie françaiſe, & de lui avoir avoué que ſes ennemis qui l'accuſaient d'athéiſme

lui donneraient l'exclusion. Il s'était brouillé avec *Saurin*, qui était comme lui un esprit altier & inflexible. Il s'était brouillé de même avec *Malafaire*, homme dur & impoli. Il était devenu l'ennemi de *Lériget de la Faye*, qui avait fait contre lui cette épigramme.

Oui, Vadius, on connaît votre esprit ;
Savoir s'y joint, & quand le cas arrive,
Qu'œuvre paraît par quelque coin fautive,
Plus aigrement que jamais la reprit,
Mais on ne voit qu'en vous aussi se montre
L'art de louer le beau qui s'y rencontre,
Dont cependant maints beaux esprits font cas.
De vos pareils que voulez-vous qu'on pense ?
Eh quoi ! qu'ils sont connaisseurs délicats ?
Pas n'en voudrait tirer la conséquence,
Mais bien qu'ils sont gens à fuir de cent pas.

C'était-là en effet le caractère de *Boindin*, & c'est lui qui est peint dans le *temple du goût* sous le nom de *Bardou*. Il fut dans son mémoire la dupe de sa haine. Incapable de dire ce qu'il ne croyait pas, & incapable de changer d'avis sur ce que son humeur lui inspirait : ses mœurs étaient irréprochables : il vécut toujours en philosophe rigide ; il fit des actions de générosité : mais cette humeur dure & insociable lui donnait des préventions dont il ne revenait jamais.

Toute cette funeste affaire, qui a eu de si longues suites, & dont il n'y a guère d'hommes plus instruit que moi, dut son origine au plaisir innocent que prenaient plusieurs personnes de mérite à s'assembler dans un café. On n'y respectait pas assez la première loi de la société, de se ménager les uns les autres. On se critiquait durement, & de simples impolitesses donnèrent lieu à des haines durables & à des crimes. C'est au lecteur à juger, si dans cette affaire il y a eu trois criminels ou un seul.

On a dit qu'il se pourrait à toute force que *Saurin* eût été l'auteur des derniers couplets attribués à *Rousseau*. Il se pourrait que *Rousseau* ayant été reconnu coupable des cinq premiers qui étaient de la même atrocité, *Saurin* eût fait les derniers pour le perdre, quoiqu'il n'y eût aucune rivalité entre ces deux hommes; *Saurin* fut alors plongé dans les calculs de l'algèbre, quoique lui-même fut cruellement outragé dans ces derniers couplets, quoique tous les offensés les imputassent unanimement à *Rousseau*, enfin quoiqu'un jugement solemnel ait déclaré *Saurin* innocent. Mais si la chose est physiquement dans l'ordre des possibles, elle n'est nullement vraisemblable. *Rousseau* l'en accusa toute sa vie : il le chargea de ce crime par son testament; mais le professeur *Rollin*, auquel *Rousseau* montra ce testament quand il vint clandestinement à Paris, l'obligea de rayer cette accusation. *Rousseau* se contenta de protester de son innocence à l'article de la mort; mais il n'osa jamais accuser *la Motte*, ni pendant le cours du procès, ni durant le reste de sa vie, ni à ses derniers momens. Il se contenta de faire toujours des vers contre lui. (*Voyez* l'article *Joseph Saurin*).

MOTTEVILLE (*Françoise Bertau* de) née en 1615 en Normandie. Cette dame a écrit des *mémoires*, qui regardent particulièrement la reine *Anne* mère de *Louis XIV*. On y trouve beaucoup de petits faits avec un grand air de sincérité : morte en 1689.

NAIN DE TILLEMONT (*Sébastien* le) fils de *Jean le Nain* maître des requêtes, né à Paris en 1637. Elève de *Nicole*, & l'un des plus savans écrivains de Port-Royal. Son *histoire des empereurs*, & ses seize volumes de l'*histoire ecclésiastique*, sont écrits avec autant de vérité que peuvent l'être des compilations d'anciens historiens; car l'histoire, avant l'invention de l'imprimerie, étant peu contredite, était peu exacte : mort en 1698.

NAUDÉ (*Gabriel*) né à Paris en 1690. Médecin, & plus philosophe que médecin. Attaché d'abord au cardinal *Barberin* à Rome, puis au cardinal de *Richelieu*, au cardinal *Mazarin*, & ensuite à la reine *Christine*, dont il alla quelque tems grossir la cour savante; retiré enfin à Abbeville, où il mourut dès qu'il fut libre. De tous ses livres, son *apologie des grands hommes accusés de magie*, est presque le seul qui soit demeuré. On ferait un plus gros livre des grands hommes accusés d'impiété depuis *Socrate*.

. . . . . Populus nam solos credit habendos
Esse deos quos ipse colit.

mort en 1653.

NEMOURS (*Marie de Longueville* duchesse de) née en 1625. On a d'elle des *mémoires* où l'on trouve quelques particularités des tems malheureux de la fronde: morte en 1707.

NEVERS (*Philippe* duc de) On a de lui des pièces de poésie d'un goût très-singulier. Il ne faut pas s'en rapporter au sonnet parodié par *Racine* & *Despréaux*:

Dans un palais doré Nevers jaloux & blême
Fait des vers où jamais personne n'entend rien.

Il en faisait qu'on entendait très-aisément & avec grand plaisir, comme ceux-ci contre *Rancé* le fameux réformateur de la trappe qui avait écrit contre l'archevêque *Fénélon*.

Cet abbé qu'on croyait paîtri de sainteté,
Vieilli dans la retraite & dans l'humilité,
Orgueilleux de ses croix, bouffi de sa souffrance,
Rompt ses sacrés statuts en rompant le silence;
Et contre un saint prélat s'animant aujourd'hui,
Du fond de ses déserts déclame contre lui;
Et moins humble de cœur que fier de sa doctrine,
Il ose décider ce que Rome examine,

Son esprit & ses talens se sont perfectionnés dans son petit-fils : mort en 1707.

NICERON (*Jean-Pierre*) barnabite, né à Paris en 1685. Auteur des *mémoires sur les hommes illustres dans les lettres.* Tous ne sont pas illustres ; mais il parle de chacun convenablement : il n'appelle point un orfèvre grand homme. Il mérite d'avoir place parmi les savans utiles : mort en 1738.

NICOLE (*Pierre*) né à Chartres en 1625. Un des meilleurs écrivains de Port-Royal. Ce qu'il a écrit contre les jésuites, n'est guère lu aujourd'hui : & ses *essais de morale*, qui sont utiles au genre humain, ne périront pas. Le chapitre sur-tout des moyens de conserver la paix dans la société est un chef-d'œuvre, auquel on ne trouve rien d'égal dans l'antiquité en ce genre ; mais cette paix peut être aussi difficile à établir que celle de l'abbé de *Saint-Pierre* : mort en 1693.

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE. Il a fait quelques comédies dans un genre nouveau & attendrissant qui ont eu du succès. Il est vrai que pour faire des comédies, il lui manquait le génie comique. Beaucoup de personnes de goût ne peuvent souffrir des comédies où l'on ne trouve pas un trait de bonne plaisanterie ; mais il y a du mérite à savoir toucher, à bien traiter la morale, à faire des vers bien tournés & purement écrits : c'est le mérite de cet auteur. Il était né sous *Louis XIV*. On lui a reproché que ce qui approche du tragique dans ses pièces n'est pas toujours assez intéressant, & que ce qui est du ton de la comédie n'est pas plaisant. L'alliage de ces deux métaux est difficile à trouver. On croit que *la Chaussée* est un des premiers après ceux qui ont eu du génie. Il est mort vers l'année 1750.

NODOT, n'est connu que par ses fragmens de *Pétrone*, qu'il dit avoir trouvé à Belgrade en 1688. Les lacunes qu'il a en effet remplies, ne me paroissent pas d'un aussi mauvais latin que ses adversaires le disent. Il y a des

expreſſions à la vérité, dont ni *Cicéron*, ni *Virgile*, ni *Horace* ne ſe ſervent; mais le vrai *Pétrone* eſt plein d'expreſſions pareilles, que de nouvelles mœurs & de nouveaux uſages avaient miſes à la mode. Au reſte je ne fais cet article touchant *Nodot*, que pour faire voir que la ſatire de *Pétrone* n'eſt point du tout celle que le conſul *Pétrone envoya*, dit-on, à *Néron*, avant de ſe faire ouvrir les veines; *flagitia principis ſub nominibus exoletorum, fœminarumque, & novitate cujuſque ſtupri, præſcripta, atque obſignata miſit Neroni.*

On a prétendu que le profeſſeur *Agamemnon* eſt *Séneque*; mais le ſtyle de *Séneque* eſt préciſément le contraire de celui d'*Agamemnon*, *turgida oratio*; *Agamemnon* eſt un plat déclamateur de collége.

On oſe dire que *Trimalcion* eſt *Néron*. Comment un jeune empereur, qui après tout avait de l'eſprit & des talens, peut-il être repréſenté par un vieux financier ridicule, qui donne à dîner à des paraſites plus ridicules encor, & qui parle avec autant d'ignorance & de ſottiſe, que le *Bourgeois gentilhomme* de *Molière*.

Comment la craſſeuſe & idiote *Fortunata*, qui eſt fort au deſſous de madame *Jourdain*, pourrait-elle être la femme ou la maîtreſſe de *Néron*? Quel rapport des poliſſons de collége qui vivent de petits larcins dans des lieux de débauches obſcurs, peuvent-ils avoir avec la cour magnifique & voluptueuſe d'un empereur? Quel homme ſenſé en liſant cet ouvrage licencieux, ne jugera pas qu'il eſt d'un jeune homme effréné qui a de l'eſprit, mais dont le goût n'eſt pas encor formé, qui fait tantôt des vers très-agréables, & tantôt de très-mauvais, qui mêle les plus baſſes plaiſanteries aux plus délicates, & qui eſt lui-même un exemple de la décadence du goût dont il ſe plaint?

La clef qu'on a donné de *Pétrone* reſſemble à celle des caractères de *la Bruyère*, elle eſt faite au haſard.

D'OLIVET (*Joſeph*), abbé, conſeiller d'honneur de

la chambre des comptes de Dôle, de l'académie française, né à Salins en 1682 : célèbre dans la littérature par son histoire de l'académie, lorsqu'on désespérait d'en avoir jamais une qui égalât celle de *Pélisson*. Nous lui devons les traductions les plus élégantes & les plus fidèles des ouvrages philosophiques de *Ciceron*, enrichies de remarques judicieuses. Toutes les œuvres de *Ciceron* imprimées par ses soins & ornées de ses remarques, sont un beau monument qui prouve que la lecture des anciens, n'est point abandonnée dans ce siècle. Il a parlé sa langue avec la même pureté que *Ciceron* parlait la sienne; & il a rendu service à la grammaire française, par les observations les plus fines & les plus exactes. On lui doit aussi l'édition du livre de *la faiblesse de l'esprit humain*, composé par l'évêque d'Avranche *Huet*, lorsqu'une longue expérience l'eut fait enfin revenir des absurdes futilités de l'école, & du fatras des recherches des siècles barbares. Les jésuites, auteurs du *journal de Trevoux*, se déchaînèrent contre l'abbé d'*Olivet*, & soutinrent que l'ouvrage n'était pas de l'évêque *Huet*, sur le seul prétexte qu'il ne convenait pas à un ancien prélat de Normandie, d'avouer que la scholastique est ridicule, & que les légendes ressemblent aux quatre fils *Aimon*, comme s'il était nécessaire pour l'édification publique qu'un évêque Normand fut imbécille. C'est ainsi à-peu-près qu'ils avaient soutenu que les mémoires du cardinal de *Retz* n'étaient pas de ce cardinal. L'abbé d'*Olivet* leur répondit, & sa meilleure réponse fut de montrer à l'académie, l'ouvrage de l'ancien évêque d'Avranche, écrit de la main de l'auteur. Son âge & son mérite sont notre excuse de l'avoir placé ainsi que le président *Hénaut*, dans une liste où nous nous étions faits une loi de ne parler que des morts.

D'ORLÉANS (*Joseph*) jésuite. Le premier qui ait choisi dans l'histoire, les révolutions pour son seul objet. Celles d'Angleterre qu'il écrivit, sont d'un style

éloquent ; mais depuis le règne de *Henri VIII.* il eſt plus diſert que fidèle. mort en 1698.

Ozanam (*Jacques*) Juif d'origine, né près de Dombes en 1640. Il apprit la géométrie ſans maître dès l'âge de quinze ans. Il eſt le premier qui ait fait un *dictionnaire de mathématique.* Ses *recréations mathématiques* ont toujours un grand débit : mort en 1717.

Pagi (*Antoine*) provençal, né en 1624. Franciſcain. Il a corrigé *Baronius*, & a eu penſion du clergé pour cet ouvrage : mort en 1699.

Papin (*Iſaac*) né à Blois en 1657. calviniſte. Ayant quitté ſa religion, il écrivit contre elle : mort en 1709.

Pardies (*Ignace-Gaſton*) jéſuite, né à Pau en 1638, connu par ſes *élémens de géométrie* & par ſon livre *ſur l'ame des bêtes.* Prétendre avec *Deſcartes* que les animaux ſont de pures machines privées du ſentiment dont ils ont les organes, c'eſt démentir l'expérience & inſulter la nature. Avancer qu'un eſprit pur les anime, c'eſt dire ce qu'on ne peut prouver. Reconnaître que les animaux ſont doués de ſenſations & de mémoire, ſans ſavoir comment cela s'opère, ce ſerait parler en ſage qui ſait que l'ignorance vaut mieux que l'erreur. Car quel eſt l'ouvrage de la nature dont on connaiſſe les premiers principes ? mort en 1673.

Parent (*Antoine*) né à Paris en 1666, bon mathématicien. Il eſt encor un de ceux qui apprirent la géométrie ſans maître. Ce qu'il y a de plus ſingulier de lui, c'eſt qu'il vécut long-tems à Paris libre & heureux avec moins de deux cents livres de rente mort en 1716.

Pascal (*Blaiſe*) fils du premier intendant qu'il y eut à Rouen, né en 1623, génie prématuré. Il voulut ſe ſervir de la ſupériorité de ce génie, comme les rois de leur puiſſance : il crut tout ſoumettre & tout abaiſſer par la force. Ce qui a le plus révolté certains lecteurs dans ſes *penſées*, c'eſt l'air deſpotique & mépriſant dont il

débute. Il ne fallait commencer que par avoir raison. Au reste la langue & l'éloquence lui doivent beaucoup. Les ennemis de *Pascal* & d'*Arnauld* firent supprimer leurs éloges dans le livre des *hommes illustres* de *Perrault.* Sur quoi on cita ce passage de *Tacite* : *Præfulgebant Cassius & Brutus eo ipso quod eorum effigies non visebantur* : mort en 1662.

PATIN (*Gui*) né à Houdan en 1601. Médecin, plus fameux par ses lettres médisantes, que par sa médecine. Son recueil de lettres a été lu avec avidité, parce qu'elles contiennent des nouvelles & des anecdotes que tout le monde aime, & par des satires qu'on aime davantage. Il sert à faire voir, combien les auteurs contemporains, qui écrivent précipitamment les nouvelles du jour, sont des guides infidèles pour l'histoire. Ces nouvelles se trouvent souvent fausses ou défigurées par la malignité; d'ailleurs cette multitude de petits faits n'est guère précieuse qu'aux petits esprits : mort en 1672.

PATIN (*Charles*) né à Paris en 1633, fils de *Gui Patin.* Ses ouvrages sont lus des savans, & les lettres de son père le sont des gens oisifs. *Charles Patin*, très-savant antiquaire, quitta la France, & mourut professeur en médecine à Padoue en 1693.

PATRU (*Olivier*) né à Paris en 1604, le premier qui ait introduit la pureté de la langue dans le barreau. Il reçut dans sa dernière maladie, une gratification de *Louis XIV.* à qui l'on dit qu'il n'était pas riche : mort en 1681.

PAVILLON (*Etienne*) né à Paris en 1632. Avocat-général au parlement de Metz, connu par quelques poésies écrites naturellement : mort en 1704.

PELISSON - FONTANIER (*Paul*), né calviniste à Bésiers en 1624, poëte médiocre à la vérité, mais homme très-savant & très-éloquent ; premier commis & confident du sur-intendant *Fouquet ;* mis à la bastille en 1661. Il y resta quatre ans & demi pour avoir été

fidèle à son maître. Il passa le reste de sa vie à prodiguer des éloges au roi, qui lui avait ôté sa liberté; c'est une chose qu'on ne voit que dans les monarchies. Beaucoup plus courtisan que philosophe, il changea de religion, & fit sa fortune. Maître des comptes, maître des requêtes, & abbé, il fut chargé d'employer le revenu du tiers des économats à faire quitter aux huguenots leur religion qu'il avait quittée. Son histoire de l'académie fut très-applaudie. On a de lui beaucoup d'ouvrages, des *prières pendant la messe*, un *recueil de pièces galantes*, un *traité sur l'eucharistie*, beaucoup de vers amoureux à *Olimpe*. Cette *Olimpe* était mademoiselle *des-Vieux*, qu'on prétend avoir épousé le célèbre *Bossuet* avant qu'il entrât dans l'église; mais ce qui a fait le plus d'honneur à *Pélisson*, ce sont ses excellens discours pour M. Fouquet, & son *histoire de la conquête de la Franche-Comté*. Les protestans ont prétendu qu'il était mort avec indifférence, les catholiques ont soutenu le contraire; & tous sont convenus qu'il mourut sans sacremens; mort en 1693.

PERRAULT (*Claude*) né à Paris en 1613. Il fut médecin; mais il n'exerça la médecine que pour ses amis. Il devint, sans aucun maître, habile dans tous les arts qui ont du rapport au dessin & dans les mécaniques. Bon physicien, grand architecte. Il encouragea les arts sous la protection de *Colbert*, & eut de la réputation malgré *Boileau*: mort en 1688.

PERRAULT (*Charles*) né en 1626, frère de *Claude*. Contrôleur-général des bâtimens sous *Colbert*, donna la forme aux académies de peinture, de sculpture & d'architecture. Utile aux gens de lettres, qui le recherchèrent pendant la vie de son protecteur, & qui l'abandonnèrent ensuite. On lui a reproché d'avoir trouvé trop de défauts dans les anciens: mais sa grande faute est de les avoir critiqués mal-adroitement, & de s'être fait des ennemis de ceux-même qu'il pouvait opposer aux anciens.

Cette dispute a été & sera long-tems une affaire de parti comme elle l'était du tems d'*Horace*. Que de gens encor en Italie, qui ne pouvant lire *Homère* qu'avec dégoût, & lisant tous les jours l'*Arioste* & le *Tasse* avec transport, appellent encor *Homère* incomparable! mort en 1703.

NB. Il est dit dans les *anecdotes littéraires* tom. II. pag. 27, qu'*Adisson* ayant fait présent de ses ouvrages à *Despréaux*, celui-ci lui répondit qu'il n'aurait jamais écrit contre *Perrault*, s'il eût vu de si excellentes pièces d'un moderne. Comment peut-on imprimer un tel mensonge? *Boileau* ne savait pas un mot d'anglais; aucun Français n'étudiait alors cette langue. Ce n'est que vers l'an 1730 qu'on commença à se familiariser avec elle. Et d'ailleurs, quand même *Adisson* qui s'est moqué de *Boileau* aurait été connu de lui, pourquoi *Boileau* n'aurait-il pas écrit contre *Perrault* en faveur des anciens dont *Adisson* fait l'éloge dans tous ses ouvrages? Encor une fois, défions-nous de tous ces *ana*, de toutes ces petites anecdotes. Un sûr moyen de dire des sottises est de répéter au hasard ce qu'on a entendu dire.

PETAU (*Denis*) né à Orléans en 1583, jésuite. Il a réformé la chronologie. On a de lui soixante-dix ouvrages: mort en 1652.

PETIS DE LA CROIX (*François*) l'un de ceux dont le grand ministre *Colbert* encouragea le mérite. *Louis XIV.* l'envoya en Turquie & en Perse à l'âge de seize ans, pour apprendre les langues orientales. Qui croirait qu'il a composé une partie de la vie de *Louis XIV.* en arabe, & que ce livre est estimé dans l'Orient? On a de lui l'*histoire de Gengis-kan & de Tamerlan, tirée des anciens auteurs Arabes*, & plusieurs livres utiles; mais sa traduction des *mille & un jour*, est ce qu'on lit le plus:

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour le mensonge.

mort en 1713.

PETIT (*Pierre*) né à Paris en 1617. Philosophe & savant. Il n'a écrit qu'en latin : mort en 1687.

PEZRON (*Paul*) de l'*ordre de Cîteaux*. Né en Bretagne en 1639 ; grand antiquaire, qui a travaillé sur l'origine de la langue des Celtes : mort en 1706.

PIN (*Louis* du) né en 1637, docteur de sorbonne. Sa *bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* lui a fait beaucoup de réputation & quelques ennemis : mort en 1719.

PLACETTE (*Jean* la) de Béarn, né en 1639, ministre protestant à Copenhague & en Hollande. Estimé pour ses divers ouvrages : mort à Utrecht en 1718.

POLIGNAC (*Melchior* de) cardinal, né au Vélai en 1662. Aussi bon poëte latin qu'on peut l'être dans une langue morte ; très-éloquent dans la sienne. L'un de ceux qui ont prouvé, qu'il est plus aisé de faire des vers latins que des vers français. Malheureusement pour lui, en combattant *Lucrèce*, il combat *Newton* : mort en 1741.

DE PONTIS. Ses mémoires ont été tellement en vogue, qu'il est nécessaire de dire que cet homme qui a fait tant de belles choses pour le service du roi, est le seul qui en ait jamais parlé. Aussi ses mémoires ne sont pas de lui : Ils sont de *Du Fossé* écrivain de Port-Royal. Il feint que son héros portait le nom de sa terre en Dauphiné. Il n'y a point en Dauphiné de seigneurie de Pontis. Il est même fort douteux que *Pontis* ait existé. Le dictionnaire historique portatif en quatre volumes, assure que ces mémoires sont vrais. Ils sont cependant remplis de fables, comme l'a démontré le père d'*Avrigny* dans la préface de ses mémoires historiques.

PORÉE (*Charles*) né en Normandie en 1675, jésuite. Du petit nombre des professeurs qui ont eu de la célébrité chez les gens du monde. Eloquent dans le goût de *Séneque*. Poëte & très-bel esprit. Son plus grand mérite fut de faire aimer les lettres & la vertu à ses disciples : mort en 1741.

LA PORTE, premier valet-de-chambre de la reine-mère, & quelque tems de *Louis XIV.* mis en prison par le cardinal de *Richelieu*, & menacé de la mort pour le forcer à trahir les secrets de sa maîtresse qu'il ne trahit point. Dans la foule des mémoires qui développent l'histoire de cet âge, ceux de *La Porte* ne sont pas à mépriser ; ils sont d'un honnête homme ennemi de l'intrigue & de la flatterie, sévère jusqu'au pédantisme. Il avoue qu'il avertissait la reine que sa familiarité avec le cardinal *Mazarin* diminuait le respect des grands & des peuples pour elle. Il y a dans ces mémoires une anecdote sur l'enfance de *Louis XIV.* qui rendrait la mémoire du cardinal *Mazarin* exécrable, s'il avait été coupable du crime honteux que *La Porte* semble lui imputer. Il paraît que *La Porte* fut trop scrupuleux & trop mauvais physicien ; il ne savait pas qu'il y a des tempéramens fort avancés. Il devait sur-tout se taire : il se perdit pour avoir parlé, & pour avoir attribué à la débauche un accident fort naturel.

PUI (*Pierre* du) fils de *Claude du Pui* conseiller au parlement, très-savant homme, naquit en 1583. La science de *Pierre du Pui* fut utile à l'état. Il travailla plus que personne à l'inventaire des chartres & aux recherches des droits du roi sur plusieurs états. Il débrouilla autant qu'on le peut la loi salique, & prouva les libertés de l'église gallicane, qui ne sont qu'une partie des anciens droits des anciennes églises. Il résulte de son histoire des templiers, qu'il y avait quelques coupables dans cet ordre, mais que la condamnation de l'ordre entier, & le supplice de tant de chevaliers, furent une des plus horribles injustices qu'on ait jamais commises : mort en 1652.

PUY-SEGUR (le maréchal de). Il nous a laissé l'*art de la guerre*, comme *Boileau* a donné l'*art poétique*.

QUESNEL (*Pâquier*) né en 1634, de l'oratoire. Il a été malheureux en ce qu'il s'est vu le sujet d'une

grande division parmi ses compatriotes. D'ailleurs il a vécu pauvre & dans l'exil. Ses mœurs étaient sévères comme celles de tous ceux qui ne sont occupés que de disputes. Trente pages changées & adoucies dans son livre auraient épargné des querelles à sa patrie; mais il eût été moins célèbre : mort en 1719.

QUIEN (*Michel* le) né en 1661, dominicain. Homme très-savant. Il a beaucoup travaillé sur les églises d'Orient & sur celles d'Angleterre. Il a sur-tout écrit contre *le Courayer* sur la validité des ordinations des évêques Anglicans. Mais les Anglais ne font pas plus de cas de ces disputes, que les Turcs n'en font des dissertations sur l'église grecque : mort en 1703.

QUINAULT (*Philippe*) né à Paris en 1635, auditeur des comptes, célèbre par ses belles poésies lyriques, & par la douceur qu'il opposa aux satires très-injustes de *Boileau*. *Quinault* était dans son genre très-supérieur à *Lulli*. On le lira toujours; & *Lulli*, à son récitatif près, ne peut plus être chanté. Cependant on croyait du tems de *Quinault*, qu'il devait à *Lulli* sa réputation. Le tems apprécie tout. Il eut part comme les autres grands hommes, aux récompenses que donna *Louis XIV*. mais une part médiocre; les grandes graces furent pour *Lulli* : mort en 1688.

NB. Il est rapporté dans les *anecdotes littéraires* que *Boileau* étant à la salle de l'opéra de Versailles dit à l'officier qui plaçait : *Monsieur, mettez-moi dans un endroit où je n'entende point les paroles. J'estime fort la musique de Lulli, mais je méprise souverainement la poésie de Quinault.*

Il n'y a nulle apparence que *Boileau* ait dit cette grossiéreté. S'il s'était borné à dire, mettez-moi dans un endroit où je n'entende que la musique, cela n'eût été que plaisant, mais n'eût pas été moins injuste. On a surpassé prodigieusement *Lulli* dans tout ce qui n'est pas récitatif; mais personne n'a jamais égalé *Quinault*.

QUINCY (le marquis de) lieutenant-général d'artillerie, auteur de l'hiſtoire militaire de *Louis XIV.* Il entre dans de grands détails, utiles pour ceux qui veulent ſuivre dans leur lecture les opérations d'une campagne. Ces détails pourraient fournir des exemples, s'il y avait des cas pareils; mais il ne s'en trouve jamais, ni dans les affaires, ni dans la guerre. Les reſſemblances ſont toujours imparfaites, les différences toujours grandes. La conduite de la guerre eſt comme les jeux d'adreſſe, qu'on n'apprend que par l'uſage; & les jours d'action ſont quelquefois des jeux de haſard.

QUINTINIE (*Jean* la) né à Poitiers en 1626. Il a créé l'art de la culture des jardins & de la tranſplantation des arbres. Ses préceptes ont été ſuivis de toute l'Europe, & ſes talens récompenſés magnifiquement par *Louis XIV.*

RACINE (*Jean*) né à la Ferté-Milon en 1639, élevé à Port-Royal. Il portait encor l'habit eccléſiaſtique quand il fit la tragédie de *Théagène* qu'il préſenta à *Molière*; & celle des *Frères ennemis*, dont *Molière* lui donna le ſujet. Il eſt intitulé prieur de l'Epinai dans le privilége de l'*Andromaque. Louis XIV.* fut ſenſible à ſon extrême mérite. Il lui donna une charge de gentilhomme ordinaire, le nomma quelquefois des voyages de Marly, le fit coucher dans ſa chambre dans une de ſes maladies, & le combla de gratifications. Cependant *Racine* mourut de chagrin ou de crainte de lui avoir déplu. Il n'était pas auſſi philoſophe que grand poëte. On lui a rendu juſtice fort tard... « Nous avons été touchés, dit *St. Evremont*, » de *Mariamne*, de *Sophonisbe*, d'*Alcionée*, d'*Andromaque* & de *Britannicus.* » C'eſt ainſi qu'on mettait non-ſeulement la mauvaiſe *Sophonisbe* de *Corneille*, mais encor les impertinentes pièces d'*Alcionée* & de *Mariamne*, à côté de ces chefs-d'œuvres immortels. L'or eſt confondu avec la boue pendant la vie des artiſtes, & la mort les ſépare.

Il eſt à remarquer que *Racine* ayant conſulté *Corneille* ſur ſa tragédie d'*Alexandre*, *Corneille* lui conſeilla de ne plus faire de tragédies, & lui dit qu'il n'avait nul talent pour ce genre d'écrire. N'oublions pas qu'il écrivit contre les janſéniſtes, & qu'il ſe fit enſuite janſéniſte : mort en 1969.

RACINE (*Louis*) fils de l'immortel *Jean Racine*, a marché ſur les traces de ſon père, mais dans un ſentier plus étroit & moins fait pour les muſes. Il entendait la mécanique des vers auſſi-bien que ſon père ; mais il n'en avait ni l'ame ni les graces. Il manquait d'ailleurs d'invention & d'imagination. Janſéniſte comme ſon père, il ne fit des vers que pour le janſéniſme. On en trouve de très-beaux dans le poëme ſur la grace & dans celui de la religion, ouvrage trop didactique & trop monotone, copié des penſées de *Paſcal*, mais rempli de beaux détails tels que ceux du chant ſecond, dans lequel il combat *Lucrèce*, & où il traduit *Lucrèce*.

Cet eſprit, ô mortels ! qui vous rend ſi jaloux,
N'eſt qu'un feu qui s'allume & s'éteint avec vous.
Quand par d'affreux ſillons l'implacable vieilleſſe
A ſur un front hideux imprimé la triſteſſe,
Que dans un corps courbé ſous un amas de jours,
Le ſang comme à regret ſemble achever ſon cours ;
Lorſqu'en des yeux couverts d'un lugubre nuage
Il n'entre des objets qu'une infidelle image ;
Qu'en débris chaque jour le corps tombe & périt :
En ruines *auſſi* je vois tomber l'eſprit.
L'ame mourante alors, flambeau ſans nourriture,
Jette par intervalle une lueur obſcure.
Triſte deſtin de l'homme ! il arrive au tombeau,
Plus faible, plus enfant qu'il ne l'eſt au berceau.
La mort du coup fatal ſappe enfin l'édifice ;
Dans un dernier ſoupir achevant ſon ſupplice,
Lorſque vuide de ſang le cœur reſte glacé,
Son ame s'évapore ; & tout l'homme eſt paſſé.

Il s'élève quelquefois dans ce poëme contre le *tout eſt bien* des lords *Shaffterburi* & *Bolinbroke*, ſi bien mis en vers par *Pope*.

Sans doute qu'à ces mots des bords de la Tamiſe,
Quelque abſtrait raiſonneur qui ne ſe plaint de rien
Dans ſon flegme anglican s'écriera Tout eſt bien.

Racine en qualité de janſéniſte croyait que preſque tout eſt mal depuis long-tems; il accuſe *Pope* d'irréligion. *Pope* était fils d'un papiſte; c'eſt ainſi qu'on appelle en Angleterre les catholiques romains. *Pope* élevé dans cette religion qu'il tourne quelquefois en ridicule dans ſes épîtres, ne voulut cependant pas la quitter, quoiqu'il fût philoſophe, ou plutôt parce qu'il était aſſez philoſophe pour croire que ce n'était pas la peine de changer. Il fut très-piqué des accuſations de *Louis Racine*. *Ramſey* entreprit de les concilier. C'était un Ecoſſais du *clan des Ramſey*, & qui en avait pris le nom ſuivant l'uſage de ce pays. Il était venu en France après avoir eſſayé du presbytérianiſme, de l'égliſe anglicane & du quakriſme, & s'était attaché à l'illuſtre *Fénélon*, dont il a depuis écrit la vie. C'eſt lui qui eſt l'auteur des voyages de *Cyrus*, très-faible imitation de *Télémaque*. Il imagina d'écrire à *Louis Racine* une lettre ſous le nom de *Pope*, dans laquelle celui-ci ſemble ſe juſtifier.

J'avais vécu une année entière avec *Pope*; je ſavais qu'il était incapable d'écrire en français, qu'il ne parlait point du tout notre langue, & qu'à peine il pouvait lire nos auteurs; c'était une choſe publique en Angleterre. J'avertis *Louis Racine* que cette lettre était de *Ramſey* & non de *Pope*. Je voulus lui faire ſentir le ridicule de cette ſupercherie: j'en inſtruiſis même le public dans un chapitre ſur *Pope* qui a été imprimé pluſieurs fois du vivant de *Pope* même. Cependant après ſa mort l'abbé *L'Avocat* a imprimé cette lettre forgée par *Ramſey*, &

l'a imputée à *Pope* dans son dictionnaire historique portatif, où il copie plusieurs articles des premières éditions de cette liste des écrivains du siècle de *Louis XIV*. mais où il insère plusieurs anecdotes entiérement fausses. Il est juste de faire connaître au public la vérité.

RANCÉ (*Jean de Bouthillier*) né en 1626, commença par traduire *Anacréon*, & institua la réforme effrayante de la trappe en 1664. Il se dispensa comme législateur, de la loi qui force ceux qui vivent dans ce tombeau, à ignorer ce qui se passe sur la terre. Il écrivit avec éloquence. Quelle inconstance dans l'homme! Après avoir fondé & gouverné son institut, il se démit de sa place, & voulut la reprendre : mort en 1700.

RAPIN (*René*) né à Tours en 1621. Jésuite, connu par le *poëme des jardins* en latin, & par beaucoup d'ouvrages de littérature : mort en 1687.

RAPIN DE THOIRAS (*Paul*) né à Castres en 1661, refugié en Angleterre, & long-tems officier. L'Angleterre lui fut long-tems redevable de la seule bonne histoire complette qu'on eût faite de ce royaume, & de la seule impartiale qu'on eût d'un pays où l'on n'écrivait que par esprit de parti ; c'était même la seule histoire qu'on pût citer en Europe comme approchante de la perfection qu'on exige de ces ouvrages ; jusqu'à ce qu'enfin on ait vu paraître celle du célèbre *Hume*, qui a su écrire l'histoire en philosophe : mort à Vésel en 1725.

REGIS (*Silvain*) né en Agénois en 1632. Ses livres de philosophie n'ont plus de cours depuis les grandes découvertes qu'on a faites : mort en 1707.

REGNARD (*François*) né à Paris en 1647. Il eût été célèbre par ses seuls voyages. C'est le premier Français qui alla jusqu'en Laponie. Il grava sur un rocher ce vers : *Sistimus hîc tandem nobis ubi defuit orbis.* Pris sur la mer de Provence par des corsaires, esclave à Alger, racheté, établi en France dans les charges de

tréſorier de France & de lieutenant des eaux & forêts. Il vécut en voluptueux & en philoſophe. Né avec un génie vif, gai & vraiment comique. Sa comédie du *Joueur* eſt miſe à côté de celles de *Molière*. Il faut ſe connaître peu aux talens & au génie des auteurs, pour penſer qu'il ait dérobé cette pièce à *Dufréni*. Il dédia la comédie des *Ménechmes* à *Deſpréaux*, & enſuite écrivit contre lui, parceque *Boileau* ne lui rendit pas aſſez de juſtice. Cet homme ſi gai mourut de chagrin à cinquante-deux ans. On prétend même qu'il avança ſes jours : mort en 1699.

REGNIER DESMARETS (*Séraphin*) né à Paris en 1632. Il a rendu de grands ſervices à la langue, & eſt auteur de quelques poéſies françaiſes & italiennes. Il fit paſſer une de ſes pièces italiennes pour être de *Pétrarque*. Il n'eût pas fait paſſer ſes vers français ſous le nom d'un grand poëte : mort en 1713.

RENAUDOT (*Théophraſte*) médecin, très-ſavant en plus d'un genre. Le premier auteur des gazettes en France : mort en 1679.

RENAUDOT (*Euſèbe*) né en 1646, très-ſavant dans l'hiſtoire & dans les langues de l'Orient. On peut lui reprocher d'avoir empêché que le dictionnaire de *Bayle* ne fût imprimé en France : mort en 1720.

REYNEAU (*Charles*) de l'oratoire, de l'académie des ſciences, né en 1656. Auteur de l'*analyſe démontrée*, publiée en 1708. On l'appella l'*Euclide* de la haute géométrie : mort en 1728.

RICHELET (*Céſar-Pierre*) le premier qui ait donné un dictionnaire preſque tout ſatirique, exemple plus dangereux qu'utile. Il eſt auſſi le premier auteur des dictionnaires de rimes, triſtes ouvrages qui font voir combien il eſt peu de rimes nobles & riches dans notre poéſie, & qui prouvent l'extrême difficulté de faire de bons vers dans notre langue.

RICHELIEU (le cardinal de). Puiſque *Louis XIV*. na-

quit pendant ſon miniſtère, on doit mettre parmi les écrivains de ce ſiècle illuſtre, le fondateur de l'académie françaiſe, auteur lui-même de pluſieurs ouvrages. Il fit la méthode des controverſes dans ſon exil à Avignon après l'aſſaſſinat du maréchal d'*Ancre* & de *la Galigai* ſes protecteurs. Les principaux points de la religion catholique défendus; l'inſtruction du chrétien & la perfection du chrétien ſont à-peu-près de ce tems-là. Il eſt bien sûr qu'il ne compoſait pas la perfection du chrétien du tems qu'il faiſait condamner à mort le maréchal de *Marillac* dans ſa propre maiſon de Ruel, & qu'il était avec *Marion de l'Orme* dans un appartement, lorſque les commiſſaires prononcèrent l'arrêt de mort dicté par lui. On ſait auſſi qu'il y a beaucoup de vers de ſa façon dans la tragi-comédie allégorique intitulée *Europe*, & dans la tragédie de *Mirame*. On ſait qu'il donnait à cinq auteurs les ſujets des pièces repréſentées au palais cardinal, & qu'il eût mieux fait de s'en tenir au ſeul *Corneille*, ſans même lui fournir de ſujet. Le plus beau de ſes ouvrages eſt *la digue de la Rochelle*.

L'abbé *L'Avocat* bibliothécaire de ſorbonne prétend dans ſon dictionnaire hiſtorique que le cardinal de *Richelieu* eſt l'auteur de ce teſtament. Il croit devoir ce reſpect à la mémoire du bienfaiteur de la ſorbonne; mais c'eſt rendre un mauvais ſervice à ſa mémoire que de l'accuſer d'avoir fait un livre où il n'y a que des erreurs & des fautes de toute eſpèce. Si malheureuſement un miniſtre d'état avait pu compoſer un ſi mauvais ouvrage, tout ce qu'on en devrait conclure c'eſt qu'on pourrait être un grand miniſtre, ou plutôt un miniſtre heureux, avec une grande ignorance des faits les plus communs, des erreurs groſſières & des projets ridicules. C'eſt donc venger la mémoire du cardinal de *Richelieu* que de démontrer comme on l'a fait qu'il ne peut être l'auteur de ce teſtament, qui ſans ſon nom aurait été ignoré à jamais.

L'abbé *L'Avocat*, tout bibliothécaire qu'il était de la ſorbonne, s'eſt trompé en diſant qu'on avait retrouvé dans cette bibliothèque un manuſcrit de cet ouvrage apoſtillé de la main du cardinal. Le ſeul manuſcrit apoſtillé ainſi eſt au dépôt des affaires étrangères ; il n'y fut porté qu'en 1705. Ce n'eſt point le teſtament qui eſt apoſtillé, c'eſt une narration ſuccinɥe compoſée par l'abbé de *Bourzéis*, à laquelle on avait long-tems après ajouté ce teſtament prétendu. Et les notes marginales même écrites de la main du cardinal, prouvent que cette narration ſuccinte n'était pas de lui ; elles indiquent les omiſſions de l'abbé de *Bourzéis*, & ce qu'il devait refondre. Voyez la réponſe à M. de *Foncemagne*.

On attribue encor au cardinal de *Richelieu* une hiſtoire de la mère & du fils ; c'eſt un récit aſſez infidèle des malheureux démêlés de *Louis XIII.* avec ſa mère. Cette hiſtoire faible & tronquée eſt probablement de *Mézerai*. Mais dans la multitude des livres dont nous ſommes accablés aujourd'hui, qu'importe de quelle main ſoit un ouvrage médiocre ? mort en 1642.

RIER (*André* du) gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, long-tems employé à Conſtantinople & en Egypte. Nous avons de lui la traduction de l'*alcoran* & de l'*hiſtoire de Perſe*.

RIER (*Pierre* du) né à Paris en 1605. Secretaire du roi, hiſtoriographe de France. Pauvre malgré ſes charges. Il fit dix-neuf pièces de théatre & treize traductions, qui furent toutes bien reçues de ſon tems : mort en 1658.

ROCHEFOUCAULT (*François* duc de la) né en 1613. Ses mémoires ſont lus, & on ſait par cœur ſes penſées : mort en 1680.

ROHAULT (*Jacques*) né à Amiens en 1620. Il abrégea & il expoſa avec clarté & méthode la philoſophie de *Deſcartes*. Mais aujourd'hui cette philoſophie, erronnée preſque en tout, n'a d'autre mérite que

celui d'avoir été opposée aux erreurs anciennes: mort en 1675.

ROLLIN (*Charles*) né à Paris en 1661. Recteur de l'université. Le premier de ce corps qui a écrit en français avec pureté & noblesse. Quoique les derniers tomes de son *histoire ancienne* faits trop à la hâte ne répondent pas aux premiers, c'est encor la meilleure compilation qu'on ait en aucune langue; parce que les compilateurs sont rarement éloquens & que *Rollin* l'était. Son livre vaudrait beaucoup mieux si l'auteur avait été philosophe. Il y a beaucoup d'histoires anciennes: il n'y en a aucune dans laquelle on apperçoive cet esprit philosophique qui distingue le faux du vrai, l'incroyable du vraisemblable, & qui sacrifie l'inutile: mort en 1741.

ROTROU (*Jean*) né en 1609, le fondateur du théatre. La première scène & une partie du quatrième acte de *Venceslas* sont des chefs-d'œuvres. *Corneille* l'appellait son père. On sait combien le père fut surpassé par le fils. *Venceslas* ne fut composé qu'après le *Cid*: mort en 1650.

ROUSSEAU (*Jean-Baptiste*) né à Paris en 1669. De beaux vers, de grandes fautes & de longs malheurs le rendirent très-fameux. Il faut ou lui imputer les couplets qui le firent bannir, couplets semblables à plusieurs qu'il avait avoués, ou flétrir deux tribunaux qui prononcèrent contre lui. Ce n'est pas que deux tribunaux, & même des corps plus nombreux, ne puissent commettre unanimement de très-violentes injustices, quand l'esprit de parti domine. Il y avait un parti furieux acharné contre *Rousseau*. Peu d'hommes ont autant excité & senti la haine. Tout le public fut soulevé contre lui jusqu'à son bannissement, & même encor quelques années après; mais enfin les succès de *la Motte* son rival, l'accueil qu'on lui faisait, sa réputation qu'on croyait usurpée, l'art qu'il avait eu de

s'établir une espèce d'empire dans la littérature, révoltèrent contre lui tous les gens de lettres, & les ramenèrent à *Rousseau* qu'ils ne craignaient plus. Ils lui rendirent presque tout le public. *La Motte* leur parut trop heureux, parce qu'il étair riche & accueilli. Ils oubliaient que cet homme était aveugle & accablé de maladies. Ils voyaient dans *Rousseau* un banni infortuné, sans songer qu'il est plus triste d'être aveugle & malade que de vivre à Vienne & à Bruxelles. Tous deux étaient en effet très-malheureux, l'un par la nature, l'autre par l'aventure funeste qui le fit condamner. Tous deux servent à faire voir combien les hommes sont injustes, combien ils varient dans leurs jugemens, & qu'il y a de la folie à se tourmenter pour arracher leurs suffrages : mort à Bruxelles en 1740.

Rousseau n'eut dans ses ouvrages ni aménité, ni graces, ni sentiment, ni invention : il savait très-bien tourner une épigramme licencieuse & une stance. Ses épîtres sont écrites avec une plume de fer trempée dans le fiel le plus dégoûtant. Il appelle mesdemoiselles *Louvancourt*, qui étaient trois sœurs très-aimables, *trio de louves acharnées* : il appelle le conseiller d'état *Rouillé, tabarin mordant, caustique, & rustre*, après lui avoir prodigué des louanges dans une ode assez médiocte. Les mots de *marousles*, de *bélîtres*, salissent ses épîtres. Il faut sans doute opposer une noble fierté à ses ennemis ; mais ces basses injures sans gaieté, sont le contraire d'une ame noble.

Quant aux couplets qui le firent bannir, *voyez* les articles *la Motte* & *Saurin*.

On se contentera de remarquer ici que *Rousseau* ayant avoué qu'il avait fait cinq de ces malheureux couplets, il était coupable de tous les autres, au tribunal de tous les juges, & de tous les honnêtes gens. Sa conduite après sa condamnation n'est nullement une preuve en sa faveur ; on a en main des lettres

du Sr. *Medine* de Bruxelles du 7 Mai 1737, conçues en ces termes : *Rouſſeau n'avait d'autre table que la mienne, d'autre aſile que chez moi ; m'avait baiſé & embraſſé cent fois, le jour qu'il força mes créanciers à me faire arrêter.*

Qu'on joigne à cela un pélerinage fait par *Rouſſeau* à Notre-Dame de *Hall*, & qu'on juge s'il doit en être cru ſur ſa parole dans l'affaire des couplets.

RUE (*Charles* de la) né en 1643. Jéſuite. Poëte latin, poëte français & prédicateur. L'un de ceux qui travaillèrent à ces livres nommés *Dauphins*, pour l'éducation de *Monſeigneur*. *Virgile* lui tomba en partage. Il a fait pluſieurs tragédies & comédies ; ſa tragédie de *Sylla* fut préſentée aux comédiens & refuſée. Il a fait encor celle de *Liſimachus*. On croit qu'il a beaucoup travaillé à l'*Andrienne*. Il était très-lié avec le comédien *Baron* dont il apprit à déclamer. Il y avait deux ſermons de lui qui étaient fort en vogue, l'un était le *pécheur mourant*, & l'autre le *pécheur mort*; on les affichait quand il devait les prononcer : mort en 1725.

RUINART (*Thierri*) bénédictin, mort en 1707, laborieux critique. Il a ſoutenu contre *Dodvel* l'opinion que *l'égliſe eut dans les premiers tems une foule prodigieuſe de martyrs.* Peut-être n'a-t-il pas aſſez diſtingué les martyres, & les morts ordinaires ; les perſécutions pour cauſe de religion, & les perſécutions politiques. Quoi qu'il en ſoit, il eſt au nombre des ſavans hommes du tems. C'eſt principalement dans ce ſiècle que les bénédictins ont fait les plus profondes recherches, comme *Martêne* ſur les anciens rites de l'égliſe. *Tuilier* & tant d'autres ont achevé de tirer de deſſous terre les décombres du moyen âge. C'eſt encor un genre nouveau qui n'appartient qu'au ſiècle de *Louis XIV*. & ce n'eſt qu'en France que les bénédictins y ont excellé.

SABLIERE (*Antoine de Rambouillet* de la). Ses madrigaux ſont écrits avec une fineſſe qui n'exclut pas le naturel : mort en 1680.

SACY LE MAITRE (*Louis-Iſaac*) né en 1613, l'un des bons écrivains de Port-Royal. C'eſt de lui qu'eſt la *bible de Royaumont*, & une *traduction des comédies de Térence* : mort en 1684. Son frère *Antoine le Maître* ſe retira comme lui à Port-Royal. Il avait été avocat : on le croyait un homme très-éloquent ; mais on ne le crut plus dès qu'il eut cédé à la vanité de faire imprimer ſes plaidoyers. Un autre *Sacy* avocat, & de l'académie françaiſe, mais d'une autre famille, a donné une traduction eſtimée des *lettres de Pline* en 1701.

SAGE (le) né en 1667. Son roman de *Gil-Blas* eſt demeuré, parce qu'il y a du naturel : mort en 1747.

SAINT-AULAIRE (*François-Joſeph de Beaupoil* marquis de). C'eſt une choſe très-ſingulière, que les plus jolis vers qu'on ait de lui, aient été faits lorſqu'il était plus que nonagenaire. Il ne cultiva guère le talent de la poéſie qu'à l'âge de plus de ſoixante ans, comme le marquis de *la Fare*. Dans les premiers vers qu'on connut de lui, on trouve ceux-ci qu'on attribua à *la Fare*.

O muſe légère & facile,
Qui ſur le côteau d'Hélicon
Vintes offrit au vieil Anacréon
Cet art charmant, cet art utile,
Qui ſait rendre douce & tranquile
La plus incommode ſaiſon ;
Vous qui de tant de fleurs ſur le parnaſſe écloſes
Orniez à ſes côtés les graces & les ris,
Et qui cachiez ſes cheveux gris
Sous tant de couronnes de roſes, &c.

Ce fut ſur cette pièce qu'il fut reçu à l'académie,

& *Boileau* alléguait cette même pièce pour lui refuſer ſon ſuffrage. Il eſt mort en 1742 à près de cent ans, d'autres diſent à cent deux. Un jour à l'âge de plus de quatre-vingt-quinze ans, il ſoupait avec madame la ducheſſe du Maine : Elle l'appellait *Apollon*, & lui demandait je ne ſais quel ſecret. Il lui répondit :

La divinité qui s'amuſe
A me demander mon ſecret,
Si j'étais Apollon, ne ſerait point ma muſe ;
Elle ſerait Thétis, & le jour finirait.

Anacréon moins vieux fit de bien moins jolies choſes. Si les Grecs avaient eu des écrivains tels que nos bons auteurs, ils auraient été encor plus vains, & nous leur applaudirions aujourd'hui avec encor plus de raiſon.

SAINTE-MARTHE. Cette famille a été pendant plus de cent années féconde en ſavans. Le premier, *Gaucher de Sainte-Marthe*, fut *Charles*, qui fut éloquent pour ſon tems : mort en 1555.

Scévole, neveu de *Charles*, ſe diſtingua dans les lettres & dans les affaires. Ce fut lui qui réduiſit Poitiers ſous l'obéiſſance de *Henri IV*. Il mourut à Loudun en 1623, & le fameux *Urbain Grandier* prononça ſon oraiſon funèbre.

Abel de Sainte-Marthe ſon fils cultiva les lettres comme ſon père, & mourut en 1652. Son fils nommé *Abel* comme lui, marcha ſur ſes traces : mort en 1706.

Scévole & Louis de Sainte-Marthe, frères jumeaux, fils du premier *Scévole*, enterrés tous deux à Paris dans le même tombeau à *St. Séverin*, furent illuſtres par leur ſavoir. Ils composèrent enſemble le *Gallia chriſtiana.*

Denis de Sainte-Marthe, leur frère, acheva cet ouvrage : mort à Paris en 1725.

Pierre Scévole de Sainte-Marthe, frère aîné

du dernier *Scévole*, fut hiſtoriographe de France : mort en 1690.

SAINT-EVREMONT (*Charles*) né en Normandie en 1613. Une morale voluptueuſe, des lettres écrites à des gens de cour dans un tems où ce mot de cour était prononcé avec emphaſe par tout le monde, des vers médiocres qu'on appelle des vers de *ſociété* faits dans des ſociétés illuſtres, tout cela avec beaucoup d'eſprit contribua à la réputation de ſes ouvrages. Un nommé *Des Maiſeaux* les a fait imprimer, avec une vie de l'auteur, qui contient ſeule un gros volume & dans ce gros volume il n'y a pas quatre pages intéreſſantes. Il n'eſt groſſi que des mêmes choſes qu'on trouve dans les œuvres de *Saint-Evremont* : c'eſt un artifice de libraire, un abus du métier d'éditeur. C'eſt par de tels artifices qu'on a trouvé le ſecret de multiplier les livres à l'infini ſans multiplier les connaiſſances. On connaît ſon exil, ſa philoſophie & ſes ouvrages. Quand on lui demanda à ſa mort s'il voulait ſe *réconcilier*, il répondit : " Je „ voudrais me réconcilier avec l'appétit. „ Il eſt enterré à Weſtminſter avec les rois & les hommes illuſtres d'Angleterre : mort en 1703.

SAINT-PAVIN (*Denis Sanguin* de). Il était au nombre des hommes de mérite, que *Deſpréaux* confondit dans ſes ſatires avec les mauvais écrivains. Le peu qu'on a de lui paſſe pour être d'un goût délicat. On peut connaître ſon mérite perſonnel par cette épitaphe, que fit pour lui *Fieubet* le maître des requêtes, l'un des eſprits les plus polis de ce ſiècle.

> Sous ce tombeau gît Saint-Pavin ;
> Donne des larmes à ſa fin.
> Tu fus de ſes amis peut-être ?
> Pleure ton ſort & le ſien :
> Tu n'en fus pas ? pleure le tien,
> Paſſant, d'avoir manqué d'en être.

mort en 1670.

SAINT-PIERRE (*Castel* abbé de) gentilhomme de Normandie, n'ayant qu'une fortune médiocre, la partagea quelque tems avec les célèbres *Varignon*, & *Fontenelle.* Il écrivit beaucoup sur la politique. La meilleure définition qu'on ait faite en général de ses ouvrages est ce qu'en disait le cardinal *du Bois*, que c'étaient les rêves d'un bon citoyen. Il avait la simplicité de rebattre dans ses ouvrages les vérités les plus triviales de la morale; & par une autre simplicité, il proposait presque toujours des choses impossibles comme praticables. Il ne cessa d'insister sur le projet d'une paix perpétuelle, & d'une espèce de parlement de l'Europe, qu'il appelle *la diète Européene.* On avait imputé une partie de ce projet chimérique au roi *Henri IV.* & l'abbé de *St. Pierre* pour appuyer ses idées prétendait que cette *diète Européene* avait été approuvée & rédigée par le dauphin duc de Bourgogne, & qu'on en avait trouvé le plan dans les papiers de ce prince. Il se permettait cette fiction pour mieux faire goûter son projet. Il rapporte avec bonne foi la lettre par laquelle le cardinal de *Fleuri* répondit à ses propositions: *Vous avez oublié, monsieur, pour article préliminaire, de commencer par envoyer une troupe de missionnaires pour disposer le cœur & l'esprit des princes.* Cependant l'abbé de *St. Pierre* ne laissa pas enfin d'être très-utile. Il contribua beaucoup à délivrer la France de la tyrannie de la taille arbitraire; il écrivit & il agit en homme d'état sur cette seule matière. Il fut unanimement exclus de l'académie française, pour avoir sous la régence du duc d'Orléans préféré un peu durement dans sa *polisynodie* l'établissement des conseils à la manière de gouverner de *Louis XIV.* protecteur de l'académie. Ce fut le cardinal de *Polignac* qui fit une brigue pour l'exclure, & qui en vint à bout. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que dans ce tems-là même, le cardinal de *Polignac* conspirait contre le régent, &

que ce prince qui donnait un logement au palais royal à *St. Pierre* & qui avait toute ſa famille à ſon ſervice, ſouffrit cette excluſion. L'abbé de *St. Pierre* ne ſe plaignit point. Il continua de vivre en philoſophe avec ceux même qui l'avaient exclu. *Boyer* ancien évêque de Mirepoix ſon confrère empêcha qu'à ſa mort on ne prononçât ſon éloge à l'académie ſelon la coutume. Ces vaines fleurs qu'on jette ſur le tombeau d'un académicien n'ajoutent rien ni à ſa réputation ni à ſon mérite; mais le refus fut un outrage; & les ſervices que l'abbé de *St. Pierre* avait rendus, ſa probité & ſa douceur, méritaient un autre traitement. Il mourut en 1743 âgé de quatre-vingt-deux ans. Je lui demandai quelques jours avant ſa mort, comment il regardait ce paſſage; il me répondit; *comme un voyage à la campagne.*

Le traité le plus ſingulier qu'on trouve dans ſes ouvrages, eſt l'anéantiſſement futur du mahométiſme. Il aſſure qu'un tems viendra où la raiſon l'emportera chez les hommes ſur la ſuperſtition. Les hommes comprendront, dit-il, qu'il ſuffit de la patience, de la politeſſe & de la bienfaiſance pour plaire à DIEU. Il eſt impoſſible, dit-il encor, qu'un livre où l'on trouve des propoſitions fauſſes données comme vraies, des choſes abſurdes oppoſées au ſens commun, des louanges données à des actions injuſtes, ait été révélé par un être parfait. Il prétend que dans cinq cents ans tous les eſprits, juſqu'aux plus groſſiers, ſeront éclairés ſur ce livre; que le grand muphti même & les cadis verront qu'il eſt de leur intérêt de détromper la multitude, & de ſe rendre plus néceſſaires & plus reſpectés en rendant la religion plus ſimple. Ce traité eſt curieux. Dans ſes annales de *Louis XIV.* il dit que l'état devrait bâtir des loges aux petites-maiſons pour les théologiens intolérans, & qu'il ferait à propos de jouer ces eſpèces de fous ſur le théatre.

SALLO (*Denis*) né en 1626. Confeiller du parlement de Paris. Inventeur des journaux. *Bayle* perfectionna ce genre, déshonoré enfuite par quelques journaux, que publièrent à l'envi des libraires avides, & que des écrivains obfcurs remplirent d'extraits infidèles, d'inepties & de menfonges. Enfin on eft parvenu jufqu'à faire un trafic public d'éloges & de cenfures, fur-tout dans des feuilles périodiques; & la littérature a éprouvé le plus grand aviliffement par ces infames manéges : mort en 1669.

SANDRAS DE COURTILS, né à Montargis en 1644. On ne place ici fon nom, que pour avertir les Français, & fur-tout les étrangers, combien ils doivent fe défier de tous ces faux mémoires imprimés en Hollande. *Courtils* fut un des plus coupables écrivains de ce genre. Il inonda l'Europe de fictions, fous le nom d'hiftoires. Il était bien honteux, qu'un capitaine du régiment de Champagne allât en Hollande vendre des menfonges aux libraires. Lui & fes imitateurs qui ont écrit tant de libelles contre leur propre patrie, contre de bons princes qui dédaignent de fe venger, & contre des citoyens qui ne le peuvent, ont mérité l'exécration publique. Il a compofé *la conduite de la France depuis la paix de Nimégue*, & *la réponfe* au même livre. *L'état de la France fous Louis XIII. & fous Louis XIV. La conduite de Mars dans les guerres de Hollande. Les conquêtes amoureufes du grand Alcandre. Les intrigues amoureufes de la France. La vie de Turenne. Celle de l'amiral Coligni. Les mémoires de Rochefort, d'Artagnan, de Monbrun, de Vordac, de la marquife du Frêne. Le teftament politique de Colbert*, & beaucoup d'autres ouvrages qui ont amufé & trompé les ignorans. Il a été imité par les auteurs de ces miférables brochures contre la France, *le glaneur*, *l'épilogueur*, &c. ouvrages que la faim a infpirés, que la fottife & le menfonge ont

dictés, à peine lus de la canaille : mort à Paris en 1712.

SANLEQUE (*Louis*) chanoine régulier, poëte qui a fait quelques jolis vers. C'eſt un des effets du ſiècle de *Louis XIV.* que le nombre prodigieux de poëtes médiocres dans leſquels on trouve des vers heureux. La plupart de ces vers appartiennent au tems, & non au génie : mort en 1714.

SANSON (*Nicolas*) né à Abbeville en 1600 ; le père de la géographie avant *Guillaume de l'Iſle* : mort en 1667. Ses deux fils héritèrent de ſon mérite.

SANTEUIL (*Jean-Baptiſte*) né à Paris en 1600. Il paſſe pour excellent poëte latin, ſi on peut l'être, & qui ne pouvait faire de vers français. Ses hymnes ſont chantées dans l'égliſe. Comme je n'ai point vécu chez *Mécène* entre *Horace* & *Virgile*, j'ignore ſi ces hymnes ſont auſſi bonnes qu'on le dit : ſi, par exemple, *orbis redemptor nunc redemptus*, n'eſt pas un jeu de mots puérile. Je me défie beaucoup des vers modernes latins : mort en 1697.

SARRASIN (*Jean-François*) né près de Caen en 1605, a écrit agréablement en proſe & en vers : mort en 1655.

SAVARI (*Jacques*) né en 1622. Le premier qui ait écrit ſur le commerce. Il avait été long-tems négociant. Le conſeil le conſulta ſur l'ordonnance de 1670, & il en rédigea preſque tous les articles. Le dictionnaire de commerce qui eſt de lui, & de *Philémon* ſon frère, chanoine de *St. Maur*, fut une entrepriſe auſſi utile que nouvelle ; mais il faut regarder ces livres à-peu-près comme les intérêts des princes, qui changent en moins de cinquante ans. Les objets & les canaux du commerce, les gains, les fineſſes, ne ſont plus aujourd'hui ce qu'ils étaient du tems de *Savari*.

SAUMAISE (*Claude*) né en Bourgogne en 1588. Retiré



Retiré à Leyde pour être libre. Homme d'une éruditioo immenfe. On prétend que le cardinal de *Richelieu* lui offrit une penfion de douze mille francs pour revenir en France, à condition qu'il écrirait à la gloire de ce miniftre, & même qu'il écrirait fa vie ; mais *Saumaife* aimait trop fa liberté & haïffait trop celui qu'il regardait comme le plus grand ennemi de cette même liberté, pour accepter fes offres. Le roi d'Angleterre *Charles II.* l'engagea à compofer *le cri du fang royal contre les parricides de Charles I.* Le livre ne répondit pas à la réputation de l'auteur : *Milton* auteur d'un poëme barbare fur la pomme d'*Adam*, & le modèle de tous les poëmes barbares tirés de l'ancien teftament, réfuta *Saumaife*, mais le réfuta comme une bête féroce combat un fauvage. Ces deux ouvrages d'un pédantifme dégoûtant font tombés dans l'oubli. Les noms des auteurs n'ont pas péri : mort en 1653.

SAURIN (*Jacques*) né à Nîmes en 1677. Il paffa pour le meilleur prédicateur des églifes réformées. Cependant on lui reproche, comme à tous fes confrères, ce qu'on appelle le ftyle refugié. *Il eft difficile*, dit-il, *que ceux qui ont facrifié leur patrie à leur religion parlent leur langue avec pureté*, &c. De fon tems cependant le français ne s'était pas corrompu en Hollande comme il l'eft aujourd'hui. *Bayle* n'avait point le ftyle refugié ; il ne péchait que par une familiarité qui approche quelquefois de la baffeffe. Les défauts du langage des pafteurs calviniftes venaient de ce qu'ils copiaient les phrafes incorrectes des premiers réformateurs ; de plus, prefque tous ayant été élevés à Saumur, en Poitou, en Dauphiné, ou en Languedoc, ils confervaient les manières de parler vicieufes de la province. On créa pour *Saurin* une place de miniftre de la nobleffe à la Haye. Il était favant & homme de plaifir : mort en 1730.

SAURIN (*Jofeph*) né près d'Orange en 1659, de

l'académie des ſciences. C'était un génie propre à tout ; mais on n'a de lui que des extraits du *journal des ſavans*, quelques mémoires de mathématiques, & ſon fameux *factum* contre *Rouſſeau*. Ce procès ſi malheureuſement célèbre fit rechercher toute ſa vie, & ſervit à ſuſciter contre lui les plus infames accuſations. *Rouſſeau* refugié en Suiſſe, & ſachant que ſon ennemi avait été paſteur de l'égliſe réformée à Bercher dans le bailliage d'Yverdun, remua tout pour avoir des témoignages contre lui. Il faut ſavoir que *Joſeph Saurin* dégoûté de ſon miniſtère, livré à la philoſophie & aux mathématiques, avait préféré la France ſa patrie, la ville de Paris & l'académie des ſciences, au village de Bercher. Pour remplir ce deſſein il avait fallu rentrer dans le ſein de l'égliſe romaine, & il y rentra dès l'année 1690. L'évêque de Meaux *Boſſuet* crut avoir converti un miniſtre, & il ne fit que ſervir à la petite fortune d'un philoſophe. *Saurin* retourna en Suiſſe pluſieurs années après pour y recueillir quelques biens de ſa femme qu'il avait perſuadée de quitter auſſi la religion réformée. Les magiſtrats le décrétèrent de priſe de corps, comme un paſteur apoſtat qui avait fait apoſtaſier ſa femme. Cela ſe paſſait en 1712, après le funeſte procès de *Rouſſeau* : & *Rouſſeau* était à Soleure préciſément dans ce tems-là. Ce fut alors que les accuſations les plus flétriſſantes éclatèrent contre *Saurin*. On lui imputa d'anciens délits qui auraient mérité la corde ; on produiſit enſuite contre lui une ancienne lettre dans laquelle il avait fait lui-même, diſait-on, la confeſſion de ſes crimes à un paſteur de ſes amis. Enfin pour comble d'indignité on eut la baſſeſſe cruelle d'imprimer ces accuſations & cette lettre dans pluſieurs journaux, dans les ſupplémens de *Bayle*, dans celui de *Moréri* ; nouveau moyen malheureuſement inventé pour flétrir un homme dans l'Europe : c'eſt étrangement avilir la littérature que

de faire d'un dictionnaire un greffe criminel, & de souiller d'opprobres scandaleux des ouvrages qui ne doivent être que le dépôt des sciences; ce n'était pas sans doute l'intention des premiers auteurs de ces archives de la littérature qu'on a depuis infectées de tant d'additions aussi erronées qu'odieuses. L'art d'écrire est devenu en plusieurs pays un vil métier, dans lequel des libraires qui ne savent pas lire paient des mensonges & des futilités à tant la feuille, à des écrivains mercenaires qui ont fait de la littérature la plus lâche des professions. Il n'est pas permis au moins de consigner dans un dictionnaire des accusations criminelles, & de s'ériger en délateur sans avoir des preuves juridiques. J'ai été à portée d'examiner ces accusations contre *Joseph Saurin*; j'ai parlé au seigneur de la terre de Bercher, dans laquelle *Saurin* avait été pasteur; je me suis adressé à toute la famille du seigneur de cette terre: lui & tous ses parens m'ont dit unanimement qu'ils n'avaient jamais vu la lettre imputée à *Saurin*: ils m'ont tous marqué la plus vive indignation contre l'abus scandaleux dont on a chargé les supplémens aux dictionnaires de *Bayle* & de *Moréri*; & cette juste indignation qu'ils m'ont témoignée doit passer dans le cœur de tous les honnêtes gens. J'ai en main les attestations de trois pasteurs qui avouent que la lettre imputée à *Saurin* est fausse, & qu'elle n'est que l'effet de la calomnie que les gens de lettres emploient souvent les uns contre les autres. *Joseph Saurin* mourut en 1737, en philosophe intrépide qui connaissait le néant de toutes les choses de ce monde, & plein du plus profond mépris pour tous ces vains préjugés, pour toutes ces disputes, pour ces opinions erronées qui surchargent d'un nouveau poids les malheurs innombrables de la vie humaine.

Joseph Saurin a laissé un fils d'un vrai mérite, auteur d'une tragédie de *Spartacus*, dans laquelle il y a des

traits comparables à ceux de la plus grande force de *Corneille*.

SAUVEUR (*Joseph*) né à la Flèche en 1653. Il apprit sans maître les élémens de géométrie. Il est un des premiers qui ait calculé les avantages & les désavantages des jeux de hasard. Il disait, que tout ce que peut un homme en mathématique, un autre le peut aussi. Cela s'entend pour ceux qui se bornent à apprendre, mais non pour les inventeurs. Il avait été muet jusqu'a l'âge de sept ans : mort en 1716.

SCARRON (*Paul I.* fils d'un conseiller de la grand-chambre, né en 1598. Ses comédies sont plus burlesques que comiques. Son *Virgile travesti*, n'est pardonnable qu'à un bouffon. Son *roman comique* est presque le seul de ses ouvrages que les gens de goût aiment encor; mais ils ne l'aiment que comme un ouvrage gai, amusant & médiocre. C'est ce que *Boileau* avait prédit : mort en 1660.

SCUDÉRI (*George* de) né au Havre-de-Grace en 1603. Favorisé du cardinal de *Richelieu*, il balança quelque tems la réputation de *Corneille*. Son nom est plus connu que ses ouvrages : mort en 1667.

SCUDÉRI (*Magdeleine*) sœur de *George*, née au Havre en 1607, plus connue aujourd'hui par quelques vers agéables qui restent d'elle, que par les énormes romans de la *Clélie* & du *Cyrus*. *Louis XIV.* lui donna une pension, & l'accueillit avec distinction. Ce fut elle qui remporta le premier prix d'éloquence fondée par l'académie : morte en 1701.

SEGRAIS (*Jean*) né à Caen en 1625. *Mademoiselle* l'appelle *une manière de bel esprit*; mais c'était en effet un très-bel esprit, & un véritable homme de lettres. Il fut obligé de quitter le service de cette princesse, pour s'être opposé à son mariage avec le comte de *Lausun*. Ses éloges & sa traduction de *Virgile* furent estimés ; mais aujourd'hui on ne les lit plus. Il est remarquable

qu'on a retenu des vers de la *Pharſale*, de *Brébœuf*, & aucun de l'*Eneïde* de *Ségrais*. Cependant *Boileau* loue *Ségrais*, & dénigre *Brebœuf*: mort en 1701.

SENAUT (*Jean-François*) né en 1601. Général de l'oratoire. Prédicateur qui fut à l'égard du père *Bourdaloue*, ce que *Rotrou* eſt pour *Corneille*, ſon prédéceſſeur & rarement ſon égal. Il eſt compté parmi les premiers reſtaurateurs de l'éloquence, plutôt que dans le petit nombre des hommes véritablement éloquens: mort en 1692.

SÉNEÇAI, premier valet-de-chambre de *Marie-Thérèze*. Poëte d'une imagination ſingulière. Son conte du *Kaïmac*, à quelques endroits près, eſt un ouvrage diſtingué. C'eſt un exemple qui apprend qu'on peut très-bien compter d'une autre manière que *la Fontaine*. On peut obſerver que cette pièce, la meilleure qu'il ait faite, eſt la ſeule qui ne ſe trouve pas dans ſon recueil. Il y a auſſi dans ſes *travaux* d'*Apollon* des beautés ſingulières & neuves.

SÉVIGNÉ (*Marie de Rabutin*) née en 1626. Ses lettres remplies d'anecdotes, écrites avec liberté, & d'un ſtyle qui peint & anime tout, ſont la meilleure critique des lettres étudiées où l'on cherche l'eſprit, & encor plus de ces lettres ſuppoſées dans leſquelles on veut imiter le ſtyle épiſtolaire, en étalant de faux ſentimens & de fauſſes aventures à des correſpondans imaginaires. C'eſt dommage qu'elle manque abſolument de goût, qu'elle ne ſache pas rendre juſtice à *Racine*, qu'elle égale l'oraiſon funèbre de *Turenne* prononcée par *Maſcaron* au grand chef-d'œuvre de *Fléchier*: morte en 1696.

SILVA, Juif de Bordeaux, très-célèbre médecin à Paris, a fait un livre eſtimé ſur la ſaignée; il était fort au deſſus de ſon livre. C'était un de ces médecins que *Molière* n'eut pu ni oſé rendre ridicule: mort vers l'année 1746.

SIMON (*Richard*) né en 1638, de l'oratoire. Excellent critique. Son *hiſtoire de l'origine & du progrès des revenus eccléſiaſtiques*, ſon *hiſtoire critique du vieux teſtament*, &c. ſont lues de tous les ſavans : mort à Dieppe en 1712.

SIRMOND (*Jacques*) jéſuite, né vers l'an 1559. L'un des plus ſavans & des plus aimables hommes de ſon tems. On ſait à peine qu'il fut confeſſeur de *Louis XIII.* parce qu'il fit à peine parler de lui dans ce poſte délicat. Il fut préféré par le pape à tous les ſavans d'Italie, pour faire la préface de la collection des conciles. Ses nombreux ouvrages furent très-eſtimés, & ſont très-peu lus : mort en 1651.

SIRMOND (*Jean*) neveu du précédent hiſtoriographe de France, avec le brévet de conſeiller d'état, qui était d'ordinaire attaché à la charge d'hiſtoriographe. L'un de ſes principaux ouvrages eſt la vie du cardinal d'*Amboiſe*, qu'il ne compoſa que pour mettre ce miniſtre au deſſous du cardinal de *Richelieu* ſon protecteur : il fut un des premiers académiciens : mort en 1649.

SORBIERES (*Samuel*) né en Dauphiné en 1610. L'un de ceux qui ont porté le titre d'hiſtoriographe de France. Ami du pape *Clément IX.* avant ſon exaltation, ne recevant que de faibles marques de la généroſité de ce pontife, il lui écrivit : " Saint père, vous envoyez „ des manchettes à celui qui n'a point de chemiſe. „ Il effleura beaucoup de genres de ſciences : mort en 1670.

SUZE (la comteſſe *Henriette* de *Coligni* de la) célèbre dans ſon tems par ſon eſprit & par ſes élégies. C'eſt elle qui ſe fit catholique, parce que ſon mari était huguenot, & qui s'en ſépara, afin (diſait la reine *Chriſtine*) de ne voir ſon mari ni dans ce monde-ci, ni dans l'autre : morte en 1673.

TALLEMANT (*François*) né à la Rochelle en 1620 : ſecond traducteur de *Plutarque* : mort en 1693.

TALLEMANT (*Paul* né à Paris en 1642. Quoiqu'il

fût petit-fils du riche *Montoron*, & fils d'un maître des requêtes qui avait eu deux cent mille livres de rente de notre monnoie d'aujourd'hui, il ſe trouva preſque ſans fortune. *Colbert* lui fit du bien comme aux autres gens de lettres. Il a eu la principale part à l'hiſtoire du roi par médailles : mort en 1712.

TALON (*Omer*) avocat-général du parlement de Paris, a laiſſé des mémoires utiles, dignes d'un bon magiſtrat & d'un bon citoyen; mais ſon éloquence n'eſt pas encor celle du bon tems : mort en 1652.

TARTERON, jéſuite. Il a traduit les ſatires d'*Horace*, de *Perſe* & de *Juvenal*; & a ſupprimé les obſcénités groſſières dont il eſt étrange que *Juvenal* & ſur-tout *Horace* aient ſouillé leurs ouvrages. Il a ménagé en cela la jeuneſſe pour laquelle il croyait travailler; mais ſa traduction n'eſt pas aſſez littérale pour elle; le ſens eſt rendu, mais non pas la valeur des mots.

TERRASSON (l'abbé) né en 1669. Philoſophe pendant ſa vie & à ſa mort. Il y a de beaux morceaux dans ſon *Setos*. Sa traduction de *Diodore* eſt utile, ſon examen d'*Homère* ſans aucun goût : mort en 1750.

THIERS (*Jean-Baptiſte*) né à Chartres en 1641. On a de lui beaucoup de diſſertations. C'eſt lui qui écrivit contre l'inſcription du couvent des cordeliers de Rheims, *à Dieu & à St. François tous deux crucifiés* : mort en 1703.

THOMASSIN (*Louis*) de l'oratoire, né en Provence en 1619. Homme d'une érudition profonde. Il fit le premier des conférences ſur les pères, ſur les conciles & ſur l'hiſtoire. Il oublia ſur la fin de ſa vie tout ce qu'il avait ſu, & ne ſe ſouvint plus d'avoir écrit : mort en 1695.

THOYNARD (*Nicolas*) né à Orléans en 1629. On prétend qu'il a eu grande part au traité du cardinal *Norris* ſur les *époques ſyriennes*. Sa *concordance des évangeliſtes* en grec, paſſe pour un ouvrage curieux.

Il n'était que ſavant, mais il l'était profondément : mort en 1706.

TORCI (*Jean-Baptiſte Colbert* de) neveu du grand *Colbert*, miniſtre d'état ſous *Louis XIV.* a laiſſé des mémoires depuis la paix de Riſwick juſqu'à celle d'Utrecht : ils ont été imprimés pendant qu'on achevait l'édition de cet *eſſai ſur le ſiècle de Louis XIV.* Ils confirment tout ce qu'on y avance. Ces mémoires renferment des détails qui ne conviennent qu'à ceux qui veulent s'inſtruire à fond : ils ſont écrits plus purement que tout les mémoires de ſes prédéceſſeurs : on y reconnaît le goût de la cour de *Louis XIV.* Mais leur plus grand prix eſt dans la ſincérité de l'auteur : c'eſt la vérité, c'eſt la modération elle-même, qui ont conduit ſa plume : mort en 1746.

TOUREIL (*Jacques*) né à Toulouſe en 1656. Célèbre par ſa traduction de *Demoſthène* : mort en 1715.

TOURNEFORT (*Joſeph Pitton* de) né en Provence en 1656. Le plus grand botaniſte de ſon tems. Il fut envoyé par *Louis XIV.* en Eſpagne, en Angleterre, en Hollande, en Grèce & en Aſie, pour perfectionner l'hiſtoire naturelle. Il rapporta treize cent trente-ſix nouvelles eſpèces de plantes, & il nous apprit à connaître les nôtres : mort en 1708.

LE TOURNEUX, né en 1640. Son *année chrétienne* eſt dans beaucoup de mains, quoique miſe à Rome à l'index des livres prohibés, ou plutôt parce qu'elle y eſt miſe : mort en 1686.

TRISTAN *l'Hermite*, gentilhomme de *Gaſton* d'Orléans frère de *Louis XIII.* Le prodigieux & long ſuccès qu'eut ſa tragédie de *Mariamne*, fut le fruit de l'ignorance où l'on était alors. On n'avait pas mieux ; & quand la réputation de cette pièce fut établie, il fallut plus d'une tragédie de *Corneille*, pour la faire oublier. Il y a encor des nations chez qui des ouvrages très-médiocres paſſent pour des chefs-d'œuvres, parce qu'il

ne s'eſt pas trouvé de génie qui les ait ſurpaſſés. On ignore communément que *Triſtan* ait mis en vers l'office de la Vierge, & il n'eſt pas étrange qu'on l'ignore : mort en 1655. Voici ſon épitaphe qu'il compoſa.

Je fis le chien couchant auprès d'un grand ſeigneur.
Je me vis toujours pauvre, & tâchai de paraître.
Je vécus dans la peine, eſpérant le bonheur,
Et mourus ſur un coffre en attendant mon maître.

TURENNES. Ce grand homme nous a laiſſé auſſi des mémoires qu'on trouve dans ſa vie, écrite par *Ramſey*. Nous avons beaucoup de mémoires de nos généraux : mais ils n'ont pas écrit comme *Xénophon* & *Céſar*.

VAILLANT (*Jean-Foi*) né à Beauvais en 1632. Le public lui doit la *ſcience des médailles*, & le roi la moitié de ſon cabinet. Le miniſtre *Colbert* le fit voyager en Italie, en Grèce, en Egypte, en Turquie, en Perſe. Des corſaires d'Alger le prirent en 1674 avec l'architecte *Deſgodets*. Le roi les racheta tous deux. Jamais ſavant n'eſſuya plus de dangers : mort en 1706.

VAILLANT (*Jean-François*) né à Rome en 1665, pendant les voyages de ſon père. Antiquaire comme lui : mort en 1708.

VALINCOURT (*Jean-Baptiſte-Henri du Trouſſet* de) né en 1653. Une épître que *Deſpréaux* lui a adreſſée, fait ſa plus grande réputation. On a de lui quelques petits ouvrages. Il était bon littérateur. Il fit une aſſez grande fortune, qu'il n'eût pas faite, s'il n'eût été qu'homme de lettres. Les lettres ſeules dénuées de cette ſagacité laborieuſe qui rend un homme utile, ne procurent preſque jamais qu'une vie malheureuſe & mépriſée. Un des meilleurs diſcours qu'on ait jamais prononcés à l'académie eſt celui dans lequel M. de *Valincourt* tâche de guérir l'erreur de ce nombre prodigieux de jeunes gens, qui prenant leur fureur d'écrire pour un talent, vont préſenter de mauvais vers à des princes,

inondent le public de leurs brochures, & qui accusent l'ingratitude du siècle, parce qu'ils sont inutiles au monde & à eux-mêmes. Il les avertit que les professions qu'on croit les plus basses, sont fort supérieures à celle qu'ils ont embrassée : mort en 1730.

VALOIS (*Adrien*) né à Paris en 1607. Historiographe de France. Ses meilleurs ouvrages sont sa *notice des Gaules*, & son *histoire de la première race* : mort en 1692.

VALOIS (*Henri*) frère du précédent, né en 1604. Ses ouvrages sont moins utiles à des Français, que ceux de son frère : mort en 1676.

VARIGNON (*Pierre*) né à Caen en 1654. Mathématicien célèbre : mort en 1722.

VARILLAS (*Antoine*) né dans la Marche en 1624. Historien plus agréable qu'exact : mort en 1696.

LE VASSOR (*Michel*) de l'oratoire. Refugié en Angleterre. Son *histoire de Louis XIII.* diffuse, pesante & satirique, a été recherchée pour beaucoup de faits singuliers qui s'y trouvent : mais c'est un déclamateur odieux, qui dans l'histoire de *Louis XIII.* ne cherche qu'à décrier *Louis XIV.* qui attaque les morts & les vivans ; il ne se trompe que sur peu de faits, & passé pour s'être trompé dans tous ses jugemens : mort en 1718.

VAVASSEUR, né dans le Charolois en 1605. Jésuite, grand littérateur. Il fit voir le premier que les Grecs & les Romains n'ont jamais connu le style burlesque, qui n'est qu'un reste de barbarie : mort en 1681.

VAUBAN (le maréchal de) né en 1633. Sa dixme réelle n'a pu être exécutée, & est en effet impraticable. On a de lui plusieurs mémoires dignes d'un si bon citoyen : mort en 1707.

VAUGELAS (*Claude Favre* de) né à Chamberri en 1585. C'est un des premiers qui ont épuré & réglé la langue, & de ceux qui pouvaient faire des vers italiens

ſans en pouvoir faire de français. Il retoucha pendant trente ans ſa traduction de *Quinte-Curce*. Tout homme qui veut bien écrire doit corriger ſes ouvrages toute ſa vie : mort en 1650.

LE VAYER (*François*) né à Paris en 1588. Précepteur de *Monſieur* frère de *Louis XIV.* & qui enſeigna le roi un an. Hiſtoriographe de France, conſeiller d'état, grand pyrrhonien & connu pour tel. Son pyrrhoniſme n'empêcha pas qu'on ne lui confiât une éducation ſi précieuſe. On trouve beaucoup de ſcience & de raiſon dans ſes ouvrages trop diffus. Il combattit le premier avec ſuccès cette opinion qui nous ſied ſi mal, que notre morale vaut mieux que celle de l'antiquité.

Son traité de *la vertu des payens*, eſt eſtimé des ſages. Sa deviſe était :

De las coſas mas ſeguras
La mas ſegura es dudar.

comme celle de *Montagne* était : *Que ſais-je ?* mort en 1672.

VEISSIERES (*mathurin de* LA CROZE) né à Nantes en 1661. Bénédictin à Paris. Sa liberté de penſer, & un prieur contraire à cette liberté lui firent quitter ſon ordre & ſa religion. C'était une bibliothèque vivante, & ſa mémoire était un prodige. Outre les choſes utiles & agréables qu'il ſavait, il en avait étudié d'autres qu'on ne peut ſavoir, comme l'ancienne langue Egyptienne. Il y a de lui un ouvrage eſtimé, c'eſt *le chriſtianiſme des Indes.* Ce qu'on y trouve de plus curieux, c'eſt que les Bramines croient l'unité d'un DIEU, laiſſant les idoles au peuple. La fureur d'écrire eſt telle, qu'on a écrit la vie de cet homme en un volume auſſi gros que la vie d'*Alexandre.* Ce petit extrait encor trop long aurait ſuffi : mort à Berlin en 1739.

VERGIER (*Jacques*) né à Paris en 1675. Il eſt à l'égard de *la Fontaine* ce que *Campiſtron* eſt à *Racine.*

Imitateur faible, mais naturel : mort aſſaſſiné à Paris par des voleurs en 1720. On laiſſe entendre dans le *Moréri*, qu'il avait fait une parodie contre un prince puiſſant qui le fit tuer. Ce conte eſt faux.

VERTOT (*René-Aubert*) né en Normandie en 1655. Hiſtorien agréable & élégant : mort en 1735.

VICHART DE SAINT-RÉAL (*Céſar*) né à Chamberri, mais élevé en France. Son *hiſtoire de la conjuration de Veniſe*, eſt un chef-d'œuvre. Sa *vie de* JESUS-CHRIST eſt bien différente : mort en 1692.

VILLARS DE MONFAUCON (l'abbé de) né en 1635, célèbre par le *comte de Gabalis*. C'eſt une partie de l'ancienne mythologie des Perſes. L'auteur fut tué en 1673 d'un coup de piſtolet. On dit que les Sylphes l'avaient aſſaſſiné pour avoir révélé leurs myſtères.

VILLARS (le maréchal duc de) né en 1652. Le premier tome des mémoires qui portent ſon nom, eſt entiérement de lui. Il ſavait par cœur les beaux endroits de *Corneille*, de *Racine* & de *Molière*. Je lui entendis dire un jour à un homme d'état fort célèbre, qui était étonné qu'il ſût tant de vers de comédie, *j'en ai moins joué que vous, mais j'en ſais davantage* : mort en 1734.

VILLEDIEU (madame de). Ses romans lui firent de la réputation. Au reſte on eſt bien éloigné de vouloir donner ici quelque prix à tous ces romans dont la France a été & eſt encor inondée ; ils ont preſque tous été, excepté *Zaïde*, des productions d'eſprits faibles, qui écrivent avec facilité des choſes indignes d'être lues par des eſprits ſolides ; ils ſont même pour la plupart dénués d'imagination, & il y en a plus dans quatre pages de l'*Arioſte*, que dans tous ces inſipides écrits qui gâtent le goût des jeunes gens : morte en 1683.

VILLIERS (*Pierre*) né à Coignac en 1648. Jéſuite. Il cultiva les lettres comme tous ceux qui ſont ſortis de cet ordre. Ses ſermons & ſon poëme ſur l'art de prêcher eurent de ſon tems quelque réputation. Ses

ſtances ſur la ſolitude, ſont fort au deſſus de celles de *Saint Amant*, qu'on avait tant vantées ; mais ne ſont pas encor tout-à-fait dignes d'un ſiècle ſi au deſſus de celui de *Saint Amant* : mort en 1728.

VOITURE (*Vincent*) né à Amiens en 1598. C'eſt le premier qui fut en France ce qu'on appelle un bel eſprit. Il n'eut guère que ce métite dans ſes écrits, ſur leſquels on ne peut ſe former le goût ; mais ce mérite était alors très-rare. On a de lui de très-jolis vers, mais en petit nombre. Ceux qu'il fit pour la reine *Anne d'Autriche*, & qu'on n'imprima pas dans ſon recueil, ſont un monument de cette reine, dont les frondeurs laſsèrent la douceur & la bonté.

. . . .
. . . .
Je penſais ſi le cardinal,
J'entens celui de la Valette,
Pouvait voir l'éclat ſans égal,
Dans lequel maintenant vous ête, (1)
J'entens celui de la beauté,
Car auprès je n'eſtime guère,
Cela ſoit dit ſans vous déplaire,
Tout l'éclat de la majeſté.

Il fit auſſi des vers italiens & eſpagnols, avec ſuccès : mort en 1648.

Ce n'eſt pas la peine de pouſſer plus loin ce catalogue. On y voit un petit nombre de grands génies, un aſſez grand d'imitateurs, & on pourrait donner une liſte beaucoup plus longue des ſavans. Il ſera difficile déſormais qu'il s'éleve des génies nouveaux, à moins que d'autres mœurs, une autre ſorte de gouvernement,

(1) Alors on était dans l'uſage de retrancher dans les vers les lettres finales qui incommodaient : *vous ête*, pour *vous êtes*. C'eſt ainſi qu'en uſent les Italiens & les Anglais. La Poéſie françaiſe eſt trop gênée & très-ſouvent trop proſaïque.

ne donnent un tour nouveau aux eſprits. Il ſera impoſſible qu'il ſe forme des ſavans univerſels, parce que chaque ſcience eſt devenue immenſe. Il faudra néceſſairement que chacun ſe réduiſe à cultiver une petite partie du vaſte champ que le ſiècle de *Louis XIV.* a défriché.



ARTISTES CÉLEBRES.

Des Musiciens.

La muſique françaiſe, du moins la vocale, n'a été juſqu'ici du goût d'aucune autre nation. Elle ne pouvait l'être, parce que la proſodie françaiſe eſt différente de toutes celles de l'Europe. Nous appuyons toujours ſur la dernière ſyllabe, & toutes les autres nations peſent ſur la pénultième, ou ſur l'antépénultième, ainſi que les Italiens. Notre langue eſt la ſeule qui ait des mots terminés par des *e* muets, & ces *e* qui ne ſont pas prononcés dans la déclamation ordinaire, le ſont dans la déclamation notée, & le ſont d'une manière uniforme, *gloi-reu*, *viЀoi-reu*, *barbari-eu*, *furi-eu*.... Voilà ce qui rend la plupart de nos airs & notre récitatif inſupportable à quiconque n'y eſt pas accoutumé. Le climat refuſe encor aux voix la légéreté que donne celui d'Italie; nous n'avons point l'habitude qu'on a chez le pape & dans les autres cours Italiennes, de priver les hommes de leur virilité pour leur donner une voix plus belle que celle des femmes. Tout cela joint à la lenteur de notre chant, qui fait un étrange contraſte avec la vivacité de notre nation, rendra toujours la muſique françaiſe propre pour les ſeuls Français.

Malgré toutes ces raisons, les étrangers qui ont été long-tems en France, conviennent que nos musiciens ont fait des chefs-d'œuvres en ajustant leurs airs à nos paroles, & que cette déclamation notée est souvent une expression admirable, mais elle ne l'est que pour des oreilles très-accoutumées, & il faut une exécution parfaite.

La musique instrumentale s'est ressentie un peu de la monotonie & de la lenteur qu'on reproche à la vocale; mais plusieurs de nos symphonies, & sur-tout nos airs de danse, ont trouvé plus d'applaudissement chez les autres nations. On les exécute dans beaucoup d'*opéras* italiens; il n'y en a presque jamais d'autres chez un roi qui entretient un des meilleurs *opéras* de l'Europe, & qui parmi ses autres talens singuliers a cultivé avec un très-grand soin celui de la musique.

Jean-Baptiste LULLI, né à Florence en 1633, amené en France à l'âge de quatorze ans, & ne sachant encor que jouer du violon, fut le père de la vraie musique en France. Il sut accommoder son art au génie de la langue; c'était l'unique moyen de réussir. Il est à remarquer qu'alors la musique italienne ne s'éloignait pas de la gravité & de la noble simplicité que nous admirons encor dans les récitatifs de *Lulli.*

Rien ne ressemble plus à ces récitatifs que le fameux motet de *Luigi* chanté en Italie avec tant de succès dans le dix-septième siècle, & qui commence ainsi.

Sunt breves mundi rosæ, sunt fugitivi flores,
Frondes veluti annosæ, sunt labiles honores.

Il faut bien observer que dans cette musique de pure déclamation, qui est la *Mélopée* des anciens, c'est principalement la beauté naturelle des paroles qui produit la beauté du chant; on ne peut bien déclamer que ce qui mérite de l'être. C'est à quoi on se méprit beaucoup du tems de *Quinault* & de *Lulli.* Les poëtes étaient jaloux du poëte, & ne l'étaient pas du musicien. *Boileau* reproche à *Quinault*

Ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des sons de la musique.

Les passions tendres que *Quinault* exprimait si bien, étaient sous sa plume la peinture vraie du cœur humain, bien plus qu'une morale lubrique. *Quinault* par sa diction échauffait encor plus la musique, que l'art de *Lulli* n'échauffait ses paroles. Il fallait ces deux hommes & des acteurs, pour faire de quelques scènes d'*Aris*, d'*Armide* & de *Roland* un spectacle tel que ni l'antiquité, ni aucun peuple contemporain n'en connut. Les airs détachés, les ariettes, ne répondirent pas à la perfection de ces grandes scènes. Ces airs, ces petites chansons, étaient dans le goût de nos *noëls;* ils ressemblaient aux *barcaroles* de Venise: c'était tout ce qu'on voulait alors. Plus cette musique était faible, plus on la retenait aisément. Mais le récitatif est si beau, que *Rameau* n'a jamais pu l'égaler. Il me faut des chanteurs, disait-il, & à *Lulli* des acteurs. *Rameau* a enchanté les oreilles, *Lulli* enchantait l'ame: c'est un des grands avantages du siècle de *Louis XIV.* que *Lulli* ait rencontré un *Quinault.*

Après *Lulli*, tous les musiciens, comme *Colasse*, *Campra*, *Destouches* & les autres, ont été ses imitateurs, jusqu'à ce qu'enfin *Rameau* est venu, qui s'est élevé au dessus d'eux par la profondeur de son harmonie, & qui a fait de la musique un art nouveau.

A l'égard des musiciens de Chapelle, quoiqu'il y en ait plusieurs célèbres en France, leurs ouvrages n'ont point encor été exécutés ailleurs.

Des Peintres.

Il n'en est pas de la peinture comme de la musique. Une nation peut avoir un chant qui ne plaise qu'à elle, parce que le génie de sa langue n'en admettra pas d'autres; mais les peintres doivent représenter la nature,

qui eſt la même dans tous les pays, & qui eſt vue avec les mêmes yeux.

Il faut pour qu'un peintre ait une juſte réputation, que ſes ouvrages aient un prix chez les étrangers. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir un petit parti, & d'être loué dans de petits livres; il faut être acheté.

Ce qui reſſerre quelquefois les talens des peintres, eſt ce qui ſemblerait devoir les étendre. C'eſt le goût académique, c'eſt la manière qu'ils prennent d'après ceux qui préſident. Les académies ſont ſans doute très-utiles pour former des élèves, ſur-tout quand les directeurs travaillent dans le grand goût; mais ſi le chef a le goût petit; ſi ſa manière eſt aride & léchée, ſi ſes figures grimacent, ſi ſes tableaux ſont peints comme les éventails; les élèves ſubjugués par l'imitation ou par l'envie de plaire à un mauvais maître, perdent entiérement l'idée de la belle nature. Il y a une fatalité ſur les académies: aucun ouvrage, qu'on appelle académique, n'a été encor en aucun genre un ouvrage de génie. Donnez-moi un artiſte tout occupé de la crainte de ne pas ſaiſir la manière de ſes confrères, ſes productions ſeront compaſſées & contraintes. Donnez-moi un homme d'un eſprit libre, plein de la nature qu'il copie, il réuſſira. Preſque tous les artiſtes ſublimes, ou ont fleuri avant les établiſſemens des académies, ou ont travaillé dans un goût différent de celui qui régnait dans ces ſociétés.

Corneille, *Racine*, *Deſpréaux*, le peintre *le Moine*, non-ſeulement prirent une route différente de leurs confrères, mais ils les avaient preſque tous pour ennemis.

Nicolas POUSSIN, né aux Andelis en Normandie en 1599, fut l'élève de ſon génie; il ſe perfectionna à Rome. On l'appelle le peintre des gens d'eſprit; on pourrait auſſi l'appeller celui des gens de goût. Il n'a d'autre défaut que celui d'avoir outré le ſombre du coloris de l'école romaine. Il était dans ſon tems le plus grand peintre de l'Europe. Rappellé de Rome à Paris, il y

céda à l'envie & aux cabales ; il ſe retira : c'eſt ce qui eſt arrivé à plus d'un artiſte. Le *Pouſſin* retourna à Rome, où il vécut pauvre, mais content. Sa philoſophie le mit au deſſus de la fortune : mort en 1665.

Euſtache LE SUEUR, né à Paris en 1717, n'ayant eu que *Vouet* pour maître, devint cependant un peintre excellent. Il avait porté l'art de la peinture au plus haut point, lorſqu'il mourut à l'âge de trente-huit ans en 1655.

BOURDON & LE VALENTIN ont été célèbres. Trois des meilleurs tableaux qui ornent l'égliſe de *St. Pierre* de Rome, ſont du *Pouſſin*, du *Bourdon* & du *Valentin.*

Charles LE BRUN, né à Paris en 1619. A peine eut-il développé ſon talent, que le ſur-intendant *Fouqnet*, l'un des plus généreux & des plus malheureux hommes qui aient jamais été, lui donna une penſion de vingt-quatre mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui. Il eſt à remarquer que ſon tableau *de la famille de Darius*, qui eſt à Verſailles, n'eſt point effacé par le coloris du tableau de *Paul Véronèſe* qu'on voit vis-à-vis, & le ſurpaſſe beaucoup par le deſſin, la compoſition, la dignité, l'expreſſion & la fidélité du *coſtume.* Les eſtampes de ſes tableaux des *batailles d'Alexandre* ſont encor plus recherchées que les *batailles de Conſtantin* par *Raphaël* & par *Jules Romain* : mort en 1690.

Pierre MIGNARD, né à Troyes en Champagne en 1610, fut le rival de *Le Brun* pendant quelque tems, mais il ne l'eſt pas aux yeux de la poſtérité : mort en 1695.

Claude GELÉE, dit *Claude* LORRAIN. Son père qui en voulait faire un garçon pâtiſſier, ne prévoyait pas qu'un jour ſon fils ferait des tableaux qui ſeraient regardés comme ceux d'un des premiers payſagiſtes de l'Europe : mort à Rome en 1678.

CASE. On a de lui des tableaux qui commencent à être d'un grand prix. On rend trop tard juſtice en

France aux bons artiſtes. Leurs ouvrages médiocres y ſont trop de tort à leurs chefs-d'œuvres. Les Italiens au contraire paſſent chez eux le médiocre en faveur de l'excellent. Chaque nation cherche à ſe faire valoir. Les Français font valoir les autres nations en tout genre.

Joſeph PAROSSEL, né en 1648. Bon peintre, & ſurpaſſé par ſon fils : mort en 1704.

Jean JOUVENET, né à Rouen en 1644, élève de *Le Brun*, inférieur à ſon maître quoique bon peintre. Il a point preſque tous les objets d'une couleur jaune. Il les voyait de cette couleur par une ſingulière conformation d'organes : mort en 1717.

Jean-Baptiſte SANTERRE. Il y a de lui des tableaux de chevalet admirables, d'un coloris vrai & tendre. Son tableau d'*Adam* & d'*Eve* eſt un des plus beaux qu'il y ait en Europe. Celui de *Ste. Thérèſe* dans la chapelle de Verſailles eſt un chef-d'œuvre de grace, & on ne lui a reproché que d'être trop voluptueux pour un tableau d'autel.

LA FOSSE s'eſt diſtingué par un mérite à-peu-près ſemblable.

Bon BOULOGNE, excellent peintre; la preuve en eſt que ſes tableaux ſont vendus fort cher.

Louis BOULOGNE; ſes tableaux qui ne ſont pas ſans mérite ſont moins recherchés que ceux de ſon frère.

RAOUS, peintre inégal; mais quand il a réuſſi, il a égalé le *Rimbrand*.

RIGAUT : quoiqu'il n'ait guère de réputation que dans le portrait, le grand tableau où il a repréſenté le cardinal de *Bouillon* ouvrant l'année-ſainte, eſt un chef-d'œuvre égal aux plus beaux ouvrages de *Rubens*.

DE TROIE a travaillé dans le goût de *Rigaut*. On a de ſon fils des tableaux d'hiſtoire eſtimés.

VATEAU a été dans le gracieux à-peu-près ce que *Tenières* a été dans le groteſque. Il a fait des diſciples dont les tableaux ſont recherchés.

LE MOINE a peut-être ſurpaſſé tous ces peintres par la compoſition *du ſallon d'Hercule* à Verſailles. Cette apothéoſe d'*Hercule* était une flatterie pour le cardinal *Hercule de Fleuri*, qni n'avait rien de commun avec l'*Hercule* de la fable. Il eût mieux valu dans le ſallon d'un roi de France repréſenter l'apothéoſe de *Henri IV*. *Le Moine* envié de ſes confrères, & ſe croyant mal récompenſé du cardinal, ſe tua de déſeſpoir.

Quelques autres ont excellé à peindre des animaux, comme DESPORTES & OUDRI : d'autres ont réuſſi dans la mignature; pluſieurs dans le portrait. Quelques peintres, & ſur-tout le célèbre VANLO, ſe diſtinguent aujourd'hui dans de plus grands genres; & il eſt à croire que cet art ne périra pas.

DES SCULPTEURS, ARCHITECTES, GRAVEURS, &c.

La ſculpture a été pouſſée à ſa perfection ſous *Louis XIV*. & ſe ſoutient dans ſa force ſous *Louis XV*.

Jacques SARRASIN, né en 1598, fit des chefs-d'œuvres à Rome pour le pape *Clément VIII*. Il travailla à Paris avec le même ſuccès : mort en 1660.

Pierre PUGET, né en 1663, architecte, ſculpteur & peintre : célèbre par pluſieurs chefs-d'œuvres qu'on voit à Marſeille & à Verſailles : mort en 1695.

LE GROS & THEODON ont embelli l'Italie de leurs ouvrages. Ils firent chacun à Rome deux modèles qui l'emportèrent au concours ſur tous les autres, & qui ſont comptés parmi les chefs-d'œuvres. *Le Gros* mourut à Rome en 1719.

François GIRARDON, né en 1627, a égalé tout ce que l'antiquité a de plus beau, par les bains d'*Apollon*, & par le tombeau du cardinal de *Richelieu* : mort en 1715.

LES COISEVAUX & les COUSTOUX & beaucoup d'autres ſe ſont très-diſtingués, & ſont encor ſurpaſſés

aujourd'hui par quatre ou cinq de nos ſculpteurs modernes.

CHAUVEAU, NANTEUIL, MEULAN, AUDRAN, HEDELING, LE CLERC, les DREVET, POILLY, PICART, DUCHANGE, ſuivis encor par de meilleurs artiſtes, ont réuſſi dans les tailles-douces, & leurs eſtampes ornent dans l'Europe les cabinets de ceux qui ne peuvent avoir de tableaux.

De ſimples orfèvres, tels que BALIN & GERMAIN ont mérité d'être mis au rang des plus célèbres artiſtes, par la beauté de leur deſſin, & par l'élégance de leur exécution.

Il n'eſt pas auſſi facile à un génie né avec le grand goût de l'architecture de faire valoir ſes talens, qu'à tout autre artiſte. Il ne peut élever de grands monumens que quand des princes les ordonnent. Plus d'un bon architecte a eu des talens inutiles.

François MANSARD a été un des meilleurs architectes de l'Europe. Le château, ou plutôt le palais de *Maiſons* auprès de Saint-Germain, eſt un chef-d'œuvre, parce qu'il eut la liberté entière de ſe livrer à ſon génie.

Jules-Hardouin MANSARD ſon neveu fit une fortune immenſe ſous *Louis XIV*. & fut ſur-intendant des bâtimens. La belle chapelle des invalides eſt de lui. Il ne put déployer tous ſes talens dans celle de Verſailles, où il fut gêné par le terrain.

On reproche à la ville de Paris de n'avoir que deux fontaines dans le bon goût; l'ancienne de *Jean Gougeon*, & la nouvelle de *Bouchardon*; encor ſont-elles toutes deux mal placées. On lui reproche de n'avoir d'autre théatre magnifique que celui du Louvre, dont on ne fait point d'uſage, & de ne s'aſſembler que dans des ſalles de ſpectacles ſans goût, ſans proportion, ſans ornement, & auſſi défectueuſes dans l'emplacement que dans la conſtruction : tandis que des villes de provin-

ces donnent à la capitale un exemple qu'elle n'a pas encor ſuivi.

La France a été diſtinguée par d'autres ouvrages publics d'une plus grande importance; ce ſont les vaſtes hôpitaux, les magaſins, les ponts de pierre, les quais, les immenſes levées qui retiennent les rivières dans leur lit, les canaux, les écluſes, les ports, & ſur-tout l'architecture militaire de tant de places frontières, où la ſolidité ſe joint à la beauté. On connaît aſſez les ouvrages élevés ſur les deſſins de PERRAULT, de LEVAU, & de DORBAY.

L'art des jardins a été créé & perfectionné par LE NOTRE pour l'agréable, & par LA QUINTINIE pour l'utile. Il n'eſt pas vrai que *Le Nôtre* ait pouſſé la ſimplicité juſqu'à embraſſer familiérement le roi & le pape. Son élève *Collinau* m'a proteſté que ces hiſtoriettes rapportées dans tant de dictionnaires ſont fauſſes, & on n'a pas beſoin de ce témoignage pour ſavoir qu'un intendant des jardins ne baiſe point les papes & les rois des deux côtés.

La gravure en pierres précieuſes, les coins des médailles, les fontes des caractères pour l'imprimerie, tout cela s'eſt reſſenti des progrès rapides des autres arts.

Les horlogers, qu'on peut regarder comme des phyſiciens de pratique, ont fait admirer leur eſprit dans leur travail.

On a nuancé les étoffes, & même l'art qui les embellit, avec une intelligence & un goût ſi rare, que telle étoffe, qui n'a été portée que par luxe, méritait d'être conſervée comme un monument d'induſtrie.

On a commencé à faire de la porcelaine à Saint-Cloud avant qu'on en fît dans le reſte de l'Europe.

Enfin le ſiècle paſſé a mis celui où nous ſommes, en état de raſſembler en un corps, & de tranſmettre à la poſtérité le dépôt de toutes les ſciences & de tous les arts, tous pouſſés auſſi-loin que l'induſtrie humaine a

pu aller; & c'eſt à quoi a travaillé une ſociété de ſavans, remplis d'eſprit & de lumières. Cet ouvrage immenſe & immortel ſemble accuſer la briéveté de la vie des hommes. Il a été commencé par meſſieurs *Dalembert* & *Diderot*, traverſé & perſécuté par l'envie & par l'ignorance, ce qui eſt le deſtin de toutes les grandes entrepriſes. Il eût été à ſouhaiter que quelques mains étrangères n'euſſent pas défiguré cet important ouvrage par des déclamations puériles & des lieux communs inſipides, qui n'empêchent pas que le reſte de l'ouvrage ne ſoit utile au genre humain.





CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION

AU SIÈCLE

DE LOUIS XIV.

CE n'eſt pas ſeulement la *vie de Louis XIV.* qu'on prétend écrire ; on ſe propoſe un plus grand objet. On veut eſſayer de peindre à la poſtérité, non les actions d'un ſeul homme, mais l'eſprit des hommes dans le ſiècle le plus éclairé qui fût jamais.

Tous les ans ont produit des héros & des politiques : tous les peuples ont éprouvé des révolutions : toutes les hiſtoires ſont preſqu'égales pour qui ne veut mettre que des faits dans ſa mémoire. Mais quiconque penſe, & ce qui eſt encor plus rare, quiconque a du goût, ne compte que quatre ſiècles dans l'hiſtoire du monde. Ces quatre âges heureux ſont ceux où les arts ont été perfectionnés, & qui ſervant d'époque à la grandeur de l'eſprit humain, ſont l'exemple de la poſtérité.

Le premier de ces ſiècles à qui la véritable gloire eſt attachée, eſt celui de *Philippe* & d'*Alexandre*, ou celui de *Péricles*, des *Démoſthène*, des *Ariſtote*, des *Platon*, des *Appelles*, des *Phidias*, des *Praxitèle ;* & cet honneur a été renfermé dans les limites de la Grèce ; le reſte de la terre alors connue était barbare.

Le ſecond âge eſt celui de *Céſar* & d'*Auguſte*, déſigné encor par les noms de *Lucrèce*, de *Ciceron*, de *Tite-Live*, de *Virgile*, d'*Horace*, *d'Ovide*, de *Varron*, de *Vitruve*.

Le troiſième eſt celui qui ſuivit la priſe de Conſtantinople par *Mahomet II.* Le lecteur peut ſe ſouvenir qu'on

vit alors en Italie une famille de ſimples citoyens faire ce que devaient entreprendre les rois de l'Europe. Les *Médicis* appellèrent à Florence les ſavans, que les Turcs chaſſaient de la Grèce; c'était le tems de la gloire de l'Italie. Les beaux-arts y avaient déjà repris une vie nouvelle; les Italiens les honorèrent du nom de *vertu*, comme les premiers Grecs les avaient caractériſés du nom de *ſageſſe*. Tout tendait à la perfection.

Les arts, toujours tranſplantés de Grèce en Italie, ſe trouvaient dans un terrain favorable, où ils fructifiaient tout-à-coup. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Eſpagne, voulurent à leur tour avoir de ces fruits; mais, ou ils ne vinrent point dans ces climats, ou bien ils dégénérèrent trop vîte.

François I. encouragea des ſavans, mais qui ne furent que ſavans : il eut des architectes; mais il n'eut ni des *Michel-Ange*, ni des *Palladio* : il voulut en vain établir des écoles de peinture; les peintres Italiens qu'il appella ne firent point d'élèves Français. Quelques épigrammes & quelques contes libres compoſaient toute notre poéſie. *Rabelais* était notre ſeul livre de proſe à la mode, du tems de *Henri II.*

En un mot, les Italiens ſeuls avaient tout, ſi vous en exceptez la muſique, qui n'était pas encor perfectionnée, & la philoſophie expérimentale, inconnue par-tout également, & qu'enfin *Galilée* fit connaître.

Le quatrième ſiècle eſt celui qu'on nomme le ſiècle de *Louis XIV.* & c'eſt peut-être celui des quatre qui approche le plus de la perfection. Enrichi des découvertes des trois autres, il a plus fait en certains genres que les trois enſemble. Tous les arts à la vérité n'ont point été pouſſés plus loin que ſous les *Médicis*, ſous les *Auguſte* & les *Alexandre*; mais la raiſon humaine en général s'eſt perfectionnée. La ſaine philoſophie n'a été connue que dans ce tems : & il eſt vrai de dire, qu'à commencer depuis les dernières années du cardinal de *Richelieu*,

jufqu'à celles qui ont fuivi la mort de *Louis XIV.* il s'eft fait dans nos arts, dans nos efprits, dans nos mœurs, comme dans notre gouvernement, une révolution générale qui doit fervir de marque éternelle à la véritable gloire de notre patrie. Cette heureufe influence ne s'eft pas même arrêtée en France; elle s'eft étendue en Angleterre; elle a excité l'émulation dont avait alors befoin cette nation fpirituelle & profonde; elle a porté le goût en Allemagne, les fciences en Ruffie; elle a même ranimé l'Italie qui languiffait, & l'Europe a dû fa politeffe & l'efprit de la fociété à la cour de *Louis XIV.*

Il ne faut pas croire que ces quatre fiècles aient été exempts de malheurs & de crimes. La perfection des arts cultivés par des citoyens paifibles n'empêche pas les princes d'être ambitieux, les peuples d'être féditieux, les prêtres & les moines d'être quelquefois remuans & fourbes. Tous les fiècles fe reffemblent par la méchanceté des hommes; mais je ne connais que ces quatre âges diftingués par les grands talens.

Avant le fiècle que j'appelle de *Louis XIV.* & qui commence à-peu-près à l'établiffement de l'académie françaife; les Italiens appellaient tous les ultramontains du nom de barbares: il faut avouer que les Français méritaient en quelque forte cette injure. Leurs pères joignaient la galanterie romanefque des Maures à la groffiéreté gothique; ils n'avaient prefque aucun des arts aimables; ce qui prouve que les arts utiles étaient négligés: car lorfqu'on a perfectionné ce qui eft néceffaire, on trouve bientôt le beau & l'agréable; & il n'eft pas étonnant que la peinture, la fculpture, la poéfie, l'éloquence, la philofophie, fuffent prefqu'inconnues à une nation, qui ayant des ports fur l'Océan & fur la Méditerranée, n'avait pourtant point de flotte, & qui aimant le luxe à l'excès, avait à peine quelques manufactures groffières.

Les Juifs, les Génois, les Vénitiens, les Portugais, les Flamans, les Hollandais, les Anglais firent tour-

à-tour le commerce de la France, qui en ignorait les principes. *Louis XIII.* à ſon avénement à la couronne n'avait pas un vaiſſeau; Paris ne contenait pas quatre cent mille hommes, & n'était pas décoré de quatre beaux édifices; les autres villes du royaume reſſemblaient à ces bourgs qu'on voit au-delà de la Loire. Toute la nobleſſe cantonnée à la campagne dans des donjons entourés de foſſés, opprimait ceux qui cultivent la terre. Les grands chemins étaient preſque impraticables, les villes étaient ſans police; l'état ſans argent, & le gouvernement preſque toujours ſans crédit parmi les nations étrangères.

On ne doit pas ſe diſſimuler, que depuis la décadence de la famille de *Charlemagne*, la France avait langui plus ou moins dans cette faibleſſe, parce qu'elle n'avait preſque jamais joui d'un bon gouvernement.

Il faut pour qu'un état ſoit puiſſant, ou que le peuple ait une liberté fondée ſur les loix, ou que l'autorité ſouveraine ſoit affermie ſans contradiction. En France les peuples furent eſclaves juſques vers le tems de *Philippe-Auguſte*; les ſeigneurs furent tyrans juſqu'à *Louis XI.* & les rois, toujours occupés à ſoutenir leur autorité contre leurs vaſſaux, n'eurent jamais ni le tems de ſonger au bonheur de leurs ſujets, ni le pouvoir de les rendre heureux.

Louis XI. fit beaucoup pour la puiſſance royale, mais rien pour la félicité & la gloire de la nation. *François I.* fit naître le commerce, la navigation, les lettres & tous les arts; mais il fut trop malheureux pour leur faire prendre racine en France, & tous périrent avec lui. *Henri le Grand* allait retirer la France des calamités & de la barbarie où trente ans de diſcorde l'avaient replongée, quand il fut aſſaſſiné dans ſa capitale, an milieu du peuple dont il commençait à faire le bonheur. Le cardinal de *Richelieu*, occupé d'abaiſſer la maiſon d'*Autriche*, le calviniſme & les

grands, ne jouit point d'une puiſſance aſſez paiſible pour réformer la nation; mais au moins il commença cet heureux ouvrage.

Ainſi pendant neuf cents années, le génie des Français a été preſque toujours rétréci ſous un gouvernement gothique au milieu des diviſions & des guerres civiles, n'ayant ni loix ni coutumes fixes, changeant de deux ſiècles en deux ſiècles un langage toujours groſſier; les nobles ſans diſcipline, ne connaiſſant que la guerre & l'oiſiveté; les eccléſiaſtiques vivant dans le déſordre & dans l'ignorance: & les peuples ſans induſtrie, croupiſſant dans leur misère.

Les Français n'eurent part, ni aux grandes découvertes, ni aux inventions admirables des autres nations: l'imprimerie, la poudre, les glaces, les téleſcopes, le compas de proportion, la machine pneumatique, le vrai ſyſtême de l'univers, ne leur appartiennent point; ils faiſaient des tournois, pendant que les Portugais & les Eſpagnols découvraient & conquéraient de nouveaux mondes à l'orient & à l'occident du monde connu. *Charles-Quint* prodiguait déjà en Europe les tréſors du Mexique, avant que quelques ſujets de *François I.* euſſent découvert la contrée inculte du Canada; mais par le peu même que firent les Français dans le commencement du ſeizième ſiècle, on vit de quoi ils ſont capables quand ils ſont conduits.

On ſe propoſe de montrer ce qu'ils ont été ſous *Louis XIV.*

Il ne faut pas qu'on s'attende à trouver ici plus que dans le tableau des ſiècles précédens, les détails immenſes des guerres, des attaques de villes, priſes & repriſes par les armes, données & rendues par des traités. Mille circonſtances intéreſſantes pour les contemporains ſe perdent aux yeux de la poſtérité, & diſparaiſſent pour ne laiſſer voir que les grands événemens qui ont fixé la deſtinée des empires. Tout ce

qui s'eſt fait ne mérite pas d'être écrit. On ne s'attachera dans cette hiſtoire qu'à ce qui mérite l'attention de tous les tems, à ce qui peut peindre le génie & les mœurs des hommes, à ce qui peut ſervir d'inſtruction, & conſeiller l'amour de la vertu, des arts & de la patrie.

On a déja vu ce qu'étaient & la France & les autres états de l'Europe avant la naiſſance de *Louis XIV.* on décrira ici les grands événemens politique & militaires de ſon règne. Le gouvernement intérieur du royaume, objet plus important pour les peuples, ſera traité à part. La vie privée de *Louis XIV.* les particularités de ſa cour & de ſon règne, tiendront une grande place. D'autres articles feront pour les arts, pour les ſciences, pour les progrès de l'eſprit humain dans ce ſiècle. Enfin on parlera de l'égliſe, qui depuis ſi long-tems eſt liée au gouvernement, qui tantôt l'inquiète & tantôt le fortifie; & qui inſtituée pour enſeigner la morale, ſe livre ſouvent à la politique & aux paſſions humaines.



CHAPITRE II.

Des états de l'Europe avant LOUIS XIV.

IL y avait déjà long-tems qu'on pouvait regarder l'Europe chrétienne (à la Ruſſie près) comme une eſpèce de grande république partagée en pluſieurs états, les uns monarchiques, les autres mixtes; ceux-ci ariſtocratiques, ceux-là populaires; mais tous correſpondans les uns avec les autres; tous ayant un même fonds de religion, quoique diviſés en pluſieurs ſectes; tous ayant les mêmes principes de droit public & de politique, inconnus dans les autres parties du monde.

C'eſt par ces principes que les nations Européenes ne ſont point eſclaves leurs priſonniers, qu'elles reſpectent les ambaſſadeurs de leurs ennemis, qu'elles convien-nent enſemble de la prééminence & de quelques droits de certains princes, comme de l'empereur, des rois, & des autres moindres potentats; & qu'elles s'accordent ſur-tout dans la ſage politique de tenir entr'elles, au-tant qu'elles peuvent, une balance égale de pouvoir, employant ſans ceſſe les négociations, même au milieu de la guerre, & entretenant les unes chez les autres des ambaſſadeurs, ou des eſpions moins honorables, qui peuvent avertir toutes les cours des deſſeins d'une ſeule, donner à la fois l'alarme à l'Europe, & ga-rantir les plus faibles des invaſions que le plus fort eſt toujours prêt d'entreprendre.

Depuis *Charles-Quint* la balance penchait du côté de la maiſon d'*Autriche*. Cette maiſon puiſſante était, vers l'an 1630, maîtreſſe de l'Eſpagne, du Portugal, & des tréſors de l'Amérique; les Pays-Bas, le Mi-lanais, le royaume de Naples la Bohême, la Hongrie, l'Allemagne même (ſi on peut le dire) étaient devenus ſon patrimoine; & ſi tant d'états avaient été réunis ſous un ſeul chef de cette maiſon, il eſt à croire que l'Europe lui aurait enfin été aſſervie.

DE L'ALLEMAGNE.

L'empire d'Allemagne eſt le plus puiſſant voiſin qu'ait la France: il eſt d'une plus grande étendue; moins riche peut-être en argent, mais plus fécond en hommes robuſtes & patiens dans le travail. La nation Allemande eſt gouvernée, peu s'en faut, comme l'était la France ſous les premiers rois *Capétiens*, qui étaient des chefs ſouvent mal obéis, de pluſieurs grands vaſſaux, & d'un grand nombre de petits. Aujourd'hui ſoixante villes libres, & qu'on nomme impériales, en-

viron autant de ſouverains ſéculiers, près de quarante princes eccléſiaſtiques, ſoit abbés, ſoit évêques; neuf électeurs, parmi leſquels on peut compter aujourd'hui quatre rois; enfin l'empereur, chef de tous ces potentats, compoſent ce grand corps germanique, que le flegme allemand a fait ſubſiſter juſqu'à nos jours avec preſque autant d'ordre qu'il y avait autrefois de confuſion dans le gouvernement Français.

Chaque membre de l'empire a ſes droits, ſes priviléges, ſes obligations; & la connaiſſance difficile de tant de loix, ſouvent conteſtées, fait ce que l'on appelle en Allemagne, *l'étude du droit public*, pour laquelle la nation Germanique eſt ſi renommée.

L'empereur lui-même ne ſerait guère à la vérité plus puiſſant, ni plus riche qu'un doge de Veniſe. Vous ſavez que l'Allemagne, partagée en villes & en principautés, ne laiſſe au chef de tant d'états, que la prééminence avec d'extrêmes honneurs, ſans domaines, ſans argent, & par conſéquent ſans pouvoir. Il ne poſsède pas à titre d'empereur un ſeul village. Cependant cette dignité ſouvent auſſi vaine que ſuprême, était devenue ſi puiſſante entre les mains des Autrichiens, qu'on a craint ſouvent qu'ils ne convertiſſent en monarchie abſolue cette république de princes.

Deux partis diviſaient alors & partagent encor aujourd'hui l'Europe chrétienne, & ſur-tout l'Allemagne. Le premier eſt celui des catholiques, plus ou moins ſoumis au pape. Le ſecond eſt celui des ennemis de la domination ſpirituelle & temporelle du pape & des prélats catholiques. Nous appellons ceux de ce parti du nom général de proteſtans, quoiqu'ils ſoient diviſés en luthériens, calviniſtes & autres, qui ſe haïſſent entr'eux preſque autant qu'ils haïſſent Rome.

En Allemagne, la Saxe, une partie du Brandebourg, le Palatinat, une partie de la Bohême, de la Hongrie, les états de la maiſon de *Brunſwick*, le Virtemberg, la

Hesse suivent la religion luthérienne, qu'on nomme *évangelique*. Toutes les villes libres impériales ont embrassé cette secte; qui a semblé plus convenable que la religion catholique à des peuples jaloux de leur liberté.

Les calvinistes, répandus parmi les luthériens qui sont les plus forts, ne sont qu'un parti médiocre; les catholiques composent le reste de l'empire, & ayant à leur tête la maison d'*Autriche*, ils étaient sans doute les plus puissans.

Non-seulement l'Allemagne, mais tous les états chrétiens, saignaient encor des plaies qu'ils avaient reçues de tant de guerres de religion; fureur particulière aux chrétiens, ignorée des idolâtres, & suite malheureuse de l'esprit dogmatique introduit depuis si long-tems dans toutes les conditions. Il y a peu de points de controverse qui n'aient causé une guerre civile; & les nations étrangères (peut-être notre postérité) ne pourront un jour comprendre que nos pères se soient égorgés mutuellement pendant tant d'années en prêchant la patience.

Je vous ai déjà fait voir comment *Ferdinand II.* (1) fut près de changer l'aristocratie allemande en une monarchie absolue, & comment il fut sur le point d'être détrôné par *Gustave-Adolphe*. Son fils *Ferdinand III.* qui hérita de sa politique, & fit comme lui la guerre de son cabinet, régna pendant la minorité de *Louis XIV*.

L'Allemagne n'était point alors aussi florissante qu'elle l'est devenue depuis; le luxe y était inconnu, & les commodités de la vie étaient encor très-rare chez les plus grands seigneurs. Elles n'y ont été portées que vers l'an 1686 par les refugiés Français, qui allèrent y établir leurs manufactures. Ce pays fertile & peuplé manquait

(1) Voyez l'essai sur l'histoire générale adressé à madame la marquise du *Châtelet*.

manquait de commerce & d'argent ; la gravité des mœurs & la lenteur particulière aux Allemans, les privaient de ces plaiſirs & de ces arts agréables que la ſagacité italienne cultivait depuis tant d'années, & que l'induſtrie françaiſe commençait dès-lors à perfectionner. Les Allemans, riches chez eux, étaient pauvres ailleurs ; & cette pauvreté, jointe à la difficulté de réunir en peu de tems ſous les mêmes étendards tant de peuples différens, les mettait à-peu-près comme aujourd'hui dans l'impoſſibilité de porter & de ſoutenir long-tems la guerre chez leurs voiſins. Auſſi c'eſt preſque toujours dans l'Empire que les Français ont fait la guerre contre les empereurs. La différence du gouvernement & du génie paraît rendre les Français plus propres pour l'attaque, & les Allemans pour la défenſe.

DE L'ESPAGNE.

L'Eſpagne, gouvernée par la branche ainée de la maiſon d'*Autriche*, avait imprimé, après la mort de *Charles-Quint*, plus de terreur que la nation Germanique. Les rois d'Eſpagne étaient incomparablement plus abſolus & plus riches. Les mines du Mexique & du Potoſi ſemblaient leur fournir de quoi acheter la liberté de l'Europe. Vous avez vu ce projet de la monarchie, ou plutôt de la ſupériorité univerſelle ſur notre continent chrétien, commencé par *Charles-Quint*, & ſoutenu par *Philippe II.*

La grandeur eſpagnole ne fut plus ſous *Philippe III.* qu'un vaſte corps ſans ſubſtance, qui avait plus de réputation que de force.

Philippe IV. héritier de la faibleſſe de ſon père, perdit le Portugal par ſa négligence, le Rouſſillon par la faibleſſe de ſes armes, & la Catalogne par l'abus du deſpotiſme. De tels rois ne pouvaient être long-tems heureux dans leurs guerres contre la France. Si les diviſions & les fautes des autres leur donnaient quelques

avantages, ils en perdaient le fruit par leur incapacité. De plus ils commandaient à des peuples que leurs priviléges mettaient en droit de mal ſervir; les Caſtillans avaient la prérogative de ne point combattre hors de leur patrie; les Arragonais diſputaient ſans ceſſe leur liberté contre le conſeil royal; & les Catalans, qui regardaient leurs rois comme leurs ennemis, ne leur permettaient pas même de lever des milices dans leurs provinces.

L'Eſpagne cependant réunie avec l'Empire, mettait un poids redoutable dans la balance de l'Europe.

DU PORTUGAL.

Le Portugal redevenait alors un royaume. *Jean*, duc de *Bragance*, prince qui paſſait pour faible avait arraché cette province à un roi plus faible que lui. Les Portugais cultivaient par néceſſité le commerce que l'Eſpagne négligeait par fierté; ils venaient de ſe liguer avec la France & la Hollande en 1641 contre l'Eſpagne. Cette révolution du Portugal valut à la France plus que n'euſſent fait les plus ſignalées victoires. Le miniſtère français, qui n'avait contribué en rien à cet évènement, en retira ſans peine le plus grand avantage qu'on puiſſe avoir contre ſon ennemi, celui de le voir attaqué par une puiſſance irréconciliable.

Le Portugal ſecouant le joug de l'Eſpagne, étendant ſon commerce & augmentant ſa puiſſance, rappelle ici l'idée de la Hollande, qui jouiſſait des mêmes avantages d'une manière bien différente.

DES PROVINCES-UNIES.

Ce petit état de ſept Provinces-Unies, pays fertile en pâturages, mais ſtérile en grains, mal-ſain, & preſque ſubmergé par la mer, était depuis environ un demi-ſiècle un exemple preſque unique ſur la terre, de ce

que peuvent l'amour de la liberté & le travail infatigable. Ces peuples pauvres, peu nombreux, bien moins aguerris que les moindres milices Espagnoles, & qui n'étaient comptés encor pour rien dans l'Europe, résistèrent à toutes les forces de leur maître & de leur tyran *Philippe II.* éludèrent les desseins de plusieurs princes, qui voulaient les secourir pour les asservir, & fondèrent une puissance, que nous avons vu balancer le pouvoir de l'Espagne même. Le désespoir qu'inspire la tyrannie les avait d'abord armés; la liberté avait élevé leur courage, & les princes de la maison d'*Orange* en avaient faits d'excellens soldats. A peine vainqueurs de leurs maîtres, ils établirent une forme de gouvernement, qui conserve, autant qu'il est possible, l'égalité, le droit le plus naturel des hommes.

Cet état d'une espèce si nouvelle, était depuis sa fondation, attaché intimement à la France; l'intérêt les réunissait; ils avaient les mêmes ennemis. *Henri le Grand* & *Louis XIII.* avaient été ses alliés & ses protecteurs.

DE L'ANGLETERRE.

L'Angleterre beaucoup plus puissante, affectait la souveraineté des mers, & prétendait mettre une balance entre les dominations de l'Europe; mais *Charles I.* qui régnait depuis 1625, loin de pouvoir soutenir le poids de cette balance, sentait déjà le sceptre échapper de sa main; il avait voulu rendre son pouvoir en Angleterre indépendant des loix, & changer la religion en Ecosse. Trop opiniâtre pour se désister de ses desseins, & trop faible pour les exécuter; bon mari, bon maître, bon père, honnête homme, mais monarque mal conseillé: il s'engagea dans une guerre civile, qui lui fit perdre enfin, comme nous l'avons déjà dit, le trône & la vie sur un échaffaut, par une révolution presque inouie.

Cette guerre civile, commencée dans la minorité de

Louis XIV. empêcha pour un tems l'Angleterre d'entrer dans les intérêts de ses voisins : elle perdit sa considération avec son bonheur : son commerce fut interrompu ; les autres nations la crurent ensevelie sous ses ruines, jusqu'au tems où elle devint tout-à-coup plus formidable que jamais sous la domination de *Cromwell*, qui l'assujettit en portant l'évangile dans une main, l'épée dans l'autre, le masque de la religion sur le visage, & qui dans son gouvernement, couvrit des qualités d'un grand roi tous les crimes d'un usurpateur.

DE ROME.

Cette balance, que l'Angleterre s'était long-tems flattée de maintenir entre les rois par sa puissance, la cour de Rome essayait de la tenir par sa politique. L'Italie était divisée, comme aujourd'hui, en plusieurs souverainetés : celle que possède le pape est assez grande pour le rendre respectable comme prince, & trop petite pour le rendre redoutable. La nature du gouvernement ne sert pas à peupler son pays, qui d'ailleurs a peu d'argent & de commerce ; son autorité spirituelle, toujours un peu mêlée de temporel, est détruite & abhorrée dans la moitié de la chrétienté ; & si dans l'autre il est regardé comme un père, il a des enfans qui lui résistent quelquefois avec raison & avec succès. La maxime de la France est de le regarder comme une personne sacrée, mais entreprenante, à laquelle il faut baiser les pieds, & lier quelquefois les mains. On voit encor dans tous les pays catholiques, les traces des pas que la cour de Rome a fait autrefois vers la monarchie universelle. Tous les princes de la religion catholique envoient au pape, à leur avénement, des ambassades qu'on nomme d'*obédience*. Chaque couronne a dans Rome un cardinal, qui prend le nom de protecteur. Le pape donne des bulles de tous les évêchés, & s'exprime dans ses bulles,

comme s'il conférait ces dignités de ſa ſeule puiſſance. Tous les évêques Italiens, Eſpagnols, Flamans, ſe nomment évêques par la permiſſion divine, & *par celle du St. Siége.* Beaucoup de prélats Français vers l'an 1682 rejettèrent cette formule ſi inconnue aux premiers ſiècles; & nous avons vu de nos jours en 1754 un évêque (*Stuart Fitsjames* évêque de Soiſſons) aſſez courageux pour l'omettre dans un mandement qui doit paſſer à la poſtérité; mandement ou plutôt inſtruction unique dans laquel il eſt dit expreſſément, ce que nul pontife n'avait encor oſé dire, que tous les hommes, & les infidèles même ſont nos frères.

Enfin le pape a conſervé dans tous les états catholiques, des prérogatives qu'aſſurément il n'obtiendrait pas ſi le tems ne les lui avait pas données. Il n'y a point de royaume dans lequel il n'y ait beaucoup de bénéfices à ſa nomination; il reçoit en tribut les revenus de la première année des bénéfices conſiſtoriaux.

Les religieux, dont les chefs réſident à Rome, ſont encor autant de ſujets immédiats du pape, répandus dans tous les états. La coutume qui fait tout, & qui eſt cauſe que le monde eſt gouverné par des abus comme par des loix, n'a pas toujours permis aux princes de remédier entiérement à un danger, qui tient d'ailleurs à des choſes utiles & ſacrées. Prêter ſerment à un autre qu'à ſon ſouverain, eſt un crime de lèze-majeſté dans un laïque; c'eſt dans le cloître un acte de religion. La difficulté de ſavoir à quel point on doit obéir à ce ſouverain étranger, la facilité de ſe laiſſer ſéduire, le plaiſir de ſecouer un joug naturel pour en prendre un qu'on ſe donne à ſoi-même, l'eſprit de trouble, le malheur des tems, n'ont que trop ſouvent porté des ordres entiers de religieux à ſervir Rome contre leur patrie.

L'eſprit éclairé qui règne en France depuis un ſiècle, & qui s'eſt étendu dans preſque toutes les conditions, a été le meilleur remède à cet abus. Les bons livres écrits

ſur cette matière, ſont de vrais ſervices rendus aux rois & aux peuples : & un des grands changemens qui ſe ſoient faits par ce moyen dans nos mœurs ſous *Louis XIV.* c'eſt la perſuaſion dans laquelle les religieux commencent tous à être, qu'ils ſont ſujets du roi, avant que d'être ſerviteurs du pape. La juriſdiction, cette marque eſſentielle de la ſouveraineté, eſt encor demeurée au pontife Romain. La France même, malgré toutes ſes libertés de l'égliſe gallicane, ſouffre que l'on appelle au pape en dernier reſſort dans les cauſes eccléſiaſtiques.

Si l'on veut diſſoudre un mariage, épouſer ſa couſine ou ſa nièce, ſe faire relever de ſes vœux, c'eſt encor à Rome, & non à ſon évêque, qu'on s'adreſſe ; les graces y ſont taxées, & les particuliers de tous les états y achètent des diſpenſes à tous prix.

Ces avantages, regardés par beaucoup de perſonnes comme la ſuite des plus grands abus, & par d'autres comme les reſtes des droits les plus ſacrés, ſont toujours ſoutenus avec art. Rome ménage ſon crédit avec autant de politique, que la république Romaine en mit à conquérir la moitié du monde connu.

Jamais cour ne ſut mieux ſe conduire, ſelon les hommes & ſelon les tems. Les papes ſont preſque toujours des Italiens, blanchis dans les affaires, ſans paſſions qui les aveuglent ; leur conſeil eſt compoſé de cardinaux, qui leur reſſemblent, & qui ſont tous animés du même eſprit. De ce conſeil émanent des ordres, qui vont juſqu'à la Chine & à l'Amérique : il embraſſe en ce ſens l'univers, & on a pu dire quelquefois ce qu'avait dit autrefois un étranger du ſénat de Rome : *J'ai vu un conſiſtoire de rois.* La plupart de nos écrivains ſe ſont élevés avec raiſon contre l'ambition de cette cour ; mais je n'en vois point qui ait rendu aſſez de juſtice à ſa prudence. Je ne ſais ſi une autre nation eût pu conſerver ſi long-tems dans l'Europe tant de prérogatives toujours combattues : toute autre cour les eût peut-être perdues,

ou par sa fierté, ou par sa mollesse, ou par sa lenteur, ou par sa vivacité; mais Rome employant presque toujours à propos la fermeté & la souplesse, a conservé tout ce qu'elle a pu humainement garder. On la vit rampante sous *Charles-Quint*, terrible au roi de France *Henri III.* ennemie & amie tour-à-tour de *Henri IV.* adroite avec *Louis XIII.* opposée ouvertement à *Louis XIV.* dans le tems qu'il fut à craindre, & souvent ennemie secrete des empereurs, dont elle se défiait plus que du sultan des Turcs.

Quelques droits, beaucoup de prétentions, de la politique & de la patience, voilà ce qui reste aujourd'hui à Rome de cette ancienne puissance, qui six siècles auparavant avait voulu soumettre l'empire & l'Europe à la tiare.

Naples est un témoignage subsistant encor de ce droit que les papes surent prendre autrefois avec tant d'art & de grandeur, de créer & de donner des royaumes; mais le roi d'Espagne, possesseur de cet état, ne laissait à la cour Romaine, que l'honneur & le danger d'avoir un vassal trop puissant.

Au reste l'état du pape était dans une paix heureuse, qui n'avait été altérée que par la petite guerre dont j'ai parlé, entre les cardinaux *Barberin*, neveu du pape *Urbain VIII.* & le duc de Parme (1).

DU RESTE DE L'ITALIE.

Les autres provinces d'Italie écoutaient des intérêts divers. Venise craignait les Turcs & l'empereur; elle défendait à peine ses états de terre-ferme des prétentions de l'Allemagne & de l'invasion du grand-seigneur. Ce n'était plus cette Venise autrefois la maîtresse du commerce du monde, qui cent cinquante ans auparavant avait excité la jalousie de tant de rois. La sagesse

(1) Voyez l'essai sur l'histoire générale.

de ſon gouvernement ſubſiſtait; mais ſon grand commerce anéanti, lui ôtait preſque toute ſa force, & la ville de Veniſe était, par ſa ſituation, incapable d'être domptée, & par ſa faibleſſe, incapable de faire des conquêtes.

L'état de Florence, jouiſſait de la tranquillité & de l'abondance, ſous le gouvernement des *Médicis*; les lettres, les arts, & la politeſſe, que les *Médicis* avaient fait naître, fleuriſſaient encor. La Toſcane alors était en Italie ce qu'Athènes avait été en Grèce.

La Savoie déchirée par une guerre civile, & par les troupes Françaiſes & Eſpagnoles, s'était enfin réunie toute entière en faveur de la France, & contribuait en Italie à l'affaibliſſement de la puiſſance Autrichienne.

Les Suiſſes conſervaient, comme aujourd'hui, leur liberté, ſans chercher à opprimer perſonne. Ils vendaient leurs troupes à leurs voiſins plus riches qu'eux; ils étaient pauvres, ils ignoraient les ſciences & tous les arts que le luxe a fait naître, mais ils étaient ſages & heureux.

DES ÉTATS DU NORD.

Les nations du nord de l'Europe, la Pologne, la Suède, le Dannemarck, la Ruſſie, étaient, comme les autres puiſſances, toujours en défiance ou en guerre entr'elles. On voyait comme aujourd'hui, dans la Pologne, les mœurs & le gouvernement des Goths, & des Francs, un roi électif, des nobles partageans ſa puiſſance, un peuple eſclave, une faible infanterie, une cavalerie compoſée de nobles, point de villes fortifiées, preſque point de commerce. Ces peuples étaient tantôt attaqués par les Suédois, ou par les Moſcovites, & tantôt par les Turcs. Les Suédois, nation plus libre encor par ſa conſtitution, qui admet les payſans même dans les états généraux, mais alors plus ſoumiſe à ſes rois que la Pologne, furent victorieux preſque par-tout.

Le Dannemarck, autrefois formidable à la Suède, ne l'était plus à perſonne; & ſa véritable grandeur n'a commencé que ſous ſes deux rois *Frédéric III.* & *Frédéric IV.* La Moſcovie n'était encor que barbare.

DES TURCS.

Les Turcs n'étaient pas ce qu'ils avaient été ſous les *Sélims*, les *Mahomets*, & les *Solimans* : la molleſſe corrompait le ſerrail, ſans en bannir la cruauté. Les ſultans étaient en même tems, & les plus deſpotiques des ſouverains dans leurs ſerrails, & les moins aſſurés de leur trône & de leur vie. *Oſman* & *Ibrahim* venaient de mourir par le cordeau.

Muſtapha avait été deux fois dépoſé. L'empire Turc ébranlé par ſes ſecouſſes, était encor attaqué par les Perſans; mais quand les Perſans le laiſſaient reſpirer, & que les révolutions du ſerrail étaient finies, cet empire redevenait formidable à la chrétienté; car depuis l'embouchure du Boriſthène juſqu'aux états de Veniſe, on voyait la Moſcovie, la Hongrie, la Grèce, les iſles, tour-à-tour en proie aux armes des Turcs; & dès l'an 1644 ils faiſaient conſtamment cette guerre de Candie ſi funeſte aux chrétiens. Telles étaient la ſituation, les forces, & l'intérêt des principales nations Européanes, vers le tems de la mort du roi de France *Louis XIII.*

SITUATION DE LA FRANCE.

La France alliée à la Suède, à la Hollande, à la Savoie, au Portugal, & ayant pour elle les vœux des autres peuples demeurés dans l'inaction, ſoutenait contre l'Empire & l'Eſpagne, une guerre ruineuſe aux deux partis, & funeſte à la maiſon d'*Autriche*. Cette guerre était ſemblable à toutes celles qui ſe font depuis tant de ſiècles entre les princes chrétiens, dans leſquelles des millions

d'hommes sont sacrifiés, & des provinces ravagées pour obtenir enfin quelques petites villes frontières, dont la possession vaut rarement ce qu'a coûté la conquête.

Les généraux de *Louis XIII*. avaient pris le Roussillon; les Catalans venaient de se donner à la France, protectrice de la liberté qu'ils défendaient contre leurs rois; mais ces succès n'avaient pas empêché que les ennemis n'eussent pris Corbie en 1637, & ne fussent venus jusqu'à Pontoise. La peur avait chassé de Paris, la moitié de ses habitans; & le cardinal de *Richelieu*, au milieu de ses vastes projets d'abaisser la puissance Autrichienne, avait été réduit à taxer les portes cochères de Paris, à fournir chacune un laquais pour aller à la guerre, & pour repousser les ennemis des portes de la capitale.

Les Français avaient donc fait beaucoup de mal aux Espagnols & aux Allemans, & n'en avaient pas moins essuyé.

FORCES DE LA FRANCE APRÈS LA MORT DE LOUIS XIII. ET MŒURS DU TEMS.

Les guerres avaient produit des généraux illustres, tels qu'un *Gustave-Adolphe*, un *Valstein* un duc de *Veimar*, *Picolomini*, *Jean de Vert*, le maréchal de *Guébriant*, les princes d'*Orange*, le comte d'*Harcourt*. Des ministres d'état ne s'étaient pas moins signalés. Le chancelier *Oxenstiern*, le comte duc d'*Olivarés*, mais sur-tout le cardinal de *Richelieu* avaient attiré sur eux l'attention de l'Europe. Il n'y a aucun siècle qui n'ait eu des hommes d'état & de guerre célèbres: la politique & les armes semblent malheureusement être les deux professions les plus naturelles à l'homme: il faut toujours ou négocier, ou se battre. Le plus heureux passe pour le plus grand, & le public attribue souvent au mérite, tous les succès de la fortune.

La guerre ne se faisait pas comme nous l'avons vu faire du tems de *Louis XIV*. les armées n'étaient pas

ſi nombreuſes : aucun général, depuis le ſiége de Metz par *Charles-Quint*, ne s'était vu à la tête de cinquante mille hommes : on aſſiégeait & on défendoit les places avec moins de canons qu'aujourd'hui. L'art des fortifications était encor dans ſon enfance. Les piques & les arquebuſes étaient en uſage ; on ſe ſervait beaucoup de l'épée, devenue inutile aujourd'hui. Il reſtait encor, des anciennes loix des nations, celle de déclarer la guerre par un héraut. *Louis XIII.* fut le dernier qui obſerva cette coutume : il envoya un héraut-d'armes à Bruxelles, déclarer la guerre à l'Eſpagne en 1635. Vous ſavez que rien n'était plus commun alors que de voir des prêtres commander des armées : le cardinal infant, le cardinal de *Savoie*, *Richelieu*, *la Vallette*, *Sourdis* archevêque de Bordeaux, le cardinal *Théodore Trivulce*, commandant de la cavalerie Eſpagnole, avaient endoſſé la cuiraſſe, & fait la guerre eux-mêmes. Un évêque de Mendes avait été ſouvent intendant d'armée. Les papes menacèrent quelquefois d'excommunication ces prêtres guerriers. Le pape *Urbain VIII.* fâché contre la France, fit dire au cardinal de *la Vallette*, qu'il le dépouillerait du cardinalat, s'il ne quittait les armes ; mais réuni avec la France, il le combla de bénédictions.

Les ambaſſadeurs, non moins miniſtres de paix que les eccléſiaſtiques, ne faiſaient nulle difficulté de ſervir dans les armées des puiſſances alliées, auprès deſquelles ils étaient employés. *Charnacé*, envoyé de France en Hollande, y commandait un régiment en 1637, & depuis même, l'ambaſſadeur *d'Eſtrades* fut colonel à leur ſervice.

La France n'avait en tout qu'environ quatre-vingt mille hommes effectifs ſur pied. La marine anéantie depuis des ſiècles, rétablie un peu par le cardinal de *Richelieu*, fut ruinée ſous *Mazarin*. *Louis XIII.* n'avait qu'environ quarante-cinq millions réels de revenu ordinaire ; mais l'argent était à vingt-ſix livres le marc : ces

quarante-cinq millions revenaient à environ quatre-vingt-cinq millions de ce tems, où la valeur arbitraire du marc d'argent eſt pouſſée juſqu'à quarante-neuf livres & demie; valeur numéraire exorbitante, & que l'intérêt public & la juſtice demandent qui ne ſoit jamais augmentée.

Le commerce, généralement répandu aujourd'hui, était en très-peu de mains; la police du royaume était entiérement négligée, preuve certaine d'une adminiſtration peu heureuſe. Le cardinal de *Richelieu*, occupé de ſa propre grandeur attachée à celle de l'état, avait commencé à rendre la France formidable au-dehors, ſans avoir encor pu la rendre bien floriſſante au-dedans. Les grands chemins n'étaient ni réparés, ni gardés: les brigands les infeſtaient; les rues de Paris, étroites, mal pavées, & couvertes d'immondices dégoûtantes, étaient remplies de voleurs. On voit par les regiſtres du parlement, que le guet de cette ville était réduit alors à quarante-cinq hommes mal payés, & qui même ne ſervaient pas.

Depuis la mort de *François II.* la France avait été toujours ou déchirée par des guerres civiles, ou troublées par des factions. Jamais le joug n'avait été porté d'une manière paiſible & volontaire. Les ſeigneurs avaient été élevé dans les conſpirations; c'était l'art de la cour, comme celui de plaire au ſouverain l'a été depuis.

Cet eſprit de diſcorde & de faction avait paſſé de la cour juſqu'aux moindres villes, & poſſédait toutes les communautés du royaume: on ſe diſputait tout, parce qu'il n'y avait rien de réglé: il n'y avait pas juſqu'aux paroiſſes de Paris qui n'en vinſſent aux mains; les proceſſions ſe battaient les unes contre les autres, pour l'honneur de leurs bannières. On avait vu ſouvent les chanoines de Notre-Dame, aux priſes avec ceux de la Sainte-Chapelle: le parlement & la chambre des comptes s'étaient battus pour le pas dans l'égliſe de Notre-

Dame, le jour que *Louis XIII.* mit ſon royaume ſous la protection de la vierge *Marie.*

Preſque toutes les communautés du royaume étaient armées; preſque tous les praticuliers reſpiraient la fureur du duel. Cette barbarie gothique, autoriſée autrefois par les rois même, & devenue le caractère de la nation, contribuait encor autant que les guerres civiles & étrangères, à dépeupler le pays. Ce n'eſt pas trop dire, que dans le cours de vingt années, dont dix avaient été troublées par la guerre, il était mort plus de gentilshommes Français de la main des Français même, que de celle des ennemis.

On ne dira rien ici de la manière dont les arts & les ſciences étaient cultivés; on trouvera cette partie de l'hiſtoire de nos mœurs à ſa place. On remarquera ſeulement que la nation Françaiſe était plongée dans l'ignorance, ſans excepter ceux qui croient n'être point peuple.

On conſultait les aſtrologues, & on y croyait. Tous les mémoires de ce tems-là; à commencer par l'hiſtoire du préſident *de Thou*, ſont remplis de prédictions. Le grave & ſévère duc de *Sully*, rapporte ſérieuſement celles qui furent faites à *Henri IV.* Cette crédulité, la marque la plus infaillible de l'ignorance, était ſi accréditée, qu'on eut ſoin de tenir un aſtrologue caché près de la chambre de la reine *Anne d'Autriche*, au moment de la naiſſance de *Louis XIV.*

Ce que l'on croira à peine, & ce qui eſt pourtant rapporté par l'abbé *Vittorio Siri*, auteur contemporain, inſtruit, c'eſt que *Louis XIII.* eut dès ſon enfance le ſurnom de *Juſte*, parce qu'il était né ſous le ſigne de la balance.

La même faibleſſe, qui mettait en vogue cette chimère abſurde de l'aſtrologie judiciaire, faiſait croire aux poſſeſſions, & aux ſortiléges : on en faiſait un point de religion; l'on ne voyait que des prêtres qui conjuraient des démons. Les tribunaux, compoſés de magiſ-

trats, qui devaient être plus éclairés que le vulgaire, étaient occupés à juger des forciers. On reprochera toujours à la mémoire du cardinal de *Richelieu*, la mort de ce fameux curé de Loudun, *Urbain Grandier*, condamné au feu comme magicien, par une commiffion du confeil. On s'indigne que le miniftre & les juges aient eu la faibleffe de croire aux diables de Loudun, ou la barbarie d'avoir fait périr un innocent dans les flammes. On fe fouviendra avec étonnement jufqu'à la dernière poftérité, que la maréchale d'*Ancre*, fut brûlée en place de grève comme forcière.

On voit encor dans une copie de quelques regiftres du châtelet, un procès commencé en 1601, au fujet d'un cheval, qu'un maître induftrieux avait dreffé à-peu-près de la manière dont nous avons vu des exemples à la foire; on voulait faire brûler & le maître & le cheval.

En voilà affez pour faire connaître en général, les mœurs & l'efprit du fiècle qui précéda celui de *Louis XIV*.

Ce défaut de lumières dans tous les ordres de l'état, fomentait chez les plus honnêtes gens des pratiques fuperftitieufes, qui déshonoraient la religion. Les calviniftes confondant avec le culte raifonnable des catholiques, les abus qu'on faifait de ce culte, n'en étaient que plus affermis dans leur haine contre notre églife. Ils oppofaient à nos fuperftitions populaires, fouvent remplies de débauches, une dureté farouche & des mœurs féroces, caractère de prefque tous les réformateurs : ainfi l'efprit de parti déchirait & aviliffait la France; & l'efprit de fociété, qui rend aujourd'hui cette nation fi célèbre & fi aimable, était abfolument inconnu. Point de maifons où les gens de mérite s'affemblaffent pour fe communiquer leurs lumières; point d'académies, point de théatres réguliers. Enfin, les mœurs, les loix, les arts, la fociété, la religion, la paix & la guerre, n'avaient rien de ce qu'on vit depuis dans le fiècle qu'on appelle le *fiècle de Louis XIV*.



CHAPITRE TROISIEME.

Minorité de LOUIS *XIV. Victoires des Français sous le grand* Condé, *alors duc* d'Enghien.

LE cardinal de *Richelieu* & *Louis XIII.* venaient de mourir, l'un admiré & haï, l'autre déjà oublié. Ils avaient laissé aux Français alors très-inquiets, de l'aversion pour le nom seul du ministère, & peu de respect pour le trône. *Louis XIII.* par son testament établissait un conseil de régence. Ce monarque, mal obéi pendant sa vie, se flatta de l'être mieux après sa mort, mais la première démarche de sa veuve *Anne* d'*Autriche*, fut de faire annuller les volontés de son mari, par un arrêt du parlement de Paris. Ce corps, long-tems opposé à la cour, & qui avait à peine conservé sous *Louis* la liberté de faire des remontrances, cassa le testament de son roi, avec la même facilité qu'il aurait jugé la cause d'un citoyen. (1) *Anne d'Autriche* s'adressa à cette compagnie, pour avoir la régence illimitée, parce que *Marie de Médicis* s'était servi du même tribunal après la mort de *Henri IV.* & *Marie de Médicis* avait donné cet exemple, parce que toute autre voie eût été longue & incertaine; que le parlement entouré de ses gardes, ne pouvait résister à ses volontés; & qu'un arrêt rendu au parlement & par les pairs, semblait assurer un droit incontestable.

L'usage qui donne la régence aux mères des rois, parut donc alors aux Français, une loi presque aussi fondamentale que celle qui prive les femmes de la couronne.

(1) *Riencourt*, dans son histoire de *Louis XIV.* dit que le testament de *Louis XIII.* fut vérifié au parlement. Ce qui trompa cet écrivain, c'est qu'en effet *Louis XIII.* avait déclaré la reine régente, ce qui fut confirmé; mais il avait limité son autorité, ce qui fut cassé.

Le parlement de Paris, ayant décidé deux fois cette queſtion, c'eſt-à-dire, ayant ſeul déclaré par des arrêts ce droit des mères, parut en effet avoir donné la régence : il ſe regarda, non ſans quelque vraiſemblance, comme le tuteur des rois, & chaque conſeiller crut être une partie de la ſouveraineté. Par le même arrêt *Gaſton*, duc d'Orléans, frère du roi, eut le vain titre de lieutenant-général du royaume ſous la régente abſolue.

Anne d'Autriche fut obligée d'abord de continuer la guerre coutre le roi d'Eſpagne *Philippe II.* ſon frère, qu'elle aimait. Il eſt difficile de dire préciſément, pourquoi l'on faiſait cette guerre; on ne demandait rien à l'Eſpagne, pas même la Navarre, qui aurait dû être le patrimoine des rois de France. On ſe battait depuis 1635, parce que le cardinal de *Richelieu* l'avait voulu, & il eſt à croire qu'il l'avait voulu pour ſe rendre néceſſaire. Il s'était lié contre l'empereur avec la Suède, & avec le duc *Bernard de Saxe-Veimar*, l'un de ces généraux que les Italiens nommaient *condottieri*, c'eſt-à-dire, qui vendaient leurs troupes. Il attaquait auſſi la branche Autrichienne-Eſpagnole dans ces dix provinces que nous appellons en général du nom de Flandre; & il avait partagé avec les Hollandais alors nos alliés, cette Flandre qu'on ne conquit point.

Le fort de la guerre était du côté de la Flandre; les troupes Eſpagnoles ſortirent des frontières du Hainault, au nombre de vingt-ſix mille hommes, ſous la conduite d'un vieux général expérimenté, nommé *Dom Franciſco de Melos*. Ils vinrent ravager les frontières de la Champagne; ils attaquèrent Rocroi, & ils crurent pénétrer bientôt juſqu'aux portes de Paris, comme ils avaient fait huit ans auparavant. La mort de *Louis XIII.* la faibleſſe d'une minorité, relevaient leurs eſpérances; & quand ils virent qu'on ne leur oppoſait qu'une armée inférieure en nombre, commandée par un jeune homme de vingt-un an, leur eſpérance ſe changea en ſécurité.

Ce

Ce jeune homme ſans expérience, qu'ils mépriſaient, était *Louis de Bourbon*, alors duc d'*Enghien*, connu depuis ſous le nom du *Grand Condé*. La plupart des grands capitaines ſont devenus tels par degrés. Ce prince était né général. L'art de la guerre ſemblait en lui un inſtinct naturel : il n'y avait en Europe que lui & le Suèdois *Torſtenſon* qui euſſent eu à vingt ans ce génie, qui peut ſe paſſer de l'expérience. (1)

Le duc d'*Enghien* avait reçu, avec la nouvelle de la mort de *Louis XIII.* l'ordre de ne point haſarder de bataille. Le maréchal de *l'Hôpital*, qui lui avait été donné pour le conſeiller & pour le conduire, ſecondait par ſa circonſpection ces ordres timides. Le prince ne crut ni le maréchal ni la cour ; il ne confia ſon deſſein qu'à *Gaſſion* maréchal de camp, digne d'être conſulté par lui ; ils forcèrent le maréchal à trouver la bataille néceſſaire.

On remarque, que le prince ayant tout réglé le ſoir, veille de la bataille, s'endormit ſi profondément, qu'il fallut le réveiller pour la donner. On conte la même choſe d'*Alexandre*. Il eſt naturel qu'un jeune homme, épuiſé des fatigues que demande l'arrangement d'un ſi grand jour, tombe enſuite dans un ſommeil plein ; il l'eſt auſſi, qu'un génie fait pour la guerre, agiſſant ſans inquiétudes, laiſſe au corps aſſez de calme pour dormir. Le prince gagna la bataille par lui-même, par

(1) *Torſtenſon* était page de *Guſtave-Adolphe* en 1624. Le roi prêt d'attaquer un corps de Lithuaniens en Livonie, & n'ayant point d'adjudant auprès de lui, envoya *Torſtenſon* porter ſes ordres à un officier-général pour profiter d'un mouvement qu'il vit faire aux ennemis ; *Torſtenſon* part & revient. Cependant les ennemis avaient changé leur marche ; le roi était déſeſpéré de l'ordre qu'il avait donné : Sire, dit *Torſtenſon*, daignez me pardonner ; voyant les ennemis faire un mouvement contraire, j'ai donné un ordre contraire. Le roi ne dit mot ; mais le ſoir ce page ſervant à table, il le fit ſouper à côté de lui, & lui donna une enſeigne aux gardes, quinze jours après une compagnie, enſuite un régiment. *Torſtenſon* fut un des grands capitaines de l'Europe.

un coup-d'œil qui voyait à la fois le danger & la reſſource, par ſon activivité exempte de trouble, qui le portait à propos à tous les endroits. Ce fut lui, qui avec de la cavalerie attaqua cette infanterie Eſpagnole, juſques-là invincible, auſſi forte, auſſi ſerrée que la phalange ancienne ſi eſtimée, & qui s'ouvroit avec une agilité que la phalange n'avait pas pour laiſſer partir la décharge de dix-huit canons qu'elle renfermait au milieu d'elle. Le prince l'entoura, & l'attaqua trois fois. A peine victorieux, il arrêta le carnage. Les officiers Eſpagnols ſe jetaient à ſes genoux pour trouver auprès de lui un aſile contre la fureur du ſoldat vainqueur. Le duc d'*Eughien* eut autant de ſoin de les épargner, qu'il en avait pris pour les vaincre.

Le vieux comte dc *Fuentes*, qui commandait cette infanterie Eſpagnole, mourut percé de coups. *Condé*, en l'apprenant, dit, *qu'il voudrait être mort comme lui, s'il n'avait pas vaincu.*

Le reſpect qu'on avait en Europe pour les armées Eſpagnoles ſe tourna du côté des armées Françaiſes, qui n'avaient point depuis cent ans gagné de bataille ſi célèbre; car la ſanglante journée de Marignan, diſputée plutôt que gagnée par *François I.* contre les Suiſſes, avait été l'ouvrage des bandes noires Allemandes, autant que des troupes Françaiſes. Les journées de Pavie & de Saint-Quentin étaient encor des époques fatales à la réputation de la France. *Henri IV.* avait eu le malheur de ne remporter des avantages mémorables que ſur ſa propre nation. Sous *Louis XIII.* le maréchal de *Guébriant* avait eu de petits ſuccès, mais toujours balancés par des pertes. Les grandes batailles qui ébranlent les états, & qui reſtent à jamais dans la mémoire des hommes, n'avaient été données en ce tems que par *Guſtave-Adolphe.*

Cette journée de Rocroi devint l'époque de la gloire Françaiſe, & de celle de *Condé;* il ſut vaincre & profiter de la victoire. Ses lettres à la cour firent réſoudre le ſiége

de Thionville, que le cardinal de *Richelieu* n'avait pas osé hasarder ; & au retour de ses courriers tout était déjà préparé pour cette expédition.

Le prince de *Condé* passa à travers le pays ennemi, trompa la vigilance du général *Beck*, & prit enfin Thionville. De là il courut mettre le siége devant Cirq, & s'en rendre maître. Il fit repasser le Rhin aux Allemans ; il le passa après eux ; il courut réparer les pertes & les défaites que les Français avoient essuyées sur ces frontières après la mort du maréchal de *Guébriant.* Il trouva Fribourg pris, & le général *Merci* sous ses murs avec une armée supérieure encor à la sienne. *Condé* avait sous lui deux maréchaux de France, dont l'un était *Grammont*, & l'autre ce *Turenne*, fait maréchal depuis peu de mois, après avoir servi heureusement en Piémont contre les Espagnols. Il jetait alors les fondemens de la grande réputation qu'il eut depuis. Le prince, avec ces deux généraux, attaqua le camp de *Merci*, retranché sur deux éminences. Le combat recommença trois fois, à trois jours différens. On dit que le duc d'*Enghien* jeta son bâton de commandement dans les retranchemens des ennemis, & marcha pour le reprendre l'épée à la main à la tête du régiment de *Conti.* Il fallait peut-être des actions aussi hardies pour mener les troupes à des attaques si difficiles. Cette bataille de Fribourg, plus meurtrière que décisive, fut la seconde victoire de ce prince. *Merci* décampa quatre jours après. Philipsbourg & Mayence rendus, furent la preuve & le fruit de la victoire.

Le duc d'*Enghien* retourne à Paris, reçoit les acclamations du peuple, & demande des récompenses à la cour ; il laisse son armée au prince maréchal de *Turenne.* Mais ce général, tout habile qu'il est déjà, est battu à Mariendal. Le prince revole à l'armée, reprend le commandement, & joint à la gloire de commander encor *Turenne*, celle de réparer sa défaite. Il attaque *Merci* dans les plaines de Norlingue. Il y gagne une bataille

complette. Le maréchal de *Grammont* y eſt pris, mais le général *Glen*, qui commandait ſous *Merci*, eſt fait priſonnier, & *Merci* eſt au nombre des morts. Ce général regardé comme un des plus grands capitaines, fut enterré près du champ de bataille ; & on grava ſur ſa tombe : STA VIATOR, HEROEM CALCAS : *Arrête, voyageur, tu foules un héros.*

Le nom du duc d'*Enghien* éclipſait alors tous les autres noms. Il aſſiégea enſuite Dunkerque à la vue de l'armée Eſpagnole, & il fut le premier qui donna cette place à la France.

Tant de ſuccès & de ſervices, moins récompenſés que ſuſpects à la cour, le faiſaient craindre du miniſtère autant que des ennemis. On le tira du théatre de ſes conquêtes & de ſa gloire, & on l'envoya en Catalogne avec de mauvaiſes troupes mal payées ; il aſſiégea Lérida, & fut obligé de lever le ſiége. On l'accuſe dans quelques livres, de fanfaronnade, pour avoir ouvert la tranchée avec des violons. On ne ſavait pas que c'était l'uſage en Eſpagne.

Bientôt les affaires chancelantes forcèrent la cour de rappeller *Condé* en Flandre. L'archiduc *Léopold*, frère de l'empereur *Ferdinand III.* aſſiégeait Lens en Artois. *Condé* rendu à ſes troupes qui avaient toujours vaincu ſous lui, les mena droit à l'archiduc. C'était pour la troiſième fois qu'il donnait bataille avec le déſavantage du nombre. Il dit à ſes ſoldats ces ſeules paroles : *Amis, ſouvenez-vous de Rocroi, de Fribourg & de Norlingue.* Cette bataille de Lens mit le comble à ſa gloire. *Turenne* eut l'honneur dans cette journée d'aider puiſſamment le prince de *Condé*, & de contribuer à une victoire qui pouvait l'humilier. Peut-être ne fut-il jamais ſi grand qu'en ſervant ainſi ſon émule.

Il dégagea lui-même le maréchal de *Grammont*, qui pliait avec l'aile gauche ; il prit le général *Beck*. L'archiduc ſe ſauva à peine avec le comte de *Fuenſaldagne*. Les

Impériaux & les Espagnols qui composaient cette armée, furent dissipés; ils perdirent plus de cent drapeaux, & trente-huit pièces de canon, ce qui était alors très-considérable. On leur fit cinq mille prisonniers, on leur tua trois mille hommes, le reste déserta, & l'archiduc demeura sans armée.

Ceux qui veulent véritablement s'instruire peuvent remarquer que depuis la fondation de la monarchie jamais les Français n'avaient gagné de suite tant de batailles & de si glorieuses par la conduite & par le courage.

Tandis que le prince de *Condé* (1) comptait ainsi les années de sa jeunesse par des victoires, & que le duc d'Orléans, frère de *Louis XIII.* avait aussi soutenu la réputation d'un fils de *Henri IV.* & celle de la France, par la prise de Gravelines, par celle de Courtrai & de Mardik, le vicomte de *Turenne* avait pris Landau: il avait chassé les Espagnols de Trèves & rétabli l'électeur.

Il gagna avec les Suédois la bataille de Lavingen, celle de Sommerhausen, & contraignit le duc de Bavière à sortir de ses états à l'âge de près de quatre-vingts ans. Le comte de *Harcourt* prit Balaguier, & battit les Espagnols. Ils perdirent en Italie Portolongone. Vingt vaisseaux & vingt galères de France, qui composaient presque toute la marine rétablie par *Richelieu*, battirent la flotte Espagnole sur la côte d'Italie.

Ce n'était pas tout; les armes Françaises avaient encor envahi la Lorraine sur le duc *Charles IV.* prince guerrier, mais inconstant; imprudent & malheureux, qui se vit à la fois dépouillé de son état par la France, & retenu prisonnier par les Espagnols. Les alliés de la France pressaient la puissance Autrichienne au midi & au nord. Le duc d'*Albuquerque* général des Portugais, gagna contre l'Espagne la bataille de Badajoz. *Torstenson* défit les Impériaux près de Tabor, & remporta une victoire

(1) Son père était mort en 1646.

complette. Le prince d'*Orange* à la tête des Hollandais, pénétra jusques dans le Brabant.

Le roi d'Espagne battu de tous côtés, voyait le Roussillon & la Catalogne entre les mains des Français. Naples révoltée contre lui, venait de se donner au duc de *Guise*, dernier prince de cette branche d'une maison si féconde en hommes illustres & dangereux. Celui-ci qui ne passa que pour un aventurier audacieux, parce qu'il ne réussit pas, avait eu du moins la gloire d'aborder seul dans une barque au milieu de la flotte d'Espagne, & de défendre Naples, sans autre secours que son courage.

A voir tant de malheurs qui fondaient sur la maison d'Autriche, tant de victoires accumulées par les Français, & secondées des succès de leurs alliés, on croirait que Vienne & Madrid n'attendaient que le moment d'ouvrir leurs portes, & que l'empereur & le roi d'Espagne étaient presque sans états. Cependant cinq années de gloire à peine traversées par quelque revers, ne produisirent que très-peu d'avantages réels, beaucoup de sang répandu, & nulle révolution. S'il y en eut une à craindre, ce fut pour la France; elle touchait à sa ruine au milieu de ces prospérités apparentes.



CHAPITRE QUATRIEME.

Guerre civile.

LA reine *Anne d'Autriche*, régente absolue, avait fait du cardinal *Mazarin*, le maître de la France, & le sien. Il avait sur elle cet empire, qu'un homme adroit devait avoir sur une femme née avec assez de faiblesse pour être dominée, & avec assez de fermeté pour persister dans son choix.

On lit dans quelques mémoires de ces tems-là, que la

reine ne donna ſa confiance à *Mazarin*, qu'au défaut de *Potier* évêque de Beauvais, qu'elle avait d'abord choiſi pour ſon miniſtre. On peint cet évêque comme un homme incapable : il eſt à croire qu'il l'était, & que la reine ne s'en était ſervi quelque tems que comme d'un fantôme, pour ne pas effaroucher d'abord la nation par le choix d'un ſecond cardinal & d'un étranger. Mais ce qu'il ne faut pas croire, c'eſt que *Potier* eût commencé ſon miniſtère paſſager par déclarer aux Hollandais qu'il *fallait qu'ils ſe fiſſent catholiques s'ils voulaient demeurer dans l'alliance de la France*. Il aurait donc dû faire la même propoſition aux Suédois. Preſque tous les hiſtoriens rapportent cette abſurdité, parce qu'ils l'ont lue dans les mémoires des courtiſans & des frondeurs. Il n'y a que trop de traits dans ces mémoires, ou falſifiés par la paſſion, ou rapportés ſur des bruits populaires. Le puérile ne doit pas être cité, & l'abſurde ne peut être cru. Il eſt très-vraiſemblable que le cardinal *Mazarin* était miniſtre déſigné depuis long-tems dans l'eſprit de la reine, & même du vivant de *Louis XIII.* On ne peut en douter quand on a lu les mémoires de *la Porte* premier valet-de-chambre d'*Anne d'Autriche.* Les ſubalternes témoins de tout l'intérieur d'une cour ſavent des choſes que les parlemens & les chefs de parti même ignorent ou ne font que ſoupçonner.

Mazarin uſa d'abord avec modération de ſa puiſſance. Il faudrait avoir vécu long-tems avec un miniſtre pour peindre ſon caractère, pour dire quel degré de courage ou de faibleſſe il avait dans l'eſprit, à quel point il était ou prudent ou fourbe. Ainſi ſans vouloir deviner ce qu'était *Mazarin*, on dira ſeulement ce qu'il fit. Il affecta, dans les commencemens de ſa grandeur, autant de ſimplicité que *Richelieu* avait déployé de hauteur. Loin de prendre des gardes, de marcher avec un faſte royal, il eut d'abord le train le plus modeſte, il mit de l'affabilité & même de la molleſſe par-tout où ſon prédéceſſeur

avait fait paraître une fierté inflexible. La reine voulait faire aimer sa régence & sa personne, de la cour & des peuples, & elle y réussissait. *Gaston*, duc d'Orléans, frère de *Louis XIII*, & le prince de *Condé*, appuyaient son pouvoir, & n'avaient d'émulation que pour servir l'état.

Il fallait des impôts pour soutenir la guerre contre l'Espagne & contre l'empereur. Les finances en France étaient depuis la mort du grand *Henri IV*. aussi mal administrées qu'en Espagne & en Allemagne. La régie était un chaos, l'ignorance extrême, le brigandage au comble; mais ce brigandage ne s'étendait pas sur des objets aussi considérables qu'aujourd'hui. L'état était huit fois moins endetté: on n'avait point des armées de deux cent mille hommes à soudoyer, point de subsides immenses à payer, point de guerre maritime à soutenir. Les revenus de l'état montaient dans les premières années de la régence à près de soixante-quinze millions de livres de ce tems. C'était assez s'il y avait eu de l'économie dans le ministère: mais en 1646 & 47 on eut besoin de nouveaux secours. Le surintendant était alors un paysan Siennois nommé *Particelli Emeri*, dont l'ame était plus basse que la naissance, & dont le faste & les débauches indignaient la nation. Cet homme inventait des ressources onéreuses & ridicules. Il créa des charges de contrôleurs de fagots, de jurés vendeurs de foin, de conseillers du roi crieurs de vin; il vendait des lettres de noblesse. Les rentes sur l'hôtel-de-ville de Paris ne se montaient alors qu'à près d'onze millions. On retrancha quelques quartiers aux rentiers; on augmenta les droits d'entrée; on créa quelques charges de maîtres des requêtes; on retint environ quatre-vingt mille écus de gages aux magistrats.

Il est aisé de juger combien les esprits furent soulevés contre deux Italiens, venus tous deux en France sans fortune, enrichis aux dépens de la nation, qui donnaient tant de prise sur eux. Le parlement de Paris, les maîtres des requêtes; les autres cours, les rentiers s'ameutèrent.

En vain *Mazarin* ôta la furintendance à fon confident *Emeri*, & le relégua dans une de fes terres : on s'indignait encor que cet homme eût des terres en France, & on eut le cardinal *Mazarin* en horreur, quoique dans ce tems-là même il confommât le grand ouvrage de la paix de Munfter. Car il faut bien remarquer que ce fameux traité & les barricades font de la même année 1648.

Les guerres civiles commencèrent à Paris comme elles avaient commencé à Londres, pour un peu d'argent.

Le parlement de Paris en poffeffion de vérifier les édits de ces taxes, s'oppofa vivement aux nouveaux édits : il acquit la confiance des peuples, par les contradictions dont il fatigua le miniftère.

On ne commença pas d'abord par la révolte ; les efprits ne s'aigrirent & ne s'enhardirent que par degrés. La populace peut d'abord courir aux armes, & fe choifir un chef, comme on avait fait à Naples. Mais des magiftrats, des hommes d'état procèdent avec plus de maturité, & commencent par obferver les bienféances, autant que l'efprit de parti peut le permettre.

Le cardinal *Mazarin* avait cru qu'en divifant adroitement la magiftrature, il préviendrait tous les troubles, mais on oppofa l'inflexibilité à la fouplefle. Il retranchait quatre années de gages à toutes les cours fupérieures, en leur remettant la paulette, c'eft-à-dire en les exemptant de payer la taxe inventée par *Paulet* fous *Henri IV.* pour s'affurer la propriété de leurs charges. Ce retranchement n'était pas une léfion, mais il confervait les quatre années au parlement, penfant le défarmer par cette faveur. Le parlement méprifa cette grace qui l'expofait au reproche de préférer fon intérêt à celui des autres compagnies. Il n'en donna pas moins fon arrêt d'union avec les autres cours de juftice. *Mazarin* qui n'avait jamais bien pu prononcer le français, ayant dit que cet arrêt d'*ognon* était attentatoire, & l'ayant fait caffer par le confeil, ce feul mot d'*ognon* le rendit ridi-

cule ; & comme on ne cède jamais à ceux qu'on méprise, le parlement en devint plus entreprenant.

Il demanda hautement qu'on révoquât tous les intendans regardés par le peuple comme des exacteurs, & qu'on abolît cette magistrature de nouvelle espèce instituée sous *Louis XIII.* sans l'appareil des formes ordinaires ; c'était plaire à la nation autant qu'irriter la cour. Il voulait que selon les anciennes loix, aucun citoyen ne fût mis en prison, sans que ses juges naturels en connussent dans les vingt-quatre heures, & rien ne paraissait si juste.

Le parlement fit plus, il abolit les intendans par un arrêt, avec ordre aux procureurs du roi de son ressort d'informer contr'eux.

Ainsi la haine contre le ministre, appuyée de l'amour du bien public, menaçait la cour d'une révolution. La reine céda ; elle offrit de casser les intendans, & demanda seulement qu'on lui en laissa trois, elle fut refusée.

Pendant que ces troubles commençaient, le prince de *Condé* remporta la célèbre victoire de Lens, qui mettait le comble à sa gloire. Le roi qui n'avait alors que dix ans, s'écria, *le parlement sera bien fâché.* Ces paroles faisaient voir assez que la cour ne regardait alors le parlement de Paris que comme une assemblée de rebelles.

Le cardinal & ses courtisans ne lui donnaient pas un autre nom. Plus les parlementaires se plaignaient d'être traités de rebelles, plus ils faisaient de résistance.

La reine & le cardinal résolurent de faire enlever trois des plus opiniâtres magistrats du parlement ; *Novion Blancménil* président qu'on appelle à mortier, *Charton* président d'une chambre des enquêtes, & *Broussel* ancien conseiller-clerc de la grand'chambre. Ils n'étaient pas chefs de parti, mais les instrumens des chefs. *Charton* homme très-borné, était connu par le sobriquet du président *Je dis ça*, parce qu'il ouvrait & concluait toujours ses avis par ces mots. *Broussel* n'avait de recommandable

que ſes cheveux blancs, ſa haine contre le miniſtère, & la réputation d'élever toujours la voix contre la cour ſur quelque ſujet que ce fût. Ses confrères en faiſaient peu de cas, mais la populace l'idolâtrait.

Au lieu de les enlever ſans éclat dans le ſilence de la nuit, le cardinal crut en impoſer au peuple en les faiſant arrêter en plein midi, tandis qu'on chantait le *Te Deum* à Notre-Dame pour la victoire de Lens, & que les Suiſſes de la chambre apportaient dans l'égliſe ſoixante-treize drapeaux pris ſur les ennemis. Ce fut préciſément ce qui cauſa la ſubverſion du royaume. *Charton* s'eſquiva, on prit *Blancménil* ſans peine ; il n'en fut pas de même de *Brouſſel.* Une vieille ſervante ſeule, en voyant jeter ſon maître dans un carroſſe par *Comminges* lieutenant des gardes du corps, ameute le peuple, on entoure le carroſſe, on le briſe ; les gardes-françaiſes prêtent main-forte. Le priſonnier eſt conduit ſur le chemin de Sedan. Son enlèvement loin d'intimider le peuple, l'irrite & l'enhardit. On ferme les boutiques ; on tend les groſſes chaînes de fer qui étaient alors à l'entrée des rues principales ; on fait quelques barricades ; quatre cent mille voix crient *liberté* & *Brouſſel.*

Il eſt difficile de concilier tous les détails rapportés par le cardinal de *Retz*, madame de *Motteville*, l'avocat-général *Talon*, & tant d'autres ; mais tous conviennent des principaux points. Pendant la nuit qui ſuivit l'émeute, la reine faiſait venir environ deux mille hommes de troupes cantonnées à quelques lieues de Paris pour ſoutenir la maiſon du roi. Le chancelier *Séguier* ſe tranſportait déjà au parlement précédé d'un lieutenant & de pluſieurs hoquetons, pour caſſer tous les arrêts, & même, diſait-on, pour interdire ce corps. Mais dans la nuit même les factieux s'étaient aſſemblés chez le coadjuteur, & tout était diſpoſé pour mettre la ville en armes. Le peuple arrête le carroſſe du chancelier & le renverſe. Il put à peine s'enfuir avec ſa bru la ducheſſe de *Sully*, qui

malgré lui, l'avait voulu accompagner; il se retire en désordre dans l'hôtel de *Luines*, pressé & insulté par la populace; le lieutenant-civil vient le prendre dans son carrosse & le mène au palais-royal escorté de deux compagnies-Suisses, & d'une escouade de gens-d'armes; le peuple tire sur eux, quelques-uns sont tués; la duchesse de *Sully* est blessée au bras. Deux cents barricades sont formées en un instant; on les pousse jusqu'à cent pas du palais-royal. Tous les soldats après avoir vu tomber quelques-uns des leurs reculent & regardent faire les bourgeois. Le parlement en corps marche à pied vers la reine à travers les barricades qui s'abaissent devant lui, & redemande ses membres emprisonnés. La reine est obligée de les rendre, & par cela même elle invite les factieux à de nouveaux outrages.

Le cardinal de *Retz* se vante d'avoir seul armé tout Paris dans cette journée, qui fut nommée des *barricades*, & qui était la seconde de cette espèce. Cet homme singulier est le premier évêque en France qui ait fait une guerre civile sans avoir la religion pour prétexte. Il s'est peint lui-même dans ses mémoires, écrits avec un air de grandeur, une impétuosité de génie, & une inégalité, qui sont l'image de sa conduite. C'était un homme qui du sein de la débauche, & languissant encor des suites qu'elle entraîne, prêchait le peuple, & s'en faisait idolâtrer. Il respirait la faction & les complots: il avait été à l'âge de vingt-trois ans, l'ame d'une conspiration contre la vie de *Richelieu*: il fut l'auteur des barricades: il précipita le parlement dans les cabales, & le peuple dans les séditions. Ce qui paraît surprenant, c'est que le parlement entraîné par lui, leva l'étendard contre la cour, avant même d'être appuyé par aucun prince.

Cette compagnie depuis long-tems était regardée bien différemment par la cour & par le peuple. Si l'on en croyait la voix de tous les ministres & de la cour,

le parlement de Paris était une cour de juſtice, faite pour juger les cauſes des citoyens : il tenait cette prérogative de la ſeule volonté des rois; il n'avait ſur les autres parlemens du royaume d'autre prééminence que celle de l'ancienneté & d'un reſſort plus conſidérable ; il n'était la cour des pairs que parce que la cour réſidait à Paris; il n'avait pas plus de droit de faire des remontrances que les autres corps, & ce droit était encor une pure grace; il avait ſuccédé à ces parlemens qui repréſentaient autrefois la nation Françaiſe; mais il n'avait de ces anciennes aſſemblées rien que le ſeul nom : & pour preuve inconteſtable, c'eſt qu'en effet les états-généraux étaient ſubſtitués à la place des aſſemblées de la nation; & le parlement de Paris ne reſſemblait pas plus aux parlemens tenus par nos premiers rois, qu'un conſul de Smyrne ou d'Alep ne reſſemble à un conſul Romain.

Cette ſeule erreur de nom était le prétexte des prétentions ambitieuſes d'une compagnie d'hommes de loi, qui tous pour avoir acheté leurs offices de robe, penſaient tenir la place des conquérans des Gaules, & des ſeigneurs des fiefs de la couronne. Ce corps en tous les tems avait abuſé du pouvoir que s'arroge néceſſairement un premier tribunal, toujours ſubſiſtant dans une capitale. il avait oſé donner un arrêt contre *Charles VII.* & le bannir du royaume; il avait commencé un procès criminel contre *Henri III.* il avait en tous les tems réſiſté, autant qu'il l'avait pu, à ſes ſouverains : & dans cette minorité de *Louis XIV.* ſous le plus doux des gouvernemens, & ſous la plus indulgente des reines, il voulait faire la guerre civile à ſon prince, à l'exemple de ce parlement d'Angleterre, qui tenait alors ſon roi priſonnier, & qui lui fit trancher la tête. Tels étaient les diſcours & les penſées du cabinet.

Mais les citoyens de Paris, & tout ce qui tenait à la robe, voyaient dans le parlement un corps auguſte, qui avait rendu la juſtice avec une intégrité reſpectable,

qui n'aimait que le bien de l'état, & qui l'aimait au péril de sa fortune, qui bornait son ambition à la gloire de réprimer l'ambition des favoris, qui marchait d'un pas égal entre le roi & le peuple; & sans examiner l'origine de ses droits & de son pouvoir, on lui supposait les droits le plus sacrés, & le pouvoir le plus incontestable quand on le voyait soutenir la cause du peuple contre des ministres détestés; on l'appellait *le père de l'état*, & on faisait peu de différence entre le droit qui donne la couronne aux rois, & celui qui donnait au parlement le pouvoir de modérer les volontés des rois.

Entre ces deux extrémités un milieu juste était impossible à trouver; car enfin il n'y avait de loi bien reconnue, que celle de l'occasion & du tems. Sous un gouvernement vigoureux le parlement n'était rien: il était tout sous un roi faible; & l'on pouvait lui appliquer ce que dit M. de *Guimené*, quand cette compagnie se plaignit sous *Louis XIV.* d'avoir été précédée par les députés de la noblesse: *Messieurs, vous prendrez bien votre revanche dans la minorité.*

On ne veut point répéter ici tout ce qui a été écrit sur ces troubles, & copier des livres, pour remettre sous les yeux tant de détails alors si chers & si importans, & aujourd'hui presqu'oubliés: mais on doit dire ce qui caractérise l'ésprit de la nation, & moins ce qui appartient à toutes les guerres civiles, que ce qui distingue celle de la fronde.

Deux pouvoirs établis chez les hommes, uniquement pour le maintien de la paix: un archevêque & un parlement de Paris ayant commencé les troubles, le peuple crut tous ses emportemens justifiés. La reine ne pouvait paraître en public sans être outragée; on ne l'appellait que *dame Anne*; & si l'on y ajoutait quelque titre, c'était un opprobre. Le peuple lui reprochait avec fureur de sacrifier l'état à son amitié pour *Mazarin*; & ce qu'il y avait de plus insupportable, elle entendait de

tous côtés ces chanſons & ces vaudevilles, monumens de plaiſanterie & de malignité, qui ſemblaient devoir éterniſer le doute où l'on affectait d'être de ſa vertu. Madame de *Motteville* dit avec ſa noble & ſincère naïveté, que ces *inſolences faiſaient horreur à la reine, & que les Pariſiens trompés lui faiſaient pitié.*

Elle s'enfuit de Paris, avec ſes enfans, ſon miniſtre, le duc d'Orléans frère de *Louis XIII.* le grand *Condé* lui-même, & alla à St. Germain, où preſque toute la cour coucha ſur la paille. On fut obligé de mettre en gage chez les uſuriers les pierreries de la couronne. Le roi manqua ſouvent du néceſſaire. Les pages de ſa chambre furent congédiés, parce qu'on n'avait pas de quoi les nourrir. En ce tems-là même la tante de *Louis XIV.* fille de *Henri le Grand*, femme du roi d'Angleterre, refugiée à Paris, y était réduite aux extrémités de la pauvreté; & ſa fille, depuis mariée au frère de *Louis XIV.* reſtait au lit, n'ayant pas de quoi ſe chauffer, ſans que le peuple de Paris, enivré de ſes fureurs, fît ſeulement attention aux afflictions de tant de perſonnes royales.

Anne d'Autriche dont on vantait l'eſprit, les graces, la bonté, n'avait preſque jamais été en France que malheureuſe. Long-tems traitée comme une criminelle par ſon époux, perſécutée par le cardinal de *Richelieu*, elle avait vu ſes papiers ſaiſis au Val-de-Grace; elle avait été obligée de ſigner en plein conſeil qu'elle était coupable envers le roi ſon mari. Quand elle accoucha de *Louis XIV.* ce même mari ne voulut jamais l'embraſſer ſelon l'uſage, & cet affront altéra ſa ſanté au point de mettre en danger ſa vie. Enfin, dans ſa régence, après avoir comblé de graces tous ceux qui l'avaient implorée, elle ſe voyait chaſſée de la capitale par un peuple volage & furieux. Elle & la reine d'Angleterre ſa belle-ſœur, étaient toutes deux un mémorable exemple des révolutions que peuvent éprouver les têtes couronnées, & ſa belle-mère

Catherine de Médicis avait été encor plus malheureuſe.

La reine, les larmes aux yeux, preſſa le prince de *Condé* de ſervir de protecteur au roi. Le vainqueur de Rocroi, de Fribourg, de Lens & de Norlingue, ne put démentir tant de ſervices paſſés; il fut flatté de l'honneur de défendre une cour qu'il croyait ingrate, contre la fronde qui recherchait ſon appui. Le parlement eut donc le grand *Condé* à combattre, & il oſa ſoutenir la guerre.

Le prince de *Conti*, frère du grand *Condé*, auſſi jaloux de ſon ainé qu'incapable de l'égaler, le duc de *Longueville*, le duc de *Beaufort*, le duc de *Bouillon*, animés par l'eſprit remuant du coadjuteur, & avides de nouveautés, ſe flattant d'élever leur grandeur ſur les ruines de l'état, & de faire ſervir à leurs deſſeins particuliers les mouvemens aveugles du parlement, vinrent lui offrir leurs ſervices. On nomma dans la grand'chambre les généraux d'une armée qu'on n'avait pas. Chacun ſe taxa pour lever des troupes : il y avait vingt conſeillers pourvus de charges nouvelles, créées par le cardinal de *Richelieu*. Leurs confrères, par une petiteſſe d'eſprit dont toute ſociété eſt ſuſceptible, ſemblaient pourſuivre ſur eux la mémoire de *Richelieu*; ils les accablaient de dégoûts & ne les regardaient pas comme membres du parlement : il fallut qu'ils donnaſſent chacun quinze mille livres pour les frais de la guerre, & pour acheter la tolérance de leurs confrères.

La grand'chambre, les enquêtes, les requêtes, la chambre des comptes, la cour des aides, qui avaient tant crié contre des impôts faibles & néceſſaires, & ſurtout contre l'augmentation du tarif, laquelle n'allait qu'à deux cent mille livres, fournirent une ſomme de près de dix millions de notre monnoie d'aujourd'hui, pour la ſubverſion de la patrie. On rendit un arrêt par lequel il fut ordonné de ſe ſaiſir de tout l'argent des partiſans de la cour. On en prit pour douze cent mille de nos livres.

On

On leva douze mille hommes par arrêt du parlement: chaque porte cochère fournit un homme & un cheval. Cette cavalerie fut appellée *la cavalerie des portes cochères.* Le coadjuteur avait un régiment à lui, qu'on nommait le *régiment de Corinthe*, parce que le coadjuteur était archevêque titulaire de Corinthe.

Sans les noms de roi de France, de grand *Condé*, de capitale du royaume, cette guerre de la fronde eût été aussi ridicule que celle des *Barberins*; on ne savait pourquoi on était en armes. Le prince de *Condé* assiégea cinq cent mille bourgeois avec huit mille soldats. Les Parisiens sortaient en campagne ornés de plumes & de rubans; leurs évolutions étaient le sujet de plaisanterie des gens du métier. Ils fuyaient dès qu'ils rencontraient deux cents hommes de l'armée royale. Tout se tournait en raillerie; le régiment de *Corinthe* ayant été battu par un petit parti, on appella cet échec, *la première aux Corinthiens.*

Ces vingt conseillers, qui avaient fourni chacun quinze mille livres, n'eurent d'autres honneurs que d'être appellés les *quinze-vingts.*

Le duc de *Beaufort-Vendôme*, petit-fils de *Henri IV.* l'idole du peuple & l'instrument dont on se servit pour le soulever, prince populaire, mais d'un esprit borné, était publiquement l'objet des railleries de la cour & de la fronde même. On ne parlait jamais de lui, que sous le nom de *roi des halles.* Une balle lui ayant fait une contusion au bras, il disait que ce n'était qu'une confusion.

La duchesse de *Némours* rapporte dans ses mémoires que le prince de *Condé* présenta à la reine un petit nain bossu, armé de pied en cap. " Voilà, dit-il, le généralissime de l'armée Parisienne. „ Il voulait par-là désigner son frère le prince de *Conti*, qui était en effet bossu, & que les Parisiens avaient choisi pour leur général. Cependant ce même *Condé* fut ensuite général des

mêmes troupes ; & madame de *Némours* ajoute qu'il disait que toute cette guerre ne méritait d'être écrite qu'en vers burlesques.

Les troupes Parisiennes, qui sortaient de Paris & qui revenaient toujours battues, étaient reçues avec des huées & des éclats de rire. On ne réparait tous ces petits échecs que par des couplets & des épigrammes. Les cabarets, & les autres maisons de débauche étaient les tentes où l'on tenait les conseils de guerre, au milieu des plaisanteries, des chansons, & de la gaieté la plus dissolue. La licence était si effrénée, qu'une nuit les principaux officiers de la fronde, ayant rencontré le St. Sacrement qu'on portait dans les rues à un homme qu'on soupçonnait d'être *Mazarin*, reconduisirent les prêtres à coups de plat-d'épée.

Enfin on vit le coadjuteur, archevêque de Paris, venir prendre séance au parlement avec un poignard dans sa poche, dont on appercevait la poignée, & on criait : *Voilà le breviaire de notre archevêque.*

Il vint un héraut d'armes à la porte St. Antoine, accompagné d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, pour signifier des propositions. Le parlement ne voulut point le recevoir ; mais il admit dans la grand'chambre un envoyé de l'archiduc *Léopold* qui faisait alors la guerre à la France.

Au milieu de tous ces troubles, la noblesse s'assembla en corps aux augustins, nomma des syndics, tint publiquement des séances réglées. On eût cru que c'était pour réformer la France, & pour assembler les états-généraux ; c'était pour un tabouret que la reine avait accordé à madame de *Pons* ; peut-être n'y a-t-il jamais eu une preuve plus sensible de la légéreté des esprits qu'on reprochait alors aux Français.

Les discordes civiles, qui désolaient l'Angleterre précisément en même tems, servent bien à faire voir les caractères des deux nations. Les Anglais avaient mis dans

leurs troubles civils un acharnement mélancolique & une fureur raiſonnée : ils donnaient de ſanglantes batailles ; le fer décidait tout ; les échaffauts étaient dreſſés pour les vaincus : leur roi pris en combattant fut amené devant une cour de juſtice, interrogé ſur l'abus qu'on lui reprochait d'avoir fait de ſon pouvoir, condamné à perdre la tête, & exécuté devant tout ſon peuple, avec autant d'ordre & avec les mêmes formalités de juſtice, que ſi on avait condamné un citoyen criminel ; ſans que dans le cours de ces troubles horribles, Londres ſe fût reſſentie un moment des calamités attachées aux guerres civiles.

Les Français au contraire ſe précipitaient dans les ſéditions, par caprice & en riant ; les femmes étaient à la tête des factions, l'amour faiſait & rompait les cabales. La ducheſſe de *Longueville* engagea *Turenne*, à peine maréchal de France, à faire révolter l'armée qu'il commandait pour le roi.

C'était la même armée que le célèbre duc de *Saxe-Veimar* avait raſſemblée. Elle était commandée après la mort du duc de *Veimar* par le comte *d'Erlach*, d'une ancienne maiſon du canton de Berne. Ce fut ce comte *d'Erlach* qui donna cette armée à la France, & qui lui valut la poſſeſſion de l'Alſace. Le vicomte de *Turenne* voulut le ſéduire ; l'Alſace eût été perdue pour *Louis XIV.* mais il fut inébranlable ; il contint les troupes Veimariennes dans la fidélité qu'elles devaient à leur ferment. Il fut même chargé par le cardinal *Mazarin* d'arrêter le vicomte. Ce grand homme infidèle alors par faibleſſe fut obligé de quitter en fugitif l'armée dont il était général, pour plaire à une femme qui ſe moquait de ſa paſſion : il devint de général du roi de France, lieutenant de *Dom Eſtevan de Gamarre*, avec lequel il fut battu à Rétel par le maréchal *du Pleſſis-Pralin*. On connoît ce billet du maréchal d'*Hocquincourt* à la ducheſſe de *Montbazon*, *Peronne eſt à la belle des belles.*

On fait ces vers du duc de *la Rochefoucault* pour la ducheſſe de *Longueville*, lorſqu'il reçut au combat de St. Antoine un coup de mouſquet, qui lui fit perdre quelque tems la vue.

Pour mériter ſon cœur, pour plaire à ſes beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois; je l'aurais faite aux dieux.

On voit dans les mémoires de Mademoiſelle une lettre de *Gaſton* duc d'Orléans ſon père, dont l'adreſſe eſt, *à meſdames les comteſſes maréchales de camp dans l'armée de ma fille contre le Mazarin.*

La guerre finit & recommença à pluſieurs repriſes; il n'y eut perſonne qui ne changeât ſouvent de parti. Le prince de *Condé*, ayant ramené dans Paris la cour triomphante, ſe livra au plaiſir de la mépriſer après l'avoir défendue; & ne trouvant pas qu'on lui donnât des récompenſes proportionnées à ſa gloire & à ſes ſervices, il fut le premier à tourner *Mazarin* en ridicule, à braver la reine, & à inſulter le gouvernement qu'il dédaignait. Il écrivit, à ce qu'on prétend, au cardinal, *all'illuſtriſſimo ſignor fachino.* Il lui dit un jour, *adieu Mars.* Il encouragea un marquis de *Jarſai* à faire une déclaration d'amour à la reine, & trouva mauvais qu'elle osât s'en offenſer. Il ſe ligua avec le prince de *Conti* ſon frère, & le duc de *Longueville*, qui abandonnèrent le parti de la fronde. On avait appellé la cabale du duc de *Beaufort* au commencement de la régence, celle des *importans*; on appellait celle de *Condé*, le *parti des petits-maîtres*, parce qu'ils voulaient être les maîtres de l'état. Il n'eſt reſté de tous ces troubles d'autres traces que ce nom de *petit-maître*, qu'on applique aujourd'hui à la jeuneſſe avantageuſe & mal élevée, & le nom de *frondeurs* qu'on donne aux cenſeurs du gouvernement.

On employa de tous côtés des moyens auſſi bas qu'odieux. *Joly* conſeiller au châtelet, depuis ſecretaire du cardinal de *Retz*, imagina de ſe faire une inciſion au

bras, & de faire tirer un coup de piſtolet dans ſon carroſſe, pour faire accroire que la cour avait voulu l'aſſaſſiner.

Quelques jours après, pour diviſer le parti du prince de *Condé* & les frondeurs, & pour les rendre irréconciliables, on tire des coups de fuſil dans les carroſſes du grand *Condé*, & on tue un de ſes valets de pied, ce qui s'appellait *une joliade renforcée.* Qui fit cette étrange entrepriſe ? eſt-ce le parti du cardinal *Mazarin* ? Il en fut très-ſoupçonné. On en accuſa le cardinal de *Retz*, le duc de *Beaufort* & le vieux *Brouſſel* en plein parlement, & ils furent juſtifiés.

Tous les partis ſe choquaient, négociaient, ſe trahiſſaient tour-à-tour. Chaque homme important, ou qui voulait l'être, prétendait établir ſa fortune ſur la ruine publique, & le bien public était dans la bouche de tout le monde. *Gaſton* était jaloux de la gloire du grand *Condé* & du crédit de *Mazarin. Condé* ne les aimait ni ne les eſtimait. Le coadjuteur de l'archevêché de Paris, voulait être cardinal par la nomination de la reine, & il ſe dévouait alors à elle pour obtenir cette dignité étrangère qui ne donnait aucune autorité, mais un grand relief. Telle était alors la force du préjugé, que le prince de *Conti* frère du grand *Condé* voulait auſſi couvrir ſa couronne de prince d'un chapeau rouge. Et tel était en même tems le pouvoir des intrigues qu'un abbé ſans naiſſance & ſans mérite nommé *La Rivière* diſputait ce chapeau romain au prince ; ils ne l'eurent ni l'un ni l'autre, le prince parce qu'enfin il ſut le mépriſer, *la Rivière* parce qu'on ſe moqua de ſon ambition : mais le coadjuteur l'obtint pour avoir abandonné le prince de *Condé* aux reſſentimens de la reine.

Ces reſſentimens n'avaient d'autre fondement que de petites querelles d'intérêt entre le grand *Condé* & *Mazarin.* Nul crime d'état ne pouvait être imputé à *Condé* ; cependant on l'arrêta dans le louvre, lui, ſon

frère de *Conti* & son beau-frère de *Longueville*, sans aucune formalité, & uniquement parce que *Mazarin* le craignait. Cette démarche était à la vérité contre toutes les loix, mais on ne connaissait les loix dans aucun des partis.

Le cardinal pour se rendre maître de ces princes usa d'une fourberie qu'on appella politique. Les frondeurs étaient accusés d'avoir tenté d'assassiner le prince de *Condé*; *Mazarin* lui fait accroire qu'il s'agit d'arrêter un des conjurés, & de tromper les frondeurs; que c'est à son altesse à signer l'ordre aux gens-d'armes de la garde de se tenir prêts au louvre. Le grand *Condé* signe lui-même l'ordre de sa détention. On ne vit jamais mieux que la politique consiste souvent dans le mensonge, & que l'habileté est de pénétrer le menteur.

Le prince de *Condé* eût pu gouverner l'état, s'il avait seulement voulu plaire : mais il se contentait d'être admiré. Le peuple de Paris, qui avait fait des barricades pour un conseiller-clerc presque imbécille, fit des feux de joie lorsqu'on mena au donjon de Vincennes le défenseur & le héros de la France.

Ce qui montre encor combien les événemens trompent les hommes, c'est que cette prison des trois princes, qui semblait devoir assoupir les factions, fut ce qui les releva. La princesse de *Condé* la mère exilée resta dans Paris malgré la cour, & porta sa requête au parlement. Sa femme après mille périls se refugia dans la ville de Bordeaux, aidée des ducs de *Bouillon* & de *la Rochefoucault*; elle souleva cette ville & arma l'Espagne.

Toute la France redemandait le grand *Condé*. S'il avait paru alors, la cour était perdue. *Gourville* qui de simple valet de chambre du duc de *la Rochefoucault*, était devenu un homme considérable par son caractère hardi & prudent, imagina un moyen sûr de délivrer les princes enfermés alors à Vincennes. Un des conjurés eut la bêtise de se confesser à un prêtre de la fronde. Ce mal-

heureux prêtre avertit le coadjuteur, perſécuteur en ce tems-là du grand *Condé*. L'entrepriſe échoua par la révélation de la confeſſion ſi ordinaire dans les guerres civiles.

On voit par les mémoires du conſeiller d'état *Lenet*, plus curieux que connus, combien dans ces tems de licence effrénée, de troubles, d'iniquités, & même d'impiétés, les prêtres avaient encor de pouvoir ſur les eſprits. Il rapporte qu'en Bourgogne le doyen de la ſainte chapelle attaché au prince de *Condé*, offrit pour tout ſecours de faire parler en ſa faveur tous les prédicateurs en chaire, & de faire manœuvrer tous les prêtres dans la confeſſion.

Pour mieux faire connaître encor les mœurs du tems, il dit que lorſque la femme du grand *Condé* alla ſe refugier dant Bordeaux, les ducs de *Bouillon* & de *la Rochefoucault* allèrent au-devant d'elle à la tête d'une foule de jeunes gentilshommes, qui crièrent à ſes oreilles, vive *Condé*, ajoutant un mot obſcène pour le *Mazarin*, & la priant de joindre ſa voix aux leurs.

Un an après, les mêmes frondeurs qui avaient vendu le grand *Condé* & les princes à la vengeance timide de *Mazarin*, forcèrent la reine à ouvrir leurs priſons & à chaſſer du royaume ſon premier miniſtre. *Mazarin* alla lui-même au Havre où ils étaient détenus; il leur rendit leur liberté, & ne fut reçu d'eux qu'avec le mépris qu'il en devait attendre; après quoi il ſe retira à Liége. *Condé* revint dans Paris aux acclamations de ce même peuple qui l'avait tant haï. Sa préſence renouvella les cabales, les diſſentions, & les meurtres.

Le royaume reſta dans cette combuſtion encor quelques années. Le gouvernement ne prit preſque jamais que des partis faibles & incertains: il ſemblait devoir ſuccomber: mais les révoltés furent toujours déſunis, & c'eſt ce qui ſauva la cour. Le coadjuteur, tantôt ami, tantôt ennemi du prince de *Condé*, ſuſcita contre lui

une partie du parlement & du peuple : il oſa en même tems ſervir la reine en tenant tête à ce prince, & l'outrager en la forçant d'éloigner le cardinal *Mazarin*, qui ſe retira à Cologne. La reine, par une contradiction trop ordinaire aux gouvernemens faibles, fut obligée de recevoir à la fois ſes ſervices & ſes offenſes, & de nommer au cardinalat ce même coadjuteur, l'auteur des barricades, qui avait contraint la famille royale à ſortir de la capitale, & à l'aſſiéger.



CHAPITRE CINQUIEME.

Suite de la guerre civile, juſqu'à la fin de la rebellion en 1654.

ENFIN le prince de *Condé* ſe réſolut à une guerre, qu'il eût dû commencer du tems de la fronde, s'il avait voulu être le maître de l'état, ou qu'il n'aurait dû jamais faire, s'il avait été citoyen. Il part de Paris : il va ſoulever la Guienne, le Poitou & l'Anjou, & mendier contre la France le ſecours des Eſpagnols dont il avait été le fléau le plus terrible.

Rien ne marque mieux la manie de ce tems, & le déréglement qui déterminait toutes les démarches, que ce qui arriva alors à ce prince. La reine lui envoya un courrier de Paris, avec des propoſitions qui devaient l'engager au retour & à la paix. Le courrier ſe trompa ; & au lieu d'aller à Angerville, où était le prince, il alla à *Augerville*. La lettre vint trop tard. *Condé* dit que s'il l'avait reçue plutôt, il aurait accepté les propoſitions de paix ; mais que puiſqu'il était déjà aſſez loin de Paris, ce n'était pas la peine d'y retourner. Ainſi la mépriſe d'un courrier, & le pur caprice de ce prince, replongèrent la France dans la guerre civile.

Alors le cardinal *Mazarin*, qui du fond de ſon exil à Cologne avait gouverné la cour, rentra dans le royaume, moins en miniſtre qui venait reprendre ſon poſte, qu'en ſouverain qui ſe remettait en poſſeſſion de ſes états; il était conduit par une petite armée de ſept mille hommes levés à ſes dépens; c'eſt-à-dire, avec l'argent du royaume qu'il s'était approprié.

On fait dire au roi dans une déclaration de ce tems-là, que le cardinal avait en effet levé ces troupes de ſon argent : ce qui doit confondre l'opinion de ceux qui ont écrit, qu'à ſa première ſortie du royaume, *Mazarin* s'était trouvé dans l'indigence. Il donna le commandement de ſa petite armée au maréchal *d'Hocquincourt*. Tous les officiers portaient des écharpes vertes : c'était la couleur des livrées du cardinal. Chaque parti avait alors ſon écharpe. La blanche était celle du roi; l'iſabelle, celle du prince de *Condé*. Il était étonnant que le cardinal *Mazarin*, qui avait juſques alors affecté tant de modeſtie, eût la hardieſſe de faire porter ſes livrées à une armée, comme s'il avait un parti différent de celui de ſon maître; mais il ne put réſiſter à cette vanité. C'était préciſément ce qu'avait fait le maréchal d'*Ancre*, & ce qui contribua beaucoup à ſa perte. La même témérité réuſſit au cardinal *Mazarin*. La reine l'approuva. Le roi, déjà majeur, & ſon frère, allèrent au-devant de lui.

Aux premières nouvelles de ſon retour, *Gaſton* d'Orléans, frère de *Louis XIII*. qui avait demandé l'éloignement du cardinal, leva des troupes dans Paris, ſans ſavoir à quoi elles ſeraient employées. Le parlement renouvella ſes arrêts; il proſcrivit *Mazarin*, & mit ſa tête à prix. Il fallut chercher dans les regiſtres, quel était le prix d'une tête ennemie du royaume. On trouva que ſous *Charles IX*. on avait promis par arrêt cinquante mille écus à celui qui repréſenterait l'amiral *Coligni* mort ou vif. On crut très-ſérieuſement procéder en règle, en mettant ce même prix à l'aſſaſſinat

d'un cardinal premier miniſtre. Cette proſcription ne donna à perſonne la tentation de mériter les cinquante mille écus, qui après tout n'euſſent point été payés. Chez une autre nation & dans un autre tems, un tel arrêt eût trouvé des exécuteurs ; mais il ne ſervit qu'à faire de nouvelles plaiſanteries. Les *Blots* & les *Marigny*, beaux eſprits qui portaient la gaieté dans les tumultes de ces troubles, firent afficher dans Paris une répartition des cent cinquante mille livres ; tant pour qui couperait le nez au cardinal, tant pour une oreille, tant pour un œil, tant pour le faire eunuque. Ce ridicule fut tout l'effet de la proſcription contre la perſonne du miniſtre ; mais ſes meubles & ſa bibliothèque furent vendus par un ſecond arrêt ; cet argent était deſtiné à payer un aſſaſſin ; il fut diſſipé par les dépoſitaires, comme tout l'argent qu'on levait alors. Le cardinal, de ſon côté, n'employait contre ſes ennemis, ni le poiſon, ni l'aſſaſſinat ; & malgré l'aigreur & la manie de tant de partis & de tant de haines, on ne commit pas autant de grands crimes, les chefs de parti furent moins cruels & les peuples moins furieux que du tems de la ligue ; car ce n'était pas une guerre de religion.

L'eſprit de vertige qui régnait en ce tems, poſsèda ſi bien tout le corps du parlement de Paris, qu'après avoir ſolemnellement ordonné un aſſaſſinat dont on ſe moquait, il rendit un arrêt, par lequel pluſieurs conſeillers devaient ſe tranſporter ſur la frontière, pour informer contre l'armée du cardinal *Mazarin*, c'eſt-à-dire, contre l'armée royale.

Deux conſeillers furent aſſez imprudens, pour aller avec quelques payſans, faire rompre les ponts par où le cardinal devait paſſer : l'un d'eux nommé *Bitaut* fut fait priſonnier par les ttoupes du roi, relâché avec indulgence, & moqué de tous les partis.

Cependant le roi majeur interdit le parlement de Paris, & le transfère à Pontoiſe. Quatorze membres attachés à

la cour obéiſſent, les autres réſiſtent. Voilà deux parlemens qui pour mettre le comble à la confuſion ſe foudroient par des arrêts réciproques comme du tems de *Henri IV.* & de *Charles VI.*

Préciſément dans le tems que cette compagnie s'abandonnait à ces extrémités contre le miniſtre du roi, elle déclarait criminel de lèze-majeſté, le prince de *Condé*, qui n'était armé que contre ce miniſtre; & par un renverſement d'eſprit, que toutes les démarches précédentes rendent croyable, elle ordonna que les nouvelles troupes de *Gaſton* duc d'Orléans, marcheraient contre *Mazarin*; & elle défendit en même tems qu'on prît aucuns deniers dans les recettes publiques pour les ſoudoyer.

On ne pouvait attendre autre choſe d'une compagnie de magiſtrats, qui jetée hors de ſa ſphère, & ne connaiſſant ni ſes droits, ni ſon pouvoir réel, ni les affaires politiques, ni la guerre, s'aſſemblant & décidant en tumulte, prenait des partis auxquels elle n'avait pas penſé le jour d'auparavant, & dont elle-même s'étonnait enſuite.

Le parlement de Bordeaux ſervait alors le prince de *Condé*; mais il tint une conduite plus uniforme, parce qu'étant plus éloigné de la cour, il était moins agité par des factions oppoſées. Des objets plus conſidérables intéreſſaient toute la France.

Condé, ligué avec les Eſpagnols, était en campagne contre le roi, & *Turenne* ayant quitté ces mêmes Eſpagnols, avec leſquels il avait été battu à Rétel, venait de faire ſa paix avec la cour, & commandait l'armée royale. L'épuiſement des finances ne permettait ni à l'un ni à l'autre des deux partis, d'avoir de grandes armées; mais de petites, ne décidaient pas moins du ſort de l'état. Il y a des tems où cent mille hommes en campagne peuvent à peine prendre deux villes : il y en a d'autres où une bataille entre ſept ou huit mille hommes peut renverſer un trône ou l'affermir.

Louis XIV. élevé dans l'adverſité, allait avec ſa mère, ſon frère, & le cardinal *Mazarin*, de province en province, n'ayant pas autant de troupes autour de ſa perſonne, à beaucoup près, qu'il en eut depuis en tems de paix pour ſa ſeule garde. Cinq à ſix mille hommes, les uns envoyés d'Eſpagne, les autres levés par les partiſans du prince de *Condé*, le pourſuivaient au cœur de ſon royaume.

Le prince de *Condé* courait cependant de Bordeaux à Montauban, prenait des villes, & groſſiſſait par-tout ſon parti.

Toute l'eſperance de la cour était dans le maréchal de *Turenne*. L'armée royale ſe trouva auprès de Gien ſur la Loire. Celle du prince de *Condé*, était à quelques lieues ſous les ordres du duc de *Némours*, & du duc de *Beaufort*. Les diviſions de ces deux généraux allaient être funeſtes au parti du prince. Le duc de *Beaufort* était incapable du moindre commandement. Le duc de *Némours* paſſait pour être plus brave & plus aimable qu'habile. Tous deux enſemble ruinaient leur armée. Les ſoldats ſavaient que le grand *Condé* était à cent lieues de là, & ſe croyaient perdus, lorſqu'au milieu de la nuit un courrier ſe préſenta dans la forêt d'Orléans, devant les grandes gardes. Les ſentinelles reconnurent dans ce courrier le prince de *Condé* lui-même, qui venait d'Agen à travers mille aventures, & toujours déguiſé, ſe mettre à la tête de ſon armée.

Sa préſence faiſait beaucoup, & cette arrivée imprévue encor davantage. Il ſavait que tout ce qui eſt ſoudain & ineſpéré, tranſporte les hommes. Il profita à l'inſtant de la confiance & de l'audace qu'il venait d'inſpirer. Le grand talent de ce prince dans la guerre, était de prendre en un inſtant les réſolutions les plus hardies, & de les exécuter avec non moins de conduite que de promptitude.

L'armée royale était ſéparée en deux corps. *Condé*

fondit sur celui qui était à Blenau, commandé par le maréchal d'*Hocquincourt*; & ce corps fut dissipé en même tems qu'attaqué. *Turenne* n'en put être averti. Le cardinal *Mazarin*, effrayé, courut à Gien au milieu de la nuit, réveiller le roi qui dormait, pour lui apprendre cette nouvelle. Sa petite cour fut consternée; on proposa de sauver le roi par la fuite, & de le conduire secrétement à Bourges. Le prince de *Condé* victorieux, approchait de Gien; la désolation & la crainte augmentaient. *Turenne* par sa fermeté rassura les esprits, & sauva la cour par son habileté : il fit avec le peu qui lui restait de troupes, des mouvemens si heureux, profita si bien du terrain & du tems, qu'il empêcha *Condé* de poursuivre son avantage. Il fut difficile alors de décider. lequel avait acquis le plus d'honneur, ou de *Condé* victorieux, ou de *Turenne* qui lui avait arraché le fruit de sa victoire. Il est vrai que dans ce combat de Blenau, si longtems célèbre en France, il n'y avait pas eu quatre cents hommes de tués; mais le prince de *Condé* n'en fut pas moins sur le point de se rendre maître de toute la famille royale, & d'avoir entre ses mains son ennemi, le cardinal *Mazarin*. On ne pouvait guère voir un plus petit combat, de plus grands intérêts & un danger plus pressant.

Condé qui ne se flattait pas de surprendre *Turenne*, comme il avait surpris d'*Hocquincourt*, fit marcher son armée vers Paris : il se hâta d'aller dans cette ville jouir de sa gloire, & des dispositions favorables d'un peuple aveugle. L'admiration qu'on avait pour ce dernier combat, dont on exagérait encor toutes les circonstances, la haine qu'on portait à *Mazarin*, le nom & la présence du grand *Condé*, semblaient d'abord le rendre maître absolu de la capitale. Mais dans le fond, tous les esprits étaient divisés; chaque parti était subdivisé en factions, comme il arrive dans tous les troubles. Le coadjuteur devenu cardinal de *Retz*, raccommodé en apparence avec

la cour, qui le craignait & dont il se défiait n'était plus le maître du peuple, & ne jouait plus le principal rôle. Il gouvernait le duc d'Orléans, & était opposé à *Condé*. Le parlement flottait entre la cour, le duc d'Orléans, & le prince, quoique tout le monde s'accordât à crier contre *Mazarin*; chacun ménageait en secret des intérêts particuliers; le peuple était une mer orageuse, dont les vagues étaient poussées au hasard par tant de vents contraires. On fit promener dans Paris la châsse de *Ste. Geneviève*, pour obtenir l'expulsion du cardinal ministre; & la populace ne douta pas que cette Sainte n'opérât ce miracle, comme elle donne de la pluie.

On ne voyait que négociations entre les chefs de parti, députations du parlement, assemblées de chambres, séditions dans la populace, gens de guerre dans la campagne. On montait la garde à la porte des monastères. Le prince avait appellé les Espagnols à son secours. *Charles IV*. ce duc de Lorraine chassé de ses états, & à qui il restait pour tout bien une armée de huit mille hommes, qu'il vendait tous les ans au roi d'Espagne, vint auprès de Paris avec cette armée. Le cardinal *Mazarin* lui offrit plus d'argent pour s'en retourner, que le prince de *Condé* ne lui en avait donné pour venir. Le duc de Lorraine quitta bientôt la France, après l'avoir désolée sur son passage, emportant l'argent des deux partis.

Condé resta donc dans Paris, avac un pouvoir qui diminua tous les jours, & une armée plus faible encor. *Turenne* mena le roi & sa cour vers Paris. Le roi, à l'âge de quinze ans, vit de la hauteur de Charonne, la bataille de St. Antoine, où ces deux généraux firent avec si peu de troupes de si grandes choses, que la réputation de l'un & de l'autre, qui semblait ne pouvoir plus croître, en fut augmentée.

Le prince de *Condé*, avec un petit nombre de sei-

gneurs de ſon parti, ſuivi de peu de ſoldats, ſoutint & repouſſa l'effort de l'armée royale. Le roi regardait ce combat du haut d'une éminence avec *Mazarin*. Le duc d'Orléans, incertain du parti qu'il devait prendre, reſtait dans ſon palais du Luxembourg. Le cardinal de *Retz* était cantonné dans ſon archevêché. Le parlement attendait l'iſſue de la bataille, pour donner quelque arrêt. La reine en larmes était proſternée dans une chapelle aux carmélites. Le peuple, qui craignait alors également & les troupes du roi & celles de monſieur le prince, avait fermé les portes de la ville, & ne laiſſait plus entrer ni ſortir perſonne, pendant que ce qu'il y avait de plus grand en France s'acharnait au combat & verſait ſon ſang dans le fauxbourg. Ce fut-là que le duc de la *Rochefoucault*, ſi illuſtre par ſon courage & par ſon eſprit, reçut un coup au deſſus des yeux, qui lui fit perdre la vue pour quelque tems. Un neveu du cardinal *Mazarin* y fut tué, & le peuple ſe crut vengé. On ne voyait que jeunes ſeigneurs tués ou bleſſés, qu'on rapportait à la porte St. Antoine, qui ne s'ouvrait point.

Enfin Mademoiſelle, fille de *Gaſton*, prenant le parti de *Condé*, que ſon père n'oſa ſecourir, fit ouvrir les portes aux bleſſés, & eut la hardieſſe de faire tirer ſur les troupes du roi, le canon de la baſtille. L'armée royale ſe retira : *Condé* n'acquit que de la gloire; mais Mademoiſelle ſe perdit pour jamais dans l'eſprit du roi ſon couſin par cette action violente; & le cardinal *Mazarin*, qui ſavait l'extrême envie qu'avait Mademoiſelle d'épouſer une tête couronnée, dit alors : *Ce canon-là vient de tuer ſon mari.*

La plupart de nos hiſtoriens n'étalent à leurs lecteurs que ces combats & ces prodiges de courage & de politique; mais qui ſaurait quels reſſorts honteux il fallait faire jouer, dans quelles miſères on était obligé de plonger les peuples, & à quelles baſſeſſes on était ré-

duit, verrait la gloire des héros de ce tems-là avec plus de pitié que d'admiration. On en peut juger par les seuls traits que rapporte *Gourville*, homme attaché à M. le prince. Il avoue que lui-même, pour lui procurer de l'argent, vola celui d'une recette, & qu'il alla prendre dans son logis un directeur des postes, à qui il fit payer une rançon; & il rapporte ces violences comme des choses ordinaires.

La livre de pain valait alors à Paris, vingt-quatre de nos sous. Le peuple souffrait, les aumônes ne suffisaient pas; plusieurs provinces étaient dans la disette.

Y a-t-il rien de plus funeste que ce qui se passa dans cette guerre devant Bordeaux? Un gentilhomme est pris par les troupes royales, on lui tranche la tête. Le duc de *la Rochefoucault* fait pendre un gentilhomme du parti du roi, & ce duc de *la Rochefoucault* passe pourtant pour un philosophe. Toutes ces horreurs étaient bientôt oubliées pour les grands intérêts des chefs de parti.

Mais en même tems y a-t-il rien de plus ridicule que de voir le grand *Condé* baiser la châsse de *Ste. Geneviève*, dans une procession, y frotter son chapelet, le montrer au peuple, & prouver par cette facécie que les héros sacrifient souvent à la canaille?

Nulle décence, nulle bienséance ni dans les procédés, ni dans les paroles. *Omer Talon* rapporte qu'il entendit des conseillers appeller en opinant le cardinal premier ministre *faquin*. Un conseiller nommé *Quatre-sous* apostropha rudement le grand *Condé* en plein parlement; on se donna des gourmades dans le sanctuaire de la justice.

Il y avait eu des coups donnés à Notre-Dame, pour une place que les présidens des enquêtes disputaient au doyen de la grand-chambre en 1644. On laissa entrer dans le parquet des gens du roi en 1545, des femmes du peuple qui demandèrent à genoux, que le parlement fît révoquer les impôts.

Ce désordre en tout genre, continua depuis 1644 jusqu'en 1653, d'abord sans trouble, enfin dans des séditions continuelles d'un bout du royaume à l'autre.

Le grand *Condé* s'oublia jusqu'à donner un soufflet au comte de *Rieux* fils du prince d'*Elbœuf*, chez le duc d'Orléans ; ce n'était pas le moyen de regagner le cœur des Parisiens. Le comte de *Rieux* rendit le soufflet au vainqueur de Rocroi, de Fribourg, de Norlingue & de Lens. Cette étrange aventure ne produisit rien ; *Monsieur* fit mettre pour quelques jours le fils du duc d'*Elbœuf* à la bastille, & il n'en fut plus parlé.

La querelle du duc de *Beaufort* & du duc de *Némours* son beau-frère fut sérieuse. Il s'appellèrent en duel, ayant chacun quatre seconds. Le duc de *Némours* fut tué par le duc de *Beaufort*, & le marquis de *Villars* surnommé *Orondate*, qui secondait *Némours*, tua son adversaire *Hericourt*, qu'il n'avait jamais vu auparavant. De justice il n'y en avait pas l'ombre. Les duels étaient fréquens, les déprédations continuelles ; les débauches poussées jusqu'à l'impudence publique ; mais au milieu de ces désordres il régna toujours une gaieté qui les rendit moins funestes.

Après le sanglant & inutile combat de St. Antoine, le roi ne put rentrer dans Paris, & le prince n'y put demeurer long-tems. Une émotion populaire, & le meurtre de plusieurs citoyens dont on le crut l'auteur, le rendirent odieux au peuple. Cependant il avait encor sa brigue au parlement. Ce corps, peu intimidé alors par une cour errante, & chassée en quelque façon de la capitale, pressée par les cabales du duc d'Orléans & du prince, déclara par un arrêt, le duc d'Orléans lieutenant-général du royaume, quoique le roi fut majeur : c'était le même titre qu'on avait donné au duc de Mayenne, du tems de la ligue. Le prince de *Condé* fut nommé généralissime des armées. Les deux parlemens de Paris & de Pontoise se contestant l'un à l'autre

leur autorité, donnant des arrêts contraires, & qui par-là se feraient rendus le mépris du peuple, s'accordaient à demander l'expulsion de *Mazarin*; tant la haine contre ce ministre semblait alors le devoir essentiel d'un Français.

Il ne se trouva dans ce tems aucun parti qui ne fût faible; celui de la cour l'était autant que les autres; l'argent & les forces manquaient à tous; les factions se multipliaient; les combats n'avaient produit de chaque côté que des pertes & des regrets. La cour se vit obligée de sacrifier encor *Mazarin*, que tout le monde appellait la cause des troubles, & qui n'en était que le prétexte. Il sortit une seconde fois du royaume; pour surcroît de honte, il fallut que le roi donnât une déclaration publique, par laquelle il renvoyait son ministre en vantant ses services, & en se plaignant de son exil.

Charles I. roi d'Angleterre venait de perdre la tête sur un échaffaut, pour avoir dans le commencement des troubles, abandonné le sang de *Strafford* son ami à son parlement. *Louis XIV.* au contraire, devint le maître paisible de son royaume en souffrant l'exil de *Mazarin*. Ainsi les mêmes faiblesses eurent des succès bien différens. Le roi d'Angleterre, en abandonnant son favori, enhardit un peuple qui respirait la guerre & haïssait les rois: & *Louis XIV.* ou plutôt la reine mère, en renvoyant le cardinal, ôta tout prétexte de révolte à un peuple las de la guerre, & qui aimait la royauté.

Le cardinal à peine parti pour aller à Bouillon, lieu de sa nouvelle retraite, les citoyens de Paris, de leur seul mouvement, députèrent au roi pour le supplier de revenir dans sa capitale. Il y rentra; & tout y fut si paisible, qu'il eût été difficile d'imaginer que quelques jours auparavant tout avait été dans la confusion. *Gaston* d'Orléans, malheureux dans ses entreprises qu'il ne sut jamais soutenir, fut relégué à Blois, où il passa le reste

de ſa vie dans le repentir; & il fut le deuxième fils de *Henri le Grand*, qui mourut ſans beaucoup de gloire. Le cardinal de *Retz*, peut-être auſſi imprudent que ſublime & audacieux, fut arrêté dans le louvre; & après avoir été conduit de priſon en priſon, il mena longtems une vie errante, qu'il finit enfin dans la retraite, où il acquit des vertus que ſon grand courage n'avait pu connaître dans les agitations de ſa fortune.

Quelques conſeillers, qui avaient le plus abuſé de leur miniſtère, payèrent leurs démarches par l'exil; les autres ſe renfermèrent dans les bornes de la magiſtrature, & quelques-uns s'attachèrent à leur devoir par une gratification annuelle de cinq cents écus, que *Fouquet*, procureur-général & ſur-intendant des finances leur fit donner ſous main. (1)

Le prince de *Condé* cependant, abandonné en France de preſque tous ſes partiſans, & mal ſecouru des Eſpagnols, continuait ſur les frontières de la Champagne une guerre malheureuſe. Il reſtait encor des factions dans Bordeaux; mais elles furent bientôt appaiſées.

Ce calme du royaume était l'effet du banniſſement du cardinal *Mazarin*; cependant à peine fut-il chaſſé par le cri général des Français, & par une déclaration du roi, que le roi le fit revenir. Il fut étonné de rentrer dans Paris, tout puiſſant & tranquille. *Louis XIV.* le reçut comme un père, & le peuple comme un maître. On lui fit un feſtin à l'hôtel-de-ville, au milieu des acclamations des citoyens: il jeta de l'argent à la populace; mais on dit que dans la joie d'un ſi heureux changement, il marqua du mépris pour notre inconſtance. Les officiers du parlement, après avoir mis ſa tête à prix comme celle d'un voleur public, briguèrent preſque tous l'honneur de venir lui demander ſa protection; & ce même parlement peu de tems après condamna par contumace le prince de *Condé* à perdre la vie; changement ordi-

(1) Mémoires de *Gourville.*

naire dans de pareils tems, & d'autant plus humiliant, que l'on condamnait par des arrêts, celui dont on avait si long-tems partagé les fautes.

On vit le cardinal, qui pressait cette condamnation de *Condé*, marier au prince de *Conti* son frère l'une de ses nièces; preuve que le pouvoir de ce ministre allait être sans bornes.

Le roi réunit les parlemens de Paris & de Pontoise; il défendit les assemblées des chambres. Le parlement voulut remontrer, on mit en prison un conseiller, on en exila quelques autres; le parlement se tut; tout était déjà changé.



CHAPITRE SIXIEME.

Etat de la France jusqu'à la mort du cardinal Mazarin *en 1661.*

PENDANT que l'état avait été ainsi déchiré au-dedans, il avait été attaqué & affaibli au-dehors. Tout le fruit des batailles de Rocroi, de Lens & de Norlingue fut perdu. La place importante de Dunkerque fut reprise par les Espagnols: ils chassèrent les Français de Barcelone; ils reprirent Casal en Italie.

Cependant, malgré les tumultes d'une guerre civile, & le poids d'une guerre étrangère, le cardinal *Mazarin* avait été assez habile & assez heureux pour conclure cette célèbre paix de Vestphalie, par laquelle l'empereur & l'Empire vendirent à la couronne de France, la souveraineté de l'Alsace, pour trois millions de livres payables à l'archiduc, c'est-à-dire, pour environ six millions d'aujourd'hui. Par ce traité, devenu pour l'avenir la base de tous les traités, un nouvel électorat fut créé pour la maison de *Bavière*. Les droits de tous les princes

& des villes impériales, les priviléges des moindres gentilshommes Allemans furent confirmés. Le pouvoir de l'empereur fut restreint dans des bornes étroites, & les Français joints aux Suédois devinrent les législateurs de l'Empire. Cette gloire de la France était au moins en partie due aux armes de la Suède. *Gustave-Adolphe* avait commencé d'ébranler l'Empire. Ses généraux avaient encor poussé assez loin leurs conquêtes sous le gouvernement de sa fille *Christine*. Son général *Vrangel* était prêt d'entrer en Autriche. Le comte de *Kœnigsmarck* était maître de la moitié de la ville de Prague, & assiégeait l'autre, lorsque cette paix fut conclue. Pour accabler ainsi l'empereur, il n'en coûta guère à la France qu'environ un million par an donné aux Suédois.

Aussi la Suède obtint pas ces traités de plus grands avantages que la France; elle eut la Poméranie, beaucoup de places, & de l'argent. Elle força l'empereur de faire passer entre les mains des luthériens des bénéfices qui appartenaient aux catholiques romains. Rome cria à l'impiété, & dit que la cause de DIEU était trahie. Les protestans se vantèrent qu'ils avaient sanctifié l'ouvrage de la paix, en dépouillant des papistes. L'intérêt seul fit parler tout le monde.

L'Espagne n'entra point dans cette paix, & avec assez de raison; car voyant la France plongée dans les guerres civiles, le ministère Espagnol espéra profiter des divisions de la France. Les troupes Allemandes licenciées devinrent aux Espagnols un nouveau secours. L'empereur depuis la paix de Munster fit passer en Flandre, en quatre ans de tems, près de trente mille hommes. C'était une violation manifeste des traités; mais ils ne sont presque jamais exécutés autrement.

Les ministres de Madrid eurent dans le commencement de ces négociations de Vestphalie, l'adresse de faire une paix particulière avec la Hollande. La monarchie Espagnole fut enfin trop heureuse de n'avoir plus pour enne-

mis, & de reconnaître pour ſouverains, ceux qu'elle avait traités ſi long-tems de rebelles, indignes de pardon. Ces républicains augmentèrent leurs richeſſes, & affermirent leur grandeur & leur tranquillité, en traitant avec l'Eſpagne, ſans rompre avec la France. Ils étaient ſi puiſſans, que dans une guerre qu'ils eurent quelque tems après avec l'Angleterre, ils mirent en mer cent vaiſſeaux de ligne; & la victoire demeura ſouvent indéciſe entre *Black* l'amiral Anglais, & *Tromp* l'amiral de Hollande, qui étaient tous deux ſur mer ce que les *Condé* & les *Turenne* étaient ſur terre. La France n'avait pas en ce tems dix vaiſſeaux de cinquante pièces de canon qu'elle pût mettre en mer; ſa marine s'anéantiſſait de jour en jour.

Louis XIV. ſe trouva donc en 1653, maître abſolu d'un royaume encor ébranlé des ſecouſſes qu'il avait reçues; rempli de déſordres en tout genre d'adminiſtration, mais plein de reſſources; n'ayant aucun allié, excepté la Savoie, pour faire une guerre offenſive, & n'ayant plus d'ennemis étrangers que l'Eſpagne, qui était alors en plus mauvais état que la France. Tous les Français, qui avaient fait la guerre civile, étaient ſoumis, hors le prince de *Condé* & quelques-uns de ſes partiſans, dont un ou deux lui étaient demeurés fidèles, par amitié & par grandeur d'ame, comme le comte de *Coligni* & *Bouteville*; & les autres, parce que la cour ne voulut pas les acheter aſſez chérement.

Condé, devenu général des armées Eſpagnoles, ne put relever un parti qu'il avait affaibli lui-même par la deſtruction de leur infanterie aux journées de Rocroi & de Lens. Il combattait avec des troupes nouvelles, dont il n'était pas le maître, contre les vieux régimens Français, qui avaient appris à vaincre ſous lui, & qui étaient commandés par *Turenne*.

Le ſort de *Turenne* & de *Condé* fut d'être toujours vainqueurs, quand ils combattirent enſemble à la tête

des Français, & d'être battus, quand ils commandèrent les Espagnols.

Turenne avait à peine sauvé les débris de l'armée d'Espagne à la bataille de Rétel, lorsque de général du roi de France, il s'était fait le lieutenant d'un général Espagnol : le prince de *Condé* eut le même sort devant Arras. L'archiduc & lui assiégeaient cette ville. *Turenne* les assiégea dans leur camp, & força leurs lignes ; les troupes de l'archiduc furent mises en fuite. *Condé* avec deux régimens de Français & de Lorrains, soutint seul les efforts de l'armée de *Turenne*, & tandis que l'archiduc fuyait, il battit le maréchal d'*Hocquincourt*, il repoussa le maréchal de *la Ferté*, & se retira victorieux en couvrant la retraite des Espagnols vaincus. Aussi le roi d'Espagne lui écrivit ces paroles : *J'ai su que tout était perdu, & que vous avez tout conservé.*

Il est difficile de dire ce qui fait perdre ou gagner les batailles ; mais il est certain que *Condé* était un des grands hommes de guerre qui eussent jamais paru, & que l'archiduc & son conseil ne voulurent rien faire dans cette journée de ce que *Condé* avait proposé.

Arras sauvé, les lignes forcées, & l'archiduc mis en fuite, comblèrent *Turenne* de gloire ; & on observa que dans la lettre écrite au nom du roi au parlement (1) sur cette victoire, on y attribua le succès de toute la campagne au cardinal *Mazarin*, & qu'on ne fit pas même mention du nom de *Turenne*. Le cardinal s'était trouvé en effet à quelques lieues d'Arras avec le roi. Il était même entré dans le camp au siége de Stenai, que *Turenne* avait pris avant de secourir Arras. On avait tenu devant le cardinal des conseils de guerre. Sur ce fondement il s'attribua l'honneur des événemens, & cette vanité lui donna un ridicule que toute l'autorité du ministère ne put effacer.

(1) Datée de Vincennes du 11 Septembre 1654.

Le roi ne ſe trouva point à la bataille d'Arras, & aurait pu y être : il était allé à la tranchée au ſiége de Stenai ; mais le cardinal *Mazarin* ne voulut pas qu'il exposât davantage ſa perſonne, à laquelle le repos de l'état & la puiſſance du miniſtre ſemblaient attachés.

D'un côté, *Mazarin*, maître abſolu de la France & du jeune roi ; de l'autre, *Dom Louis de Haro*, qui gouvernait l'Eſpagne & *Philippe IV.* continuaient ſous le nom de leurs maîtres cette guerre peu vivement ſoutenue. Il n'était pas encor queſtion dans le monde du nom de *Louis XIV.* & jamais on n'avait parlé du roi d'Eſpagne. Il n'y avait alors qu'une tête couronnée en Europe qui eût une gloire perſonnelle : la ſeule *Chriſtine*, reine de Suède, gouvernait par elle-même, & ſoutenait l'honneur du trône, abandonné, ou flétri, ou inconnu dans les autres états.

Charles II. roi d'Angleterre, fugitif en France avec ſa mère & ſon frère, y traînait ſes malheurs & ſes eſpérances. Un ſimple citoyen avait ſubjugué l'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande. *Cromwell*, cet uſurpateur digne de régner, avait pris le nom de *protecteur*, & non celui de roi ; parce que les Anglais ſavaient juſqu'où les droits de leurs rois devaient s'étendre, & ne connaiſſaient pas quelles étaient les bornes de l'autorité d'un protecteur.

Il affermit ſon pouvoir en ſachant le réprimer à propos : il n'entreprit point ſur les priviléges, dont le peuple était jaloux ; il ne logea jamais de gens de guerre dans la cité de Londres ; il ne mit aucun impôt dont on pût murmurer ; il n'offenſa point les yeux par trop de faſte ; il ne ſe permit aucun plaiſir ; il n'accumula point de tréſors ; il eut ſoin que la juſtice fût obſervée avec cette impartialité impitoyable, qui ne diſtingue point les grands des petits.

Le frère de *Pantaléon Sá* ambaſſadeur de Portugal en Angleterre, ayant cru que ſa licence ſerait impunie, parce que la perſonne de ſon frère était ſacrée, inſulta

des citoyens de Londres, & en fit assassiner un pour se venger de la résistance des autres; il fut condamné à être pendu. *Cromwell*, qui pouvait lui faire grace, le laissa exécuter, & signa ensuite un traité avec l'ambassadeur.

Jamais le commerce ne fut si libre, ni si florissant; jamais l'Angleterre n'avait été si riche. Ses flottes victorieuses faisaient respecter son nom sur toutes les mers; tandis que *Mazarin*, uniquement occupé de dominer & de s'enrichir, laissait languir dans la France la justice, le commerce, la marine, & même les finances. Maître de la France, comme *Cromwell* de l'Angleterre, après une guerre civile, il eût pu faire pour le pays qu'il gouvernait, ce que *Cromwell* avait fait pour le sien; mais il était étranger, & l'ame de *Mazarin*, qui n'avait pas la barbarie de celle de *Cromwell*, n'en avait pas aussi la grandeur.

Toutes les nations de l'Europe, qui avaient négligé l'alliance de l'Angleterre sous *Jacques I.* & sous *Charles*, la briguèrent sous le protecteur. La reine *Christine* elle-même, quoiqu'elle eût détesté le meurtre de *Charles I.* entra dans l'alliance d'un tyran qu'elle estimait.

Mazarin & *Dom Louis de Haro* prodiguèrent à l'envi leur politique, pour s'unir avec le protecteur. Il goûta quelque tems la satisfaction de se voir courtisé par les deux plus puissans royaumes de la chrétienté.

Le miiniſtre Espagnol lui offrait de l'aider à prendre Calais; *Mazarin* lui proposait d'assiéger Dunkerque, & de lui remettre cette ville. *Cromwell* avait à choisir entre les clefs de la France & celles de la Flandre. Il fut beaucoup sollicité aussi par *Condé;* mais il ne voulut point négocier avec un prince, qui n'avait plus pour lui que son nom, & qui était sans parti en France, & sans pouvoir chez les Espagnols.

Le protecteur se détermina pour la France, mais sans faire de traité particulier, & sans partager des conquêtes

par avance : il voulait illustrer son usurpation par de plus grandes entreprises. Son dessein était d'enlever le Mexique aux Espagnols ; mais ils furennt avertis à tems. Les amiraux de *Cromwell* leur prire t du moins la Jamaïque, province que les Anglais possèdent encor, & qui assure leur commerce dans le nouveau-monde. Ce ne fut qu'après l'expédition de la Jamaïque, que *Cromwell* signa son traité avec le roi de France, mais sans faire encor mention de Dunkerque. Le protecteur traita d'égal à égal ; il força le roi à lui donner le titre de frère dans ses lettres. Son secretaire signa avant le plénipotentiaire de France, dans la minute du traité, qui resta en Angleterre ; mais il traita véritablement en supérieur, en obligeant le roi de France de faire sortir de ses états *Charles II.* & le duc d'*Yorck*, petit-fils de *Henri IV.* à qui la France devait un asile. On ne pouvait faire un plus grand sacrifice de l'honneur à la fortune.

Tandis que *Mazarin* faisait ce traité, *Charles II.* lui demandait une de ses nièces en mariage. Le mauvais état de ses affaires, qui obligeait ce prince à cette démarche, fut ce qui lui attira un refus. On a même soupçonné le cardinal d'avoir voulu marier au fils de *Cromwell* celle qu'il refusait au roi d'Angleterre. Ce qui est sûr, c'est que lorsqu'il vit ensuite le chemin du trône moins fermé à *Charles II.* il voulut renouer ce mariage ; mais il fut refusé à son tour.

La mère de ces deux princes, *Henriette* de France, fille de *Henri le Grand*, demeurée en France sans secours, fut réduite à conjurer le cardinal d'obtenir au moins de *Cromwell* qu'on lui payât son douaire. C'était le comble des humiliations les plus douloureuses, de demander une subsistance à celui qui avait versé le sang de son mari sur un échaffaut. *Mazarin* fit de faibles instances en Angleterre au nom de cette reine, & lui annonça qu'il n'avait rien obtenu. Elle resta à Paris dans la pauvreté, & dans la honte d'avoir imploré la pitié de

Cromwell ; tandis que ses enfans allaient dans l'armée de *Condé* & de *Dom Juan d'Autriche* apprendre le métier de la guerre contre la France qui les abandonnait.

Les enfans de *Charles I.* chassés de France se refugièrent en Espagne. Les ministres Espagnols éclatèrent dans toutes les cours, & sur-tout à Rome, de vive voix, & par écrit, contre un cardinal, qui sacrifiait, disaient-ils, les loix divines & humaines, l'honneur & la religion, au meurtrier d'un roi, & qui chassait de France *Charles II.* & le duc d'*Yorck*, cousins de *Louis XIV.* pour plaire au bourreau de leur père. Pour toute réponse aux cris des Espagnols, on produisit les offres qu'ils avaient faites eux-mêmes au protecteur.

La guerre continuait toujours en Flandre avec des succès divers. *Turenne* ayant assiégé Valenciennes, avec le maréchal de *la Ferté*, éprouva le même revers que *Condé* avait essuyé devant Arras. Le prince, secondé alors de *Dom Juan d'Autriche*, plus digne de combattre à ses côtés que n'était l'Archiduc, força les lignes du maréchal de *la Ferté*, le prit prisonnier, & délivra Valenciennes. *Turenne*, fit ce que *Condé* avait fait dans une déroute pareille. Il sauva l'armée battue, & fit tête par-tout à l'ennemi ; il alla même un mois après assiéger & prendre la petite ville de Capelle. C'était peut-être la première fois qu'une armée battue avait osé faire un siége.

Cette marche de *Turenne* si estimée, après laquelle il prit la Capelle, fut éclipsée par une marche plus belle encor du prince de *Condé*. *Turenne* assiégeait à peine Cambrai, que *Condé* suivi de deux mille chevaux perça à travers l'armée des assiégeants, & ayant renversé tout ce qui voulait l'arrêter, il se jeta dans la ville. Les citoyens reçurent à genoux leur libérateur. Ainsi ces deux hommes opposés l'un à l'autre, déployaient les ressources de leur génie. On les admirait dans leurs retraites, comme dans leurs victoires, dans leur bonne conduite, & dans leurs fautes même, qu'ils savaient toujours réparer. Leur

talens arrêtaient tour-à-tour les progrès de l'une & de l'autre monarchie ; mais le désordre des finances en Espagne & en France était encor un plus grand obstacle à leurs succès.

La ligue faite avec *Cromwell* donna enfin à la France une supériorité plus marquée, d'un côté l'amiral *Black*, alla brûler les gallions d'Espagne auprès des isles Canaries, & leur fit perdre les seuls trésors avec lesquels la guerre pouvait se soutenir : de l'autre, vingt vaisseaux Anglais vinrent bloquer le port de Dunkerque, & six mille vieux soldats, qui avaient fait la révolution d'Angleterre, renforcèrent l'armée de *Turenne*.

Alors Dunkerque, la plus importante place de la Flandre, fut assiégée par mer & par terre. *Condé* & *Dom Juan d'Autriche*, ayant ramassé toutes leurs forces, se présentèrent pour la secourir. L'Europe avait les yeux sur cet événement. Le cardinal *Mazarin* mena *Louis XIV.* auprès du théatre de la guerre, sans lui permettre d'y monter, quoiqu'il eût près de vingt ans. Ce prince se tint dans Calais. Ce fut-là que *Cromwell* lui envoya une ambassade fastueuse, à la tête de laquelle était son gendre le lord *Falcombridge*. Le roi lui envoya le duc *de Créqui* & *Mancini* duc de Nevers, neveu du cardinal, suivis de deux cents gentilshommes. *Mancini* présenta au protecteur une lettre du cardinal. Cette lettre est remarquable ; *Mazarin* lui dit, *qu'il est affligé de ne pouvoir lui rendre en personne les respects dus au plus grand homme du monde.* C'est ainsi qu'il parlait à l'assassin du gendre de *Henri IV.* & de l'oncle de *Louis XIV.* son maître.

Cependant, le prince maréchal de *Turenne* attaqua l'armée d'Espagne, ou plutôt l'armée de Flandre, près des Dunes. Elle était commandée par *Dom Juan d'Autriche*, fils de *Philippe IV.* & d'une comédienne, & qui devint deux ans après beau-frère de *Louis XIV.* Le prince de *Condé* était dans cette armée, mais il ne com-

mandait pas. Ainſi il ne fut pas difficile à *Turenne* de vaincre. Les ſix mille Anglais contribuèrent à la victoire, elle fut complette. Les deux princes d'Angleterre qui furent depuis rois, virent leurs malheurs augmentés dans cette journée par l'aſcendant de *Cromwell*.

Le génie du grand *Condé* ne put rien contre les meilleures troupes de France & d'Angleterre. L'armée Eſpagnole fut détruite. Dunkerque ſe rendit bientôt après. Le roi accourut avec ſon miniſtre pour voir paſſer la garniſon. Le cardinal ne laiſſa paraître *Louis XIV.* ni comme guerrier, ni comme roi; il n'avait point d'argent à diſtribuer aux ſoldats; à peine était-il ſervi: il allait manger chez *Mazarin*, ou chez le prince de *Turenne*, quand il était à l'armée. Cet oubli de la dignité royale, n'était pas dans *Louis XIV.* l'effet du mépris pour le faſte; mais celui du dérangement de ſes affaires, & du ſoin que le cardinal avait de réunir pour ſoi-même la ſplendeur & l'autorité.

Louis n'entra dans Dunkerque, que pour la rendre au lord *Lockhart* ambaſſadeur de *Cromwell*. *Mazarin*, eſſaya ſi, par quelque fineſſe il pourrait éluder le traité, & ne pas remettre la place. Mais *Lockhart* menaça, & la fermeté Anglaiſe l'emporta ſur l'habileté Italienne.

Pluſieurs perſonnes ont aſſuré que le cardinal qui s'était attribué l'événement d'Arras, voulut engager *Turenne* à lui céder l'honneur de la bataille des Dunes. *Du Bec-Crépin*, compte de Moret, vint dit-on, de la part du miniſtre, propoſer au géneral d'écrire une lettre, par laquelle il parut, que le cardinal avait arrangé lui-même tout le plan des opérations. *Turenne* reçut avec mépris ces inſinuations, & ne voulut point donner un aveu, qui eût produit la honte d'un général d'armée & le ridicule d'un homme d'égliſe. *Mazarin*, qui avait eu cette faibleſſe, eut celle de reſter brouillé juſqu'à ſa mort avec *Turenne*.

Au milieu de ce premier triomphe, le roi tomba ma-

lade à Calais, & fut plufieurs jours à la mort. Auffi-tôt les courtifans fe tournèrent vers fon frère *Monfieur*. *Mazarin*, prodigua les ménagemens, les flatteries & les promeffes au maréchal *du Pleffis-Pralin*, ancien gouverneur de ce jeune prince, & au comte de *Guiche* fon favori. Il fe forma dans Paris une cabale affez hardie pour écrire à Calais contre le cardinal. Il prit fes mefures pour fortir du royaume & pour mettre à couvert fes richeffes immenfes. Un empirique d'Abbeville, guérit le roi avec du vin émétique que les médecins de la cour regardaient comme un poifon. Ce bon homme s'affeyait fur le lit du roi, & difait, voilà un garçon bien malade, mais il n'en mourra pas. Dès qu'il fut convalefcent, le cardinal exila tous ceux qui avaient cabalé contre lui.

Peu de mois après mourut *Cromwell* à l'âge de cinquante-cinq ans, au milieu des projets qu'il faifait, pour l'affermiffement de fa puiffance, & pour la gloire de fa nation. Il avait humilié la Hollande, impofé les conditions d'un traité au Portugal, vaincu l'Efpagne, & forcé la France à briguer fon alliance. Il avait dit depuis peu, en apprenant avec quelle hauteur fes amiraux s'étaient conduits à Lisbonne: *Je veux qu'on refpecte la république Anglaife, autant qu'on a refpecté autrefois la république Romaine.* Les médecins lui annoncèrent la mort. Je ne fais s'il eft vrai qu'il fit dans ce moment l'enthoufiafte & le prophète, & s'il leur répondit que DIEU ferait un miracle en fa faveur. *Thurlo*, fon fecretaire prétend qu'il leur dit : *La nature peut plus que les médecins.* Ces mots ne font point d'un prophète, mais d'un homme très-fenfé. Il fe peut qu'étant convaincu que les médecins pouvaient fe tromper, il voulut en cas qu'il en réchappât fe donner auprès du peuple la gloire d'avoir prédit fa guérifon, & rendre par-là fa perfonne plus refpectable, & même plus facrée.

Il fut enterré en monarque légitime, & laiffa dans l'Europe la réputation d'un homme intrépide, tantôt fanatique,

tantôt fourbe, & d'un uſurpateur qui avait ſu régner.

Le chevalier *Temple*, prétend que *Cromwell* avait voulu avant ſa mort s'unir avec l'Eſpagne contre la France, & ſe faire donner Calais avec le ſecours des Eſpagnols, comme il avait eu Dunkerque par les mains des Français. Rien n'était plus dans ſon caractère & dans ſa politique. Il eût été l'idole du peuple Anglais, en dépouillant ainſi, l'une après l'autre, deux nations que la ſienne haïſſait également. La mort renverſa ſes grands deſſeins, ſa tyrannie, & la grandeur de l'Angleterre.

Il eſt à remarquer qu'on porta le deuil de *Cromwell* à la cour de France, & que *Madmoiſelle* fut la ſeule qui ne rendit point cet hommage à la mémoire du meurtrier d'un roi ſon parent.

Nous avons vu déjà (1) que *Richard Cromwell*, ſuccéda paiſiblement & ſans contradiction au protectorat de ſon père, comme un prince de Galles aurait ſuccédé à un roi d'Angleterre. *Richard* fit voir, que du caractère d'un ſeul homme dépend ſouvent la deſtinée d'un état. Il avait un génie bien contraire à celui d'*Olivier Cromwell*, toute la douceur des vertus civiles, & rien de cette intrépidité féroce, qui ſacrifie tout à ſes intérêts. Il eût conſervé l'héritage acquis par les travaux de ſon père, s'il eût voulu faire tuer trois ou quatre principaux officiers de l'armée, qui s'oppoſaient à ſon élévation. Il aima mieux ſe démettre du gouvernement, que de régner par des aſſaſſinats; il vécut particulier & ignoré, juſqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, dans le pays dont il avait été quelques jours le ſouverain. Après ſa démiſſion du protectorat, il voyagea en France: on ſait qu'à Montpellier le prince de *Conti*, frère du grand *Condé*, en lui parlant ſans le connaître, lui dit un jour: *Olivier Cromwell était un grand homme, mais ſon fils Richard eſt un miſérable de n'avoir pas ſu jouir du fruit des crimes de ſon père.* Cependant ce *Richard*

(1) Dans l'hiſtoire générale.

vécut heureux, & son père n'avait jamais connu le bonheur.

Quelque tems auparavant, la France vit un autre exemple bien plus mémorable du mépris d'une couronne. *Christine* reine de Suède vint à Paris. On admira en elle une jeune reine, qui à 27 ans avait renoncé à la souveraineté dont elle était digne, pour vivre libre & tranquille. Il est honteux aux écrivains protestans, d'avoir osé dire, sans la moindre preuve, qu'elle ne quitta sa couronne, que parce qu'elle ne pouvait plus la garder. Elle avait formé ce dessein dès l'âge de vingt ans, & l'avait laissé mûrir sept années. Cette résolution, si supérieure aux idées vulgaires, & si long-tems méditée, devait fermer la bouche à ceux qui lui reprochent de la légéreté & une abdication involontaire. L'un de ces deux reproches détruisait l'autre : mais il faut toujours que ce qui est grand soit attaqué par les petits esprits.

Pour connaître le génie unique de cette reine, on n'a qu'à lire ses lettres. Elle dit dans celle qu'elle écrivit à *Chanut*, autrefois ambassadeur de France auprès d'elle ; « J'ai possédé sans faste, je quitte avec facilité. Après cela, ne craignez pas pour moi ; mon » bien n'est pas au pouvoir de la fortune. » Elle écrivit au prince de *Condé*. « Je me tiens autant honorée par » votre estime, que par la couronne que j'ai portée. » Si après l'avoir quittée, vous m'en jugez moins digne, » j'avouerai que le repos que j'ai tant souhaité me coûte » cher ; mais je ne me repentirai pourtant point de » l'avoir acheté au prix d'une couronne, & je ne noircirai jamais une action, qui m'a semblé si belle, par » un lâche repentir ; & s'il arrive que vous condamniez » cette action, je vous dirai pour toute excuse, que » je n'aurais pas quitté les biens que la fortune m'a » donnés, si je les eusse cru nécessaires à ma félicité, » & que j'aurais prétendu à l'empire du monde, si » j'eusse été aussi assurée d'y réussir, ou de mourir, » que le serait le grand *Condé* ».

Telle

Telle était l'ame de cette perſonne ſi ſingulière ; tel était ſon ſtyle dans notre langue, qu'elle avait parlée rarement. Elle ſavait huit langues ; elle avait été diſciple & amie de *Deſcartes*, qui mourut à Stockholm dans ſon palais, après n'avoir pu obtenir ſeulement une penſion en France, où ſes ouvrages furent même proſcrits, pour les ſeules bonnes choſes qui y fuſſent. Elle avait attiré en Suède, tous ceux qui pouvaient l'éclairer. Le chagrin de n'en trouver aucun parmi ſes ſujets, l'avait dégoûtée de régner ſur un peuple qui n'était que ſoldat. Elle crut qu'il valait mieux vivre avec des hommes qui penſent, que de commander à des hommes ſans lettres ou ſans génie. Elle avait cultivé tous les arts, dans un climat où ils étaient alors inconnus. Son deſſein était d'aller ſe retirer au milieu d'eux en Italie. Elle ne vint en France que pour y paſſer, parce que ces arts ne commençaient qu'à y naître. Son goût la fixait à Rome. Dans cette vue, elle avait quitté la religion luthérienne pour la catholique ; indifférente pour l'une & pour l'autre, elle ne ſe fit point ſcrupule de ſe conformer en apparence aux ſentimens du peuple, chez lequel elle voulut paſſer ſa vie. Elle avait quitté ſon royaume en 1654, & fait publiquement à Inſpruck la cérémonie de ſon abjuration. Elle plut à la cour de France, quoiqu'il ne s'y trouvât pas une femme, dont le génie pût atteindre au ſien. Le roi la vit & lui fit de grands honneurs, mais il lui parla à peine. Elevé dans l'ignorance, le bon ſens avec lequel il était né, le rendait timide.

La plupart des femmes & des courtiſans n'obſervèrent autre choſe dans cette reine philoſophe, ſinon qu'elle n'était pas coëffée à la françaiſe, & qu'elle danſait mal. Les ſages ne condamnèrent dans elle, que le meurtre de *Monaldeſchi* ſon écuyer, qu'elle fit aſſaſſiner à Fontainebleau dans un ſecond voyage. De quelque faute qu'il fût coupable envers elle, ayant renoncé à

la royauté, elle devait demander justice & non se la faire. Ce n'était pas une reine qui punissait un sujet; c'était une femme qui terminait une galanterie par un meurtre; c'était un Italien qui en faisait assassiner un autre par l'ordre d'une Suédoise dans un palais d'un roi de France. Nul ne doit être mis à mort que par les loix. *Christine* en Suède n'aurait eu le droit de faire assassiner personne; & certes ce qui eût été un crime à Stockholm, n'était pas permis à Fontainebleau. Ceux qui ont justifié cette action, méritent de servir de pareils maîtres. Cette honte & cette cruauté ternirent la philosophie de *Christine*, qui lui avait fait quitter un trône. Elle eût été punie en Angleterre, & dans tous les pays où les loix règnent : mais la France ferma les yeux à cet attentat contre l'autorité du roi, contre le droit des nations, & contre l'humanité (1).

Après la mort de *Cromwell*, & la déposition de son fils, l'Angleterre resta un an dans la confusion de l'anarchie. *Charles-Gustave*, à qui la reine *Christine*

(1) Un nommé *La Beaumelle* qui falsifia le siècle de *Louis XIV*. & qui le fit imprimer à Francfort avec des notes aussi scandaleuses que fausses, dit à ce sujet que *Christine* était en droit de faire assassiner *Monaldeschi*, parce qu'elle ne voyageait pas *incognito*; & il ajoute que *Pierre le Grand* entrant dans un café à Londres, tout écumant de colère, parce que, disait-il, un de ses généraux lui avait menti, s'écria qu'il avait été tenté de le fendre en deux d'un coup de sabre : qu'alors un marchand Anglais avait dit au czar qu'on aurait condamné sa majesté à être pendue.

On est obligé de relever ici l'insolence absurde d'un pareil conte. Peut-on imaginer que le czar *Pierre* aille dire dans un café qu'un de ses généraux lui a menti? Fend-on aujourd'hui un homme en deux d'un coup de sabre? Un empereur va-t-il se plaindre à un marchand Anglais de ce qu'un général lui a menti? En quelle langue parlait-il à ce marchand, lui qui ne savait pas l'anglais? Comment ce faiseur de notes peut-il dire que *Christine*, après son abdication, était en droit de faire assassiner un Italien à Fontainebleau, & ajouter pour le prouver, qu'on aurait pendu *Pierre le Grand* à Londres? On sera forcé de remarquer quelquefois les absurdités de ce même éditeur. En fait d'histoire il ne faut pas dédaigner de répondre, il n'y a que trop de lecteurs qui se laissent séduire par les mensonges d'un écrivain sans pudeur & sans retenue.

avait donné le royaume de Suède, ſe faiſait redouter dans le Nord & dans l'Allemagne. L'empereur *Ferdinand* était mort en 1657; ſon fils *Léopold* âgé de dix-ſept ans, déjà roi de Hongrie & de Bohême, n'avait point été élu roi des Romains du vivant de ſon père. *Mazarin* voulut eſſayer de faire *Louis XIV.* empereur. Ce deſſein était chimérique; il eût fallu ou forcer les électeurs, ou les ſéduire. La France n'était ni aſſez forte pour ravir l'Empire, ni aſſez riche pour l'acheter; auſſi les premières ouvertures faites à Francfort par le maréchal de *Grammont* & par *Lionne*, furent-elles abandonnées auſſi-tôt que propoſées. *Léopold* fut élu. Tout ce que put la politique de *Mazarin*, ce fut de faire une ligue avec des princes Allemans, pour l'obſervation des traités de Munſter & pour donner un frein à l'autorité de l'empereur ſur l'Empire.

La France, après la bataille des Dunes, était puiſſante au-dehors, par la gloire de ſes armes, & par l'état où étaient réduites les autres nations: mais le dedans ſouffrait; il était épuiſé d'argent; on avait beſoin de la paix.

Les nations, dans les monarchies chrétiennes, n'ont preſque jamais d'intérêt aux guerres de leurs ſouverains. Des armées mercenaires levées par ordre d'un miniſtre, & conduites par un général qui obéit en aveugle à ce miniſtre, font pluſieurs campagnes ruineuſes, ſans que les rois au nom deſquels elles combattent, aient l'eſpérance ou même le deſſein de ravir tout le patrimoine l'un de l'autre. Le peuple vainqueur ne profite jamais des dépouilles du peuple vaincu; il paie tout; il ſouffre dans la proſpérité des armes, comme dans l'adverſité; & la paix lui eſt preſque auſſi néceſſaire, après la plus grande victoire, que quand les ennemis ont pris ſes places frontières.

Il fallait deux choſes au cardinal, pour conſommer heureuſement ſon miniſtère; faire la paix, & aſſurer le

repos de l'état par le mariage du roi. Les cabales pendant sa maladie lui faisaient sentir combien un héritier du trône était nécessaire à la grandeur du ministre. Toutes ces considérations le déterminèrent à marier *Louis XIV.* promptement. Deux partis se présentaient, la fille du roi d'Espagne, & la princesse de Savoie. Le cœur du roi avait pris un autre engagement; il aimait éperdument mademoiselle *Mancini* l'une des nièces du cardinal: né avec un cœur tendre & de la fermeté dans ses volontés, plein de passions & sans expérience, il aurait pu se résoudre à épouser sa maîtresse.

Madame de *Motteville*, favorite de la reine mère, dont les mémoires ont un grand air de vérité, prétend que *Mazarin* fut tenté de laisser agir l'amour du roi, & de mettre sa nièce sur le trône. Il avait déjà marié une autre nièce au prince de *Conti*, une au duc de *Mercœur*: celle que *Louis XIV.* aimait avait été demandée en mariage par le roi d'Angleterre. C'étaient autant de titres qui pouvaient justifier son ambition. Il pressentit adroitement la reine mère: *Je crains bien*, lui dit-il, *que le roi ne veuille trop fortement épouser ma nièce.* La reine, qui connaissait le ministre, comprit qu'il souhaitait ce qu'il feignait de craindre. Elle lui répondit avec la hauteur d'une princesse du sang d'*Autriche*, fille, femme & mère de rois, & avec l'aigreur que lui inspirait depuis quelque tems un ministre qui affectait de ne plus dépendre d'elle. Elle lui dit: *Si le roi était capable de cette indignité, je me mettrais avec mon second fils à la tête de toute la nation, contre le roi & contre vous.*

Mazarin ne pardonna jamais, dit-on, cette réponse à la reine: mais il prit le sage parti de penser comme elle; il se fit lui-même un honneur & un mérite de s'opposer à la passion de *Louis XIV.* Son pouvoir n'avait pas besoin d'une reine de son sang pour appui. Il craignait même le caractère de sa nièce; & il crut af-

fermir encor la puiſſance de ſon miniſtère, en fuyant la gloire dangereuſe d'élever trop ſa maiſon.

Dès l'année 1656 il avait envoyé *Lionne* en Eſpagne, ſolliciter la paix & demander l'infante; mais *Dom Louis de Haro*, perſuadé que quelque faible que fût l'Eſpagne, la France ne l'était pas moins, avait rejeté les offres du cardinal. Li'nfante, fille du premier lit, était deſtinée au jeune *Léopold*. Le roi d'Eſpagne *Philippe IV.* n'avait alors de ſon ſecond mariage qu'un fils, dont l'enfance mal-ſaine, faiſait craindre pour ſa vie. On voulait que l'infante, qui pouvait être héritière de tant d'états, portât ſes droits dans la maiſon d'*Autriche*, & non dans une maiſon ennemie; mais enfin *Philippe IV* ayant eu un autre fils *Dom Philippe Proſper*, & ſa femme étant encor enceinte, le danger de donner l'infante au roi de France lui parut moins grand, & la bataille des Dunes lui rendit la paix néceſſaire.

Les Eſpagnols promirent l'infante, & demandèrent une ſuſpenſion d'armes. *Mazarin* & *Dom Louis* ſe rendirent ſur les frontières d'Eſpagne & de France, dans l'iſle des Faiſans. Quoique le mariage d'un roi de France & la paix générale fuſſent l'objet de leurs conférences, cependant plus d'un mois ſe paſſa à arranger les difficultés ſur la préſéance & à régler des cérémonies. Les cardinaux ſe diſaient égaux aux rois, & ſupérieurs aux autres ſouverains. La France prétendait avec plus de juſtice la prééminence ſur les autres puiſſances. Cependant *Dom Louis de Haro*, mit une égalité parfaite entre *Mazarin* & lui, entre la France & l'Eſpagne.

Les conférences durèrent quatre mois. *Mazarin* & *Dom Louis*, y déployèrent toute leur politique; celle du cardinal était la fineſſe, celle de *Dom Louis* la lenteur. Celui-ci ne donnait preſque jamais de paroles, & celui-là en donnait toujours d'équivoques. Le génie du miniſtre Italien, était de vouloir ſurprendre; celui de l'Eſpagnol, était de s'empêcher d'être ſurpris. On

prétend qu'il disait du cardinal : *Il a un grand défaut en politique, c'est qu'il veut toujours tromper.*

Telle est la vicissitude des choses humaines, que de ce fameux traité des Pyrénées, il n'y a pas deux articles qui subsistent aujourd'hui. Le roi de France garda le Roussillon, qu'il eût toujours conservé sans cette paix : mais à l'égard de la Flandre, la monarchie Espagnole n'y a plus rien. La France était alors l'amie nécessaire du Portugal ; elle ne l'est plus : tout est changé. Mais si *Dom Louis de Haro* avait dit que le cardinal *Mazarin* savait tromper, on a dit depuis qu'il savait prévoir. Il méditait dès long-tems, l'alliance des maisons de France & d'Espagne. On cite cette fameuse lettre de lui, écrite pendant les négociations de Munster ; « Si le » roi très-chrétien pouvait avoir les Pays-Bas & la » Franche-Comté en dot, en épousant l'infante, alors » nous pourrions aspirer à la succession d'Espagne, quel- » que renonciation qu'on fît faire à l'infante ; & ce ne » serait pas une attente fort éloignée, puisqu'il n'y a » que la vie du prince son frère qui l'en pût exclure ». Ce prince était alors *Balthazar*, qui mourut en 1649

Le cardinal se trompait évidemment, en pensant qu'on pourrait donner les Pays-Bas & la Franche-Comté en mariage à l'infante. On ne stipula pas une seule ville pour sa dot. Au contraire on rendit à la monarchie Espagnole des villes considérables qu'on avait conquises, comme St. Omer, Ypres, Menin, Oudenarde & d'autres places. On en garda quelques-unes. Le cardinal ne se trompa pas, en croyant que la renonciation serait un jour inutile ; mais ceux qui lui font honneur de cette prédiction, lui font donc prévoir que le prince *Dom Balthazar* mourrait en 1649 qu'ensuite les trois enfans du second mariage, seraient enlevés au berceau ; que *Charles*, le cinquième de tous ces enfans mâles, mourrait sans postérité, & que ce roi Autrichien ferait un jour un testament en faveur

d'un petit-fils de *Louis XIV.* Mais enfin le cardinal *Mazarin* prévit ce que vaudraient des renonciations, en cas que la postérité mâle de *Philippe IV.* s'éteignît ; & des événemens étranges l'ont justifié après plus de cinquante années.

Marie-Thérèse, pouvant avoir pour dot, les villes que la France rendait, n'apporta par son contrat de mariage, que cinq cent mille écus d'or au soleil ; il en coûta davantage au roi pour l'aller recevoir sur la frontière. Ces cinq cent mille écus, valant alors deux millions cinq cent mille livres, furent pourtant le sujet de beaucoup de contestations entre les deux ministres. Enfin la France n'en reçut jamais que cent mille francs.

Loin que ce mariage apportât aucun autre avantage présent & réel, que celui de la paix, l'infante renonça à tous les droits qu'elle pourrait jamais avoir sur aucune des terres de son père ; & *Louis XIV.* rectifia cette renonciation de la manière la plus solemnelle, & la fit ensuite enrégistrer au parlement.

Ces renonciations & ces cinq cent mille écus de dot semblaient être les clauses ordinaires des mariages des infantes d'Espagne avec les rois de France. La reine *Anne d'Autriche* fille de *Philippe III.* avait été mariée à *Louis XIII.* à ces mêmes conditions ; & quand on avait donné *Isabelle*, fille de *Henri le Grand* à *Philippe IV.* roi d'Espagne, on n'avait pas stipulé plus de cinq cent mille écus d'or pour sa dot, dont même on ne lui paya jamais rien ; de sorte qu'il ne paraissait pas qu'il y eût alors aucun avantage dans ces grands mariages : on n'y voyait que des filles des rois mariées à des rois, ayant à peine un présent de nôces.

Le duc de Lorraine *Charles IV.* de qui la France & l'Espagne avaient beaucoup à se plaindre, ou plutôt, qui avait beaucoup à se plaindre d'elles, fut compris dans le traité, mais en prince malheureux, qu'on pu-

niſſait parce qu'il ne pouvait ſe faire craindre. La France lui rendit ſes états en démoliſſant Nanci, & en lui défendant d'avoir des troupes. *Dom Louis de Haro* obligea le cardinal *Mazarin* à faire recevoir en grace le prince de *Condé*, en menaçant de lui laiſſer en ſouveraineté Rocroi, le Câtelet & d'autres places, dont il était en poſſeſſion. Ainſi la France gagna à la fois ces villes & le grand *Condé*. Il perdit ſa charge de grand-maître de de la maiſon du roi, qu'on donna enſuite à ſon fils, & ne revint preſque qu'avec ſa gloire.

Charles II. roi titulaire d'Angleterre, plus malheureux alors que le duc de Lorraine, vint près des Pyrénées, où l'on traitait cette paix. Il implora le ſecours de *Dom Louis* & de *Mazarin*. Il ſe flattait que leurs rois, ſes couſins germains, réunis, oſeraient enfin venger une cauſe commune à tous les ſouverains, puiſqu'enfin *Cromwell* n'était plus; il ne put ſeulement obtenir une entrevue, ni avec *Mazarin*, ni avec *Dom Louis*. *Lockhart*, cet ambaſſadeur de la république d'Angleterre, était à *St. Jean de Luz*; il ſe faiſait reſpecter encor même après la mort du protecteur; & les deux miniſtres, dans la crainte de choquer cet Anglais, refusèrent de voir *Charles II.* Ils penſaient que ſon rétabliſſement était impoſſible, & que toutes les factions Anglaiſes, quoique diviſées entr'elles, conſpiraient également à ne jamais reconnaître de rois. Ils ſe trompèrent tous deux: la fortune fit peu de mois après ce que ces deux miniſtres auraient pu avoir la gloire d'entreprendre. *Charles* fut rappellé dans ſes états par les Anglais, ſans qu'un ſeul potentat de l'Europe ſe fût jamais mis en devoir ni d'empêcher le meurtre du père, ni de ſervir au rétabliſſement du fils. Il fut reçu dans les plaines de Douvres, par vingt mille citoyens, qui ſe jettèrent à genoux devant lui. Des vieillards, qui étaient de ce nombre, m'ont dit, que preſque tout le monde fondait en larmes. Il n'y eut peut-être jamais de ſpectacle plus touchant, ni de révo-

lution plus ſubite. Ce changement ſe fit en bien moins de tems, que le traité des Pyrénées ne fut conclu ; & *Charles II.* était déjà paiſible poſſeſſeur de l'Angleterre, que *Louis XIV.* n'était pas même encor marié par procureur.

Enfin le cardinal *Mazarin* ramena le roi & la nouvelle reine à Paris. Un père, qui aurait marié ſon fils ſans lui donner l'adminiſtration de ſon bien, n'en eût pas uſé autrement que *Mazarin ;* il revint plus puiſſant & plus jaloux de ſa puiſſance, & même de ſes honneurs, que jamais. Il exigea & il obtint que le parlement vint le haranguer par députés. C'était une choſe ſans exemple dans la monarchie, mais ce n'était pas une trop grande réparation du mal que le parlement lui avait fait. Il ne donna plus la main aux princes du ſang en lieu tiers, comme autrefois. Celui qui avait traité *Dom Louis de Haro* en égal, voulut traiter le grand *Condé* en inférieur. Il marchait alors avec un faſte royal, ayant outre ſes gardes une compagnie de mouſquetaires, qui eſt aujourd'hui la ſeconde compagnie des mouſquetaires du roi. On n'eut plus auprès de lui un accès libre : ſi quelqu'un était aſſez mauvais courtiſan pour demander une grace au roi, il était perdu. La reine mère, ſi long-tems protectrice obſtinée de *Mazarin* contre la France, reſta ſans crédit, dès qu'il n'eut plus beſoin d'elle. Le roi ſon fils, élevé dans une ſoumiſſion aveugle pour ce miniſtre, ne pouvait ſecouer le joug qu'elle lui avait impoſé auſſi-bien qu'à elle-même ; elle reſpectait ſon ouvrage, & *Louis XIV.* n'oſait pas encor régner du vivant de *Mazarin.*

Un miniſtre eſt excuſable du mal qu'il fait, lorſque le gouvernail de l'état eſt forcé dans ſa main par les tempêtes ; mais dans le calme il eſt coupable de tout le bien qu'il ne fait pas. *Mazarin* ne fit de bien qu'à lui & à ſa famille par rapport à lui. Huit années de puiſſance abſolue & tranquille depuis ſon dernier retour juſqu'à ſa mort, ne furent marquées par aucun établiſſement glo-

rieux ou utile ; car le collége des quatre nations ne fut que l'effet de son testament.

Il gouvernait les finances comme l'intendant d'un seigneur obéré. Le roi demanda quelquefois de l'argent à *Fouquet*, qui lui répondait : *Sire, il n'y a rien dans les coffres de votre majesté, mais monsieur le cardinal vous en prêtera. Mazarin* était riche d'environ deux cents millions, à compter comme on fait aujourd'hui. Plusieurs mémoires disent, qu'il en amassa une partie par des moyens trop au dessous de la grandeur de sa place. Ils rapportent qu'il partageait avec les armateurs les profits de leurs courses : c'est ce qui ne fut jamais prouvé, mais les Hollandais l'en soupçonnèrent, & ils n'auraient pas soupçonné le cardinal de *Richelieu*.

On dit qu'en mourant il eut des scrupules, quoiqu'au-dehors il montrât du courage. Du moins il craignit pour ses biens, & il en fit au roi une donation entière, croyant que le roi les lui rendrait. Il ne se trompa point ; le roi lui remit la donation au bout de trois jours. Enfin il mourut : & il n'y eut que le roi qui semblât le regretter, car ce prince savait déjà dissimuler. Le joug commençait à lui peser ; il était impatient de régner. Cependant il voulut paraître sensible à une mort qui le mettait en possession de son trône.

Louis XIV. & la cour portèrent le deuil du cardinal *Mazarin*, honneur peu ordinaire, & que *Henri IV.* avait fait à la mémoire de *Gabrielle d'Estrées*.

On n'entreprendra pas ici d'examiner, si le cardinal *Mazarin* a été un grand ministre ou non : c'est à ses actions de parler, & à la postérité de juger. Le vulgaire suppose quelquefois une étendue d'esprit prodigieuse, & un génie presque divin, dans ceux qui ont gouverné des empires avec quelque succès. Ce n'est point une pénétration supérieure, qui fait les hommes d'état, c'est leur caractère. Les hommes, pour peu qu'ils aient de bon sens, voient tous à-peu-près leurs intérêts. Un bourgeois

d'Amſterdam, ou de Berne, en ſait ſur ce point autant que *Séjan*, *Ximenès*, *Buckingham*, *Richelieu* ou *Mazarin* : mais notre conduite & nos entrepriſes dépendent uniquement de la trempe de notre ame, & nos ſuccès dépendent de la fortune.

Par exemple, ſi un génie, tel que le pape *Alexandre VI.* ou *Borgia* ſon fils, avait eu la Rochelle à prendre, il aurait invité dans ſon camp les principaux chefs ſous un ſerment ſacré, & ſe ſerait défait d'eux. *Mazarin* ſerait entré dans la ville deux ou trois ans plus tard, en gagnant & en diviſant les bourgeois. *Dom Louis de Haro* n'eût pas haſardé l'entrepriſe. *Richelieu* fit une digue ſur la mer à l'exemple d'*Alexandre*, & entra dans la Rochelle en conquérant; mais une marée un peu forte, ou un peu plus de diligence de la part des Anglais, délivraient la Rochelle, & faiſaient paſſer *Richelieu* pour un téméraire.

On peut juger du caractère des hommes par leurs entrepriſes. On peut bien aſſurer que l'ame de *Richelieu* reſpirait la hauteur & la vengeance; que *Mazarin* était ſage, ſouple & avide de biens. Mais pour connaître à quel point un miniſtre a de l'eſprit, il faut ou l'entendre ſouvent parler, ou lire ce qu'il a écrit. Il arrive ſouvent parmi les hommes d'état, ce qu'on voit tous les jours parmi les courtiſans; celui qui a le plus d'eſprit échoue; & celui qui a dans le caractère plus de patience, de force, de ſoupleſſe & de ſuite, réuſſit.

En liſant les lettres du cardinal *Mazarin* & les mémoires du cardinal de *Retz*, on voit aiſément que *Retz* était le génie ſupérieur. Cependant *Mazarin* fut tout-puiſſant, & *Retz* fut accablé. Enfin il eſt très-vrai, que pour faire un puiſſant miniſtre, il ne faut ſouvent qu'un eſprit médiocre, du bon ſens & de la fortune : mais pour être un bon *miniſtre*, il faut avoir pour paſſion dominante, l'amour du bien public. Le grand homme d'état, eſt celui dont il reſte de grands monumens utiles à la patrie.

Le monument qui immortalise le cardinal *Mazarin*, est l'acquisition de l'Alsace. Il donna cette province à la France dans le tems que la France était déchaînée contre lui ; & par une fatalité singulière, il fit plus de bien au royaume lorsqu'il y était persécuté, que dans la tranquillité d'une puissance absolue.



CHAPITRE SEPTIEME.

LOUIS XIV. gouverne par lui-même. Il force la branche d'Autriche-Espagnole à lui céder par-tout la préséance, & la cour de Rome à lui faire satisfaction. Il achete Dunkerque. Il donne des secours à l'empereur, au Portugal, aux Etats-Généraux, & rend son royaume florissant & redoutable.

JAMAIS il n'y eut dans la cour plus d'intrigues & d'espérances, que durant l'agonie du cardinal *Mazarin*. Les femmes, qui prétendaient à la beauté, se flattaient de gouverner un prince de vingt-deux ans, que l'amour avait déjà séduit, jusqu'à lui faire offrir sa couronne à sa maîtresse. Les jeunes courtisans croyaient renouveller le règne des favoris. Chaque ministre espérait la première place. Aucun d'eux ne pensait, qu'un roi élevé dans l'éloignement des affaires, osât prendre sur lui le fardeau du gouvernement. *Mazarin* avait prolongé l'enfance de ce monarque autant qu'il l'avait pu. Il ne l'instruisait que depuis fort peu de tems, & parce que le roi avait voulu être instruit.

On était si loin d'espérer d'être gouverné par son souverain, que de tous ceux qui avaient travaillé jusqu'alors avec le premier ministre, il n'y en eut aucun qui demandât au roi, quand il voudrait les entendre. Ils lui deman-

dèrent tous : *A qui nous adresserons-nous ?* & *Louis XIV.* leur répondit : *A moi.* On fut encor plus surpris de le voir persévérer. Il y avait quelque tems qu'il consultait ses forces, & qu'il essayait en secret son génie pour régner. Sa résolution prise une fois, il la maintint jusqu'au dernier moment de sa vie. Il fixa à chacun de ses ministres les bornes de son pouvoir, se faisant rendre compte de tout par eux à des heures réglées, leur donnant la confiance qu'il fallait pour accréditer leur ministère, & veillant sur eux pour les empêcher d'en trop abuser.

Madame de *Motteville* nous apprend que la réputation de *Charles II.* roi d'Angleterre, qui passait alors pour gouverner par lui-même, inspira de l'émulation à *Louis XIV.* Si cela est, il surpassa beaucoup son rival, & il mérita toute sa vie ce qu'on avait dit d'abord de *Charles.*

Il commença par mettre de l'ordre dans les finances, dérangées par un long brigandage. La discipline fut rétablie dans les troupes, comme l'ordre dans les finances. La magnificence & la décence embellirent sa cour. Les plaisirs même eurent de l'éclat & de la grandeur. Tous les arts furent encouragés, & tous employés à la gloire du roi & de la France.

Ce n'est pas ici le lieu de le représenter dans sa vie privée, ni dans l'intérieur de son gouvernement ; c'est ce que nous ferons à part. Il suffit de dire que ses peuples, qui depuis la mort de *Henri le Grand* n'avaient point vu de véritable roi, & qui détestaient l'empire d'un premier ministre, furent remplis d'admiration & d'espérance, quand ils virent *Louis XIV.* faire à vingt-deux ans ce qu'*Henri* avait fait à cinquante. Si *Henri IV.* avait eu un premier ministre, il eût été perdu, parce que la haine contre un particulier eût ranimé vingt factions trop puissantes. Si *Louis XIII.* n'en avait pas eu, ce prince dont un corps faible & malade énervait l'ame, eût succombé sous le poids. *Louis XIV.* pouvait, sans

péril, avoir ou n'avoir pas de premier miniſtre. Il ne reſtait pas la moindre trace des anciennes factions ; il n'y avait plus en France qu'un maître & des ſujets. Il montra d'abord qu'il ambitionnait toute ſorte de gloire, & qu'il voulait être auſſi conſidéré au-dehors qu'abſolu au-dedans.

Les anciens rois de l'Europe prétendent entr'eux une entière égalité, ce qui eſt très-naturel ; mais les rois de France ont toujours réclamé la préſéance, que mérite l'antiquité de leur race & de leur royaume : & s'ils ont cédé aux empereurs, c'eſt parce que les hommes ne ſont preſque jamais aſſez hardis pour renverſer un long uſage. Le chef de la république d'Allemagne, prince électif & peu puiſſant par lui-même, a le pas ſans contredit ſur tous les ſouverains, à cauſe de ce titre de *Céſar* & d'héritier *de Charlemagne.* Sa chancellerie allemande ne traitait pas même alors les autres rois de majeſté. Les rois de France pouvaient diſputer la préſéance aux empereurs, puiſque la France avait fondé le véritable empire d'Occident, dont le nom ſeul ſubſiſte en Allemagne. Ils avaient pour eux, non-ſeulement la ſupériorité d'une couronne héréditaire ſur une dignité élective, mais l'avantage d'être iſſus par une ſuite non interrompue de ſouverains qui régnaient ſur un grande monarchie, pluſieurs ſiècles avant que dans le monde entier, aucune des maiſons qui poſsèdent aujourdui des couronnes fût parvenue à quelque élévation. Ils voulaient au moins précéder les autres puiſſances de l'Europe. On alléguait en leur faveur le nom de très-chrétien. Les rois d'Eſpagne oppoſaient le titre de catholique ; & depuis que *Charles-Quint* avait eu un roi de France priſonnier à Madrid, la fierté Eſpagnole était bien loin de céder ce rang. Les Anglais & les Suédois, qui n'allèguent aujourd'hui aucun de ces ſur-noms, reconnaiſſent, le moins qu'ils peuvent, cette ſupériorité.

C'était à Rome que ces prétentions étaient autrefois

débattues. Les papes qui donnaient les états avec une bulle, ſe croyaient à plus forte raiſon en droit de décider du rang entre les couronnes. Cette cour, où tout ſe paſſe en cérémonies, était le tribunal où ſe jugeaient ces vanités de la grandeur. La France y avait eu toujours la ſupériorité, quand elle était plus puiſſante que l'Eſpagne; mais depuis le règne de *Charles-Quint*, l'Eſpagne n'avait négligée aucune occaſion de ſe donner l'égalité. La diſpute reſtait indéciſe; un pas de plus ou de moins dans une proceſſion, un fauteuil placé près d'un autel, ou vis-à-vis la chaire d'un prédicateur, étaient des triomphes, & établiſſaient des titres pour cette prééminence. La chimère du point d'honneur était extrême alors ſur cet article entre les couronnes, comme la fureur des duels entre les particuliers.

Il arriva qu'à l'entrée d'un ambaſſadeur de Suède à Londres, le comte d'*Eſtrade* ambaſſadeur de France, & le baron de *Vatteville* ambaſſadeur d'Eſpagne, ſe diſputèrent le pas. L'Eſpagnol, avec plus d'argent & une plus nombreuſe ſuite, avait gagné la populace Anglaiſe : il fait d'abord tuer les chevaux des carroſſes Français, & bientôt les gens du comte d'*Eſtrade*, bleſſés & diſperſés, laiſsèrent les Eſpagnols marcher l'épée nue comme en triomphe.

Louis XIV. informé de cette inſulte, rappella l'ambaſſadeur qu'il avait à Madrid, fit ſortir de France celui d'Eſpagne, rompit les conférences qui ſe tenaient encor en Flandre au ſujet des limites, & fit dire au roi *Philippe IV.* ſon beau-père, que s'il ne reconnaiſſait la ſupériorité de la couronne de France, & ne réparait cet affront par une ſatisfaction ſolemnelle, la guerre allait recommencer. *Philippe IV.* ne voulut pas replonger ſon royaume dans une guerre nouvelle, pour la préſéance d'un ambaſſadeur : il envoya le comte de *Fuentes* déclarer au roi à Fontainebleau, en préſence de tous les miniſtres étrangers qui était en France, *que les miniſtres Eſpa-*

gnols ne concourraient plus dorénavant avec ceux de France. Ce n'en était pas affez pour reconnaître nettement la prééminence du roi; mais c'en était affez pour un aveu authentique de la faibleffe Efpagnole. Cette cour encor fière, murmura long-tems de fon humiliation. Depuis, plufieurs miniftres Efpagnols ont renouvellé leurs anciennes prétentions : ils ont obtenu l'égalité à Nimègue ; mais *Louis XIV.* acquit alors par fa fermeté, une fupériorité réelle dans l'Europe, en faifant voir combien il était à craindre.

A peine forti de cette petite affaire avec tant de grandeur, il en marqua encor d'avantage dans une occafion où fa gloire femblait moins intéreffée. Les jeunes Français, dans les guerres faites depuis long-tems en Italie contre l'Efpagne, avaient donné aux Italiens circonfpects & jaloux, l'idée d'une nation impétueufe. L'Italie regardait toutes les nations, dont elle était inondée, comme des barbares, & les Français comme des barbares plus gais que les autres, mais plus dangereux, qui portaient dans toutes les maifons les plaifirs avec le mépris, & la débauche avec l'infulte. Ils étaient craints par-tout, & fur-tout à Rome.

Le duc de *Créqui*, ambaffadeur auprès du pape, avait révolté les Romains par fa hauteur : fes domeftiques, gens qui pouffent toujours à l'extrémité les défauts de leurs maîtres, commettaient dans Rome les mêmes défordres que la jeuneffe indifciplinable de Paris, qui fe faifait alors un honneur d'attaquer toutes les nuits le guet qui veille à la garde de la ville.

Quelques laquais du duc de *Créqui*, s'avisèrent de charger l'épée à la main une efcouade de Corfes (ce font des gardes du pape qui appuient les exécutions de la juftice.) Tout le corps des Corfes, offenfé & fecrétement animé par *Dom Mario Chigi*, frère du pape *Alexandre VII.* qui haïffait le duc de *Créqui*, vint en armes affiéger la maifon de l'ambaffadeur. Ils tirèrent fur le carroffe

roſſe de l'ambaſſadrice qui rentrait alors dans ſon palais ; ils lui tuèrent un page, & bleſsèrent pluſieurs domeſtiques. Le duc de *Créqui* ſortit de Rome, accuſant les parens du pape, & le pape lui-même, d'avoir favoriſé cet aſſaſſinat. Le pape différa tant qu'il put la réparation, perſuadé qu'avec les Français il n'y a qu'à temporiſer, & que tout s'oublie. Il fit pendre un Corſe & un sbire au bout de quatre mois, & il fit ſortir de Rome le gouverneur, ſoupçonné d'avoir autoriſé l'attentat; mais il fut conſterné d'apprendre, que le roi menaçait de faire aſſiéger Rome, qu'il faiſait déjà paſſer des troupes en Italie, & que le maréchal *du Pleſſis-Pralin* était nommé pour les commander. L'affaire était devenue une querelle de nation à nation, & le roi voulait faire reſpecter la ſienne. Le pape, avant de faire la ſatisfaction qu'on demandait, implora la médiation de tous les princes catholiques; il fit ce qu'il put pour les animer contre *Louis XIV*. mais les circonſtances n'étaient pas favorables au pape. L'Empire était attaqué par les Turcs : L'Eſpagne était embarraſſée dans une guerre peu heureuſe contre le Portugal.

La cour Romaine ne fit qu'irriter le roi ſans pouvoir lui nuire. Le parlement de Provence cita le pape, & fit ſaiſir le comtat d'Avignon. Dans d'autres tems les excommunications de Rome auraient ſuivi ces outrages ; mais c'étaient des armes uſées, & devenues ridicules ; il fallut que le pape pliât ; il fut forcé d'exiler de Rome ſon propre frère, d'envoyer ſon neveu le cardinal *Chigi*, en qualité de légat *à latere*, faire ſatisfaction au roi, de caſſer la garde Corſe, & d'élever dans Rome une pyramide, avec une inſcription qui contenait l'injure & la réparation. Le cardinal *Chigi* fut le premier légat de la cour Romaine, qui fût jamais envoyé pour demander pardon. Les légats auparavant venaient donner des loix & impoſer des décimes. Le roi ne s'en tint pas à faire réparer un outrage par des cérémonies paſſagères & par des monumens qui le ſont auſſi ; (car il permit quelques années

après, la destruction de la pyramide ;) mais il força la cour de Rome à rendre Castro & Ronciglione, au moins pour quelque tems, au duc de Parme, à dédommager le duc de Modène de ses droits sur Commachio ; & il tira ainsi d'une insulte, l'honneur solide d'être protecteur des princes d'Italie.

En soutenant sa dignité, il n'oubliait pas d'augmenter son pouvoir. Ses finances bien administrées par *Colbert*, le mirent en état d'acheter Dunkerque & Mardik du roi d'Angleterre, pour cinq millions de livres, à vingt-six livres dix sols le marc. *Charles II.* prodigue & pauvre, eut la honte de vendre le prix du sang des Anglais. Son chancelier *Hide*, accusé d'avoir ou conseillé ou souffert cette faiblesse, fut banni depuis par le parlement d'Angleterre, qui punit souvent les fautes des favoris, & qui quelquefois même juge les rois.

Louis, fit travailler trente mille hommes à fortifier Dunkerque du côté de terre & de mer. On creusa entre la ville & la citadelle, un bassin capable de contenir trente vaisseaux de guerre, de sorte qu'à peine les Anglais eurent vendu cette ville, qu'elle devint l'objet de leur terreur.

Quelque tems après, le roi força le duc de Lorraine à lui donner la forte ville de Marsal. Ce malheureux *Charles IV.* guerrier assez illustre, mais prince faible, inconstant & imprudent, venait de faire un traité, par lequel il donnait la Lorraine à la France après sa mort, à condition que le roi lui permettrait de lever un million sur l'état qu'il abandonnait, & que les princes du sang de Lorraine seraient réputés princes du sang de France. Ce traité, vainement vérifié au parlement de Paris, ne servit qu'à produire de nouvelles inconstances dans le duc de Lorraine ; trop heureux ensuite de donner Marsal, & de se remettre à la clémence du roi.

Louis, augmentait ses états même pendant la paix, & se tenait toujours prêt pour la guerre, faisant fortifier

ſes frontières, tenant ſes troupes dans la diſcipline, augmentant leur nombre, faiſant des revues fréquentes.

Les Turcs étaient alors très-redoutables en Europe; ils attaquaient à la fois l'empereur d'Allemagne & les Vénitiens. La politique des rois de France a toujours été, depuis *François I.* d'être alliés des empereurs Turcs, non-ſeulement pour les avantages du commerce, mais pour empêcher la maiſon d'*Autriche* de trop prévaloir. Cependant un roi chrétien ne pouvait refuſer du ſecours à l'empereur trop en danger, & l'intérêt de la France était bien que les Turcs inquiétaſſent la Hongrie, mais non pas qu'ils l'envahiſſent; enfin ſes traités avec l'Empire lui faiſaient un dévoir de cette démarche honorable. Il envoya donc ſix mille hommes en Hongrie, ſous les ordres du comte de *Coligni*, ſeul reſte de la maiſon de ce *Coligni*, autrefois ſi célèbre dans nos guerres civiles, & qui mérite peut-être une auſſi grande renommée que cet amiral, par ſon courage & par ſa vertu. L'amitié l'avait attaché au grand *Condé*, & toutes les offres du cardinal *Mazarin*, n'avaient jamais pu l'engager à manquer à ſon ami. Il mena avec lui l'élite de la nobleſſe de France, & entr'autres le jeune *la Feuillade*, homme entreprenant, & avide de gloire & de fortune. Ces Français allèrent ſervir en Hongrie ſous le général *Montécuculi*, qui tenait tête alors au grand-viſir *Kiuperli* ou *Kouprogli*, qui depuis en ſervant contre la France, balança la réputation de *Turenne*. Il y eut un grand combat à St. Gothard au bord du Raab, entre les Turcs & l'armée de l'empereur. Les Français y firent des prodiges de valeur; les Allemans même, qui ne les aimaient point, furent obligés de leur rendre juſtice; mais ce n'eſt pas la rendre aux Allemans, de dire, comme on a fait dans tant de livres, que les Français eurent ſeuls l'honneur de la victoire.

Le roi, en mettant ſa grandeur à ſecourir ouvertement l'empereur, & à donner de l'éclat aux armes Fran-

çaises, mettait sa politique à soutenir secrétement le Portugal contre l'Espagne. Le cardinal *Mazarin* avait abandonné formellement les Portugais par le traité des Pyrénées; mais l'Espagnol avait fait plusieurs petites infractions tacites à la paix. Le Français en fit une hardie & décisive: le maréchal de *Schomberg*, étranger & huguenot, passa en Portugal avec quatre mille soldats Français qu'il payait de l'argent de *Louis XIV.* & qu'il feignait de soudoyer au nom du roi de Portugal. Ces quatre mille soldats Français, joints aux troupes Portugaises, remportèrent à Villa-Viciosa une victoire complette, qui affermit le trône dans la maison de Bragance. Ainsi *Louis XIV.* passait déjà pour un prince guerrier & politique, l'Europe le redoutait même avant qu'il eût encor fait la guerre.

Ce fut par cette politique, qu'il évita, malgré ses promesses, de joindre le peu de vaisseaux qu'il avait alors, aux flottes Hollandaises. Il s'était allié avec la Hollande en 1662. Cette république, environ ce tems-là, recommença la guerre contre l'Angleterre, au sujet du vain & bizarre honneur du pavillon, & des intérêts réels de son commerce dans les Indes. *Louis* voyait avec plaisir ces deux puissances maritimes mettre en mer tous les ans, l'une contre l'autre, des flottes de cent vaisseaux, & se détruire mutuellement par les batailles les plus opiniâtres qui se soient jamais données, dont tout le fruit était l'affaiblissement des deux partis. Il s'en donna une qui dura trois jours entiers. Ce fut dans ces combats, que le Hollandais *Ruiter*, acquit la réputation du plus grand homme de mer qu'on eût vu encor. Ce fut lui qui alla brûler les plus beaux vaisseaux d'Angleterre jusques dans ses ports à quatre lieues de Londres. Il fit triompher la Hollande sur les mers dont les Anglais avaient toujours eu l'empire, & où *Louis XIV.* n'était rien encor.

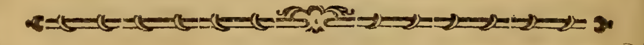
La domination de l'Océan était partagée depuis quelque tems entre ces deux nations. L'art de construire les

vaiſſeaux, & de s'en ſervir pour le commerce & pour la guerre, n'était bien connu que d'elles. La France ſous le miniſtre *Richelieu*, ſe croyait puiſſante ſur mer, parce que d'environ ſoixante vaiſſeaux ronds que l'on comptait dans ſes ports, elle pouvait en mettre en mer environ trente, dont un ſeul portait ſoixante-dix canons. Sous *Mazarin*, on acheta des Hollandais le peu de vaiſſeaux que l'on avait. On manquait de matelots, d'officiers, de manufactures, pour la conſtruction & pour l'équipement. Le roi entreprit de réparer les ruines de la marine, & de donner à la France tout ce qui lui manquait avec une diligence incroyable: mais en 1664 & 1665, tandis que les Anglais & les Hollandais couvraient l'Océan de près de trois cents gros vaiſſeaux de guerre, il n'en avait encor que quinze ou ſeize du dernier rang, que le duc de *Beaufort* occupait contre les pirates de Barbarie; & lorſque les Etats-Généraux preſsèrent *Louis XIV.* de joindre ſa flotte à la leur, il ne ſe trouva dans le port de Breſt qu'un ſeul brûlot, qu'on eut honte de faire partir, & qu'il fallut pourtant leur envoyer ſur leurs inſtances réitérées. Ce fut une honte que *Louis XIV.* s'empreſſa bien vîte d'effacer.

Il donna aux Etats un ſecours de ſes forces de terre, plus eſſentiel & plus honorable. Il leur envoya ſix mille Français, pour les défendre contre l'évêque de Munſter, *Chriſtophe-Bernard de Galen*, prélat guerrier & ennemi implacable, ſoudoyé par l'Angleterre pour déſoler la Hollande; mais il leur fit payer chérement ce ſecours, & les traita comme un homme puiſſant, qui vend ſa protection à des marchands opulens. *Colbert* mit ſur leur compte, non-ſeulement la ſolde de ſes troupes, mais juſqu'aux frais d'une ambaſſade envoyée en Angleterre, pour conclure leur paix avec *Charles II.* Jamais ſecours ne fut donné de ſi mauvaiſe grace, ni reçu avec moins de reconnaiſſance.

Le roi ayant ainſi aguerri ſes troupes & formé de

nouveaux officiers en Hongrie, en Hollande, en Portugal, respecté & vengé dans Rome, ne voyait pas un seul potentat qu'il dût craindre. L'Angleterre ravagée par la peste, Londres réduite en cendres par une incendie attribué injustement aux catholiques; la prodigalité & l'indigence continuelle de *Charles II.* aussi dangereuses pour ses affaires que la contagion & l'incendie, mettaient la France en sureté du côté des Anglais. L'empereur réparait à peine l'épuisement d'une guerre contre les Turcs. Le roi d'Espagne *Philippe IV.* mourant, & sa monarchie aussi faible que lui, laissaient *Louis XIV.* le seul puissant & le seul redoutable. Il était jeune, riche, bien servi, obéi aveuglément, & marquait l'impatience de se signaler & d'être conquérant.



CHAPITRE HUITIEME.

Conquête de la Flandre.

L'OCCASION se présenta bientôt à un roi qui la cherchait. *Philippe IV.* son beau-père mourut: il avait eu de sa première femme, sœur de *Louis XIII.* cette princesse *Marie-Thérèse*, mariée à son cousin *Louis XIV.* mariage, par lequel la monarchie Espagnole est enfin tombée dans la maison de *Bourbon*, si long-tems son ennemie. De son second mariage avec *Marie-Anne d'Autriche*, était né *Charles II.* enfant faible & mal-sain, héritier de sa couronne & seul reste de trois enfans mâles, dont deux étaient morts en bas âge. *Louis XIV.* prétendit que la Flandre, & le Brabant, la Franche-Comté, province du royaume d'Espagne, devaient selon la jurisprudence de ces provinces, revenir à sa femme, malgré sa renonciation. Si les causes des rois pouvaient se

juger par les loix des nations à un tribunal désintéressé, l'affaire eût été un peu douteuse.

Louis, fit examiner ses droits par son conseil, & par des théologiens, qui les jugèrent incontestables; mais le conseil & le confesseur de la veuve de *Philippe IV.* les trouvaient bien mauvais. Elle avait pour elle une puissante raison, la loî expresse de *Charles-Quint*; mais les loix de *Charles-Quint* n'étaient guère suivies par la cour de France.

Un des prétextes, que prenait le conseil du roi, était, que les cinq cent mille écus donnés en dot à sa femme, n'avaient point été payés; mais on oubliait, que la dot de la fille de *Henri IV.* ne l'avait pas été davantage. La France & l'Espagne combattirent d'abord par des écrits, où l'on étala des calculs de banquier & des raisons d'avocat; mais la seule raison d'état était écoutée. Cette raison d'état fut bien extraordinaire. *Louis XIV.* allait attaquer un enfant dont il devait être naturellement le protecteur, puisqu'il avait épousé la sœur de cet enfant. Comment pouvait-il croire que l'empereur *Léopold*, regardé comme le chef de la maison d'*Autriche* le laisserait opprimer cette maison & s'agrandir dans la Flandre? Qui croirait que l'empereur & le roi de France eussent déjà partagé en idée les dépouilles du jeune *Charles d'Autriche* roi d'Espagne? On trouve quelques traces de cette triste vérité dans les mémoires du marquis de *Torci*, (1) mais elles sont peu démêlées. Le tems a enfin dévoilé ce mystère, qui prouve qu'entre les rois la convenance & le droit du plus fort, tiennent lieu de justice, sur-tout quand cette justice semble douteuse.

Tous les frères de *Charles II.* roi d'Espagne étaient morts. *Charles* était d'une complexion faible & mal-saine. *Louis XIV.* & *Léopold*, firent dans son enfance à-peu-près le même traité de partage qu'ils entamèrent depuis à sa mort. Par ce traité qui est actuellement dans

(1) Tom. 1, pag. 36, édition supposée de la Haye.

le dépôt du louvre, *Léopold* devait laiſſer *Louis XIV.* ſe mettre déja en poſſeſſion de la Flandre, à condition qu'à la mort de *Charles*; l'Eſpagne paſſerait ſous la domination de l'empereur. Il n'eſt pas dit s'il en coûta de l'argent pour cette étrange négociation. D'ordinaire ce principal article de tant de traités demeure ſecret.

Léopold, n'eut pas ſi-tôt ſigné l'acte, qu'il s'en repentit. Il exigea au moins qu'aucune cour n'en eût connaiſſance, qu'on n'en fît point point une double copie ſelon l'uſage, & que le ſeul inſtrument qui devait ſubſiſter fût enfermé dans une caſſette de métal, dont l'empereur aurait une clef & le roi de France l'autre. Cette caſſette dut être dépoſée entre les mains du grand-duc de Florence. L'empereur la remit pour cet effet entre les mains de l'ambaſſadeur de France à Vienne, & le roi envoya ſeize de ſes gardes du corps aux portes de Vienne pour accompagner le courrier, de peur que l'empereur ne changeât d'avis & ne fît enlever la caſſette ſur la route. Elle fut portée à Verſailles & non à Florence, ce qui laiſſe ſoupçonner que *Léopold* avait reçu de l'argent, puiſqu'il n'oſa ſe plaindre.

Voila comme l'empereur laiſſa dépouiller le roi d'Eſpagne.

Le roi, comptant encor plus ſur ſes forces que ſur ſes raiſons, marcha en Flandre à des conquêtes aſſurées. Il était à la tête de trente-cinq mille hommes; un autre corps de huit mille fut envoyé vers Dunkerque; un de quatre mille vers Luxembourg. *Turenne* était ſous lui le général de cette armée. *Colbert* avait multiplié les reſſources de l'état pour fournir à ces dépenſes. *Louvois*, nouveau miniſtre de la guerre, avait fait des préparatifs immenſes pour la campagne. Des magaſins de toute eſpèce étaient diſtribués ſur la frontière. Il introduiſit le premier cette méthode avantageuſe, que la faibleſſe du gouvernement avait juſqu'alors rendue impraticable, de faire ſubſiſter les armées par magaſin : quelque ſiége que le roi voulût faire, de quelque côté qu'il tournât ſes armes,

les secours en tout genre étaient prêts, les logemens des troupes marqués, leurs marches réglées. La discipline, rendue plus sévère de jour en jour par l'austérité inflexible du ministre, enchaînait tous les officiers à leur devoir. La présence d'un jeune roi, l'idole de son armée, leur rendait la dureté de ce devoir aisée & chère. Le grade militaire commença dès-lors à être un droit beaucoup au dessus de celui de la naissance. Les services, & non les aïeux, furent comptés, ce qui ne s'était guère vu encor. Par-là l'officier de la plus médiocre naissance fut encouragé, sans que ceux de la plus haute eussent à se plaindre. L'infanterie, sur qui tombait tout le poids de la guerre depuis l'inutilité reconnue des lances, partagea les récompenses, dont la cavalerie était en possession. Des maximes nouvelles dans le gouvernement inspiraient un nouveau courage.

Le roi, entre un chef & un ministre également habiles, tous deux jaloux l'un de l'autre, & cependant ne l'en servant que mieux, suivi des meilleurs troupes de l'Europe, enfin ligué de nouveau avec le Portugal, attaquait avec tous ces avantages, une province mal défendue d'un royaume ruiné & déchiré. Il n'avait à faire qu'à sa belle-mère, femme faible, gouvernée par un jésuite, dont l'administration méprisée & malheureuse, laissait la monarchie Espagnole sans défense. Le roi de France avait tout ce qui manquait à l'Espagne.

L'art d'attaquer les places comme aujourd'hui, n'était pas encor perfectionné, parce que celui de les bien fortifier & de les bien défendre, était plus ignoré. Les frontières de la Flandre Espagnole étaient presque sans fortifications & sans garnisons.

Louis, n'eut qu'à se présenter devant elles. Il entra dans Charleroi, comme dans Paris, Ath, Tournai, furent prises en deux jours; Furnes, Armantières, Courtrai, ne tinrent pas davantage. Il descendit dans la tranchée devant Douai, & elle se rendit le lendemain. Lille,

la plus florissante ville de ces pays, la seule bien fortifiée, & qui avait une garnison de six mille hommes, capitula après neuf jours de siége. Les Espagnols n'avaient que huit mille hommes à opposer à l'armée victorieuse; encor l'arrière-garde de cette petite armée fut-elle taillée en pièces par le marquis depuis maréchal de *Créqui*. Le reste se cacha sous Bruxelles & sous Mons, laissant le roi vaincre sans combattre.

Cette campagne, faite au milieu de la plus grande abondance, parmi des succès si faciles, parut le voyage d'une cour. La bonne chère, le luxe & les plaisirs s'introduisirent alors dans les armées, dans le tems même que la discipline s'affermissait. Les officiers faisaient le devoir militaire beaucoup plus exactement, mais avec des commodités plus recherchées. Le maréchal de *Turenne* n'avait eu long-tems que des assiettes de fer en campagne. Le marquis d'*Humières*, fut le premier au siége d'Arras en 1658, qui se fit servir en vaisselle d'argent à la tranchée, & qui y fit manger des ragoûts & des entremêts. Mais dans cette campagne de 1667, où un jeune roi aimant la magnificence, étalait celle de sa cour dans les fatigues de la guerre, tout le monde se piqua de somptuosité & de goût dans la bonne chère, dans les habits, dans les équipages. Ce luxe, la marque certaine de la richesse d'un grand état, & souvent la cause de la décadence d'un petit, était cependant encor très-peu de chose auprès de celui qu'on a vu depuis. Le roi, ses généraux & ses ministres, allaient au rendez-vous de l'armée à cheval, au lieu qu'aujourd'hui il n'y a point de capitaine de cavalerie, ni de secretaire d'un officier général, qui ne fassent ce voyage en chaise de poste avec des glaces & des ressorts, plus commodément & plus tranquillement, qu'on ne faisait alors une visite dans Paris d'un quartier à un autre.

La délicatesse des officiers ne les empêchait point alors d'aller à la tranchée, avec le pot en tête & la cuirasse

ſur le dos. Le roi en donnait l'exemple : il alla ainſi à la tranchée devant Douai & devant Lille. Cette conduite ſage conſerva plus d'un grand homme. Elle a été trop négligée depuis par des jeunes gens peu robuſtes, pleins de valeur, mais de molleſſe, & qui ſemblent plus craindre la fatigue que le danger.

La rapidité de ces conquêtes remplit d'alarmes Bruxelles ; les citoyens tranſportaient déjà leurs effets dans Anvers. La conquête de la Flandre entière pouvait être l'ouvrage d'une campagne. Il ne manquait au roi que des troupes aſſez nombreuſes, pour garder les places, prêtes à s'ouvrir à ſes armes. *Louvois* lui conſeilla de mettre de groſſes garniſons dans les villes priſes, & de les fortifier. *Vauban*, l'un de ces grands hommes & de ces génies qui parurent dans ce ſiècle pour le ſervice de *Louis XIV.* fut chargé de ces fortifications. Il les fit ſuivant ſa méthode nouvelle, devenue aujourd'hui la règle de tous les bons ingénieurs. On fut étonné de ne plus voir les places revêtues que d'ouvrages preſque au niveau de la campagne. Les fortifications hautes & menaçantes n'en étaient que plus expoſées à être foudroyées par l'artillerie : plus il les rendit raſantes, moins elles étaient en priſe. Il conſtruiſit la citadelle de Lille ſur ces principes. On n'avait point encor en France détaché le gouvernement d'une ville de celui de la forteresse. L'exemple commença en faveur de *Vauban ;* il fut le premier gouverneur d'une citadelle. On peut encor obſerver, que le premier de ces plans en relief qu'on voit dans la galerie du louvre, fut celui des fortifications de Lille.

Le roi ſe hâta de venir jouir des acclamations des peuples, des adorations de ſes courtiſans & de ſes maîtreſſes, & des fêtes qu'il donna à ſa cour.





CHAPITRE NEUVIEME.

Conquête de la Franche-Comté. Paix d'Aix-la-Chapelle.

ON était plongé dans les divertiſſemens à St. Germain, lorſqu'au cœur de l'hiver, au mois de Janvier, on fut étonné de voir des troupes marcher de tous côtés, aller & revenir ſur les chemins de la Champagne, dans les Trois-Evêchés : des trains d'artillerie, des charriots de munitions, s'arrêtaient ſous divers prétextes, dans la route qui mène de Champagne en Bourgogne. Cette partie de la France était remplie de mouvemens dont on ignorait la cauſe. Les étrangers par intérêt, & les courtiſans par curioſité, s'épuiſaient en conjectures : l'Allemagne était alarmée : l'objet de ces préparatifs & de ces marches irrégulières, était inconnu à tout le monde. Le ſecret dans les conſpirations n'a jamais été mieux gardé qu'il le fut dans cette entrepriſe de *Louis XIV*. Enfin le 2 de Février il part de St. Germain, avec le jeune duc d'*Enghien* fils du grand *Condé*, & quelques courtiſans : les autres officiers étaient au rendez-vous des troupes. Il va à cheval à grandes journées, & arrive à Dijon. Vingt mille hommes aſſemblés de vingt routes différentes, ſe trouvent le même jour en Franche-Comté à quelques lieues de Beſançon, & le grand *Condé* paraît à leur tête, ayant pour ſon principal lieutenant-général *Bouteville-Montmorenci* ſon ami, devenu le duc de *Luxembourg*, toujours attaché à lui dans la bonne & dans la mauvaiſe fortune. *Luxembourg* était l'élève de *Condé* dans l'art de la guerre ; & il obligea, à force de mérite, le roi qui ne l'aimait pas, à l'employer.

Des intrigues eurent part à cette entrepriſe imprévue : le prince de *Condé* était jaloux de la gloire de *Turenne*, & *Louvois* de ſa faveur auprès du maître ; *Condé* était

jaloux en héros, & *Louvois* en miniſtre. Le prince gouverneur de la Bourgogne, qui touche à la Franche-Comté, avait formé le deſſein de s'en rendre maître en hiver, en moins de tems que *Turenne* n'en avait mis l'été précédent à conquérir la Flandre Françaiſe. Il communiqua d'abord ſon projet à *Louvois*, qui l'embraſſa avidement, pour éloigner & rendre inutile *Turenne*, & pour ſervir en même tems ſon maître.

Cette province aſſez pauvre alors en argent, mais très-fertile, bien peuplée, étendue en long de quarante lieues, & large de vingt, avait le nom de *Franche*, & l'était en effet. Les rois d'Eſpagne en étaient plutôt les protecteurs que les maîtres. Quoique ce pays fût du gouvernement de la Flandre, il n'en dépendait que peu. Toute l'adminiſtration était partagée & diſputée entre le parlement & le gouverneur de la Franche-Comté. Le peuple jouiſſait de grands priviléges, toujours reſpectés par la cour de Madrid, qui ménageait une province jalouſe de ſes droits, & voiſine de la France. Beſançon même ſe gouvernait comme une ville impériale. Jamais peuple ne vécut ſous une adminiſtration plus douce, & ne fut ſi attaché à ſes ſouverains. Leur amour pour la maiſon d'*Autriche* s'eſt conſervé pendant deux générations : mais cet amour était au fond celui de leur liberté. Enfin la Franche-Comté était heureuſe, mais pauvre : & puiſqu'elle était une eſpèce de république, il y avait des factions. Quoi qu'en diſe *Péliſſon*, on ne ſe borna pas à employer la force.

On gagna d'abord quelques citoyens par des préſens & des eſpérances. On s'aſſura l'abbé *Jean de Vatteville*, frère de celui qui ayant inſulté à Londres l'ambaſſadeur de France, avait procuré, par cet outrage, l'humiliation de la branche d'Autriche-Eſpagnole. Cet abbé, autrefois officier, puis chartreux, puis long-tems muſulman chez les Turcs, & enfin eccléſiaſtique, eut parole d'être grand doyen & d'avoir d'autres bénéfices. On acheta peu cher

quelques magiſtrats, quelques officiers; & à la fin même le marquis d'*Yenne* gouverneur général devint ſi traitable, qu'il accepta publiquement après la guerre une groſſe penſion & le grade de lieutenant-général en France. Ces intrigues ſecretes à peine commencées, furent ſoutenues par vingt mille hommes. Beſançon, la capitale de la province, eſt inveſtie par le prince de *Conde*: *Luxembourg* court à Salins: le lendemain Beſançon & Salins ſe rendirent. Beſançon ne demanda pour capitulation que la conſervation d'un St. Suaire fort révéré dans cette ville; ce qu'on lui accorda très-aiſément. Le roi arrivait à Dijon. *Louvois*, qui avait volé ſur la frontière pour diriger toutes ces marches; vient lui apprendre, que cès deux villes ſont aſſiégées & priſes. Le roi courut auſſitôt ſe montrer à la fortune qui faiſait tout pour lui.

Il alla aſſiéger Dole en perſonne. Cette place était réputée forte: elle avait pour commandant le comte de *Montrevel*, homme d'un grand courage, fidèle par grandeur d'ame aux Eſpagnols qu'il haïſſait, & au parlement qu'il mépriſait. Il n'avait pour garniſon que quatre cents ſoldats & les citoyens, & il oſa ſe défendre. La tranchée ne fut point pouſſée dans les formes. A peine l'eut-on ouverte, qu'une foule de jeunes volontaires qui ſuivaient le roi, courut attaquer la contreſcarpe & s'y logea. Le prince de *Condé*, à qui l'âge & l'expérience avaient donné un courage tranquille, les fit ſoutenir à propos, & partagea leur péril, pour les en tirer. Ce prince était par-tout avec ſon fils, & venait enſuite rendre compte de tout au roi, comme un officier qui aurait eu ſa fortune à faire. Le roi, dans ſon quartier, montrait plutôt la dignité d'un monarque dans ſa cour, qu'une ardeur impétueuſe, qui n'était pas néceſſaire. Tout le cérémonial de St. Germain était obſervé. Il avait ſon petit coucher, ſes grandes, ſes petites entrées, une ſalle des audiences dans ſa tente. Il ne tempérait le faſte du trône qu'en faiſant manger à ſa table ſes

officiers-généraux & ſes aides-de-camp. On ne lui voyait point, dans les travaux de la guerre, ce courage emporté de *François I.* & de *Henri IV.* qui cherchaient toutes les eſpèces de dangers. Il ſe contentait de ne les pas craindre, & d'engager tout le monde à s'y précipiter pour lui avec ardeur. Il entra dans Dole au bout de quatre jours de ſiége, douze jours après ſon départ de St. Germain ; & enfin en moins de trois ſemaines, toute la Franche-Comté lui fut ſoumiſe. Le conſeil d'Eſpagne, étonné & indigné du peu de réſiſtance, écrivit au gouverneur « que le roi de France aurait dû envoyer ſes laquais, prendre poſſeſſion de ce pays, au lieu d'y aller en perſonne. »

Tant de fortune & tant d'ambition réveillèrent l'Europe aſſoupie ; l'Empire commença à ſe remuer, & l'empereur à lever des troupes. Les Suiſſes, voiſins des Francs-Comtois, & qui n'avaient guère alors d'autre bien que leur liberté, tremblèrent pour elle. Le reſte de la Flandre pouvait être envahi au printems prochain. Les Hollandais, à qui il avait toujours importé d'avoir les Français pour amis, frémiſſaient de les avoir pour voiſins. L'Eſpagne alors eut recours à ces mêmes Hollandais, & fut en effet protégée par cette petite nation, qui ne lui paraiſſait auparavant que mépriſable & rebelle.

La Hollande était gouvernée par *Jean de With,* qui dès l'âge de vingt-cinq ans avait été élu grand-penſionnaire ; homme amoureux de la liberté de ſon pays, autant que de ſa grandeur perſonnelle : aſſujetti à la frugalité & à la modeſtie de ſa république ; il n'avait qu'un laquais & une ſervante, & allait à pied dans la Haye, tandis que dans les négociations de l'Europe, ſon nom était compté avec les noms des plus puiſſans rois : homme infatigable dans le travail, plein d'ordre, de ſageſſe, d'induſtrie dans les affaires, excellent citoyen, grand politique, & qui cependant fut depuis très-malheureux.

Il avait contracté avec le chevalier *Temple,* ambaſſa-

deur d'Angleterre à la Haye, une amitié bien rare entre des miniſtres. *Temple* était un philoſophe, qui joignait les lettres aux affaires; homme de bien, malgré les reproches que l'évêque *Burnet* lui a faits d'athéiſme; né avec le génie d'un ſage républicain, aimant la Hollande, comme ſon propre pays, parce qu'elle était libre, & auſſi jaloux de cette liberté que le grand-penſionnaire lui-même. Ces deux citoyens s'unirent avec le comte de *Dhona*, ambaſſadeur de Suède, pour arrêter les progrès du roi de France.

Ce tems était marqué pour les événemens rapides. La Flandre qu'on nomme *Flandre Françaiſe*, avait été priſe en trois mois; la Franche-Comté en trois ſemaines. Le traité entre la Hollande, l'Angleterre & la Suède, pour tenir la balance de l'Europe & réprimer l'ambition de *Louis XIV.* fut propoſé & conclu en cinq jours. Le conſeil de l'empereur *Léopold* n'oſa entrer dans cette intrigue. Il était lié par le traité ſecret qu'il avait ſigné avec le roi de France pour dépouiller le jeune roi d'Eſpagne. Il encourageait ſecrétement l'union de l'Angleterre, de la Suède & de la Hollande : mais il ne prenait aucunes meſures ouvertes.

Louis XIV. fut indigné, qu'un petit état, tel que la Hollande, concût l'idée de borner ſes conquêtes, & d'être l'arbitre des rois, & plus encor qu'elle en fût capable. Cette entrepriſe des Provinces-Unies lui fut un outrage ſenſible, qu'il fallut dévorer, & dont il médita dès-lors la vengeance.

Tout ambitieux, tout puiſſant & tout irrité qu'il était, il détourna l'orage qui allait s'élever de tous les côtés de l'Europe. Il propoſa lui-même la paix. La France & l'Eſpagne choiſirent Aix-la-Chapelle pour le lieu des conférences, & le nouveau pape *Roſpiglioſi Clément IX.* pour médiateur.

La cour de Rome, pour décorer ſa faibleſſe d'un crédit apparent, rechercha par toute ſorte de moyens, l'honneur

neur d'être l'arbitre entre les couronnes. Elle n'avait pu l'obtenir au traité des Pyrénées : elle parut l'avoir au moins à la paix d'Aix-la-Chapelle. Un nonce fut envoyé à ce congrès, pour être un fantôme d'arbitre entre des fantômes des plénipotentiaires. Les Hollandais, déjà jaloux de la gloire, ne voulurent point partager celle de conclure ce qu'ils avaient commencé. Tout se traitait en effet à St. Germain, par le ministère de leur ambassadeur *Van-Beuning*. Ce qui avait été accordé en secret par lui, était envoyé à Aix-la-Chapelle, pour être signé avec appareil par les ministres assemblés au congrès. Qui eût dit trente ans auparavant, qu'un bourgeois de Hollande obligerait la France & l'Espagne à recevoir sa médiation.

Ce *Van-Beuning*, échevin d'Amsterdam, avait la vivacité d'un Français & la fierté d'un Espagnol. Il se plaisait à choquer, dans toutes les occasions, la hauteur impérieuse du roi ; & opposait une inflexibilité républicaine, au ton de supériorité, que les ministres de France commençaient à prendre. *Ne vous fiez-vous pas à la parole du roi ?* lui disait monsieur *de Lionne* dans une conférence. *J'ignore ce que veut le roi*, dit Van-Beuning ; *je considère ce qu'il peut.* Enfin à la cour du plus superbe monarque du monde, un bourguemestre conclut avec autorité une paix, par laquelle le roi fut obligé de rendre la Franche-Comté. Les Hollandais eussent bien mieux aimé qu'il eût rendu la Flandre, & être délivrés d'un voisin si redoutable : mais toutes les nations trouvèrent que le roi marquait assez de modération, en se privant de la Franche-Comté. Cependant il gagnait davantage en retenant les villes de Flandre ; & il s'ouvrait les portes de la Hollande, qu'il songeait à détruire dans le tems qu'il lui cédait.





CHAPITRE DIXIEME.

Travaux & magnificence de Louis XIV. Aventure singulière en Portugal. Casimir en France. Secours en Candie. Conquête de la Hollande.

Louis XIV. forcé de refter quelque tems en paix, continua, comme il avait commencé, à régler, à fortifier & embellir fon royaume. Il fit voir qu'un roi abfolu, qui veut le bien, vient à bout de tout fans peine. Il n'avait qu'à commander, & les fuccès dans l'adminiftration étaient auffi rapides que l'avaient été fes conquêtes. C'était une chofe véritablement admirable, de voir les ports de mer, auparavant déferts, ruinés, maintenant entourés d'ouvrages, qui faifaient leur ornement & leur défenfe, couverts de navires & de matelots, & contenant déjà près de foixante grands vaiffeaux, qu'il pouvait armer en guerre. De nouvelles colonies, protégées par fon pavillon, partaient de tous côtés pour l'Amérique, pour les Indes orientales, pour les côtes de l'Afrique. Cependant en France, & fous fes yeux, des édifices immenfes occupaient des milliers d'hommes, avec tous les arts que l'architecture entraîne après elle; & dans l'intérieur de fa cour & de fa capitale, des arts plus nobles & plus ingénieux donnaient à la France des plaifirs & une gloire, dont les fiècles précédens n'avaient pas eu même l'idée. Les lettres fleuriffaient. Le bon goût & la raifon pénétraient dans les écoles de la barbarie. Tous ces détails de la gloire & de la félicité de la nation, trouveront leur véritable place dans cette hiftoire; il ne s'agit ici que des affaires générales & militaires.

Le Portugal donnait en ce tems un fpectacle étrange à l'Europe. *Dom Alphonfe*, fils indigne de l'heureux

Dom Jean de Bragance, y régnait. Il était furieux & imbécille. Sa femme, fille du duc de *Némours*, amoureuse de *Dom Pèdre*, frère d'*Alphonse*, osa concevoir le projet de détrôner son mari & d'épouser son amant. L'abrutissement de son mari justifia l'audace de la reine. Il était d'une force de corps au dessus de l'ordinaire. Il avait eu publiquement d'une courtisane un enfant qu'il avait reconnu. Enfin il avait couché très-long-tems avec la reine. Malgré tout cela, elle l'accusa d'impuissance ; & ayant acquis dans le royaume par son habileté, l'autorité que son mari avait perdue par ses fureurs, elle le fit enfermer. Elle obtint bientôt de Rome une bulle pour épouser son beau-frère. Il n'est pas étonnant que Rome ait accordé cette bulle ; mais il l'est, que des personnes toutes-puissantes en aient besoin. Ce que *Jules II.* avait accordé sans difficulté au roi d'Angleterre *Henri VIII.* *Urbain VIII.* l'accorda à l'épouse d'un roi de Portugal. La plus petite intrigue fait dans un tems ce que les plus grands ressorts ne peuvent opérer dans un autre. Il y a toujours deux poids & deux mesures pour tous les droits des rois & des peuples, & ces deux mesures étaient au vatican depuis que les papes influèrent sur les affaires de l'Europe. Il serait impossible de comprendre, comment tant de nations avaient laissé une si étrange autorité au pontife de Rome, si on ne savait combien l'usage a de force.

Cet évènement, qui ne fut une révolution que dans la famille royale, & non dans le royaume de Portugal, n'ayant rien changé aux affaires de l'Europe, ne mérite d'attention que par sa singularité.

La France reçut bientôt après un roi qui descendait du trône d'une autre manière. *Jean Casimir* roi de Pologne renouvella l'exemple de la reine *Christine*. Fatigué des embarras du gouvernement, & voulant vivre heureux, il choisit sa retraite à Paris, dans l'abbaye de *St. Germain* dont il fut abbé. Paris, devenu depuis quelques années

le séjour de tous les arts, était une demeure délicieuse pour un roi, qui cherchait les douceurs de la société, & qui aimait les lettres. Il avait été jésuite & cardinal, avant d'être roi; & dégoûté également de la royauté & de l'église, il ne cherchait qu'à vivre en particulier & en sage, & ne voulut jamais souffrir qu'on lui donnât à Paris le titre de majesté.

Mais une affaire plus intéressante tenait tous les princes chrétiens attentifs.

Les Turcs, moins formidables à la vérité que du tems des *Mahomets*, des *Selims* & des *Solimans*, mais dangereux encor & forts de nos divisions, assiégeaient depuis deux ans Candie, avec toutes les forces de leur empire. On ne sait s'il était plus étonnant que les Vénitiens se fussent défendus si long-tems, ou que les rois de l'Europe les eussent abandonnés.

Les tems étaient bien changés. Autrefois, lorsque l'Europe chrétienne était barbare, un pape, ou même un moine, envoyait des millions de chrétiens combattre les mahométans dans leur empire: nos états s'épuisaient d'hommes & d'argent, pour aller conquérir la misérable & stérile province de Judée; & maintenant que l'isle de Candie, réputée le boulevart de la chrétienté, était inondée de soixante mille Turcs, les rois chrétiens regardaient cette perte avec indifférence. Quelques galères de Malthe & du pape, étaient le seul secours qui défendait cette république contre l'empire Ottoman. Le sénat de Venise, aussi impuissant que sage, ne pouvait avec ses soldats mercenaires & des secours si faibles, résister au grand-visir *Kiuperli*, bon ministre, leur général, maître de l'empire de Turquie, suivi de troupes formidables, & qui même avait de bons ingénieurs.

Le roi donna inutilement aux autres princes l'exemple de secourir Candie. Ses galères, & les vaisseaux nouvellement construits dans le port de Toulon, y portèrent sept mille hommes, commandés par le duc de

Beaufort : ſecours devenu trop faible dans un ſi grand danger, parce que la généroſité Françaiſe ne fut imitée de perſonne.

La Feuillade, ſimple gentilhomme Français, fit une action qui n'avait d'exemple que dans les anciens tems de la chevalerie. Il mena près de trois cents gentilshommes à Candie, à ſes dépens, quoiqu'il ne fût pas riche. Si quelqu'autre nation avait fait pour les Vénitiens à proportion de *la Feuillade*, il eſt à croire que Candie eût été délivrée. Ce ſecours ne ſervit qu'à en retarder la priſe de quelques jours, & à verſer du ſang inutilement. Le duc de *Beaufort* périt dans une ſortie, & *Kiuperli* entra enfin par capitulation dans cette ville, qui n'était plus qu'un monceau de ruines.

Les Turcs dans ce ſiége s'étaient montrés ſupérieurs aux chrétiens, même dans la connaiſſance de l'art militaire. Les plus gros canons qu'on eût vu encor en Europe, furent fondus dans leur camp. Ils firent, pour la première fois, des lignes parallèles dans les tranchées. C'eſt d'eux que nous avons appris cet uſage; mais ils ne le tinrent que d'un ingénieur Italien. Il eſt certain que des vainqueurs tels que les Turcs, avec de l'expérience, du courage, des richeſſes, & cette conſtance dans le travail qui faiſait alors leur caractère, devaient conquérir l'Italie & prendre Rome en bien peu de tems. Mais les lâches empereurs qu'ils ont eu depuis, leurs mauvais généraux, & le vice de leur gouvernement, ont été le ſalut de la chrétienté.

Le roi, peu touché de ces événemens éloignés, laiſſait mûrir ſon grand deſſein de conquérir tous les Pays-Bas, & de commencer par la Hollande. L'occaſion devenait tous les jours plus favorable. Cette petite république dominait ſur les mers; mais ſur la terre rien n'était plus faible. Liée avec l'Eſpagne & avec l'Angleterre, en paix avec la France, elle ſe repoſait avec trop de ſécurité ſur les traités, & ſur les avantages d'un commerce immenſe. Autant que

ſes armées navales étaient diſciplinées & invincibles, autant ſes troupes de terre étaient mal tenues & mépriſables. Leur cavalerie n'était compoſée que de bourgeois, qui ne ſortaient jamais de leurs maiſons, & qui payaient des gens de la lie du peuple pour faire le ſervice en leur place. L'infanterie était à-peu-près ſur le même pied ; les officiers, les commandans même des places de guerre, étaient les enfans, ou les parens des bourguemeſtres, nourris dans l'inexpérience & dans l'oiſiveté, regardant leurs emplois comme des prêtres regardent leurs bénéfices. Le penſionnaire *Jean de With* avait voulu corriger cet abus, mais il ne l'avait pas aſſez voulu ; & ce fut une des grandes fautes de ce républicain.

Il fallait d'abord détacher l'Angleterre de la Hollande. Cet appui venant à manquer aux Provinces-Unies, leur ruine paraiſſait inévitable. Il ne fut pas difficile à *Louis XIV.* d'engager *Charles* dans ſes deſſeins. Le monarque Anglais n'était pas à la vérité fort ſenſible à la honte que ſon règne & ſa nation avaient reçue, lorſque ſes vaiſſeaux furent brûlés juſques dans la rivière de la Tamiſe, par la flotte Hollandaiſe. Il ne reſpirait ni la vengeance, ni les conquêtes. Il voulait vivre dans les plaiſirs, & régner avec un pouvoir moins gêné; c'eſt par-là qu'on le pouvait ſéduire. *Louis* qui n'avait qu'à parler alors pour avoir de l'argent, en promit beaucoup au roi *Charles*, qui n'en pouvait avoir ſans ſon parlement. Cette liaiſon ſecrete entre les deux rois ne fut confiée en France qu'à *Madame* ſœur de *Charles II.* & épouſe de *Monſieur* frère unique du roi, à *Turenne* & à *Louvois.*

Une princeſſe de vingt-ſix ans fut le plénipotentiaire qui devait conſommer ce traité avec le roi *Charles*. On prit pour prétexte du paſſage de Madame en Angleterre, un voyage que le roi voulut faire dans ſes conquêtes nouvelles vers Dunkerque & vers Lille. La pompe & la grandeur des anciens rois de l'Aſie n'approchaient pas de

l'éclat de ce voyage. Trente mille hommes précédèrent ou ſuivirent la marche du roi ; les uns deſtinés à renforcer les garniſons des pays conquis, les autres à travailler aux fortifications, quelques-uns à applanir les chemins. Le roi menait avec lui la reine ſa femme, toutes les princeſſes & les plus belles femmes de ſa cour. Madame brillait au milieu d'elle, & goûtait dans le fond de ſon cœur le plaiſir & la gloire de tout cet appareil, qui couvrait ſon voyage. Ce fut une fête continuelle depuis St. Germain juſqu'à Lille.

Le roi, qui voulait gagner les cœurs de ſes nouveaux ſujets, & éblouir ſes voiſins, répandait par-tout ſes libéralités avec profuſion ; l'or & les pierreries étaient prodigués à quiconque avait le moindre prétexte pour lui parler. La princeſſe *Henriette* s'embarqua à Calais, pour voir ſon frère, qui s'était avancé juſqu'à Cantorberi. *Charles*, ſéduit par ſon amitié pour ſa ſœur & par l'argent de la France, ſigna tout ce que *Louis XIV.* voulait, & prépara la ruine de la Hollande au milieu des plaiſirs & des fêtes.

La perte de Madame, morte à ſon retour d'une manière ſoudaine & affreuſe, jeta des ſoupçons ſur Monſieur, & ne changea rien aux réſolutions des deux rois. Les dépouilles de la république, qu'on devait détruire, étaient déjà partagées par le traité ſecret entre les cours de France & d'Angleterre, comme en 1635 on avait partagé la Flandre avec les Hollandais. Ainſi on change de vues, d'alliés & d'ennemis, & on eſt ſouvent trompé dans tous ſes projets. Les bruits de cette entrepriſe prochaine commençaient à ſe répandre ; mais l'Europe les écoutait en ſilence. L'empereur occupé des ſéditions de la Hongrie, la Suède endormie par des négociations, l'Eſpagne toujours faible, toujours irréſolue & toujours lente, laiſſaient une libre carrière à l'ambition de *Louis XIV.*

La Hollande, pour comble de malheur, était diviſée

en deux factions ; l'une, des républicains rigides, à qui toute ombre d'autorité despotique semblait un monstre contraire aux loix de l'humanité ; l'autre, des républicains mitigés qui voulaient rétablir dans les charges de ses ancêtres le jeune prince d'Orange, si célèbre depuis sous le nom de *Guillaume III.* Le grand pensionnaire *Jean de With* & *Corneille* son frère étaient à la tête des partisans austères de la liberté : mais le parti du jeune prince commençait à prévaloir. La république, plus occupée de ses dissentions domestiques que de son danger, contribuait elle-même à sa ruine.

Des mœurs étonnantes introduites depuis plus de sept cents ans chez les chrétiens, permettaient que des prêtres fussent seigneurs temporels & guerriers. *Louis*, soudoya l'archevêque de Cologne *Maximilien de Bavière*, & ce même *Van-Gale* évêque de Munster, abbé de Corbie, comme il soudoyait le roi d'Angleterre *Charles II.* Il avait précédemment secouru les Hollandais contre cet évêque, & maintenant il le paie pour les écraser. C'était un homme singulier que l'histoire ne doit point négliger de faire connaître. Fils d'un meurtrier & né dans la prison où son père fut enfermé quatorze ans, il était parvenu à l'évêché de Munster par des intrigues secondées de la fortune. A peine élu évêque il avait voulu dépouiller la ville de ses priviléges. Elle résista ; il l'assiégea, il mit à feu & à sang le pays qui l'avait choisi pour son pasteur. Il traita de même son abbaye de Corbie. On le regardait comme un brigand à gages qui tantôt recevait de l'argent des Hollandais pour faire la guerre à ses voisins, tantôt en recevait de la France contre la république.

La Suède n'attaqua pas les Provinces-Unies, mais elle les abandonna dès qu'elle les vit menacées, & rentra avec la France dans ses anciennes liaisons moyennant quelques subsides. Tout conspirait à la destruction de la Hollande.

Il eſt ſingulier & digne de remarque, que de tous les ennemis qui allaient fondre ſur ce petit état, il n'y en eût pas un qui pût alléguer un prétexte de guerre. C'était une entrepriſe a-peu-près ſemblable à cette ligue de *Louis XII.* de l'empereur *Maximilien* & du roi d'Eſpagne, qui avaient autrefois conjuré la perte de la république de Veniſe, parce quelle était riche & fière.

Les Etats-Généraux conſternés écrivirent au roi, lui demandant humblement, ſi les grands préparatifs qu'il faiſait étaient en effet deſtinés contr'eux, ſes anciens & fidèles alliés? en quoi ils l'avaient offenſé? quelle réparation il exigeait? il répondit: « qu'il ferait de » ſes troupes l'uſage que demanderait ſa dignité, dont » il ne devait compte à perſonne. » Ses miniſtres alléguaient pour toute raiſon, que le gazettier de Hollande avait été trop inſolent, & qu'on diſait que *Van-Beunig*, avait fait frapper une médaille injurieuſe à *Louis XIV.* Le goût des deviſes régnait alors en France. On avait donné à *Louis XIV.* la deviſe du ſoleil, avec cette légende, *nec pluribus impar.* On prétendait que *Van-Beuning*, s'était fait repréſenter avec un ſoleil, & ces mots pour ame, *In conſpectu meo ſtetit ſol: à mon aſpect le ſoleil s'eſt arrêté.* (1) Cette médaille n'exiſta jamais. Il eſt vrai que les Etats avaient fait frapper une médaille, dans laquelle ils avaient exprimé tout ce que la république avait fait de glorieux: *Aſſertis*

(1) Il eſt vrai que depuis on a frappé en Hollande une médaille qu'on a cru être celle de *Van-Beuning*: mais elle ne porte point de date. Elle repréſente un combat avec un ſoleil qui culmine ſur la tête des combattans. La légende eſt, *Stetit ſol in medio cœli.* Cette médaille que des particuliers ont fabriquée, n'a été faite que pour la bataille d'Hochſtet en 1709, à l'occaſion de ces deux vers qui coururent alors:

Alter in egregio nuper certamine Joſue
Clamavit, ſol ſta gallice, ſolque ſtetit.

Or *Van-Beuning* ne s'appellait point *Joſué*, mais *Conrad.*

legibus, emendatis ſacris, adjutis, defenſis, conciliatis regibus, vindicatá marium libertate, ſtabilitá orbis Europæ quiete. « Les loix affermies, la religion épurée, » les rois ſecourus, defendus & réunis, la liberté des » mers vengée, l'Europe pacifiée. »

Ils ne ſe vantaient en effet de rien qu'ils n'euſſent fait : cependant ils firent briſer le coin de cette médaille, pour appaiſer *Louis XIV.*

Le roi d'Angleterre de ſon côté leur reprochait, que leur flotte n'avait pas baiſſé ſon pavillon devant un bateau Anglais, & alléguait encor un certain tableau, ou *Corneille de With* frère du penſionnaire était peint avec les attributs d'un vainqueur. On voyait des vaiſſeaux pris & brûlés dans le fond du tableau. Ce *Corneille de With*, qui en effet avait eu beaucoup de part aux exploits maritimes contre l'Angleterre, avait ſouffert ce faible monument de ſa gloire ; mais ce tableau preſque ignoré était dans une chambre où l'on n'entrait preſque jamais. Les miniſtres Anglais, qui mirent par écrit les griefs de leur roi contre la Hollande, y ſpécifièrent des tableaux injurieux, *abuſive pictures.* Les états qui traduiſaient toujours les mémoires des miniſtres en Français, ayant traduit *abuſive* par le mot *fautifs*, *trompeurs*, répondirent qu'ils ne ſavaient ce que c'était que ces *tableaux trompeurs.* En effet ils ne devinèrent jamais, qu'il était queſtion de ce portrait d'un de leurs concitoyens, & ils ne purent imaginer ce prétexte de la guerre.

Tout ce que les efforts de l'ambition & de la prudence humaine peuvent préparer pour détruire une nation, *Louis XIV.* l'avait fait. Il n'y a pas chez les hommes d'exemple d'une petite entrepriſe formée avec des préparatifs plus formidables. De tous les conquérans qui ont envahi une partie du monde, il n'y en pas un qui ait commencé ſes conquêtes avec autant de troupes réglées, & autant d'argent, que *Louis* en employa pour ſubjuguer le petit état des Provinces-Unies. Cinquante millions,

qui en feraient aujourd'hui quatre-vingt-dix-fept, furent confommés à cet appareil. Trente vaiffeaux de cinquante pièces de canon joignirent la flotte Anglaife forte de cent voiles. Le roi avec fon frère alla fur les frontières de la Flandre Efpagnole & de la Hollande, vers Maftricht & Charleroi, avec plus de cent douze mille hommes. L'évêque de Munfter & l'électeur de Cologne en avaient environ vingt mille. Les généraux de l'armée du roi étaient *Condé* & *Turenne*. *Luxembourg*, commandait fous eux. *Vauban*, devait conduire les fiéges. *Louvois*, était par-tout avec fa vigilance ordinaire. Jamais on n'avait vu une armée fi magnifique, & en même tems mieux difciplinée. C'était fur-tout un fpectacle impofant, que la maifon du roi nouvellement réformée. On y voyait quatre compagnies des gardes-du-corps, chacune compofée de trois cents gentilshommes, entre lefquels il y avait beaucoup de jeunes *cadets* fans paye, affujettis comme les autres à la régularité du fervice; deux cents gendarmes de la garde, deux cents chevaux-légers, cinq cents moufquetaires, tous gentilshommes choifis, parés de leur jeuneffe & de leur bonne mine; douze compagnies de la gendarmerie, depuis augmentées jufqu'au nombre de feize; les cent-fuiffes même accompagnaient le roi, & fes régimens des gardes-françaifes & fuiffes montaient la garde devant fa maifon, ou devant fa tente. Ses troupes, pour la plupart couvertes d'or & d'argent, étaient en même tems un objet de terreur & d'admiration, pour des peuples chez qui toute efpèce de magnificence était inconnue. Une difcipline, devenue encor plus exacte, avait mis dans l'armée un nouvel ordre. Il n'y avait point encor d'infpecteurs de cavalerie & d'infanterie, cemme nous en avons vu depuis, mais deux hommes uniques chacun dans leur genre, en faifaient les fonctions. *Martinet*, mettait alors l'infanterie fur le pied de difcipline où elle eft aujourd'hui. Le chevalier de *Fourilles* faifait la même charge dans

la cavalerie. Il y avait un an que *Martinet* avait mis la bayonnette en usage dans quelques régimens. Avant lui on ne s'en servait pas d'une manière constante & uniforme. Ce dernier effort peut-être de ce que l'art militaire a inventé de plus terrible, était connu, mais peu pratiqué, parce que les piques prévalaient. Il avait imaginé des bateaux de cuivre, qu'on portait aisément sur des charrettes ou à dos de mulet. Le roi avec tant d'avantages, sûr de sa fortune & de sa gloire, menait avec lui un historien, qui devait écrire ses victoires; c'était *Pélisson*, homme dont il a été parlé dans l'article des beaux-arts, plus capable de bien écrire que de ne pas flatter.

Ce qui avançait encor la chûte des Hollandais, c'est que le marquis de *Louvois*, avait fait acheter chez eux par le comte de *Benthem*, secrétement gagné, une grande partie des munitions qui allaient servir à les détruire, & avait ainsi beaucoup dégarni leurs magasins. Il n'est point du tout étonnant que des marchands eussent vendu ces provisions avant la déclaration de la guerre, eux qui en vendent tous les jours à leurs ennemis pendant les plus vives campagnes. On sait qu'un négociant de ce pays avait autrefois répondu au prince *Maurice*, qui le réprimandait sur une tel négoce, *Monseigneur, si on pouvait par mer faire quelque commerce avantageux avec l'enfer, je hasarderais d'y aller brûler mes voiles.* Mais ce qui est surprenant, c'est qu'on a imprimé que le marquis de *Louvois* alla lui-même, déguisé, conclure ses marchés en Hollande. Comment peut-on avoir imaginé une aventure si déplacée, si dangereuse & si inutile?

Contre *Turenne*, *Condé*, *Luxembourg*, *Vauban*, cent trente mille combattans, une artillerie prodigieuse, & de l'argent avec lequel on attaquait encor la fidelité des commandans des places ennemies, la Hollande n'avait à opposer qu'un jeune prince d'une constitution faible,

qui n'avait vu ni siéges ni combats, & environ vingt-cinq mille mauvais soldats en quoi consistait alors toute la garde du pays. Le prince *Guillaume d'Orange*, âgé de vingt-deux ans, venait d'être élu capitaine-général des forces de terre, par les vœux de la nation : *Jean de With* le grand-pensionaire y avait consenti par nécessité. Ce prince nourrissait sous le flegme hollandais, une ardeur d'ambition & de gloire, qui éclata toujours depuis dans sa conduite, sans s'échapper jamais dans ses discours. Son humeur était froide & sévère, son génie actif, & perçant : son courage, qui ne se rebutait jamais, fit supporter à son corps faible & languissant, des fatigues au dessus de ses forces. Il était valeureux sans ostentation, ambitieux, mais ennemi du faste, né avec une opiniâtreté flegmatique faite pour combattre l'adversité, aimant les affaires & la guerre, ne connaissant ni les plaisirs attachés à la grandeur, ni ceux de l'humanité ; enfin presque en tout l'opposé de *Louis XIV*.

Il ne put d'abord arrêter le torrent qui se débordait sur sa patrie. Ses forces étaient trop peu de chose, son pouvoir même était limité par les Etats. Les armes Françaises venaient fondre tout-à-coup sur la Hollande, que rien ne secourait. L'imprudent duc de Lorraine, qui avait voulu lever des troupes pour joindre sa fortune à celle de cette république, venait de voir toute la Lorraine saisie par les troupes Françaises, avec la même facilité qu'on s'empare d'Avignon, quand on est mécontent du pape.

Cependant le roi faisait avancer ses armées vers le Rhin ; dans ces pays qui confinent à la Hollande, à Cologne & à la Flandre. Il faisait distribuer de l'argent dans tous les villages, pour payer le dommage que ses troupes y pouvaient faire. Si quelque gentilhomme des environs venait se plaindre, il était sûr d'avoir un présent. Un envoyé du gouverneur des Pays-Bas, étant venu faire une représentation au roi sur quelques dé-

gats commis par les troupes, reçut de la main du roi ſon portrait enrichi de diamans, eſtimé plus de douze mille francs. Cette conduite attirait l'admiration des peuples, & augmentait la crainte de ſa puiſſance.

Le roi était à la tête de ſa maiſon; & de ſes plus belles troupes, qui compoſaient trente mille hommes: *Turenne* les commandait ſous lui. Le prince de *Condé* avait une armée auſſi forte. Les autres corps, conduits tantôt par *Luxembourg*, tantôt par *Chamilli*, faiſaient dans l'occaſion des armées ſéparées, ou ſe rejoignaient ſelon le beſoin. On commença par aſſiéger à la fois quatre villes, dont le nom ne mérite de place dans l'hiſtoire que par cet événement: Rhinberg, Orſoi, Véſel, Burick. Elles furent priſes preſque auſſi-tôt qu'elles furent inveſties. Celle de Rhimberg, que le roi voulut aſſiéger en perſonne, n'eſſuya pas un coup de canon; & pour aſſurer encor mieux ſa priſe, on eut ſoin de corrompre le lieutenant de la place, Irlandais de nation, nommé *Doſſeri*, qui eut la lâcheté de ſe vendre, & l'imprudence de ſe retirer enſuite à Maſtrich, où le prince d'Orange le fit punir de mort.

Toutes les places qui bordent le Rhin & l'Iſſel, ſe rendirent. Quelques gouverneurs envoyèrent leurs clefs, dès qu'ils virent ſeulement paſſer de loin un ou deux eſcadrons Français: pluſieurs officiers s'enfuirent des villes où ils étaient en garniſon, avant que l'ennemi fût dans leur territoire; la conſternation était générale. Le prince d'Orange n'avait point encor aſſez de troupes pour paraître en campagne. Toute la Hollande s'attendait à paſſer ſous le joug, dès que le roi ferait au-delà du Rhin. Le prince d'Orange fit faire à la hâte des lignes au-delà de ce fleuve, & après les avoir faites, il connut l'impuiſſance de les garder. Il ne s'agiſſait plus que de ſavoir en quel endroit les Français voudraient faire un pont de bateaux, & de s'oppoſer ſi on pouvait, à ce paſſage. En effet l'intention du roi

était de paſſer le fleuve ſur un pont de ces petits bateaux de cuivre inventés par *Martinet.* Des gens du pays informèrent alors le prince de *Condé*, que la ſéchereſſe de la ſaiſon avait formé un gué ſur un bras du Rhin, auprès d'une vieille tourelle qui ſert de bureau de péage, qu'on nomme *toll-huys*, *la maiſon du péage*, dans laquelle il y avait dix-ſept ſoldats. Le roi fit ſonder ce gué par le comte de *Guiche.* Il n'y avait qu'environ vingt pas à nager au milieu de ce bras du fleuve, ſelon ce que dit dans ſes lettres *Péliſſon*, témoin oculaire, & ce que m'ont confirmé les habitans. Cet eſpace n'était rien, parce que pluſieurs chevaux de front rompaient le fil de l'eau très-peu rapide. L'abord était aiſé : il n'y avait de l'autre côté de l'eau que quatre à cinq cents cavaliers, & deux faibles régimens d'infanterie ſans canon. L'artillerie Françaiſe les foudroyait en flanc. Tandis que la maiſon du roi & les meilleures troupes de cavalerie paſsèrent ſans riſque au nombre d'environ quinze mille hommes, le prince de *Condé* les côtoyait dans un bateau de cuivre. A peine quelques cavaliers Hollandais entrèrent dans la riviere pour faire ſemblant de combattre ; ils s'enfuirent l'inſtant d'après, devant la multitude qui venait à eux. Leur infanterie mit auſſi-tôt bas les armes, & demanda la vie. On ne perdit dans le paſſage que le comte de *Nogent* & quelques cavaliers, qui s'étant écartés du gué ſe noyèrent, & il n'y aurait eu perſonne de tué dans cette journée, ſans l'imprudence du jeune duc de *Longueville.* On dit qu'ayant la tête pleine des fumées du vin, il tira un coup de piſtolet ſur les ennemis qui demandaient la vie à genoux, en leur criant, *point de quartier pour cette canaille.* Il tua du coup un de leurs officiers. L'infanterie Hollandaiſe déſeſpérée reprit à l'inſtant ſes armes, & fit une décharge, dont le duc de *Longueville* fut tué. Un capitaine de cavalerie nommé *Oſſembroek*, qui ne s'était point enfui avec les autres, court au prince

de *Condé*, qui montait alors à cheval en ſortant de la rivière, & lui appuie ſon piſtolet à la tête. Le prince, par un mouvement détourna le coup, qui lui fracaſſa le poignet. *Condé* ne reçut jamais que cette bleſſure dans toutes ſes campagnes. Les Français irrités firent main-baſſe ſur cette infanterie qui ſe mit à fuir de tous côtés. *Louis XIV.* paſſa ſur un pont de bateaux avec l'infanterie, après avoir dirigé lui même toute la marche.

Tel fut le paſſage du Rhin, action éclatante & unique, célébrée alors comme un des grands événemens qui duſſent occuper la mémoire des hommes. Cet air de grandeur, dont le roi relevait toutes ſes actions, le bonheur rapide de ſes conquêtes, la ſplendeur de ſon règne, l'idolâtrie de ſes courtiſans, enfin le goût que les peuples, & ſur-tout les Pariſiens, ont pour l'exagération, joint à l'ignorance de la guerre où l'on eſt dans l'oiſiveté des grandes villes; tout cela fit regarder à Paris le paſſage du Rhin comme un prodige qu'on exagérait encor. L'opinion commune était, que toute l'armée avait paſſé ce fleuve à la nage, en préſence d'une armée retranchée, & malgré l'artillerie d'une fortereſſe imprenable, appellée le *Tholus*. Il était très-vrai, que rien n'était plus impoſant pour les ennemis que ce paſſage, & que s'ils avaient eu un corps de bonnes troupes à l'autre bord, l'entrepriſe était très-périlleuſe.

Dès qu'on eut paſſé le Rhin, on prit Doesbourg, Zutphen, Arnheim, Noſembourg, Nimégue, Shenk, Bommel, Crevecœur, &c. Il n'y avait guère d'heures dans la journée, où le roi ne reçût la nouvelle de quelque conquête. Un officier, nommé *Mazel*, mandait à Mr. de *Turenne*: « Si vous voulez m'envoyer cinquante » chevaux, je pourrai prendre avec cela deux ou trois » places. »

Utrecht envoya ſes clefs, & capitula avec toute la province qui porte ſon nom. *Louis* fit ſon entrée triomphale

phale dans cette ville, menant avec lui ſon grand aumônier, ſon confeſſeur & l'évêque titulaire d'Utrecht. On rendit avec ſolemnité la grande égliſe aux catholiques. L'évêque, qui n'en portait que le vain nom, fut pour quelque tems établi dans une dignité réelle. La religion de *Louis XIV.* faiſait des conquêtes comme ſes armes. C'était un droit qu'il acquérait ſur la Hollande, dans l'eſprit des catholiques.

Les provinces d'Utrecht, d'Overiſſel, de Gueldres, étaient ſoumiſes : Amſterdam n'attendait plus que le moment de ſon eſclavage ou de ſa ruine. Les Juifs, qui y ſont établis, s'empreſsèrent d'offrir à *Gourville*, intendant & ami du prince de *Condé*, deux millions de florins, pour ſe racheter du pillage.

Déjà Naerden, voiſine d'Amſterdam, était priſe. Quatre cavaliers, allant à la maraude, s'avancèrent juſqu'aux portes de Muiden, ou ſont les écluſes qui peuvent inonder le pays, & qui n'eſt qu'à une lieue d'Amſterdam. Les magiſtrats de Muiden, éperdus de frayeur, vinrent préſenter leurs clefs à ces quatre ſoldats; mais enfin, voyant que les troupes ne s'avançaient point, ils reprirent leurs clefs & fermèrent les portes. Un inſtant de diligence eût mis Amſterdam dans les mains du roi. Cette capitale une fois priſe, non-ſeulement la république périſſait, mais il n'y avait plus de nation Hollandaiſe, & bientôt la terre même de ce pays allait diſparaître. Les plus riches familles, les plus ardentes pour la liberté, ſe préparaïent à fuir aux extrémités du monde, & à s'embarquer pour Batavia. On fit le dénombrement de tous les vaiſſeaux qui pouvaient faire ce voyage, & le calcul de ce qu'on pouvait embarquer. On trouva, que cinquante mille familles pouvaient ſe refugier dans leur nouvelle patrie. La Hollande n'eût plus exiſté qu'au bout des Indes orientales : ſes provinces d'Europe, qui n'achètent leur bled qu'avec leurs richeſſes d'Aſie, qui ne vivent que de leur commerce, & ſi on l'oſe dire, de

leur liberté, auraient été presque tout-à-coup ruinées & dépeuplées. Amsterdam l'entrepôt & le magasin de l'Europe, où deux cent mille hommes cultivent le commerce & les arts, serait devenue bientôt un vaste marais. Toutes les terres voisines demandent des frais immenses & des milliers d'hommes pour élever leurs digues : elles eussent probablement à la fois manqué d'habitans comme de richesses, & auraient été enfin submergées, ne laissant à *Louis XIV.* que la gloire déplorable d'avoir détruit le plus singulier & le plus beau monument de l'industrie humaine.

La désolation de l'état était augmentée par les divisions, ordinaires aux malheureux, qui s'imputent les uns aux autres les calamités publiques. Le grand-pensionnaire *de With* ne croyait pouvoir sauver ce qui restait de sa patrie, qu'en demandant la paix au vainqueur. Son esprit, à la fois tout républicain & jaloux de son autorité particulière, craignait toujours l'élévation du prince d'Orange, encor plus que les conquêtes du roi de France; il avait fait jurer à ce prince même l'observation d'un édit perpétuel, par lequel le prince était exclus de la charge de stadthouder. L'honneur, l'autorité, l'esprit de parti, l'intérêt, lièrent *de With* à ce serment. Il aimait mieux voir sa république subjuguée par un roi vainqueur, que soumise à un stadthouder.

Le prince d'Orange de son côté plus ambitieux que *de With*, aussi attaché à sa patrie, plus patient dans les malheurs publics, attendant tout du tems & de l'opiniâtreté de sa constance, briguait le stadthoudérat, & s'opposait à la paix avec la même ardeur. Les états résolurent, qu'on demanderait la paix malgré le prince; mais le prince fut élevé au stadthoudérat (1) malgré les *de With.*

Quatre députés vinrent au camp du roi, implorer sa

(1) Il fut stadthouder le premier Juillet. Comment *La Beaumelle* dans son édition subreptice du siècle de *Louis XIV.* a-t-il pu dire dans ses notes, qu'il ne fut déclaré que capitaine & amiral ?

clémence au nom d'une république, qui fix mois auparavant fe croyait l'arbitre des rois. Les députés ne furent point reçus des miniftres de *Louis XIV.* avec cette politeffe (1) françaife qui mêle la douceur de la civilité aux rigueurs même du gouvernement. *Louvois* dur & altier, né pour bien fervir, plutôt que pour faire aimer fon maître, reçut les fupplians avec hauteur, & même avec l'infulte de la raillerie. On les obligea de revenir plufieurs fois. Enfin le roi leur fit déclarer fes volontés. Il voulait, que les Etats lui cédaffent tout ce qu'ils avaient au-delà du Rhin, Nimégue, des villes & des forts dans le fein de leur pays; qu'on lui payât vingt millions: que les Français fuffent les maîtres de tous les grands chemins de la Hollande par terre & par eau, fans qu'ils payaffent jamais aucun droit; que la religion catholique fût par-tout rétablie; que la république lui envoyât tous les ans une ambaffade extraordinaire, avec une médaille d'or fur laquelle il fût gravé, qu'ils tenaient leur liberté de *Louis XIV.* enfin qu'à ces fatisfactions ils joigniffent celle qu'ils devaient au roi d'Angleterre & aux princes de l'Empire, tels que ceux de Cologne & de Munfter, par qui la Hollande était encor défolée.

Ces conditions d'une paix, qui tenait tant de la fervitude, parurent intolérables, & la fierté du vainqueur infpira un courage de défefpoir aux vaincus. On réfolut de périr les armes à la main. Tous les cœurs & toutes les efpérances fe tournèrent vers le prince d'Orange. Le peuple en fureur éclata contre le grand-penfionnaire, qui avait demandé la paix. A ces féditions fe joignit la politique du prince & l'animofité de fon parti. On attente d'abord à la vie du grand-penfionnaire *Jean de With.* Enfuite on accufe *Corneille* fon frère d'avoir attenté à celle du prince. *Corneille* eft appliqué à la queftion. Il

(1) *La Beaumelle* dans fes notes dit: *C'eft un être de raifon que cette politeffe.* Comment cet écrivain oferait-il ainfi démentir l'Europe?

récita dans les tourmens le commencement de cette ode d'Horace; *Juſtum & tenacem*, convenable à ſon état & à ſon courage, & qu'on peut traduire ainſi pour ceux qui ignorent le latin.

Les torrens impétueux,
La mer qui gronde & s'élance,
La fureur & l'inſolence
D'un peuple tumultueux;
Des fiers tyrans la vengeance
N'ébranlent pas la conſtance
D'un cœur ferme & vertueux.

Enfin la populace effrénée maſſacra dans la Haye les deux frères *de With*; l'un qui avait gouverné l'état pendant dix-neuf ans avec vertu; & l'autre, qui l'avait ſervi de ſon épée. On exerça ſur leurs corps ſanglans toutes les fureurs dont le peuple eſt capable: horreurs communes à toutes les nations, & que les Français avaient fait éprouver au maréchal d'*Ancre*, à l'amiral *Coligni*, &c. car la populace eſt preſque par-tout la même. On pourſuivit les amis du penſionnaire. *Ruiter* même, l'amiral de la république, qui ſeul combattait alors pour elle avec ſuccès, ſe vit environné d'aſſaſſins dans Amſterdam.

Au milieu de ces déſordres & de ces déſolations, les magiſtrats montrèrent des vertus, qu'on ne voit guère que dans les républiques. Les particuliers, qui avaient des billets de banque, coururent en foule à la banque, d'Amſterdam; on craignait que l'on n'eût touché au tréſor public. Chacun s'empreſſait de ſe faire payer du peu d'argent qu'on croyait qui pouvait y être encor. Les magiſtrats firent ouvrir les caves où ce tréſor ſe conſerve. On le trouva tout entier, tel qu'il avait été dépoſé depuis ſoixante ans; l'argent même était encor noirci de l'impreſſion du feu, qui avait quelques années auparavant conſumé l'hôtel-de-ville. Les billets de ban-

que s'étaient toujours négociés jusqu'à ce tems, sans que jamais on eût touché au trésor. On paya alors avec cet argent tous ceux qui voulurent l'être. Tant de bonne foi & tant de ressources étaient d'autant plus admirables, que *Charles II.* roi d'Angleterre, pour avoir de quoi faire la guerre aux Hollandais & fournir à ses plaisirs, non-content de l'argent de la France, venait de faire banqueroute à ses sujets. Autant il était honteux à ce roi de violer ainsi la foi publique, autant il était glorieux aux magistrats d'Amsterdam de la garder, dans un tems où il semblait permis d'y manquer.

A cette vertu républicaine, ils joignirent ce courage d'esprit, qui prend les partis extrêmes dans les maux sans remède. Ils firent percer les digues, qui retiennent les eaux de la mer. Les maisons de campagne, qui sont innombrables autour d'Amsterdam, les villages, les villes voisines, Leide, Delft, furent inondées. Le paysan ne murmura pas de voir ses troupeaux noyés dans les campagnes. Amsterdam fut comme une vaste forteresse au milieu des eaux, entourée de vaisseaux de guerre, qui eurent assez d'eau pour se ranger autour de la ville. La disette fut grande chez ces peuples; ils manquèrent sur-tout d'eau douce: elle se vendit six sols la pinte: mais ces extrémités parurent moindres que l'esclavage. C'est une chose digne de l'observation de la postérité, que la Hollande ainsi accablée sur terre, & n'étant plus un état, demeura encor redoutable sur la mer. C'était l'élément véritable de ces peuples.

Tandis que *Louis XIV.* passait le Rhin & prenait trois provinces, l'amiral *Ruiter* avec environ cent vaisseaux de guerre & plus de cinquante brûlots, alla chercher près des côtes d'Angleterre les flottes des deux rois. Leur puissance réunie n'avait pu mettre en mer une armée navale plus forte que celle de la république. Les Anglais & les Hollandais combattirent comme des nations accoutumées à se disputer l'empire de l'Océan. Cette ba-

taille, qu'on nomme de *Solbaie*, dura un jour entier. *Ruiter*, qui en donna le signal, attaqua le vaisseau amiral d'Angleterre, où était le duc d'Yorck, frère du roi. La gloire de ce combat particulier demeura a *Ruiter*. Le duc d'Yorck, obligé de changer de vaisseau, ne reparut plus devant l'amiral Hollandais. Les trente vaisseaux Français eurent peu de part à l'action ; & tel fut le sort de cette journée, que les côtes de la Hollande furent en sureté.

Après cette bataille, *Ruiter*, malgré les craintes & les contradictions de ses compatriotes, fit entrer la flotte marchande des Indes dans le Texel ; défendant ainsi & enrichissant sa patrie, d'un côté, lorsqu'elle périssait de l'autre. Le commerce même des Hollandais se soutenait ; on ne voyait que leurs pavillons dans les mers des Indes. Un jour qu'un consul de France disait au roi de Perse, que *Louis XIV.* avait conquis presque toute la Hollande : *Comment cela peut-il être*, répondit ce monarque Persan, *puisqu'il y a toujours au port d'Ormus vingt vaisseaux Hollandais pour un Français* ?

Le prince d'Orange cependant avait l'ambition d'être bon citoyen. Il offrit à l'état le revenu de ses charges, & tout son bien pour soutenir la liberté. Il couvrit d'inondations les passages par où les Français pouvaient pénétrer dans le reste du pays. Ses négociations promptes & secretes réveillèrent de leur assoupissement l'empereur, l'Empire, le conseil d'Espagne, le gouverneur de Flandre. Il disposa même l'Angleterre à la paix. Enfin le roi était entré au mois de Mai en Hollande, & dès le mois de Juillet l'Europe commençait à être conjurée contre lui.

Monterep, gouverneur de la Flandre, fit passer secrétement quelques régimens au secours des Provinces-Unies. Le conseil de l'empereur *Léopold* envoya *Montécuculli* à la tête de près vingt mille hommes. L'électeur de Brandebourg, qui avait à sa solde vingt-cinq mille soldats, se mit en marche.

Alors le roi quitta ſon armée. Il n'y avait plus de conquêtes à faire dans un pays inondé. La garde des provinces conquiſes devenait difficile. *Louis* voulait une gloire ſure ; mais en ne voulant pas l'acheter par un travail infatigable, il la perdit. Satisfait d'avoir pris tant de villes en deux mois, il revint à St. Germain au milieu de l'été, & laiſſant *Turenne* & *Luxembourg* achever la guerre, il jouit du triomphe. On éleva des monumens de ſa conquête, tandis que les puiſſances de l'Europe travaillaient à la lui ravir.



CHAPITRE ONZIEME.

Evacuation de la Hollande. Seconde conquête de la Franche-Comté.

ON croit néceſſaire de dire à ceux qui pourront lire cet ouvrage, qu'ils doivent ſe ſouvenir, que ce n''eſt point ici une ſimple relation de campagnes, mais plutôt une hiſtoire des mœurs des hommes. Aſſez de livres ſont pleins de toutes les minucies des actions de guerre, & des détails de la fureur & de la miſère humaine. Le deſſein de cet eſſai, eſt de peindre les principaux caractères de ces révolutions, & d'écarter la multitude des petits faits, pour laiſſer voir les ſeuls conſidérables, & s'il ſe peut, l'eſprit qui les a conduits.

La France fut alors au comble de ſa gloire. Le nom de ſes généraux imprimait la vénération. Ses miniſtres étaient regardés comme des génies ſupérieurs aux conſeillers des autres princes ; *Louis* était en Europe comme le ſeul roi. En effet, l'empereur *Léopold* ne paraiſſait pas dans ſes armées. *Charles II.* roi d'Eſpagne, fils de *Philippe IV.* ſortait à peine de l'enfance. Celui d'Angleterre ne mettait d'activité dans ſa vie, que celle des plaiſirs.

Tous ces princes & leurs miniſtres, firent de grandes fautes. L'Angleterre agit contre les principes de la raiſon d'état, en s'uniſſant avec la France, pour élever une puiſſance que ſon intérêt était d'affaiblir. L'empereur, l'Empire, le conſeil Eſpagnol, firent encor plus mal de ne pas s'oppoſer d'abord à ce torrent. Enfin *Louis* lui-même commit une auſſi grande faute qu'eux tous, en ne pourſuivant pas avec aſſez de rapidité des conquêtes ſi faciles. *Condé* & *Turenne* voulaient qu'on démolît la plupart des places Hollandaiſes. Ils diſaient que ce n'étoit point avec des garniſons que l'on prend des états, mais avec des armées; & qu'en conſervant une ou deux places de guerre pour la retraite, on devait marcher rapidement à la conquête entière. *Louvois* au contraire voulait que tout fût place & garniſon; c'était-là ſon génie, & c'était auſſi le goût du roi. *Louvois* avait par-là plus d'emplois à ſa diſpoſition; il étendait le pouvoir de ſon miniſtère; il s'applaudiſſait de contredire les deux plus grands capitaines du ſiècle. *Louis* le crut, & ſe trompa, comme il l'avoua depuis; il manqua le moment d'entrer dans la capitale de la Hollande; il affaiblit ſon armée en la diviſant dans trop de places; il laiſſa à ſon ennemi le tems de reſpirer. L'hiſtoire des plus grands princes eſt ſouvent le récit des fautes des hommes.

Après le départ du roi, les affaires changèrent de face. *Turenne* fut obligé de marcher vers la Weſtphalie, pour s'oppoſer aux Impériaux. Le gouverneur de Flandre *Monterey*, ſans être avoué du conſeil timide d'Eſpagne, renforça la petite armée du prince d'Orange, d'environ dix mille hommes. Alors ce prince fit tête aux Français juſqu'à l'hiver. C'était déjà beaucoup de balancer la fortune. Enfin l'hiver vint; les glaces couvrirent les inondations de la Hollande. *Luxembourg*, qui commandait dans Utrecht, fit un nouveau genre de guerre inconnu aux Français, & mit la Hollande

dans un nouveau danger, aussi terrible que les précédens.

Il assemble une nuit près de douze mille fantassins tirés des garnisons voisines. On arme leurs souliers de crampons. Il se met à leur tête, & marche sur la glace, vers Leyde & vers la Haye. Un dégel survint. La Haye fut sauvée. Son armée entourée d'eau, n'ayant plus de chemin ni de vivres, était prête à périr. Il fallait, pour s'en retourner à Utrecht, marcher sur une digue étroite & fangeuse, où l'on pouvoit à peine se traîner quatre de front. On ne pouvait arriver à cette digue qu'en attaquant un fort, qui semblait imprenable sans artillerie. Quand ce fort n'eût arrêté l'armée qu'un seul jour, elle ferait morte de faim & de fatigue. *Luxembourg* était sans ressource; mais la fortune, qui avait sauvé la Haye, sauva son armée par la lâcheté du commandant du fort, qui abandonna son poste sans aucune raison. Il y a mille événemens dans la guerre, comme dans la vie civile, qui sont incompréhensibles: celui-là est de ce nombre. Tout le fruit de cette entreprise fut une cruauté, qui acheva de rendre le nom Français odieux dans ce pays. Bodegrave & Svammerdam, deux bourgs considérables, riches & bien peuplés, semblables à nos villes de la grandeur médiocre, furent abandonnés au pillage des soldats, pour le prix de leur fatigue. Ils mirent le feu à ces deux villes; & à la lueur des flammes, ils se livrèrent à la débauche & à la cruauté. Il est étonnant que le soldat Français soit si barbare, étant commandé par ce prodigieux nombre d'officiers, qui ont avec justice la réputation d'être aussi humains que courageux. Ce pillage fut si exagéré, que plus de quarante ans après j'ai vu les livres Hollandais, dans lesquels on apprenait à lire aux enfans, retracer cette aventure, & inspirer la haine contre les Français à des générations nouvelles.

Cependant le roi agitait les cabinets de tous les princes par ses négociations. Il gagna le duc de Hanovre.

L'électeur de Brandebourg, en commençant la guerre, fit un traité, mais qui fut bientôt rompu. Il n'y avait pas une cour en Allemagne, où *Louis* n'eût des pensionnaires. Ses émiſſaires fomentaient en Hongrie, les troubles de cette province ſévérement traitée par le conſeil de Vienne. L'argent fut prodigué au roi d'Angleterre, pour faire encor la guerre à la Hollande, malgré les cris de toute la nation Anglaiſe indignée de ſervir la grandeur de *Louis XIV.* qu'elle eût voulu abaiſſer. L'Europe était troublée par les armes & par les négociations de *Louis.* Enfin il ne put empêcher que l'empereur, l'Empire & l'Eſpagne, ne s'alliaſſent avec la Hollande, & ne lui déclaraſſent ſolemnellement la guerre. Il avait tellement changé le cours des choſes, que les Hollandais, ſes alliés naturels, étaient devenus les amis de la maiſon d'*Autriche.* L'empereur *Léopold* envoyait des ſecours lents, mais il montrait une grande animoſité. Il eſt rapporté, qu'allant à Egra voir les troupes qu'il y raſſemblait, il communia en chemin; & qu'après la communion, il prit en main un crucifix, & appella DIEU à témoin de la juſtice de ſa cauſe. Cette action eût été à ſa place du tems des croiſades: & la prière de *Léopold* n'empêcha point le progrès des armes du roi de France.

Il parut d'abord combien ſa marine était déjà perfectionnée. Au lieu de trente vaiſſeaux qu'on avait joints l'année d'auparavant à la flotte Anglaiſe, on en joignit quarante, ſans compter les brûlots. Les officiers avaient appris les manœuvres ſavantes des Anglais, avec leſquels ils avaient combattu celles des Hollandais leurs ennemis. C'était le duc d'Yorck, depuis *Jacques II.* qui avait inventé l'art de faire entendre les ordres ſur mer par les mouvemens divers des pavillons. Avant ce tems, les Français ne ſavaient pas ranger une armée navale en bataille. Leur expérience conſiſtait à faire battre un vaiſſeau contre un vaiſſeau, non à en faire

mouvoir plusieurs de concert, & à imiter sur la mer les évolutions des armées de terre, dont les corps séparés se soutiennent & se secourent mutuellement. Ils firent à-peu-près comme les Romains, qui en une année apprirent des Carthaginois l'art de combattre sur mer, & égalèrent leurs maîtres.

Le vice-amiral d'*Etrées* & son lieutenant *Martel*, firent honneur à l'industrie militaire de la nation Française, dans trois batailles navales consécutives qui se donnèrent au mois de Juin entre la flotte Hollandaise & celle de France & d'Angleterre. L'amiral *Ruiter* fut plus admiré que jamais dans ces trois actions. *D'Etrées* écrivit à *Colbert* : « Je voudrais avoir payé de ma vie la » gloire que *Ruiter* vient d'acquérir. » *D'Etrées* méritait que *Ruiter* eût ainsi parlé de lui. La valeur & la conduite furent si égales de tous côtés, que la victoire resta toujours indécise.

Louis ayant fait des hommes de mer de ses Français par les soins de *Colbert*, perfectionna encor l'art de la guerre sur terre par l'industrie de *Vauban*. Il vint en personne assiéger Mastricht dans le même tems que ces trois batailles navales se donnaient. Mastricht était pour lui une clef des Pays-Bas & des Provinces-Unies; c'était une place forte, défendue par un gouverneur intrépide nommé *Farjeux*, né Français, qui avait passé au service d'Espagne, & depuis à celui de Hollande. La garnison était de cinq mille hommes. *Vauban* qui conduisit ce siége, se servit pour la première fois des parallèles, inventées par des ingénieurs Italiens, au service des Turcs devant Candie. Il y ajouta les places d'armes, que l'on fait dans les tranchées, pour y mettre les troupes en bataille, & pour les mieux rallier en cas de sorties. *Louis* se montra dans ce siége plus exact & plus laborieux qu'il ne l'avait été encor. Il accoutumait, par son exemple, à la patience dans le travail, sa nation accusée jusqu'alors de n'avoir qu'un

courage bouillant, que la fatigue épuiſe bientôt. Maſtricht ſe rendit au bout de huit jours.

Pour mieux affermir encor la diſcipline militaire, il uſa d'une ſévérité qui parut même trop grande. Le prince d'Orange, qui n'avait eu, pour oppoſer à ces conquêtes rapides, que des officiers ſans émulation, & des ſoldats ſans courage, les avait formés à force de rigueurs, en faiſant paſſer par la main du bourreau ceux qui avaient abandonné leur poſte. Le roi employa auſſi les châtimens, la première fois qu'il perdit une place. Un très-brave officier, nommé *Du-Pas*, rendit Naerden au prince d'Orange. Il ne tint à la vérité que quatre jours; mais il ne remit ſa ville qu'après un combat de cinq heures, donné ſur de mauvais ouvrages, & pour éviter un aſſaut général, qu'une garniſon faible & rebutée n'aurait point ſoutenu. Le roi, irrité du premier affront que recevaient ſes armes, fit condamner *Du-Pas* (1) à être traîné dans Utrecht, une pêle à la main; & ſon épée fut rompue : ignominie inutile pour les officiers Français qui ſont aſſez ſenſibles à la gloire, pour qu'on ne les gouverne pas par la crainte de la honte. Il faut ſavoir, qu'à la vérité les proviſions des commandans des places les obligent à ſoutenir trois aſſauts; mais ce ſont de ces loix qui ne ſont jamais exécutées. *Du-Pas* ſe fit tuer un an après au ſiége de la petite ville de Grave, où il ſervit volontaire. Son courage & ſa mort dûrent laiſſer des regrets au marquis de *Louvois*, qui l'avait fait punir ſi durement. La puiſſance ſouveraine peut maltraiter un brave homme, mais non pas le déshonorer.

Les ſoins du roi, le génie de *Vauban*, la vigilance ſévère de *Louvois*, l'expérience & le grand art de *Turenne*, l'active intrépidité du prince de *Condé*; tout

(1) *La Beaumelle* dit qu'il fut condamné à une priſon perpétuelle. Comment cela pourrait-il être, puiſque l'année ſuivante il fut tué au ſiége de Grave?

cela ne put réparer la faute qu'on avait faite de garder trop de places, d'affaiblir l'armée & de manquer Amſterdam.

Le prince de *Condé* voulut en vain percer dans le cœur de la Hollande inondée. *Turenne* ne put, ni mettre obſtacle à la jonction de *Montécuculli* & du prince d'Orange, ni empêcher le prince d'Orange de prendre Bonn. L'évêque de Munſter, qui avait juré la ruine des Etats-Généraux, fut attaqué lui-même par les Hollandais.

Le parlement d'Angleterre força ſon roi d'entrer ſérieuſement dans des négociations de paix, & de ceſſer d'être l'inſtrument mercenaire de la grandeur de la France. Alors il fallut abandonner les trois provinces Hollandaiſes, avec autant de promptitude qu'on les avait conquiſes. Ce ne fut pas ſans les avoir rançonnées : l'intendant *Robert* tira de la ſeule province d'Utrecht en un an ſeize cent ſoixante-huit mille florins. On était ſi preſſé d'évacuer le pays qu'on avait pris avec tant de rapidité, que vingt-huit mille priſonniers Hollandais furent rendus pour un écu par ſoldat. L'arc de triomphe de la porte St. Denis, & les autres monumens de la conquête, étaient à peine achevés que la conquête était déjà abandonnée. Les Hollandais, dans le cours de cette invaſion, eurent la gloire de diſputer l'empire de la mer, & l'adreſſe de tranſporter ſur terre le théatre de la guerre hors de leur pays. *Louis XIV.* paſſa dans l'Europe pour avoir joui, avec trop de précipitation & trop de fierté, de l'éclat d'un triomphe paſſager. Le fruit de cette entrepriſe fut d'avoir une guerre ſanglante à ſoutenir contre l'Eſpagne, l'Empire & la Hollande réunies, d'être abandonné de l'Angleterre, & enfin de Munſter, de Cologne même, & de laiſſer dans les pays qu'il avait envahis & quittés, plus de haine que d'admiration pour lui.

Le roi tint ſeul contre tous les ennemis qu'il s'était

faits. La prévoyance de son gouvernement & la force de son état, parurent bien davantage encor, lorsqu'il fallut se défendre contre tant de puissances liguées & contre de grands généraux, que quand il avait pris en voyageant la Flandre-Française, la Franche-Comté & la moitié de la Hollande, sur des ennemis sans défense.

On vit sur-tout quel avantage un roi absolu, dont les finances sont bien administrées, a sur les autres rois. Il fournit à la fois une armée d'environ vingt-trois mille hommes à *Turenne* contre les Impériaux, une de quarante mille à *Condé* contre le prince d'Orange : un corps de troupes était sur la frontière du Roussillon : une flotte chargée de soldats alla porter la guerre aux Espagnols jusques dans Messine : lui-même marcha pour se rendre maître une seconde fois de la France-Comté. Il se défendait, & il attaquait par-tout en même tems.

D'abord, dans sa nouvelle entreprise sur la Franche-Comté, la supériorité de son gouvernement parut toute entière. Il s'agissait de mettre dans son parti, ou du moins d'endormir les Suisses, nation aussi redoutable que pauvre, toujours armée, toujours jalouse à l'excès de sa liberté, invincible sur ses frontières, murmurant déjà & s'effarouchant de voir *Louis XIV.* une seconde fois dans leur voisinage. L'empereur & l'Espagne sollicitaient les treize Cantons, de permettre au moins un passage libre à leurs troupes, pour secourir la Franche-Comté, demeurée sans défense par la négligence du ministère Espagnol. Le roi de son côté pressait les Suisses de refuser ce passage ; mais l'Empire & l'Espagne ne prodiguaient que des raisons & des prières : le roi avec de l'argent comptant, détermina les Suisses à ce qu'il voulut : le passage fut refusé. *Louis* accompagné de son frère & du fils du grand *Condé*, assiégea Besançon. Il aimait la guerre de siéges, & l'entendait aussi-bien que les *Condé* & les *Turenne* ; & tout jaloux qu'il était de sa gloire, il avouait que ces deux grands hommes entendaient

mieux que lui la guerre de campagne. D'ailleurs il n'afſiégea jamais une ville, ſans être moralemant sûr de la prendre. *Louvois* faiſait ſi bien les préparatifs, les troupes étaient ſi bien fournies, *Vauban*, qui conduiſit preſque tous les ſiéges, était un ſi grand maître dans l'art de prendre les villes, que la gloire du roi était en ſureté. *Vauban* dirigea les attaques de Beſançon : elle fut priſe en neuf jours; & au bout de ſix ſemaines, toute la Franche-Comté fut ſoumiſe au roi. Elle eſt reſtée à la France, & ſemble y être pour jamais annexée : monument de la faibleſſe du miniſtère Autrichien-Eſpagnol, & de la force de celui de *Louis XIV*.



CHAPITRE DOUZIEME.

Belle campagne & mort du maréchal de Turenne. *Dernière bataille du grand* Condé *à Senef.*

TANDIS que le roi prenait rapidement la Franche-Comté, avec cette facilité & cet éclat attaché encor à ſa deſtinée, *Turenne* qui ne faiſait que défendre les frontières du côté du Rhin, déployait ce que l'art de la guerre a de plus grand & de plus conſommé. L'eſtime des hommes ſe meſure par les difficultés ſurmontées; & c'eſt ce qui a donné une ſi grande réputation à cette campagne de *Turenne*.

D'abord il fait une marche longue & vive, paſſe le Rhin à Philipsbourg, marche toute la nuit à Sintzheim, force cette ville; & en même tems il attaque & met en fuite *Caprara* général de l'empereur, & le vieux duc de Lorraine *Charles IV*. ce prince qui paſſa toute ſa vie à perdre ſes états & à lever des troupes, & qui venait de réunir ſa petite armée avec une partie de celle

de l'empereur. *Turenne*, après l'avoir battu, le poursuit & bat encor sa cavalerie à Ladimbourg ; de là il court à un autre général des Impériaux, le prince de *Bournonville*, qui n'attendait que de nouvelles troupes pour s'ouvrir le chemin de l'Alsace ; il prévient la jonction de ces troupes, l'attaque & lui fait quitter le champ de bataille.

L'empire rassemble contre lui toutes ses forces ; soixante - dix mille Allemans sont dans l'Alsace : Brisac & Philipsbourg étaient bloqués par eux. *Turenne* n'avait plus que vingt mille hommes effectifs tout au plus. Le prince de *Condé* lui envoya de Flandre quelque secours de cavalerie ; alors il traverse par Tanne & par Béfort des montagnes couvertes de neige ; il se trouve tout d'un coup dans la haute Alsace, au milieu des quartiers des ennemis, qui le croyaient en repos en Lorraine, & qui pensaient que la campagne était finie. Il bat à Mulhausen les quartiers qui résistent ; il en fait deux prisonniers. Il marche à Colmar, où l'électeur de Brandebourg, qu'on appelle le grand électeur, alors général des armées de l'Empire, avait son quartier. Il arrive dans le tems que ces princes & les autres généraux se mettaient à table : ils n'eurent que le tems de s'échapper ; la campagne était couverte de fuyards.

Turenne, croyant n'avoir rien fait tant qu'il restait quelque chose à faire, attend encor auprès de Turckheim une partie de l'infanterie ennemie. L'avantage du poste qu'il avait choisi, rendait sa victoire sure : il défait cette infanterie. Enfin une armée de soixante - dix mille hommes se trouve vaincue & dispersée presque sans grand combat. L'Alsace reste au roi, & les généraux de l'Empire sont obligés de repasser le Rhin.

Toutes ces actions consécutives, conduites avec tant d'art, si patiemment dirigées, exécutées avec tant de promptitude, furent également admirées des Français & des ennemis. La gloire de *Turenne* reçut un nouvel

accroiſſement, quand on ſut, que tout ce qu'il avait fait dans cette campagne, il l'avait fait malgré la cour, & malgré les ordres réitérés de *Louvois*, donnés au nom du roi. Réſiſter à *Louvois* tout-puiſſant, & ſe charger de l'événement malgré les cris de la cour, les ordres du maître & la haine du miniſtre, ne fut pas la moindre marque du courage de *Turenne*, ni le moindre exploit de la campagne.

Il faut avouer, que ceux qui ont plus d'humanité que d'eſtime pour les exploits de guerre, gémirent de cette campagne ſi glorieuſe. Elle fut célèbre par les malheurs des peuples, autant que par les expéditions de *Turenne*. Après la bataille de Sintzheim, il mit à feu & à ſang le Palatinat, pays uni & fertile, couvert de villes & de bourgs opulens. L'électeur Palatin vit du haut de ſon château de Manheim, deux villes & vingt-cinq villages embraſés. Ce prince déſeſpéré défia *Turenne* à un combat ſingulier, par une lettre pleine de reproches. (1) *Tu-*

(1) Pendant le cours de cette édition, M. *Colini*, ſecretaire intime & hiſtoriographe de l'électeur Palatin aujourd'hui régnant, a révoqué en doute l'hiſtoire du cartel par des raiſons très-ſpécieuſes, énoncées avec beaucoup d'eſprit & de ſagacité. Il montre très-judicieuſement que l'électeur *Charles-Louis* ne peut écrire les lettres que *Sandras de Courtils* & *Ramſay* ont imputées à ce prince. Plus d'un hiſtorien en effet attribue ſouvent à ſes héros des écrits & des harangues de ſon imagination.

On n'a jamais vu la véritable lettre de l'électeur *Charles-Louis*, ni la réponſe du prince de *Turenne*. Il a ſeulement paſſé toujours pour conſtant que l'électeur juſtement outré des ravages & des incendies que *Turenne* commettait dans ſon pays, lui propoſa un duel par un trompette nommé *Petit-Jean*. J'ai vu la maiſon de *Bouillon* perſuadée de cette anecdote. Le grand prieur de *Vendôme* & le maréchal de *Villars* n'en doutaient pas. Les mémoires du marquis de *Beauveau* contemporain l'affirment. Cependant il ſe peut que le duel n'ait pas été expreſſément propoſé dans la lettre *amère* que l'électeur dit lui-même avoir écrite au prince maréchal de *Turenne*. Plût à Dieu qu'il fût douteux que le Palatinat ait été embraſé deux fois! Voilà ce qui n'eſt que trop conſtant, ce qui eſt eſſentiel; & ce qu'on reproche à la mémoire de *Louis XIV*.

renne, ayant envoyé la lettre au roi, qui lui défendit d'accepter le cartel, ne répondit aux plaintes & au défi de l'électeur, que par un compliment vague & qui ne signifiait rien. C'était assez le style & l'usage de *Turenne*, de s'exprimer toujours avec modération & ambiguité.

Il brûla, avec le même sang-froid, les fours & une partie des campagnes de l'Alsace, pour empêcher les ennemis de subsister. Il permit ensuite à sa cavalerie de ravager la Lorraine. On y fit tant de désordre, que l'intendant, qui de son côté désolait la Lorraine avec sa plume, lui écrivit & lui parla souvent, pour arrêter ces excès. Il répondait froidement: *Je le ferai dire à l'ordre.* Il aimait mieux être appellé le père des soldats qui lui étaient confiés, que des peuples, qui selon les loix de la guerre, sont toujours sacrifiés. Tout le mal qu'il faisait, paraissait nécessaire; sa gloire couvrait tout: d'ailleurs, les soixante-dix mille Allemans qu'il empêcha de pénétrer en France, y auraient fait beaucoup plus de mal qu'il n'en fit à l'Alsace, à la Lorraine & au Palatinat.

Telle a été depuis le commencement du seizième siècle la situation de la France, que toutes les fois qu'elle a été en guerre, il a fallu combattre à la fois vers l'Allemagne, la Flandre, l'Espagne & l'Italie. Le prince de *Condé* faisait tête en Flandre au jeune prince d'Orange, tandis que *Turenne* chassait les Allemans de l'Alsace. La campagne du maréchal de *Turenne* fut

M. *Colini* reproche à M. le président *Henaut*, d'avoir dit dans son abrégé chronologique, que le prince de *Turenne* répondit à ce cartel, *avec une modération qui fit honte à l'électeur de cette bravade.* La honte était dans l'incendie, lorsqu'on n'était pas encor en guerre ouverte avec le Palatinat, & ce n'était point une bravade dans un prince justement irrité, de vouloir se battre contre l'auteur de ces cruels excès. L'électeur était très-vif; l'esprit de chevalerie n'était pas encor éteint. On voit dans les lettres de *Pélisson* que *Louis XIV.* lui-même demanda s'il pouvait en conscience se battre contre l'empereur *Léopold.*

heureuſe, & celle du prince de *Condé* ſanglante. Les petits combats de Sinzheim & de Turkheim furent déciſifs. La grande & célèbre bataille de Senef ne fut qu'un carnage. Le grand *Condé* qui la donna pendant les marches ſourdes de *Turenne* en Alſace, n'en tira aucun ſuccès, ſoit que les circonſtances des lieux lui fuſſent moins favorables, ſoit qu'il eût pris des meſures moins juſtes, ſoit plutôt qu'il eût des généraux plus habiles & de meilleures troupes à combattre. Le marquis de *Feuquières* veut qu'on ne donne à la bataille de Senef que le nom de combat, parce que l'action ne ſe paſſa pas entre deux armées rangées, & que tous les corps n'agirent point : mais il paraît qu'on s'accorde à nommer *bataille* cette journée ſi vive & ſi meurtrière. Le choc de trois mille hommes rangès, dont tous les petits corps agiraient, ne ſerait qu'un combat. C'eſt toujours l'importance qui décide du nom.

Le prince de *Condé* avait à tenir la campagne avec environ quarante-cinq mille hommes contre le prince d'Orange, qui en avait, dit-on, ſoixante mille. Il attendit que l'armée ennemie paſsât un défilé à Senef près de Mons. Il attaqua une partie de l'arrière-garde compoſée d'Eſpagnols, & y eut un grand avantage. On blâma le prince d'Orange de n'avoir pas pris aſſez de précaution dans le paſſage du défilé ; mais on admira la manière dont il rétablit le déſordre, & on n'approuva pas que *Condé* voulût enſuite recommencer le combat, contre des ennemis trop bien retranchés. On ſe battit à trois repriſes. Les deux généraux, dans ce mélange de fautes & de grandes actions ſignalèrent également leur préſence d'eſprit & leur courage. De tous les combats que donna le grand *Condé*, ce fut celui où il prodigua le plus ſa vie & celle de ſes ſoldats. Il eut trois chevaux tués ſous lui. Il voulait après trois attaques meurtrières, en haſarder encor une quatrième. Il parut, dit un officier qui y était, qu'il n'y avait plus

que le prince de *Condé qui eût envie de ſe battre.* Ce que cette action eut de plus ſingulier, c'eſt que les troupes de part & d'autre, après les mêlées les plus ſanglantes & les plus acharnées, prirent la fuite le ſoir par une terreur panique. Le lendemain, les deux armées ſe retirèrent chacune de ſon côté, aucune n'ayant ni le champ de bataille, ni la victoire, toutes deux plutôt également affaiblies & vaincues. Il y eut près de ſept mille morts & cinq mille priſonniers du côté des Français; les ennemis firent une perte égale. Tant de ſang inutilement répandu, empêcha l'une & l'autre armée de rien entreprendre de conſidérable. Il importe tant de donner de la réputation à ſes armes, que le prince d'Orange, pour faire croire qu'il avait eu la victoire, aſſiégea Oudenarde; mais le prince de *Condé* prouva qu'il n'avait pas perdu la bataille, en faiſant auſſi-tôt lever le ſiége, & en pourſuivant le prince d'Orange.

On obſerva également en France & chez les alliés, la vaine cérémonie de rendre graces à Dieu d'une victoire qu'on n'avait point remportée : uſage établi pour encourager les peuples, qu'il faut toujours tromper.

Turenne en Allemagne; avec une petite armée, continua des progrès qui étaient le fruit de ſon génie. Le conſeil de Vienne, n'oſant plus confier la fortune de l'Empire à des princes qui l'avaient mal défendu, remit à la tête de ſes armées le général *Montécuculli*, celui qui avait vaincu les Turcs à la journée de St. Gothard, & qui malgré *Turenne* & *Condé*, avait joint le prince d'Orange, & avait arrêté la fortune de *Louis XIV.* après la conquête de trois provinces de Hollande.

On a remarqué, que les plus grands généraux de l'Empire ont ſouvent été tirés d'Italie. Ce pays, dans ſa décadence & dans ſon eſclavage, porte encor des hommes qui ſont ſouvenir de ce qu'il était autrefois. *Montécuculli* était ſeul digne d'être oppoſé à *Turenne.* Tous deux

avaient réduit la guerre en art. Ils paſsèrent quatre mois à ſe ſuivre, à s'obſerver dans des marches & dans des campemens, plus eſtimés que des victoires par les officiers Allemans & Français. L'un & l'autre jugeait de ce que ſon adverſaire allait tenter, par les démarches que lui-même eût voulu faire à ſa place, & ils ne ſe trompèrent jamais. Ils oppoſaient l'un à l'autre la patience, la ruſe & l'activité : enfin ils étaient prêts d'en venir aux mains, & de commettre leur réputation au ſort d'une bataille auprès du village de Saltzbach, lorſque *Turenne*, en allant choiſir une place pour dreſſer une batterie fut tué d'un coup de canon. Il n'y a perſonne qui ne ſache les circonſtances de cette mort ; mais on ne peut ſe défendre d'en retracer les principales, par le même eſprit qui fait qu'on en parle encor tous les jours. Il ſemble qu'on ne puiſſe trop redire, que le même boulet qui le tua, ayant emporté le bras de *St. Hilaire*, lieutenant-général de l'artillerie, ſon fils ſe jetant en larmes auprès de lui : *Ce n'eſt pas moi*, lui dit *St. Hilaire*, *c'eſt ce grand homme qu'il faut pleurer* : paroles comparables à tout ce que l'hiſtoire a conſacré de plus héroïque, & le plus digne éloge de *Turenne*. Il eſt très-rare, que ſous un gouvernement monarchique, où les hommes ne ſont occupés que de leur intérêt particulier, ceux qui ont ſervi la patrie meurent regrettés du public. Cependant *Turenne* fut pleuré des ſoldats & des peuples. *Louvois* fut le ſeul qui ne le regretta pas & ſe réjouit de ſa mort. On ſait les honneurs que le roi fit rendre à ſa mémoire, & qu'il fut enterré à *St. Denis* comme le connétable *du Gueſclin*, au deſſus duquel la voix publique l'élève, autant que le ſiècle de *Turenne* eſt ſupérieur au ſiècle du connétable.

Turenne n'avait pas eu toujours des ſuccès heureux à la guerre ; il avait été battu à Mariendal, à Rétel, à Cambrai ; auſſi diſait-il qu'il avait fait des fautes, & il était aſſez grand homme pour l'avouer. Il ne fit jamais de con-

quêtes éclatantes, & ne donna point de ces grandes batailles rangées, dont la décision rend une nation maîtresse de l'autre ; mais ayant toujours réparé ses défaites, & fait beaucoup avec peu, il passa pour le plus habile capitaine de l'Europe, dans un tems où l'art de la guerre était plus approfondi que jamais. De même, quoiqu'on lui eût reproché sa défection dans les guerres de la fronde ; quoiqu'à l'âge de près de soixante ans, l'amour lui eût fait révéler le secret de l'état ; quoiqu'il eût exercé dans le Palatinat des cruautés qui ne semblaient pas nécessaires, il conserva la réputation d'un homme de bien, sage & modéré, parce que ses vertus & ses grands talens, qui n'étaient qu'à lui, devaient faire oublier des faiblesses & des fautes, qui lui étaient communes avec tant d'autres hommes. Si on pouvait le comparer à quelqu'un, on oserait dire, que de tous les généraux des siècles passés, *Gonsalve de Cordoue*, surnommé *le Grand Capitaine*, est celui auquel il ressemblait davantage.

Né calviniste, il s'était fait catholique l'an 1668. Aucun protestant, & même aucun philosophe, ne pensa que la persuasion seule eût fait ce changement dans un homme de guerre, dans un politique âgé de cinquante années, qui avait encor des maîtresses. On savait que *Louis XIV.* en le créant maréchal-général de ses armées, lui avait dit ces propres paroles rapportées dans les lettres de *Pélisson* & ailleurs : *Je voudrais que vous m'obligeassiez a faire quelque chose de plus pour vous.* Ces paroles (selon eux) pouvaient avec le tems opérer une conversion. La place de connétable pouvait tenter un cœur ambitieux. Il était possible aussi que cette conversion fût sincère. Le cœur humain rassemble souvent la politique, l'ambition, les faiblesses de l'amour, les sentimens de la religion. Enfin il était très-vraisemblable que *Turenne* ne quitta la religion de ses pères que par politique. Mais les catholiques qui triomphèrent de ce changement, ne crurent pas la grande ame de *Turenne* capable de feindre.

Ce qui arriva en Alſace immédiatement après la mort de *Turenne*, rendit ſa perte encor plus ſenſible. *Montécuculli*, retenu par l'habileté du général Français trois mois entiers au-delà du Rhin, paſſa ce fleuve dès qu'il ſut qu'il n'avait plus de *Turenne* à craindre. Il tomba ſur une partie de l'armée, qui demeurait éperdue entre les mains de *Corges* & de *Vaubrun*, deux lieutenans-généraux déſunis & incertains. Cette armée, ſe défendant avec courage, ne put empêcher les Impériaux de pénétrer dans l'Alſace, dont *Turenne* les avait tenu écartés. Elle avait non-ſeulement beſoin d'un chef pour la conduire, mais pour réparer la défaite récente du maréchal de *Créqui*, homme d'un courage entreprenant, capable des actions les plus belles & les plus téméraires, dangereux à ſa patrie autant qu'aux ennemis.

Il venait d'être vaincu par ſa faute à Conſarbruck. Un corps de vingt mille Allemans, qui aſſiégeait Trèves, tailla en pièces & mit en fuite la petite armée de *Créqui*. Il échappe à peine lui quatrième. Il court, à travers de nouveaux périls, ſe jeter dans Trèves, qu'il aurait dû ſecourir avec prudence, & qu'il défendit avec courage. Il voulait s'enſevelir ſous les ruines de la place; la brèche, était praticable : il s'obſtine à tenir encor. La garniſon murmure. Le capitaine *Bois-Jourdan*, à la tête des ſéditieux, va capituler ſur la brèche. On n'a point vu commettre une lâcheté avec tant d'audace. Il menace le maréchal de le tuer, s'il ne ſigne. *Créqui* ſe retire avec quelques officiers fidèles dans une égliſe; & il aima mieux être pris à diſcrétion, que de capituler. (1)

Pour remplacer les hommes que la France avait perdus dans tant de ſiéges & de combats, *Louis XIV.* fut

(1) *Reboulet* dit que le marquis de *Créqui* eut la faibleſſe de ſigner la capitulation. Rien n'eſt plus faux. Il aima mieux ſe laiſſer prendre à diſcrétion, & il eut enſuite le bonheur d'échapper. Qu'on liſe tous les mémoires du tems; que l'on conſulte l'*abrégé chronologique* du P. *Henaut*. *Bois-Jourdan*, dit-il, fit la capitulation à l'inſu du maréchal, &c.

conſeillé de ne ſe point tenir aux recrues de milice comme à l'ordinaire, mais de faire marcher le ban & l'arrière-ban. Par une ancienne coutume, aujourd'hui hors d'uſage, les poſſeſſeurs des fiefs étaient dans l'obligation d'aller à leurs dépens à la guerre pour le ſervice de leur ſeigneur ſuzerain, & de reſter armés un certain nombre de jours. Ce ſervice compoſait la plus grande partie des loix de nos nations barbares. Tout eſt changé aujourd'hui en Europe ; il n'y a aucun état qui ne lève des ſoldats, qu'on retient toujours ſous le drapeau, & qui forment des corps diſciplinés.

Louis XIII. convoqua une fois la nobleſſe de ſon royaume. *Louis XIV.* ſuivit alors cet exemple. Le corps de la nobleſſe marcha, ſous les ordres du marquis, depuis maréchal de *Rochefort*, ſur les frontières de Flandre, & après ſur celles d'Allemagne ; mais ce corps ne fut ni conſidérable ni utile, & ne pouvait l'être. Les gentilshommes, aimant la guerre & capables de bien ſervir, étaient officiers dans les troupes ; ceux que l'âge ou le mécontentement tenait renfermés chez eux, n'en ſortirent point ; les autres qui s'occupaient à cultiver leurs héritages, vinrent avec répugnance au nombre d'environ quatre mille. Rien ne reſſemblait moins à une troupe guerrière. Tous montés & armés inégalement, ſans expérience & ſans exercice, ne pouvant ni ne voulant faire un ſervice régulier, ils ne causèrent que de l'embarras, & on fut dégoûté d'eux pour jamais. Ce fut la dernière trace de nos armées réglées, qu'on ait vue de l'ancienne chevalerie, qui compoſait autrefois ces armées, & qui avec le courage naturel à la nation, ne fit jamais bien la guerre.

Turenne mort, *Créqui* battu & priſonnier, Trèves priſe, *Montécuculli* faiſant contribuer l'Alſace, le roi crut que le prince de *Condé* pouvait ſeul ranimer la confiance des troupes, que décourageait la mort de *Turenne*. *Condé* laiſſa le maréchal de *Luxembourg* ſoutenir en

Flandre la fortune de la France, & alla arrêter les progrès de *Montécuculli*. Autant il venait de montrer d'impétuosité à Senef, autant il eut alors de patience. Son génie, qui se pliait à tout, déploya le même art que *Turenne*. Deux seuls campemens arrêtèrent les progrès de l'armée Allemande, & firent lever à *Montécuculli* les siéges d'Haguenau & de Saverne. Après cette campagne, moins éclatante que celle de Senef & plus estimée, ce prince cessa de paraître à la guerre. Il eût voulu que son fils commandât; il offrait de lui servir de conseil; mais le roi ne voulait pour généraux, ni de jeunes gens ni de princes, c'était avec quelque peine, qu'il s'était servi même du prince de *Condé*. La jalousie de *Louvois* contre *Turenne* avait contribué, autant que le nom de *Condé*, à le mettre à la tête des armées.

Ce prince se retira à Chantilli, d'où il vint très-rarement à Versailles voir sa gloire éclipsée, dans un lieu où le courtisan ne considère que la faveur. Il passa le reste de sa vie tourmenté de la goutte, se consolant de ses douleurs & de sa retraite, dans la conversation des hommes de génie en tout genre, dont la France était alors remplie. Il était digne de les entendre, & n'était étranger dans aucune des sciences ni des arts où ils brillaient. Il fut admiré encor dans sa retraite: mais enfin ce feu dévorant qui en avait fait dans sa jeunesse un héros impétueux & plein de passions, ayant consumé les forces de son corps né plus agile que robuste, il éprouva la caducité avant le tems, & son esprit s'affaiblissant avec son corps, il ne resta rien du grand *Condé* les deux dernières années de sa vie; il mourut en 1686. *Montécuculli* se retira du service de l'empereur, en même tems que le prince de *Condé* cessa de commander les armées de France.

C'est un conte bien répandu, & bien méprisable, que *Montécuculli* renonça au commandement des armées après la mort de *Turenne*, parce qu'il n'avait, disait-

il, plus d'émule digne de lui. Il aurait dit une ſottiſe, quand même il ne fût pas reſté un *Condé*. Loin de dire cette ſottiſe dont on lui fait honneur, il combattit contre les Français, & leur fit repaſſer le Rhin cette année. D'ailleurs, quel général d'armée aurait jamais dit à ſon maître: « Je ne veux plus vous ſervir, parce que vos » ennemis ſont trop faibles, & que j'ai un mérite trop » ſupérieur? »



CHAPITRE TREIZIEME.

Depuis la mort de Turenne *juſqu'à la paix de Nimègue en 1678.*

APRÈS la mort de *Turenne* & la retraite du prince de *Condé*, le roi n'en continua pas la guerre avec moins d'avantage, contre l'Empire, l'Eſpagne & la Hollande. Il avait des officiers formés par ces deux grands hommes.

Il avait *Louvois*, qui lui valait plus qu'un général, parce que ſa prévoyance mettait les généraux en état d'entreprendre tout ce qu'ils voulaient. Les troupes, long-tems victorieuſes, étaient animées du même eſprit, qu'excitait encor la préſence d'un roi toujours heureux.

Il prit en perſonne, dans le cours de cette guerre, Condé, Bouchain, Valenciennes, Cambrai. On l'accuſa, au ſiége de Bouchain, d'avoir craint de combattre le prince d'Orange, qui vint ſe préſenter devant lui avec cinquante mille hommes, pour tenter de jeter du ſecours dans la place. On reprocha auſſi au prince d'Orange, d'avoir pu donner bataille à *Louis XIV*. & de ne l'avoir pas fait. Car tel eſt le ſort des rois & des généraux, qu'on les blâme toujours de ce qu'ils font & de ce qu'ils ne font pas; mais ni lui ni le prince d'Orange n'étaient blâmables. Le prince ne donna point la bataille quoi-

qu'il le voulût, parce que *Monterey* gouverneur des Pays-Bas, qui était dans ſon armée, ne voulut point expoſer ſon gouvernement au haſard d'un événement déciſif; & la gloire de la campagne demeura au roi, puiſqu'il fit ce qu'il voulut, & qu'il prit une ville en préſence de ſon ennemi.

A l'égard de Valenciennes, elle fut priſe d'aſſaut, par un de ces événemens ſinguliers qui caractériſent le courage impétueux de la nation.

Le roi faiſait ce ſiége, ayant avec lui ſon frère & cinq maréchaux de France, *d'Humières*, *Schomberg*, *la Feuillade*, *Luxembourg*, & *de Lorges*. Les maréchaux commandaient chacun leur jour, l'un après l'autre. *Vauban* dirigeait toutes les opérations.

On n'avait pris encor aucun des dehors de la place. Il fallait d'abord attaquer deux demi-lunes. Derrière ces demi-lunes était un grand ouvrage couronné, paliſſadé & fraiſé, entouré d'un foſſé coupé de pluſieurs traverſes. Dans cet ouvrage couronné, était encor un autre ouvrage, entouré d'un autre foſſé. Il fallait, après s'être rendu maître de tous ces retranchemens, franchir un bras de l'Eſcaut. Ce bras franchi, on trouvait encor un autre ouvrage, qu'on nomme pâté. Derrière ce pâté, coulait le grand cours de l'Eſcaut, profond & rapide, qui ſert de foſſé à la muraille. Enfin la muraille était ſoutenue par de larges remparts. Tous ces ouvrages étaient couverts de canons. Une garniſon de trois mille hommes préparait une longue réſiſtance.

Le roi tint conſeil de guerre, pour attaquer les ouvrages du dehors. C'était l'uſage, que ces attaques ſe fiſſent toujours pendant la nuit, afin de marcher aux ennemis ſans être apperçu, & d'épargner le ſang du ſoldat. *Vauban* propoſa de faire l'attaque en plein jour. Tous les maréchaux de France ſe récrièrent contre cette propoſition. *Louvois* la condamna. *Vauban* tint ferme, avec la confiance d'un homme certain de ce qu'il avance.

« Vous voulez, dit-il, ménager le ſang du ſoldat : » vous l'épargnerez bien davantage quand il combattra » de jour, ſans confuſion & ſans tumulte, ſans crain- » dre qu'une partie de nos gens tire ſur l'autre, comme » il n'arrive que trop ſouvent. Il s'agit de ſurprendre » l'ennemi ; il s'attend toujours aux attaques de nuit: » nous le ſurprendrons en effet, lorſqu'il faudra qu'é- » puiſé des fatigues d'une veille, il ſoutienne les efforts » de nos troupes fraîches. Ajoutez à cette raiſon, que » s'il y a dans cette armée des ſoldats de peu de cou- » rage, la nuit favoriſe leur timidité ; mais que pendant » le jour, l'œil du maître inſpire la valeur & élève les » hommes au deſſus d'eux-mêmes. »

Le roi ſe rendit aux raiſons de *Vauban*, malgré *Louvois*, & cinq maréchaux de France.

A neuf heures du matin, les deux compagnies de mouſquetaires, une centaine de grenadiers, un bataillon des gardes, un du régiment de Picardie, montent de tous côtés ſur ce grand ouvrage à couronne. L'ordre était ſimplement de s'y loger, c'était beaucoup. Mais quelques mouſquetaires noirs, ayant pénétré par un petit ſentier, juſqu'au retranchement intérieur qui était dans cette fortification, il s'en rendent d'abord les maîtres. Dans le même tems, les mouſquetaires gris y abordent par un autre endroit. Les bataillons des gardes les ſuivent : on tue & on pourſuit les aſſiégés : les mouſquetaires baiſſent le pont-levis, qui joint cet ouvrage aux autres : ils ſuivent l'ennemi de retranchement en retranchement, ſur le petit bras de l'Eſcaut & ſur le grand. Les gardes s'avancent en foule. Les mouſquetaires ſont déjà dans la ville, avant que le roi ſache que le premier ouvrage attaqué eſt emporté.

Ce n'était pas encor ce qu'il y eut de plus étrange dans cette action. Il était vraiſemblable que de jeunes mouſquetaires, emportés par l'ardeur du ſuccès, ſe jetteraient aveuglément ſur les troupes & ſur les bourgeois

qui venaient à eux dans la rue, qu'ils y périraient, ou que la ville allait être pillée : mais ces jeunes gens conduits par un cornette nommé *Moiſſac*, ſe mirent en bataille derrière des charrettes ; & tandis que les troupes qui venaient, ſe formaient ſans précipitation, d'autres mouſquetaires s'emparaient des maiſons voiſines, pour protéger par leur feu ceux qui étaient dans la rue : on donnait des ôtages de part & d'autre : le conſeil de ville s'aſſemblait : on députait vers le roi : tout cela ſe faiſait, ſans qu'il y eût rien de pillé, ſans confuſion, ſans faire de fautes d'aucune eſpèce. Le roi fit la garniſon priſonnière de guerre, & entra dans Valenciennes, étonné d'en être le maître. La ſingularité de l'action a engagé à entrer dans ce détail.

Il eut encor la gloire de prendre Gand en quatre jours, & Ypres en ſept. Voilà ce qu'il fit par lui-même. Ses ſuccès furent encor plus grands par ſes généraux.

Du côté de l'Allemagne, le maréchal duc de *Luxembourg* laiſſa d'abord, à la vérité, prendre Philipsbourg à ſa vue, eſſayant en vain de la ſecourir avec une armée de cinquante mille hommes. Le général, qui prit Philipsbourg, était *Charles V.* nouveau duc de Lorraine, héritier de ſon oncle *Charles IV.* & dépouillé comme lui de ſes états. Il avait toutes les qualités de ſon malheureux oncle, ſans en avoir les défauts. Il commanda long-tems les armées de l'Empire avec gloire. Mais malgré la priſe de Philipsbourg, & quoiqu'il fût à la tête de ſoixante mille combattans, il ne put jamais rentrer dans ſes états. En vain il mit ſur ſes étendards, *aut nunc, aut nunquàm*, ou maintenant ou jamais. Le maréchal de *Créqui*, racheté de ſa priſon & devenu plus prudent par ſa défaite de Conſarbruck, lui ferma toujours l'entrée de la Lorraine. Il le battit dans le petit combat de Kokersberg en Alſace. Il le harcela & le fatigua ſans relâche. Il prit Fribourg à ſa vue ; & quelque tems après, il battit encor un détachement de ſon ar-

mée à Rheinfeld. Il passa la rivière de Kins en sa présence, le poursuivit vers Offenbourg, le chargea dans sa retraite; & ayant immédiatement après emporté le fort de Kehl l'épée à la main, il alla brûler le pont de Strasbourg, par lequel cette ville, qui était libre encor, avait donné tant de fois passage aux armées Impériales. Ainsi le maréchal de *Créqui* répara un jour de témérité, par une suite de succès dus à sa prudence, & il eût peut-être acquis une réputation égale à celle de *Turenne*, s'il eût vécu.

Le prince d'Orange ne fut pas plus heureux en Flandre, que le duc de Lorraine en Allemagne : non-seulement il fut obligé de lever le siége de Mastricht & de Charleroi; mais après avoir laissé tomber Condé, Bouchain & Valenciennes, sous la puissance de *Louis XIV.* il perdit la bataille de Montcassel, contre Monsieur, en voulant secourir St. Omer. Les maréchaux de *Luxembourg* & *d'Humières*, commandaient l'armée sous Monsieur. On prétend qu'une faute du prince d'Orange : & un mouvement habile de *Luxembourg*, décidèrent du gain de la bataille. Monsieur chargea avec une valeur & une présence d'esprit, qu'on n'attendait pas d'un prince efféminé. Jamais on ne vit un plus grand exemple, que le courage n'est point incompatible avec la mollesse. Ce prince qui s'habillait souvent en femme, qui en avait les inclinations, agit en capitaine & en soldat. Le roi son frère fut, dit-on, jaloux de sa gloire. Il parla peu à Monsieur de sa victoire. Il n'alla pas même voir le champ de bataille, quoiqu'il se trouvât tout auprès. Quelques serviteurs de Monsieur, plus pénétrans que les autres, lui prédirent alors qu'il ne commanderait plus d'armée, & ils ne se trompèrent pas.

Tant de villes prises, tant de combats gagnés en Flandre & en Allemagne, n'étaient pas les seuls succès de *Louis XIV.* dans cette guerre. Le comte de *Schomberg* & le maréchal de *Navailles* battaient les

Efpagnols dans le Lampourdan au pied des Pyrénées. On les attaquait jufques dans la Sicile.

La Sicile, depuis le tems des tyrans de Syracufe, fous lefquels au moins elle avait été comptée pour quelque chofe dans le monde, a toujours été fubjuguée par des étrangers; affervie fucceffivement aux Romains aux Vandales, aux Arabes, aux Normans fous le vaffelage des papes, aux Français, aux Allemans aux Efpagnols, haïffant prefque toujours fes maîtres, fe révoltant contr'eux, fans faire de véritables efforts dignes de la liberté, & excitant continuellement des féditions pour changer de chaînes.

Les magiftrats de Meffine venaient d'allumer une guerre civile contre leurs gouverneurs, & d'appeller la France à leur fecours. Une flotte Efpagnole bloquait leur port. Ils étaient réduits aux extrémités de la famine.

D'abord le chevalier de *Valbelle* vint avec quelques frégates à travers la flotte Efpagnole. Il apporta à Meffine des vivres, des armes & des foldats. Enfuite le duc de *Vivonne* arrive avec fept vaiffeaux de guerre de foixante pièces de canon, deux de quatre-vingts, & plufieurs brûlots; il bat la flotte ennemie, & rentre victorieux dans Meffine.

L'Efpagne eft obligée d'implorer, pour la défenfe de la Sicile, les Hollandais fes anciens ennemis, qu'on regardait toujours comme les maîtres de la mer. *Ruiter* vient à fon fecours du fond du Zuiderzée, paffe le détroit, & joint à vingt vaiffeaux Efpagnols, vingt-trois grands vaiffeaux de guerre.

Alors les Français, qui joints avec les Anglais n'avaient pu battre les flottes de Hollande, l'emportèrent feuls fur les Hollandais & les Efpagnols réunis. Le duc de *Vivonne* obligé de refter dans Meffine pour contenir le peuple déjà mécontent de fes défenfeurs, laiffa donner cette bataille par *Du-Quêne*, lieutenant-

général des armées navales, homme auſſi ſingulier que *Ruiter*, parvenu comme lui au commandement par ſon ſeul mérite, mais n'ayant encor jamais commandé d'armée navale, & plus ſignalé juſqu'à ce moment dans l'art d'un armateur, que dans celui d'un général. Mais quiconque a le génie de ſon art & du commandement, paſſe bien vîte & ſans effort du petit au grand. *Du-Quêne* ſe montra grand général de mer contre *Ruiter*. C'était l'être que de remporter ſur ce Hollandais un faible avantage. Il livra encor une ſeconde bataille navale aux deux flottes ennemies près d'Agouſte. *Ruiter* bleſſé dans cette bataille, y termina ſa glorieuſe vie. C'eſt un des hommes, dont la mémoire eſt encor dans la plus grande vénération en Hollande. Il avait commencé par être valet & mouſſe de vaiſſeau; il n'en fut que plus reſpectable. Le nom des princes de *Naſſau*, n'eſt pas au deſſus du ſien. Le conſeil d'Eſpagne lui donna le titre & les patentes de duc; dignité étrangère & frivole pour un républicain. Ces patentes ne vinrent qu'après ſa mort. Les enfans de *Ruiter*, dignes de leur père, refusèrent ce titre ſi brigué dans nos monarchies, mais qui n'eſt pas préférable au nom de bon citoyen.

Louis XIV. eut aſſez de grandeur d'ame pour être affligé de ſa mort. On lui repréſenta qu'il était défait d'un ennemi dangereux. Il répondit *qu'on ne pouvait s'empêcher d'être ſenſible à la mort d'un grand homme.*

Du-Quêne, le *Ruiter* de la France, attaqua une troiſième fois les deux flottes après la mort du général Hollandais. Il leur coula à fond, brûla & prit pluſieurs vaiſſeaux. Le maréchal duc de *Vivonne* avait le commandement en chef dans cette bataille; mais ce n'en fut pas moins *Du-Quêne* qui remporta la victoire. L'Europe était étonnée, que la France fût devenue en ſi peu de tems auſſi redoutable ſur mer que ſur terre. Il eſt vrai, que ces armemens, & ces batailles gagnées,

ne

ne servirent qu'à répandre l'alarme dans tous les états. Le roi d'Angleterre, ayant commencé la guerre pour l'intérêt de la France, était prêt enfin de se liguer avec le prince d'Orange, qui venait d'épouser sa nièce. De plus la gloire acquise en Sicile coûtait trop de trésors. Enfin les Français évacuèrent Messine, dans le tems qu'on croyait qu'ils se rendraient maîtres de toute l'isle. On blâma beaucoup *Louis XIV.* d'avoir fait dans cette guerre des entreprises qu'il ne soutint pas, d'avoir abandonné Messine, ainsi que la Hollande, après des victoires inutiles.

Cependant c'était être bien redoutable de n'avoir d'autre malheur, que de ne pas conserver toutes ses conquêtes. Il pressait ses ennemis d'un bout de l'Europe à l'autre. La guerre de Sicile lui avait coûté beaucoup moins qu'à l'Espagne épuisée & battue en tous lieux. Il suscitait encor de nouveaux ennemis à la maison d'*Autriche*. Il fomentait les troubles de Hongrie; & ses ambassadeurs à la Porte Ottomane la pressait de porter la guerre dans l'Allemagne, dût-il envoyer encor, par bienséance, quelque secours contre les Turcs, appellés par sa politique. Il accablait seul tous ses ennemis. Car alors la Suède, son unique alliée, ne faisait qu'une guerre malheureuse contre l'électeur de Brandebourg. Cet électeur, père du premier roi de Prusse, commençait à donner à son pays une considération qui s'est bien augmentée depuis : il enlevait alors la Poméranie aux Suédois.

Il est remarquable, que dans le cours de cette guerre, il y eut presque toujours des conférences ouvertes pour la paix; d'abord à Cologne, par la médiation inutile de la Suède : ensuite à Nimègue, par celle de l'Angleterre. La médiation Anglaise fut une cérémonie presque aussi vaine que l'avait été l'arbitrage du pape au traité d'Aix-la-Chapelle. *Louis XIV.* fut en effet le seul arbitre. Il fit ses propositions le 9 d'Avril

1678, au milieu de ses conquêtes, & donna à ses ennemis jusqu'au 10 de Mai pour les accepter. Il accorda ensuite un délai de six semaines aux Etats-Généraux, qui le demandèrent avec soumission.

Son ambition ne se tournait plus alors du côté de la Hollande. Cette république avait été assez heureuse, ou assez adroite, pour ne paraître plus qu'auxiliaire, dans une guerre entreprise pour sa ruine. L'Empire & l'Espagne, d'abord auxiliaires, étaient devenues les principales parties.

Le roi, dans les conditions qu'il imposa, favorisait le commerce des Hollandais; il leur rendait Mastricht, & remettait aux Espagnols quelques villes, qui devaient servir de barrières aux Provinces-Unies, comme Charleroi, Courtrai, Oudenarde, Ath, Gand, Limbourg; mais il se réservait Bouchain, Condé, Ypres, Valenciennes, Cambrai, Maubeuge, Aire, St. Omer Cassel, Charlemont, Popering, Bailleul, &c. ce qui faisait une bonne partie de la Flandre. Il y ajoutait la Franche-Comté, qu'il avait deux fois conquise; & ces deux provinces étaient un assez digne fruit de la guerre.

Il ne voulait dans l'Allemagne, que Fribourg ou Philipsbourg, & laissait le choix à l'empereur. Il rétablissait dans l'évêché de Strasbourg & dans leurs terres, les deux frères *Furstemberg*, que l'empereur avait dépouillés, & dont l'un était en prison.

Il fut hautement le protecteur de la Suède son alliée, & alliée malheureuse contre le roi de Dannemarck & l'électeur de Brandebourg. Il exigea que le Dannemarck rendît tout ce qu'il avait pris sur la Suède, qu'il modérât les droits de passage dans la mer Baltique, que le duc de Holstein fût rétabli dans ses états, que le Brandebourg cédât la Poméranie qu'il avait conquise, que les traités de Vestphalie fussent rétablis de point en point. Sa volonté était une loi d'un bout de l'Europe à l'autre. En vain l'électeur de Brandebourg lui écrivit la lettre

la plus soumise, l'appellant *Monseigneur*, selon l'usage, le conjurant de lui laisser ce qu'il avait acquis, l'assurant de son zèle & de son service. Ses soumissions furent aussi inutiles, que sa résistance, & il fallut que le vainqueur des Suédois rendît toutes ses conquêtes.

Alors les ambassadeurs de France prétendaient la main sur les électeurs. Celui de Brandebourg offrit tous les tempéramens pour traiter à Clèves avec le comte depuis maréchal *d'Estrades*, ambassadeur auprès des Etats-Généraux. Le roi ne voulut jamais permettre qu'un homme qui le représentait cédât à un électeur, & le comte *d'Estrades* ne put traiter.

Charles-Quint avait mis l'égalité entre les grands d'Espagne & les électeurs. Les pairs de France par conséquent la prétendaient. On voit aujourd'hui à quel point les choses sont changées, puisqu'aux diètes de l'Empire les ambassadeurs des électeurs sont traités comme ceux des rois.

Quant à la Lorraine, il offrait de rétablir le nouveau duc *Charles V.* mais il voulait rester maître de Nanci, & de tous les grands chemins.

Ces conditions furent fixées avec la hauteur d'un conquérant ; cependant elles n'étaient pas si outrées qu'elles dussent désespérer ses ennemis, & les obliger à se réunir contre lui par un dernier effort : il parlait à l'Europe en maître, & agissait en même tems en politique.

Il sut au conférence de Nimègue semer la jalousie parmi les alliés. Les Hollandais s'empressèrent de signer, malgré le prince d'Orange, qui, à quelque prix que ce fût, voulait faire la guerre ; ils disaient, que les Espagnols étaient trop faibles pour les secourir, s'ils ne signaient pas.

Les Espagnols, voyant que les Hollandais avaient accepté la paix, la reçurent aussi, disant que l'Empire ne faisait pas assez d'efforts pour la cause commune.

Enfin les Allemans, abandonnés de la Hollande & de l'Efpagne, fignèrent les derniers, en laiffant Fribourg au roi, & confirmant les traités de Veftphalie.

Rien ne fut changé aux conditions prefcrites par *Louis XIV.* Ses ennemis eurent beau faire des propofitions outrées pour colorer leur faibleffe; l'Europe reçut de lui des loix & la paix. Il n'y eut que le duc de Lorraine, qui ofa refufer l'acceptation d'un traité qui lui femblait trop odieux. Il aima mieux être un prince errant dans l'Empire, qu'un fouverain fans pouvoir & fans confidération dans fes états: il attendit fa fortune du tems & de fon courage.

Dans le tems des conférences de Nimègue, & quatre jours après que les plénipotentiaires de France & de Hollande avaient figné la paix, le prince d'Orange fit voir combien *Louis XIV.* avait en lui un ennemi dangereux. Le maréchal de *Luxembourg*, qui bloquait Mons, venait de recevoir la nouvelle de la paix. Il était tranquille dans le village de St. Denis, & dînait chez l'intendant de l'armée. Le prince d'Orange, avec toutes fes troupes, fond fur le quartier du maréchal, le force, & engage un combat fanglant, long & opiniâtre, dont il efpérait avec raifon une victoire fignalée; car non-feulement il attaquait, ce qui eft un avantage, mais il attaquait des troupes qui fe repofaient fur la foi du traité. Le maréchal de *Luxembourg* eut beaucoup de peine à réfifter; & s'il y eut quelque avantage dans ce combat, il fut du côté du prince d'Orange, puifque fon infanterie demeura maîtreffe du terrain où elle avait combattu.

Si les hommes ambitieux comptaient pour quelque chofe le fang des autres hommes, le prince d'Orange n'eût point donné ce combat. Il favait certainement que la paix était fignée; il favait que cette paix était avantageufe à fon pays, cependant il prodiguait fa vie & celle de plufieurs milliers d'hommes, pour prémices

d'une paix générale, qu'il n'aurait pu empêcher, même en battant les Français. Cette action, pleine d'inhumanité non moins que de grandeur, & plus admirée alors que blâmée, ne produisit pas un nouvel article de paix, & coûta sans aucun fruit la vie à deux mille Français & à autant d'ennemis. On vit dans cette paix, combien les événemens contredisent les projets. La Hollande, contre qui seule la guerre avait été entreprise, & qui aurait dû être détruite, n'y perdit rien ; au contraire elle y gagna une barrière, & toutes les autres puissances, qui l'avaient garantie de la destruction, y perdirent.

Le roi fut en ce tems au comble de la grandeur. Victorieux depuis qu'il régnait, n'ayant assiégé aucune place qu'il n'eût prise, supérieur en tout genre à ses ennemis réunis, la terreur de l'Europe pendant six années de suite ; enfin son arbitre & son pacificateur, ajoutant à ses états la Franche-Comté, Dunkerque & la moitié de la Flandre ; & ce qu'il devait compter pour le plus grand de ses avantages, roi d'une nation alors heureuse, & alors le modèle des autres nations. L'hôtel-de-ville de Paris lui déféra quelque tems après en 1680, le nom de *Grand* avec solemnité, & ordonna que dorénavant ce titre seul serait employé dans tous les monumens publics. On avait dès 1673 frappé quelques médailles chargées de ce surnom. L'Europe, quoique jalouse, ne réclama pas contre ces honneurs. Cependant le nom de *Louis XIV.* a prévalu dans le public sur celui de *Grand*. L'usage est le maître de tout. *Henri.* qui fut surnommé *le Grand* à si juste titre après sa mort, est appellé communément *Henri IV.* & ce nom seul en dit assez. Monsieur le prince est toujours appellé *le Grand Condé*, non-seulement à cause de ses actions héroïques, mais par la facilité qui se trouve à le distinguer, par ce surnom, des autres princes de *Condé*. Si on l'avait nommé *Condé le Grand*, ce titre ne lui fût

pas demeuré. On dit, le *Grand Corneille*, pour le distinguer de son frère. On ne dit pas, *le grand Virgile*, ni *le grand Homere* ni *le grand Tasse. Alexandre le Grand* n'est plus connu que sous le nom d'*Alexandre. Charles-Quint*, dont la fortune fut plus éclatante que celle de *Louis XIV.* n'a jamais eu le nom de *Grand.* Il n'est resté à *Charlemagne* que comme un nom propre. Les titres ne servent de rien pour la postérité; le nom d'un homme, qui a fait de grandes choses, impose plus de respect que toutes les épithètes.



CHAPITRE QUATORZIEME.

Prise de Strasbourg : Bombardement d'Alger : Soumission de Gênes : Ambassade de Siam : Le pape bravé dans Rome : Electorat de Cologne disputé.

L'AMBITION de *Louis XIV.* ne fut point retenue par cette paix générale. L'Empire, l'Espagne, la Hollande, licencièrent leurs troupes extraordinaires. Il garda toutes les siennes. Il fit de la paix un tems de conquêtes. Il était même si sûr alors de son pouvoir, qu'il établit dans Metz & dans Brisac (1) des jurisdictions, pour réunir à sa couronne toutes les terres qui pouvaient

(1) Dans la compilation intitulée *mémoires de madame de Maintenon*, on trouve tom. III. pag. 23, ces mots : *les réunions des chambres de Metz & de Besançon* ; nous avons cru d'abord qu'il y avait eu une chambre de Besançon réunie à celle de Metz. Nous avons consulté tous les auteurs ; nous avons trouvé que jamais il n'y eut à Besançon de chambre instituée pour juger quelles terres voisines pouvaient appartenir à la France. Il n'y eut en 1680 que le conseil de Brisac & celui de Metz chargés de réunir à la France les terres qu'on croyait démembrées de l'Alsace & des Trois-Evêchés. Ce fut le Parlement de Besançon qui réunit pour quelque tems Mont-Béliard à la France.

avoir été autrefois de la dépendance de l'Alſace ou des trois évêchés, mais qui depuis un tems immémorial avaient paſſé ſous d'autres maîtres. Beaucoup de ſouverains de l'Empire, l'électeur Palatin, le roi d'Eſpagne même, qui avait quelques bailliages dans ces pays, le roi de Suède comme duc des Deux-Ponts, furent cités devant ces chambres, pour rendre hommage au roi de France, ou pour ſubir la confiſcation de leurs biens. Depuis *Charlemagne* on n'avait vu aucun prince agir ainſi en maître & en juge des ſouverains, & conquérir des pays par des arrêts.

L'électeur Palatin & celui de Trèves furent dépouillés des ſeigneuries de Falkembourg, de Germesheim, de Veldentz, &c. Ils portèrent en vain leurs plaintes à l'Empire aſſemblé à Ratisbonne, qui ſe contenta de faire des proteſtations.

Ce n'était pas aſſez au roi d'avoir la préfecture des dix villes libres de l'Alſace, au même titre que l'avaient eue les empereurs. Déjà dans aucune de ces villes on n'oſait plus parler de liberté. Reſtait Strasbourg, ville grande & riche, maîtreſſe du Rhin par le pont qu'elle avait ſur ce fleuve, & qui formait ſeule une puiſſante république, fameuſe par ſon arſenal, qui renfermait neuf cents pièces d'artillerie.

Louvois avait formé dès long-tems le deſſein de la donner à ſon maître. L'or, l'intrigue & la terreur, qui lui avaient ouvert les portes de tant de villes, préparèrent l'entrée de *Louvois* dans Strasbourg. Les magiſtrats furent gagnés. Le peuple fut conſterné de voir à la fois vingt mille Français autour de leurs remparts; les forts qui les défendaient près du Rhin, inſultés & pris dans un moment; *Louvois* à leurs portes, & leurs bourguemeſtres parlant de ſe rendre. Les pleurs & le déſeſpoir des citoyens amoureux de la liberté, n'empêchèrent point qu'en un même jour le traité de reddition ne fût propoſé par les magiſtrats, & que *Louvois* ne

prît possession de la ville. *Vauban* l'a rendue depuis, par les fortifications qui l'entourent, la barrière la plus forte de la France.

Le roi ne ménageait pas plus l'Espagne; il demandait dans les Pays-Bas la ville d'Alost & tout son bailliage, que les ministres avaient oublié, disaient-ils, d'insérer dans les conditions de la paix; & sur les délais de l'Espagne, il fit bloquer la ville de Luxembonrg.

En même tems il achetait la forte ville de Casal d'un petit prince duc de Mantoue, qui aurait vendu tout son état pour fournir à ses plaisirs.

En voyant cette puissance qui s'étendait ainsi de tous côtés, & qui acquérait pendant la paix, plus que dix rois prédécesseurs de *Louis XIV.* n'avaient acquis par leurs guerres, les alarmes de l'Europe recommencèrent. L'Empire, la Hollande, la Suède même mécontente du roi, firent un traité d'association. Les Anglais menacèrent, les Espagnols voulurent la guerre; le prince d'Orange remua tout pour la faire commencer: mais aucune puissance n'osait alors porter les premiers coups. (1)

Le roi, craint par-tout, ne songea qu'à se faire craindre davantage. Il portait enfin sa marine au-delà des espérances des Français & des craintes de l'Europe.

(1) On a prétendu que ce fut alors que le prince d'*Orange*, depuis roi d'Angleterre, dit publiquement: Je n'ai pu avoir son amitié, je mériterai son estime. Ce mot a été recueilli par plusieurs personnes, & l'abbé de *Choisi* le place vers l'année 1672. Il peut mériter quelque attention, parce qu'il annonçait de loin les ligues que forma *Guillaume* contre *Louis XIV.* Mais il n'est pas vrai que ce fût à la paix de Nimègue que le prince d'Orange ait parlé ainsi; il est encor moins vrai que *Louis XIV.* eût écrit à ce prince: *Vous me demandez mon amitié, je vous l'accorderai quand vous en serez digne.* On ne s'exprime ainsi qu'avec son vassal; on ne se sert point d'expressions si insultantes envers un prince avec qui on fait un traité. Cette lettre ne se trouve que dans la compilation des mémoires de *Maintenon*; & nous apprenons que ces mémoires sont décriés par le grand nombre d'infidélités qu'ils renferment.

Il eut foixante mille matelots. Des loix auffi févères que celles de la difcipline des armées de terre, retenaient tous ces hommes groffiers dans le devoir. L'Angleterre & la Hollande, ces puiffances maritimes, n'avaient ni tant d'hommes de mer, ni de fi bonnes loix. Des compagnies de cadets dans les places frontières, & des gardes-marines dans les ports, furent inftituées & compofées de jeunes gens, qui apprenaient tous les arts convenables à leur profeffion, fous des maîtres payés du tréfor public.

Le port de Toulon fur la Méditerranée fut conftruit à frais immenfes, pour contenir cent vaiffeaux de guerre, avec un arfenal, & des magafins magnifiques. Sur l'Océan, le port de Breft fe formait avec la même grandeur. Dunkerque, le Havre-de-Grace, fe rempliffaient de vaiffeaux. La nature était forcée à Rochefort.

Enfin le roi avait plus de cent vaiffeaux de ligne, dont plufieurs portaient cent canons, & quelques-uns davantage. Ils ne reftaient pas oififs dans les ports. Ses efcadres fous le commandement de *Du-Quêne*, nettoyaient les mers infeftées par les corfaires de Tripoli & d'Alger. Il fe vengea d'Alger avec le fecours d'un art nouveau, dont la découverte fut due à cette attention qu'il avait d'exciter tous les génies de fon fiècle. Cet art funefte, mais admirable, eft celui des galiottes à bombes, avec lefquelles on peut réduire des villes maritimes en cendres. Il y avait un jeune homme nommé *Bernard Renaud*, connu fous le nom du *petit Renaud*, qui fans avoir jamais fervi fur les vaiffeaux, était un excellent marin à force de génie. *Colbert*, qui déterrait le mérite dans l'obfcurité, l'avait fouvent appellé au confeil de marine, même en préfence du roi. C'était par les foins & fur les lumières de *Renaud*, que l'on fuivait depuis peu une méthode plus régulière & plus facile pour la conftruction des vaiffeaux. Il ofa propofer dans le confeil, de bombarder Alger avec une flotte. On n'avait pas

d'idée, que les mortiers à bombes pussent n'être pas posés sur un terrain solide. La proposition révolta. Il essuya les contradictions & les railleries, que tout inventeur doit attendre; mais sa fermeté, & cette éloquence qu'ont d'ordinaire les hommes vivement frappés de leurs inventions, déterminèrent le roi à permettre l'essai de cette nouveauté.

Renaud fit construire cinq vaisseaux, plus petits que les vaisseaux ordinaires mais plus forts de bois, sans ponts, avec un faux-tillac à fond de cale, sur lequel on maçonna des creux, où l'on mit les mortiers. Il partit avec cet équipage, sous les ordres du vieux *Du-Quêne*, qui était chargé de l'entreprise, & n'en attendait aucun succès. *Du-Quêne* & les Algériens furent étonnés de l'effet des bombes. Une partie de la ville fut écrasée & consumée. Mais cet art, porté bientôt chez les autres nations, ne servit qu'à multiplier les calamités humaines, & fut plus d'une fois redoutable à la France, où il fut inventé.

La marine ainsi perfectionnée en peu d'années, était le fruit des soins de *Colbert*. *Louvois* faisait à l'envi fortifier plus de cent citadelles. De plus on bâtissait Huningue, Sar-Louis, les forteresses de Strasbourg, Mont-Royal, &c. & pendant que le royaume acquérait tant de force au-dehors, on ne voyait au-dedans que les arts en honneur, l'abondance, les plaisirs. Les étrangers venaient en foule admirer la cour de *Louis XIV*. Son nom pénétrait chez tous les peuples du monde.

Son bonheur & sa gloire étaient encor relevés par la faiblesse de la plupart des autres rois, & par le malheur de leurs peuples. L'empereur *Léopold* avait alors à craindre les Hongrois révoltés, & sur-tout les Turcs qui appellés par les Hongrois, venaient inonder l'Allemagne. La politique de *Louis* persécutait les protestans en France, parce qu'il croyait devoir les mettre hors d'état de lui nuire; mais protégeait sous main les

protestans & les révoltés de Hongrie, qui pouvaient le servir. Son ambassadeur à la Porte, avait pressé l'armement des Turcs avant la paix de Nimègue. Le divan, par une singularité bizarre, a presque toujours attendu que l'empereur fût en paix pour se déclarer contre lui. Il ne lui fit la guerre en Hongrie qu'en 1682; & l'année d'après l'armée Ottomane, forte, dit-on, de deux cent mille combattans, augmentée encor des troupes Hongroises, ne trouvant sur son passage, ni villes fortifiées, telles que la France en avait, ni corps d'armée capable de l'arrêter, pénétra jusqu'aux portes de Vienne, après avoir tout renversé sur son passage.

L'empereur *Léopold* quitta d'abord Vienne avec précipitation, & se retira jusqu'à Lintz, à l'approche des Turcs; & quand il sut qu'ils avaient investi Vienne, il ne prit d'autre parti que d'aller encor plus loin jusqu'à Passau, laissant le duc de Lorraine à la tête d'une petite armée déjà entamée en chemin par les Turcs, soutenir, comme il pourrait, la fortune de l'Empire. (1)

Personne ne doutait, que le grand-visir *Cara Mustapha*, qui commandait l'armée Ottomane, ne se rendît bientôt maître de Vienne, ville mal fortifiée, abandonnée de son maître, défendue à la vérité par une garnison dont le fonds devait être de seize mille hommes, mais dont l'effectif n'était pas de dix mille. On touchait au moment de la plus terrible révolution.

Louis XIV. espéra avec beaucoup de vraisemblance, que l'Allemagne, désolée par les Turcs, & n'ayant contre eux qu'un chef dont la fuite augmentait la terreur commune, serait obligée de recourir à la protection de la France. Il avait une armée sur les frontières de l'Empire, prête à le défendre contre ces mêmes Turcs, que ses précédentes négociations y

(1) Voyez les étranges particularités du siége de Vienne dans l'*Essai sur les mœurs, &c.* adressé à madame la marquise du *Châtelet*.

avaient amenés. Il pouvait ainsi devenir le protecteur de l'Empire & faire son fils roi des Romains.

Il avait joint d'abord des démarches généreuses à ses desseins politiques, dès que les Turcs avaient menacé l'Autriche ; non qu'il eût envoyé une seconde fois des secours à l'empereur, mais il avait déclaré qu'il n'attaquerait point les Pays-Bas, & qu'il laisserait ainsi à la branche d'Autriche - Espagnole le pouvoir d'aider la branche Allemande prête à succomber : il voulait pour prix de son inaction qu'on le satisfît sur plusieurs points équivoques du traité de Nimègue, & principalement sur ce bailliage d'Alost qu'on avait oublié d'insérer dans le traité. Il fit le blocus de Luxembourg en 1682, sans attendre qu'on le satisfît, & il s'abstint de toute hostilité une année entière. Cette générosité se démentit enfin pendant le siége de Vienne. Le conseil d'Espagne, au lieu de l'appaiser, l'aigrit ; & *Louis XIV.* reprit les armes dans les Pays-Bas, précisément lorsque Vienne était prête de succomber : c'était au commencement de Septembre ; mais contre toute attente Vienne fut délivrée ; la présomption du grand-visir, sa mollesse, son mépris brutal pour les chrétiens, son ignorance, sa lenteur, le perdirent : il fallait l'excès de toutes ces fautes pour que Vienne ne fût pas prise. Le roi de Pologne *Jean Sobieski* eut le tems d'arriver ; & avec le secours du duc de Lorraine, il n'eut qu'à se présenter devant la multitude Ottomane, pour la mettre en déroute. L'empereur revint dans sa capitale, avec la douleur de l'avoir quittée. Il y rentra, lorsque son libérateur sortait de l'église, où l'on avait chanté le *Te Deum*, & où le prédicateur avait pris pour son texte, *Il fut un homme envoyé de Dieu nommé Jean.* (1) Vous avez déjà vu que le pape *Pie V.* avait appliqué ces paroles à *Dom Jean d'Autriche* après la victoire de

(1) Voyez l'*Essai sur les mœurs*, dans lequel on adresse toujours la parole à la même personne.

Lépante. Vous ſavez que ce qui paraît neuf n'eſt ſouvent qu'une redite. L'empereur *Léopold* fut à la fois triomphant & humilié. Le roi de France, n'ayant plus rien à ménager, fit bombarder Luxembourg. Il ſe ſaiſit de Courtrai, de Dixmude, en Flandre. Il s'empara de Trèves, & en démolit les fortifications; tout cela, pour remplir, diſait-on, l'eſprit des traités de Nimègue. Les Impériaux & les Eſpagnols négociaient avec lui à Ratisbonne, pendant qu'il prenait leurs villes; & la paix de Nimègue enfreinte fut changée en une trève de vingt ans, par laquelle le roi garda la ville de Luxembourg & ſa principauté, qu'il venait de prendre.

Il était encor plus redouté ſur les côtes de l'Afrique, où les Français n'étaient connus avant lui, que par les eſclaves que faiſaient les barbares.

Alger deux fois bombardée, envoya des députés lui demander pardon, & recevoir la paix; ils rendirent tous les eſclaves chrétiens, & payèrent encor de l'argent, ce qui eſt la plus grande punition des corſaires.

Tunis, Tripoli, firent les mêmes ſoumiſſions. Il n'eſt pas inutile de dire, que lorſque *Damfreville*, capitaine de vaiſſeau, vint délivrer dans Alger tous les eſclaves chrétiens au nom du roi de France, il ſe trouva parmi eux beaucoup d'Anglais, qui étant déjà à bord, ſoutinrent à *Damfreville* que c'était en conſidération du roi d'Angleterre, qu'ils étaient mis en liberté. Alors le capitaine Français fit appeller les Algériens, & remettant les Anglais à terre: *Ces gens-ci*, dit-il, *prétendent n'être délivrés qu'au nom de leur roi; le mien ne prend pas la liberté de leur offrir ſa protection; je vous les remets; c'eſt à vous à montrer ce que vous devez au roi d'Angleterre.* Tous les Anglais furent remis aux fers. La fierté angloiſe, la faibleſſe du gouvernement de *Charles II.* & le reſpect des nations pour *Louis XIV.* ſe font connaître par ce trait.

Tel était ce reſpect univerſel, qu'on accordait de

nouveaux honneurs à son ambassadeur à la Porte Ottomane, tels que celui du sopha : tandis qu'il humiliait les peuples d'Afrique, qui sont sous la protection du grand-seigneur.

La république de Gênes s'abaissa encor plus devant lui, que celle d'Alger. Gênes avait vendu de la poudre & des bombes aux Algériens. Elle construisait quatre galères pour le service d'Espagne. Le roi lui défendit par son envoyé *St. Olon*, l'un de ses gentilshommes ordinaires, de lancer à l'eau les galères, & la menaça d'un châtiment prompt, si elle ne se soumettait à ses volontés. Les Génois irrités de cette entreprise sur leur liberté; & comptant trop sur le secours de l'Espagne, ne firent aucune satisfaction. Aussi-tôt quatorze gros vaisseaux, vingt galères, dix galiottes à bombes, plusieurs frégates, sortent du port de Toulon. *Seignelai*, nouveau secretaire de la marine, & à qui le fameux *Colbert* son père avait déjà fait exercer cet emploi avant sa mort, était lui-même sur la flotte. Ce jeune homme, plein d'ambition, de courage, d'esprit, d'activité, voulait être à la fois guerrier & ministre; avide de toute espèce de gloire, ardent à tout ce qu'il entreprenait, & mêlant les plaisirs aux affaires, sans qu'elles en souffrissent. Le vieux *Du-Quêne* commandait les vaisseaux, le duc de *Mortemar* les galères ; mais tous deux étaient les courtisans du secretaire d'état. On arrive devant Gênes; les dix galiottes y jettent quatorze mille bombes, & réduisent en cendres une partie de ces édifices de marbre, qui ont fait donner à la ville le nom de *Gênes la Superbe*. Quatre mille soldats débarqués s'avancent jusqu'aux portes, & brûlent le fauxbourg de *St. Pierre d'Arène*. Alors il fallut s'humilier, pour prévenir une ruine totale. Le roi exigea, que le doge de Gênes & quatre principaux sénateurs, vinssent implorer sa clémence dans son palais de Versailles; & de peur que les Génois n'éludassent la satisfaction, & ne

dérobassent quelque chose à sa gloire, il voulut que le doge, qui viendrait lui demander pardon, fût continué dans sa principauté, malgré la loi perpétuelle de Gênes, qui ôte cette dignité à tout doge absent un moment de la ville.

Imperiale Lercaro doge de Gênes, avec les sénateurs *Lomellino*, *Garibaldi*, *Durazzo*, & *Salvago*, vinrent à Versailles faire tout ce que le roi exigeait d'eux. Le doge, en habit de cérémonie, parla, couvert d'un bonnet de velours rouge qu'il ôtait souvent : son discours & ses marques de soumission étaient dictées par *Seignelai*. Le roi l'écouta, assis & couvert; mais comme, dans toutes les actions de sa vie, il joignait la politesse à la dignité, il traita *Lercaro* & les sénateurs avec autant de bonté que de faste. Les ministres *Louvois*, *Croissi* & *Seignelai*, leur firent sentir plus de fierté. Aussi le doge disait : *Le roi ôte à nos cœurs la liberté, par la manière dont il nous reçoit, mais ses ministres nous la rendent.* Ce doge était un homme de beaucoup d'esprit. Tout le monde sait, que le marquis de *Seignelai* lui ayant demandé ce qu'il trouvait de plus singulier à Versailles, il répondit : *C'est de m'y voir.*

L'extrême goût que *Louis XIV.* avait pour les choses d'éclat, fut encor bien plus flatté par l'ambassade qu'il reçut de Siam, pays où l'on avait ignoré jusqu'alors que la France existât. Il était arrivé, par une de ces singularités qui prouvent la supériorité des Européens sur les autres nations, qu'un Grec, fils d'un cabaretier de Céphalonie, nommé *Phalk Constance*, était devenu *barcalon*, c'est-à-dire, premier ministre ou grand-visir du royaume de Siam. Cet homme, dans le dessein de s'affermir & de s'élever encor, & dans le besoin qu'il avait de secours étrangers, n'avait osé se confier ni aux Anglais ni aux Hollandais ; ce sont des voisins trop dangereux dans les Indes. Les Français venaient d'établir des comptoirs sur les côtes du Coromandel, & avaient porté dans ces extrémités de l'Asie, la

réputation de leur roi. *Conſtance* crut *Louis XIV.* propre à être flatté par un hommage qui viendrait de ſi loin ſans être attendu. La religion, dont les reſſorts font jouer la politique du monde, depuis Siam juſqu'à Paris, ſervit encor à ſes deſſeins. Il envoya, au nom du roi de Siam ſon maître, une ſolemnelle ambaſſade, avec de grands préſens, à *Louis XIV.* pour lui faire entendre que ce roi Indien, charmé de ſa gloire, ne voulait faire de traité de commerce qu'avec la nation Françaiſe, & qu'il n'était pas même éloigné de ſe faire chrétien. La grandeur du roi flattée, & ſa religion trompée, l'engagèrent à envoyer au roi de Siam deux ambaſſadeurs & ſix jéſuites; & depuis il y joignit des officiers avec huit cents ſoldats. Mais l'éclat de cette ambaſſade Siamoiſe fut le ſeul fruit qu'on en retira. *Conſtance* périt quatre ans après, victime de ſon ambition : quelque peu de Français qui reſtèrent auprès de lui, furent maſſacrés, d'autres obligés de fuir; & ſa veuve, après avoir été ſur le point d'être reine, fut condamnée par le ſucceſſeur du roi de Siam, à ſervir dans la cuiſine, emploi pour lequel elle était née.

Cette ſoif de gloire, qui portait *Louis XIV.* à ſe diſtinguer en tout des autres rois, paraiſſait encor dans la hauteur qu'il affectait avec la cour de Rome. *Odeſcalchi*, *Innocent XI.* fils d'un banquier du Milanais, était alors ſur le trône de l'égliſe. C'était un homme vertueux, un pontife ſage, peu théologien, prince courageux, ferme & magnifique. Il ſecourut, contre les Turcs, l'Empire & la Pologne de ſon argent, & les Vénitiens de ſes galères. Il condamnait avec hauteur la conduite de *Louis XIV.* uni contre des chrétiens avec les Turcs. On s'étonnait, qu'un pape prît ſi vivement le parti des empereurs, qui ſe diſent rois des Romains; & qui, s'ils le pouvaient, régneraient dans Rome. Mais *Odeſcalchi* était né ſous la domination Autrichienne. Il avait fait deux campagnes

dans

dans les troupes du Milanais. L'habitude & l'humeur gouvernent les hommes. Sa fierté s'irritait contre celle du roi, qui de son côté lui donnait toutes les mortifications qu'un roi de France peut donner à un pape, sans rompre de communion avec lui. Il y avait depuis long-tems dans Rome un abus difficile à déraciner, parce qu'il était fondé sur un point d'honneur, dont se piquaient tous les rois catholiques. Leurs ambassadeurs à Rome étendaient le droit de franchise & d'asile affecté à leurs maisons, jusqu'à une très-grande distance, qu'on nomme *quartier*. Ces prétentions toujours soutenues, rendaient la moitié de Rome un asile sûr à tous les crimes. Par un autre abus, ce qui entrait dans Rome sous le nom des ambassadeurs, ne payait jamais d'entrée. Le commerce en souffrait, & l'état en était appauvri.

Le pape *Innocent XI.* obtint enfin de l'empereur, du roi d'Espagne, de celui de Pologne, & du nouveau roi d'Angleterre *Jacques II.* prince catholique, qu'ils renonçassent à ces droits odieux. Le nonce *Ranucci* proposa à *Louis XIV.* de concourir, comme les autres rois, à la tranquillité & au bon ordre de Rome. *Louis*, très-mécontent du pape répondit : « qu'il ne s'était » jamais réglé sur l'exemple d'autrui, & que c'était » à lui de servir d'exemple. » Il envoya à Rome le marquis de *Lavardin* en ambassade, pour braver le pape. *Lavardin* entra dans Rome, malgré les défenses du pontife, escorté de quatre cents gardes de la marine, de quatre cents officiers volontaires, & de deux cents hommes de livrée, tous armés. Il prit possession de son palais, de ses quartiers & de l'église de St. *Louis*, autour desquels il fit poster des sentinelles & faire la ronde, comme dans une place de guerre. Le pape est le seul souverain, à qui on pût envoyer une telle ambassade : car la supériorité qu'il affecte sur les têtes couronnées, leur donne toujours envie de l'humilier ; & la faiblesse de son état fait qu'on l'outrage toujours

impunément. Tout ce qu'*Innocent IX.* put faire, fut de ſe ſervir, contre le marquis de *Lavardin*, des armes uſées de l'excommunication ; armes, dont on ne fait pas même plus de cas à Rome qu'ailleurs, mais qu'on ne laiſſe pas d'employer comme une ancienne formule, ainſi que les ſoldats du pape ſont armés ſeulement pour la forme.

Le cardinal d'*Eſtrées*, homme d'eſprit, mais négociateur ſouvent malheureux, était alors chargé des affaires de France à Rome. *D'Eſtrées* ayant été obligé de voir ſouvent le marquis de *Lavardin*, ne put être enſuite admis à l'audience du pape ſans recevoir l'abſolution : en vain il s'en défendit : *Innocent IX.* s'obſtina à la lui donner, pour conſerver toujours cette autorité imaginaire, par les uſages ſur leſquels elle eſt fondée.

Louis, avec la même hauteur, mais toujours ſoutenue par les ſouterrains de la politique, voulut donner un électeur à Cologne. Occupé du ſoin de diviſer ou de combattre l'Empire, il prétendait élever à cet électorat, le cardinal de *Furſtemberg* évêque de Strasbourg, ſa créature, & la victime de ſes intérêts, ennemi irréconciliable de l'empereur, qui l'avait fait empriſonner dans la dernière guerre, comme un Allemand vendu à la France.

Le chapitre de Cologne, comme tous les autres chapitres d'Allemagne, a le droit de nommer ſon évêque, qui par-là devient électeur. Celui qui rempliſſait ce ſiége, était *Ferdinand de Bavière*, autrefois l'allié & depuis l'ennemi du roi, comme tant d'autres princes. Il était malade à l'extrémité. L'argent du roi répandu à propos parmi les chanoines, les intrigues & les promeſſes, firent élire le cardinal de *Furſtemberg* comme coadjuteur ; & après la mort du prince, il fut élu une ſeconde fois par la pluralité des ſuffrages. Le pape, par le concordat germanique, a le droit de conférer l'évêché à l'élu, & l'empereur a celui de confirmer à l'électorat. L'empereur

& le pape *Innocent XI.* persuadés que c'était presque la même chose, de laisser *Furstemberg* sur ce trône électoral, & d'y mettre *Louis XIV.* s'unirent pour donner cette principauté au jeune *Bavière*, frère du dernier mort. Le roi se vengea du pape en lui ôtant Avignon, & prépara la guerre à l'empereur. Il inquiétait en même tems l'électeur Palatin, au sujet des droits de la princesse Palatine, *Madame*, seconde femme de *Monsieur;* droits auxquels elle avait renoncé par son contrat de mariage. La guerre faite à l'Espagne en 1667 pour les droits de *Marie-Thérèse*, malgré une pareille renonciation, prouve bien que les contrats sont faits pour les particuliers. Voilà comme le roi, au comble de sa grandeur, indisposa, ou dépouilla, ou humilia presque tous les princes; mais aussi, presque tous se réunissaient contre lui.



CHAPITRE QUINZIEME.

Le roi JACQUES *détrôné par son gendre* GUILLAUME III. *& protégé par* LOUIS XIV.

LE prince d'Orange, plus ambitieux que *Louis XIV.* avait conçu des projets vastes, qui pouvaient paraître chimériques dans un stadthouder de Hollande, mais qu'il justifia par son habileté & par son courage. Il voulait abaisser le roi de France, & détrôner le roi d'Angleterre. Il n'eut pas de peine à liguer petit-à-petit l'Europe contre la France. L'empereur, une partie de l'Empire, la Hollande, le duc de Lorraine, s'étaient d'abord secrétement ligués à Ausbourg; ensuite l'Espagne & la Savoie s'unirent à ces puissances. Le pape, sans être expressément un des confédérés, les animait tous par ses intrigues. Venise les favorisait, sans se déclarer ouver-

tement. Tous les princes d'Italie étaient pour eux. Dans le Nord la Suède était alors du parti des Impériaux, & le Dannemarck était un allié inutile de la France. Plus de cinq cent mille proteſtans, fuyant la perſécution de *Louis*, & emportant avec eux hors de France leur induſtrie & leur haine contre le roi, étaient de nouveaux ennemis, qui allaient dans toute l'Europe exciter les puiſſances déjà animées à la guerre. (On parlera de cette fuite dans les chapitres de la religion.) Le roi était de tous côtés entouré d'ennemis, & n'avait d'ami que le roi *Jacques*.

Jacques roi d'Angleterre, ſucceſſeur de *Charles II.* ſon frère, était catholique comme lui : mais *Charles* n'avait bien voulu ſouffrir qu'on le fît catholique ſur la fin de ſa vie, que par complaiſance pour ſes maîtreſſes & pour ſon frère : il n'avait en effet d'autre religion qu'un pur déiſme. Son extrême indifférence ſur toutes les diſputes qui partagent les hommes, n'avait pas peu contribué à le faire régner paiſiblement en Angleterre. *Jacques* au contraire, attaché depuis ſa jeuneſſe à la communion romaine par perſuaſion, joignait à ſa croyance l'eſprit de parti & de zèle. S'il eût été mahométan, ou de la religion de *Confucius*, les Anglais n'euſſent jamais troublé ſon règne ; mais il avait formé le deſſein d'établir dans ſon royaume le (1)

(1) On trouve dans la compilation des mémoires de *Maintenon*, au tome III. chap. 4, intitulé, *du roi & de la reine d'Angleterre*, un tiſſu étrange de fauſſetés. Il y eſt dit, que les juriſconſultes proposèrent cette queſtion : *Un peuple a-t-il le droit de ſe révolter contre l'autorité qui veut le forcer à croire ?* Ce fut préciſément le contraire. On s'oppoſa en Angleterre à la tolérance du roi pour la communion romaine. On agita cette queſtion, *Si le roi pouvait diſpenſer du ſerment du teſt ceux qu'il admettait aux emplois ?*

Le même auteur dit, que le pape *Innocent XI.* donna au prince d'Orange deux cent mille ducats pour aller détruire la religion catholique en Angleterre.

Le même auteur, avec la même témérité, prétend qu'*Innocent XI.* fit dire *des milliers* de meſſes pour l'heureux ſuccès du prince d'O-

catholicifme, regardé avec horreur par ces royaliftes-républicains, comme la religion de l'efclavage. C'eft une entreprife quelquefois très-aifée, de rendre une religion dominante dans un pays. *Conftantin*, *Clovis*, *Guftave-Vafa*, la reine *Elizabeth*, firent recevoir fans danger, chacun par des moyens différens, une religion nouvelle: mais pour de pareils changemens, deux chofes font abfolument néceffaires, une profonde politique, & des circonftances heureufes, l'une & l'autre manquaient à *Jacques*.

Il était indigné de voir, que tant de rois dans l'Europe étaient defpotiques: que ceux de Suède & de Dannemarck le devenaient alors; qu'enfin il ne reftait plus dans le monde que la Pologne & l'Angleterre, où la liberté des peuples fubfiftât avec la royauté. *Louis XIV.* l'encourageait à devenir abfolu chez lui, & les jéfuites le preffaient de rétablir leur religion avec leur crédit. Il s'y prit fi malheureufement, qu'il ne fit que révolter tous les efprits. Il agit d'abord, comme s'il fût venu à bout de ce qu'il avait envie de faire; ayant publiquement à fa cour un nonce du pape, des jéfuites, des capucins mettant en prifon fept évêques anglicans,

range. Il eft reconnu que ce pape favorifa la ligue d'Augsbourg; mais il ne fit jamais de démarches fi ridicules & fi contraires aux bienféances de fa dignité. L'envoyé d'Efpagne à la Haye fit des prières publiques pour l'heureux fuccès de la flotte Hollandaife. Mr. d'*Avaux* le manda au roi.

Le même auteur fait entendre que le comte d'*Avaux* corrompait des membres de l'état; il fe trompe, c'eft le comte d'*Eftrades*. Il fe trompe encor fur le tems; c'était vingt-quatre ans auparavant. Voyez la lettre de Mr. d'*Eftrades* à Mr. de *Lionne* du 17 Septembre 1665.

Le même auteur ofe citer l'évêque *Burnet*, & lui fait dire, pour exprimer un vice du prince d'Orange, que ce prince *n'aimait que les portes de derrière*. Il n'y a pas un mot dans toute l'hiftoire de *Burnet*, qui ait le moindre rapport à cette expreffion fi baffe & fi indigne de l'hiftoire. Et fi quelque faifeur d'anecdotes avait jamais prétendu que l'évêque *Burnet* eût laiffé échapper dans la converfation un mot auffi indécent, ce témoignage obfcur ne pourrait prévaloir contre une hiftoire authentique.

qu'il eût pu gagner ; ôtant les priviléges à la ville de Londres, à laquelle il devait plutôt en accorder de nouveaux, renversant avec hauteur des loix, qu'il fallait sapper en silence ; enfin se conduisant avec si peu de ménagement, que les cardinaux de Rome disaient en plaisantant, « qu'il fallait l'excommunier, comme un » homme qui allait perdre le peu de catholicisme qui » restait en Angleterre. » Le pape *Innocent XI.* n'espérait rien des en reprises de *Jacques*, & refusait constamment un chapeau de cardinal, que ce roi demandait pour son confesseur le jésuite *Peters.* Ce jésuite était un intriguant impétueux, qui dévoré de l'ambition d'être cardinal & primat d'Angleterre, poussait son maître au précipice. Les principales têtes de l'état se réunirent en secret contre les desseins du roi. Ils députèrent vers le prince d'Orange. Leur conspiration fut tramée avec une prudence & un secret qui endormirent la confiance de la cour.

(1) Le prince d'Orange équipa une flotte, qui devait porter quatorze à quinze mille hommes. Ce prince n'était rien autre chose qu'un particulier illustre, qui jouissait à peine de cinq cent mille florins de rente : mais telle était sa politique heureuse, que l'argent, la flotte, les cœurs des États-Généraux, étaient à lui. Il était roi véritablement en Hollande, par sa conduite habile, & *Jacques* cessait de l'être en Angleterre par sa précipitation. On publia d'abord, que cet armement était destiné

(1) L'auteur des mémoires de *Maintenon* avance que le prince d'Orange voyant que les Etats-Généraux refusaient des fonds, entra dans l'assemblée, & dit ces mots : *Messieurs, il y aura guerre au printems prochain : & je demande qu'on enrégistre cette prédiction.* Il cite le comte d'*Avaux.* Il dit que ce ministre pénétrait toutes les mesures du prince d'Orange. Il est difficile d'entasser plus mal plus de faussetés. Les neuf mille matelots étaient prêts dès l'an 1687. Le comte d'*Avaux* ne dit pas un mot du prétendu discours du prince d'Orange. Il ne soupçonna le dessein de ce prince que le 20 Mai 1688. Voyez sa lettre au roi du 20 Mai.

contre la France. Le ſecret fut gardé par plus de deux cents perſonnes. *Barillon* ambaſſadeur de France à Londres, homme de plaiſir, plus inſtruit des intrigues des maîtreſſes de *Jacques* que de celles de l'Europe, fut trompé le premier. *Louis XIV.* ne le fut pas ; il offrit des ſecours à ſon allié, qui les refuſa d'abord avec ſécurité ; & qui les demanda enſuite, lorſqu'il n'était plus tems, & que la flotte du prince ſon gendre était à la voile. Tout lui manqua à la fois, comme il ſe manqua à lui-même. Il écrivit en vain à l'empereur *Léopold*, qui lui répondit : *Il ne vous eſt arrivé que ce que nous vous avions prédit.* Il comptait ſur ſa flotte, mais ſes vaiſſeaux laiſsèrent paſſer ceux de ſon ennemi. Il pouvait au moins ſe défendre ſur terre : il avait une armée de vingt mille hommes : & s'il les avait menés au combat ; ſans leur donner le tems de la réflexion, il eſt à croire qu'ils euſſent combattu, mais il leur laiſſa le loiſir de ſe déterminer. Pluſieurs officiers généraux l'abandonnèrent ; entr'autres, ce fameux *Churchil*, auſſi fatal depuis à *Louis* qu'à *Jacques*, & ſi illuſtre ſous le nom de duc de *Marlboroug*. Il était favori de *Jacques*, ſa créature, le frère de ſa maîtreſſe, ſon lieutenant-général dans l'armée ; cependant il le quitta, & paſſa dans le camp du prince d'Orange. Le prince de Dannemarck, gendre de *Jacques*, enfin ſa propre fille la princeſſe Anne, l'abandonnèrent.

Alors ſe voyant attaqué & pourſuivi par un de ſes gendres, quitté par l'autre ; ayant contre lui ſes deux filles, ſes propres amis ; haï de ſes ſujets même qui étaient encor dans ſon parti, il déſeſpéra de ſa fortune. La fuite, dernière reſſource d'un prince vaincu, fut le parti qu'il prit ſans combattre. Enfin après avoir été arrêté dans ſa fuite par la populace, maltraité par elle, reconduit à Londres ; après avoir reçu paiſiblement les ordres du prince d'Orange dans ſon propre palais ; après avoir vu ſa garde relevée ſans coup férir par celle du prince,

chaſſé de ſa maiſon, priſonnier à Rocheſter, il profita de la liberté qu'on lui donnait d'abandonner ſon royaume; il alla chercher un aſile en France.

Ce fut-là l'époque de la vraie liberté de l'Angleterre. La nation, repréſentée par ſon parlement, fixa les bornes, ſi long-tems conteſtées, des droits du roi & de ceux du peuple; & ayant preſcrit au prince d'Orange les conditions auxquelles il devait régner, elle le choiſit pour ſon roi, conjointement avec ſa femme *Marie*, fille du roi *Jacques*. Dès-lors ce prince ne fut plus connu dans la plus grande partie de l'Europe, que ſous le nom de *Guillaume III.* roi légitime d'Angleterre, & libérateur de la nation. Mais en France, il ne fut regardé que comme le prince d'Orange, uſurpateur des états de ſon beau-père.

Le roi fugitif vint, avec ſa femme fille d'un duc de Modène, & le prince de Galles encor enfant, implorer la protection de *Louis XIV.* La reine d'Angleterre, arrivée avant ſon mari, fut étonnée de la ſplendeur qui environnait le roi de France, de cette profuſion de magnificence qu'on voyait à Verſailles, & ſur-tout de la manière dont elle fut reçue. Le roi alla au-devant d'elle juſqu'à Chatou : (1) *Je vous rends, madame*, lui dit-il, *un triſte ſervice; mais j'eſpère vous en rendre bientôt de plus grands & de plus heureux.* Ce furent ſes propres paroles. Il la conduiſit au château de Saint-Germain, où elle trouva le même ſervice qu'aurait eu la reine de France; tout ce qui ſert à la commodité & au luxe, des préſens de toute eſpèce, en argent, en or, en vaiſſelle, en bijoux, en étoffes.

Il y avait parmi tous ces préſens, une bourſe de dix mille louis d'or ſur ſa toilette. Les mêmes attentions furent obſervées pour ſon mari, qui arriva un jour après elle. On lui régla ſix cent mille francs par an pour

(1) Voyez les lettres de madame de *Sévigné*, & les mémoires de madame de *la Fayette*, &c.

l'entretien de sa maison, outre les présens sans nombre qu'on lui fit. Il eut les officiers du roi, & ses gardes. Toute cette réception était bien peu de chose, auprès des préparatifs qu'on faisait pour le rétablir sur son trône. Jamais le roi ne parut si grand; mais *Jacques* parut petit. Ceux qui à la cour & à la ville décident de la réputation des hommes, concurent pour lui peu d'estime. Il ne voyait guère que des jésuites. Il alla descendre chez eux à Paris, dans la rue *St. Antoine.* Il leur dit, qu'il était jésuite lui-même; & ce qui est de plus singulier, c'est que la chose était vraie. Il s'était fait associer à cet ordre, avec de certaines cérémonies, par quatre jésuites Anglais, étant encor duc d'Yorck. Cette pusillanimité dans un prince, jointe à la manière dont il avait perdu sa couronne, l'avilit au point, que les courtisans s'égayaient tous les jours à faire des chansons sur lui. Chassé d'Angleterre, on s'en moquait en France. On ne lui savait nul gré d'être catholique. L'archevêque de Reims, frère de *Louvois*, dit tout haut à St. Germain dans son anti-chambre : *Voilà un bon homme, qui a quitté trois royaumes pour une messe.* Il ne recevait de Rome que des indulgences & des pasquinades. Enfin, dans toute cette révolution, sa religion lui rendit si peu de services, que lorsque le prince d'Orange, le chef du calvinisme, avait mis à la voile pour aller détrôner son beau-père, le ministre du roi catholique à la Haye avait fait dire des messes pour l'heureux succès de ce voyage.

Au milieu des humiliations de ce roi fugitif, & des libéralités de *Louis XIV.* envers lui, c'était un spectacle digne de quelque attention, de voir *Jacques* toucher les écrouelles au petit couvent des Anglaises; soit que les rois Anglais se soient attribué ce singulier privilége, comme prétendans à la couronne de la France; soit que cette cérémonie soit établie chez eux depuis le tems du premier *Edouard.*

Le roi le fit bientôt conduire en Irlande, où les catholiques formaient encor un parti qui paraiſſait conſidérable. Une eſcadre de treize vaiſſeaux du premier rang était à la rade de Breſt pour le tranſport. Tous les officiers, les courtiſans, les prêtres même, qui étaient venu trouver *Jacques* à St. Germain, furent défrayés juſqu'à Breſt aux dépens du roi de France. Le jéſuite *Innes* recteur du collége des Ecoſſais à Paris, était ſon ſecretaire d'état. Un ambaſſadeur (c'était monſieur d'*Avaux*) était nommé auprès du roi détrôné, & le ſuivit avec pompe. Des armes, des munitions de toute eſpèce, furent embarquées ſur la flotte; on y porta juſqu'aux meubles les plus vils, & juſqu'aux plus recherchés. Le roi alla lui dire adieu à St. Germain. Là, pour dernier préſent, il lui donna ſa cuiraſſe, & lui dit en l'embraſſant : *Tout ce que je peux vous ſouhaiter de mieux, eſt de ne nous jamais revoir.* A peine le roi *Jacques* était-il débarqué en Irlande avec cet appareil, que vingt-trois autres grands vaiſſeaux de guerre, ſous les ordres de *Chateau-Renaud*, & une infinité de navires de tranſport, le ſuivirent. Cette flotte ayant mis en fuite & diſperſé la flotte Anglaiſe qui s'oppoſait à ſon paſſage, débarqua heureuſement, & ayant pris dans ſon retour ſept vaiſſeaux marchands Hollandais, revint à Breſt, victorieuſe de l'Angleterre, & chargée des dépouilles de la Hollande.

Bientôt après, un troiſième ſecours partit encor de Breſt, de Toulon, de Rochefort. Les ports d'Irlande & la mer de la Manche étaient couverts de vaiſſeaux Français. Enfin *Tourville* vice-amiral de France, avec ſoixante-douze grands vaiſſeaux, rencontra une flotte Anglaiſe & Hollandaiſe d'environ ſoixante voiles. On ſe battit pendant dix heures : *Tourville*, *Chateau-Renaud*, *d'Eſtrées*, *Némond*, ſignalèrent leur courage & une habileté qui donnèrent à la France un honneur auquel elle n'était pas accoutumée. Les Anglais & les Hollan-

dais, jufqu'alors maîtres de l'Océan, & de qui les Français avaient appris depuis fi peu de tems à donner des batailles rangées, furent entiérement vaincus. Dix-fept de leurs vaiffeaux brifés & démâtés, allèrent échouer & fe brûler fur les côtes. Le refte alla fe cacher vers la Tamife, ou entre les bancs de la Hollande. Il n'en coûta pas une feule chaloupe aux Français. Alors, ce que *Louis XIV.* fouhaitait depuis vingt années, & ce qui avait paru fi peu vraifemblable, arriva; il eut l'empire de la mer : empire qui fut à la vérité de peu de durée. Les vaiffeaux de guerre ennemis fe cachaient devant fes flottes. *Seignelai*, qui ofait tout, fit venir les galères de Marfeille fur l'Océan. Les côtes d'Angleterre virent des galères pour la première fois. On fit par leur moyen une defcente aifée à Tingmouth. On brûla dans cette baie plus de trente vaiffeaux marchands. Les armateurs de St. Malo & du nouveau port de Dunkerque s'enrichiffaient, eux & l'état, de prifes continuelles. Enfin, pendant près de deux années, on ne connaiffait plus fur les mers que les vaiffeaux Français.

Le roi *Jacques* ne feconda pas en Irlande ces fecours de *Louis XIV.* Il avait avec lui près de fix mille Français & quinze mille Irlandais. Les trois quarts de ce royaume fe déclaraient en fa faveur. Son concurrent *Guillaume* était abfent; cependant il ne profita d'aucun de fes avantages. Sa fortune échoua d'abord devant la petite ville de Londondéri; il la preffa par un fiége opiniâtre, mais mal dirigé pendant quatre mois. Cette ville ne fut défendue que par un prêtre presbytérien nommé *Valker*. Ce prédicant s'était mis à la tête de la milice bourgeoife. Il la menait au prêche & au combat. Il faifait braver aux habitans la famine & la mort. Enfin le prêtre contraignit le roi de lever le fiége.

Cette première difgrace en Irlande fut bientôt fuivie d'un plus grand malheur. *Guillaume* arriva & marcha à lui. La rivière de Boine était entr'eux. *Guillaume* en-

treprend de la franchir à la vue de l'ennemi. Elle était à peine guéable en trois endroits. La cavalerie paſſa à la nage, l'infanterie était dans l'eau juſqu'aux épaules; mais à l'autre bord il fallait encor traverſer un marais ; enſuite on trouvait un terrain eſcarpé, qui formait un retranchement naturel. Le roi *Guillaume* fit paſſer ſon armée en trois endroits, & engagea la bataille. Les Irlandais, que nous avons vu de ſi bons ſoldats en France & en Eſpagne, ont toujours mal combattu chez eux. Il y a des nations, dont l'une ſemble faite pour être ſoumiſe à l'autre. Les Anglais ont toujours eu ſur les Irlandais la ſupériorité du génie, des richeſſes, & des armes. Jamais l'Irlande n'a pu ſecouer le joug de l'Angleterre, depuis qu'un ſimple ſeigneur Anglais la ſubjugua. Les Français combattirent à la journée de la Boine : les Irlandais s'enfuirent. Leur roi *Jacques*, n'ayant paru dans l'engagement ni à la tête des Français ni à la tête des Irlandais, ſe retira le premier. Il avait toujours cependant montré beaucoup de valeur ; mais il y a des occaſions, où l'abattement d'eſprit l'emporte ſur le courage. Le roi *Guillaume*, qui avait eu l'épaule effleurée d'un coup de canon avant la bataille, paſſa pour mort en France. Cette fauſſe nouvelle fut reçue à Paris avec une joie indécente & honteuſe. Quelques magiſtrats ſubalternes encouragèrent lesbourgeois & le peuple à faire des illuminations. On ſonna les cloches. On brûla dans pluſieurs quartiers des figures d'oſier, qui repréſentaient le prince d'Orange, comme on brûle le pape dans Londres. On tira le canon de la Baſtille, non point par ordre du roi, mais par le zèle inconſidéré d'un commandant. On croirait, ſur ces marques d'allégreſſe, & ſur la foi de tant d'écrivains, que cette joie effrénée, à la mort prétendue d'un ennemi ; était l'effet de la crainte extrême qu'il inſpirait. Tous ceux qui ont écrit, & Français & étrangers, on dit, que ces réjouiſſances étaient le plus grand éloge du roi *Guillaume*. Cependant, ſi on

veut faire attention aux circonſtances du tems & à l'eſprit qui régnait alors, on verra bien que la crainte ne produiſit pas ces tranſports de joie. Les bourgeois & le peuple ne ſavent guère craindre un ennemi, que quand il menace leur ville. Loin d'avoir de la terreur au nom de *Guillaume*, le commun des Français avait alors l'injuſtice de le mépriſer. Il avait preſque toujours été battu par les généraux Français. Le vulgaire ignorait combien ce prince avait acquis de véritable gloire, même dans ſes défaites. *Guillaume* vainqueur de *Jacques* en Irlande, ne paraiſſait pas encor aux yeux des Français un ennemi digne de *Louis XIV*. Paris, idolâtre de ſon roi, le croyait réellement invincible. Les réjouiſſances ne furent donc point le fruit de la crainte, mais de la haine. La plupart des Pariſiens, nés ſous le règne de *Louis*, & façonnés au joug deſpotique, regardaient alors un roi comme une divinité, & un uſurpateur comme un ſacrilége. Le petit peuple, qui avait vu *Jacques* aller tous les jours à la meſſe, déteſtait *Guillaume* hérétique. L'image d'un gendre & d'une fille ayant chaſſé leur père, d'un proteſtant régnant à la place d'un catholique, enfin d'un ennemi de *Louis XIV*. tranſportait les Pariſiens d'un eſpèce de fureur ; mais les gens ſages penſaient modérément.

Jacques revint en France, laiſſant ſon rival gagner en Irlande de nouvelles batailles, & s'affermir ſur le trône. Les flottes Françaiſes furent occupées alors à ramener les Français, qui avaient inutilement combattu, & les familles Irlandaiſes catholiques, qui étant très-pauvres dans leur patrie, voulurent aller ſubſiſter en France des libéralités du roi.

Il eſt à croire que la fortune eut peu de part à toute cette révolution, depuis ſon commencement juſqu'à ſa fin. Les caractères de *Guillaume* & de *Jacques* firent tout. Ceux qui aiment voir dans la conduite des hommes les cauſes des événemens, remarqueront, que

le roi *Guillaume* après sa victoire, fit publier un pardon général, & que le roi *Jacques* vaincu, en passant par une petite ville nommée Gallowai, fit pendre quelques citoyens, qui avaient été d'avis de lui fermer les portes. De deux hommes qui se conduisaient ainsi, il était bien aisé de voir qui devait l'emporter.

Il restait à *Jacques* quelques villes en Irlande, entre autres Limerick, où il y avait plus de douze mille soldats. Le roi de France, soutenant toujours la fortune de *Jacques*, fit passer encor trois mille hommes de troupes réglées dans Limerick. Pour surcroît de libéralité, il envoya tout ce qui peut servir aux besoins d'un grand peuple, & à ceux des soldats. Quarante vaisseaux de transport, escortés de douze vaisseaux de guerre, apportèrent tous les secours possibles en hommes, en ustenciles, en équipages; des ingénieurs, des canonniers, des bombardiers, deux cents maçons; des selles, des brides, des housses, pour plus de vingt mille chevaux; des canons avec leurs affuts; des fusils, des pistolets, des épées, pour armer vingt-six mille hommes: des vivres: des habits & jusqu'à vingt-six mille paires de souliers. Limerick assiégée, mais munie de tant de secours, espérait de voir son roi combattre pour sa défense. *Jacques* ne vint point. Limerick se rendit: les vaisseaux Français retournèrent encor vers les côtes d'Irlande & ramenèrent en France environ vingt mille Irlandais, tant soldats que citoyens fugitifs.

Ce qu'il y a peut-être de plus étonnant, c'est que *Louis XIV.* ne se rebuta pas. Il soutenait alors une guerre difficile contre presque toute l'Europe. Cependant il tenta encor de changer la fortune de *Jacques*, par une entreprise décisive, & de faire une descente en Angleterre avec vingt mille hommes. Ils étaient assemblés entre Cherbourg & la Hogue. Plus de trois cents navires de transport étaient prêts à Brest. *Tourville*, avec quarante-quatre grands vaisseaux de guerre, les

attendait aux côtes de Normandie. *D'Eſtrées* arrivait du port de Toulon avec trente autres vaiſſeaux. S'il y a des malheurs cauſés par la mauvaiſe conduite, il en eſt qu'on ne peut imputer qu'à la fortune. Le vent d'abord favorable à l'eſcadre de *d'Eſtrées*, changea ; il ne put joindre *Tourville.* Ses quarante-quatre vaiſſeaux furent attaqués par les flottes d'Angleterre & de Hollande, fortes de près de cent voiles. La ſupériorité du nombre l'emporta. Les Français cédèrent, après un combat de dix heures. *Ruſſel* amiral Anglais les pourſuivit deux jours. Quatorze grands vaiſſeaux, dont deux portaient cent-quatre pièces de canon, échouèrent ſur la côte, & les capitaines y firent mettre le feu, pour ne les pas laiſſer brûler par les ennemis. Le roi *Jacques*, qui du rivage avait vu ce déſaſtre, perdit toutes ſes eſpérances.

Ce fut le premier échec que reçut ſur la mer la puiſſance de *Louis XIV. Seignelai*, qui après *Colbert* ſon père avait perfectionné la marine, était mort à la fin de 1690. *Pontchartrain*, élevé de la première préſidence de Bretagne à l'emploi de ſecretaire d'état de la marine, ne la laiſſa point périr. Le même eſprit régnait toujours dans le gouvernement. La France eut, dès l'année qui ſuivit la diſgrace de la Hogue, des flottes auſſi nombreuſes qu'elle en avait eu déjà ; car *Tourville* ſe trouva à la tête de ſoixante vaiſſeaux de ligne, & *d'Eſtrées* en avait trente, ſans compter ceux qui étaient dans les ports ; & même quatre ans après, le roi fit encor un armement plus conſidérable que tous les précédens, pour conduire *Jacques* en Angleterre à la tête de vingt mille Français : mais cette flotte ne fit que ſe montrer ; les meſures du parti de *Jacques* ayant été auſſi mal concertées à Londres, que celles de ſon protecteur avaient été bien priſes en France.

Il ne reſta de reſſource au parti du roi détrôné, que dans quelques conſpirations contre la vie de ſon rival. Ceux qui les tramèrent, périrent preſque tous du der-

nier ſupplice ; & il eſt à croire, que quand même elles euſſent réuſſi, il n'eût jamais recouvré ſon royaume. Il paſſa le reſte de ſes jours à St. Germain, où il vécut des bienfaits de *Louis* & d'une penſion de ſoixante-dix mille francs, qu'il eut la faibleſſe de recevoir en ſecret de ſa fille *Marie*, par laquelle il avait été détrôné. Il mourut en 1700 à St. Germain. Quelques jéſuites Irlandais prétendirent, qu'il ſe faiſait des miracles à ſon tombeau. (1) On parla même, de faire canoniſer à Rome, après ſa mort, ce roi que Rome avait abandonné pendant ſa vie.

Peu de princes furent plus malheureux que lui ; & il n'y a aucun exemple dans l'hiſtoire, d'une maiſon ſi longtems infortunée. Le premier des rois d'Ecoſſe ſes aïeux, qui eut le nom de *Jacques*, après avoir été dix-huit ans priſonnier en Angleterre, mourut aſſaſſiné avec ſa femme, par la main de ſes ſujets. *Jacques II.* ſon fils, fut tué à vingt-neuf ans en combattant contre les Anglais. *Jacques III.* mis en priſon par ſon peuple, fut tué enſuite par les révoltés dans une bataille. *Jacques IV.* périt dans un combat qu'il perdit. *Marie Stuart* ſa petite-fille, chaſſée de ſon trône, fugitive en Angleterre, ayant langui dix-huit ans en priſon, ſe vit condamnée à mort par des juges Anglais, & eut la tête tranchée. *Charles I.* petit-fils de *Marie*, roi d'Ecoſſe & d'Angleterre, vendu par les Ecoſſais & jugé à mort par les Anglais, mourut ſur un échafaut dans la place publique. *Jacques* ſon fils, ſeptième du nom & deuxième en Angleterre, dont il eſt ici queſtion, fut chaſſé de ſes trois royaumes ; & pour comble de malheur, on conteſta à ſon fils juſqu'à ſa naiſſance. Ce fils ne tenta de remonter ſur le trône de ſes pères, que pour faire périr ſes amis par des bourreaux ; & nous avons vu le prince *Charles-Edouard*, réuniſſant en vain les vertus de ſes pères & le courage du roi *Jean Sobieski* ſon aïeul maternel, exécuter les exploits & eſſuyer

(1) On a pouſſé le ridicule juſqu'à dire que ſes reliques avaient guéri un évêque d'Autun de la fiſtule.

essuyer les malheurs les plus incroyables. Si quelque chose justifie ceux qui croient une fatalité à laquelle rien ne peut se soustraire, c'est cette suite continuelle de malheurs, qui a persécuté la maison de *Stuart* pendant plus de trois cents années.



CHAPITRE SEIZIEME.

De ce qui se passait dans le continent, tandis que GUILLAUME *III. envahissait l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande, jusqu'en 1697. Nouvel embrasement du Palatinat : victoires des maréchaux de* Catinat *& de* Luxembourg, *&c.*

N'AYANT pas voulu rompre le fil des affaires d'Angleterre, je me ramène à ce qui se passait dans le continent.

Le roi, en formant ainsi une puissance maritime, telle qu'aucun état n'en a jamais eu de supérieure, avait à combattre l'empereur & l'Empire, l'Espagne, les deux puissances maritimes l'Angleterre & la Hollande, devenues toutes deux plus terribles sous un seul chef; la Savoie & presque toute l'Italie. Un seul de ces ennemis, tel que l'Anglais & l'Espagnol, avait suffi autrefois pour désoler la France; & tous ensemble ne purent alors l'entamer. *Louis XIV.* eut presque toujours cinq corps d'armée dans le cours de cette guerre, quelquefois six, jamais moins de quatre. Les armées en Allemagne & en Flandre se montèrent plus d'une fois à cent mille combattans. Les places frontières ne furent pas cependant dégarnies. Le roi avait quatre cent cinquante mille hommes en armes, en comptant les troupes de la marine. L'empire Turc, si puissant

en Europe, en Aſie & en Afrique, n'en a jamais eu autant, & l'empire Romain n'en eut jamais davantage, & n'eut en aucun tems autant de guerres à ſoutenir à la fois. Ceux qui blâmaient *Louis XIV.* de s'être fait tant d'ennemis, l'admiraient d'avoir pris tant de meſures pour s'en défendre, & même pour les prévenir.

Ils n'étaient encor ni entiérement déclarés, ni tous réunis : le prince d'Orange n'était pas encor ſorti du Texel, pour aller chaſſer le roi ſon beau-père, & déjà la France avait des armées ſur les frontières de la Hollande & ſur le Rhin. Le roi avait envoyé en Allemagne, à la tête d'une armée de cent mille hommes, ſon fils le dauphin, qu'on nommait *Monſeigneur* : prince doux dans ſes mœurs, modeſte dans ſa conduite, qui paraiſſait tenir en tout de ſa mère. Il était âgé de vingt-ſept ans. C'était pour la première fois qu'on lui confiait un commandement, après s'être bien aſſuré, par ſon caractère, qu'il n'en abuſerait pas. Le roi lui dit publiquement à ſon départ : *Mon fils, en vous envoyant commander mes armées, je vous donne les occaſions de faire connaître votre mérite : allez le montrer à toute l'Europe, afin que quand je viendrai à mourir, on ne s'apperçoive pas que le roi ſoit mort.*

Ce prince eut une commiſſion ſpéciale pour commander, comme s'il eût été ſimplement l'un des généraux que le roi eût choiſi. Son père lui écrivait ; *A mon fils le dauphin, mon lieutenant-général, commandant mes armées en Allemagne.*

On avait tout prévu & tout diſpoſé, pour que le fils de *Louis XIV.* contribuant à cette expédition de ſon nom & de ſa préſence, ne reçût pas un affront. Le maréchal de *Duras*, commandait réellement l'armée. *Boufflers* avait un corps de troupes en-deçà du Rhin ; le maréchal d'*Humières*, un autre vers Cologne, pour obſerver les ennemis. Heidelberg, Mayence, étaient pris. Le ſiége de Philipsbourg, préalable toujours né-

ceſſaire quand la France fait la guerre à l'Allemagne, était commencé. *Vauban* conduiſait le ſiége. Tous les détails qui n'étaient point de ſon reſſort, roulaient ſur *Catinat,* alors lieutenant-général, homme capable de tout, & fait pour tous les emplois. *Monſeigneur* arriva, après ſix jours de tranchée ouverte. Il imitait la conduite de ſon père; s'expoſant autant qu'il le fallait, jamais en téméraire; affable à tout le monde, libéral envers les ſoldats. Le roi goûtait une joie pure, d'avoir un fils qui l'imitait ſans l'effacer, & qui ſe faiſait aimer de tout le monde, ſans ſe faire craindre de ſon père.

Philipsbourg fut pris en dix-neuf jours: on prit Manheim en trois jours; Franckendal en deux: Spire, Trèves, Vorms & Oppenheim ſe rendirent, dès que les Français furent à leurs portes.

Le roi avait réſolu de faire un déſert du Palatinat, dès que ces villes feraient priſes. Il avait la vue d'empêcher les ennemis d'y ſubſiſter, plus que celle de ſe venger de l'électeur Palatin, qui n'avait d'autre crime que d'avoir fait ſon devoir, en s'uniſſant au reſte de l'Allemagne contre la France. Il vint à l'armée un ordre de *Louis* ſigné *Louvois*, de tout réduire en cendres. Les généraux Français, qui ne pouvaient qu'obéir, firent donc ſignifier dans le cœur de l'hiver, aux citoyens de toutes ces villes ſi floriſſantes & ſi bien réparées, aux habitans des villages, aux maîtres de plus de cinquante châteaux, qu'il fallait quitter leurs demeures, & qu'on allait les détruire par le fer & par les flammes. Hommes, femmes, vieillards, enfans, ſortirent en hâte. Une partie fut errante dans les campagnes: une autre ſe refugia dans les pays voiſins; pendant que le ſoldat, qui paſſe toujours les ordres de rigueur, & qui n'exécute jamais ceux de clémence, brûlait & ſaccageait leur patrie. On commença par Manheim & par Heidelberg, ſéjour des électeurs: leurs palais furent détruits, comme les maiſons des citoyens; leurs tombeaux furent ouverts par

la rapacité du ſoldat, qui croyait y trouver des tréſors; leurs cendres furent diſperſées. C'était pour la ſeconde fois, que ce beau pays était déſolé ſous *Louis XIV*. mais les flammes dont *Turenne* avait brûlé deux villes & vingt villages du Palatinat, n'étaient que des étincelles en comparaiſon de ce dernier incendie. L'Europe en eut horreur. Les officiers, qui l'exécutèrent, étaient honteux d'être les inſtrumens de ces duretés. On les rejetait ſur le marquis de *Louvois*, devenu plus inhumain par cet endurciſſement de cœur que produit un long miniſtère. Il avait en effet donné ces conſeils; mais *Louis* avait été le maître de ne les pas ſuivre. Si le roi avait été témoin de ce ſpectacle, il aurait lui-même éteint les flammes. Il ſigna, du fond de ſon palais de Verſailles & au milieu des plaiſirs, la deſtruction de tout un pays, parce qu'il ne voyait dans cet ordre que ſon pouvoir & le malheureux droit de la guerre; mais de plus près, il n'en eût vu que l'horreur. Les nations, qui juſques-là n'avaient blâmé que ſon ambition en l'admirant, crièrent alors contre ſa dureté, & blâmèrent même ſa politique. Car ſi les ennemis avaient pénétré dans ſes états, comme lui chez les ennemis, ils euſſent mis ſes villes en cendres.

Ce danger était à craindre: *Louis*, en couvrant ſes frontières de cent mille ſoldats, avait appris à l'Allemagne à faire de pareils efforts. Cette contrée, plus peuplée que la France, peut auſſi fournir de plus grandes armées. On les lève, on les aſſemble, on les paie plus difficilement: elles paraiſſent plus tard en campagne; mais la diſcipline, la patience dans les fatigues, les rendent ſur la fin d'une campagne, auſſi redoutables que les Français le ſont au commencement. Le duc de Lorraine *Charles V*. les commandait. Ce prince toujours dépouillé de ſon état par *Louis XIV*. ne pouvant y rentrer, avait conſervé l'empire à l'empereur *Léopold*: il l'avait rendu vainqueur des Turcs & des Hongrois.

Il vint, avec l'électeur de Brandebourg, balancer la fortune du roi de France. Il reprit Bonn & Mayence, très-mal fortifiées, mais défendues d'une manière qui fut regardée comme un modèle de défense de places; Bonn ne se rendit qu'au bout de trois mois & demi de siége, après que le baron d'*Asfeld*, qui y commandait, eut été blessé à mort dans un assaut général.

Le marquis d'*Uxelles*, depuis maréchal de France, l'un des hommes les plus sages & les plus prévoyans, fit, pour défendre Mayence, des dispositions si bien entendues, que sa garnison n'était presque point fatiguée en servant beaucoup. Outre les soins qu'il eut au-dedans, il fit vingt-une sortie sur les ennemis, & leur tua plus de cinq mille hommes. Il fit même quelquefois deux sorties en plein jour, enfin il fallut se rendre faute de poudre, au bout de sept semaines. Cette défense mérite place dans l'histoire, & par elle-même & par la manière dont elle fut reçue dans le public. Paris, cette ville immense pleine d'un peuple oisif qui veut juger de tout, & qui a tant d'oreilles & tant de langues avec si peu d'yeux, regarda d'*Uxelles* comme un homme timide & sans jugement. Cet homme, à qui tous les bons officiers donnaient de justes éloges, étant au retour de la campagne à la comédie sur le théatre, reçut des huées du public : on lui cria, *Mayence*. Il fut obligé de se retirer, non sans mépriser, avec les gens sages, un peuple si mauvais estimateur du mérite, dont cependant on ambitionne les louanges.

Environ ce tems-là, le maréchal d'*Humières* fut battu à Valcour sur la Sambre aux Pays-Bas, par le prince de *Valdeck*; mais cet échec, qui fit tort à sa réputation, en fit peu aux armes de la France. *Louvois*, dont il était la créature & l'ami, fut obligé de lui ôter le commandement de cette armée. Il fallait le remplacer.

Le roi choisit le maréchal de *Luxembourg* malgré son ministre qui le haïssait comme il avait haï Turenne. *Je vous*

promets, lui dit le roi, *que j'aurai ſoin que Louvois aille droit. Je l'obligerai de ſacrifier au bien de mon* (1) *ſervice la haine qu'il a pour vous : vous n'écrirez qu'à moi, vos lettres ne paſſeront point par lui. Luxembourg* commanda donc en Flandre, & *Catinat* en Italie. On ſe défendit bien en Allemagne ſous le maréchal de *Lorges*. Le duc de *Noailles*, avait quelques ſuccès en Catalogne; mais en Flandre ſous *Luxembourg*, & en Italie ſous *Catinat*, ce ne fut qu'une ſuite continuelle de victoires. Ces deux généraux, étaient alors les plus eſtimés en Europe.

Le maréchal duc de *Luxembourg*, avait dans le caractère des traits du grand *Condé*, dont il était l'élève; un génie ardent, une exécution prompte, un coup d'œil juſte, un eſprit avide de connaiſſances, mais vaſte & peu réglé : plongé dans les intrigues des femmes; toujours amoureux, & même ſouvent aimé, quoique contrefait & d'un viſage peu agréable, ayant plus de qualités d'un héros que d'un ſage. (2)

(3) *Catinat* avait dans l'eſprit une application & une égalité, qui le rendaient capable de tout, ſans qu'il ſe piquât jamais de rien. Il eût été bon miniſtre, bon chancelier, comme bon général. Il avait commencé par être avocat, & avait quitté cette profeſſion à vingt-trois ans, pour avoir perdu une cauſe qui était juſte. Il prit le parti des armes, & fut d'abord enſeigne aux gardes-françaiſes. En 1667 il fit aux yeux du roi, à l'attaque de la contreſcarpe de Lille, une action qui demandait de la tête & du courage. Le roi la remarqua, & ce fut le commencement de ſa fortune. Il s'éleva par

(1) Mémoires du maréchal de *Luxembourg*.

(2) Voyez les anecdotes à l'article de la *chambre ardente*.

(3) On voit par les lettres de madame de *Maintenon*, qu'elle n'aimait pas le maréchal de *Catinat*. Elle n'eſpère rien de lui; elle appelle ſa modeſtie *orgueil*. Il paraît que le peu de connaiſſance qu'avait cette dame des affaires & des hommes, & les mauvais choix qu'elle fit, contribuèrent depuis aux malheurs de la France.

degrés, ſans aucune brigue, philoſophe au milieu de la grandeur & de la guerre, les deux plus grands écueils de la modération; libre de tous préjugés, & n'ayant point l'affectation de paraître trop les mépriſer. La galanterie & le métier de courtiſan furent ignorés de lui; il en cultiva plus l'amitié, & en fut plus honnête homme. Il vécut, auſſi ennemi de l'intérêt que du faſte; philoſophe en tout, à ſa mort comme dans ſa vie.

Catinat commandait alors en Italie. Il avait en tête le duc de Savoie, *Victor-Amédée*, prince alors ſage, politique, & encor plus malheureux; guerrier plein de courage, conduiſant lui-même ſes armées, s'expoſant en ſoldat, entendant, auſſi-bien que perſonne, cette guerre de chicane qui ſe fait ſur des terrains coupés & montagneux, tels que ſon pays; actif, vigilant, aimant l'ordre, mais faiſant des fautes & comme prince & comme général. Il en fit une, à ce qu'on prétend, en diſpoſant mal ſon armée devant celle de *Catinat*. Le général Français en profita, & gagna une pleine victoire à la vue de Saluces, auprès de l'abbaye de Stafarde, dont cette bataille a eu le nom. Lorſqu'il y a beaucoup de morts d'un côté & preſque point de l'autre, c'eſt une preuve inconteſtable que l'armée battue était dans un terrain où elle devait être néceſſairement accablée. L'armée Françaiſe n'eut que trois cents hommes de tués, celle des alliés, commandée par le duc de Savoie, en eut quatre mille. Après cette bataille, toute la Savoie, excepté Montmélian, fut ſoumiſe au roi. *Catinat* paſſe dans le Piémont, force les lignes des ennemis retranchés près de Suze, prend Suze, Ville-Franche, Montalban, Nice réputée imprenable, Veillane, Carmagnole, & revient enfin à Montmélian, dont il ſe rend maître par un ſiége opiniâtre.

Après tant de ſuccès, le miniſtère diminua l'armée qu'il commandait; & le duc de Savoie augmenta la ſienne. *Catinat*, moins fort que l'ennemi vaincu, fut

long-tems ſur la défenſive ; mais enfin, ayant reçu des renforts, il deſcendit des Alpes vers la Marſaille, & là il gagna une ſeconde bataille rangée, d'autant plus glorieuſe, que le prince *Eugène de Savoie* était un des généraux ennemis.

A l'autre bout de la France, vers les Pays-Bas, le maréchal de *Luxembourg* gagnait la bataille de Fleurus ; & de l'aveu de tous les officiers, cette victoire était due à la ſupériorité de génie que le général Français avait ſur le prince de *Valdeck*, alors général de l'armée des alliés. Huit mille priſonniers, ſix mille morts, deux cents drapeaux ou étendards, le canon, les bagages, la fuite des ennemis, furent les marques de la victoire.

Le roi *Guillaume*, victorieux de ſon beau-père, venait de repaſſer la mer. Ce génie fécond en reſſources, tirait plus d'avantage d'une défaite de ſon parti, que ſouvent les Français n'en tiraient de leurs victoires. Il lui fallait employer les intrigues, les négociations, pour avoir des troupes & de l'argent, contre un roi qui n'avait qu'à dire, *Je veux*. Cependant après la défaite de Fleurus, il vint oppoſer au maréchal de *Luxembourg* une armée auſſi forte que la Françaiſe.

Elles étaient compoſées chacune d'environ quatre-vingt mille hommes : mais Mons était déjà inveſti par le maréchal de *Luxembourg* ; & le roi *Guillaume* ne croyait pas les troupes Françaiſes ſorties de leurs quartiers. *Louis XIV.* vint au ſiége. Il entra dans la ville au bout de neuf jours de tranchée ouverte, en préſence de l'armée ennemie. Auſſi-tôt il reprit le chemin de Verſailles, & il laiſſa *Luxembourg* diſputer le terrain, pendant toute la campagne, qui finit par le combat de Leuze, action très-ſingulière, où vingt-huit eſcadrons de la maiſon du roi & de la gendarmerie, défirent ſoixante-quinze eſcadrons de l'armée ennemie.

Le roi reparut encor au ſiége de Namur, la plus

forte place des Pays-Bas, par ſa ſituation au confluent de la Sambre & de la Meuſe, & par une citadelle bâtie ſur des rochers. Il prit la ville en huit jours, & les châteaux en vingt-deux, pendant que le duc de *Luxembourg* empêchait le roi *Guillaume* de paſſer la Méhaigne à la tête de quatre-vingt mille hommes, & de venir faire lever le ſiége. *Louis* retourna encor à Verſailles après cette conquête; & *Luxembourg* tint encor tête à toutes les forces des ennemis. Ce fut alors que ſe donna la bataille de Steinkerque, célèbre par l'artifice & la valeur. Un eſpion, que le général Français avait auprès du roi *Guillaume*, eſt découvert. On le force, avant de le faire mourir, d'écrire un faux avis au maréchal de *Luxembourg*. Sur ce faux avis, *Luxembourg* prend avec raiſon des meſures, qui le devaient faire battre. Son armée endormie eſt attaquée à la pointe du jour : une brigade eſt déjà miſe en fuite, & le général le ſait à peine. Sans un excès de diligence & de bravoure, tout était perdu.

Ce n'était pas aſſez d'être grand général, pour n'être pas mis en déroute : il fallait avoir des troupes aguerries, capables de ſe rallier ; des officiers généraux, aſſez habiles pour rétablir le déſordre, & qui euſſent la bonne volonté de le faire; car un ſeul officier ſupérieur, qui eût voulu profiter de la confuſion pour faire battre ſon général, le pouvait aiſément ſans ſe compromettre.

Luxembourg était malade; circonſtance funeſte, dans un moment qui demande une activité nouvelle : le danger lui rendit ſes forces : il fallait des prodiges pour n'être pas vaincu, & il en fit. Changer de terrain, donner un champ de bataille à ſon armée qui n'en avait point, rétablir la droite toute en déſordre, rallier trois fois ſes troupes, charger trois fois à la tête de la maiſon du roi, fut l'ouvrage de moins de deux heures. Il avait dans ſon armée *Philippe* duc d'Orléans, alors duc de Chartres, depuis régent du royaume, petit-fils de

France, qui n'avait pas alors quinze ans. Il ne pouvait être utile pour un coup décifif; mais c'était beaucoup pour animer les foldats, qu'un petit-fils de France encor enfant; chargeant avec la maifon du roi, bleffé dans le combat, & revenant encor à la charge malgré fa bleffure.

Un petit-fils & un petit neveu du grand *Condé*, fervaient tous deux de lieutenans-généraux : l'un était *Louis de Bourbon*, nommé *monfieur le duc*; l'autre, *François-Louis* prince de *Conti*; rivaux de courage, d'efprit, d'ambition, de réputation; monfieur le duc, d'un naturel plus auftère, ayant peut-être des qualités plus folides, & le prince de *Conti* de plus brillantes. Appellés tous deux par la voix publique au commandement des armées, ils defiraient paffionnément cette gloire; mais ils n'y parvinrent jamais, parce que *Louis*, qui connaiffait leur ambition, comme leur mérite, fe fouvenait toujours que le prince de *Condé* lui avait fait la guerre.

Le prince de *Conti* fut le premier qui rétablit le défordre, ralliant des brigades, en en faifant avancer d'autres. Monfieur le duc faifait la même manœuvre, fans avoir befoin d'émulation. Le duc de *Vendôme*, petit-fils de *Henri IV*. était auffi lieutenant-général dans cette armée. Il fervait depuis l'âge de douze ans; & quoiqu'il en eût alors quarante, il n'avait pas encor commandé en chef. Son frère le grand-prieur était auprès de lui.

Il fallut que tous ces princes fe miffent à la tête de la maifon du roi, avec le duc de *Choifeul*, pour chaffer un corps d'Anglais, qui gardait un pofte avantageux, dont le fuccès de la bataille dépendait. La maifon du roi & les Anglais étaient les meilleures troupes qui fuffent dans le monde. Le carnage fut grand. Les Français, encouragés par cette foule de princes & de jeunes feigneurs qui combattaient autour du général,

l'emportèrent enfin. Le régiment de Champagne défit les gardes Anglaises du roi *Guillaume*; & quand les Anglais furent vaincus, il fallut que le reste cédât.

Boufflers, depuis maréchal de France, accourait dans ce moment même de quelques lieues du champ de bataille, avec des dragons, & acheva la victoire. Le roi *Guillaume*, ayant perdu environ sept mille hommes, se retira avec autant d'ordre qu'il avait attaqué; & toujours vaincu, mais toujours à craindre, il tint encor la campagne. La victoire, due à la valeur de tous ces jeunes princes & de la plus florissante noblesse du royaume, fit à la cour, à Paris & dans les provinces, un effet qu'aucune bataille gagnée n'avait fait encor.

Monsieur le duc, le prince de *Conti*, messieurs de *Vendôme* & leurs amis, trouvaient, en s'en retournant, les chemins bordés de peuples. Les acclamations & la joie allaient jusqu'à la démence. Toutes les femmes s'empressaient d'attirer leurs regards. Les hommes portaient alors des cravates de dentelle, qu'on arrangeait avec assez de peine & de tems. Les princes s'étant habillés avec précipitation pour le combat, avaient passé négligemment ces cravates autour du cou: les femmes portèrent des ornemens faits sur ce modèle; on les appella des *Steinkerques*. Toutes les bijouteries nouvelles étaient à la *Steinkerque*. Un jeune homme, qui s'était trouvé à cette bataille, était regardé avec empressement. Le peuple s'attroupait par-tout autour des princes; on les aimait d'autant plus, que leur faveur à la cour n'était pas égale à leur gloire.

Ce fut à cette bataille qu'on perdit le jeune prince de *Turenne*, neveu du héros tué en Allemagne, il donnait déjà des espérances d'égaler son oncle. Ses graces & son esprit l'avaient rendu cher à la ville, à la cour & à l'armée.

Le général en rendant compte au roi de cette ba-

taille mémorable, ne daigna pas ſeulement l'inſtruire qu'il était malade quand il fut attaqué.

Le même général, avec les mêmes princes & ces mêmes troupes ſurpriſes & victorieuſes à Steinkerque, alla ſurprendre la campagne ſuivante, le roi *Guillaume* par une marche de ſept lieues, & l'atteignit à Nervinde. Nervinde eſt un village près de la Guette, à quelques lieues de Bruxelles. *Guillaume* eut le tems de ſe retrancher la nuit & de ſe mettre en bataille. On l'attaque à la pointe du jour, on le trouve à la tête du régiment de *Ruvigni*, tout compoſé de gentilshommes Français que la fatale révocation de l'édit de Nantes & les dragonades avaient forcés de quitter & de haïr leur patrie. Ils ſe vengeaient ſur elle des intrigues du jéſuite *La Chaiſe* & des cruautés de *Louvois*. *Guillaume* ſuivi d'une troupe ſi animée renverſa d'abord les eſcadrons qui ſe préſentèrent contre lui. Mais enfin il fut renverſé lui-même ſous ſon cheval tué. Il ſe releva, & continua le combat avec les efforts les plus obſtinés.

Luxembourg entra deux fois l'épée à la main dans le village de Nervinde. Le duc de *Villeroi* fut le premier qui ſauta dans les retranchemens des ennemis. Deux fois le village fut emporté & repris.

Ce fut encor à Nervinde que ce même *Philippe* duc de Chartres ſe montra digne petit-fils de *Henri IV*. Il chargeait pour la troiſième fois à la tête d'un eſcadron. Cette troupe étant repouſſée, il ſe trouva dans un terrain creux environné de tous côtés d'hommes & de chevaux tués ou bleſſés. Un eſcadron ennemi s'avance à lui, lui crie de ſe rendre ; on le ſaiſit, il ſe défend ſeul, il bleſſe l'officier qui le tenait priſonnier, il s'en débarraſſe. On revole à lui dans le moment, & on le dégage. Le prince de *Condé* qu'on nommait *monſieur le duc*, le prince de *Conti* ſon émule, qui s'étaient tant ſignalés à Steinkerque, combattaient de même à Nervinde pour leur vie comme pour leur gloire, & furent

obligés de tuer des ennemis de leur main, ce qui n'arrive aujourd'hui presque jamais anx officiers généraux, depuis que le feu décide de tout dans les batailles.

Le maréchal de *Luxembourg* se signala & s'exposa plus que jamais : son fils le duc de *Montmorenci* se mit au-devant de lui lorsqu'on le tirait, & reçut le coup porté à son père. Enfin le général & les princes reprirent le village une troisième fois & la bataille fut gagnée.

Peu de journées furent plus meurtrières. Il y eut environ vingt mille morts, douze mille du côté des alliés, & huit de celui des Français. C'est à cette occasion qu'on disait qu'il fallait chanter plus de *De profondis* que de *Te Deum.*

Si quelque chose pouvait consoler des horreurs attachées à la guerre, ce serait ce que dit le comte de *Salm* blessé & prisonnier dans Tirlemont. Le maréchal de *Luxembourg* lui rendait des soins assidus : Quelle nation êtes-vous ? lui dit ce prince : il n'y a point d'ennemis plus à craindre dans une bataille, ni de plus généreux amis après la victoire.

Toutes ces batailles produisaient beaucoup de gloire, mais peu de grands avantages. Les alliés, battus à Fleurus, à Steinkerque, à Nervinde, ne l'avaient jamais été d'une manière complette. Le roi *Guillaume* fit toujours de belles retraites ; & quinze jours après une bataille, il eût fallu lui en livrer une autre, pour être le maître de la campagne. La cathédrale de Paris était remplie des drapeaux ennemis. Le prince de *Conti* appellait le maréchal de *Luxembourg*, *le tapissier de Notre-Dame.* On ne parlait que de victoires. Cependant *Louis XIV.* avait autrefois conquis la moitié de la Hollande & de la Flandre, toute la Franche-Comté, sans donner un seul combat ; & maintenant, après les plus grands efforts & les victoires les plus sanglantes, on ne pouvait entamer les Provinces-Unies : on ne pouvait même faire le siége de Bruxelles.

Le maréchal de *Lorges* avait auſſi, de ſon côté, gagné un grand combat près de Spirebach : il avait même pris le vieux duc de Virtemberg : il avait pénétré dans ſon pays ; mais après l'avoir envahi par une victoire, il avait été contraint d'en ſortir. *Monſeigneur* vint prendre une ſeconde fois & ſaccager Heidelberg, que les ennemis avaient repris ; & enſuite il fallut ſe tenir ſur la défenſive contre les Impériaux.

Le maréchal de *Catinat* ne put, après ſa victoire de Stafarde & la conquête de la Savoie, garantir le Dauphiné d'une irruption de ce même duc de Savoie ; ni après ſa victoire de la Marſaille, ſauver l'importante ville de Caſal.

En Eſpagne, le maréchal de *Noailles* gagna auſſi une bataille ſur le bord du Ter. Il prit Gironne & quelques petites places : mais il n'avait qu'une armée faible ; & il fut obligé après ſa victoire, de ſe retirer devant Barcelone. Les Français, vainqueurs de tous côtés & affaiblis par leurs ſuccès, combattaient dans les alliés une hydre toujours renaiſſante. Il commençait à devenir difficile en France de faire des recrues, encor plus de trouver de l'argent. La rigueur de la ſaiſon, qui détruiſit les biens de la terre en ce tems, apporta la famine. On périſſait de misère, au bruit des *Te Deum* & parmi les réjouiſſances. Cet eſprit de confiance & de ſupériorité, l'ame des troupes Françaiſes, diminuait déjà un peu. *Louis XIV.* ceſſa de paraître à leur tête. *Louvois* était mort; on était très-mécontent de *Barbeſieux* ſon fils. Enfin la mort du maréchal de *Luxembourg*, ſous qui les ſoldats ſe croyaient invincibles, ſembla mettre un terme à la ſuite rapide des victoires de la France.

L'art de bombarder les villes maritimes avec des vaiſſeaux, retomba alors ſur ſes inventeurs. Ce n'eſt pas que la machine infernale, avec laquelle les Anglais voulurent brûler St. Malo, & qui échoua ſans faire d'effet,

dût son origine à l'industrie des Français. Il y avait déjà long-tems qu'on avait hasardé de pareilles machines en Europe. C'était l'art de faire partir les bombes, aussi justes d'une assiette mouvante que d'un terrain solide, que les Français avaient inventé; & ce fut par cet art, que Dieppe, le Havre-de-Grace, St. Malo, Dunkerque & Calais, furent bombardés par les flottes Anglaises. Dieppe, dont on peut approcher plus facilement, fut la seule qui souffrit un véritable dommage. Cette ville, agréable aujourd'hui par ses maisons régulières, & qui doit ses embellissemens à son malheur, fut presque toute réduite en cendres. Vingt maisons seulement au Havre-de-Grace furent écrasées & brûlées par les bombes; mais les fortifications du port furent renversées. C'est en ce sens, que la médaille frappée en Hollande est vraie, quoique tant d'auteurs Français se soient récriés sur sa fausseté. On lit dans l'exergue en latin: *le port du Havre brûlé & renversé, &c.* Cette inscription ne dit pas que la ville fut consumée, ce qui eût été faux; mais qu'on avait brûlé le port, ce qui était vrai.

Quelque tems après, la conquête de Namur fut perdue. On avait en France prodigué (1) des éloges à *Louis XIV.* pour l'avoir prise, & des railleries & des satires indécentes contre le roi *Guillaume*, pour ne l'avoir pu secourir avec une armée de quatre-vingt mille hommes. *Guillaume* s'en rendit maître, de la même manière qu'il l'avait vu prendre. Il l'attaqua, aux yeux d'une armée encor plus forte que n'avait été la sienne quand *Louis XIV.* l'assiégea. Il y trouva de nouvelles fortifications, que *Vauban* avait faites. La garnison Française qui la défendit, était une armée; car dans le tems qu'il en forma l'investissement, le maré-

(1) Voyez l'ode de *Boileau*, & le fragment historique de *Racine*. L'expérience, dit *Racine*, avait fait connaître au prince d'Orange combien il était inutile de s'opposer à un dessein que le roi conduisait lui-même.

chal de *Boufflers* se jeta dans la place avec sept régimens de dragons. Ainsi Namur était défendue par seize mille hommes, & prête à tout moment d'être secourue par près de cent mille.

Le maréchal de *Boufflers* était un homme de beaucoup de mérite, un général actif & appliqué, un bon citoyen, ne songeant qu'au bien du service, ne ménageant pas plus ses soins que sa vie. Les mémoires du marquis de *Feuquières* lui reprochent plusieurs fautes, dans la défense de la place & de la citadelle; il lui en reproche encor dans la défense de Lille, qui lui a fait tant d'honneur. Ceux qui ont écrit l'histoire de *Louis XIV.* ont copié servilement le marquis de *Feuquières* pour la guerre, ainsi que l'abbé de *Choisi* pour les anecdotes. Il ne pouvait pas savoir que *Feuquières*, d'ailleurs excellent officier & connaissant la guerre par principes & par expérience, était un esprit non moins chagrin qu'éclairé, l'*Aristarque* des généraux, & quelquefois le *Zoïle*. Il altère des faits, pour avoir le plaisir de censurer des fautes. Il se plaignait de tout le monde, & tout le monde se plaignait de lui. On disait qu'il était le plus brave homme de l'Europe, parce qu'il dormait au milieu de cent mille de ses ennemis. Sa capacité n'ayant pas été récompensée par le bâton de maréchal de France, il employa trop, contre ceux qui servaient l'état, des lumières qui eussent été très-utiles, s'il eût eu l'esprit aussi conciliant que pénétrant, appliqué & hardi.

Il reprocha au maréchal de *Villeroi*, plus de fautes & de plus essentielles, qu'à *Boufflers*. *Villeroi*, à la tête d'environ quatre vingt mille hommes, devait secourir Namur; mais quand même les maréchaux de *Villeroi* & de *Boufflers* eussent fait généralement tout ce qui se pouvait faire) ce qui est bien rare), il fallait par la situation du terrain, que Namur ne fût point secourue, & se rendît tôt ou tard. Les bords de la Méhaigne, couverts d'une armée d'observation qui avait arrêté les

secours

ſecours du roi *Guillaume*, arrêtèrent alors néceſſairement ceux du maréchal de *Villeroi*.

Le maréchal de *Boufflers*, le comte de *Guiſcard*, gouverneur de la ville, le comte de *Laumond du Châtelet*, commandant de l'infanterie, tous les officiers & les ſoldats, défendirent la ville avec une opiniâtreté & une bravoure admirable, mais qui ne recula pas la priſe de deux jours. Quand une ville eſt aſſiégée par une armée ſupérieure, que les travaux ſont bien conduits, & que la ſaiſon eſt favorable, on ſait à-peu-près en combien de tems elle ſera priſe, quelque vigoureuſe que la défenſe puiſſe être. Le roi *Guillaume* ſe rendit maître de la ville & de la citadelle, qui lui coûtèrent plus de tems qu'à *Louis XIV*.

Le roi, pendant qu'il perdait Namur, fit bombarder Bruxelles : vengeance inutile qu'il prenait ſur le roi d'Eſpagne, de ſes villes bombardées par les Anglais. Tout cela faiſait une guerre ruineuſe & funeſte aux deux partis.

C'eſt depuis deux ſiècles, un des effets de l'induſtrie & de la fureur des hommes, que les déſolations de nos guerres ne ſe bornent pas à notre Europe. Nous nous épuiſons d'hommes & d'argent, pour aller nous détruire aux extrémités de l'Aſie & de l'Amérique. Les Indiens, que nous avons obligés par force & par adreſſe à recevoir nos établiſſemens, & les Américains dont nous avons enſanglanté & ravi le continent, nous regardent comme des ennemis de la nature humaine, qui accourent du bout du monde pour les égorger & pour ſe détruire enſuite eux-mêmes.

Les Français n'avaient de colonie dans les grandes Indes, que celle de Pondichéri, formée par les ſoins de *Colbert* avec des dépenſes immenſes, dont le fruit ne pouvait être recueilli qu'au bout de pluſieurs années. Les Hollandais s'en ſaiſirent aiſément, & ruinèrent aux Indes le commerce de la France à peine établi.

Les Anglais détruisirent les plantations de la France à St. Domingue. Un armateur de Brest ravagea celles qu'ils avaient à Gambie dans l'Afrique. Les armateurs de St. Malo portèrent le fer & le feu à Terre-Neuve sur la côte orientale qu'ils possèdent. Leur isle de la Jamaïque fut insultée par les escadres Françaises, leurs vaisseaux pris & brûlés, leurs côtes saccagées.

Pointis chef d'escadre, à la tête de plusieurs vaisseaux du roi & de quelques corsaires de l'Amérique, alla surprendre auprès de la ligne, la ville de Carthagène, magasin & entrepôt des trésors que l'Espagne tire du Mexique. Le dommage qu'il y causa, fut estimé vingt millions de nos livres, & le gain dix millions. Il y a toujours quelque chose à rabattre de ces calculs, mais rien des calamités extrêmes que causent ces expéditions glorieuses.

Les vaisseaux marchands de Hollande & d'Angleterre étaient tous les jours la proie des armateurs de France, & sur-tout de *Du-Gué-Trouin*, homme unique en son genre, auquel il ne manquait que de grandes flottes, pour avoir la réputation de *Dragut* ou de *Barberousse.*

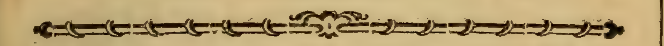
Jean Barth se fit aussi une grande réputation parmi les corsaires. De simple matelot il devint enfin chef d'escadre, ainsi que *Du-Gué-Trouin.* Leurs noms sont encore illustres.

Les ennemis prenaient moins de vaisseaux marchands Français, parce qu'il y en avait moins. La mort de *Colbert* & la guerre avaient beaucoup diminué le commerce.

Le résultat des expéditions de terre & de mer, était donc le malheur universel. Ceux qui ont plus d'humanité que de politique, remarqueront que dans cette guerre *Louis XIV.* était armé contre son beau-frère le roi d'Espagne, contre l'électeur de Bavière dont il avait donné la sœur à son fils le dauphin, contre l'électeur Palatin dont il brûla les états après avoir ma-

rié Monſieur à la princeſſe Palatine. Le roi *Jacques* fut chaſſé du trône par ſon gendre & par ſa fille. Depuis même on a vu le duc de Savoie ligué encor contre la France, où l'une de ſes filles était dauphine, & contre l'Eſpagne où l'autre était reine. La plupart des guerres entre les princes chrétiens, ſont des eſpèces de guerres civiles.

L'entrepriſe la plus criminelle de toute cette guerre, fut la ſeule véritablement heureuſe. *Guillaume* réuſſit toujours pleinement en Angleterre & en Irlande. Ailleurs les ſuccès furent balancés. Quand j'appelle cette entrepriſe criminelle, je n'examine pas ſi la nation, après avoir répandu le ſang du père, avait tort ou raiſon de proſcrire le fils, & de défendre ſa religion & ſes droits : je dis ſeulement, que s'il y a quelque juſtice ſur la terre, il n'appartenait pas à la fille & au gendre du roi *Jacques*, de le chaſſer de ſa maiſon. Cette action ſerait horrible entre des particuliers : l'intérêt des peuples ſemble établir une autre morale pour les princes.



CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

Traité avec la Savoie. Mariage du duc de Bourgogne. Paix de Riſvick. Etat de la France & de l'Europe. Mort & teſtament de CHARLES *II. roi d'Eſpagne.*

LA France conſervait encor ſa ſupériorité ſur tous ſes ennemis. Elle en avait accablé quelques-uns, comme la Savoie & le Palatinat. Elle faiſait la guerre ſur les frontières des autres. C'était un corps puiſſant & robuſte, fatigué d'une longue réſiſtance, & épuiſé par ſes victoires. Un coup porté à propos l'eût fait chanceler. Quiconque a pluſieurs ennemis à la fois, ne peut avoir, à la lon-

gue, de salut que dans leur division ou dans la paix : *Louis XIV.* obtint bientôt l'un & l'autre.

Victor-Amédée duc de Savoie était celui de tous les princes, qui prenait le plutôt son parti, quand il s'agissait de rompre ses engagemens pour ses intérêts. Ce fut à lui que la cour de France s'adressa. Le comte de *Tessé*, depuis maréchal de France, homme habile & aimable, d'un génie fait pour plaire, qui est le premier talent des négociateurs, agit d'abord sourdement à Turin. Le maréchal de *Catinat*, aussi propre à faire la paix que la guerre, acheva la négociation. Il n'était pas besoin de deux hommes habiles, pour déterminer le duc de Savoie à recevoir ses avantages. On lui rendait son pays : on lui donnait de l'argent : on proposait le mariage de sa fille avec le jeune duc de Bourgogne, fils de Monseigneur, héritier de la couronne de France. On fut bientôt d'accord : le duc & *Catinat* conclurent le traité à Notre-Dame de Lorette, où ils allèrent sous prétexte d'un pélerinage de dévotion, qui ne fit prendre le change à personne. Le pape (c'était alors *Innocent XII.*) entrait ardemment dans cette négociation. Son but était de délivrer à la fois l'Italie, & des invasions des Français, & des taxes continuelles que l'empereur exigeait pour payer ses armées. On voulait que les Impériaux laissassent l'Italie neutre. Le duc de Savoie s'engageait par le traité à obtenir cette neutralité. L'empereur répondit d'abord par des refus ; car la cour de Vienne ne se déterminait guère qu'à l'extrémité. Alors le duc de Savoie joignit ses troupes à l'armée Française. Ce prince devint en moins d'un mois, de généralissime de l'empereur, généralissime de *Louis XIV.* On amena sa fille en France, pour épouser à onze ans le duc de Bourgogne qui en avait treize. Après la défection du duc de Savoie, il arriva, comme à la paix de Nimègue, que chacun des alliés prit le parti de traiter. L'empereur accepta d'abord la neutralité d'Ita-

lie. Les Hollandais proposèrent le château de Risvick près de la Haye, pour les conférences d'une paix générale. Quatre armées, que le roi avait sur pied, servirent à hâter les conclusions. Quatre-vingt mille hommes étaient en Flandre sous *Villeroi*. Le maréchal de *Choiseul* en avait quarante mille sur les bords du Rhin. *Catinat* en avait encor autant en Piémont. Le duc de *Vendôme*, parvenu enfin au généralat, après avoir passé par tous les degrés depuis celui de garde du roi, comme un soldat de fortune, commandait en Catalogne, où il gagna un combat, & où il prit Barcelone. Ces nouveaux efforts & ces nouveaux succès furent la médiation la plus efficace. La cour de Rome offrit encor son arbitrage, & fut refusée comme à Nimègue. Le roi de Suède *Charles XI.* fut le médiateur. Enfin la paix se fit, non plus avec cette hauteur & ces conditions avantageuses qui avaient signalé la grandeur de *Louis XIV.* mais avec une facilité & un relâchement de ses droits, qui étonnèrent également les Français & les alliés. On a cru long-tems que cette paix avait été préparée par la plus profonde politique.

On prétendait que le grand projet du roi de France était, & devait être, de ne pas laisser tomber toute la succession de la vaste monarchie Espagnole, dans l'autre branche de la maison d'*Autriche*. Il espérait, disait-on, que la maison de *Bourbon* en arracherait au moins quelque démembrement, & que peut-être un jour elle l'aurait toute entière. Les renonciations authentiques de la femme & de la mère de *Louis XIV.* ne paraissaient que de vaines signatures, que des conjonctures nouvelles devaient anéantir. Dans ce dessein qui agrandissait ou la France ou la maison de *Bourbon*, il était nécessaire de montrer quelque modération à l'Europe, pour ne pas effaroucher tant de puissances toujours soupçonneuses. La paix donnait le tems de se faire de nouveaux alliés,

de rétablir les finances, de gagner ceux dont on aurait besoin, & de laisser former dans l'état de nouvelles milices. Il fallait céder quelque chose, dans l'espérance d'obtenir beaucoup plus.

On pensa que c'étaient-là les motifs secrets de cette paix de Risvick, qui en effet procura par l'événement le trône d'Espagne au petit-fils de *Louis XIV.* Cette idée si vraisemblable n'est pas vraie, ni *Louis XIV.* ni son conseil, n'eurent ces vues qui semblaient devoir se présenter à eux. C'est un grand exemple de cet enchaînement des révolutions de ce monde qui entraînent les hommes par lesquels elles semblent conduites. L'intérêt visible de posséder bientôt l'Espagne, ou une partie de cette monarchie, n'influa en rien dans la paix de Risvick. Le marquis de *Torci* en fait l'aveu dans ses mémoires (1) manuscrits. On fit la paix par lassitude de la guerre, & cette guerre avait été presque sans objet : du moins elle n'avait été du côté des alliés, que le dessein vague d'abaisser la grandeur de *Louis XIV.* & dans ce monarque que la suite de cette même grandeur qui n'avait pas voulu plier. Le roi *Guillaume* avait entraîné dans sa cause l'empereur, l'Empire, l'Espagne, les Provinces-Unies, la Savoie. *Louis XIV.* s'était vu trop engagé pour reculer. La plus belle partie de l'Europe avait été ravagée, parce que le roi de France avait usé avec trop de hauteur de ses avantages après la paix de Nimègue. C'était contre sa personne qu'on s'était ligué plutôt que contre le France. Le roi croyait avoir mis en sureté la gloire que donnent les armes : il voulut avoir celle de la modération : & l'épuisement qui se faisait sentir dans les finances ne lui rendit pas cette modération difficile.

Les affaires politiques se traitaient dans le conseil :

(1) Ces mémoires de *Torci* ont été imprimés depuis, & confirment combien l'auteur du siècle de *Louis XIV.* était instruit de tout ce qu'il avance.

les résolutions s'y prenaient : le marquis de *Torci* encor jeune, n'était chargé que de l'exécution. Tout le conseil voulait la paix. Le duc de *Beauvilliers*, surtout, y représentait avec force la misère des peuples. Madame de *Maintenon* en était touchée : le roi n'y était pas insensible. Cette misère faisait d'autant plus d'impression qu'on tombait de cet état florissant, où le ministre *Colbert*, avait mis le royaume ; les grands établissemens en tout genre avaient prodigieusement coûté, & l'économie ne réparait pas le dérangement de ces dépenses forcées. Ce mal intérieur étonnait, parce qu'on ne l'avait jamais senti depuis que *Louis XIV*. gouvernait par lui-même. Voilà les causes de la paix de Risvick. (1) Des sentimens vertueux y influèrent certainement. Ceux qui pensent que les rois & leurs ministres sacrifient sans cesse & sans mesure à l'ambition, ne se trompent pas moins, que celui qui penserait qu'ils sacrifient toujours au bonheur du monde.

Le roi rendit donc à la branche Autrichienne d'Espagne, tout ce qu'il leur avait pris vers les Pyrénées, & ce qu'il venait de leur prendre en Flandre dans cette dernière guerre ; Luxembourg, Mons, Ath, Courtrai. Il reconnut, pour roi légitime d'Angleterre, le roi *Guillaume*, traité jusqu'alors de prince d'Orange, d'usurpateur & de tyran. Il promit de ne donner aucun secours à ses ennemis. Le roi *Jacques*, dont le nom fut omis dans le traité, resta dans St. Germain, avec le nom inutile de roi, & des pensions de *Louis XIV*. Il ne fit plus que des manifestes ; sacrifié par son protecteur à la nécessité, & déjà oublié de l'Europe.

Les jugemens rendus par les chambres de Brisac (2)

(1) *Paix précipitée par le seul motif de soulager le royaume.* Mémoires de *Torci* ; tome I. pag. 50, premiere édition.

(2) *Giannoné* si célèbre par son utile histoire de Naples, dit que ces tribunaux étaient établis à Tournai. Il se trompe souvent sur toutes les affaires qui ne sont pas celles de son pays. Il dit, par exemple,

& de Metz contre tant de ſouverains, & les réunions faites à l'Alſace, monumens d'une puiſſance & d'une fierté dangereuſe, furent abolis; & les bailliages juridiquement ſaiſis, furent rendus à leurs maîtres légitimes.

Outre ces déſiſtemens, on reſtitua à l'Empire, Fribourg, Briſac, Kehl, Philipsbourg. On ſe ſoumit à raſer les forteresſes de Strasbourg ſur le Rhin, le Fort-Louis, Trarbac, le Mont-Royal; ouvrages, où *Vauban* avait épuiſé ſon art, & le roi ſes finances. On fut ſurpris dans l'Europe, & mécontant en France que *Louis XIV.* eût fait la paix, comme s'il eût été vaincu. *Harlai*, *Créci* & *Vallières*, qui avaient ſigné cette paix, n'oſaient ſe montrer, ni à la cour, ni à la ville; on les accablait de reproches & de ridicules, comme s'ils avaient fait un ſeul pas qui n'eût été ordonné par le miniſtère. La cour de *Louis XIV.* leur reprochait d'avoir trahi l'honneur de la France, & depuis on les loua d'avoir préparé par ce traité la ſucceſſion à la monarchie Eſpagnole. Mais ils ne méritèrent ni les critiques ni les louanges.

Ce fut enfin par cette paix, que la France rendit la Lorraine à la maiſon qui la poſſédait depuis ſept cents années. Le duc *Charles V.* appui de l'Empire & vainqueur des Turcs, était mort. Son fils *Léopold* prit, à la paix de Riſvick, poſſeſſion de ſa ſouveraineté; dépouillé à la vérité de ſes droits réels, car il n'était pas permis au duc d'avoir des remparts à ſa capitale: mais on ne put lui ôter un droit plus beau, celui de faire du bien à ſes ſujets; droit, dont jamais aucun prince n'a ſi bien uſé que lui.

Il eſt à ſouhaiter, que la dernière poſtérité apprenne, qu'un des moins grands ſouverains de l'Europe a été celui qui a fait le plus de bien à ſon peuple. Il trouva la Lor-

qu'à Nimègue *Louis XIV.* fit la paix avec la Suède. Au contraire la Suède était ſon alliée.

raine déſolée & déſerte : il la repeupla, il l'enrichit. Il l'a conſervée toujours en paix, pendant que le reſte de l'Europe a été ravagé par la guerre. Il a eu la prudence d'être toujours bien avec la France & d'être aimé dans l'Empire; tenant heureuſement ce juſte milieu, qu'un prince ſans pouvoir n'a preſque jamais pu garder entre deux grandes puiſſances. Il a procuré à ſes peuples l'abondance qu'ils ne connaiſſaient plus. Sa nobleſſe, réduite à la dernière misère, a été miſe dans l'opulence par ſes ſeuls bienfaits. Voyait-il la maiſon d'un gentilhomme en ruine, il la faiſait rebâtir à ſes dépens : il payait leurs dettes; il mariait leurs filles; il prodiguait des préſens, avec cet art de donner, qui eſt encor au deſſus des bienfaits; il mettait dans ſes dons la magnificence d'un prince & la politeſſe d'un ami. Les arts en honneur dans ſa petite province, produiſaient une circulation nouvelle, qui fait la richeſſe des états. Sa cour était formée ſur le modèle de celle de France. On ne croyait preſque pas avoir changé de lieu, quand on paſſait de Verſailles à Luneville. A l'exemple de *Louis XIV.* il faiſait fleurir les belles-lettres. Il a établi dans Luneville une eſpèce d'univerſité ſans pédantiſme, où la jeune nobleſſe d'Allemagne venait ſe former. On y apprenait de véritables ſciences, dans des écoles où la phyſique était démontrée aux yeux par des machines admirables. Il a cherché les talens juſques dans les boutiques & dans les forêts, pour les mettre au jour & les encourager. Enfin, pendant tout ſon règne, il ne s'eſt occupé que du ſoin de procurer à ſa nation de la tranquillité; des richeſſes, des connaiſſances & des plaiſirs. *Je quitterais demain ma ſouveraineté*, diſait-il, *ſi je ne pouvais faire du bien.* Auſſi a-t-il goûté le bonheur d'être aimé; & j'ai vu, long-tems après ſa mort, ſes ſujets verſer des larmes en prononçant ſon nom. Il a laiſſé, en mourant, ſon exemple à ſuivre aux plus grands rois, & il n'a pas peu ſervi à préparer à ſon fils le chemin du trône de l'Empire.

Dans le tems que *Louis XIV.* ménageait la paix de Rifvick qui devait lui valoir la fucceffion d'Efpagne, la couronne de Pologne vint à vaquer. C'était la feule couronne royale au monde qui fût alors élective. Citoyens & étrangers y peuvent prétendre. Il faut pour y parvenir, ou un mérite affez éclatant & affez foutenu par les intrigues pour entraîner les fuffrages (comme il était arrivé à *Jean Sobieski* dernier roi;) ou bien des tréfors affez grands pour acheter ce royaume, qui eft prefque toujours à l'enchère.

L'abbé de *Polignac*, depuis cardinal, eut d'abord l'habileté de difpofer les fuffrages en faveur de ce prince de *Conti*, connu par les actions de valeur qu'il avait faites à Steinkerque & à Nervinde. Il n'avait jamais commandé en chef; il n'entrait point dans les confeils du roi; monfieur le duc avait autant de réputation que lui à la guerre: monfieur de *Vendôme* en avait davantage: cependant fa renommée effaçait alors les autres noms, par le grand art de plaire & de fe faire valoir, que jamais on ne poffeda mieux que lui. *Polignac*, qui avait celui de perfuader, détermina d'abord les efprits en fa faveur. Il balança, avec de l'éloquence & des promeffes, l'argent qu'*Augufte* électeur de Saxe prodiguait. *Louis-François Conti* fut élu roi par le plus grand parti, & proclamé par le primat du royaume. *Augufte* fut élu deux heures après, par un parti beaucoup moins nombreux: mais il était prince fouverain & puiffant; il avait des troupes prêtes fur les frontières de Pologne. Le prince de *Conti* était abfent, fans argent, fans troupes, fans pouvoir, il n'avait pour lui que fon nom & le cardinal de *Polignac*. Il fallait, ou que *Louis XIV.* l'empêchât de recevoir l'offre de la couronne, ou qu'il lui donnât de quoi l'emporter fur fon rival. Le miniftère Français paffa pour en avoir fait trop, en envoyant le prince de *Conti*; & trop peu, en ne lui donnant qu'une faible efcadre & quelques lettres-de-change, avec lefquelles il arriva à la

rade de Dantzig. On parut se conduire avec cette politique mitigée, qui commence les affaires pour les abandonner. Le prince de *Conti* ne fut pas seulement reçu à Dantzig. Ses lettres-de-change y furent protestées. Les intrigues du pape, celles de l'empereur, l'argent & les troupes de Saxe, assuraient déjà la couronne à son rival. Il revint, avec la gloire d'avoir été élu. La France eut la mortification de faire voir qu'elle n'avait pas assez de force pour faire un roi de Pologne.

Cette disgrace du prince de *Conti* ne troubla point la paix du Nord entre les chrétiens. Le midi de l'Europe fut tranquille bientôt après par la paix de Risvick. Il ne restait plus de guerre que celle que les Turcs faisaient à l'Allemagne, à la Pologne, à Venise & à la Russie. Les chrétiens, quoique mal gouvernés & divisés entr'eux, avaient dans cette guerre la supériorité. La bataille de Zanta, où le prince *Eugène* battit le grand-seigneur en personne, fameuse par la mort d'un grand-visir, de dix-sept bachas, & de plus de vingt mille Turcs, abaissa l'orgueil Ottoman, & procura la paix de Carlovitz, où les Turcs reçurent la loi. Les Véniriens eurent la Morée, les Moscovites Asoph, les Polonais Caminiek, l'empereur la Transilvanie. La chrétienté fut alors tranquille & heureuse; on n'entendait parler de guerre, ni en Asie, ni en Afrique. Toute la terre était en paix vers les deux dernières années du dix-septième siècle, époque d'une trop courte durée.

Les malheurs publics recommencèrent bientôt. Le Nord fut troublé dès l'an 1700 par les deux hommes les plus singuliers qui fussent sur la terre. L'un était le czar *Pierre Alexiovitz*, empereur de Russie; & l'autre le jeune *Charles XII.* roi de Suède. Le czar *Pierre*, supérieur à son siècle & à sa nation, a été par son génie & par ses travaux, le réformateur ou plutôt le fondateur de son empire. *Charles XII.* plus magnanime, mais moins utile à ses sujets, fait pour commander à des soldats & non à

des peuples, a été le premier des héros de ſon tems; mais il eſt mort avec la réputation d'un roi imprudent. La déſolation du Nord, dans une guerre de dix-huit années, a dû ſon origine à la politique ambitieuſe du czar, du roi de Dannemarck & du roi de Pologne, qui voulurent profiter de la jeuneſſe de *Charles XII.* pour lui ravir une partie de ſes états. Le roi *Charles*, à l'âge de ſeize ans, les vainquit tous trois. Il fut la terreur du Nord, & paſſa déjà pour un grand homme, dans un âge où les autres hommes n'ont pas reçu encor toute leur éducation. Il fut neuf ans le roi le plus redoutable qui fût au monde, & neuf autres années le plus malheureux.

Les troupes du midi de l'Europe ont eu une autre origine. Il s'agiſſait de recueillir les dépouilles du roi d'Eſpagne dont la mort s'approchait. Les puiſſances qui dévoraient déjà en idée cette ſucceſſion immenſe, faiſaient ce que nous voyons ſouvent dans la maladie d'un riche vieillard ſans enfans. Sa femme, ſes parens, des prêtres, des officiers prépoſés pour recevoir les dernières volontés des mourans, l'aſſiégent de tous côtés pour arracher de lui un mot favorable: quelques héritiers conſentent à partager ſes dépouilles; d'autres s'apprêtent à les diſputer.

Louis XIV. & l'empereur *Léopold* étaient au même degré: tous deux deſcendaient de *Philippe III.* par les femmes; mais *Louis* était fils de l'ainée. Le dauphin avait un plus grand avantage encor ſur les enfans de l'empereur; c'eſt qu'il était petit-fils de *Philippe IV.* & les enfans de *Léopold* n'en deſcendaient pas. Tous les droits de la nature étaient donc dans la maiſon de *France*. On n'a qu'à jeter un coup-d'œil ſur la table ſuivante.

PHILIPPE III. ROI D'ESPAGNE.

BRANCHE FRANÇAISE. | **BRANCHE ALLEMANDE.**

PHILIPPE IV.

ANNE-MARIE l'ainée, femme de *LOUIS XIII.* en 1615.

LOUIS XIV. épouse en 1660 *MARIE-THÉRÈSE*, fille ainée de *PHILIPPE IV.*

MONSEIGNEUR.

Le duc de Bourgogne.
Le duc d'Anjou roi d'Espagne.

Le duc de Berri.

MARIE-ANNE la cadette, épouse de *FERDINAND III.* empereur en 1631.

CHARLES II.

LÉOPOLD fils de *FERDINAND III.* & de *MARIE-ANNE*, épouse en 1666 *MARGUERITE-THÉRÈSE*, fille cadette de *PHILIPPE IV.* dont il eut,

MARIE-ANTOINETTE-JOSEPHE, mariée à l'électeur de Bavière *MAXIMILIEN-EMMANUEL*, qui eut d'elle,

JOSEPH-FERDINAND-LÉOPOLD DE BAVIÈRE, nommé héritier de toute la monarchie Espagnole à l'âge de 4 ans.

Mais la maison de l'empereur comptait pour ses droits, premiérement les renonciations authentiques & ratifiées de *Louis XIII.* & de *Louis XIV.* à la couronne d'Espagne; ensuite le nom d'*Autriche*; le sang de *Maximilien*, dont *Léopold* & *Charles II.* descendaient, l'union presque toujours constante des deux branches Autrichiennes; la haine encor plus constante de ces deux branches contre les *Bourbons*; l'aversion; que la nation Espagnole avait alors pour la nation Française; enfin les ressorts d'une politique en possession de gouverner le conseil d'Espagne.

Rien ne paraissait plus naturel alors que de perpétuer le trône d'Espagne dans la maison d'*Autriche*. L'Europe entière s'y attendait avant la paix de Risvick: mais la faiblesse de *Charles II.* avait déjà dérangé dès l'année 1696 cet ordre de succession; & le nom Autrichien avait déjà été sacrifié en secret. Le roi d'Espagne avait un petit-neveu, fils de l'électeur de Bavière *Maximilien-Marie*. La mère du roi qui vivait encor était bisaïeule de ce jeune prince de Bavière, âgé alors de quatre ans; & quoique cette reine-mère fût de la maison d'*Autriche*, étant fille de l'empereur *Ferdinand III.* elle obtint de son fils que la race impériale fût déshéritée. Elle était piquée contre la cour de Vienne. Elle jeta les yeux sur ce prince Bavarois sortant du berceau, pour le destiner à la monarchie d'Espagne & du nouveau-monde. *Charles II.* alors gouverné par elle, (1) fit un testament secret en faveur du prince électoral de Bavière en 1696. *Charles* ayant depuis perdu sa mère, fut gouverné par sa femme *Marie-Anne de Bavière-Neubourg*. Cette princesse Bavaroise, belle-sœur de l'empereur *Léopold*, était aussi attachée à la maison d'*Autriche*, que la reine-mère Autrichienne avait été affectionnée au sang de Bavière. Ainsi le cours naturel des choses fut toujours interverti dans cette

(1) Voyez les mémoires de *Torci*, premier vol. page 15.

affaire, où il s'agissait de la plus vaste monarchie du monde. *Marie-Anne de Bavière* fit déchirer le testament qui appellait le jeune Bavarois à la succession, & le roi promit à sa femme qu'il n'aurait jamais d'autre héritier qu'un fils de l'empereur *Léopold*, & qu'il ne ruinerait pas la maison d'*Autriche*. Les choses étaient en ces termes à la paix de Risvick. Les maisons de *France* & d'*Autriche* se craignaient & s'observaient, & elles avaient l'Europe à craindre. L'Angleterre & la Hollande alors puissantes, dont l'intérêt était de tenir la balance entre les souverains, ne voulaient point souffrir que la même tête pût porter avec la couronne d'Espagne, celle de l'Empire, ou celle de France.

Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que le roi de Portugal *Pierre Second* se mit au rang des prétendans. Cela était absurde; il ne pouvait tirer son droit que d'un *Jean I.* fils naturel de *Pierre le Justicier* au quinzième siècle; mais cette prétention chimérique était soutenue par le comte d'*Oropeza* de la maison de *Bragance*; il était membre du conseil. Il osa en parler; il fut disgracié & renvoyé.

Louis XIV. ne pouvait souffrir qu'un fils de l'empereur recueillît la succession, & il ne pouvait la demander. On ne sait pas positivement quel homme imagina le premier de faire un partage prématuré & inoui de la monarchie Espagnole pendant la vie de *Charles II.* Il est très-vraisemblable que ce fut le ministre *Torci*; car ce fut lui qui en fit l'ouverture au comte de *Portland Bentinck* ambassadeur de *Guillaume III.* auprès de *Louis XIV.*

Le roi *Guillaume* entra vivement dans ce projet nouveau. Il disposa dans la Haye, avec le comte de *Tallard*, de la succession d'Espagne. On donnait au jeune prince de Bavière l'Espagne & les Indes Occidentales, sans savoir que *Charles II.* lui avait déjà légué auparavant tous ses états. Le dauphin fils de *Louis XIV.*

devait poſſéder Naples, Sicile, & la province de Guipuſcoa, avec quelques villes. On ne laiſſait à l'archiduc *Charles*, ſecond fils de l'empereur *Léopold*, que le Milanais ; & rien à l'archiduc *Joſeph* fils ainé de *Léopold*, héritier de l'Empire.

Le ſort d'une partie de l'Europe, & la moitié de l'Amérique, ainſi réglé, *Louis* promit par ce traité de partage, de renoncer à la ſucceſſion entière de l'Eſpagne. Le dauphin promit & ſigna la même choſe. La France croyait gagner des états ; l'Angleterre & la Hollande croyaient affermir le repos d'une partie de l'Europe ; toute cette politique fut vaine. Le roi moribond, apprenant qu'on déchirait ſa monarchie de ſon vivant, fut indigné. On s'attendait, qu'à cette nouvelle il déclarerait pour ſon ſucceſſeur, ou l'empereur *Léopold*, ou un de ſes fils ; qu'il lui donnerait cette récompenſe, de n'avoir point trempé dans ce partage ; que la grandeur & l'intérêt de la maiſon d'*Autriche* lui dicteraient un teſtament. Il en fit un en effet ; mais il déclara pour la ſeconde fois ce même prince de Bavière unique héritier de tous ſes états. La nation Eſpagnole, qui ne craignait rien tant que le démembrement de ſa monarchie, applaudiſſait à cette diſpoſition. La paix ſemblait devoir en être le fruit. Cette eſpérance fut encor auſſi vaine que le traité de partage. Le prince de Bavière, déſigné roi, mourut à Bruxelles. (1)

On

(1) L'auteur du ſiècle de *Louis XIV.* avait écrit la plupart de ces particularités, alors auſſi nouvelles qu'intéreſſantes, long-tems avant que les mémoires du marquis de *Torci* paruſſent, & ces mémoires ont enfin confirmé tous les faits rapportés dans cette hiſtoire.

Les bruits odieux répandus ſur la mort du prince électoral de Bavière ne ſont plus répétés aujourd'hui que par de vils écrivains ſans aveu, ſans pudeur & ſans connaiſſance du monde, qui travaillent pour des libraires ; & qui ſe donnent pour des politiques. On trouve dans les prétendus mémoires de madame de *Maintenon* tome V. pag. 6, ces paroles : *La cour de Vienne de tout tems infectée des maximes de* Machiavel, *& ſoupçonnée de réparer par ſes empoiſonneurs les fautes de ſes miniſtres.* Il ſemble par cette phraſe que la cour de Vienne ait

On accuſa injuſtement de cette mort précipitée la maiſon d'*Autriche*, ſur cette ſeule vraiſemblance, que ceux-là commettent le crime à qui le crime eſt utile. Alors recommencèrent les intrigues à la cour de Madrid, à Vienne, à Verſailles, à Londres, à la Haye & à Rome.

Louis XIV. le roi *Guillaume* & les Etats-Généraux, diſposèrent encor une fois en idée de la monarchie Eſpagnole. Ils aſſignaient à l'archiduc *Charles*, fils puîné de l'empereur, la part qu'ils avaient auparavant donnée à l'enfant qui venait de mourir. Le fils de *Louis XIV.* devait poſſéder Naples & Sicile & tout ce qu'on lui avoit aſſigné par la première convention.

On donnait Milan au duc de Lorraine; & la Lorraine, ſi ſouvent envahie & ſi ſouvent rendue par la France, devait y être annexée pour jamais. Ce traité, qui mit en mouvement la politique de tous les princes pour le traverſer ou pour le ſoutenir, fut tout auſſi inutile que le premier. L'Europe fut encor trompée dans ſon attente, comme il arrive preſque toujours.

L'empereur, à qui on propoſait ce traité de partage à ſigner, n'en voulait point, parce qu'il eſpérait avoir toute la ſucceſſion. Le roi de France, qui en avait preſſé la ſignature, attendait les événemens avec incertitude. Quand ce nouvel affront fut connu à la cour de Madrid, le roi fut ſur le point de ſuccomber à ſa douleur, & la reine ſa femme fut tranſportée d'une ſi vive colère qu'elle briſa les meubles de ſon appartement, & ſurtout les glaces & les autres ornemens qui venaient de France; tant les paſſions ſont les mêmes dans tous les rangs. Ces partages imaginaires, ces intrigues, ces querelles, tout cela n'était qu'un intérêt perſonnel. La

eu de tout tems des empoiſonneurs en titre d'office; comme on a des huiſſiers & des drabans. C'eſt un devoir de relever des expreſſions ſi indécentes, & de combattre des idées ſi calomnieuſes.

nation Espagnole était comptée pour rien. On ne la consultait pas, on ne lui demandait pas quel roi elle voulait. On proposa d'assembler *las cortes*, les états-généraux, mais *Charles* frémissait à ce seul nom.

Alors ce malheureux prince, qui se voyait mourir à la fleur de son âge, voulut donner tous ses états à l'archiduc *Charles*, neveu de sa femme, second fils de l'empereur *Léopold.* Il n'osait les laisser au fils aîné; tant le systême de l'équilibre prévalait dans les esprits, & tant il était sûr que la crainte de voir l'Espagne, le Mexique, le Pérou, de grands établissemens dans l'Inde, l'Empire, la Hongrie, la Bohême, la Lombardie, dans les mêmes mains, armerait le reste de l'Europe. Il demandait que l'empereur *Léopold* envoyât son second fils *Charles* à Madrid, à la tête de dix mille hommes; mais ni la France, ni l'Angleterre, ni la Hollande, ni l'Italie, ne l'auraient alors souffert: toutes voulaient le partage. L'empereur ne voulait point envoyer son fils seul à la merci du conseil d'Espagne, & ne pouvait y faire passer dix mille hommes. Il voulait seulement faire marcher des troupes en Italie, pour s'assurer cette partie des états de la monarchie Autrichienne-Espagnole. Il arriva, pour le plus important interêt entre les deux grands rois, ce qui arrive tous les jours entre des particuliers pour des affaires légères. On disputa, on s'aigrit: la fierté allemande révoltait la hauteur castillane. La comtesse de *Perlipz*, qui gouvernait la femme du roi mourant, aliénait les esprits qu'elle eût dû gagner à Madrid; & le conseil de Vienne les éloignait encor davantage par ses hauteurs.

Le jeune archiduc, qui fut depuis l'empereur *Charles VI.* appellait toujours les Espagnols d'un nom injurieux. Il apprit alors combien les princes doivent peser leurs paroles. Un évêque de Lérida, ambassadeur de Madrid à Vienne, mécontent des Allemans, releva ces discours, les envenima dans ses dépêches, & écrivit

lui-même des choſes plus injurieuſes pour le conſeil d'Autriche, que l'archiduc n'en avait prononcées contre les Eſpagnols. « Les miniſtres de *Léopold*, écrivait-» il, ont l'eſprit fait comme les cornes des chèvres de » mon pays, petit, dur & tortu. » Cette lettre devint publique. L'évêque de Lérida fut rappellé, & à ſon retour à Madrid, il ne fit qu'accroître l'averſion des Eſpagnols contre les Allemans.

Autant le parti Autrichien révoltait la cour de Madrid, autant le marquis depuis duc d'*Harcourt*, ambaſſadeur de France, ſe conciliait tous les cœurs par la profuſion de ſa magnificence, par ſa dextérité & par le grand art de plaire. Reçu d'abord fort mal à la cour de Madrid, il ſouffrit tous les dégoûts ſans ſe plaindre; trois mois entiers s'écoulèrent ſans qu'il pût avoir audience du roi. (1) Il employa ce tems à gagner les eſprits. Ce fut lui qui le premier fit changer en bienveillance cette antipathie que la nation Eſpagnole nourriſſait contre la Françaiſe depuis *Ferdinand le Catholique*; & ſa prudence prépara le tems où la France & l'Eſpagne ont renoué les anciens nœuds qui les avaient unis avant ce *Ferdinand, de couronne à couronne, de peuple à peuple, & d'homme à homme.* Il accoutuma la cour Eſpagnole à aimer la maiſon de *France*; ſes miniſtres à ne plus s'effrayer des renonciations de *Marie-Thérèſe* & d'*Anne d'Autriche*, & *Charles II.* lui-même à balancer entre ſa propre maiſon & celle de *Bourbon*. Il fut ainſi le premier mobile de la plus grande

(1) *Reboulet* ſuppoſe que cet ambaſſadeur fut reçu d'abord magnifiquement. Il fait un grand éloge de ſa livrée, de ſon beau carroſſe doré, & de l'accueil tout-à-fait gracieux de ſa majeſté. Mais le marquis, dans ſes dépêches, avoue qu'on ne lui fit nulle civilité, & qu'il ne vit le roi qu'un moment dans une chambre très-ſombre éclairée de deux bougies, de peur qu'il ne s'apperçût que ce prince était moribond. Enfin les mémoires de *Torci* démontrent qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que *Reboulet*, *Limiers*, & les autres hiſtoriens ont dit de cette grande affaire.

révolution dans le gouvernement & dans les esprits. Cependant ce changement était encor éloigné.

L'empereur priait, menaçait. Le roi de France représentait ses droits, mais sans oser jamais demander pour un de ses petits-fils la succession entière. Il ne s'occupait qu'à flatter le malade. Les Maures assiégeaient Ceuta. Aussi-tôt le marquis d'*Harcourt* offre des vaisseaux & des troupes à *Charles*, qui en fut sensiblement touché; mais la reine sa femme en fut effrayée; elle craignit que son mari n'eût trop de reconnaissance, & refusa séchement ce secours.

On ne savait encor quel parti prendre dans le conseil de Madrid, & *Charles II.* approchait du tombeau, plus incertain que jamais. L'empereur *Léopold* piqué, rappella son ambassadeur le comte de *Harrach*; mais bientôt après il le renvoya à Madrid, & les espérances en faveur de la maison d'*Autriche* se rétablirent. Le roi d'Espagne écrivit à l'empereur qu'il choisirait l'archiduc pour son successeur. Alors le roi de France, menaçant à son tour, assembla une armée vers les frontières d'Espagne, & ce même marquis d'*Harcourt* fut rappellé de son ambassade pour commander cette armée. Il ne resta à Madrid qu'un officier d'infanterie qui avait servi de secretaire d'ambassade, & qui fut chargé des affaires, comme le dit le marquis de *Torci*. Ainsi le roi moribond menacé tour-à-tour par ceux qui prétendaient à sa succession, voyant que le jour de sa mort serait celui de la guerre, que ses états allaient être déchirés, tendait à sa fin sans consolation, sans résolution & au milieu des inquiétudes.

Dans cette crise violente, le cardinal *Portocarrero*, archevêque de Tolède, le comte de *Monterey*, & d'autres grands d'Espagne, voulurent sauver la patrie. Ils se réunirent pour prévenir le démembrement de la monarchie. Leur haine contre le gouvernement Allemand fortifia dans leurs esprits la raison d'état, &

servit la cour de France sans qu'elle le sût. Ils persuadèrent à *Charles II.* de préférer un petit-fils de *Louis XIV.* à un prince éloigné d'eux, & hors d'état de les défendre. Ce n'était point anéantir les renonciations solemnelles de la mère & de la femme de *Louis XIV.* à la couronne d'Espagne, puisqu'elles n'avaient été faites que pour empêcher les ainés de leurs descendans de réunir sous leur dominations les deux royaumes, & qu'on ne choisissait point un ainé. C'était en même tems rendre justice aux droits du sang; c'était conserver la monarchie Espagnole sans partage. Le roi scrupuleux fit consulter des théologiens, qui furent de l'avis de son conseil; ensuite tout malade qu'il était, il écrivit de sa main au pape *Innocent XII.* & lui fit la même consultation. Le pape, qui croyait voir dans l'affaiblissement de la maison d'*Autriche* la liberté de l'Italie, écrivit au roi « que les loix d'Espagne & le bien de » la chrétienté exigeaient de lui, qu'il donnât la pré- » férence à la maison de *France.* » La lettre du pape était du 16 Juillet 1700. Il traita ce cas de conscience d'un souverain, comme une affaire d'état, tandis que le roi d'Espagne faisait de cette grande affaire d'état un cas de conscience.

Louis XIV. en fut informé par le cardinal de *Janson* qui résidait alors à Rome: c'est toute la part que le cabinet de Versailles eut à cet événement. Six mois s'étaient écoulés depuis qu'on n'avait plus d'ambassadeur à Madrid. C'était peut-être une faute; & ce fut peut-être encor cette faute qui valut la monarchie Espagnole à la maison de *France.* Le roi d'Espagne fit son troisième testament, qu'on crut long-tems être le seul, & donna tous ses états au duc d'Anjou. (1) On saisit

(1) Quelques mémoires disent que le cardinal *Portocarrero* arracha du roi mourant la signature de ce testament; ils lui font tenir un long discours pour y disposer ce monarque. Mais on voit que tout était déjà préparé & réglé dès le mois de Juillet. Qui pourrait

un moment où ſa femme n'était pas auprès de lui pour le faire ſigner. C'eſt ainſi que toute cette intrigue fut terminée.

L'Europe a penſé que ce teſtament de *Charles II.* avait été dicté à Verſailles. Le roi mourant n'avait conſulté que l'intérêt de ſon royaume, les vœux de ſes ſujets, & même leurs craintes; car le roi de France faiſait avancer des troupes ſur la frontière, pour s'aſſurer une partie de l'héritage, tandis que le roi moribond ſe réſolvait à lui tout donner. Rien n'eſt plus vrai, que la réputation de *Louis XIV.* & l'idée de ſa puiſſance, furent les ſeuls négociateurs qui conſommèrent cette révolution.

Charles d'Autriche, après avoir ſigné la ruine de ſa maiſon & la grandeur de celle de *France*, languit encor un mois, & acheva enfin à l'âge de trente-neuf ans, la vie obſcure qu'il avait menée ſur le trône. Peut-être n'eſt-il pas inutile, pour faire connaître l'eſprit humain, de dire que quelques mois avant ſa mort ce monarque fit ouvrir à l'eſcurial les tombeaux de ſon père, de ſa mère & de ſa première femme, *Marie-Louiſe d'Orléans*, dont il était ſoupçonné d'avoir ſouffert l'empoiſonnement. (1) Il baiſa ce qui reſtait de ces cadavres; ſoit qu'en cela il ſuivît l'exemple de quelques anciens rois d'Eſpagne, ſoit qu'il voulût s'accoutumer aux horreurs de la mort, ſoit qu'une ſecrete ſuperſtition lui fît croire que l'ouverture de ces tombes retarderait l'heure où il devait être porté dans la ſienne.

Ce prince était né auſſi faible d'eſprit que de corps; & cette faibleſſe s'était répandue ſur ſes états. C'eſt le ſort des monarchies que leur proſpérité dépende du caractère d'un ſeul homme. Telle était la profonde ignorance dans laquelle *Charles II.* avait été élevé, que

d'ailleurs ſavoir ce que dit le cardinal *Portocarrero* au roi tête à tête.

(1) Voyez le chapitre des anecdotes.

quand les Français affiégèrent Mons, il crut que cette place appartenait au roi d'Angleterre. Il ne favait ni où était la Flandre, ni ce qui lui appartenait en Flandre. (1) Ce roi laiffa au duc d'Anjou, petit-fils de *Louis XIV.* tous fes états, fans connaître ce qu'il lui laiffait.

Son teftament fut fi fecret, que le comte de *Harrach*, ambaffadeur de l'empereur, fe flattait encor que l'archiduc était reconnu fucceffeur. Il attendit long-tems l'iffue du grand confeil, qui fe tint immédiatement après la mort du roi. Le duc d'*Abrantes* vint à lui les bras ouverts : l'ambaffadeur ne douta plus dans ce moment que l'archiduc ne fût roi, quand le duc d'*Abrantes* lui dit en l'embraffant, *Vengo a defpedirme de la cafa de Auftria. Je viens prendre congé de la maifon d'Autriche.*

Ainfi, après deux cents ans de guerre & de négociations pour quelques frontières des états Efpagnols, la maifon de *France* eut d'un trait de plume la monarchie entière, fans traités, fans intrigues, & fans même avoir eu l'efpérance de cette fucceffion. On s'eft cru obligé de faire connaître la fimple vérité d'un fait jufqu'à préfent obfcurci par tant de miniftres & d'hiftoriens, féduits par leurs préjugés & par les apparences qui féduifent prefque toujours. Tout ce qu'on a débité dans tant de volumes, d'argent répandu par le maréchal d'*Harcourt*, & des miniftres Efpagnols gagnés pour faire figner ce teftament, eft au rang des menfonges politiques, & des erreurs populaires. Mais le roi d'Efpagne, en choififfant pour fon héritier le petit-fils d'un roi fi long-tems fon ennemi, penfait toujours aux fuites que l'idée d'un équilibre général devait entraîner. Le duc d'Anjou, petit-fils de *Louis XIV.* n'était appellé à la fucceffion d'Efpagne. que parce qu'il ne devait pas efpérer celle de France, & le même teftament, qui au défaut des puînés du fang de *Louis XIV.* rappellait l'archiduc *Charles* (depuis l'empereur *Charles VI.*) portait

(1) Voyez les mémoires de *Torci*, tome 1, page 12.

expreſſément que l'Empire & l'Eſpagne ne feraient jamais réunis ſous un même ſouverain.

Louis XIV. pouvait s'en tenir encor au traité de partage, qui était un gain pour la France. Il pouvait accepter le teſtament, qui était un avantage pour ſa maiſon. Il eſt certain que la matière fut miſe en délibération dans un conſeil extraordinaire. Le chancelier de *Pontchartrain* & le duc de *Beauvilliers* furent d'avis de s'en tenir au traité; ils voyaient les dangers d'une nouvelle guerre à ſoutenir. *Louis* les voyait auſſi; mais il était accoutumé à ne les pas craindre. Il accepta le teſtament; & rencontrant, au ſortir du conſeil, les princeſſes de *Conti* avec madame la ducheſſe; *Eh bien*, leur dit-il en ſouriant, *quel parti prendriez-vous?* puis ſans attendre leur réponſe: *quelque parti que je prenne*, ajouta-t-il, *je ſais bien que je ſerai blâmé.* (1)

Les actions des rois, tout flattés qu'ils ſont, éprouvent toujours tant de critique, que le roi d'Angleterre lui-même eſſuya des reproches dans ſon parlement; & ſes miniſtres furent pourſuivis, pour avoir fait le traité de partage. Les Anglais, qui raiſonnent mieux qu'aucun peuple, mais en qui la fureur de l'eſprit de parti éteint quelquefois la raiſon, criaient à la fois, & contre *Guillaume* qui avait fait le traité, & contre *Louis XIV.* qui le rompait.

(1) Malgré le mépris où ſont en France les prétendus mémoires de madame de *Maintenon*, on eſt pourtant obligé d'avertir les étrangers que tout ce qu'on y dit au ſujet de ce teſtament eſt faux. L'auteur prétend que lorſque l'ambaſſadeur d'Eſpagne vint apporter à *Louis XIV.* les dernières volontés de *Charles II.* le roi lui répondit; *Je verrai.* Certainement le roi ne fit point une réponſe ſi étrange, puiſque de l'aveu du marquis de *Torci*, l'ambaſſadeur d'Eſpagne n'eut audience de *Louis XIV.* qu'après le conſeil dans lequel le teſtament fut accepté.

Le miniſtre qu'on avait alors en Eſpagne, s'appellait *Blecour*, & non pas *Belcour.* Ce que le roi dit à l'ambaſſadeur *Caſtel dos Rios* dans les mémoires de *Maintenon*, n'a jamais été dit que dans ce roman.

L'Europe parut d'abord dans l'engourdiſſement de la ſurpriſe & de l'impuiſſance, quand elle vit la monarchie d'Eſpagne ſoumiſe à la France, dont elle avait été trois cents ans la rivale. *Louis XIV.* ſemblait le monarque le plus heureux & le plus puiſſant de la terre. Il ſe voyait a ſoixante - deux ans, entouré d'une nombreuſe poſtérité; un de ſes petits-fils allait gouverner ſous ſes ordres l'Eſpagne, l'Amérique, la moitié de l'Italie, & les Pays-Bas. L'empereur n'oſait encor que ſe plaindre.

Le roi *Guillaume*, à l'âge de cinquante-deux ans, devenu infirme & faible, ne paraiſſait plus un ennemi dangereux. Il lui fallait le conſentement de ſon parlement, pour faire la guerre; & *Louis* avait fait paſſer de l'argent en Angleterre, avec lequel il eſpérait diſpoſer de pluſieurs voix de ce parlement. *Guillaume* & la Hollande, n'étant pas aſſez forts pour ſe déclarer, écrivirent à *Philippe V.* comme au roi légitime d'Eſpagne. *Louis XIV.* était aſſuré de l'électeur de Bavière, père du jeune prince qui était mort déſigné roi. Cet électeur, gouverneur des Pays-Bas au nom du dernier roi *Charles II.* aſſurait tout d'un coup à *Philippe V.* la poſſeſſion de la Flandre, & ouvrait dans ſon électorat, le chemin de Vienne aux armées Françaiſes, en cas que l'empereur oſât faire la guerre. L'électeur de Cologne, frère de l'électeur de Bavière, était auſſi intimement lié à la France, que ſon frère; & ces deux princes ſemblaient avoir raiſon, le parti de la maiſon de *Bourbon* étant alors incomparablement le plus fort. Le duc de Savoie, déjà beau-père du duc de Bourgogne, allait l'être encor du roi d'Eſpagne; il devait commander les armées Françaiſes en Italie. On ne s'attendait pas, que le père de la ducheſſe de Bourgogne & de la reine d'Eſpagne, dût jamais faire la guerre à ſes deux gendres.

Le duc de Mantoue, vendu à la France par ſon miniſtre,

ſe vendit auſſi lui-même, & reçut garniſon Françaiſe dans Mantoue. Le Milanais reconnut le petit-fils de *Louis XIV*: ſans balancer. Le Portugal même, ennemi naturel de l'Eſpagne, s'unit d'abord avec elle. Enfin de Gibraltar à Anvers, & du Danube à Naples, tout paraiſſait être aux *Bourbons*. Le roi était ſi fier de ſa proſpérité, qu'en parlant au duc de *la Rochefoucault*, au ſujet des propoſitions que l'empereur lui faiſait alors, il ſe ſervit de ces termes : *Vous les trouverez encor plus inſolentes qu'on ne vous l'a dit.* (1)

Le roi *Guillaume*, ennemi juſqu'au tombeau de la grandeur de *Louis XIV.* promit à l'empereur d'armer pour lui l'Angleterre & la Hollande : il mit encor le Dannemarck dans ſes intérêts ; enfin il ſigna à la Haye la ligue déjà tramée contre la maiſon de *France*. Mais le roi s'en étonna peu ; & comptant ſur les diviſions que ſon argent devait jeter dans le parlement Anglais, & plus encor ſur les forces réunies de la France & de l'Eſpagne, il ſembla mépriſer ſes ennemis.

Jacques mourut alors à St. Germain. *Louis* pouvait accorder ce qui paraiſſait être de la bienſéance & de la politique, en ne ſe hâtant pas de reconnaître le prince de Galles pour roi d'Angleterre, d'Ecoſſe & d'Irlande, après avoir reconnu *Guillaume* par le traité de Riſvick. Un pur ſentiment de généroſité le porta d'abord à donner au fils du roi *Jacques* la conſolation d'un honneur & d'un titre que ſon malheureux père avait eu juſqu'à ſa mort, & que ce traité de Riſvick ne lui ôtait pas. Toutes les têtes du conſeil furent d'une opinion contraire. Le duc de *Beauvilliers* ſurtout fit voir avec une éloquence forte, tous les fléaux de la guerre qui devaient être le fruit de cette magnanimité dangereuſe. Il était gouverneur du duc de Bour-

(1) Du moins c'eſt ce que rapportent les mémoires manuſcrits du marquis de *Dangeau*. Ils ſont quelquefois infidèles.

gogne, & penſait en tout comme le précepteur de ce prince, ce célèbre archevêque de Cambrai ſi connu par ſes maximes humaines de gouvernement, & par la préférence qu'il donnait aux intérêts des peuples ſur la grandeur des rois. Le marquis de *Torci* appuya par des principes de politique ce que le duc de *Beauvilliers* avait dit comme citoyen. Il repréſenta qu'il ne convenait pas d'irriter la nation Anglaiſe par une démarche précipitée. *Louis* ſe rendit à l'avis unanime de ſon conſeil, & il fut réſolu de ne point reconnaître le fils de *Jacques II.* pour roi. Le jour même *Marie de Modène* veuve de *Jacques*, vient parler à *Louis XIV.* dans l'appartement de madame de *Maintenon.* Elle le conjure en larmes de ne point faire à ſon fils, à elle, à la mémoire d'un roi qu'il a protégé, l'outrage de refuſer un ſimple titre, ſeul reſte de tant de grandeurs; on a toujours rendu à ſon fils les honneurs d'un prince de Galles : on le doit donc traiter en roi après la mort de ſon père : le roi *Guillaume* ne peut s'en plaindre, pouvu qu'on le laiſſe jouir de ſon uſurpation. Elle fortifie ces raiſons par l'intérêt de la gloire de *Louis XIV.* Qu'il reconnaiſſe ou non le fils de *Jacques II.* les Anglais ne prendront pas moins parti contre la France, & il aura ſeulement la douleur d'avoir ſacrifié la grandeur de ſes ſentimens à des ménagemens inutiles. Ces repréſentations & ces larmes furent appuyées par madame de *Maintenon.* Le roi revint à ſon premier ſentiment & à la gloire de ſoutenir autant qu'il pouvait des rois opprimés. Enfin *Jacques III.* fut reconnu le même jour qu'il avait été arrêté dans le conſeil qu'on ne le reconnaîtrait pas.

Le marquis de *Torci* a fait ſouvent l'aveu de cette anecdote ſingulière. Il ne l'a pas inſérée dans ſes mémoires manuſcrits, parce qu'il penſait (diſait-il) qu'il n'était pas honorable à ſon maître que deux femmes lui euſſent fait changer une réſolution priſe dans ſon con-

ſeil. Quelques Anglais (1) m'ont dit que peut-être ſans cette démarche, leur parlement n'eût point pris de parti entre les maiſons de *Bourbon* & d'*Autriche* ; mais que reconnaître ainſi pour leur roi un prince proſcrit par eux, leur parut une injure à la nation, & un deſpotiſme qu'on voulait exercer dans l'Europe. Les inſtructions données par la ville de Londres à ſes repréſentans furent violentes.

Le roi de France ſe donne un vice-roi en conférant le titre de notre ſouverain à un prétendu prince de Galles: notre condition ſerait bien malheureuſe, ſi nous devions être gouvernés au gré d'un prince qui a employé le fer, le feu, & les galères pour détruire les proteſtans de ſes états; aurait-il plus d'humanité pour nous que pour ſes propres ſujets ?

Guillaume s'expliqua dans le parlement avec la même force. On déclara le nouveau roi *Jacques* coupable de haute trahiſon : un bill d'atteinder fut porté contre lui, c'eſt-à-dire, qu'il fut condamné à mort comme ſon grand-père, & c'eſt en vertu de ce bill qu'on mit depuis ſa tête à prix. Tel était le ſort de cette famille infortunée, dont le malheur n'était pas encor épuiſé. Il faut avouer que c'était oppoſer de la barbarie à la générosité du roi de France.

Il paraît très-vraiſemblable que l'Angleterre ſe ſerait toujours déclarée contre *Louis XIV.* quand même il eût refuſé le vain titre de roi au fils de *Jacques II.* La

(1) Entr'autres, milord *Bolingbroke*, dont les mémoires ont depuis juſtifié ce que l'auteur du ſiècle avance. Voyez ſes lettres, tome II. pag. 56. C'eſt ainſi que penſe encor M. de *Torci* dans ſes mémoires. Il dit, page 164 du tome I. première édition: *La réſolution que prit le roi de reconnaître le prince de Galles en qualité de roi d'Angleterre, changea les diſpoſitions qu'une grande partie de la nation témoignait à conſerver la paix, &c.* Le lord *Bolingbroke* avoue dans ſes lettres que *Louis XIV.* reconnut le prétendant, *par des importunités de femmes.* On voit par ces témoignages avec quelle exactitude l'auteur du ſiècle de *Louis XIV.* a cherché la vérité, & avec quelle candeur il l'a dite.

monarchie d'Eſpagne entre les mains de ſon petit-fils, ſemblait devoir armer néceſſairement contre lui les puiſſances maritimes. Quelques membres du parlement gagnés n'auraient pas arrêté le torrent de la nation. C'eſt un problême à réſoudre, ſi madame de *Maintenon* ne penſa pas mieux que tout le conſeil, & ſi *Louis XIV.* n'eut pas raiſon de laiſſer agir la hauteur & la ſenſibilité de ſon ame.

L'empereur *Léopold* commença d'abord cette guerre en Italie dès le printems de l'année 1701. L'Italie a toujours été le pays le plus cher aux intérêts des empereurs. C'était celui où ſes armes pouvaient le plus aiſément pénétrer par le Tirol & par l'état de Veniſe; car Veniſe, quoique neutre en apparence, penchait plus cependant pour la maiſon d'*Autriche*, que pour celle de *France*. Obligée d'ailleurs par des traités de donner paſſage aux troupes Allemandes, elle accompliſſait ſes traités ſans peine.

L'empereur, pour attaquer *Louis XIV.* du côté de l'Allemagne, attendait que le corps Germanique ſe fût ébranlé en ſa faveur. Il avait des intelligences & un parti en Eſpagne: mais les fruits de ces intelligences ne pouvaient éclore, ſi l'un des fils de *Léopold* ne ſe préſentait pour les recueillir; & ce fils de l'empereur ne pouvait s'y rendre qu'à l'aide des flottes d'Angleterre & de Hollande. Le roi *Guillaume* hâtait les préparatifs. Son eſprit, plus agiſſant que jamais dans un corps ſans force & preſque ſans vie, remuait tout, moins pour ſervir la maiſon d'*Autriche*, que pour abaiſſer *Louis XIV.*

Il devait au commencement de 1702 ſe mettre à la tête des armées. La mort le prévint dans ce deſſein. Une chûte de cheval acheva de déranger ſes organes affaiblis; une petite fièvre l'emporta. Il mourut, ne répondant rien à ce que les prêtres Anglais, qui étaient auprès de ſon lit, lui dirent ſur leur religion, & ne

marquant d'autre inquiétude, que celle que lui donnaient les affaires de l'Europe.

Il laiſſa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire ; & d'un général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toujours meſuré dans ſa conduite, & jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paiſiblement en Angleterre, que parce qu'il ne voulut pas y être abſolu. On l'appellait, comme on ſait, le ſtadthouder des Anglais, & le roi des Hollandais. Il ſavait toutes les langues de l'Europe, & n'en parlait aucune avec agrément, ayant beaucoup plus de réflexion dans l'eſprit que d'imagination. Son caractère était en tout l'oppoſé de *Louis XIV.* ſombre, retiré, ſévère, ſec, ſilencieux autant que *Louis* était affable. Il haïſſait les femmes (1) autant que *Louis* les aimait. *Louis* faiſait la guerre en roi, & *Guillaume* en ſoldat. Il avait combattu contre le grand *Condé* & contre *Luxembourg*, laiſſant la victoire indéciſe entre *Condé* & lui à Senef, & réparant en peu de tems ſes défaites à Fleurus, à Steinkerque, à Nervinde ; auſſi fier que *Louis XIV.* mais de cette fierté triſte & mélancolique qui rebute plus qu'elle n'impoſe. Si les beaux-arts fleurirent en France par le ſoin de ſon roi, ils furent négligés en Angletterre où l'on ne connut plus qu'une politique dure & inquiète conforme au génie du prince.

(1) On a imprimé que ſelon *Burnet* évêque de Salisburi, *Guillaume n'aimait que les portes de derrière.* Cette baſſe & infame équivoque, ni rien de ſemblable, ne ſe trouve dans les ouvrages de cet évêque, qui aſſiſta *Guillaume* à la mort.

On a fait dire auſſi à Guillaume, *Le roi de France ne devrait point me haïr, je l'imite en beaucoup de choſes, je le crains en pluſieurs, & je l'admire en tout.* On cite ſur cela les mémoires de M. de *Dangeau.* Je ne me ſouviens point d'y avoir vu ces paroles : elles ne ſont ni dans le caractère, ni dans le ſtyle du roi *Guillaume.* Elles ne ſe trouvent dans aucun mémoire anglais concernant ce prince, & il n'eſt pas poſſible qu'il ait dit qu'il imitait *Louis XIV.* lui dont les mœurs, les goûts, la conduite dans la guerre & dans la paix furent en tout l'oppoſé de ce monarque.

Ceux qui eſtiment plus le mérite d'avoir défendu ſa patrie, & l'avantage d'avoir acquis un royaume ſans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu ſans être aimé, d'avoir gouverné ſouverainement la Hollande ſans la ſubjuguer, d'avoir été l'ame & le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eu les reſſources d'un général & la valeur d'un ſoldat, de n'avoir jamais perſécuté perſonne pour la religion, d'avoir mépriſé toutes les ſuperſtitions des hommes, & d'avoir été ſimple & modeſte dans ſes mœurs; ceux-là ſans doute donneront le nom de grand à *Guillaume* plutôt qu'à *Louis*. Ceux qui ſont plus touchés des plaiſirs & de l'éclat d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zèle pour le bien public, de la paſſion pour la gloire, du talent de régner; qui ſont plus frappés de cette hauteur, avec laquelle des miniſtres & des généraux ont ajouté des provinces à la France, ſur un ordre de leur roi; qui s'étonnent davantage d'avoir vu un ſeul état réſiſter à tant de puiſſances; ceux qui eſtiment plus un roi de France qui ſait donner l'Eſpagne à ſon petit-fils, qu'un gendre qui détrône ſon beau-père; enfin ceux qui admirent davantage le protecteur que le peſécuteur du roi *Jacques*, ceux-là donneront à *Louis XIV*. la préférence.



CHAPITRE DIX-HUITIEME.

Guerre mémorable pour la fucceffion à la monarchie d'Efpagne. Conduite des miniftres & des généraux jufqu'en 1703.

A *Guillaume III.* fuccéda la princeffe *Anne* fille du roi *Jacques* & de la fille d'*Hide* avocat devenu chancelier, & l'un des grands hommes de l'Angleterre. Elle était mariée au prince de Dannemarck, qui ne fut que fon premier fujet. Dès qu'elle fut fur le trône, elle entra dans toutes les mefures du roi *Guillaume*, quoiqu'elle eût été ouvertement brouillée avec lui. Ces mefures étaient les vœux de la nation. Un roi fait ailleurs entrer aveuglement fes peuples dans toutes fes vues, à Londres un roi doit entrer dans celles de fon peuple.

Ces difpofitions de l'Angleterre & de la Hollande, pour mettre, s'il fe pouvait, fur le trône d'Efpagne l'archiduc *Charles* fils de l'empereur, ou du moins pour réfifter aux *Bourbons*, méritent peut-être l'attention de tous les fiècles. La Hollande devait, pour fa part, entretenir cent deux mille hommes de troupes, foit dans les garnifons, foit en campagne. Il s'en fallait beaucoup que la vafte monarchie Efpagnole pût en fournir autant dans cette conjoncture. Une province de marchands, prefque toute fubjuguée en deux mois, trente ans auparavant, pouvait plus alors que les maîtres de l'Efpagne, de Naples, de la Flandre, du Pérou & du Mexique. L'Angleterre promettait quarante mille hommes, fans compter fes flottes. Il arrive dans toutes les alliances, que l'on fournit à la longue beaucoup moins qu'on n'avait promis. L'Angleterre au contraire donna cinquante mille hommes, dans la feconde année,

au

au lieu de quarante; & vers la fin de la guerre elle entretint, tant de ses troupes que de celles des alliés, sur les frontières de France, en Espagne, en Italie, en Irlande, en Amérique, & sur ses flottes, près de deux cent mille soldats & matelots combattans; dépense presqu'incroyable, pour qui considérera que l'Angleterre, proprement dite, n'est que le tiers de la France, & qu'elle n'avait pas la moitié tant d'argent monnoyé; mais dépense vraisemblable, aux yeux de ceux qui savent ce que peuvent le commerce & le crédit. Les Anglais ont toujours porté le plus grand fardeau de cette alliance. Les Hollandais ont insensiblement diminué le leur: car après tout, la république des Etats-Généraux, n'est qu'une illustre compagnie de commerce: & l'Angleterre est un pays fertile, rempli de négocians & de guerriers.

L'empereur devait fournir quatre-vingt-dix mille hommes, sans compter les secours de l'Empire & des alliés qu'il espérait détacher de la maison de *Bourbon*; & cependant le petit-fils de *Louis XIV.* régnait déjà paisiblement dans Madrid; & *Louis*, au commencement du siècle, était au comble de sa puissance & de sa gloire. Mais ceux qui pénétraient dans les ressorts des cours de l'Europe, & sur-tout dans celle de France, commençaient à craindre quelques revers. L'Espagne affaiblie, sous les derniers rois du sang de *Charles-Quint*, l'était encor davantage dans les premiers jours du règne d'un *Bourbon*. La maison d'*Autriche* avait des partisans dans plus d'une province de cette monarchie. La Catalogne semblait prête à secouer le nouveau joug, & à se donner à l'archiduc *Charles*. Il était impossible, que le Portugal ne se rangeât, tôt ou tard, du côté de la maison d'*Autriche*. Son intérêt visible était de nourrir chez les Espagnols, ses ennemis naturels, une guerre civile, dont Lisbonne ne pouvait que profiter. Le duc de Savoie, à peine beau-père du nouveau roi d'Espagne, & lié aux

Bourbons par le ſang & par les traités, paraiſſait déjà mécontent de ſes gendres. Cinquante mille écus par mois, pouſſés depuis juſqu'à deux cent mille francs, ne paraiſſaient pas un avantage aſſez grand, pour le retenir dans leur parti. Il lui fallait au moins le Montferrat-Mantouan & une partie du Milanais. Les hauteurs, qu'il eſſuyait des généraux Français & du miniſtère de Verſailles, lui faiſaient craindre avec raiſon d'être bientôt compté pour rien par ſes deux gendres, qui tenaient reſſerrés ſes états de tous côtés. Il avait déjà quitté bruſquement le parti de l'Empire pour la France. Il était vraiſemblable, qu'étant ſi peu ménagé par la France, il s'en détacherait à la première occaſion.

Quant à la cour de *Louis XIV.* & à ſon royaume, les eſprits fins y appercevaient déjà un changement, que les groſſiers ne voient que quand la décadence eſt arrivée. Le roi âgé de plus de ſoixante ans, devenu plus retiré, ne pouvait plus ſi bien connaître les hommes; il voyait les choſes dans un trop grand éloignement, avec des yeux moins appliqués & faſcinés par une longue proſpérité. Madame de *Maintenon*, avec toutes les qualités eſtimables qu'elle poſſédait, n'avait ni la force, ni le courage, ni la grandeur d'eſprit, néceſſaires pour ſoutenir la gloire d'un état. Elle contribua à faire donner le miniſtère des finances en 1698 & celui de la guerre en 1701 à ſa créature *Chamillard*, plus honnête homme que miniſtre, & qui avait plû au roi par la modeſtie de ſa conduite, lorſqu'il était chargé de Saint-Cyr. Malgré cette modeſtie extérieure, il eut le malheur de ſe croire la force de ſupporter ces deux fardeaux, que *Colbert* & *Louvois* avaient à peine ſoutenus. Le roi, comptant ſur ſa propre expérience, croyait pouvoir diriger heureuſement ſes miniſtres. Il avait dit, après la mort de *Louvois*, au roi *Jacques*, *j'ai perdu un bon miniſtre; mais vos affaires & les miennes n'en iront pas plus mal.* Lorſqu'il choiſit *Barbeſieux*, pour ſuc-

céder à *Louvois* dans le miniſtère de la guerre ; *J'ai formé votre père*, lui dit-il, (1) *je vous formerai de même.* Il en dit à-peu-près autant à *Chamillard.* Un roi, qui avait travaillé ſi long-tems & ſi heureuſement, ſemblait avoir droit de parler ainſi ; mais ſa confiance en ſes lumières le trompait.

A l'égard des généraux qu'il employait, ils étaient ſouvent gênés par des ordres précis, comme des ambaſſadeurs qui ne devaient pas s'écarter de leurs inſtructions. Il dirigeait avec *Chamillard*, dans le cabinet de madame de *Maintenon*, les opérations de la campagne. Si le général voulait faire quelque grande entrepriſe, il fallait ſouvent qu'il en demandât la permiſſion par un courrier, qui trouvait à ſon retour, ou l'occaſion manquée, ou le général battu.

Les dignités & les récompenſes militaires furent prodiguées ſous le miniſtère de *Chamillard.* On donna la permiſſion à trop de jeunes gens d'acheter des régimens, preſque au ſortir de l'enfance ; tandis que chez les ennemis, un régiment était le prix de vingt ans de ſervice. Cette différence ne fut enſuite que trop ſenſible, dans plus d'une occaſion, où un colonel expérimenté eût pu empêcher une déroute. Les croix de chevaliers de *St. Louis*, récompenſe inventée par le roi en 1693, & qui étaient l'objet de l'émulation des officiers, ſe vendirent dès le commencement du miniſtère de *Chamillard.* On les achetait cinquante écus dans les bureaux de la guerre. La diſcipline militaire, l'ame du ſervice, ſi rigidement ſoutenue par *Louvois*, tomba dans un relâchement funeſte : ni le nombre des ſoldats ne fut complet dans les compagnies, ni même celui des officiers dans les régimens. La facilité de s'entendre avec

(1) Voyez les mémoires manuſcrits de *Dangeau* : on les cite ici parce que ce fait rapporté par eux a été ſouvent confirmé par le maréchal de *La Feuillade*, gendre du ſecretaire d'état *Chamillard.*

les commiſſaires, l'inattention du miniſtre, produiſaient ce déſordre. De là naiſſait un inconvénient qui devait, toutes choſes égales d'ailleurs, faire perdre néceſſairement des batailles. Car, pour avoir un front auſſi étendu que celui de l'ennemi, on était obligé d'oppoſer des bataillons faibles à des bataillons nombreux. Les magaſins ne furent plus ni aſſez grands, ni aſſez tôt prêts. Les armes ne furent plus d'une aſſez bonne trempe. Ceux donc qui voyaient ces défauts du gouvernement, & qui ſavaient à quels généraux la France aurait à faire, craignirent pour elle, même au milieu des premiers avantages, qui promettaient à la France de plus grandes proſpérités que jamais. (1)

Le premier général, qui balança la ſupériorité de la France, fut un Français; car on doit appeller de ce nom le prince *Eugène*, quoiqu'il fût petit-fils de *Charles-Emmanuel*, duc de Savoie. Son père le comte de Soiſſons, établi en France, lieutenant-général des armées & gouverneur de Champagne, avait épouſé *Olympe Mancini*, l'une des nièces du cardinal *Mazarin*. De ce mariage, d'ailleurs malheureux, naquit à Paris ce prince ſi dangereux depuis à *Louis XIV*. & ſi peu connu de lui dans ſa jeuneſſe. On le nomma d'abord en France *le chevalier de Carignan*. Il prit enſuite le petit collet. On l'appellait *l'abbé de Savoie*. On prétend qu'il demanda un régiment au roi, & qu'il eſſuya la mortification d'un refus, accompagné de reproches. Ne pouvant réuſſir auprès de *Louis XIV*. il était allé ſervir l'empereur contre les Turcs dès l'an 1683. Les deux princes de *Conti* allèrent le joindre en 1685. Le roi

(1) Le compilateur des mémoires de madame de *Maintenon* dit que vers la fin de la guerre précédente le marquis de *Nangis*, colonel du régiment du roi, lui diſait qu'on ne pourrait empêcher la déſertion de ſes ſoldats qu'en faiſant caſſer la tête aux déſerteurs. Remarquez que le marquis depuis maréchal de *Nangis*, ne fut colonel de ce régiment qu'en 1711.

fit ordonner aux princes de *Conti*, & à tous ceux qui faisaient avec eux le voyage, de revenir. L'abbé de Savoie fut le seul qui n'obéit (1) point. Il avait déjà déclaré qu'il renonçait à la France. Le roi quand il l'apprit, dit à ses courtisans : *Ne trouvez-vous pas que j'ai fait là une grande perte* ? & les courtisans assurèrent, que l'abbé de Savoie serait toujours un esprit dérangé, un homme incapable de tout. On en jugeait par quelques emportemens de jeunesse, sur lesquels il ne faut jamais juger les hommes. Ce prince, trop méprisé à la cour de France, était né avec les qualités qui font un héros dans la guerre, & un grand homme dans la paix ; un esprit plein de justesse & de hauteur, ayant le courage nécessaire & dans les armées & dans le cabinet. Il a fait des fautes comme tous les généraux ; mais elles ont été cachées sous le nombre de ses grandes actions. Il a ébranlé la grandeur de *Louis XIV*. & la puissance Ottomane ; il a gouverné l'Empire : & dans le cours de ses victoires & de son ministère, il a méprisé également le faste & les richesses. Il a même cultivé les lettres,

(1) Par les instructions à moi envoyées & puisées dans le dépôt des affaires étrangères, il est évident que le prince *Eugène* était déjà parti en 1683, & que la marquis de *la Fare* s'est mépris dans ses mémoires, quand il fait partir les deux princes de *Conti* avec le prince *Eugène*, ce qui a induit les historiens en erreur.

Il y eut alors plusieurs seigneurs de la cour qui écrivirent aux princes de *Conti* des lettres indécentes, dans lesquelles ils manquaient de respect au roi, & d'égards pour madame de *Maintenon*, qui n'était encor que favorite. Les lettres furent interceptées, & ces jeunes gens disgraciés pour quelque tems.

Le compilateur des mémoires de *Maintenon* est le seul qui avance que le duc de *Rocheguion* dit à son frère le marquis de Liancour : *Mon frère, si on intercepte votre lettre, vous méritez la mort.* Premiérement on ne mérite point la mort parce qu'une lettre coupable est interceptée, mais parce qu'on l'a écrite. Secondement on ne mérite point la mort pour avoir écrit des plaisanteries. Il parut bien que ces seigneurs, qui tous rentrèrent en grace, ne méritaient point la mort. Tous ces prétendus discours qu'on débite avec légéreté dans le monde, & qui sont ensuite recueillis par des écrivains obscurs & mercenaires, sont indignes de croyance.

& les a protégées autant qu'on le pouvait à la cour de Vienne. Agé alors de trente-sept ans, il avait l'expérience de ses victoires remportées sur les Turcs, & des fautes commises par les Impériaux dans les dernières guerres, où il avait servi contre la France.

Il descendit en Italie par le Trentin sur les terres de Venise avec trente mille hommes, & la liberté entière de s'en servir comme il le voudrait. Le roi de France défendit d'abord au maréchal de *Catinat* de s'opposer au passage du prince *Eugène*, soit pour ne point commettre le premier acte d'hostilité, ce qui est une mauvaise politique quand on a les armes à la main ; soit pour ménager les Vénitiens, qui étaient pourtant moins dangereux que l'armée Allemande.

Cette faute de la cour en fit commettre d'autres à *Catinat*. Rarement réussit-on, quand on suit un plan qui n'est pas le sien. On sait d'ailleurs combien il est difficile dans ce pays, tout coupé de rivières & de ruisseaux, d'empêcher un ennemi habile de les passer. Le prince *Eugène* joignait à une grande profondeur de desseins, une vivacité prompte d'exécution. La nature du terrain au bord de l'Adige, faisait encor, que l'armée ennemie était plus ramassée, & la Française plus étendue. *Catinat* voulait aller à l'ennemi ; mais quelques lieutenans-généraux firent des difficultés, & formèrent des cabales contre lui. Il eut la faiblesse de ne se pas faire obéir. La modération de son esprit lui fit commettre cette grande faute. *Eugène* força d'abord le poste de Carpi, auprès du canal blanc, défendu par *Saint-Fremont*, qui ne suivit pas en tout les ordres du général, & qui se fit battre. Après ce succès, l'armée Allemande fut maîtresse du pays entre l'Adige & l'Adda; elle pénétra dans le Bressan, & *Catinat* recula jusques derrière l'Oglio. Beaucoup de bons officiers approuvaient cette retraite, qui leur paraissait sage, & il faut encor ajouter, que le défaut des munitions promises par le ministre, la rendait nécessaire. Les

courtisans, & sur-tout ceux qui espéraient de commander à la place de *Catinat*, firent regarder sa conduite comme l'opprobre du nom Français. Le maréchal de *Villeroi* persuada, qu'il réparerait l'honneur de la nation. La confiance avec laquelle il parla, & le goût que le roi avait pour lui, obtinrent à ce général le commandement en Italie. Le maréchal de *Catinat*, malgré les victoires de Stafarde & de la Marsaille, fut obligé de servir sous lui.

Le maréchal duc de *Villeroi*, fils du gouverneur du roi, élevé avec lui, avait eu toujours sa faveur: il avait été de toutes ses campagnes & de tous ses plaisirs: c'était un homme d'une figure agréable & imposante, très-brave, très-honnête homme, bon ami, vrai dans la société, magnifique en tout. (1) Mais ses ennemis, disaient, qu'il était plus occupé, étant général d'armée, de l'honneur & du plaisir de commander, que des desseins d'un grand capitaine. Ils lui reprochaient un attachement à ses opinions qui ne déférait aux avis de personne.

Il vint en Italie donner des ordres au maréchal de *Catinat*, & des dégoûts au duc de Savoie. Il faisait sentir, qu'il pensait en effet qu'un favori de *Louis XIV.* à la tête d'une puissante armée, était fort au dessus d'un prince: il ne l'appellait que *mons de Savoie*: il le traitait comme un général à la solde de France, & non comme un souverain, maître des barrières que la nature a mises entre la France & l'Italie.

(1) L'auteur qui dans sa jeunesse eut l'honneur de le voir souvent, a droit d'assurer que c'était-là son caractère. *La Beaumelle* qui insulte les maréchaux de *Villeroi* & de *Villars*, & tant d'autres, dans ses notes du siècle de *Louis XIV.* parle ainsi de feu monsieur le maréchal de *Villeroi*, pag. 102, tom. III. des mémoires de madame de Maintenon: *Villeroi le fastueux, qui amusait les femmes avec tant de légéreté, & qui disait à ses gens avec tant d'arrogance: A-t-on mis de l'or dans mes poches?* Comment peut-il attribuer, je ne dis pas à un grand seigneur, mais à un homme bien élevé, ces paroles qu'on attribuait autrefois à un financier ridicule? Comment peut-il parler de tant d'hommes du siècle passé, du ton d'un homme qui les aurait vus? & comment peut-on écrire si insolemment de telles indécences, de telles faussetés & de telles sottises?

L'amitié de ce ſouverain ne fut pas auſſi ménagée qu'elle était néceſſaire. La cour penſa, que la crainte ſerait le ſeul nœud qui le retiendrait ; & qu'une armée Françaiſe, dont environ ſix à ſept mille ſoldats Piémontais étaient ſans ceſſe environnés, répondrait de ſa fidélité. Le maréchal de *Villeroi* agit avec lui comme ſon égal dans le commerce ordinaire, & comme ſon ſupérieur dans le commandement. Le duc de Savoie avait le vain titre de généraliſſime ; mais le maréchal de *Villeroi* l'était. Il ordonna d'abord, que l'on attaquât le prince *Eugène* au poſte de Chiari près de l'Oglio. Les officiers-généraux jugeaient qu'il était contre toutes les règles de la guerre d'attaquer ce poſte, pour des raiſons déciſives ; c'eſt qu'il n'était d'aucune conſéquence, & que les retranchemens en étaient inabordables, qu'on ne gagnait rien en le prenant, & que, ſi on le manquait, on perdait la réputation de la campagne. *Villeroi* dit au duc de Savoie qu'il fallait marcher, & envoya un aide-de-camp ordonner de ſa part au maréchal de *Catinat* d'attaquer. *Catinat* ſe fit répéter l'ordre trois fois, & ſe tournant vers les officiers qu'il commandait : *Allons-donc*, dit-il, *meſſieurs*, *il faut obéir.* On marcha aux retranchemens. Le duc de Savoie, à la tête de ſes troupes, combattit comme un homme qui aurait été content de la France. *Catinat* chercha à ſe faire tuer. Il fut bleſſé ; mais tout bleſſé qu'il était, voyant les troupes du roi rebutées, & le maréchal de *Villeroi* ne donnant point d'ordre, il fit la retraite ; après quoi il quitta l'armée, & vint à Verſailles rendre compte de ſa conduite au roi, ſans ſe plaindre de perſonne.

Le prince *Eugène* conſerva toujours ſa ſupériorité ſur le maréchal de *Villeroi*. Enfin, au cœur de l'hiver 1702, un jour que ce maréchal dormait avec ſécurité dans Crémone, ville aſſez forte & munie d'une très-grande garniſon, il eſt réveillé au bruit des décharges de mouſquetterie. Il ſe lève en hâte, monte à cheval ;

la première chofe qu'il rencontre, c'eft un efcadron ennemi. Le maréchal auffi-tôt eft fait prifonnier & conduit hors de la ville, fans favoir ce qui s'y paffait, & fans pouvoir imaginer la caufe d'un événement fi étrange. Le prince *Engène* était déjà dans Crémone. Un prêtre, nommé *Bazzoli*, prévôt de Ste. Marie-la-Neuve, avait introduit les troupes Allemandes par un égoût. Quatre cents foldats, entrés par cet égoût dans la maifon du prêtre, avaient fur le champ égorgé la garde des deux portes; les deux portes ouvertes, le prince *Eugène* entre avec quatre mille hommes. Tout cela s'était fait, avant que le gouverneur, qui était Efpagnol, s'en fût douté, & avant que le maréchal de *Villeroi* fût éveillé. Le fecret, l'ordre, la diligence, toutes les précautions poffibles avaient préparé l'entreprife. Le gouverneur Efpagnol fe montre d'abord dans les rues avec quelques foldats; il eft tué d'un coup de fufil: tous les officiers-généraux font ou tués ou pris, à la réferve du comte de *Révél* lieutenant-général, & du marquis de *Prâlin*. Le hafard confondit la prudence du prince *Eugène*.

Le chevalier *d'Entragues* devait faire ce jour-là dans la ville une revue du régiment des vaiffeaux, dont il était colonel; & déjà les foldats s'affemblaient à quatre heures du matin à une extrémité de la ville, précifément dans le tems que le prince *Eugène* entrait par l'autre. *D'Entragues* commence à courir par les rues avec fes foldats. Il réfifte aux Allemans qu'il rencontre. Il donne le tems au refte de la garnifon d'accourir. Les officiers, les foldats pêle-mêle, les uns mal-armés, les autres prefque nuds, fans commandant, fans ordre, rempliffent les rues, les places publiques. On combat en confufion; on fe retranche de rue en rue, de place en place. Deux régimens Irlandais, qui faifaient partie de la garnifon, arrêtent les efforts des Impériaux. Jamais ville n'avait été furprife avec plus de fageffe, ni défendue avec tant de valeur. La garnifon était d'environ cinq

mille hommes. Le prince *Eugène.* n'en avait pas encor introduit plus de quatre mille. Un gros détachement de son armée devait arriver par le pont du Pô ; les mesures étaient bien prises. Un autre hasard les dérangea toutes. Ce pont du Pô , mal gardé par environ cent soldats Français, devait d'abord être saisi par les cuirassiers Allemans, qui dans l'instant que le prince *Eugène* entra dans la ville, furent commandés pour aller s'en emparer : Il fallait pour cet effet qu'étant entrés par la porte du midi voisine de l'égoût, ils sortissent sur le champ de Crémone du côté du nord par la porte du Pô, & qu'ils courussent au pont. Ils y allaient ; le guide qui les conduisait, est tué d'un coup de fusil tiré d'une fenêtre ; les cuirassiers prennent une rue pour une autre : ils allongent leur chemin. Dans ce petit intervalle de tems, les Irlandais se jettent à la porte du Pô, ils combattent & repoussent les cuirassiers : le marquis de *Prâlin* profite du moment ; il fait couper le pont : alors le secours que l'ennemi attendait, ne peut arriver, & la ville est sauvée.

Le prince *Eugène* , après avoir combattu tout le jour, toujours maître de la porte par laquelle il était entré , se retire enfin , emmenant le maréchal de *Villeroi* & plusieurs officiers-généraux prisonniers, mais ayant manqué Crémone, que son activité & sa prudence , jointes à la négligence du gouverneur, lui avaient donnée, & que le hasard & la valeur des Français & des Irlandais lui ôtèrent.

Le maréchal de *Villeroi* , extrêmement malheureux en cette occasion , fut condamné a Versailles par les courtisans , avec toute la rigueur & l'amertume qu'inspiraient sa faveur & son caractère, dont l'élévation leur paraissait approcher de la vanité. Le roi , qui le plaignait sans le condamner , irrité qu'on blâmât si hautement son choix , s'échappa à dire : (1) *On se déchaîne contre*

(1) Voyez les mémoires de *Dangeau*.

lui, parce qu'il eſt mon favori : terme, dont il ne ſe ſervit pour perſonne, que cette ſeule fois en ſa vie. Le duc de *Vendôme* fut auſſi-tôt nommé pour aller commander en Italie.

Le duc de *Vendôme*, petit-fils de *Henri VI.* était intrépide comme lui, doux, bienfaiſant, ſans faſte, ne connaiſſant ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance. Il n'était fier qu'avec des princes; il ſe rendait l'égal de tout le reſte. C'était le ſeul général, ſous lequel le devoir du ſervice, & cet inſtinct de fureur purement animal & mécanique qui obéit à la voix des officiers, ne menaſſent point les ſoldats au combat : ils combattaient pour le duc de *Vendôme*; ils auraient donné leur vie, pour le tirer d'un mauvais pas, où la précipitation de ſon génie l'engageait quelquefois. Il ne paſſait pas pour méditer ſes deſſeins, avec la même profondeur que le prince *Eugène*, & pour entendre comme lui l'art de faire ſubſiſter les armées. Il négligeait trop les détails; il laiſſait périr la diſcipline militaire, la table & le ſommeil lui dérobaient trop de tems, auſſi-bien qu'à ſon frère. Cette molleſſe le mit plus d'une fois en danger d'être enlevé; mais un jour d'action, il réparait tout par une préſence d'eſprit & par des lumières que le péril rendait plus vives; & ces jours d'action, il les cherchait toujours; moins fait, à ce qu'on diſait, pour une guerre défenſive, & auſſi propre à l'offenſive que le prince *Eugène*.

Ce déſordre & cette négligence qu'il portait dans les armées, il l'avait à un excès ſurprenant dans ſa maiſon, & même ſur ſa perſonne : à force de haïr le faſte, il en vint à une malpropreté cynique, dont il n'y a point d'exemple; & ſon déſintéreſſement, la plus noble des vertus, devint en lui un défaut, qui lui fit perdre, par ſon dérangement, beaucoup plus qu'il n'eût dépenſé en bienfaits. On l'a vu manquer ſouvent du néceſſaire. Son frère le grand-prieur, qui commanda ſous lui en Italie,

avait tous ces mêmes défauts, qu'il poussait encor plus loin, & qu'il ne rachetait que par la même valeur. Il était étonnant de voir deux généraux ne sortir souvent de leur lit qu'à quatre heures après midi, & deux princes, petit-fils de *Henri IV.* plongés dans une négligence de leurs personnes, dont les plus vils des hommes auraient eu honte.

Ce qui est plus surprenant encor, c'est ce mélange d'activité & d'indolence, avec lequel *Vendôme* fit contre *Eugène* une guerre vive d'artifice, de surprises, de marches, de passages de rivières, de petits combats souvent aussi inutiles que meurtriers, de batailles sanglantes où les deux partis s'attribuaient la victoire : telle fut celle de Luzara, pour laquelle les *Te Deum* furent chantés à Vienne, & à Paris. *Vendôme* était vainqueur, toutes les fois qu'ils n'avait pas à faire au prince *Eugène* en personne ; mais dès qu'il le retrouvait en tête, la France n'avait plus aucun avantage.

Au milieu de ces combats, & des siéges de tant de châteaux & de petites villes, des nouvelles secretes arrivent à Versailles, que le duc de Savoie, petit-fils d'une sœur de *Louis XIV.* beau-père du duc de Bourgogne, beau-père de *Philippe V.* va quitter les *Bourbons*, & marchande l'appui de l'empereur. Tout le monde est surpris qu'il abandonne à la fois ses deux gendres, & même a ce qu'on croit, ses véritables intérêts. Mais l'empereur lui promettait tout ce que ces gendres lui avaient refusé, le Montferrat-Mantouan, Alexandrie, Valence, les pays entre le Pô & le Tanaro, & plus d'argent que la France ne lui en donnait. Cet argent devait être fourni par l'Angleterre ; car l'empereur en avait à peine pour soudoyer ses armées. L'Angleterre, la plus riche des alliés, contribuait plus qu'eux tous pour la cause commune. Si le duc de Savoie consulta peu les loix des nations & celles de la nature, c'est une question de morale, laquelle se mêle peu de la conduite des

ſouverains. L'événement ſeul a fait voir à la fin, qu'il ne manqua pas, au moins dans ſon traité, aux loix de la politique. Mais il y manqua dans un autre point bien eſſentiel; ce fut en laiſſant ſes troupes à la merci des Français, tandis qu'il traitait avec l'empereur. Le duc de *Vendôme* les fit déſarmer. Elles n'étaient, à la vérité, que de cinq mille hommes; mais ce n'était pas un petit objet pour le duc de Savoie.

A peine la maiſon de *Bourbon* a-t-elle perdu cet allié, qu'elle apprend que le Portugal eſt déclaré contr'elle. *Pierre*, roi de Portugal, reconnaît l'archiduc *Charles* pour roi d'Eſpagne. Le conſeil Impérial, au nom de cet archiduc démembrait en faveur de *Pierre II.* une monarchie, dans laquelle il n'avait pas encor une ville: il lui cédait, par un de ces traités qui n'ont point eu d'exécution, Vigo, Bayonne, Alcantara, Badajoz, une partie de l'Eſtramadure, tous les pays ſitués à l'occident de la rivière de la Plata en Amérique; en un mot, il partageait ce qu'il n'avait pas, pour acquérir ce qu'il pourrait en Eſpagne.

Le roi de Portugal, le prince de Darmſtadt miniſtre de l'archiduc, l'amirante de Caſtille ſon partiſan, implorèrent même le ſecours du roi de Maroc. Non-ſeulement ils firent des traités avec ces barbares, pour avoir des chevaux & du bled; mais ils demandèrent des troupes. L'empereur de Maroc *Muley Iſmaël*, le tyran le plus guerrier & le plus politique qui fût alors chez les nations mahométanes, ne voulut envoyer ſes troupes qu'à des conditions dangereuſes pour la chrétienté, & honteuſes pour le roi de Portugal: il demandait en ôtage un fils de ce roi, & des villes. Le traité n'eut point lieu. Les chrétiens ſe déchirèrent de leurs propres mains, ſans y joindre les mains des barbares. Ce ſecours d'Afrique ne valait pas, pour la maiſon d'*Autriche*, celui d'Angleterre & de Hollande.

Churchil, comte & enſuite duc de *Malborourg*,

déclaré général des troupes Anglaifes & Hollandaifes dès l'an 1702, fut l'homme le plus fatal à la grandeur de la France, qu'on eût vu depuis plufieurs fiècles. Il n'était pas comme ces généraux, auxquels un miniftre donne par écrit le projet d'une campagne, & qui, après avoir fuivi à la tête d'une armée les ordres du cabinet, reviennent briguer l'honneur de fervir encor. Il gouvernait alors la reine d'Angleterre, & par le befoin qu'on avait de lui, & par l'autorité que fa femme avait fur l'efprit de cette reine. Il menait le parlement par fon crédit, & par celui de *Godolphin* grand tréforier, dont le fils époufa fa fille. Ainfi, maître de la cour, du parlement, de la guerre & des finances, plus roi que n'avait été *Guillaume*, auffi politique que lui, & beaucoup plus grand capitaine, il fit plus que les alliés n'ofaient efpérer. Il avait par-deffus tous les généraux de fon tems, cette tranquillité de courage au milieu du tumulte, & cette férénité d'ame dans le péril, que les Anglais appellent *cool head*, *tête froide*. C'eft peut-être cette qualité, le premier don de la nature pour le commandement, qui a donné autrefois tant d'avantages aux Anglais fur les Français, dans les plaines de Poitiers, de Créci & d'Azincourt.

Malboroug, guerrier infatigable pendant la campagne devenait un négociateur auffi agiffant pendant l'hiver. Il allait à la Haye, & dans toutes les cours d'Allemagne. Il perfuadait les Hollandais de s'épuifer, pour abaiffer la France. Il excitait les reffentimens de l'électeur Palatin. Il allait flatter la fierté de l'électeur de Brandebourg, lorfque ce prince voulut être roi. Il lui préfentait la ferviette à table, pour en tirer un fecours de fept à huit mille foldats. Le prince *Eugène*, de fon côté, ne finiffait une campagne, que pour aller faire lui-même à Vienne les préparatifs de l'autre. On fait fi les armées en font mieux pourvues quand le général eft le miniftre. Ces deux hommes, tantôt commandans enfemble, tantôt féparément,

furent toujours d'intelligence; ils conféraient ſouvent à la Haye avec le grand penſionnaire *Heinſius*, & le greffier *Fagel* qui gouvernaient les Provinces-Unies avec autant de lumières que les *Barnevelt* & les *de With*, & avec plus de bonheur. Ils faiſaient toujours de concert mouvoir les reſſorts de la moitié de l'Europe, contre la maiſon de *Bourbon*; & le miniſtère de France était alors bien faible, pour réſiſter long-tems à ces forces réunies. Le ſecret de leur projet de campagne fut toujours gardé entr'eux. Ils arrangeaient eux-mêmes leurs deſſeins, & ne les confiaient à ceux qui les devaient ſeconder, qu'au point de l'exécution. *Chamillard* au contraire, n'étant ni politique, ni guerrier, ni même homme de finances, & jouant cependant le rôle d'un premier miniſtre, dans l'impuiſſance où il était de faire des arrangemens par lui-même, les recevait de pluſieurs mains ſubalternes. Son ſecret était quelquefois divulgué, avant même qu'il sût préciſément ce qu'on devait faire. C'eſt ce que le marquis de *Feuquières* lui reproche avec raiſon : & madame de *Maintenon* avoue dans ſes lettres, que cet homme qu'elle avait choiſi était un miniſtre incapable. Ce fut là une des principales cauſes du malheur de la France.

Dès que *Marlboroug* eut le commandement des armées confédérées en Flandre, il fit voir, qu'il avait appris l'art de la guerre ſous *Turenne*. Il avait fait autrefois ſes premières campagnes, volontaire ſous ce général. On ne l'appellait dans l'armée que le bel Anglais. Mais le vicomte de *Turenne* avait jugé que le bel Anglais ſerait un jour un grand homme. Il commença par élever des officiers ſubalternes, & juſqu'alors inconnus, dont il démêlait le mérite, ſans s'aſſujettir à l'ordre du grade militaire, que nous appellons en France l'*ordre du tableau*. Il ſavait que quand les grades ne ſont que la ſuite de l'ancienneté, l'émulation périt; & qu'un officier, pour être plus ancien, n'en eſt pas toujours meilleur. Il forma d'abord des hommes. Il gagna du terrain ſur les

Français, ſans combattre. Le premier mois, le comte d'*Athlone*, général Hollandais, lui diſputa le commandement ; & dès le ſecond, il fut obligé de lui déférer en tout. Le roi de France avait envoyé contre lui ſon petit-fils le duc de Bourgogne, prince ſage & juſte, né pour rendre les hommes heureux. Le maréchal de *Boufflers*, homme d'un courage infatigable, commandait l'armée ſous ce jeune prince. Mais le duc de Bourgogne, après avoir vu prendre pluſieurs places, après avoir été forcé de reculer par les marches ſavantes de l'Anglais, revint à Verſailles au milieu de la campagne. *Boufflers* reſta ſeul témoin des ſuccès de *Marlboroug*, qui prit Venlo, Ruremonde, Liége, avançant toujours, & ne perdant pas un moment la ſupériorité.

Marlboroug de retour à Londres après cette campagne, reçut les honneurs dont on peut jouir dans une monarchie & dans une république ; créé duc par la reine, & ce qui eſt plus flatteur, remercié par les deux chambres du parlement, dont les députés vinrent le complimenter dans ſa maiſon.

Il s'élevait cependant un homme, qui ſemblait devoir raſſurer la fortune de la France : c'était le maréchal duc de *Villars*, alors lieutenant-général, & que nous avons vu depuis généraliſſime des armées de France, d'Eſpagne & de Sardaigne, à l'âge de quatre-vingt-deux ans : officier plein d'audace & de confiance. Il avait été l'artiſan de ſa fortune, par ſon opiniâtreté à faire au-delà de ſon devoir. Il déplut quelquefois à *Louis XIV*. &, ce qui était plus dangereux, à *Louvois*, parce qu'il leur parlait avec la même hardieſſe qu'il ſervait. On lui reprochait de n'avoir pas une modeſtie digne de ſa valeur. Mais enfin on s'était apperçu, qu'il avait un génie fait pour la guerre ; & fait pour conduire des Français. On l'avait avancé en peu d'années, après l'avoir laiſſé languir long-tems.

Il n'y a guère eu d'hommes, dont la fortune ait fait plus

plus de jaloux, & qui ait dû moins en faire. Il a été maréchal de France, duc & pair, gouverneur de province. Mais aussi il a sauvé l'état; & d'autres, qui l'ont perdu, ou qui n'ont été que courtisans, ont eu à-peu-près les mêmes récompenses. On lui a reproché jusqu'à ses richesses, quoique médiocres, acquises par des contributions dans le pays ennemi, prix légitime de sa valeur & de sa conduite; pendant que ceux qui ont élevé des fortunes dix fois plus considérables par des voies honteuses, les ont possédées avec l'approbation universelle. Il n'a guère commencé à jouir de sa renommée que vers l'âge de quatre-vingts ans. Il fallait qu'il survécût à toute la cour, pour goûter pleinemenr sa gloire.

Il n'est pas inutile qu'on sache, quelle a été la raison de cette injustice dans les hommes : c'est que le maréchal de *Villars* n'avait point d'art. Il n'avait ni celui de se faire des amis avec de la probité & de l'esprit, ni celui de se faire valoir, quoiqu'il parlât de lui-même comme il méritait que les autres en parlassent.

Il dit un jour au roi devant toute sa cour, lorsqu'il prenait congé pour aller commander l'armée : *Sire, je vais combattre les ennemis de votre majesté, & je vous laisse au milieu des miens.* Il dit aux courtisans du duc d'Orléans, régent du royaume, devenus riches par ce bouleversement de l'état appellé systême : *Pour moi, je n'ai jamais rien gagné que sur les ennemis.* Ces discours, où il mettait le même courage que dans ses actions, rabaissaient trop les autres hommes, déjà assez irrités pat son bonheur.

Il était, en ces commencemens de la guerre, l'un des lieutenans-généraux, qui commandaient des détachemens dans l'Alsace. Le prince de Bade, à la tête de l'armée impériale, venait de prendre Landau, défendue par *Mélac* pendant quatre mois. Ce prince faisait des progrès. Il avait les avantages du nombre, du terrain

& d'un commencement de campagne heureux. Son armée était dans ces montagnes du Brisgau, qui touchent à la forêt noire; & cette forêt immense séparait les troupes Bavaroises des Françaises. *Catinat* commandait dans Strasbourg. Sa circonspection l'empêcha d'entreprendre d'aller attaquer le prince de Bade, avec tant de désavantage. L'armée de France eût été perdue sans ressource, & l'Alsace eût été ouverte par un mauvais succès. *Villars*, qui avait résolu d'être maréchal de France ou de périr, hasarda ce que *Catinat* n'osait faire. Il obtint permission de la cour. Il marcha aux Impériaux avec une armée inférieure vers Fridlingue, & donna la bataille qui porte ce nom,

La cavalerie se battait dans la plaine : l'infanterie Française gravit au haut de la montagne, & attaqua l'infanterie Allemande retranchée dans des bois. J'ai entendu dire plus d'une fois au maréchal de *Villars*, que la bataille étant gagnée, comme il marchait à la tête de son infanterie, une voix cria : *Nous sommes coupés.* A ce mot, tous ses régimens s'enfuirent. Il court à eux, & leur crie : *Allons, mes amis, la victoire est à nous, vive le roi.* Les soldats répondent, *vive le roi*, en tremblant, & recommencent à fuir encor. La plus grande peine qu'eut le général, ce fut de rallier les vainqueurs. Si deux régimens ennemis avaient paru dans le moment de cette terreur panique, les Français étaient battus : tant la fortune décide souvent du gain des batailles.

Le prince de Bade, après avoir perdu trois mille hommes, son canon, son champ de bataille, après avoir été poursuivi deux lieues à travers les bois & les défilés, tandis que pour preuve de sa défaite, le fort de Fridlingen capitulait, manda cependant à Vienne qu'il avait remporté la victoire, & fit chanter un *Te Deum*, plus honteux pour lui que la bataille perdue.

Les Français, remis de leur terreur panique, pro-

clamèrent *Villars* maréchal de France ſur le champ de bataille ; & le roi, quinze jours après, confirma ce que la voix des ſoldats lui avait donné.

Le maréchal de *Villars* joint enfin l'électeur de Bavière avec ſes troupes victorieuſes : il le trouve vainqueur de ſon côté, gagnant du terrain, & maître de la ville impériale de Ratisbonne, où l'Empire aſſemblé venait de conjurer ſa perte.

Villars était plus fait pour bien ſervir l'état en ne ſuivant que ſon génie, que pour agir de concert avec un prince : il mena, ou plutôt il entraîna l'électeur au-delà du Danube ; & quand le fleuve fut paſſé, l'électeur ſe repentit, voyant que le moindre échec laiſſerait ſes états à la merci de l'empereur. Le comte de *Styrum*, à la tête d'un corps d'environ vingt mille hommes, allait ſe joindre à la grande armée du prince de Bade, auprès de Donavert. *Il faut les prévenir*, dit le maréchal au prince : *il faut tomber ſur Styrum, & marcher tout-à-l'heure.* L'électeur temporiſait : il répondait qu'il en devait conférer avec ſes généraux & ſes miniſtres. *C'eſt moi qui ſuis votre miniſtre & votre général*, lui répliquait *Villars*. *Vous faut-il d'autre conſeil que moi, quand il s'agit de donner bataille ?* Le prince occupé du danger de ſes états, reculait encor ; il ſe fâchait contre le général. *Eh bien*, lui dit *Villars*, *ſi votre alteſſe électorale ne veut ſaiſir l'occaſion avec ſes Bavarois, je vais combattre avec les Français ;* & auſſitôt il donne ordre pour l'attaque. Le prince indigné, (1) & ne voyant dans ce Français qu'un téméraire,

(1) Tout ceci doit ſe trouver dans les mémoires du maréchal de *Villars* manuſcrits ; j'y ai lu ces détails. Le premier tome imprimé de ces mémoires eſt abſolument de lui ; les deux autres ſont d'une main étrangère & un peu différente.

On voit par les dépêches du maréchal combien il avait à ſouffrir de la cour de Bavière ; *peut-être valait-il mieux lui plaire que de le bien ſervir. Les gens en uſent ainſi. Les Bavarois, les étrangers,*

fut obligé de combattre malgré lui. C'était dans les plaines d'Hochſtet auprès de Donavert.

Après la première charge on vit encor un effet de ce que peut la fortune dans les combats. L'armée ennemie & la Françaiſe, ſaiſies d'une terreur panique, prirent la fuite toutes deux en même tems, & le maréchal de *Villars* ſe vit preſque ſeul, quelques minutes, ſur le champ de bataille; il rallia les troupes, les ramena au combat, & remporta la victoire. On tua trois mille Impériaux : on en prit quatre mille : ils perdirent leur canon & leur bagage. L'électeur ſe rendit maître d'Augsbourg. Le chemin de Vienne était ouvert. Il fut agité dans le conſeil de l'empereur, s'il ſortirait de ſa capitale.

La terreur de l'empereur était excuſable : il était alors battu par-tout. Le duc de Bourgogne, ayant ſous lui les maréchaux de *Tallard* & de *Vauban*, venait de prendre le vieux Briſac. *Tallard* venait non-ſeulement de reprendre Landau, mais il avait encor défait auprès de Spire, le prince de Heſſe, depuis roi de Suède, qui voulait ſecourir la ville. Si l'on en croit le marquis de *Feuquières*, (cet officier & ce juge ſi inſtruit dans l'art militaire, mais ſi ſévère dans ſes jugemens) le maréchal de *Tallard* ne gagna cette bataille, que par une faute & par une mépriſe. Mais enfin il écrivit du champ de bataille au roi : *Sire, votre armée a pris plus d'étendards & de drapeaux, qu'elle n'a perdu de ſimples ſoldats.*

Cette action fut celle de toute la guerre où la bayonnette fit le plus de carnage. Les Français par leur impétuoſité avaient un grand avantage en ſe ſervant de cette arme. Elle eſt devenue depuis plus menaçante que

tous ceux qui l'ont volé, fripponné au jeu, livré à l'empereur, ont fait avec lui leur fortune, &c.

Il entend par ces mots, *livrer à l'empereur*, une intrigue que les miniſtres de l'électeur de Bavière formaient alors pour faire ſa paix avec l'Autriche, dans le tems que la France combattait pour lui.

meurtrière. Le feu foutenu & roulant a prévalu. Les Allemans & les Anglais s'accoutumèrent à tirer par divifions avec plus d'ordre & de promptitude que les Français. Les Pruffiens furent les premiers qui chargèrent leurs fufils avec des baguettes de fer. Le fecond roi de Pruffe les difciplina de forte qu'ils pouvaient tirer fix coups par minute très-aifément. Trois rangs tirant à la fois, & avançant enfuite rapidement, décident aujourd'hui du fort des batailles. Les canons de campagne font un effet non moins redoutable. Les bataillons que ce feu ébranle n'attendent pas l'attaque des bayonnettes, & la cavalerie achève de les rompre. Ainfi la bayonnette effraie plus qu'elle ne tue, & l'épée eft devenue abfolument inutile à l'infanterie. La force du corps, l'adreffe, le courage d'un combattant ne lui fervent plus de rien. Les bataillons font devenus de grandes machines, dont la mieux montée dérange néceffairement celle qui lui eft oppofée. C'eft précifément par cette raifon que le prince *Eugène* a gagné contre les Turcs les célèbres batailles de Témifvar & de Belgrade, où les Turcs auraient eu probablement l'avantage par leur nombre fupérieur, s'il y avait eu ce qu'on appelle une mêlée. Ainfi l'art de fe détruire eft non-feulement tout autre de ce qu'il était avant l'invention de la poudre, mais de ce qu'il était il y a cent ans.

Cependant la fortune de la France fe foutenant d'abord fi heureufement du côté de l'Allemagne, on préfumait que le maréchal de *Villars* la poufferait encor plus loin, avec cette impétuofité, qui déconcertait la lenteur Allemande. Mais ce même caractère, qui en faifait un chef redoutable, le rendait incompatible avec l'électeur de Bavière. Le roi voulait qu'un général ne fût fier qu'avec l'ennemi; & l'électeur de Bavière fut affez malheureux, pour demander un autre maréchal de France.

Villars lui-même fatigué des petites intrigues d'une cour orageuſe & intéreſſée, des irréſolutions de l'électeur, & plus encor des lettres du miniſtre d'état *Chamillard* plein de prévention contre lui comme d'ignorance, demanda au roi ſa retraite. Ce fut la ſeule récompenſe qu'il eut des opérations de guerre les plus ſavantes & d'une bataille gagnée. *Chamillard* pour le malheur de la France l'envoya dans le fond des Cevennes, réprimer des payſans fanatiques, & il ôta aux armées Françaiſes le ſeul général qui pût alors, ainſi que le duc de *Vendôme*, leur inſpirer un courage invincible. On parlera de ces fanatiques dans le chapitre de la religion. *Louis XIV.* avait alors des ennemis plus terribles, plus heureux, & plus irréconciliables que ces habitans des Cevennes.



CHAPITRE DIX-NEUVIEME.

Perte de la bataille de Blenheim ou d'Hochſtet, & ſes ſuites.

LE duc de *Marlboroug* était revenu vers les Pays-Bas au commencement de 1703 avec la même conduite & la même fortune. Il avait pris Bonn, réſidence de l'électeur de Cologne. De là il avait repris Hui, Limbourg, & s'était rendu maître de tout le Bas-Rhin. Le maréchal de *Villeroi*, au ſortir de ſa priſon commandait en Flandre, & n'était pas plus heureux contre *Marlboroug*, qu'il l'avait été contre le prince *Eugène*. En vain le maréchal de *Boufflers* venait de remporter, avec un détachement de l'armée, un petit avantage au combat d'Eckeren, contre *Obdam* général Hollandais. Un ſuccès qui n'a point de ſuite, n'eſt rien.

Cependant, ſi le général Anglais ne marchait pas au

ſecours de l'empereur, la maiſon d'*Autriche* ſemblait perdue. L'électeur de Bavière était maître de Paſſau. Trente mille Français, ſous les ordres du maréchal de *Marſin*, qui avait ſuccédé à *Villars*, inondaient le pays au-delà du Danube. Des partis couraient dans l'Autriche. Vienne était menacée d'un côté par les Français & les Bavarois, de l'autre par le prince *Ragotski*, à la tête des Hongrois combattans pour leur liberté, & ſecourus de l'argent de la France & de celui des Turcs. Alors le prince *Eugène* accourt d'Italie; il vient prendre le commandement des armées d'Allemagne : il voit à Heilbron le duc de *Marlboroug*. Ce général Anglais, que rien ne gênait dans ſa conduite; & que ſa reine & les Hollandais laiſſaient maître de ſes deſſeins, marche au ſecours du centre de l'Empire. Il prend d'abord avec lui dix mille Anglais d'infanterie & ving-trois eſcadrons. Il hâte ſa marche : il arrive vers le Danube auprès de Donavert, vis-à-vis les lignes de l'électeur de Bavière, dans leſquelles environ huit mille Français & autant de Bavarois retranchés, gardaient les pays conquis par eux. Après deux heures de combat, *Marlboroug* perce à la tête de trois bataillons Anglais, renverſe les Bavarois, & les Français. On dit qu'il tua ſix mille hommes, & qu'il en perdit preſque autant. Peu importe à un général le nombre des morts, quand il vient à bout de ſon entrepriſe. Il prend Donavert : il paſſe le Danube : il met la Bavière à contribution.

Le maréchal de *Villeroi*, qui l'avait voulu ſuivre dans ſes premières marches, l'avait tout d'un coup perdu de vue, & n'apprit où il était, qu'en apprenant cette victoire de Donavert.

Le maréchal de *Tallard*, avec un corps d'environ trente mille hommes, vient pour s'oppoſer à *Marlboroug* par un autre chemin, & ſe joint à l'électeur;

dans le même tems, le prince *Eugène* arrive, & se joint à *Marlboroug*.

Enfin les deux armées se rencontrent assez près de ce même Donavert, & dans les mêmes campagnes où le maréchal de *Villars* avait remporté une victoire un an auparavant. Il était alors dans les Cevennes. Je sais, qu'ayant reçu une lettre de l'armée de *Tallard*, écrite la veille de la bataille, par laquelle on lui mandait la disposition des deux armées, & la manière dont le maréchal de *Tallard* voulait combattre, il écrivit au président de *Maisons* son beau-frère, que si le maréchal de *Tallard* donnait bataille en gardant cette position, il serait infailliblement défait. On montra la lettre à *Louis XIV*. elle a été publique.

L'armée de France, en comptant les Bavarois, était de quatre-vingt-deux bataillons & de cent soixante escadrons; ce qui faisait à-peu-près soixante mille combattans, parce que les corps n'étaient pas complets. Soixante-quatre bataillons & cent cinquante-deux escadrons composaient l'armée ennemie, qui n'était forte que d'environ cinquante-deux mille hommes; car on fait toujours les armées plus nombreuses qu'elles ne le sont. Cette journée, si sanglante & si décisive, mérite une attention particulière. On a reproché bien des fautes aux généraux Français; la première était, de s'être mis dans la nécessité de recevoir la bataille, au lieu de laisser l'armée ennemie se consumer faute de fourrages, & de donner au maréchal de *Villeroi* le tems de tomber sur les Pays-Bas dégarnis, ou de s'avancer en Allemagne. Mais il faut considérer, pour réponse à ce reproche, que l'armée Française étant un peu plus forte que celle des alliés, pouvait espérer de la défaire, & que la victoire eût détrôné l'empereur. Le marquis de *Feuquières* compte douze fautes capitales, que firent l'électeur, *Marsin* & *Tallard*. avant & après la bataille. Une des plus considérables était, de n'avoir point

un gros corps d'infanterie à leur centre, & d'avoir ſéparé leurs deux corps d'armée. J'ai entendu ſouvent de la bouche du maréchal de *Villars*, que cette diſpoſition était inexcuſable.

Le maréchal de *Tallard* était à l'aile droite, l'électeur avec *Marſin* à la gauche. Le maréchal de *Tallard* avait dans le courage toute l'ardeur & la vivacité Françaiſe, un eſprit actif, perçant, fécond en expédiens & en reſſources. C'était lui qui avait conclu les traités de partage. Il était allé à la gloire & à la fortune par toutes les voies d'un homme d'eſprit & de cœur. La bataille de Spire lui avait fait un très-grand honneur, malgré les critiques de *Feuquières*; car un général victorieux n'a point fait de fautes aux yeux du public, de même que le général battu a toujours tort, quelque ſage conduite qu'il ait eue.

Mais le maréchal de *Tallard* avait un malheur bien dangereux pour un général; ſa vue était ſi faible, qu'il ne diſtinguait pas les objets à vingt pas de lui, Ceux qui l'ont bien connu m'ont dit encor que ſon courage ardent, tout contraire à celui de *Marlboroug*, s'enflammant dans la chaleur de l'action, ne laiſſait pas à ſon eſprit une liberté aſſez entière. Ce défaut lui venait d'un ſang ſec & allumé. On ſait aſſez que notre tempérament fait toutes les qualités de notre ame.

Le maréchal de *Marſin* n'avait juſques-là jamais commandé en chef; & avec beaucoup d'eſprit & un ſens droit, il avait, diſait-on, l'expérience d'un bon officier, plus que d'un général.

Pour l'électeur de Bavière, on le regardait moins comme un grand capitaine, que comme un prince vaillant, aimable, chéri de ſes ſujets, ayant dans l'eſprit plus de magnanimité que d'application.

Enfin la bataille commença entre midi & une heure. *Marlboroug* & ſes Anglais, ayant paſſé un ruiſſeau, chargeaient déjà la cavalerie de *Tallard*. Ce général,

un peu avant ce tems-là, venait de paſſer à la gauche, pour voir comment elle était diſpoſée. C'était déjà un aſſez grand déſavantage, que l'armée de *Tallard* combattit, ſans que ſon général fût à ſa tête. L'armée de l'électeur & de *Marſin* n'était point encor attaquée par le prince *Eugène*. *Marlboroug* entama l'aile droite Françaiſe près d'une heure avant qu'*Eugène* eût pu arriver vers l'électeur à la gauche.

Si-tôt que le maréchal de *Tallard* apprend que *Marlboroug* attaque ſon aile, il y court: il trouve une action furieuſe engagée; la cavalerie Françaiſe trois fois ralliée, & trois fois pouſſée. Il va vers le village de Blenheim, où il avait poſté vingt-ſept bataillons & douze eſcadrons. C'était une petite armée ſéparée: elle faiſait un feu continuel ſur celle de *Marlboroug*. De ce village, où il donne ſes ordres, il revole à l'endroit où *Marlboroug* avec de la cavalerie & des bataillons entre les eſcadrons, pouſſait la cavalerie Françaiſe.

M. de *Feuquières* ſe trompe aſſurément, quand il dit que le maréchal de *Tallard* n'y était pas, & qu'il fut pris priſonnier en revenant de l'aile de *Marſin* à la ſienne. Toutes les relations conviennent, & il ne fut que trop vrai pour lui, qu'il y était préſent. Il y fut bleſſé: ſon fils y reçut un coup mortel auprès de lui. Toute ſa cavalérie eſt miſe en déroute en ſa préſence. *Marlboroug* vainqueur perce d'un côté entre les deux armées Françaiſes; de l'autre, ſes officiers-généraux percent auſſi entre ce village de Blenheim & l'armée de *Tallard*, ſéparée encor de la petite armée qui eſt dans Blenheim.

Le maréchal de *Tallard*, dans cette cruelle ſituation, court pour rallier quelques eſcadrons. La faibleſſe de ſa vue lui fait prendre un eſcadron ennemi pour un Français. Il eſt fait priſonnier par les troupes de Heſſe, qui étaient à la ſolde de l'Angleterre. Au moment que le général était pris, le prince *Eugène*, trois fois

reponſſé, gagnait enfin l'avantage. La déroute était déjà totale & la fuite précipitée dans le corps d'armée du maréchal de *Tallard*. La conſternation & l'aveuglement de toute cette droite étaient au point, qu'officiers & ſoldats ſe jetaient dans le Danube, ſans ſavoir où ils allaient. Aucun officier-général ne donnait d'ordre pour la retraite; aucun ne penſait ou à ſauver ces vingt-ſept bataillons & ces douze eſcadrons des meilleures troupes de France, enfermés ſi malheureuſement dans Blenheim, ou à les faire combattre. Le maréchal de *Marſin* fit alors la retraite. Le comte *du Bourg*, depuis maréchal de France, ſauva une petite partie de l'infanterie, en ſe retirant par les marais d'Hochſtet; mais ni lui, ni *Marſin*, ni perſonne, ne ſongea à cette armée qui reſtait encor dans Blenheim, attendant des ordres & n'en recevant point. Elle était d'onze mille hommes effectifs; c'étaient les plus anciens corps. Il y a pluſieurs exemples de moindres armées, qui ont battu des armées de cinquante mille hommes, ou qui ont fait des retraites glorieuſes; mais l'endroit, où on ſe trouve poſté, décide de tout. Ils ne pouvaient ſortir des rues étroites d'un village, pour ſe mettre d'eux-mêmes en ordre de bataille, devant une armée victorieuſe, qui les eût à chaque inſtant accablés par un plus grand front, par ſon artillerie, & par les canons même de l'armée vaincue, qui étaient déjà au pouvoir du vainqueur. L'officier-général qui devait les commander, le marquis de *Clairambault*, fils du maréchal de *Clairambault*, courut pour demander les ordres au maréchal de *Tallard*: il apprend qu'il eſt pris: il ne voit que des fuyards: il fuit avec eux, & va ſe noyer dans le Danube.

Sivières, brigadier, qui était poſté dans ce village, tente alors un coup hardi: il crie aux officiers d'Artois & de Provence, de marcher avec lui: pluſieurs officiers, même des autres régimens, y accourent; ils fondent

ſur l'ennemi, comme on fait une ſortie d'une place aſſiégée; mais après la ſortie, il faut rentrer dans la place. Un de ces officiers, nommé *des-Nonvilles*, revint à cheval un moment après dans le village, avec mylord *Orknay d'Hamilton*. *Eſt-ce un Anglais priſonnier que vous nous amenez*? lui dirent les officiers en l'entourant. *Non, meſſieurs, je ſuis priſonnier moi-même, & je viens vous dire, qu'il n'y a d'autre parti pour vous, que de vous rendre priſonniers de guerre. Voilà le comte Orknay qui vous offre la capitulation.* Toutes ces vieilles bandes frémirent: Navarre déchira & enterra ſes drapeaux. Mais enfin il fallut plier ſous la néceſſité: & cette armée ſe rendit ſans combattre. Mylord *Orknay* m'a dit, que ce corps de troupes ne pouvait faire autrement dans ſa ſituation gênée. L'Europe fut étonnée, que les meilleures troupes Françaiſes euſſent ſubi en corps cette ignominie. On imputait leur malheur à lâcheté: mais quelques années après, quatorze mille Suédois, ſe rendant à diſcrétion aux Ruſſes en raſe campagne, ont juſtifié les Français.

Telle fut la célèbre bataille, qui en France a le nom d'*Hochſtet*, en Allemagne de *Pleintheim*, & en Angleterre de *Blenheim*. Les vainqueurs y eurent près de cinq mille morts, & près de huit mille bleſſés, & le plus grand nombre du côté du prince *Eugène*. L'armée Françaiſe y fut preſqu'entiérement détruite. De ſoixante mille hommes, ſi long-tems victorieux, on n'en raſſembla pas plus de vingt mille effectifs.

Environ douze mille morts, quatorze mille priſonniers, tout le canon, un nombre prodigieux d'étendards & de drapeaux, les tentes, les équipages, le général de l'armée, & douze cents officiers de marque au pouvoir du vainqueur, ſignalèrent cette journée. Les fuyards ſe diſperſèrent; près de cent lieues de pays furent perdues en moins d'un mois. La Bavière entière, paſſée ſous le joug de l'empereur, éprouva tout ce que le gouverne-

ment Autrichien irrité avait de rigueur, & ce que le soldat vainqueur a de rapacité & de barbarie. L'électeur, se refugiant à Bruxelles, rencontra sur le chemin son frère l'électeur de Cologne, chassé comme lui de ses états; ils s'embrassèrent en versant des larmes. L'étonnement & la consternation saisirent la cour de Versailles, accoutumée à la prospérité. La nouvelle de la défaite vint au milieu des réjouissances pour la naissance d'un arrière-petit-fils de *Louis XIV*. Personne n'osait apprendre au roi une vérité si cruelle. Il fallut que madame de *Maintenon* se chargeât de lui dire, qu'il n'était plus invincible.

On a dit, & on a écrit, & toutes les histoires ont répété, que l'empereur fit ériger dans les plaines de Blenheim un monument de cette défaite, avec une inscription flétrissante (1) pour le roi de France : mais ce monument n'exista jamais. Il n'y a eu que l'Angleterre, qui en ait érigé un à la gloire du duc de *Marlboroug*. La reine & le parlement lui ont fait bâtir dans sa principale terre un palais immense qui porte le nom de *Blenheim*. Cette bataille y est représentée dans les tableaux & sur les tapisseries. Les remerciemens des chambres du parlement, ceux des villes & des bourgades, les acclamations de l'Angleterre, furent le premier prix qu'il reçut de sa victoire. Le poëme du célèbre *Adisson*, monument plus durable que le palais de Blenheim, est compté, par cette nation guerrière & savante, parmi les récompenses les plus honorables du duc de *Marlboroug*. L'empereur

(1) *Reboulet* assure que l'empereur *Léopold* fit ériger cette pyramide : on le crut en effet en France; le maréchal de *Villars* en 1707 envoya cinquante maîtres pour la détruire; on ne trouva rien. Le continuateur de *Thoiras*, qui n'a écrit que d'après les journaux de la Haye suppose cette inscription, & propose même de la changer en faveur des Anglais. Elle fut imaginée en effet par des Français refugiés oisifs. Il était très-commun alors, & il l'est encor aujourd'hui, de donner ses imaginations ou des contes populaires pour des vérités certaines. Autrefois les mémoires manquaient à l'histoire, aujourd'hui la multiplicité des mémoires lui nuit. Le vrai est noyé dans un océan de brochures.

le fit prince de l'Empire, en lui donnant la principauté de Mindelheim, qui fut depuis échangée contre une autre; mais il n'a jamais été connu sous ce titre, le nom de *Marlboroug* étant devenu le plus beau qu'il pût porter.

L'armée de France dispersée laisse aux alliés une carrière ouverte du Danube au Rhin. Ils passent le Rhin; ils entrent en Alsace. Le prince *Louis de Bade*, général célèbre pour les campemens & pour les marches, investit Landau. Le roi des Romains *Joseph*, fils aîné de l'empereur *Léopold*, vient à ce siége. On prend Landau; on prend Trarbach.

Cent lieues de pays perdues n'empêchent pas que les frontières de la France ne fussent encor reculées. *Louis XIV.* soutenait son petit-fils en Espagne, & était victorieux en Italie. Il fallait de grands efforts en Allemagne, pour résister à *Marlboroug;* & on les fit. On rassembla les débris de l'armée: on épuisa les garnisons: on fit marcher des milices. Le ministère emprunta de l'argent de tous côtés. Enfin on eut une armée; & on rappella, du fonds des Cevennes, le maréchal de *Villars* pour la commander. Il vint, & se trouva près de Trèves avec des forces inférieures, vis-à-vis le général Anglais. Tous deux voulaient donner une nouvelle bataille. Mais le prince de Bade n'étant pas venu assez-tôt joindre ses troupes aux Anglais, *Villars* eut au moins l'honneur de faire décamper *Marlboroug*. C'était beaucoup alors. Le duc de *Marlboroug*, qui estimait assez le maréchal de *Villars* pour vouloir en être estimé, lui écrivit en décampant: « Rendez-moi la justice de croire, que ma » retraite est la faute du prince de Bade; & que je vous » estime encor plus que je ne suis fâché contre lui. »

Les Français avaient donc encor des barrières en Allemagne. La Flandre où commandait le maréchal de *Villeroi* délivré de sa prison, n'était pas entamée. En Espagne, le roi *Philippe V.* & l'archiduc *Charles* attendaient tous

deux la couronne ; le premier de la puiſſance de ſon grand-père, & de la bonne volonté de la plupart des Anglais, & des partiſans qu'il avait en Catalogne & en Arragon. Cet archiduc, depuis empereur, & alors ſecond fils de l'empereur *Léopold*, n'ayant rien que ce titre, était allé ſur la fin de 1703, preſque ſans ſuite, à Londres implorer l'appui de la reine *Anne*.

Alors parut toute la puiſſance Anglaiſe. Cette nation, ſi étrangère dans cette querelle, fournit au prince Autrichien deux cents vaiſſeaux de tranſport, trente vaiſſeaux de guerre joints à dix vaiſſeaux Hollandais, neuf mille hommes de troupes, & de l'argent pour aller conquérir un royaume. Mais cette ſupériorité, que donnent le pouvoir & les bienfaits, n'empêchait pas que l'empereur, dans ſa lettre à la reine *Anne*, préſentée par l'archiduc, ne refusât à cette ſouveraine ſa bienfaitrice le titre de majeſté ; on ne la traitait que de ſérénité, (1) ſelon le ſtyle de la cour de Vienne, que l'uſage ſeul pouvait juſtifier, & que la raiſon a fait changer depuis quand la fierté a plié ſous la néceſſité.

CHAPITRE VINGTIEME.

Pertes en Eſpagne : Pertes des batailles de Ramillies & de Turin, & leurs ſuites.

UN des premiers exploits de ces troupes Anglaiſes, fut de prendre Gibraltar, qui paſſait avec raiſon pour imprenable. Une longue chaîne de rochers eſcarpés en défendent toute approche du côté de terre : il n'y a point de port. Une baie longue, mal ſure & orageuſe, y laiſſe les vaiſſeaux expoſés aux tempêtes & à l'artillerie de la

(1) *Reboulet* dit que la chancellerie allemande donnait aux rois le titre de *dilection*, mais c'eſt celui des électeurs.

forteresse & du mole : les bourgeois seuls de cette ville la défendraient contre mille vaisseaux & cent mille hommes. Mais cette force même fut la cause de la prise. Il n'y avait que cent hommes de garnison ; c'en était assez ; mais ils négligeaient un service qu'ils croyaient inutile. Le prince de *Hesse* avait débarqué avec dix-huit cents soldats dans l'isthme qui est au nord derrière la ville : mais de ce côté-là, un rocher escarpé rend la ville inattaquable. La flotte tira en vain quinze mille coups de canon. Enfin des matelots, dans une de leurs réjouissances, s'approchèrent dans des barques sous le mole, dont l'artillerie devait les foudroyer ; elle ne joua point. Ils montent sur le mole ; ils s'en rendent maîtres : les troupes y accourent ; il fallut que cette ville imprenable se rendît. Elle est encor aux Anglais dans le tems que j'écris. (1) L'Espagne, redevenue une puissance sous le gouvernement de la princesse de Parme, seconde femme de *Philippe V.* & victorieuse depuis en Afrique & en Italie, voit encor, avec une douleur impuissante, Gibraltar aux mains d'une nation septentrionale, dont les vaisseaux fréquentaient à peine, il y a deux siècles, la mer Méditerranée.

Immédiatement après la prise de Gibraltar, la flotte Anglaise maîtresse de la mer, attaqua, à la vue de Malaga, le comte de Toulouse amiral de France : bataille indécise à la vérité, mais dernière époque de la puissance de *Louis XIV.* Son fils naturel, le comte de Toulouse, amiral du royaume, y commandait cinquante vaisseaux de ligne & vingt-quatre galères. Il se retira avec gloire, & sans perte. Mais depuis, le roi ayant envoyé treize vaisseaux pour attaquer Gibraltar, tandis que le maréchal de *Tessé* l'assiégeait par terre, cette double témérité perdit à la fois & l'armée & la flotte. Une partie des vaisseaux fut brisée par la tempête ; une autre prise par les

(1) En 1740, & depuis ce tems-là.

les Anglais à l'abordage, après une résistance admirable; une autre brûlée sur les côtes d'Espagne. Depuis ce jour on ne vit plus de grandes flottes Françaises, ni sur l'Océan, ni sur la Méditerranée. La marine rentra presque dans l'état dont *Louis XIV.* l'avait tirée, ainsi que tant d'autres choses éclatantes, qui ont eu sous lui leur orient & leur couchant.

Ces mêmes Anglais, qui avaient pris pour eux Gibraltar, conquirent en six semaines le royaume de Valence & de Catalogne pour l'archiduc *Charles.* Ils prirent Barcelone, par un hasard qui fut l'effet de la témérité des assiégeans.

Les Anglais étaient sous les ordres d'un des plus singuliers hommes qu'ait jamais porté ce pays si fertile en esprit fiers, courageux & bizarres. C'était le comte de *Péterboroug*, homme qui ressemblait en tout à ces héros, dont l'imagination des Espagnols a rempli tant de livres. A quinze ans, il était parti de Londres pour aller faire la guerre aux Maures en Afrique. Il avait, à vingt ans, commencé la révolution d'Angleterre, & s'était rendu le premier en Hollande auprès du prince d'Orange : mais de peur qu'on ne soupçonnât la raison de son voyage, il s'était embarqué pour l'Amérique; & de là il était allé à la Haye sur un vaisseau Hollandais. Il perdit, il donna tout son bien, & rétablit sa fortune plus d'une fois. Il faisait alors la guerre en Espagne presque à ses dépens, & nourrissait l'Archiduc & toute sa maison. C'était lui qui assiégeait Barcelone avec le prince de Darmstadt. (1) Il lui propose une attaque soudaine aux retranchemens qui couvrent le fort *Mont-joui* & la ville. Ces retranchemens, où le prince de Darmstadt périt, sont emportés l'épée à la main. Une bombe crève dans le fort sur le magasin des poudres, & le fait sauter : le fort est pris : la ville capitule. Le vice-roi parle à

(1) L'histoire de *Reboulet* appelle ce prince chef des factieux comme s'il eût été un Espagnol révolté contre *Philippe V.*

Péterboroug à la porte de la ville. Les articles n'étaient pas encor signés, quand on entend tout-à-coup des cris & des hurlemens. *Vous nous trahissez*, dit le vice-roi à Péterboroug : *nous capitulons avec bonne foi, & voilà vos Anglais qui sont entrés dans la ville par les remparts. Ils égorgent, ils pillent, ils violent.* « Vous vous » méprenez, répondit le comte *Péterboroug*; il faut que » ce soit des troupes du prince de Darmstadt. Il n'y a » qu'un moyen de sauver votre ville, c'est de me » laisser entrer sur le champ avec mes Anglais : j'appai- » serai tout, & je reviendrai à la porte achever la capi- » tulation. » Il parlait d'un ton de vérité & de grandeur, qui joint au danger présent, persuada le gouverneur : on le laissa entrer. Il court avec ses officiers : il trouve des Allemans & des Catalans, qui saccageaient les maisons des principaux citoyens; il les chasse; il leur fait quitter le butin qu'ils enlevaient : il rencontre la duchesse de *Popoli* entre les mains des soldats, prête à être déshonorée; il la rend à son mari. Enfin, ayant tout appaisé, il retourne à cette porte, & signe la capitulation. Les Espagnols étaient confondus de voir tant de magnanimité dans des Anglais, que la populace avait pris pour des barbares impitoyables, parce qu'ils étaient hérétiques.

A la perte de Barcelone se joignit encor l'humiliation de vouloir inutilement la reprendre. *Philippe V.* qui avait pour lui la plus grande partie de l'Espagne, n'avait ni généraux ni ingénieurs, ni presque de soldats. La France fouruissait tout. Le comte de Toulouse revient bloquer le port, avec vingt-cinq vaisseaux qui restaient à la France. Le maréchal de *Tessé* forme le siége, avec trente-un escadrons & trente-sept bataillons. Mais la flotte Anglaise arrive : la Française se retire; le maréchal de *Tessé* lève le siége avec précipitation. Il laisse dans son camp des provisions immenses : il fuit & abandonne quinze cents blessés à l'humanité du comte *Péterboroug*.

Toutes ces pertes étaient grandes : on ne ſavait s'il en avait plus coûté auparavant à la France pour vaincre l'Eſpagne, qu'il lui en coûtait alors pour la ſecourir. Toutefois le petit-fils de *Louis XIV.* ſe ſoutenait, par l'affection de la nation Caſtillane, qui met ſon orgueil à être fidelle, & qui perſiſtait dans ſon choix.

Les affaires allaient bien en Italie, *Louis XIV.* était vengé du duc de Savoie. Le duc de *Vendôme* avait d'abord repouſſé avec gloire le prince *Eugène*, à la journée de Caſſano près l'Adda : journée ſanglante, & l'une de ces batailles indéciſes pour leſquelles on chante des deux côtés des *Te Deum*, mais qui ne ſervent qu'à la deſtruction des hommes, ſans avancer les affaires d'aucun parti. Après la bataille de Caſſano, il avait gagné pleinement celle de Caſſinato, (1) en l'abſence du prince *Eugène*; & ce prince étant arrivé le lendemain de la bataille; avait vu encor un détachement de ſes troupes entiérement défait. Enfin les alliés étaient obligés de céder tout le terrain au duc de *Vendôme*. Il ne reſtait plus guère que Turin à prendre. On allait l'inveſtir ; il ne paraiſſait pas poſſible qu'on le ſecourût. Le maréchal de *Villars*, vers l'Allemagne, pouſſait le prince de Bade. *Villeroi* commandait en Flandre une armée de quatre-vingt mille hommes ; & il ſe flattait de réparer contre *Marlboroug*, le malheur qu'il avait eſſuyé en combattant le prince *Eugène*. Son trop de confiance en ſes propres lumières, fut plus que jamais funeſte à la France.

Près de la Méhaigne & vers les ſources de la petite Ghette, le maréchal de *Villeroi* avait campé ſon armée.

(1) C'était à la vérité un comte de *Reventlau*, né en Dannemarck, qui commandait au combat de Caſſinato ; mais il n'y avait que des troupes Impériales.

La Beaumelle dit à ce ſujet, dans ſes notes ſur l'hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV.* que *les Danois ne valent pas mieux ailleurs que chez eux*. Il faut avouer que c'eſt une choſe rare de voir un tel homme outrager ainſi toutes les nations.

Le centre était à Ramillies, village devenu auſſi fameux qu'Hochſtet. Il eût pu éviter la bataille. Les officiers-généraux lui conſeillaient ce parti; mais le deſir aveugle de la gloire l'emporta. Il fit à ce qu'on prétend, la diſpoſition, de manière qu'il n'y avait pas un homme d'expérience qui ne prevît le mauvais ſuccès. Des troupes de recrue, ni diſciplinées, ni complettes, étaient au centre: il laiſſa les bagages entre les lignes de ſon armée: il poſta ſa gauche derrière un marais, comme s'il eût voulu l'empêcher d'aller à l'ennemi.

Marlboroug, qui remarquait toutes ces fautes, arrange ſon armée pour en profiter. Il voit que la gauche de l'armée Françaiſe ne peut aller attaquer ſa droite: il dégarnit auſſi-tôt cette droite, pour fondre vers Ramillies avec un nombre ſupérieur. Monſieur de *Gaſſion* lieutenant-général, qui voit ce mouvement des ennemis; crie au maréchal: « Vous êtes perdu, ſi » vous ne changez votre ordre de bataille. Dégarniſſez » votre gauche, pour vous oppoſer à l'ennemi à nom- » bre égal. Faites rapprocher vos lignes davantage. Si » vous tardez un moment, il n'y a plus de reſſource. » Pluſieurs officiers appuyèrent ce conſeil ſalutaire. Le maréchal ne les crut pas. *Marlboroug* attaque. Il avait à faire à des ennemis rangés en bataille comme il les eût voulu poſter lui-même pour les vaincre. Voilà ce que toute la France a dit; & l'hiſtoire eſt en partie le récit des opinions des hommes: mais ne devait-on pas dire auſſi, que les troupes des alliés étaient mieux diſciplinées, que leur confiance en leurs chefs & en leurs ſuccès paſſés, leur inſpiraient plus d'audace; n'y eut-il pas des régimens Français, qui firent mal leur devoir? & les bataillons les plus inébranlables au feu, ne font-ils pas la deſtinée des états? L'armée Françaiſe ne réſiſta pas une demi-heure. On s'était battu près de huit heures à Hochſtet, & on avait tué près de huit mille homme

(1) Voyez les mémoires de *Feuquières*.

aux vainqueurs; mais à la journée de Ramillies, on ne leur en tua pas deux mille cinq cents : ce fut une déroute totale : les Français y perdirent vingt mille hommes, & la gloire de la nation, & l'espérance de reprendre l'avantage. La Bavière, Cologne, avaient été perdues par la bataille d'Hochstet; toute la Flandre Espagnole le fut par celle de Ramillies. *Marlboroug* entra victorieux dans Anvers, dans Bruxelles : il prit Ostende : Menin se rendit à lui.

Le maréchal de *Villeroi*, au désespoir, n'osait écrire au roi cette défaite. Il resta cinq jours sans envoyer de courriers. Enfin il écrivit la confirmation de cette nouvelle, qui consternait déjà la cour de France. Et quand il reparut devant le roi, ce monarque, au lieu de lui faire des reproches, lui dit, *Monsieur le maréchal, on n'est pas heureux à notre âge.*

Le roi tire aussi-tôt le duc de *Vendôme* d'Italie, où il ne le croyait pas nécessaire, pour l'envoyer en Flandre réparer, s'il est possible, ce malheur. Il espérait du moins, avec apparence de raison, que la prise de Turin le consolerait de tant de pertes. Le prince *Eugène* n'était pas à portée de paraître, pour secourir cette ville. Il était au-delà de l'Adige; & ce fleuve, bordé en-deçà d'une longue chaîne de retranchemens, semblait rendre le passage impraticable. Cette grande ville était assiégée par quarante-six escadrons & cent bataillons.

Le duc de *la Feuillade*, qui les commandait, était l'homme le plus brillant & le plus aimable du royaume; & quoique gendre du ministre, il avait pour lui la faveur publique. Il était fils de ce maréchal de *la Feuillade*, qui érigea la statue de *Louis XIV.* dans la place des victoires. On voyait en lui le courage de son père, la même ambition, le même éclat, avec plus d'esprit. Il attendait, pour récompense de la conquête de Turin, le bâton de maréchal de France. *Chamillard* son beau-père, qui l'aimait tendrement, avait tout prodigué pour

lui aſſurer le ſuccès. L'imagination eſt effrayée du détail des préparatifs de ce ſiége. Les lecteurs, qui ne ſont point à portée d'entrer dans ces diſcuſſions, ſeront peut-être bien aiſe de trouver ici quel fut cet immenſe & inutile appareil.

On avait fait venir cent quarante pièces de canon; & il eſt à remarquer, que chaque gros canon monté, revient à environ deux mille écus. Il y avait cent dix mille boulets, cent ſix mille cartouches d'une façon & trois cent mille d'une autre, vingt-un mille bombes, vingt-ſept mille ſept cents grenades, quinze mille ſacs à terre, trente mille inſtrumens pour le pionnage, douze cent mille livres de poudre. Ajoutez à ces munitions, le plomb, le fer, le fer-blanc, les cordages, tout ce qui ſert aux mineurs, le ſoufre, le ſalpêtre, les outils de toute eſpèce. Il eſt certain que les frais de tous ces préparatifs de deſtruction, ſuffiraient pour fonder & pour faire fleurir la plus nombreuſe colonie. Tout ſiége de grande ville exige ces frais immenſes; & quand il faut réparer chez ſoi un village ruiné, on le néglige.

Le duc de *la Feuillade*, plein d'ardeur, & d'activité, plus capable que perſonne des entrepriſes qui ne demandaient que du courage, mais incapable de celles qui exigeaient de l'art, de la méditation & du tems, preſſait ce ſiége contre toutes les règles. Le maréchal de *Vauban*, le ſeul général peut-être qni aimât mieux l'état que ſoi-même, avait propoſé au duc de *la Feuillade*, de venir diriger le ſiége comme ingénieur, & de ſervir dans ſon armée comme volontaire: mais la fierté de *la Feuillade* prit les offres de *Vauban* pour de l'orgueil caché ſous de la modeſtie. Il fut piqué, que le meilleur ingénieur de l'Europe lui voulut donner des avis. Il manda, dans une lettre que j'ai vue: *J'eſpère prendre Turin à la Cohorn.* Ce *Cohorn* était le *Vauban* des alliés, bon ingénieur, bon général, & qui avait pris plus d'une fois des places fortifiées par *Vauban.*

Après une telle lettre, il fallait prendre Turin : mais l'ayant attaqué par la citadelle, qui était le côté le plus fort, & n'ayant pas même entouré toute la ville, des fecours, des vivres pouvaient y entrer : le duc de Savoie pouvait en fortir : & plus le duc de *la Feuillade* mettait fon impétuofité dans des attaques réitérées & infructueufes, plus le fiége traînait en longueur.

Le duc de Savoie fortit de la ville avec quelques troupes de cavalerie, pour donner le change au duc de *la Feuillade*. Celui-ci fe détache du fiége pour courir après le prince, qui connaiffant mieux le terrain, échappe à fes pourfuites. *La Feuillade* manque le duc de Savoie, & la conduite du fiége en fouffre.

Prefque tous le hiftoriens ont affuré que le duc de *la Feuillade* ne voulait point prendre Turin ; ils prétendent qu'il avait juré à madame la ducheffe de Bourgogne de refpecter la capitale de fon père ; ils débitent que cette princeffe engagea madame de *Maintenon* à faire prendre toutes les mefures qui furent le falut de cette ville. Il eft vrai que prefque tous les officiers de cette armée en ont été long-tems perfuadés. Mais c'était un de ces bruits populaires qui décréditent le jugement des nouvelliftes & qui déshonorent les hiftoires. Il eût été d'ailleurs bien contradictoire que le même général eût voulu manquer Turin & prendre le duc de Savoie.

Depuis le 13 Mai jufqu'au 20 Juin, le duc de *Vendôme* au bord de l'Adige favorifait ce fiége ; & il comptait, avec foixante-dix bataillons & foixante efcadrons, fermer tous les paffages au prince *Eugène*.

Le général des Impériaux manquait d'hommes & d'argent. Les merciers de Londres lui prêtèrent environ fix millions de nos livres : il fit enfin venir des troupes des cercles de l'Empire. La lenteur de ces fecours eût pu perdre l'Italie ; mais la lenteur du fiége de Turin était encor plus grande.

Vendôme était déjà nommé pour aller reparer les

pertes de la Flandre. Mais avant de quitter l'Italie, il souffre que le prince *Eugène* passe l'Adige : il lui laisse traverser le canal blanc, enfin le Pô même, fleuve plus large & en quelques endroits plus difficile que le Rhône. Le général Français ne quitta les bords du Pô, qu'après avoir vu le prince *Eugène* en état de pénétrer jusqu'auprès de Turin. Ainsi il laissa les affaires dans une grande crise en Italie, tandis qu'elles paraissaient désespérées en Flandre, en Allemagne & en Espagne.

Le duc de *Vendôme* va donc rassembler vers Mons les débris de l'armée de *Villeroi*, & le duc d'Orléans, neveu de *Louis XIV.* vient commander vers le Pô les troupes du duc de *Vendôme.* Ces troupes étaient en désordre, comme si elles avaient été battues. *Eugène* avait passé le Pô à la vue de *Vendôme* : il passe le Tanaro aux yeux du duc d'Orléans ; il prend Carpi, Correggio, Reggio ; il dérobe une marche aux Français ; enfin il joint le duc de Savoie auprès d'Asti. Tout ce que put faire le duc d'Orléans, ce fut de venir joindre le duc de *la Feuillade* au camp devant Turin. Le prince *Eugène* le suit en diligence. Il y avait alors deux partis à prendre : celui d'attendre le prince *Eugène* dans les lignes de circonvallation, ou celui de marcher à lui, lorsqu'il était encor auprès de Veillane. Le duc d'Orléans assemble un conseil de guerre : ceux qui le composaient, étaient le maréchal de *Marsin*, celui-là même qui avait perdu la bataille d'Hochstet, le duc de *la Feuillade*, *Albergoti*, *Saint-Fremont*, & d'autres lieutenans-généraux. « Messieurs, leur dit le duc d'Orléans, si nous » restons dans nos lignes, nous perdrons la bataille. » Notre circonvallation est de cinq lieues d'étendue : » nous ne pouvons border tous ces retranchemens. Vous » voyez ici le régiment de la Marine, qui n'est que » sur deux hommes de hauteur ; là, vous voyez des en» droits entiérement dégarnis. La Doire, qui passe dans » notre camp, empêchera nos troupes de se porter mu-

» tuellement de prompts secours. Quand le Français
» attend qu'on l'attaque, il perd le plus grand de ses
» avantages, cette impétuosité & ces premiers momens
» d'ardeur, qui décident si souvent du gain des batailles.
» Croyez-moi, il faut marcher à l'ennemi. » Tous les lieutenans-généraux répondirent : *Il faut marcher.* Alors le maréchal de *Marsin* tire de sa poche un ordre du roi, par lequel on devait déférer à son avis en cas d'action : & son avis fut de rester dans les lignes.

Le duc d'Orléans indigné vit qu'on ne l'avait envoyé à l'armée, que comme un prince du sang, & non comme un général ; & forcé de suivre le conseil du maréchal de *Marsin*, il se prépare à ce combat si désavantageux.

Les ennemis paraissaient vouloir former à la fois plusieurs attaques. Leurs mouvemens jetaient l'incertitude dans le camp des Français. Monsieur le duc d'Orléans voulait une chose, *Marsin* & *la Feuillade* une autre : on disputait ; on ne concluait rien. Enfin on laisse les ennemis passer la Doire. Ils avancent sur huit colonnes de vingt-cinq hommes de profondeur. Il faut dans l'instant leur opposer des bataillons d'une épaisseur assez forte.

Albergotti, placé loin de l'armée sur la montagne des capucins, avait avec lui vingt mille hommes, & n'avait en tête que des milices, qui n'osaienr l'attaquer. On lui envoie demander douze mille hommes. Il répond qu'il ne peut se dégarnir : il donne des raisons spécieuses ; on les écoute : le tems se perd. Le prince *Eugène* attaque les retranchemens, & au bout de deux heures il les force. Le duc d'Orléans blessé s'était retiré pour se faire panser. A peine était-il entre les mains des chirurgiens, qu'on lui apprend que tout est perdu, que les ennemis sont maîtres du camp, & que la déroute est générale. Aussi-tôt il faut fuir ; les lignes, les tranchées sont abandonnées, l'armée dispersée. Tous les

bagages, les provisions, les munitions, la caisse militaire, tombent dans les mains du vainqueur.

Le maréchal de *Marsin* blessé à la cuisse est fait prisonnier. Un chirurgien du duc de Savoie lui coupa la cuisse ; & le maréchal mourut quelques momens après l'opération. Le chevalier *Méthuin*[1], ambassadeur d'Angleterre auprès du duc de Savoie, le plus généreux, le plus franc & le plus brave homme de son pays qu'on ait jamais employé dans les ambassades, avait toujours combattu à côté de ce souverain. Il avait vu prendre le maréchal de *Marsin*, & il fut témoin de ses derniers momens. Il m'a raconté que *Marsin* lui dit ces propres mots : *Croyez au moins*, *Monsieur*, *que çà été contre mon avis*, *que nous vous avons attendu dans nos lignes*. Ces paroles semblaient contredire formellement ce qui s'était passé dans le conseil de guerre, & elles étaient pourtant vraies : c'est que le maréchal de *Marsin*, en prenant congé à Versailles, avait représenté au roi qu'il fallait aller aux ennemis ; en cas qu'ils parussent pour secourir Turin : mais *Chamilllard*, intimidé par les défaites précédentes, avait fait décider qu'on devait attendre & non présenter la bataille, & cet ordre, donné dans Versailles, fut cause que soixante mille hommes furent dispersés. Les Français n'avaient pas eu plus de deux mille hommes tués dans cette bataille. Mais on a déjà vu que le carnage fait moins que la consternation. L'impossibilité de subsister, qui ferait retirer une armée après la victoire, ramena vers le Dauphiné les troupes après la défaite. Tout était si en désordre, que le comte de *Médavi-Grancei*, qui était alors dans le Mantouan avec un corps de troupes, & qui battit à Castiglione les Impériaux, commandés par le landgrave de Hesse, depuis roi de Suède, ne remporta qu'une victoire inutile, quoique complette. On perdit en peu de tems le Milanais, le Mantouan, le Piémont, & enfin le royaume de Naples.



CHAPITRE VINGT-UNIEME.

Suites des disgraces de la France & de l'Espagne. Louis XIV. envoie son principal ministre demander en vain la paix. Bataille de Malplaquet perdue, &c.

LA bataille d'Hochstet avait coûté à *Louis XIV.* la plus florissante armée, & tout le pays du Danube au Rhin; elle avait coûté à la maison de *Bavière* tous ses états. La journée de Ramillies avait fait perdre toute la Flandre jusqu'aux portes de Lille. La déroute de Turin avait chassé les Français d'Italie, ainsi qu'ils l'ont toujours été dans toutes les guerres depuis *Charlemagne.* Il restait des troupes dans le Milanais, & cette petite armée victorieuse sous le comte de *Médavi.* On occupait encor quelques places. On proposa de céder tout à l'empereur, pourvu qu'il laissât retirer ces troupes, qui montaient à près de quinze mille hommes. L'empereur accepta cette capitulation. Le duc de Savoie y consentit. Ainsi l'empereur d'un trait de plume, devint le maître paisible en Italie. La conquête du royaume de Naples & de Sicile lui fut assurée. Tout ce qu'on avait regardé en Italie comme feudataire, fut traité comme sujet. Il taxa la Toscane à cent cinquante mille pistoles, Mantoue à quarante mille. Parme, Modène, Luques, Gênes, malgré leur liberté, furent comprises dans ces impositions.

L'empereur, qui jouit de tous ces avantages, n'était pas ce *Léopold*, ancien rival de *Louis XIV.* qui, sous les apparences de la modération, avait nourri sans éclat une ambition profonde. C'était son fils ainé *Joseph*, vif, fier, emporté, & qui cependant ne fut pas plus grand

guerrier que son père. Si jamais empereur parut fait pour asservir l'Allemagne & l'Italie, c'était *Joseph*. Il domina delà les monts : il rançonna le pape : il fit mettre de sa seule autorité, en 1706, les électeurs de Bavière & de Cologne au ban de l'Empire : il les dépouilla de leur électorat : il retint en prison les enfans du Bavarois, & leur ôta jusqu'à leur nom. Leur père n'eut d'autre ressource, que d'aller traîner sa disgrace en France & dans les Pays-Bas. *Philippe V.* lui céda depuis toute la Flandre Espagnole en 1612. (1) S'il avait gardé cette province, c'était un établissement, qui valait mieux que la Bavière, & qui le délivrait de l'assujettissement à la maison d'*Autriche* : mais il ne put jouir que des villes de Luxembourg, de Namur, & de Charleroi ; le reste était aux vainqueurs.

Tout semblait déjà menacer ce *Louis XIV.* qui avait auparavant menacé l'Europe. Le duc de Savoie pouvait entrer en France. L'Angleterre & l'Ecosse se réunissaient, pour ne plus composer qu'un seul royaume ; ou plutôt l'Ecosse, devenue province de l'Angleterre, contribuait à la puissance de son ancienne rivale. Tous les ennemis de la France semblaient, vers la fin de 1706, & au commencement de 1707, acquérir des forces nouvelles, & la France toucher à sa ruine. Elle était pressée de tous côtés, & sur mer & sur terre. De ces flottes formidables que *Louis XIV.* avait formées, il restait à peine trente-cinq vaisseaux. En Allemagne, Strasbourg était encor frontière ; mais Landau perdu laissait toujours l'Alsace exposée. La Provence était menacée d'une invasion par terre & par mer. Ce qu'on avait perdu en Flandre faisait craindre pour le reste. Cependant, malgré tant de désastres, le corps de la France n'était point encor entamé ; & dans une guerre si malheureuse, elle n'avait encor perdu que des conquêtes.

(1) Dans l'histoire de *Reboulet*, il est dit qu'il eut cette souveraineté dès l'an 1700 ; mais alors il n'avait que la vice-royauté.

Louis XIV. fit face par-tout. Quoique par-tout affaibli, il résistait, ou protégeait, ou attaquait encor de tous côtés. Mais on fut aussi malheureux en Espagne qu'en Italie, en Allemagne & en Flandre. On prétend, que le siége de Barcelone avait été encor plus mal conduit que celui de Turin.

Le comte de Toulouse n'avait paru que pour ramener sa flotte à Toulon. Barcelone secourue, le siége abandonné, l'armée Française diminuée de moitié s'était retirée sans munitions dans la Navarre, petit royaume qu'on conservait aux Espagnols, & dont nos rois ajoutent encor le titre à celui de France, par un usage qui semble au dessous de leur grandeur.

A ces désastres s'en joignait un autre, qui parut décisif. Les Portugais avec quelques Anglais, prirent toutes les places devant lesquelles ils se présentèrent, & s'avancèrent jusques dans l'Estramadure Espagnole différente de celle du Portugal. C'était un Français devenu pair d'Angleterre, qui les commandait, mylord *Gallovai*, autrefois comte de *Ruvigni*; tandis que le duc de *Barwick* Anglais & neveu de *Marlboroug*, était à la tête des troupes de France & d'Espagne, qui ne pouvaient plus arrêter les victorieux.

Philippe V. incertain de sa destinée, était dans Pampelune. *Charles*, son compétiteur, grossissait son parti & ses forces en Catalogne: il était maître de l'Arragon, de la province de Valence, de Carthagène, d'une partie de la province de Grenade. Les Anglais avaient pris Gibraltar pour eux, & lui avaient donné Minorque, Ivica, & Alicante. Les chemins d'ailleurs lui étaient ouverts jusqu'à Madrid. *Gallovai* y entra sans résistance, & fit proclamer roi l'archiduc *Charles*. Un simple détachement le fit aussi proclamer à Tolède.

Tout parut alors si désespéré pour *Philippe V.* que le maréchal de *Vauban*, le premier des ingénieurs, le meilleur des citoyens, homme toujours occupé de

projets, les uns utiles, les autres peu praticables, & tous ſinguliers, propoſa à la cour de France d'envoyer *Philippe V.* régner en Amérique ; ce prince y conſentit. On l'eût fait embarquer avec les Eſpagnols attachés à ſon parti. L'Eſpagne eût été abandonnée aux factions civiles. Le commerce du Pérou & du Mexique n'eût plus été que pour les Français ; & dans ce revers de la famille de *Louis XIV.* la France eût encor trouvé ſa grandeur. On délibéra ſur ce projet à Verſailles : mais la conſtance des Caſtillans, & les fautes des ennemis, conſervèrent la couronne à *Philippe V.* Les peuples aimaient dans *Philippe* le choix qu'ils avaient fait, & dans ſa femme, fille du duc de Savoie, le ſoin qu'elle prenait de leur plaire, une intrépidité au deſſus de ſon ſexe, & une conſtance agiſſante dans le malheur. Elle allait elle-même de ville en ville animer les cœurs, exciter le zèle, & recevoir les dons que lui apportaient les peuples. Elle fournit ainſi à ſon mari plus de deux cent mille écus en trois ſemaines. Aucun des grands, qui avaient juré d'être fidèles, ne fut traître. Quand *Gallovai* fit proclamer l'archiduc dans Madrid, on cria, *vive Philippe* ; & à Tolède, le peuple ému chaſſa ceux qui avaient proclamé l'archiduc.

Les Eſpagnols avaient juſques-là fait peu d'efforts pour ſoutenir leur roi ; ils en firent de prodigieux quand ils le virent abattu, & montrèrent en cette occaſion une eſpèce de courage contraire à celui des autres peuples, qui commencent par de grands efforts, & qui ſe rebutent. Il eſt difficile de donner un roi à une nation malgré elle. Les Portugais, les Anglais, les Autrichiens, qui étaient en Eſpagne, furent harcelés par-tout, manquèrent de vivres, firent des fautes preſque toujours inévitables dans un pays étranger, & furent battus en détail. Enfin *Philippe V.* trois mois après être ſorti de Madrid en fugitif, y rentra triomphant, & fut reçu avec autant d'acclamations que ſon

rival avait éprouvé de froideur & de répugnance.

Louis XIV. redoubla ſes efforts, quand il vit que les Eſpagnols en faiſaient; & tandis qu'il veillait à la ſureté de toutes les côtes ſur l'Océan & ſur la Méditerranée, en y plaçant des milices; tandis qu'il avait une armée en Flandre, une auprès de Strasbourg, un corps dans la Navarre, un dans le Rouſſillon; il envoyait encor de nouvelles troupes au maréchal de *Barwick* dans la Caſtille.

Ce fut avec ces troupes, ſecondées des Eſpagnols, que *Barwick* gagna la bataille importante d'Almanza ſur *Gallovai.* Almanza ville bâtie par les Maures, eſt ſur la frontière de Valence: cette belle province fut le prix de la victoire. Ni *Philippe V.* ni l'archiduc, ne furent préſens à cette journée; & c'eſt ſur quoi le fameux comte de *Péterboroug*, ſingulier en tout, s'écria, *qu'on était bien bon de ſe battre pour eux.* C'eſt ce qu'il manda au maréchal de *Teſſé*, & c'eſt ce que je tiens de ſa bouche. Il ajoutait, qu'il n'y avait que des eſclaves qui combattiſſent pour un homme, & qu'il fallait combattre pour une nation. Le duc d'Orléans, qui voulait être à cette action, & qui devait commander en Eſpagne, n'arriva que le lendemain; mais il profita de la victoire: il prit pluſieurs places, & entr'autres Lérida, l'écueil du grand *Condé.*

D'un autre côté, le maréchal de *Villars*, remis en France à la tête des armées, uniquement parce qu'on avait beſoin de lui, réparait en Allemagne le malheur de la journée d'Hochſtet. Il avait forcé les lignes de Stolhoffen au-delà du Rhin, diſſipé toutes les troupes ennemies, étendu les contributions à cinquante lieues à la ronde, pénétré juſqu'au Danube. Ce ſuccès paſſager faiſait reſpirer ſur les frontières de l'Allemagne; mais en Italie tout était perdu. Le royaume de Naples ſans défenſe, & accoutumé à changer de maître, était ſous le joug des victorieux; & le pape, qui n'avait pu

empêcher que les troupes Allemandes paſſaſſent par ſon territoire, voyait, ſans oſer murmurer, que l'empereur ſe fît ſon vaſſal malgré lui. C'eſt un grand exemple de la force des opinions reçues & du pouvoir de la coutume, qu'on puiſſe toujours s'emparer de Naples ſans conſulter le pape, & qu'on n'oſe jamais lui en refuſer l'hommage.

Pendant que le petit-fils de *Louis XIV.* perdait Naples, l'aïeul était ſur le point de perdre la Provence, & le Dauphiné. Déjà le duc de Savoie & le prince *Eugène* y étaient entrés par le col de Tende. Ces frontières n'étaient pas défendues comme le ſont la Flandre & l'Alſace, théatre éternel de la guerre, hériſſé de citadelles que le danger avait averti d'élever. Point de pareilles précautions vers le Var, point de ces fortes places, qui arrêtent l'ennemi, & qui donnent le tems d'aſſembler des armées. Cette frontière a été négligée juſqu'à nos jours, ſans que peut-être on puiſſe en alléguer d'autre raiſon, ſinon que les hommes étendent rarement leurs ſoins de tous les côtés. Le roi de France voyait, avec une indignation douloureuſe, que ce même duc de Savoie, qui un an auparavant n'avait preſque plus que ſa capitale, & le prince *Eugène*, qui avait été élevé dans ſa cour, fuſſent prêts de lui enlever Toulon & Marſeille.

Toulon était aſſiégé & preſſé : une flotte Anglaiſe, maîtreſſe de la mer, était devant le port & le bombardait. Un peu plus de diligence, de précautions & de concert auraient fait tomber Toulon. Marſeille ſans défenſe n'aurait pas tenu ; & il était vraiſemblable que la France allait perdre deux provinces. Mais le vraiſemblable n'arrive pas toujours. On eut le tems d'envoyer des ſecours. On avait détaché des troupes de l'armée du maréchal de *Villars*, dès que ces provinces avaient été menacées ; & on ſacrifia les avantages qu'on avait en Allemagne, pour ſauver une partie de la France.

Le pays, par où les ennemis pénétraient, eſt ſec, ſtérile, hériſſé de montagnes; les vivres rares; la retraite difficile. Les maladies, qui déſolèrent l'armée ennemie, combattirent encor pour *Louis XIV.* Le ſiége de Toulon fut levé, & bientôt la Provence délivrée, & le Dauphiné hors de danger : tant le ſuccès d'une invaſion eſt rare, quand on n'a pas de grandes intelligences dans le pays. *Charles-Quint* y avait échoué; & de nos jours les troupes de la reine de Hongrie y échouèrent encor (1).

Cependant cette irruption, qui avait coûté beaucoup aux alliés, ne coûtait pas moins aux Français : elle avait ravagé une grande étendue de terrain, & diviſé les forces.

L'Europe ne s'attendait pas, que dans un tems d'épuiſement, & lorſque la France comptait pour un grand ſuccès d'être échappée à une invaſion, *Louis XIV.* aurait aſſez de grandeur & de reſſources pour tenter lui-même une invaſion dans la Grande-Bretagne, malgré le dépériſſement de ſes forces maritimes, & malgré les flottes des Anglais, qui couvraient la mer. Ce projet fut propoſé par des Ecoſſais attachés au fils de *Jacques II.* Le ſuccès était douteux; mais *Louis XIV.* enviſagea une gloire certaine dans la ſeule entrepriſe. Il a dit lui-même, que ce motif l'avait déterminé autant que l'intérêt politique.

Porter la guerre dans la Grande-Bretagne, tandis

(1) Le reſpect pour la vérité dans les plus petites choſes, oblige encor de relever le diſcours que le compilateur des mémoires de madame de *Maintenon* fait tenir par le roi de Suède *Charles XII.* au duc de Marlboroug : *Si Toulon eſt pris, je l'irai reprendre.* Ce général Anglais n'était point auprès du roi de Suède dans le tems du ſiége. Il le vit dans Altranſtat en Avril 1707, & le ſiége de Toulon fut levé au mois d'Août. *Charles XII.* d'ailleurs ne ſe mêla jamais de cette guerre; il refuſa conſtamment de voir tous les Français qu'on lui députa. On ne trouve dans les mémoires de *Maintenon* que des diſcours qu'on n'a ni tenu ni pu tenir; & on ne peut regarder ce livre que comme un roman mal digéré.

qu'on en foutenait le fardeau fi difficilement en tant d'autres endroits ; & tenter de rétablir du moins fur le trône d'Ecoffe le fils de *Jacques II.* pendant qu'on pouvait à peine maintenir *Philippe V.* fur celui d'Efpagne : c'était une idée pleine de grandeur, & qui après tout n'était pas deftituée de vraifemblance.

Parmi les Ecoffais, tous ceux qui ne s'étaient pas vendus à la cour de Londres, gémiffaient d'être dans la dépendance des Anglais. Leurs vœux fecrets appellaient unanimement le defcendant de leurs anciens rois, chaffé au berceau des trônes d'Angleterre, d'Ecoffe & d'Irlande, & à qui on avait difputé jufqu'à fa naiffance. On lui promit, qu'il trouverait trente mille hommes en armes, qui combattraient pour lui, s'il pouvait feulement débarquer vers Edimbourg, avec quelque fecours de la France.

Louis XIV. qui dans fes profpérités paffées avait fait tant d'efforts pour le père, en fit autant pour le fils, dans le tems même de fes revers. Huit vaiffeaux de guerre, foixante - dix bâtimens de tranfport, furent préparés à Dunkerque. Six mille hommes furent embarqués. Le comte de *Grace*, depuis maréchal de *Matignon*, commandait les troupes. Le chevalier de *Forbin-Janfon*, l'un des plus grands hommes de mer, conduifait la flotte. La conjonĉture paraiffait favorable ; il n'y avait en Ecoffe que trois mille hommes de troupes réglées. L'Angleterre était dégarnie. Ses foldats étaient occupés en Flandre fous le duc de *Marlboroug*. Mais il fallait arriver ; & les Anglais avaient en mer une flotte de près de cinquante vaiffeaux de guerre. Cette entreprife fut entiérement femblable à celle que nous avons vue en 1744 en faveur du petit-fils de *Jacques II.* Elle fut prévenue par les Anglais. Des contre-tems la dérangèrent. Le miniftère de Londres eut même le tems de faire revenir douze bataillons de Flandre. On fe faifit dans Edimbourg des hommes les plus fufpects. Enfin,

le prétendant s'étant préfenté aux côtes d'Ecoffe, & n'ayant point vu les fignaux convenus, tout ce que put faire le chevalier de *Forbin*, ce fut de le ramener à Dunkerque. Il fauva la flotte; mais tout le fruit de l'entreprife fut perdu. Il n'y eut que *Matignon*, qui y gagna. Ayant ouvert les ordres de la cour en pleine mer, il y vit les provifions de maréchal de France; récompenfe de ce qu'il voulut & qu'il ne put faire.

Quelques hiftoriens ont fuppofé (1) que la reine *Anne* était d'intelligence avec fon frère. C'eft une trop grande fimplicité de penfer, qu'elle invitât fon compétiteur à la venir détrôner. On a confondu les tems: on a cru qu'elle le favorifait alors, parce que depuis elle le regarda en fecret comme fon héritier. Mais qui peut jamais vouloir être chaffé par fon fucceffeur?

Tandis que les affaires de la France devenaient de jour en jour plus mauvaifes, le roi crut qu'en faifant paraître le duc de Bourgogne fon petit-fils à la tête des armées de Flandre, la préfence de l'héritier préfomptif de la couronne ranimerait l'émulation, qui commençait trop à fe perdre. Ce prince d'un efprit ferme & intrépide, était pieux, jufte & philofophe. Il était fait pour commander à des fages. Elève de *Fénelon* archevêque de Cambrai, il aimait fes devoirs: il aimait les hommes; il voulait les rendre heureux. Inftruit dans l'art de la guerre, il regardait cet art plutôt comme le fléau du genre humain & comme une néceffité malheureufe, que comme une fource de véritable gloire.

(1) Entr'autres *Reboulet*, page 238 du tome VIII. Il fonde fes foupçons fur ceux du chevalier de *Forbin*. Celui qui a donné au public tant de menfonges, fous le titre de mémoires de madame de *Maintenon*; & qui fit imprimer en 1752 à Francfort une édition frauduleufe du fiècle de *Louis XIV*. demande dans une des notes, qui font ces hiftoriens qui ont prétendu que la reine *Anne* était d'intelligence avec fon frère? *C'eft un fantôme*, dit-il. Mais on voit ici clairement que ce n'eft point un fantôme, & que l'auteur du fiècle de *Louis XIV*. n'avait rien avancé que la preuve en main: il n'eft pas permis d'écrire l'hiftoire autrement.

On oppofa ce prince philofophe au duc de *Marlboroug* : on lui donna pour l'aider le duc de *Vendôme*. Il arriva ce qu'on ne voit que trop fouvent : le grand capitaine ne fut pas affez écouté, & le confeil du prince balança fouvent les raifons du général Il fe forma deux partis ; & dans l'armée des alliés, il n'y en avait qu'un, celui de la caufe commune. Le prince *Eugène* était alors fur le Rhin ; mais toutes les fois qu'il fut avec *Marlboroug*, ils n'eurent jamais qu'un fentiment.

Le duc de Bourgogne était fupérieur en forces : la France que l'Europe croyait épuifée, lui avait fourni une armée de près de cent mille hommes ; & les alliés n'en avaient alors que quatre-vingt mille. Il avait encor l'avantage des négociations, dans un pays fi long-tems Efpagnol, fatigué de garnifons Hollandaifes, & où beaucoup de citoyens penchaient pour *Philipde V*. Des intelligences lui ouvrirent les portes de Gand & d'Ypres. Mais les manœuvres de guerre firent évanouir le fruit des manœuvres de politique. La divifion, qui mettait de l'incertitude dans le confeil de guerre, fit que d'abord on marcha vers la Dendre, & que deux heures après on rebrouffa vers l'Efcaut, à Oudenarde : ainfi on perdit du tems. On trouva le prince *Eugène* & *Marlboroug* qui n'en perdaient point, & qui étaient unis. On fut mis en déroute vers Oudenarde : ce n'était pas une grande bataille, mais ce fut une fatale retraite. Les fautes fe multiplièrent. Les régimens allaient où ils pouvaient, fans recevoir aucun ordre. Il y eut même plus de quatre mille hommes qui furent pris en chemin par l'armée ennemie, à quelques milles du champ de bataille.

L'armée découragée fe retira fans ordre, fous Gand, fous Tournai, fous Ypres, & laiffa tranquillement le prince *Eugène*, maître du terrain, affiéger Lille avec une armée moins nombreufe.

Mettre le fiége devant une ville auffi grande & auffi

fortifiée que Lille, ſans être maître de Gand, ſans pouvoir tirer ſes convois que d'Oſtende, ſans les pouvoir conduire que par une chauſſée étroite, au haſard d'être à tout moment ſurpris; c'eſt ce que l'Europe appella une action téméraire, mais que la méſintelligence & l'eſprit d'incertitude, qui régnaient dans l'armée Françaiſe, rendirent excuſable. C'eſt enfin ce que le ſuccès juſtifia. Leurs grands convois, qui pouvaient être enlevés, ne le furent point. Les troupes qui les eſcortaient, & qui devaient être battues par un nombre ſupérieur, furent victorieuſes. L'armée du duc de Bourgogne, qui pouvait attaquet les retranchemens de l'armée ennemie encor imparfaits, ne les attaqua pas. Lille fut priſe, au grand étonnement de toute l'Europe, qui croyait le duc de Bourgogne plus en état d'aſſiéger *Eugène* & *Marlboroug*, que ces généraux en état d'aſſiéger Lille. Le maréchal de *Boufflers* la défendit pendant près de quatre mois.

Les habitans s'accoutumèrent tellement au fracas du canon, & à toutes les horreurs qui ſuivent un ſiége, qu'on donnait dans la ville des ſpectacles auſſi fréquentés qu'en tems de paix: & qu'une bombe, qui tomba près de la ſalle de la comédie, n'interrompit point le ſpectacle.

Le maréchal de *Boufflers* avait mis ſi bon ordre à tout, que les habitans de cette grande ville étaient tranquilles ſur la foi de ſes fatigues. Sa défenſe lui mérita l'eſtime des ennemis, les cœurs des citoyens & les récompenſes du roi. Les hiſtoriens, ou plutôt les écrivains de Hollande, qui ont affecté de le blâmer, auraient dû ſe ſouvenir que quand on contredit la voix publique, il faut avoir été témoin & témoin éclairé, ou prouver ce qu'on avance (1).

(1) Telle eſt l'hiſtoire qu'un libraire, nommé *Van-Duren*, fit écrire par le jéſuite *La Motte* refugié en Hollande ſous le nom de *La Hode*; continuée par *La Martinière*; le tout ſur les prétendus mémoires d'un comte de... ſecretaire d'état. Les mémoires de madame

Cependant l'armée, qui avait regardé faire le siége de Lille, se fondait peu-à-peu ; elle laissa prendre ensuite Gand, Bruges, & tous ses postes l'un après l'autre. Peu de campagnes furent aussi fatales. Les officiers, attachés au duc de *Vendôme*, reprochaient toutes ces fautes au conseil du duc de Bourgogne ; & ce conseil rejetait tout sur le duc de *Vendôme*. Les esprits s'aigrissaient par le malheur. Un (1) courtisan du duc de Bourgogne dit un jour au duc de Vendôme : *Voilà ce que c'est, que de n'aller jamais à la messe ; aussi vous voyez quelles sont nos disgraces.* » Croyez-vous, » lui répondit le duc de *Vendôme*, que *Marlboroug* y » aille plus souvent que moi ? » Les succès rapides des alliés enflaient le cœur de l'empereur *Joseph*. Despotique dans l'Empire, maître de Landau, il voyait le chemin de Paris presque ouvert par la prise de Lille. Déjà même un parti Hollandais avait eu la hardiesse de pénétrer de Courtrai jusqu'à l'avenue de Versailles, & avait (presque sous les fenêtres du château) enlevé le premier écuyer du roi, croyant se saisir de la personne du dauphin, père du duc de Bourgogne. (2) La terreur était dans Paris.

de *Maintenon*, encor plus remplis de mensonges, disent, tome IV. page 119. que les assiégeans jetaient dans la ville des billets conçus en ces termes : *Rassurez-vous, Français, la Maintenon ne sera pas votre reine ; nous ne leverons pas le siége. On croira*, ajoute-t-il, *que* LOUIS *dans la ferveur du plaisir que lui donnait la certitude d'une victoire inattendue, offrit ou promit le trône à madame de Maintenon.* Comment dans *la ferveur* de l'impertinence peut-on mettre sur le papier ces nouvelles & ces discours des halles ? comment cet insensé a-t-il pu pousser l'effronterie jusqu'à dire que le duc de Bourgogne trahit le roi son grand père & fit prendre Lille par le prince *Eugène*, de peur que madame de *Maintenon* ne fût déclarée reine ?

(1) Le marquis d'*O*.

(2) Ce furent des officiers au service de Hollande qui firent ce coup hardi. Presque tous étaient des Français que la révocation fatale de l'édit de Nantes avait forcés de choisir une nouvelle patrie ; ils prirent la chaise du marquis de *Beringhen* pour celle du dauphin, parce qu'elle avait l'écusson de France. L'ayant enlevé, ils le firent monter à cheval ; mais comme il était âgé & infirme, ils eurent la

L'empereur avait autant d'eſpérance au moins d'établir ſon frère *Charles* en Eſpagne, que *Louis XIV.* d'y conſerver ſon petit-fils. Déjà cette ſucceſſion, que les Eſpagnols avaient voulu rendre indiviſible, était partagée entre trois têtes. L'empereur avait pris pour lui la Lombardie & le royaume de Naples. *Charles* ſon frère avait encor la Catalogne & une partie de l'Arragon. L'empereur força alors le pape *Clément XI.* à reconnaître l'archiduc pour roi d'Eſpagne. Ce pape, dont on diſait qu'il reſſemblait à *St. Pierre*, parce qu'il affirmait, niait, ſe repentait & pleurait, avait toujours reconnu *Philippe V.* à l'exemple de ſon prédéceſſeur; & il était attaché à la maiſon de *Bourbon.* L'empereur l'en punit, en déclarant dépendans de l'Empire, beaucoup de fiefs qui relevaient juſqu'alors des papes, & ſur-tout Parme & Plaiſance, en ravageant quelques terres eccléſiaſtiques, en ſe ſaiſiſſant de la ville de Comacchio.

Autrefois un pape eût excommunié tout empereur qui lui aurait diſputé le droit le plus léger, & cette excommunication eût fait tomber l'empereur du trône. Mais la puiſſance des clefs étant réduite à-peu-près au point où elle doit être, *Clément XI.* animé par la France, avait oſé un moment ſe ſervir de la puiſſance du glaive. Il arma, & s'en repentit bientôt. Il vit que les Romains, ſous un gouvernement tout ſacerdotal, n'étaient pas faits pour manier l'épée. Il déſarma; il laiſſa Comacchio en dépôt à l'empereur; il conſentit à écrire à l'archiduc, *A notre très-cher fils roi catholique en Eſpagne.* Une flotte Anglaiſe dans la Méditerranée, & les troupes Allemandes ſur ſes terres, le forcèrent bien-

politeſſe en chemin de lui chercher eux-mêmes une chaiſe de poſte. Cela conſuma du tems. Les pages du roi coururent après eux, le premier écuyer fut délivré, & ceux qui l'avaient enlevé furent priſonniers eux-mêmes; quelques minutes plus tard ils auraient pris le dauphin qui arrivait après *Beringhen* avec un ſeul garde.

tôt d'écrire *A notre très-cher fils roi des Eſpagnes.* Ce ſuffrage du pape, qui n'était rien dans l'empire d'Allemagne, pouvait quelque choſe ſur le peuple Eſpagnol, à qui on avait fait accroire que l'archiduc était indigne de régner, parce qu'il était protégé par des hérétiques qui s'étaient emparés de Gibraltar.

Reſtait à la monarchie Eſpagnole, au-delà du continent, l'iſle de Sardaigne avec celle de Sicile. Une flotte Anglaiſe donna la Sardaigne à l'empereur *Joſeph* : car les Anglais voulaient que l'archiduc ſon frère n'eut que l'Eſpagne. Leurs armes faiſaient alors les traités de partage. Ils réſervèrent la conquête de la Sicile pour un autre tems, & aimèrent mieux employer leurs vaiſſeaux à chercher ſur les mers les galions de l'Amérique, dont ils prirent quelques-uns, qu'à donner à l'empereur de nouvelles terres.

La France était auſſi humiliée que Rome, & plus en danger : les reſſources s'épuiſaient ; le crédit était anéanti; les peuples, qui avaient idolâtré leur roi dans ſes proſpérités, murmuraient contre *Louis XIV.* malheureux.

Des partiſans, à qui le miniſtère avait vendu la nation pour quelque argent comptant dans ſes beſoins preſſans, s'engraiſſaient du malheur public, & inſultaient à ce malheur par leur luxe. Ce qu'ils avaient prêté était diſſipé. Sans l'induſtrie hardie de quelques négocians, ſur-tout de ceux de Saint-Malo, qui allèrent au Pérou, & rapportèrent trente millions dont ils prêtèrent la moitié à l'état, *Louis XIV.* n'aurait pas eu de quoi payer ſes troupes. La guerre avait ruiné l'état, & des marchands le ſauvèrent. Il en fut de même en Eſpagne. Les galions, qui ne furent pas pris par les Anglais, ſervirent à défendre *Philippe.* Mais cette reſſource de quelques mois ne rendait pas les recrues de ſoldats plus faciles. *Chamillard*, élevé au miniſtère des finances & de la guerre, ſe démit en 1708 des finances, qu'il laiſſa dans un déſordre que rien ne put réparer

ſous ce règne; & en 1709 il quitta le miniſtère de la guerre, devenu non moins difficile que l'autre. On lui reprochait beaucoup de fautes. Le public d'autant plus ſévère qu'il ſouffrait, ne ſongeait pas qu'il y a des tems malheureux où les fautes ſont inévitables. (1) Monſieur *Voiſin* qui après lui gouverna l'état militaire, monſieur *Deſmarêts* qui adminiſtra les finances, ne purent ni faire des plans de guerre plus heureux, ni rétablir un crédit anéanti.

Le cruel hiver de 1709 acheva de déſeſpérer la nation. Les oliviers, qui ſont une grande reſſource dans le midi de la France, périrent. Preſque tous les arbres fruitiers gelèrent. Il n'y eut point d'eſpérance de récolte. On avait très-peu de magaſins. Les grains, qu'on pouvait faire venir à grands frais des échelles du Levant & de l'Afrique, pouvaient être pris par les flottes ennemies, auxquelles on n'avait preſque plus de vaiſſeaux de guerre à oppoſer. Le fléau de cet hiver était général dans l'Europe, mais les ennemis avaient plus de reſſources. Les Hollandais ſur-tout, qui ont été ſi long-tems les facteurs des nations, avaient aſſez de magaſins pour mettre les armées floriſſantes des alliés dans l'abondance; tandis que les troupes de France, diminuées & découragées, ſemblaient devoir périr de misère.

Le roi vendit pour quatre cent mille francs de vaiſſelle d'or. Les plus grands ſeigneurs envoyèrent leurs vaiſſelles d'argent à la monnoie. On ne mangea dans Paris que du pain bis pendant quelques mois. Pluſieurs familles à Verſailles même, ſe nourrirent de pain d'avoine. Madame de *Maintenon* en donna l'exemple.

Louis XIV. qui avait déjà fait quelques avances pour la paix, n'héſita pas; dans ces circonſtances funeſtes,

(1) L'hiſtoire de l'ex-jéſuite *la Motte*, rédigée par *la Martinière*, dit que monſieur de *Chamillard* fut deſtitué du miniſtère des finances en 1703, & que la voix publique y appella le maréchal d'*Harcourt*. Les fautes de cet hiſtorien ſont ſans nombre.

à la demander à ces mêmes Hollandais autrefois ſi maltraités par lui.

Les Etats - Généraux n'avaient plus de ſtadthouder depuis la mort du roi *Guillaume* ; & les magiſtrats Hollandais, qui appellaient déjà leurs familles *les familles patriciennes*, étaient autant de rois. Les quatre commiſſaires Hollandais, députés à l'armée, traitaient avec fierté trente princes d'Allemagne à leur ſolde. *Qu'on faſſe venir Holſtein*, diſaient-ils, *qu'on diſe à Heſſe de nous venir parler.* (1) Ainſi s'expliquaient des marchands, qui dans la ſimplicité de leurs vêtemens & dans la frugalité de leurs repas, ſe plaiſaient à écraſer à la fois l'orgueil Allemand qui était à leurs gages, & la fierté d'un grand roi autrefois leur vainqueur.

On les avait vu vendre à bas prix leur attachement à *Louïs XIV.* en 1665, ſoutenir leurs malheurs en 1672, & les réparer avec un courage intrépide ; & alors ils voulaient uſer de leur fortune. Ils étaient bien loin de s'en tenir à faire voir aux hommes, par de ſimples démonſtrations de ſupériorité, qu'il n'y a de vraie grandeur que la puiſſance : ils voulaient que leur état eût en ſouveraineté dix villes en Flandre, entr'autre, Lille qui était entre leurs mains, & Tournai qui n'y était pas encor. Ainſi les Hollandais prétendaient retirer le fruit de la guerre, non-ſeulemeut aux dépens de la France, mais encor aux dépens de l'Autriche, pour laquelle ils combattaient ; comme Veniſe avait autrefois augmenté ſon territoire des terres de tous ſes voiſins. L'eſprit républicain eſt au fond auſſi ambitieux que l'eſprit monarchique.

Il y parut bien quelques mois après ; car, lorſque ce

(1) C'eſt ce que l'auteur tient de la bouche de vingt perſonnes qui les entendirent parler ainſi à Lille après la priſe de cette ville. Cependant il ſe peut que ces expreſſions fuſſent moins l'effet d'une fierté groſſière que d'un ſtyle laçonique aſſez en uſage dans les armées.

fantôme de négociation fut évanoui, lorſque les armes des alliés eurent encor de nouveaux avantages, le duc de *Marlboroug*, plus maître alors que ſa ſouveraine en Angleterre, & gagné par la Hollande, fit conclure avec les Etats-Généraux, en 1709, ce célèbre traité de la barrière, par lequel ils reſtaient maîtres de toutes les villes frontières qu'on prendrait ſur la France, auraient garniſon dans vingt places de la Flandre aux dépens du pays, dans Hui, dans Liége & dans Bonn; & auraient en toute ſouveraineté la haute Gueldre. Ils ſeraient devenus en effet ſouverains de dix-ſept provinces des Pays-Bas; ils auraient dominé dans Liége & dans Cologne. C'eſt ainſi qu'ils voulaient s'agrandir ſur les ruines même de leurs alliés. Ils nourriſſaient déjà ces projets élevés, quand le roi leur envoya ſecrétement le préſident *Rouillé*, pour eſſayer de traiter avec eux.

Ce négociateur vit d'abord dans Anvers deux magiſtrats d'Amſterdam, *Buys*, & *Venderduſſen*, qui parlèrent en vainqueurs, & qui déployèrent avec l'envoyé du plus fier des rois toute la hauteur dont ils avaient été accablés en 1672. On affecta enſuite de négocier quelque tems avec lui, dans un de ces villages que les généraux de *Louis XIV.* avaient mis autrefois à feu & à ſang. Quand on l'eut joué aſſez long-tems, on lui déclara qu'il fallait que le roi de France forçât le roi ſon petit-fils à deſcendre du trône ſans aucun dédommagement; que l'électeur de Bavière *François-Marie*, & ſon frère l'électeur de Cologne, demandaſſent grace, ou que le ſort des armes ferait des traités.

Les dépêches déſeſpérantes du préſident de *Rouillé* arrivaient coup ſur coup au conſeil dans le tems de la plus déplorable misère où le royaume eût été réduit dans les tems le plus funeſtes. L'hiver de 1709, laiſſait des traces affreuſes; le peuple périſſait de famine. Les troupes n'étaient point payées; la déſolation

était par-tout. Les gémiſſemens & les terreurs du public augmentaient encor le mal.

Le conſeil était compoſé du dauphin, du duc de Bourgogne ſon fils, du chancelier de France *Pontchartrain*, du duc de *Beauvilliers*, du marquis de *Torci*, du ſecretaire-d'état de la guerre *Chamillard*, & du contrôleur-général *Déſmarêts*, Le duc de *Beauvilliers* fit une peinture ſi touchante de l'état où la France était réduite, que le duc de Bourgogne en verſa des larmes, & tout le conſeil y mêla les ſiennes. Le chancelier conclut à faire la paix, à quelque prix que ce pût être. Les miniſtres de la guerre & des finances avouèrent qu'ils étaient ſans reſſources. *Une ſcène ſi triſte*, dit le marquis de Torci, *ſerait difficile à décrire, quand même il ſerait permis de révéler le ſecret de ce qu'elle eut de plus touchant.* Ce ſecret n'était que celui des pleurs qui coulèrent.

Le marquis de *Torci* dans cette criſe propoſa d'aller lui-même partager les outrages qu'on faiſait au roi dans la perſonne du préſident *Rouillé*; mais comment pouvait-il eſpérer d'obtenir ce que les vainqueurs avaient déjà refuſé? Il ne devait s'attendre qu'à des conditions plus dures.

Les alliés commençaient déjà la campagne. *Torci* va ſous un nom emprunté juſques dans la Haye. Le grand penſionnaire *Heinſius* eſt bien étonné, quand on lui annonce que celui qui eſt regardé chez les étrangers comme le principal miniſtre de France eſt dans ſon anti-chambre. *Heinſius* avait été autrefois envoyé en France par le roi *Guillaume*, pour y diſcuter ſes droits ſur la principauté d'Orange. Il s'était adreſſé à *Louvois* ſecretaire-d'état ayant le département du Dauphiné, ſur la frontière duquel Orange eſt ſitué. Le miniſtre de *Guillaume* parla vivement, non-ſeulement pour ſon maître, mais pour les réformés d'Orange. Croirait-on que *Louvois* lui répondit *qu'il le ferait mettre à la baſ-*

tille? (1) Un tel discours tenu à un sujet eût été odieux; tenu à un ministre étranger, c'était un insolent outrage au droit des nations. On peut juger s'il avait laissé des impressions profondes dans le cœur du magistrat d'un peuple libre.

Il y a peu d'exemples de tant d'orgueil suivi de tant d'humiliations. Le marquis de *Torci* suppliant dans la Haye au nom de *Louis XIV*. s'adressa au prince *Eugène* & au duc de *Marlboroug*, après avoir perdu son tems avec *Heinsius*. Tous trois voulaient la continuation de la guerre. Le prince y trouvait sa grandeur & sa vengeance; le duc, sa gloire & une fortune immense, qu'il aimait également; le troisième, gouverné par les deux autres, se regardait comme un Spartiate, qui abaissait un roi de Perse. Ils proposèrent, non pas une paix, mais une trève; & pendant cette trève, une satisfaction entière pour tous leurs alliés, & aucune pour les alliés du roi, à condition que le roi se joindrait à ses ennemis pour chasser d'Espagne son propre petit-fils dans l'espace de deux mois, & que pour sureté il commencerait par céder à jamais dix villes aux Hollandais dans la Flandre, par rendre Strasbourg & Brisac, & par renoncer à la souveraineté de l'Alsace. *Louis XIV*. ne s'était pas attendu, quand il refusait autrefois un régiment au prince *Eugène*, quand *Churchil* n'était pas encor colonel en Angleterre, & qu'à peine le nom de *Heinsius* lui était connu, qu'un jour ces trois hommes lui imposeraient de pareilles loix. En vain *Torci* voulut tenter *Marlboroug*, par l'offre de quatre millions : le duc qui aimait autant la gloire que l'argent, & qui par ses gains immenses produits par des victoires, était au dessus de quatre millions, laissa au ministre de la France la douleur d'une proposition honteuse & inutile. *Torci* rapporta au roi les ordres de ses ennemis. *Louis XIV*.

(1) Voyez les mémoires de *Torci*, tome III. page 2, ils ont confirmé tout ce qui est avancé ici.

fit alors ce qu'il n'avait jamais fait avec ſes ſujets. Il ſe juſtifia devant eux; il adreſſa aux gouverneurs des provinces, aux communautés des villes, une lettre circulaire, par laquelle en rendant compte à ſes peuples du fardeau qu'il était obligé de leur faire encor ſoutenir, il excitait leur indignation, leur honneur, & même leur pitié. (1) Les politiques dirent, que *Torci* n'était allé s'humilier à la Haye, que pour mettre les ennemis dans leur tort, pour juſtifier *Louis XIV.* aux yeux de l'Europe, & pour animer les Français par un juſte reſſentiment; mais le fait eſt, qu'il n'y était allé que pour demender la paix. On laiſſa même encor quelques jours le préſident *Rouillé* à la Haye, pour tâcher d'obtenir des conditions moins accablantes: & pour toute réponſe, les États ordonnèrent à *Rouillé* de partir dans vingt-quatre heures.

Louis XIV. à qui l'on rapporta des réponſes ſi dures, dit en plein conſeil: *Puiſqu'il faut faire la guerre, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfans.* Il ſe prépara donc à tenter encor la fortune en Flandre. La famine, qui déſolait les campagnes, fut une reſſource pour la guerre. Ceux qui manquaient de pain, ſe firent ſoldats. Beaucoup de terres reſtèrent en friche; mais on eut une armée. Le maréchal de *Villars*, qu'on avait envoyé commander l'année précédente en Savoie quelques troupes dont il avait réveillé l'ardeur, & qui avait eu quelques petits ſuccès, fut rappellé en Flandre, comme celui en qui l'état mettait ſon eſpérance.

(1) L'auteur des mémoires de madame de *Maintenon* dit page 92 & 93 du tome V. que *le duc de Marlboroug & le prince Eugène gagnèrent Heinſius*, comme ſi *Heinſius* avait eu beſoin d'être gagné. Il met dans la bouche de *Louis XIV.* au lieu des belles paroles qu'il prononça en plein conſeil, ces mots bas & plats: *Alors comme alors.* Il cite l'auteur du ſiècle de *Louis XIV.* & le reprend d'avoir dit que Louis XIV. *fit afficher ſa lettre circulaire dans les rues de Paris.* Nous avons confronté toutes les éditions du ſiècle de *Louis XIV.* Il n'y a pas un ſeul mot de ce que cite cet homme, pas même dans l'édition ſubreptice qu'il fit à Francfort en 1752.

Déjà *Marlboroug* avait pris Tournai, dont *Eugène* avait couvert le siége. Déjà ces deux généraux marchaient pour investir Mons. Le maréchal de *Villars* s'avança pour les en empêcher. Il avait avec lui le maréchal de *Boufflers*, son ancien, qui avait demandé à servir sous lui. *Boufflers* aimait véritablement le roi & la patrie. Il prouva en cette occasion (malgré la maxime d'un homme de beaucoup d'esprit) que dans un état monarchique, & sur-tout sous un bon maître, il y a des vertus. Il y en a sans doute tout autant que dans les républiques, avec moins d'enthousiasme peut-être, mais avec plus de ce qu'on appelle honneur. (1)

(1) Cet endroit mérite d'être éclairci. L'auteur célèbre de l'*esprit des loix* dit que l'honneur est le principe des gouvernemens monarchiques, & la vertu le principe des gouvernemens républicains.

Ce sont-là des idées vagues & confuses qu'on a attaquées d'une manière aussi vague; parce que rarement on convient de la valeur des termes, rarement on s'entend. L'honneur est le desir d'être honoré, d'être estimé : de-là vient l'habitude de ne rien faire dont on puisse rougir. La vertu est l'accomplissement des devoirs, indépendamment du desir de l'estime : de-là vient que l'honneur est commun, la vertu rare.

Le principe d'une monarchie ou république, n'est ni l'honneur, ni la vertu. Une monarchie est fondée sur le pouvoir d'un seul; une république est fondée sur le pouvoir que plusieurs ont d'empêcher le pouvoir d'un seul. La plupart des monarchies ont été établies par des chefs d'armées, les républiques par des citoyens assemblés. L'honneur est commun à tous les hommes, & la vertu rare dans tout gouvernement. L'amour-propre de chaque membre d'une république veille sur l'amour-propre des autres; chacun voulant être, personne ne l'est; l'ambition de chaque particulier est un frein public, & l'égalité règne.

Dans une monarchie affermie, l'ambition ne peut s'élever qu'en plaisant au maître, ou à ceux qui gouvernent sous le maître. Il n'y a que de l'intérêt. La vertu est en tout pays le fruit de l'éducation & du caractère. Il est dit dans l'*esprit des loix*, qu'il faut plus de vertu dans la république; c'est en un sens tout le contraire : il faut beaucoup plus de vertu dans une cour, pour résister à tant de séductions. Le duc de *Montausier*, le duc de *Beauvilliers*, étaient des hommes d'une vertu très-austère. Le maréchal de *Villeroi* joignit des mœurs plus douces à une probité non moins incorruptible. Le marquis de *Torci* a été un des plus honnêtes hommes de l'Europe, dans une place où la politique permet le relâchement

Dès que les Français s'avancèrent pour s'oppofer à l'inveftiffement de Mons, les alliés vinrent les attaquer près des bois de Blangies & du village de Malplaquet.

L'armée des alliés était d'environ quatre-vingt mille combattans, & celle du maréchal de *Villars* d'environ foixante-dix mille. Les Français traînaient avec eux quatre-vingt pièces de canon, les alliés cent-quarante. Le duc de *Marlboroug* commandait l'aile droite, où étaient les Anglais & les troupes Allemandes à la folde d'Angleterre. Le prince *Eugène* était au centre; *Tilli* & un comte de *Naffau*, à la gauche avec les Hollandais.

Le maréchal de *Villars* prit pour lui la gauche, & laiffa la droite au maréchal de *Boufflers*. Il avait retranché fon armée à la hâte, manœuvre probablement convenable à des troupes inférieures en nombre, long-tems malheureufes, dont la moitié était compofée de nouvelles recrues, & convenable encor à la fituation de la France, qu'une défaite entière eût mife aux derniers abois. Quelques hiftoriens ont blâmé le général dans fa difpofition; *Il devait*, difaient-ils, *paffer une large trouée, au lieu de la laiffer devant lui.* Ceux qui de leur cabinet jugent ainfi ce qui fe paffe fur un champ de bataille, ne font-ils pas trop habiles?

Tout ce que je fais, c'eft ce que le maréchal dit lui-même que les foldats, qui ayant manqué de pain un jour entier venaient de le recevoir, en jettèrent une partie pour courir plus légérement au combat. Il y a eu depuis plufieurs fiècles peu de batailles plus difputées & plus longues, aucune plus meurtrières. Je ne dirai autre chofe

dans la morale. Les contrôleurs-généraux *le Pelletier* & *Chamillard* pafsèrent pour être moins habiles que vertueux.

Il faut avouer que *Louis XIV.* dans cette guerre malheureufe, ne fut guère entouré que d'hommes irréprochables; c'eft une obfervation très-vraie, & très-importante dans une hiftoire où les mœurs ont tant de part.

chofe de cette bataille, que ce qui fut avoué de tout le monde. La gauche des ennemis où combattaient les Hollandais, fut prefque toute détruite, & même pourfuivie la bayonnette au bout du fufil. *Marlboroug* à la droite, faifait & foutenait les plus grands efforts. Le maréchal de *Villars* dégarnit un peu fon centre pour s'oppofer à *Marlboroug*, & alors même ce centre fut attaqué. Les retranchemens, qui le couvraient, furent emportés. Le régiment des gardes, qui les défendait, ne put réfifter. Le maréchal, en accourant de fa gauche à fon centre, fut bleffé, & la bataille fut perdue. Le champ était jonché de près de trente mille morts ou mourans.

On marchait fur les cadavres entaffés fur-tout au quartier des Hollandais. La France ne perdit guère plus de huit mille hommes dans cette journée. Ses ennemis en laifsèrent environ vingt-un mille tués ou bleffés; mais le centre étant forcé, les deux ailes coupées, ceux qui avaient fait le plus grand carnage furent les vaincus.

Le maréchal de *Boufflers* (1) fit la retraite en bon ordre, aidé du prince de *Tingri-Montmorenci*, depuis maréchal de *Luxembourg*, héritier du courage de fes pères. L'armée fe retira entre le Quênoi & Valenciennes,

(1) Dans le livre intitulé, *mémoires du maréchal de Barwich*, il eft dit que le maréchal de *Barwich* fit cette retraite. C'eft ainfi que tant de mémoires font écrits. On trouve dans ceux de madame de *Maintenon* par *La Beaumelle*, tome V. page 99, que les alliés accusèrent le maréchal de Villars *de s'être bleffé lui-même, & que les Français lui reprochèrent de s'être retiré trop tôt.* Ce font deux impoftures ridicules. Ce général avait reçu un coup de carabine au deffous du genoux qui lui fracaffa l'os, & qui le fit boîter toute fa vie. Le roi lui envoya le fieur *Maréchal* fon premier chirurgien, qui feul empêcha qu'on lui coupât la cuiffe. C'eft ce que je tiens de la bouche de monfieur le maréchal de *Villars* & de ce chirurgien célèbre : c'eft ce que tous les officiers ont fu : c'eft ce que monfieur le duc de *Villars* daigne me confirmer par fes lettres. Il n'oppofe que le mépris aux fottifes infolentes & calomnieufes de *La Beaumelle*.

emportant plusieurs drapeaux & étendards pris sur les ennemis. Ces dépouilles consolèrent *Louis XIV*. & on compta pour une victoire, l'honneur de l'avoir disputée si long-tems, & de n'avoir perdu que le champ de bataille. Le maréchal de *Villars*, en revenant à la cour, assura le roi, que sans sa blessure il aurait remporté la victoire. J'en ai vu ce général persuadé; mais j'ai vu peu de personnes qui le crussent.

On peut s'étonner qu'une armée, qui avait tué aux ennemis deux tiers plus de monde qu'elle n'en avait perdu, n'essayât pas d'empêcher que ceux qui n'avaient eu d'autre avantage que celui de coucher au milieu de leurs morts, allassent faire le siége de Mons. Les Hollandais craignaient pour cette entreprise. Ils hésitèrent. Mais le nom de bataille perdue impose aux vaincus, & les décourage. Les hommes ne font jamais tout ce qu'ils peuvent faire; & le soldat, à qui on dit qu'il a été battu, craint de l'être encor. Ainsi Mons fut assiégé & pris, & toujours pour les Hollandais, qui le gardèrent, ainsi que Tournai & Lille.



CHAPITRE VINGT-DEUXIEME.

Louis XIV. continue à demander la paix & à se défendre. Le duc de Vendôme *affermit le roi d'Espagne sur le trône.*

NON-SEULEMENT les ennemis avançaient ainsi pié-à-pié, & faisaient tomber de ce côté toutes les barrières de la France; mais ils prétendaient, aidés du duc de Savoie, aller surprendre la Franche-Comté, & pénétrer par les deux bouts dans le cœur du royaume. Le général *Merci*, chargé de faciliter cette entreprise,

en entrant dans la Haute-Alſace par Bâle, fut heureuſement arrêté près de l'iſle de Neubourg ſur le Rhin, par le comte, depuis maréchal *du Bourg*. Je ne ſais par quelle fatalité ceux qui ont porté le nom de *Merci*, ont toujours été auſſi malheureux qu'eſtimés. Celui-ci fut vaincu de la manière la plus complette. Rien ne fut entrepris du côté de la Savoie : mais on n'en craignait pas moins du côté de la Flandre ; & l'intérieur du royaume était dans un état ſi languiſſant, que le roi demanda encor la paix en ſuppliant. Il offrait de reconnaître l'archiduc pour roi d'Eſpagne, de ne donner aucun ſecours à ſon petit-fils, & de l'abandonner à ſa fortune ; de donner quatre places en ôtage ; de rendre Strasbourg & Briſac ; de renoncer à la ſouveraineté de l'Alſace, & de n'en garder que la préfecture ; de raſer toutes ſes places depuis Bâle juſqu'à Philipsbourg ; de combler le port ſi long-tems redoutable de Dunkerque, & d'en raſer les fortifications ; de laiſſer aux Etats-Généraux, Lille, Tournai, Ypres, Menin, Furnes, Condé, Maubeuge. Voilà les points principaux qui devaient ſervir de fondement à la paix qu'il implorait.

Les alliés voulurent encor goûter le triomphe de diſcuter les ſoumiſſions de *Louis XIV*. On permit à ſes plénipotentiaires de venir, au commencement de 1710, porter dans la petite ville de Gertrudenberg, les prières de ce monarque : il choiſit le maréchal d'*Uxelles*, homme froid, taciturne, d'un eſprit plus ſage qu'élevé & hardi ; & l'abbé depuis cardinal de *Polignac*, l'un des plus beaux eſprits & des plus éloquens de ſon ſiècle, qui impoſait par ſa figure & par ſes graces. L'eſprit, la ſageſſe, l'éloquence, ne ſont rien dans des miniſtres, lorſque le prince n'eſt pas heureux : ce ſont les victoires qui font les traités. Les ambaſſadeurs de *Louis XIV*. furent plutôt confinés qu'admis à Gertrudenberg. Les députés venaient entendre leurs offres, & les rapportaient à la Haye au prince *Eugène*, au duc de

Marlboroug, au comte de *Zinzindorf* ambaſſadeur de l'empereur; & ces offres étaient toujours reçues avec mépris. On leur inſultait par des libelles outrageans; tous compoſés par des refugiés Français, devenus plus ennemis de la gloire de *Louis XIV.* que *Marlboroug* & *Eugène.*

Les plénipotentiaires de France pouſsèrent l'humiliation juſqu'à promettre que le roi donnerait de l'argent pour détrôner *Philippe V.* & ne furent point écoutés. On exigea que *Louis XIV.* pour préliminaires, s'engageât ſeul à chaſſer d'Eſpagne ſon petit-fils dans deux mois par la voie des armes. Cette inhumanité abſurde, beaucoup plus outrageante qu'un refus, était inſpirée par de nouveaux ſuccès.

Tandis que les alliés parlaient ainſi en maîtres irrités contre la grandeur & la fierté de *Louis XIV.* également abaiſſées, ils prenaient la ville de Douai. Ils s'emparèrent bientôt après de Béthune, d'Aire, de Saint-Venant; & le lord *Stair* propoſa d'envoyer des partis juſqu'à Paris.

Preſque dans le même tems, l'armée de l'archiduc commandée en Eſpagne par *Gui de Staremberg*, le général Allemand qui avait le plus de réputation après le prince *Eugène*, remporta près de Sarragoſſe une victoire complette ſur l'armée en qui le parti de *Philippe V.* avait mis ſon eſpérance, à la tête de laquelle était le marquis de *Bay*, général malheureux. On remarqua encor que les deux princes qui ſe diſputaient l'Eſpagne, & qui étaient l'un & l'autre à portée de leur armée, ne ſe trouvèrent pas à cette bataille. De tous les princes, pour qui on combattait en Europe, il n'y avait alors que le duc de Savoie qui fît la guerre par lui-même. Il était triſte, qu'il n'acquît cette gloire qu'en combattant contre ſes deux filles, dont il voulait détrôner l'une pour acquérir en Lombardie un peu de terrain, ſur lequel l'empereur *Joſeph* lui faiſait déjà des difficultés, & dont on l'aurait dépouillé à la première occaſion.

Cet empereur était heureux par-tout, & n'était nulle part modéré dans son bonheur. Il démembrait de sa seule autorité la Bavière ; il en donnait les fiefs à ses parens & à ses créatures. Il dépouillait le jeune duc de la Mirandole en Italie ; & les princes de l'Empire lui entretenaient une armée vers le Rhin, sans penser qu'ils travaillaient à cimenter un pouvoir qu'ils craignaient, tant était encor dominante dans les esprits la vieille haine contre le nom de *Louis XIV.* qui semblait le premier des intérêts. La fortune de *Joseph* le fit encor triompher des mécontens de Hongrie. La France avait suscité contre lui le prince *Ragotski*, armé pour ses prétentions & pour celles de son pays. *Ragotski* fut battu, ses villes prises, son parti ruiné. Ainsi *Louis XIV.* était également malheureux au-dehors, au-dedans, sur mer & sur terre, dans les négociations publiques, & dans les intrigues secretes.

Toute l'Europe croyait alors, que l'archiduc *Charles*, frère de l'heureux *Joseph*, régnerait sans concurrent en Espagne. L'Europe était menacée d'une puissance plus terrible que celle de *Charles-Quint* ; & c'était l'Angleterre long-tems ennemie de la branche d'Autriche-Espagnole, & la Hollande son esclave révoltée, qui s'épuisaient pour l'établir. *Philippe V.* refugié à Madrid, en sortit encor, & se retira à Valladolid ; tandis que l'archiduc *Charles* fit son entrée en vainqueur dans la capitale.

Le roi de France ne pouvait plus secourir son petit-fils ; il avait été obligé de faire en partie ce que ses ennemis exigeaient à Gertrudenberg, d'abandonner la cause de *Philippe*, en faisant revenir, pour sa propre défense, quelques troupes demeurées en Espagne. Lui-même à peine pouvait résister vers la Savoie, vers le Rhin, sur-tout en Flandre, où se portaient les plus grands coups.

L'Espagne était encor bien plus à plaindre que la

France. Presque toutes ses provinces avaient été ravagées par leurs ennemis & par leurs défenseurs. Elle était attaquée par le Portugal. Son commerce périssait. La disette était générale : mais cette disette fut plus funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus, parce que dans une grande étendue de pays l'affection des peuples refusait tout aux Autrichiens, & donnait tout à *Philippe*. Ce monarque n'avait plus ni troupes, ni général de la part de la France. Le duc d'Orléans, par qui s'était un peu rétablie sa fortune chancelante, loin de continuer de commnader ses armées, était regardé alors comme son ennemi. Il est certain, que malgré l'affection de la ville de Madrid pour *Philippe*, malgré la fidélité de beaucoup de grands & de toute la Castille, il y avait contre *Philippe V.* un grand parti en Espagne. Tous les Catalans, nation belliqueuse & opiniâtre, tenaient obstinément pour son concurrent. La moitié de l'Arragon était aussi gagnée. Une partie des peuples attendait alors l'événement : une autre haïssait plus l'archiduc qu'elle n'aimait *Philippe*. Le duc d'Orléans du même nom de *Philippe*, mécontent d'ailleurs des ministres Espagnols & mécontent de la princesse des *Ursins* qui gouvernait, crut entrevoir qu'il pouvait gagner pour lui le pays qu'il était venu défendre; & lorsque *Louis XIV.* avait proposé lui-même d'abandonner son petit-fils, & qu'on parlait déjà en Espagne d'une abdication, le duc d'Orléans se crut digne de remplir la place, que *Philippe V.* semblait devoir quitter. Il avait à cette couronne des droits, que le testament du feu roi d'Espagne avait négligés, & que son père avait maintenus par une protestation.

Il fit par ses agens une ligue avec quelques grands d'Espagne, par laquelle ils s'engageaient à le mettre sur le trône, en cas que *Philippe V.* en descendît. Il aurait en ce cas trouvé beaucoup d'Espagnols empressés à se ranger sous les drapeaux d'un prince qui savait combattre. Cette entreprise, si elle eût réussi, pouvait ne pas

déplaire aux puiſſances maritimes, qui auraient moins redouté alors de voir l'Eſpagne & la France réunies dans une même main ; & elle aurait apporté moins d'obſtacles à la paix. Le projet fut découvert à Madrid, vers le commencement de 1709, tandis que le duc d'Orléans était à Verſailles. Ses agens furent empriſonnés en Eſpagne. *Philippe V.* ne pardonna pas à ſon parent, d'avoir cru qu'il pouvait abdiquer, & d'avoir eu la penſée de lui ſuccéder. La France cria contre le duc d'Orléans. Monſeigneur, père de *Philippe V.* opina dans le conſeil, qu'on fît le procès à celui qu'il regardait comme coupable : mais le roi aima mieux enſevelir dans le ſilence un projet informe & excuſable, que de punir ſon neveu dans le tems qu'il voyait ſon petit-fils toucher à ſa ruine.

Enfin, vers le tems de la bataille de Sarragoſſe, le conſeil du roi d'Eſpagne, & la plupart des grands, voyant qu'ils n'avaient aucun capitaine à oppoſer à *Staremberg*, qu'on regardait comme un autre *Eugène*, écrivirent en corps à *Louis XIV.* pour lui demander le duc de *Vendôme.* Ce prince, retiré dans Anet, partit alors ; & ſa préſence valut une armée. La grande réputation qu'il s'était faite en Italie, & que la malheureuſe campagne de Lille n'avait pu lui faire perdre, frappait les Eſpagnols. Sa popularité, ſa libéralité qui allait juſqu'à la profuſion, ſa franchiſe, ſon amour pour les ſoldats, lui gagnaient les cœurs. Dès qu'il mit les pieds en Eſpagne, il arriva ce qui était arrivé autrefois à *Bertrand du Gueſclin.* Son nom ſeul attira une foule de volontaires. Il n'avait point d'argent : les communautés des villes, des villages & des religieux, en donnèrent. Un eſprit d'enthouſiaſme ſaiſit la nation. Les débris de la bataille de Sarragoſſe ſe joignirent ſous lui à Valladolid. Tout s'empreſſa de fournir des recrues. Le duc de *Vendôme*, ſans laiſſer rallentir un moment cette nouvelle ardeur, pourſuit les vainqueurs, ramène le roi à Madrid,

oblige l'ennemi de se retirer vers le Portugal, le suit, passe le Tage à la nage, fait prisonnier dans Brihuega *Stamhope* avec cinq mille Anglais, atteint le général *Staremberg*, & le lendemain lui livre la bataille de Villaviciosa. *Philippe V.* qui n'avait point encor combattu avec ses autres généraux, animé de l'esprit du duc de *Vendôme*, se met à la tête de l'aile droite. Le général prend la gauche. Il remporte une victoire entière, de sorte qu'en quatre mois de tems, ce prince, qui était arrivé quand tout était désespéré, rétablit tout, & affermit pour jamais la couronne d'Espagne sur la tête de *Philippe*. (1)

Tandis que cette révolution éclatante étonnait les alliés, une autre plus sourde & non moins décisive se préparait en Angleterre. Une Allemande avait par sa mauvaise conduite fait perdre à la maison d'*Autriche*, toute la succession de *Charles-Quint*, & avait été ainsi le premier mobile de la guerre; une Anglaise par ses imprudences procura la paix. *Sara Janneings*, duchesse de *Marlboroug*, gouvernait la reine *Anne*; & le duc gouvernait l'état. Il avait en ses mains les finances, par le grand trésorier *Godolphin*, beau-père d'une de ses filles. *Sunderland* secretaire-d'état, son gendre, lui soumettait le cabinet. Toute la maison de la reine, où commandait sa femme, était à ses ordres. Il était maître de l'armée, dont il donnait tous les emplois. Si deux partis, les *Whigs* & les *Toris*, divisaient l'Angleterre, les *Whigs*, à la tête desquels il était, faisaient tout pour sa grandeur; & les *Toris* avaient été forcés à l'admirer & à se taire. Il n'est pas indigne de l'histoire, d'ajouter que le duc & la duchesse étaient les plus belles personnes de leur tems; & que cet avantage séduit en-

(1) On assure qu'après la bataille, *Philippe V.* n'ayant point de lit, le duc de *Vendôme* lui dit : *Je vais vous faire donner le plus beau lit sur lequel jamais roi ait couché* : & il fit faire un matelas des étendards & des drapeaux pris sur les ennemis.

cor la multitude, quand il eſt joint aux dignités & à la gloire.

Il avait plus de crédit à la Haye que le grand penſionnaire, & il influait beaucoup en Allemagne. Négociateur & général toujours heureux, nul particulier n'eut jamais une puiſſance & une gloire ſi étendues. Il pouvait encor affermir ſon pouvoir par ſes richeſſes immenſes; acquiſes dans le commandement. J'ai entendu dire à ſa veuve, qu'après les partages faits à quatre enfans, il lui reſtait, ſans aucune grace de la cour, ſoixante-dix mille pièces de revenu, qui font plus de quinze cent cinquante mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui. S'il n'avait pas eu autant d'économie que de grandeur, il pouvait ſe faire un parti, que la reine *Anne* n'aurait pu détruire; & ſi ſa femme avait eu plus de complaiſance, jamais la reine n'eût briſé ſes liens. Mais le duc ne put jamais triompher de ſon goût pour les richeſſes, ni la ducheſſe de ſon humeur. La reine l'avait aimée avec une tendreſſe qui allait juſqu'à la ſoumiſſion & à l'abandonnement de toute volonté.

Dans de pareilles liaiſons, c'eſt d'ordinaire du côté des ſouverains que vient le dégoût, le caprice, la hauteur, l'abus de la ſupériorité, ce ſont eux qui font ſentir le joug, & c'était la ducheſſe de *Marlboroug* qui l'appeſantiſſait. Il fallait une favorite à la reine *Anne*; elle ſe tourna du côté de mylady *Masham*, ſa dame d'atour. Les jalouſies de la ducheſſe éclatèrent. Quelques paires de gants d'une façon ſingulière qu'elle refuſa à la reine, une jatte d'eau qu'elle laiſſa tomber en ſa préſence, par une mépriſe affectée, ſur la robe de madame *Masham*, changèrent la face de l'Europe. Les eſprits s'aigrirent. Le frère de la nouvelle favorite demanda au duc un régiment; le duc le refuſa, & la reine le donna. Les *Toris* ſaiſirent cette conjoncture, pour tirer la reine de cet eſclavage domeſtique, pour abaiſſer la puiſſance du duc de *Marlboroug*, changer le miniſtère, faire la

paix, & rappeller, s'il se pouvait, la maison de *Stuart* sur le trône d'Angleterre. Si le caractère de la duchesse eût pu admettre quelque souplesse, elle eut encor régné. La reine & elle étaient dans l'habitude de s'écrire tous les jours sous des noms empruntés. Ce mystère & cette familiarité laissaient toujours la voie ouverte à la réconciliation ; mais la duchesse n'employa cette ressource, que pour tout gâter. Elle écrivit impérieusement. Elle disait dans sa lettre. *Rendez-moi justice, & ne me faites point de réponse.* Elle s'en répentit ensuite : elle vint demander pardon ; elle pleura : & la reine ne lui répondit autre chose, sinon : *Vous m'avez ordonné de ne vous point répondre, & je ne vous répondrai pas.* Alors la rupture fut sans retour. La duchesse ne parut plus à la cour ; & quelque tems après, on commença par ôter le ministère au gendre de *Marlboroug*, *Sunderland*, pour déposséder ensuite *Godolphin*, & le duc lui-même. Dans d'autres états, cela s'appelle une disgrace : en Angleterre, c'est une révolution dans les affaires, & la révolution était encor très-difficile à opérer.

Les *Toris*, maîtres alors de la reine, ne l'étaient pas du royaume. Ils furent obligés d'avoir recours à la religion. Il n'y en a guère aujourd'hui dans la grande-Bretagne, que le peu qu'il en faut pour distinguer les factions. Les *Whigs* penchaient pour le presbytérianisme. C'était la faction qui avait détrôné *Jacques II.* persécuté *Charles II.* & immolé *Charles I.* Les *Toris* étaient pour les épiscopaux, qui favorisaient la maison de *Stuart*, & qui voulaient établir l'obéissance passive envers les rois, parce que les évêques en espéraient plus d'obéissance pour eux-mêmes. Ils excitèrent un prédicateur à prêcher dans la cathédrale de *Saint-Paul* cette doctrine, & à désigner d'une manière odieuse l'administration de *Marlboroug*, & le parti qui avait donné la couronne au roi *Guil-*

laume. (1) Mais la reine, qui favorisait ce prêtre, ne fut pas assez puissante pour empêcher qu'il ne fût interdit pour trois ans par les deux chambres dans la salle de Westminster, & que son sermon ne fût brûlé. Elle sentit encor plus sa faiblesse, en n'osant jamais, malgré ses secretes inclinations pour son sang, rouvrir le chemin du trône, fermé à son frère par le parti des *Whigs*. Les écrivains, qui disent que *Marlboroug* & son parti tombèrent, quand la faveur de la reine ne les soutint plus, ne connaissent pas l'Angleterre. La reine, qui dès-lors voulait la paix, n'osait pas même ôter à *Marlboroug* le commandement des armées; & au printems de 1711, *Marlboroug* pressait encor la France, tandis qu'il était disgracié dans sa cour.

Sur la fin de Janvier de cette même année 1711 arrive à Versailles un prêtre inconnu, nommé l'abbé *Gautier*, qui avait été autrefois aide de l'aumônier du maréchal de *Tallard* dans son ambassade auprès du roi *Guillaume*. Il avait depuis ce tems demeuré toujours à Londres, n'ayant d'autre emploi que celui de dire la messe dans la chapelle privée du comte de *Galas* ambassadeur de l'empereur en Angleterre. Le hasard l'avait introduit dans la confidence d'un lord ami du nouveau ministère opposé au duc de *Marlboroug*: cet inconnu se rend chez le marquis de *Torci*, & lui dit sans autre préambule, Voulez-vous la paix? monsieur, je viens vous apporter les moyens de la traiter. C'était, dit M. de *Torci*, demander à un mourant s'il voulait guérir. (2)

(1) Le marquis de *Torci* l'appelle dans ses mémoires *ministre prédicant*: il se trompe; c'est un titre qu'on ne donne qu'aux presbytériens. *Henri Sacheverel* dont il est question était docteur d'Oxford & du parti épiscopal: il avait prêché dans la cathédrale de *St. Paul* l'obéissance absolue aux rois & l'intolérance. Ces maximes furent condamnées par le parlement; mais ses invectives contre le parti de *Marlboroug* le furent bien davantage.

(2) Mémoires de *Torci*, tome III. page 33.

On entama bientôt une négociation secrete avec le comte d'*Oxford* grand trésorier d'Angleterre, & *St. Jean*, secretaire-d'état, depuis lord *Bolingbroke*. Ces deux hommes n'avaient d'autre intérêt de donner la paix à la France que celui d'ôter au duc de *Marlboroug*, le commandement des armées, & d'élever leur crédit sur les ruines du sien. Le pas était dangereux ; c'était trahir la cause commune des alliés, c'était rompre tous ses engagemens, & s'exposer sans aucun prétexte à la haine de la plus grande partie de la nation, & aux recherches du parlement qui auraient pu leur coûter la tête. Il est fort douteux qu'ils eussent pu réussir. Mais un événement imprévu facilita ce grand ouvrage. L'empereur *Joseph* mourut, & laissa les états de la maison d'*Autriche*, l'empire d'Allemagne, & les prétentions sur l'Espagne, & sur l'Amérique, à son frère *Charles*, qui fut élu empereur quelques mois après. (1)

Au premier bruit de cette mort, les préjugés, qui armaient tant de nations, commencèrent à se dissiper en Angleterre, par les soins du nouveau ministère. On avait voulu empêcher que *Louis XIV.* ne gouvernât l'Espagne, l'Amérique, la Lombardie, le royaume de Naples & la Sicile sous le nom de son petit-fils. Pourquoi vouloir réunir tant d'états dans la main de *Charles VI* ? Pourquoi la nation Anglaise aurait-elle épuisé ses trésors ? Elle payait plus que l'Allemagne & la Hollande

(2) Le lord *Bolingbroke* rapporte dans ses lettres, qu'alors il y avait de grandes cabales à la cour de France ; il ne doute pas, tome II. page 244, *qu'il ne se formât dans sa cour d'étranges projets d'ambition particulière* : il en juge par un discours que lui tinrent depuis à souper les ducs de la Feuillade & de Mortemar : *Vous auriez pu nous écraser, pourquoi ne l'avez-vous pas fait? Bolingbroke*, malgré ses lumières & sa philosophie, tombe ici dans le défaut de quelques ministres, qui croient que tous les mots qu'on leur dit signifient quelque chose. On connaît assez l'état de la cour de France, & celui de ces deux ducs pour savoir qu'il n'y avait, du tems de la paix d'Utrecht, ni desseins, ni factions, ni aucun homme en situation de rien entreprendre.

enſemble. Les frais de la préſente année allaient à ſept millions de livres ſterlings. Fallait-il qu'elle ſe ruinât pour une cauſe qui lui était étrangère, & pour donner une partie de la Flandre aux Provinces-Unies rivales de ſon commerce ? Toutes ces raiſons, qui enhardiſſaient la reine, ouvrirent les yeux à une grande partie de la nation ; & un nouveau parlement étant convoqué, la reine eut la liberté de préparer la paix de l'Europe.

Mais en la préparant en ſecret, elle ne pouvait pas encor ſe ſéparer publiquement de ſes alliés ; & quand le cabinet négociait, *Marlboroug* était en campagne. Il avançait toujours en Flandre ; il forçait les lignes, que le maréchal de *Villars* avait tirées de Montreuil juſqu'à Valenciennes ; il prenait Bouchain ; il s'avançait au Quênoi : & de là vers Paris, il y avait à peine un rempart à lui oppoſer.

Ce fut dans ce tems malheureux, que le célèbre *du Gué-Trouin*, aidé de ſon courage & de l'argent de quelques marchands, n'ayant encor aucun grade dans la marine, & devant tout à lui-même, équipa une petite flotte, & alla prendre une des principales ville du Breſil, St. Sébaſtien de Rio-Janéiro. Son équipage revint chargé de richeſſes ; & les Portugais perdirent beaucoup plus qu'ils ne gagna. Mais le mal qu'on faiſait au Bréſil, ne ſoulageait pas les maux de la France.





CHAPITRE VINGT-TROISIEME.

Victoires du maréchal de Villars *à Dénain. Rétablissement des affaires. Paix générale.*

LEs négociations, qu'on entama enfin ouvertement à Londres, furent plus salutaires. La reine envoya le comte de *Strafford*, ambassadeur en Hollande, communiquer les propositions de *Louis XIV.* Ce n'était plus alors à *Marlboroug* qu'on demandait grace. Le comte de *Strafford* obligea les Hollandais à nommer des plénipotentiaires, & à recevoir ceux de la France.

Trois particuliers s'opposaient toujours à cette paix. *Marlboroug*, le prince *Eugène*, & *Heinsius*, persistaient à vouloir accabler *Louis XIV.* Mais quand le général Anglais retourna dans Londres à la fin de 1711, on lui ôta tous ses emplois. Il trouva une nouvelle chambre-basse, & n'eut pas pour lui la pluralité de la haute. La reine, en créant de nouveaux pairs, avait affaibli le parti du duc, & fortifié celui de la couronne. Il fut accusé, comme *Scipion*, d'avoir malversé; mais il se tira d'affaire, à-peu-près de même, par sa gloire & par la retraite. Il était encor puissant dans sa disgrace. Le prince *Eugène* n'hésita pas à passer à Londres pour seconder sa faction. Ce prince reçut l'accueil qu'on devait à son nom & à sa renommée, & les refus qu'on devait à ses propositions. La cour prévalut; le prince *Eugène* retourna seul achever la guerre; & c'était encor un nouvel aiguillon pour lui, d'espérer de nouvelles victoires, sans compagnon qui en partageât l'honneur.

Tandis qu'on s'assemblait à Utrecht, tandis que les ministres de France, tant maltraités à Gertrudenberg,

viennent négocier avec plus d'égalité, le maréchal de *Villars*, retiré derrière des lignes, couvrait encor Arras & Cambrai. Le prince *Eugène* prenait la ville du Quênoi, & il étendait dans le pays une armée d'environ cent mille combattans Les Hollandais avaient fait un effort; & n'ayant jamais encor fourni à toutes les dépenses qu'ils étaient obligés de faire pour la guerre, ils avaient été au-delà de leur contingent cette année. La reine *Anne* ne pouvait encor se dégager ouvertement elle avait envoyé à l'armée du prince *Eugène*, le duc d'*Ormond* avec douze mille Anglais, & payait encor beaucoup de troupes Allemandes. Le prince *Eugène* ayant brûlé le fauxbourg d'Arras, s'avançait sur l'armée Française. Il proposa au duc d'*Ormond* de livrer bataille. Le général Anglais avait été envoyé pour ne point combattre. Les négociations particulières, entre l'Angleterre & la France avançaient. Une suspension d'armes fut publiée entre les deux couronnes *Louis XIV*. fit remettre aux Anglais la ville de Dunkerque, pour sureté de ses engagemens. Le duc d'*Ormond* se retira vers Gand. Il voulut emmener avec les troupes de sa nation, celles qui étaient à la solde de sa reine; mais il ne put se faire suivre que de quatre escadrons de Holstein, & d'un régiment Liégeois. Les troupes du Brandebourg, du Palatinat, de Saxe, de Hesse, de Dannemarck, restèrent sous les drapeaux du prince *Eugène*, & furent payées par les Hollandais. L'électeur de Hanovre même, qui devait succéder à la reine *Anne*, laissa malgré elle ses troupes aux alliés, & fit voir que si sa famille attendait la couronne d'Angleterre, ce n'était pas sur la faveur de la reine *Anne* qu'elle comptait.

Le prince *Eugène* privé des Anglais, était encor supérieur de vingt mille hommes à l'armée Française; il l'était par sa position, par l'abondance de ses magasins, & par neuf ans de victoires.

Le maréchal de *Villars* ne put l'empêcher de faire le ſiége de Landreci. La France épuiſée d'hommes & d'argent, était dans la conſternation. Les eſprits ne ſe raſſuraient point par les conférences d'Utrecht, que les ſuccès du prince *Eugène*, pouvaient rendre infructueuſes. Déjà même des détachemens conſidérables avaient ravagé une partie de la Champagne, & pénétré juſqu'aux portes de Reims.

Déjà l'alarme était à Verſailles, comme dans le reſte du royaume. La mort du fils unique du roi, arrivée depuis un an; le duc de Bourgogne, la ducheſſe de Bourgogne, leur fils aîné, enlevés rapidement depuis quelques mois, & portés dans le même tombeau; le dernier de leurs enfans moribond; toutes ces infortunes domeſtiques, jointes aux étrangères & à la misère publique, faiſaient regarder la fin du règne de *Louis XIV*. comme un tems marqué pour la calamité; & l'on s'attendait à plus de déſaſtres, que l'on n'avait vu auparavant de grandeur & de gloire.

Préciſément dans ce tems-là, mourut en Eſpagne le duc de *Vendôme*. L'eſprit de découragement, généralement répandu en France, & que je me ſouviens d'avoir vu, faiſait encor redouter que l'Eſpagne, ſoutenue par le duc de *Vendôme* ne retombât par ſa perte.

Landreci ne pouvait pas tenir long-tems. Il fut agité dans Verſailles, ſi le roi ſe retirerait à Chambort ſur la Loire. Il dit au maréchal d'*Harcourt*, qu'en cas d'un nouveau malheur, il convoquerait toute la nobleſſe de ſon royaume, qu'il la conduirait à l'ennemi malgré ſon âge de ſoixante-quatorze ans, & qu'il périrait à la tête.

Une faute que fit le prince *Eugène*, délivra le roi & la France de tant d'inquiétudes. On prétend que ſes lignes étaient trop étendues; que le dépôt de ſes magaſins dans Marchiennes était trop éloigné; que le général *Albemarle*, poſté à Dénain entre Marchiennes & le camp

camp du prince, n'était pas à portée d'être fecouru affez tôt, s'il était attaqué. On m'a affuré qu'une Italienne fort belle, que je vis quelque tems après à la Haye, & qui était alors entretenue par le prince *Eugène*, était dans Marchiennes, & qu'elle avait été caufe qu'on avait choifi ce lieu pour fervir d'entrepôt. Ce n'était pas rendre juftice au prince *Eugène*, de penfer qu'une femme pût avoir part à fes arrangemens de guerre.

Ceux qui favent qu'un curé, & un confeiller de Douai nommé *le Févre d'Orval*, fe promenant enfemble vers ces quartiers, imaginèrent les premiers qu'on pouvait aifément attaquer Dénain & Marchiennes, ferviront mieux à prouver par quels fecrets & faibles refforts les grandes affaires de ce monde font fouvent dirigées. *Le Févre*, donna fon avis à l'intendant de la province; celui-ci, au maréchal de *Montefquieu*, qui commandait fous le maréchal de *Villars*; le général l'approuva, & l'exécuta. Cette action fut en effet le falut de la France, plus encor que la paix avec l'Angleterre. Le maréchal de *Villars* donna le change au prince *Eugène*. Un corps de dragons s'avança à la vue du camp ennemi, comme fi on fe préparait à l'attaquer; & tandis que ces dragons fe retirent enfuite vers Guife, le maréchal marche à Dénain avec fon armée fur cinq colonnes. On force les retranchemens du général *Albemarle*, défendus par dix-fept bataillons; tout eft tué, ou pris. Le général fe rend prifonnier avec deux princes de *Naffau*, un prince de Holftein, un prince d'Anhalt, & tous les officiers. Le prince *Eugène* arrive à la hâte, mais à la fin de l'action, avec ce qu'il peut amener de troupes; il veut attaquer un pont qui conduifait à Dénain, & dont les Français étaient maîtres; il y perd du monde, & retourne à fon camp après avoir été témoin de cette défaite.

Tous les poftes, vers Marchiennes le long de la Scarpe, font emportés l'un après l'autre avec rapidité. On

pouſſe à Marchiennes défendue par quatre mille hommes; on en preſſe le ſiége avec tant de vivacité, qu'au bout de trois jours on les fait priſonniers, & qu'on ſe rend maître de toutes les munitions de guerre & de bouche, amaſſées par les ennemis pour la campagne. Alors toute la ſupériorité eſt du côté du maréchal de *Villars*. L'ennemi déconcerté lève le ſiége de Landreci, & voit reprendre Douai, le Quênoi, Bouchain. Les frontières ſont en ſureté. L'armée du prince *Eugène* ſe retire, diminuée de près de cinquante bataillons, dont quarante furent pris, depuis le combat de Dénain juſqu'à la fin de la campagne. La victoire la plus ſignalée n'aurait pas produit de plus grands avantages.

Si le maréchal de *Villars* avait eu cette faveur populaire qu'ont eu quelques autres généraux, on l'eût appellé à haute voix *le reſtaurateur de la France*; mais on avouait à peine les obligations qu'on lui avait; & dans la joie publique d'un ſuccés ineſpéré, l'envie prédominait encor. (1)

Chaque progrès du maréchal de *Villars* hâtait la paix d'Utrecht. Le miniſtère de la reine *Anne*, reſponſable

(1) Le maréchal de *Villars* eut à Verſailles une partie de l'appartement qu'avait occupé *Monſeigneur*, & le roi vint l'y voir. L'auteur des mémoires de *Maintenon*, qui confond tous les tems, dit tome V. page 119 de ces mémoires, que le maréchal de *Villars* arriva dans les jardins de Marli, & que le roi lui ayant dit qu'il était *très-content de lui*, le maréchal *ſe tournant vers les courtiſans*, leur dit, *Meſſieurs, au moins vous l'entendez*. Ce conte, rapporté dans cette occaſion ferait tort à un homme qui venait de rendre de ſi grands ſervices. Ce n'eſt pas dans ces momens de gloire qu'on fait ainſi remarquer aux courtiſans que le roi eſt content. Cette anecdote défigurée eſt de l'année 1711. Le roi lui avait ordonné de ne point attaquer le duc de *Marlboroug*. Les Anglais prirent Bouchain. On murmurait contre le maréchal de *Villars*. Ce fut après cette campagne de 1711, que le roi lui dit qu'il était content, & c'eſt alors qu'il pouvait convenir à un général d'impoſer ſilence aux reproches des courtiſans, en leur diſant que ſon ſouverain était ſatisfait de ſa conduite, quoique malheureuſe.

Ce fait eſt très-peu important; mais il faut de la vérité dans les plus petites choſes.

à sa patrie & à l'Europe, ne négligea ni les intérêts de l'Angleterre, ni ceux des alliés, ni la sureté publique. Il exigea d'abord, que *Philippe V.* affermi en Espagne, renonçât à ses droits sur la couronne de France, qu'il avait toujours conservés ; & que le duc de Berri son frère, héritier présomptif de la France après l'unique arrière-petit-fils qui restait à *Louis XIV.* renonçât aussi à la couronne d'Espagne en cas qu'il devînt roi de France. On voulut que le duc d'Orléans fît la même renonciation. On venait d'éprouver, par douze ans de guerre, combien de tels actes lient peu les hommes. Il n'y a point encor de loi reconnue, qui oblige les descendans à se priver du droit de régner, auquel auront renoncé les pères.

Ces renonciations ne sont efficaces, que lorsque l'intérêt commun continue de s'accorder avec elles. Mais enfin elles calmaient pour le moment présent une tempête de douze années : & il était probable, qu'un jour plus d'une nation réunie soutiendrait ces renonciations, devenues la base de l'équilibre & de la tranquillité de l'Europe.

On donnait par ce traité au duc de Savoie l'isle de Sicile, avec le titre de roi ; & dans le continent, Fenestrelles, Exiles, & la vallée de Pragelas. Ainsi on prenait pour l'agrandir, sur la maison de *Bourbon.*

On donnait aux Hollandais une barrière considérable, qu'ils avaient toujours desirée ; & si l'on dépouillait la maison de *France* de quelques domaines en faveur du duc de Savoie, on prenait en effet sur la maison d'*Autriche*, de quoi satisfaire les Hollandais, qui devaient devenir à ses dépens, les conservateurs & les maîtres des plus fortes villes de la Flandre. On avait égard aux intérêts de la Hollande dans le commerce ; on stipulait ceux du Portugal.

On réservait à l'empereur la souveraineté des huit provinces & demie de la Flandre Espagnole, & le domaine

utile des villes de la barrière. On lui assurait le royaume de Naples & de Sardaigne, avec tout ce qu'il possédait en Lombardie, & les quatre ports sur les côtes de la Toscane. Mais le conseil de Vienne se croyait trop lésé, & ne pouvait souscrire à ces conditions.

A l'égard de l'Angleterre, sa gloire & ses intérêts étaient en sureté. Elle faisait démolir & combler le port de Dunkerque, objet de tant de jalousies. L'Espagne la laissait en possession de Gibraltar & de l'isle Minorque. La France lui abandonnait la baie d'Hudson, l'isle de Terre-Neuve & l'Acadie. Elle obtenait pour le commerce en Amérique, des droits qu'on ne donnait pas aux Français, qui avaient placé *Philippe V.* sur le trône. Il faut encor compter parmi les articles glorieux au ministère Anglais, d'avoir fait consentir *Louis XIV.* à faire sortir de prison ceux de ses propres sujets qui étaient retenus pour leur religion. C'était dicter des loix, mais des loix bien respectables.

Enfin la reine *Anne*, sacrifiant à sa patrie les droits de son sang, & les secretes inclinations de son cœur, faisait assurer & garantir sa succession à la maison de *Hanovre*.

Quant aux électeurs de Bavière & de Cologne, le duc de Bavière devait retenir le duché de Luxembourg & le comté de Namur, jusqu'à ce que son frère & lui fussent rétablis dans leurs électorats; car l'Espagne avait cédé ces deux souverainetés au Bavarois en dédommagement de ses pertes, & les alliés n'avaient pris ni Namur ni Luxembourg.

Pour la France, qui démolissait Dunkerque, & qui abandonnait tant de places en Flandre, autrefois conquises par ses armes, & assurées par les traités de Nimègue & de Risvick, on lui rendait Lille, Aire, Béthune, & Saint-Venant.

Ainsi il paraissait, que le ministère Anglais rendait justice à toutes les puissances. Mais les *Wighs* ne la lui

rendirent pas ; & la moitié de la nation perfécuta bientôt la mémoire de la reine *Anne*, pour avoir fait le plus grand bien qu'un fouverain puiffe jamais faire, pour avoir donné le repos à tant de nations. On lui reprocha d'avoir pu démembrer la France & de ne l'avoir pas fait. (1)

Tous ces traités furent fignés l'un après l'autre, dans le cours de l'année 1713. Soit opiniâtreté du prince *Eugène*, foit mauvaife politique du confeil de l'empereur, ce monarque n'entra dans aucune de ces négociations. Il aurait eu certainement Landau, & peut-être Strasbourg, s'il s'était prêté d'abord aux vues de la reine *Anne*. Il s'obftina à la guerre, & il n'eut rien. Le maréchal de *Villars* ayant mis ce qui reftait de la Flandre Françaife en fureté, alla vers le Rhin, & après s'être rendu maître de Spire, de Vorms, de tous les pays d'alentour, il prend ce même Landau que l'empereur eût pu conferver par la paix ; il force les lignes que le prince *Eugène* avait fait tirer dans Brifgau ; défait dans ces lignes le maréchal *Vaubonne* ; affiége & prend Fribourg, la capitale de l'Autriche antérieure.

Le confeil de Vienne preffait de tous côtés les fecours qu'avaient promis les cercles de l'Empire, & ces fecours ne venaient point. Il comprit alors que l'empereur, fans l'Angleterre & la Hollande, ne pouvait prévaloir contre la France, & il fe refolut trop tard à la paix.

(1) La reine *Anne* envoya au mois d'Août fon fecretaire-d'état le vicomte de *Bolingbroke* confommer la négociation. Le marquis de *Torci* fait un très-grand éloge de ce miniftre, & dit que *Louis XIV.* lui fit l'accueil qu'il lui devait. En effet il fut reçu à la cour comme un homme qui venait donner la paix, & lorfqu'il vint à l'opéra, tout le monde fe leva pour lui faire honneur : c'eft donc une grande calomnie dans les mémoires de *Maintenon* de dire, page 115 du tome V. *Le mépris que Louis XIV. témoigna pour milord Bolingbroke ne prouve point qu'il l'ait eu au nombre de fes penfionnaires.* il eft plaifant de voir un tel homme parler ainfi des plus grands hommes.

Le maréchal de *Villars*, après avoir ainsi terminé la guerre, eut encor la gloire de conclure cette paix à Radstat avec le prince *Eugène*. C'était peut-être la première fois qu'on avait vu deux généraux opposés, au sortir d'une campagne, traiter au nom de leurs maîtres. Ils y portèrent tous deux la franchise de leur caractère. J'ai ouï conter au maréchal de *Villars*, qu'un des premiers discours qu'il tint au prince *Eugène*, fut celui-ci : *Monsieur, nous ne sommes point ennemis; vos ennemis sont à Vienne, & les miens à Versailles*. En effet, l'un & l'autre eurent toujours dans leurs cours des cabales à combattre.

Il ne fut point question dans ce traité, des droits que l'empereur réclamait toujours sur la monarchie d'Espagne, ni du vain titre de roi catholique que *Charles VI.* prit toujours, tandis que le royaume restait assuré à *Philippe V. Louis XIV.* garda Strasbourg & Landau qu'il avait offert de céder auparavant, Huningue & le nouveau Brisac qu'il avait proposé lui-même de raser, la souveraineté de l'Alsace à laquelle il avait offert de renoncer. Mais ce qu'il y eut de plus honorable, il fit rétablir dans leurs états & dans leurs rangs les électeurs de Bavière & de Cologne.

C'est une chose très-remarquable, que la France dans tous ses traités avec les empereurs, a toujours protégé les droits des princes & des états de l'Empire. Elle posa les fondemens de la liberté germanique à Munster, & fit ériger un huitième électorat pour cette même maison de *Bavière*. Le traité de Nimègue confirma celui de Westphalie. Elle fit rendre par le traité de Risvick, tous les biens du cardinal de *Furstemberg*. Enfin par la paix d'Utrecht, elle rétablit deux électeurs. Il faut avouer, que dans toute la négociation qui termina cette longue querelle, la France reçut la loi de l'Angleterre, & la fit à l'Empire.

Les mémoires historiques du tems, sur lesquels on a

formé les compilations de tant d'hiſtoires de *Louis XIV.* diſent que le prince *Eugène*, en finiſſant les conférences, pria le duc de *Villars* d'embraſſer pour lui les genoux de *Louis XIV.* & de préſenter à ce monarque les aſſurances du plus profond reſpect *d'un ſujet envers ſon ſouverain.* Premiérement, il n'eſt pas vrai, qu'un prince, petit-fils d'un ſouverain, demeure le ſujet d'un autre prince, pour être né dans ſes états. Secondement, il eſt encor moins vrai, que le prince *Eugène*, vicaire-général de l'Empire, pût ſe dire ſujet du roi de France.

Cependant chaque état ſe mit en poſſeſſion de ſes nouveaux droits. Le duc de Savoie ſe fit reconnaître en Sicile, ſans conſulter l'empereur, qui s'en plaignit en vain. *Louis XIV.* fit recevoir ſes troupes dans Lille. Les Hollandais ſe ſaiſirent des villes de leur barrière; & la Flandre leur a payé toujours douze cent cinquante mille florins par an, pour être les maîtres chez elle. *Louis XIV.* fit combler le port de Dunkerque, raſer la citadelle, & démolir toutes les fortifications du côté de la mer, ſous les yeux d'un commiſſaire Anglais. Les Dunkerquois, qui voyaient par là tout leur commerce périr, députèrent à Londres pour implorer la clémence de la reine *Anne.* Il était triſte pour *Louis XIV.* que ſes ſujets allaſſent demander grace à une reine d'Angleterre; mais il fut encor plus triſte pour eux, que la reine fût obligé de les refuſer.

Le roi, quelque tems après, fit élargir le canal de Mardick, & au moyen des écluſes, on fit un port qu'on diſait déjà égaler celui de Dunkerque. Le comte de *Stair*, ambaſſadeur d'Angleterre s'en plaignit vivement à ce monarque. Il eſt dit dans un des meilleurs livres que nous ayons, que *Louis XIV.* répondit au lord Stair : *Monſieur l'ambaſſadeur, j'ai toujours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres ; ne m'en faites pas ſouvenir.* Je ſais de ſcience certaine,

que jamais *Louis XIV.* ne fit une réponſe ſi peu convenable. Il n'avait jamais été le maître chez les Anglais : il s'en fallait beaucoup. Il l'était chez lui ; mais il s'agiſſait de ſavoir, s'il était le maître d'éluder un traité, auquel il devait ſon repos, & peut-être une grande partie de ſon royaume. (1)

La clauſe du traité qui portait la démolition du port de Dunkerque & de ſes écluſes, ne ſtipulait pas qu'on ne ferait point de port à Mardick. On a oſé imprimer que le lord *Bolingbroke*, qui rédigea le traité, fit cette omiſſion, gagné par un préſent d'un million. On trouve cette lâche calomnie dans l'hiſtoire de *Louis XIV.* ſous le nom de *la Martinière ;* & ce n'eſt pas la ſeule qui déshonore cet ouvrage. *Louis XIV.* paraiſſait être en droit de profiter de la négligence des miniſtres Anglais, & de s'en tenir à la lettre du traité ; mais il aima mieux en remplir l'eſprit, uniquement pour le bien de la paix : & loin de dire au lord *Stair*, qu'*il ne le fît pas ſouvenir qu'il avait été autrefois le maître chez les autres*, il voulut bien céder à ſes repréſentations, auxquelles il pouvait réſiſter. Il fit diſcontinuer les travaux de Mardick au mois d'Avril 1714. Les ouvrages furent démolis bientôt après dans la régence, & le traité accompli dans tous ſes points.

Après cette paix d'Utrecht & de Radſtat, *Philippe V.* ne jouit pas encor de toute l'Eſpagne ; il lui reſta la Catalogne à ſoumettre, ainſi que les iſles de Majorque & d'Ivica.

Il faut ſavoir que l'empereur *Charles VI.* ayant laiſſé ſa femme à Barcelone, ne pouvant ſoutenir la guerre d'Eſpagne, & ne voulant ni céder ſes droits ni accepter la paix d'Utrecht, était cependant convenu alors

(1) Jamais le lord *Stair* ne parla au roi qu'en préſence du ſecretaire d'état de *Torci*, qui a dit de n'avoir jamais entendu un diſcours ſi déplacé. Ce diſcours aurait été bien humiliant pour *Louis XIV.* quand il fit ceſſer les ouvrages de Mardick.

avec la reine *Anne*, que l'impératrice & ses troupes, devenues inutiles en Catalogne, feraient transportées sur des vaisseaux Anglais. En effet la Catalogne avait été évacuée ; & *Staremberg* en partant s'était démis de son titre de vice-roi. Mais il laissa toutes les semences d'une guerre civile, & l'espérance d'un prompt secours de la part de l'empereur & même de l'Angleterre. Ceux qui avaient alors le plus de crédit dans cette province, se flattèrent qu'ils pourraient former une république sous une protection étrangère, & que le roi d'Espagne ne ferait pas assez fort pour les conquérir. Ils déployèrent alors ce caractère que *Tacite* leur attribuait il y a si long-tems. « Nation intrépide, dit-il, qui compte la vie pour » rien, quand elle ne l'emploie pas à combattre. »

La Catalogne est un des pays les plus fertiles de la terre, & des plus heureusement situés. Autant arrosé de belles rivières, de ruisseaux & de fontaines, que la vieille & la nouvelle Castille en sont dénuées, elle produit tout ce qui est nécessaire aux besoins de l'homme, & tout ce qui peut flatter ses desirs, en arbres, en bleds, en fruits, en légumes de toute espèce. Barcelone est un des beaux ports de l'Europe, & le pays fournit tout pour la construction des navires. Ses montagnes sont remplies de carrières de marbres, de jaspe, de cristal de roche ; on y trouve même beaucoup de pierres précieuses. Les mines de fer, d'étain, de plomb d'alun, de vitriol y sont abondantes : la côte oriental, produit du corail. La Catalogne enfin peut se passer de l'univers entier, & ses voisins ne peuvent se passer d'elle.

Loin que l'abondance & les délices aient amolli les habitans, ils ont toujours été guerriers, & les montagnards sur-tout ont été féroces. Mais malgré leur valeur & leur amour extrême pour la liberté, ils ont été subjugués dans tous les tems. Les Romains, les Goths, les Vandales, les Sarrazins les conquirent.

Ils ſecouèrent le joug des Sarrazins, & ſe mirent ſous la protection de *Charlemagne*. Ils appartinrent à la maiſon d'*Arragon* & enſuite à celle d'*Autriche*.

Nous avons vu que ſous *Philippe IV.* pouſſés à bout par le comte duc d'*Olivarès* premier miniſtre, ils ſe donnèrent à *Louis XIV.* en 1640. (1) On leur conſerva tous leurs priviléges; ils furent plutôt protégés que ſujets. Ils rentrèrent ſous la domination Autrichienne en 1652; & dans la guerre de la ſucceſſion ils prirent le parti de l'archiduc *Charles* contre *Philippe V.* Leur opiniâtre réſiſtance prouve que *Philippe V.* délivré même de ſon compétiteur, ne pouvait ſeul les réduire. *Louis XIV.* qui dans les derniers tems de la guerre, n'avait pu fournir ni ſoldats ni vaiſſeaux à ſon petit-fils contre *Charles* ſon concurrent, lui en envoya alors contre ſes ſujets révoltés. Une eſcadre Françaiſe bloqua le port de Barcelone; & le maréchal de *Barwick* l'aſſiégea par terre.

La reine d'Angleterre, plus fidèle à ſes traités qu'aux intérêts de ſon pays, ne ſecourut point cette ville. Les Anglais en furent indignés; ils ſe faiſaient le reproche que s'étaient fait les Romains, d'avoir laiſſé détruire Sagonte. L'empereur d'Allemagne promit de vains ſecours. Les aſſiégés ſe défendirent avec un courage fortifié par le fanatiſme. Les prêtres, les moines, coururent aux armes & ſur les brèches, comme s'il s'était agi d'une guerre de religion. Un fantôme de liberté les rendit ſourds à toutes les avances qu'ils reçurent de leur maître. Plus de cinq cents eccléſiaſtiques moururent dans ce ſiége les armes à la main. On peut juger, ſi leurs diſcours & leur exemple avaient animé les peuples.

Ils arborèrent ſur la brèche un drapeau noir, & ſoutinrent plus d'un aſſaut. Enfin les aſſiégeans ayant pénétré, les aſſiégés ſe battirent encor de rue en rue;

(1) Dans l'*Eſſai ſur les mœurs*, *&c.*

& retirés dans la ville neuve tandis que l'ancienne était prise, ils demandèrent encor en capitulant, qu'on leur conservât tous leurs priviléges. Ils n'obtinrent que la vie & leurs biens. La plupart de leurs priviléges leur furent ôtés; & de tous les moines qui avaient soulevé le peuple & combattu contre leur roi, il n'y en eut que soixante de punis : on eut même l'indulgence de ne les condamner qu'aux galères. *Philippe V.* avait traité plus rudement la petite ville de Xativa (1) dans le cours de la guerre : on l'avait détruite de fond en comble, pour faire un exemple. Mais si on rase une petite ville de peu d'importance, on n'en rase point une grande, qui a un beau port de mer, & dont le maintien est utile à l'état.

Cette fureur des Catalans, qui ne les avait pas animé quand *Charles VI.* était parmi eux, & qui les transporta quand ils furent sans secours, fut la dernière flamme de l'incendie, qui avait ravagé si long-tems la plus belle partie de l'Europe, pour le testament de *Charles II.* roi d'Espagne.



CHAPITRE VINGT-QUATRIEME.

Tableau de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht jusqu'à la mort de Louis XIV.

J'OSE appeller encor cette longue guerre, une guerre civile. Le duc de Savoie y fut armé contre ses deux filles. Le prince de *Vaudemont*, qui avait pris le parti de l'archiduc *Charles*, avait été sur le point de faire prisonnier dans la Lombardie son propre père qui te-

(1) Cette ville de Xativa fut rasée en 1707, après la bataille d'*Almanza*, *Philippe V.* fit bâtir sur ses ruines une autre ville qu'on nomme à présent *San-Phelipe.*

nait pour *Philippe V.* L'Eſpagne avait été réellement partagée en factions. Des régimens entiers de calviniſtes Français avaient ſervi contre leur patrie. C'était enfin pour une ſucceſſion entre parens, que la guerre générale avait commencé : & l'on peut ajouter, que la reine d'Angleterre, excluait du trône ſon frère, que *Louis XIV.* protégeait, & qu'elle fut obligée de le proſcrire.

Les eſpérances & la prudence humaine furent trompées dans cette guerre, comme elles le ſont toujours. *Charles VI.* deux fois reconnu dans Madrid, fut chaſſé d'Eſpapgne. *Louis XIV.* près de ſuccomber, ſe releva par les brouilleries imprévues de l'Angleterre. Le conſeil d'Eſpagne, qui n'avait appellé le duc d'Anjou au trône, que dans le deſſein de ne jamais démembrer la monarchie, en vit beaucoup de parties ſéparées. La Lombardie, la Flandre, (1) reſtèrent à la maiſon d'*Autriche* : la maiſon de *Pruſſe* eut une petite partie de cette même Flandre : & les Hollandais dominèrent dans une autre; une quatrième partie demeura à la France. Ainſi l'héritage de la maiſon de *Bourgogne* reſta partagé entre quatre puiſſances; & celle qui ſemblait y avoir le plus de droit, n'y conſerva pas une métairie. La Sardaigne, inutile à l'empereur, lui reſta pour un tems. Il jouit quelques années de Naples; ce grand fief de Rome, qu'on s'eſt arraché ſi ſouvent & ſi aiſément. Le duc de Savoie eut quatre ans la Sicile, & ne l'eut que pour ſoutenir, contre le pape, le droit ſingulier, mais ancien, d'être pape lui-même dans cette iſle; c'eſt-à-dire, d'être, au dogme près ſouverain abſolu dans les affaires eccléſiaſtiques.

La vanité de la politique parut encor plus après la paix d'Utrecht, que pendant la guerre. Il eſt indubitable, que le nouveau miniſtère de la reine *Anne* voulait

(1) On appelle généralement du nom de Flandre, les provinces des Pays-Bas qui appartiennent à la maiſon d'*Autriche*, comme on appelle les ſept Provinces-Unies, la Hollande.

préparer en ſecret le rétabliſſement du fils de *Jacques II.* ſur le trône. La reine *Anne* elle-même commençait à écouter la voix de la nature, par celle de ſes miniſtres; & elle était dans le deſſein de laiſſer ſa ſucceſſion à ce frère, dont elle avait mis la tête à prix malgré elle.

Attendrie par les diſcours de madame *Masham* ſa favorite, intimidée par les repréſentations des prélats *Toris* qui l'environnaient, elle ſe reprochait cette proſcription dénaturée. J'ai vu la ducheſſe de *Marlboroug* perſuadée que la reine avait fait venir ſon frère en ſecret, qu'elle l'avait embraſſé, & que s'il avait voulu renoncer à la religion romaine, qu'on regarde en Angleterre & chez tous les proteſtans, comme la mère de la tyrannie, elle l'aurait fait déſigner pour ſon ſucceſſeur. Son averſion pour la maiſon de *Hanovre* augmentait encor ſon inclination pour le ſang des *Stuarts*. On a prétendu que la veille de ſa mort elle s'écria pluſieurs fois, Ah mon frère, mon cher frère ! Elle mourut d'apoplexie à l'âge de quarante-neuf ans le 22 Août 1714.

Ses partiſans & ſes ennemis convenaient que c'était une femme fort médiocre. Cependant, depuis les *Edouard III.* & les *Henri V.* il n'y eut point de règne ſi glorieux, jamais de plus grands capitaines ni ſur terre, ni ſur mer; jamais plus de miniſtres ſupérieurs, ni de parlemens plus inſtruits, ni d'orateurs plus éloquens.

Sa mort prévint tous ſes deſſeins. La maiſon de *Hanovre* qu'elle regardait comme étrangère & qu'elle n'aimait pas, lui ſuccéda; ſes miniſtres furent perſécutés.

Le vicomte *Bolingbroke* qui était venu donner la paix à *Louis XIV.* avec une grandeur égale à celle de ce monarque, fut obligé de venir chercher un aſile en France, & d'y reparaître en ſuppliant. Le duc d'*Ormond*, l'ame du parti du prétendant, choiſit le même

refuge. *Harlay* comte d'*Oxford* eut plus de courage. C'était à lui qu'on en voulait; il resta fiérement dans sa patrie; il y brava la prison où il fut renfermé, & la mort dont on le menaçait. C'était une ame sereine, inaccessible à l'envie, à l'amour des richesses & à la crainte du supplice. Son courage même le sauva, & ses ennemis dans le parlement l'estimèrent trop pour prononcer son arrêt.

Louis XIV. touchait alors à sa fin. Il est difficile de croire qu'à son âge de soixante-dix-sept ans, dans la détresse où était son royaume, il osât s'exposer à une nouvelle guerre contre l'Angleterre en faveur du prétendant reconnu par lui pour roi, & qu'on appellait alors *le chevalier de St. George;* cependant le fait est très-certain. Il faut avouer que *Louis* eut toujours dans l'ame une élévation qui le portait aux grandes choses en tout genre. Le comte de *Stair* ambassadeur d'Angleterre l'avait bravé. Il avait été forcé de renvoyer de France *Jacques III.* comme dans sa jeunesse on avait chassé *Charles II.* & son frère. Ce prince était caché en Lorraine à Commerci. Le duc d'*Ormond* & le vicomte de *Bolingbroke* intéresèrent la gloire du roi de France; ils le flattèrent d'un soulévement en Angleterre & sur-tout en Ecosse contre *George I.* Le prétendant n'avait qu'à paraître; on ne demamdait qu'un vaisseau, quelques officiers & un peu d'argent. Le vaisseau & les officiers furent accordés sans délibérer; ce ne pouvait être un vaisseau de guerre, les traités ne le permettaient pas. L'*Epine d'Anican* célèbre armateur fournit le navire de transport, du canon & des armes. A l'égard de l'argent, le roi n'en avait point. On ne demandait que quatre cent mille écus, & ils ne se trouvèrent pas. *Louis XIV.* écrivit de sa main au roi d'Espagne *Philippe V.* son petit-fils, qui les prêta. Ce fut avec ce secours que le prétendant passa secrétement en Ecosse. Il y trouva en effet un parti considérable, mais il

venait d'être défait par l'armée Anglaiſe du roi *George*.

Louis était déjà mort ; le prétendant revint cacher dans Commerci la deſtinée qui le pourſuivit toute ſa vie, pendant que le ſang de ſes partiſans coulait en Angleterre ſur les échaffauts.

Nous verrons dans les chapitres réſervés à la vie privée & aux anecdotes, comment mourut *Louis XIV*. au milieu des cabales odieuſes de ſon confeſſeur, & des plus mépriſables querelles théologiques qui aient jamais troublé des eſprits ignorans & inquiets. Mais je conſidère ici l'état où il laiſſa l'Europe.

La puiſſance de la Ruſſie s'affermiſſait chaque jour dans le Nord, & cette création d'un nouveau peuple & d'un nouvel empire était encor trop ignorée en France, en Italie & en Eſpagne.

La Suède, ancienne alliée de la France, & autrefois la terreur de la maiſon d'*Autriche*, ne pouvait plus ſe défendre contre les Ruſſes, & il ne reſtait à *Charles XII*. que de la gloire.

Un ſimple électorat d'Allemagne commençait à devenir une puiſſance prépondérante. Le ſecond roi de Pruſſe, électeur de Brandebourg, avait de l'économie & une armée, jetait les fondemens d'une grandeur juſques-là inconnue.

La Hollande jouiſſait encor de la conſidération qu'elle avait acquiſe dans la dernière guerre contre *Louis XIV*. mais le poids qu'elle mettait dans la balance, devint toujours moins conſidérable. L'Angleterre agitée de troubles dans les premières années du règne d'un électeur de Hanovre, conſerva toute ſa force & toute ſon influence. L'Allemagne, l'Empire languit ſous *Charles VI*. mais la plupart des princes de l'Empire firent fleurir leurs états. L'Eſpagne reſpira ſous *Philippe V*. qui devait ſon trône à *Louis XIV*. L'Italie fut tranquille juſqu'à l'année 1717. Il n'y eut aucune querelle eccléſiaſtique en Europe qui pût donner au pape un prétexte de faire

valoir ses anciennes prétentions, ou qui pût le priver des prérogatives qu'il a conservées. Le jansénisme seul troubla la France, mais sans faire de schisme, sans exciter de guerre civile.



CHAPITRE VINGT-CINQUIEME.

Particularités & anecdotes du règne de Louis XIV.

LES anecdotes sont un champ resserré où l'on glane après la vaste moisson de l'histoire ; ce sont des petits détails long-tems cachés, & de là vient le nom d'*anecdotes* ; ils intéressent le public quand ils concernent des personnages illustres.

Les vies des grands hommes dans *Plutarque*, sont un recueil d'anecdotes plus agréables que certaines : comment aurait-il eu des mémoires fidèles de la vie privée de *Thesée* & de *Licurgue* ? Il y a dans la plupart des maximes qu'il met dans la bouche de ses héros, plus d'utilité morale que de vérité historique.

L'histoire secrete du *Justinien* par *Procope*, est une satire dictée par la vengeance ; & quoique la vengeance puisse dire la vérité, cette satire qui contredit l'histoire publique de *Procope*, ne paraît pas toujours vraie.

Il n'est pas permis aujourd'hui d'imiter *Plutarque*, encor moins *Procope*. Nous n'admettons pour vérités historiques que celles qui sont garanties. Quand des contemporains comme le cardinal de *Retz* & le duc de *la Rochefoucault*, ennemis l'un de l'autre, confirment le même fait dans leurs mémoires, ce fait est indubitable ; quand ils se contredisent, il faut douter : ce qui n'est point vraisemblable ne doit point être cru, à moins que plusieurs contemporains dignes de foi ne déposent unanimement.

Les

Les anecdotes les plus utiles & les plus précieuſes ſont les écrits ſecrets que laiſſent les grands princes, quand la candeur de leur ame ſe manifeſte dans ces monumens; tels ſont ceux que je rapporte de *Louis XIV.*

Les détails domeſtiques amuſent ſeulement la curioſité : les faibleſſes qu'on met au grand jour ne plaiſent qu'à la malignité ; à moins que ces mêmes faibleſſes n'inſtruiſent, ou par les malheurs qui les ont ſuivis, ou par les vertus qui les ont réparées.

Les mémoires ſecrets des contemporains ſont ſuſpects de partialité ; ceux qui écrivent une ou deux générations après, doivent uſer de la plus grande circonſpection, écarter le frivole, réduire l'exagéré, & combattre la ſatire.

Louis XIV. mit dans ſa cour, comme dans ſon règne, tant d'éclat & de magnificence, que les moindres détails de ſa vie ſemblent intéreſſer la poſtérité, ainſi qu'ils étaient l'objet de la curioſité de toutes les cours de l'Europe & de tous les contemporains. La ſplendeur de ſon gouvernement s'eſt répandue ſur ſes moindres actions. On eſt plus avide, ſur-tout en France, de ſavoir les particularités de ſa cour, que les révolutions de quelques autres états. Tel eſt l'effet de la grande réputation. On aime mieux apprendre ce qui ſe paſſait dans le cabinet & dans la cour d'*Auguſte*, que le détail des conquêtes d'*Attila* ou de *Tamerlan*.

Voilà pourquoi il n'y a guère d'hiſtoriens qui n'aient publié les premiers goûts de *Louis XIV.* pour la baronne de *Beauvais*, pour mademoiſelle d'*Argencourt*, pour la nièce du cardinal *Mazarin*, qui fut mariée au comte de *Soiſſons* père du prince *Eugène ;* ſur-tout pour *Marie Mancini* ſa ſœur, qui épouſa enſuite le connétable *Colonne*.

Il ne régnait pas encor, quand ces amuſemens occupaient l'oiſiveté où le cardinal *Mazarin*, qui gouvernait deſpotiquement, le laiſſait languir. L'attache-

ment ſeul pour *Marie Mancini* fut une affaire importante, parce qu'il l'aima aſſez pour être tenté de l'épouſer, & fut aſſez maître de lui-même pour s'en ſéparer. Cette victoire qu'il remporta ſur ſa paſſion, commença à faire connaître qu'il était né avec une grande ame. Il en remporta une plus forte & plus difficile, en laiſſant le cardinal *Mazarin* maître abſolu. La reconnaiſſance l'empêcha de ſecouer le joug qui commençait à lui peſer. C'était une anecdote très-connue à la cour, qu'il avait dit après la mort du cardinal : « Je ne ſais pas ce que j'aurais fait, s'il avait vécu » plus long-tems. » (1)

Il s'occupa à lire des livres d'agrément dans ce loiſir ; & ſur-tout il en liſait avec la connétable, qui avait de l'eſprit ainſi que toutes ſes ſœurs. Il ſe plaiſait aux vers & aux romans qui, en peignant la galanterie & la grandeur, flattaient en ſecret ſon caractère. Il liſait les tragédies de *Corneille*, & ſe formait le goût qui n'eſt que la ſuite d'un ſens droit & le ſentiment prompt d'un eſprit bien fait. La converſation de ſa mère & des dames de ſa cour ne contribuèrent pas peu à lui faire goûter cette fleur d'eſprit, & à le former à cette politeſſe ſingulière, qui commençait dès-lors à caractériſer la cour. *Anne d'Autriche* y avait apporté une certaine galanterie noble & fière, qui tenait du génie eſpagnol de ces tems-là ; & y avait joint les graces, la douceur & une liberté décente, qui n'étaient qu'en France. Le roi fit plus de progrès dans cette école d'agrémens depuis dix-huit ans juſqu'à vingt, qu'il n'en avait fait dans les ſciences, ſous ſon précepteur, l'abbé

(1) Cette anecdote eſt accréditée par les mémoires de *La Porte*, page 255 & ſuivantes. On y voit que le roi avait de l'averſion pour le cardinal, que ce miniſtre ſon parrain & ſur-intendant de ſon éducation l'avait très-mal élevé, & qu'il le laiſſa ſouvent manquer du néceſſaire. Il ajoute même des accuſations beaucoup plus graves, & qui rendraient la mémoire du cardinal bien infame : mais elles ne paraiſſent pas prouvées, & toute accuſation doit l'être.

de *Beaumont*, depuis archevêque de Paris. On ne lui avait presque rien appris. Il eût été à desirer, qu'au moins on l'eût instruit de l'histoire, & sur-tout de l'histoire moderne; mais ce qu'on en avait alors était trop mal écrit. Il était triste, qu'on n'eût encor réussi que dans des romans inutiles, & que ce qui était nécessaire fût rebutant. On fit imprimer sous son nom une traduction des commentaires de *César*, & une de *Florus* sous le nom de son frère. Mais ces princes n'y eurent d'autre part, que celle d'avoir eu inutilement pour leurs thêmes quelques endroits de ces auteurs.

Celui qui présidait à l'éducation du roi sous le premier maréchal de *Villeroi* son gouverneur, était tel qu'il le fallait, savant & aimable. Mais les guerres civiles nuisirent à cette éducation, & le cardinal *Mazarin* souffrait volontiers qu'on donnât au roi peu de lumières. Lorsqu'il s'attacha à *Marie Mancini*, il apprit aisément l'italien pour elle; & dans le tems de son mariage il s'appliqua à l'espagnol moins heureusement. L'étude qu'il avait trop négligée avec ses précepteurs au sortir de l'enfance, une timidité qui venait de la crainte de se compromettre, & l'ignorance où le tenait le cardinal *Mazarin*, firent penser à toute la cour, qu'il serait toujours gouverné comme *Louis XIII.* son père.

Il n'y eut qu'une occasion, où ceux qui savent juger de loin, prévirent ce qu'il devait être; ce fut lorsqu'en 1655, après l'extinction des guerres civiles, après sa première campagne & son sacre, le parlement voulut encor s'assembler au sujet de quelques édits; le roi partit de Vincennes en habit de chasse, suivi de toute sa cour; entra au parlement, en grosses bottes & le fouet à la main, & prononça ces propres mots: « On » sait les malheurs qu'ont produit vos assemblées; » j'ordonne qu'on cesse celles qui sont commencées » sur mes édits. Monsieur le premier président,

» je vous défends de souffrir des assemblées, & à » pas un de vous de les demander. » (1)

Sa taille déjà majestueuse, la noblesse de ses traits, le ton & l'air de maître dont il parla, imposèrent plus que l'autorité de son rang, qu'on avait jusques-là peu respectée. Mais ces prémices de sa grandeur semblèrent se perdre le moment d'après & les fruits n'en parurent qu'après la mort du cardinal.

La cour, depuis le retour triomphant de *Mazarin*, s'occupait de jeu, de ballets, de la comédie qui à peine née en France n'était pas encor un art, & de la tragédie qui était devenue un art sublime entre les mains de *Pierre Corneille.* Un curé de St. Germain-l'Auxerrois, qui penchait vers les idées rigoureuses des jansénistes, avait écrit souvent à la reine contre ces spectacles, dès les premières années de la régence. Il prétendit que l'on était damné pour y assister; il fit même signer cet anathême par sept docteurs de sorbonne: mais l'abbé de *Beaumont*, précepteur du roi, se munit de plus d'approbations de docteurs, que le rigoureux curé n'avait apporté de condamnations. Il calma ainsi les scrupules de la reine; & quand il fut archevêque de Paris, il autorisa le sentiment qu'il avait défendu étant abbé. Vous trouverez ce fait dans les mémoires de la sincère madame de *Motteville.*

Il faut observer, que depuis que le cardinal de *Richelieu* avait introduit à la cour les spectacles réguliers, qui ont enfin rendu Paris la rivale d'Athènes,

(1) Ces paroles fidélement recueillies, sont dans tous les mémoires authentiques de ce tems-là: il n'est permis ni de les omettre, ni d'y rien changer dans aucune histoire de France.

L'auteur des mémoires de *Maintenon* s'avise de dire au hasard dans sa note: « Son discours ne fut pas tout-à-fait si beau, & ses yeux en dirent plus que sa bouche. » Où a-t-il pris que le discours de *Louis XIV.* ne fut pas tout-à-fait si beau, puisque ce furent-là ses propres paroles? Il ne fut ni plus ni moins beau: il fut tel qu'on le rapporte.

non-ſeulement il y eut toujours un banc pour l'académie, qui poſſédait pluſieurs eccléſiaſtiques dans ſon corps, mais qu'il y en eut un particulier pour les évêques.

Le cardinal *Mazarin*, en 1646 & en 1654, fit repréſenter ſur le théatre du palais royal & du petit Bourbon près du louvre, des opéras italiens, exécutés par des voix qu'il fit venir d'Italie. Ce ſpectacle nouveau était né depuis peu à Florence, contrée alors favoriſée de la fortune comme de la nature, & à laquelle on doit la reproduction de pluſieurs arts anéantis pendant des ſiècles, & la création de quelques-uns. C'était en France un reſte de l'ancienne barbarie, de s'oppoſer à l'établiſſement de ces arts.

Les janſéniſtes, que les cardinaux de *Richelieu* & *de Mazarin* voulurent réprimer, s'en vengèrent contre les plaiſirs que ces deux miniſtres procuraient à la nation. Les luthériens & les calviniſtes en avaient uſé ainſi du tems du pape *Léon X*. Il ſuffit d'ailleurs d'être novateur, pour être auſtère. Les mêmes eſprits, qui bouleverſeraient un état pour établir une opinion ſouvent abſurde, anathématiſent les plaiſirs innocens néceſſaires à une grande ville, & des arts qui contribuent à la ſplendeur d'une nation. L'abolition des ſpectacles ſerait une idée plus digne du ſiècle d'*Attila*, que du ſiècle de *Louis XIV*.

La danſe qui peut encor ſe compter parmi les arts, (1) parce qu'elle eſt aſſervie à des règles & qu'elle donne de la grace au corps, était un des plus grands amuſemens de la cour. *Louis XIII*. n'avait danſé qu'une fois dans un ballet en 1625; & ce ballet était d'un goût groſſier, qui n'annonçait pas ce que les arts furent

(1) Le cardinal de *Richelieu* avait déjà donné des ballets, mais ils étaient ſans goût, comme tout ce qu'on avait eu de ſpectacles avant lui. Les Français qui ont aujourd'hui porté la danſe à la perfection, n'avaient dans la jeuneſſe de *Louis XIV*. que des danſes eſpagnoles, comme la ſarabande, la courante, la pavanne, &c.

en France trente ans après. *Louis XIV.* excellait dans les danſes graves, qui convenaient à la majeſté de ſa figure, & qui ne bleſſaient pas celle de ſon rang. Les courſes de bagues, qu'on faiſait quelquefois, & où l'on étalait déjà une grande magnificence, faiſaient paraître avec éclat ſon adreſſe à tous les exercices. Tout reſpirait les plaiſirs & la magnificence qu'on connaiſſait alors. C'était peu de choſe en comparaiſon de ce qu'on vit quand le roi régna par lui-même; mais c'était de quoi étonner, après les horreurs d'une guerre civile, & après la triſteſſe de la vie ſombre & retirée de *Louis XIII.* Ce prince, malade & chagrin, n'avait été ni ſervi, ni logé, ni meublé en roi. Il n'y avait pas pour cent mille écus de pierreries appartenantes à la couronne. Le cardinal *Mazarin* n'en laiſſa que pour douze cent mille; & aujourd'hui il y en a pour environ vingt millions de livres.

Tout prit, au mariage de *Louis XIV.* un caractère plus grand de magnificence & de goût, qui augmenta toujours depuis. Quand il fit ſon entrée avec la reine ſon épouſe, Paris vit avec une admiration reſpectueuſe & tendre, cette jeune reine qui avait de la beauté, portée dans un char ſuperbe d'une invention nouvelle; le roi à cheval à côté d'elle, paré de tout ce que l'art avait pu ajouter à ſa beauté mâle & héroïque, qui arrêtait tous les regards.

On prépara au bout des allées de Vincennes, un arc de triomphe dont la baſe était de pierre; mais le tems qui preſſait, ne permit pas qu'on l'achevât d'une matière durable: il ne fut élevé qu'en plâtre; & il a été depuis totalement démoli. *Claude Perrault* en avait donné le deſſin. La porte St. Antoine fut rebâtie pour la même cérémonie; monument d'un goût moins noble, mais orné d'aſſez beaux morceaux de ſculpture. Tous ceux qui avaient vu, le jour de la bataille de St. Antoine, rapporter à Paris, par cette porte alors garnie d'une

herſe, les corps morts ou mourans de tant de citoyens, & qui voyaient cette entrée ſi différente, béniſſaient le ciel, & rendaient graces d'un ſi heureux changement.

Le cardinal *Mazarin*, pour ſolemniſer ce mariage, fit repréſenter au louvre l'opéra italien, intitulé *Ercole amante*. Il ne plut pas aux Français. Ils n'y virent avec plaiſir que le roi & la reine qui y dansèrent. Le cardinal voulut ſe ſignaler par un ſpectacle plus au goût de la nation. Le ſecretaire-d'état de *Lionne* ſe chargea de faire compoſer une eſpèce de tragédie allégorique, dans le goût de celle de *l'Europe*, à laquelle le cardinal de *Richelieu* avait travaillé. Ce fut un bonheur pour le grand *Corneille*, qu'il ne fût pas choiſi pour remplir ce mauvais canevas. Le ſujet était *Liſis* & *Heſpérie*. *Liſis* ſignifiait la France, & *Heſpérie* l'Eſpagne. *Quinault* fut chargé d'y travailler. Il venait de ſe faire une grande réputation par la pièce du *faux Tiberinus*, qui, quoique mauvaiſe, avait eu un prodigieux ſuccès. Il n'en fut pas de même de *Liſis*. On l'exécuta au louvre. Il n'y eut de beau que les machines. Le marquis de *Sourdiac* du nom de *Rieux*, à qui l'on dut depuis l'établiſſement de l'opéra en France, fit exécuter dans ce tems-là même à ſes dépens, dans ſon château de Neubourg, *la toiſon d'or de Pierre Corneille*, avec des machines. *Quinault*, jeune & d'une figure agréable, avait pour lui la cour; *Corneille* avait ſon nom & la France. Il en réſulte que nous devons en France l'opéra & la comédie à deux cardinaux.

Ce ne fut qu'un enchaînement de fêtes, de plaiſirs, de galanterie depuis le mariage du roi. Elles redoublèrent à celui de *Monſieur* frère du roi, avec *Henriette d'Angleterre* ſœur de *Charles II.* & elles n'avaient été interrompues qu'en 1661 par la mort du cardinal *Mazarin*.

Quelques mois après la mort de ce miniſtre, il arriva un événement qui n'a point d'exemple; & ce qui eſt non moins étrange, c'eſt que tous les hiſtoriens l'ont ignoré.

On envoya dans le plus grand ſecret au château de l'iſle Sainte-Marguerite dans la mer de Provence, un priſonnier inconnu, d'une taille au deſſus de l'ordinaire, jeune & de la figure la plus belle & la plus noble. Ce priſonnier dans la route portait un maſque, dont la mentonnière avait des reſſorts d'acier, qui lui laiſſaient la liberté de manger avec le maſque ſur ſon viſage. On avait ordre de le tuer, s'il ſe découvrait. Il reſta dans l'iſle, juſqu'à ce qu'un officier de confiance nommé *Saint-Mars*, gouverneur de Pignerol ayant été fait gouverneur de la baſtille l'an 1690, l'alla prendre à l'iſle Sainte-Marguerite, & le conduiſit à la baſtille toujours maſqué. Le marquis de *Louvois* alla le voir dans cette iſle avant la tranſlation, & lui parla debout & avec une conſidération qui tenait du reſpect. Cet inconnu fut mené à la baſtille, où il fut logé auſſi-bien qu'on peut l'être dans le château. On ne lui refuſait rien de ce qu'il demandait. Son plus grand goût était pour le linge d'une fineſſe extraordinaire, & pour les dentelles. Il jouait de la guitarre. On lui faiſait la plus grande chère, & le gouverneur s'aſſéyait rarement devant lui. Un vieux médecin de la baſtille, qui avait ſouvent traité cet homme ſingulier dans ſes maladies, a dit qu'il n'avait jamais vu ſon viſage, quoiqu'il eût ſouvent examiné ſa langue & le reſte de ſon corps. Il était admirablement bien fait, diſait ce médecin; ſa peau était un peu brune; il intéreſſait par le ſeul ton de ſa voix, ne ſe plaignant jamais de ſon état, & ne laiſſant point entrevoir ce qu'il pouvait être. (1)

Cet inconnu mourut en 1704, & fut enterré la nuit à la paroiſſe de St. Paul. Ce qui redouble l'étonnement, c'eſt que quand on l'envoya aux iſles Sainte-Marguerite, il ne diſparut dans l'Europe aucun homme conſidérable.

(1) Un fameux chirurgien, gendre du médecin dont je parle, & qui a appartenu au maréchal de *Richelieu*, eſt témoin de ce que j'avance; & M. de *Bernaville* ſucceſſeur de *Saint-Mars*, me l'a ſouvent confirmé.

Ce prisonnier l'était sans doute ; car voici ce qui arriva les premiers jours qu'il était dans l'isle. Le gouverneur mettait lui-même les plats sur sa table, & ensuite se retirait après l'avoir enfermé. Un jour le prisonnier écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent, & jeta l'assiette par la fenêtre vers un bateau qui était au rivage presque au pied de la tour. Un pêcheur à qui ce bateau appartenait ramassa l'assiette & la rapporta au gouverneur. Celui-ci étonné demanda au pêcheur : « Avez-vous lu » ce qui est écrit sur cette assiette, & quelqu'un l'a- » t-il vue entre vos mains ? » Je ne sais pas lire, répondit » le pêcheur. Je viens de la trouver, personne ne la » vue. » Ce paysan fut retenu jusqu'à ce que le gouverneur fût bien informé qu'il n'avait jamais lu, & que l'assiette n'avait été vue de personne. Allez, lui dit-il, vous êtes bien heureux de ne savoir pas lire. Parmi les témoins de ce fait il y en a un très-digne de foi qui vit encor. Monsieur de *Chamillard* fut le dernier ministre qui eut cet étrange secret. Le second maréchal de *la Feuillade* son gendre m'a dit, qu'à la mort de son beau-père il le conjura à genoux de lui apprendre ce que c'était que cet homme, qu'on ne connut jamais que sous le nom de l'*homme au masque de fer*. *Chamillard* lui répondit, que c'était le secret de l'état, & qu'il avait fait serment de ne le révéler jamais. Enfin il reste encor beaucoup de mes contemporains qui déposent de la vérité que j'avance, & je ne connais point de fait ni plus extraordinaire ni mieux constaté.

Louis XIV. cependant partageait son tems, entre les plaisirs qui étaient de son âge, & les affaires qui étaient de son devoir. Il tenait conseil tous les jours, & travaillait ensuite secrétement avec *Colbert.* Ce travail secret fut l'origine de la catastrophe du célèbre *Fouquet*, dans laquelle furent enveloppés le secretaire-d'état *Guenegaud*, *Pélisson*, *Gourville*, & tant d'autres. La chûte de ce ministre, à qui on avait bien moins de

reproches à faire qu'au cardinal *Mazarin*, fit voir qu'il n'appartient pas à tout le monde de faire les mêmes fautes. Sa perte était déjà résolue, quand le roi accepta la fête magnifique que ce ministre lui donna dans sa maison de Vaux. Ce palais & les jardins lui avaient coûté dix-huit millions, qui en valent aujourd'hui environ trente-cinq. (1) Il avait bâti le palais deux fois, & acheté trois hameaux, dont le terrain fut enfermé dans ces jardins immenses, plantés en partie par *le Nôtre*, & regardés alors comme les plus beaux de l'Europe. Les eaux jaillissantes de Vaux, qui parurent depuis au dessous du médiocre après celles de Versailles, de Marli & de Saint-Cloud, étaient alors des prodiges. Mais quelque belle que soit cette maison, cette dépense de dix-huit millions dont les comptes existent encor, prouve qu'il avait été servi avec aussi peu d'économie qu'il servait le roi. Il est vrai qu'il s'en fallait beaucoup que St. Germain & Fontainebleau, les seules maisons de plaisance habitées par le roi, approchassent de la beauté de Vaux. *Louis XIV.* le sentit, & en fut irrité. On voit par-tout dans cette maison les armes & la devise de *Fouquet.* C'est un écureuil avec ces paroles : *Quò non ascendam ? Où ne monterai-je point ?* Le roi se les fit expliquer. L'ambition de cette devise ne servit pas à appaiser le monarque. Les courtisans remarquèrent que l'écureuil était peint par-tout poursuivi par une couleuvre, qui était les armes de *Colbert.* La fête fut au dessus de celles que le cardinal *Mazarin* avait données ; non-seulement pour la magnificence, mais pour le goût. On y représenta, pour la première fois, les *fâcheux* de *Molière*. *Pélisson* avait fait le pro-

(1) Les comptes qui le prouvent étaient à Vaux, aujourd'hui Villars, en 1718, & doivent y être encor. Monsieur le duc de *Villars*, fils du maréchal, confirme ce fait. Il est moins singulier qu'on ne pense. Vous voyez dans les mémoires de l'abbé de *Choisi* que le marquis de *Louvois* lui disait en lui parlant de *Meudon* ; Je suis sur le quatorzième million.

logue qu'on admira. Les plaiſirs publics cachent ou préparent ſi ſouvent à la cour des déſaſtres particuliers, que, ſans la reine-mère, le ſur-intendant & *Péliſſon* auraient été arrêtés dans Vaux le jour de la fête. Ce qui augmentait le reſſentiment du maître, c'eſt que mademoiſelle de *la Vallière*, pour qui le roi commençait à ſentir une vraie paſſion, avait été un des objets des goûts paſſagers du ſur-intendant, qui ne ménageait rien pour les ſatisfaire. Il avait offert à mademoiſelle de *la Vallière* deux cent mille livres; & cette offre avait été reçue avec indignation, avant qu'elle eût aucun deſſein ſur le cœur du roi. Le ſur-intendant s'étant apperçu depuis quel puiſſant rival il avait, voulut être le confident de celle dont il n'avait pu être le poſſeſſeur; & cela même irritait encor.

Le roi, qui dans un premier mouvement d'indignation avait été tenté de faire arrêter le ſur-intendant au milieu même de la fête qu'il en recevait, uſa enſuite d'une diſſimulation peu néceſſaire. On eût dit que le monarque déjà tout-puiſſant eût craint le parti que *Fouquet* s'était fait.

Il était procureur-général du parlement; & cette charge lui donnait le privilége d'être jugé par les chambres aſſemblées. Mais après que tant de princes, de maréchaux & de ducs avaient été jugés par des commiſſaires, on eût pu traiter comme eux un magiſtrat, puiſqu'on voulait ſe ſervir de ces voies extraordinaires, qui ſans être injuſtes laiſſent toujours un ſoupçon d'injuſtice.

Colbert l'engagea par un artifice peu honorable, à vendre ſa charge. On lui en offrit juſqu'à dix-huit cent mille livres, qui vaudraient trois millions & demi de nos jours, & par un mal-entendu il ne la vendit que quatorze cent mille francs. Le prix exceſſif des places au parlement, ſi diminué depuis, prouve quel reſte de conſidération ce corps avait conſervé dans ſon abaiſſe-

ment même. Le duc de *Guiſe*, grand-chambellan du roi, n'avait vendu cette charge de la couronne au duc de *Bouillon*, que huit cent mille livres.

C'était la fronde, c'était la guerre de Paris qui avait mis ce prix aux charges de judicature. Si c'était un des grands défauts & un des grands malheurs d'un gouvernement long-tems obéré, que la France fût l'unique pays de la terre où les places de juges fuſſent vénales; c'était une ſuite du levain de la ſédition, & c'était une eſpèce d'inſulte faite au trône qu'une place de procureur du roi coûtât plus que les premières dignités de la couronne.

Fouquet, pour avoir diſſipé les finances de l'état, & pour en avoir uſé comme des ſiennes propres, n'en avait pas moins de grandeur dans l'ame. Ses déprédations n'avaient été que des magnificences & des libéralités. Il fit porter à l'épargne le prix de ſa charge; & cette belle action ne le ſauva pas. On attira avec adreſſe à Nantes un homme, qu'un exempt & deux gardes pouvaient arrêter à Paris. Le roi lui fit des careſſes avant ſa diſgrace. Je ne ſais pourquoi la plupart des princes affectent d'ordinaire de tromper, par de fauſſes bontés, ceux de leurs ſujets qu'ils veulent perdre. La diſſimulation alors eſt l'oppoſé de la grandeur. Elle n'eſt jamais une vertu, & ne peut devenir un talent eſtimable, que quand elle eſt abſolument néceſſaire. *Louis XIV*. parut ſortir de ſon caractère; mais on lui avait fait entendre, que *Fouquet* faiſait de grandes fortifications à Belle-Iſle, & qu'il pouvait avoir trop de liaiſons au-dehors & au-dedans du royaume. Il parut bien, quand il fut arrêté & conduit à la baſtille & à Vincennes, que ſon parti n'était autre choſe que l'avidité de quelques courtiſans & de quelques femmes, qui recevaient de lui des penſions, & qui l'oublièrent dès qu'il ne fut plus en état d'en donner. Il lui reſta d'autres amis; & cela prouve qu'il en méritait. L'illuſtre

madame de *Sévigné*, *Péliſſon*, *Gourville*, mademoiſelle *Scudéri*, pluſieurs gens de lettres ſe déclarèrent hautement pour lui, & le ſervirent avec tant de chaleur qu'ils lui ſauvèrent la vie.

On connaît ces vers de *Hainault* le traducteur de *Lucrèce*, contre *Colbert* le perſécuteur de *Fouquet*.

Miniſtre avare & lâche, eſclave malheureux,
Qui gémis ſous le poids des affaires publiques,
Victime dévouée aux chagrins politiques,
Fantôme révéré ſous un titre onéreux

Vois combien des grandeurs le comble eſt dangereux :
Contemple de Fouquet les funeſtes reliques ;
Et tandis qu'à ſa perte en ſecret tu t'appliques,
Crains qu'on ne te prépare un deſtin plus affreux.

Sa chûte quelque jour te peut être commune.
Crains ton poſte, ton rang, la cour & la fortune.
Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit monté.

Ceſſe donc d'animer ton prince à ſon ſupplice,
Et près d'avoir beſoin de toute ſa bonté,
Ne le fais pas uſer de toute ſa juſtice.

Monſieur *Colbert*, à qui l'on parla de ce ſonnet injurieux, demanda ſi le roi y était offenſé ? On lui dit que non : « Je ne le ſuis donc pas, répondit le miniſtre. »

Il ne faut jamais être la dupe de ces réponſes méditées, de ces diſcours publics que le cœur déſavoue. *Colbert* paraiſſait modéré, mais il pourſuivait la mort de *Fouquet* avec acharnement. On peut être bon miniſtre, & vindicatif. Il eſt triſte qu'il n'ait pas ſu être auſſi généreux que vigilant.

Le plus ardent & le plus incapable de ſes perſécuteurs, était le chef de ſes juges, le chancelier *Michel le Tellier*. Il le traita avec dureté dans la baſtille où il l'interrogeait, & fit tout ce qu'il put pour le faire condamner à la mort. Quand on lit l'oraiſon funèbre de ce chancelier,

prononcée par *Boſſuet*, & qu'on la compare avec ſa conduite, que peut-on penſer, ſinon qu'une oraiſon funèbre n'eſt qu'une déclamation ?

Il eſt vrai que faire le procès au ſur-intendant, c'était accuſer la mémoire du cardinal *Mazarin*. Les plus grandes déprédations dans les finances étaient ſon ouvrage. Il s'était approprié en ſouverain pluſieurs branches des revenus de l'état. Il avait traité en ſon nom & à ſon profit des munitions des armées. « Il impoſait, (dit » *Fouquet* dans ſes défenſes) par lettres de cachet, des » ſommes extraordinaires ſur les généralités ; ce qui ne » s'était jamais fait que par lui, & pour lui, & ce qui » eſt puniſſable de mort par les ordonnances. » C'eſt ainſi que le cardinal avait amaſſé des biens immenſes, que lui-même ne connaiſſait plus.

J'ai entendu conter à feu monſieur de *Caumartin* intendant des finances, que dans ſa jeuneſſe, quelques années après la mort du cardinal, il avait été au palais *Mazarin*, où logeait le duc ſon héritier & la ducheſſe *Hortenſe*; qu'il y vit une grande armoire de marqueterie, fort profonde, qui tenait du haut juſqu'en bas tout le fond d'un cabinet. Les clefs en avaient été perdues depuis long-tems, & l'on avait négligé d'ouvrir les tiroirs. Monſieur de *Caumartin*, étonné de cette négligence, dit à la ducheſſe de *Mazarin*, qu'on trouverait peut-être des curioſités dans cette armoire. On l'ouvrit : elle était toute remplie de quadruples, de jetons d'or, & de médailles d'or. Madame de *Mazarin* en jeta au peuple des poignées par les fenêtres, pendant plus de huit jours. (1)

L'abus que le cardinal *Mazarin* avait fait de ſa puiſſance deſpotique, ne juſtifiait pas le ſur-intendant; mais l'irrégularité des procédures faites contre lui, la longueur

(1) J'ai retrouvé depuis cette même particularité dans *St. Evremont.*

de son procès, l'acharnement odieux du chancelier *le Tellier* contre lui, le tems qui éteint l'envie publique & qui inspire la compassion pour les malheureux, enfin les sollicitations toujours plus vives en faveur d'un infortuné, que les manœuvres pour le perdre ne sont pressantes; tout cela lui sauva la vie. Le procès ne fut jugé qu'au bout de trois ans en 1664. De vingt-deux juges qui opinèrent, il n'y en eut que neuf qui conclurent à la mort; & les treize autres, (1) parmi lesquels il y en avait à qui *Gourville* avait fait accepter des présens, opinèrent à un bannissement perpétuel. Le roi commua la peine en une plus dure. Cette sévérité n'était conforme ni aux anciennes loix du royaume, ni à celles de l'humanité. Ce qui révolta le plus l'esprit des citoyens, c'est que le chancelier fit exiler l'un des juges nommé *Roquesante*, qui avait le plus déterminé la chambre de justice à l'indulgence. (2) *Fouquet* fut enfermé au château de Pignerol. Tous les historiens disent qu'il y mourut en 1680, mais *Gourville* assure dans ses mémoires, qu'il sortit de prison quelque tems avant sa mort. La comtesse de *Vaux* sa belle-fille m'avait déjà confirmé ce fait; cependant on croit le contraire dans sa famille. Ainsi on ne sait pas où est mort un infortuné, dont les moindres actions avaient de l'éclat quand il était puissant.

Le secretaire-d'état *Guenegaud*, qui vendit sa charge à *Colbert*, n'en fut pas moins poursuivi par la chambre de justice, qui lui ôta la plus grande partie de sa fortune. Ce qu'il y eut de plus singulier dans les arrêts de cette chambre, c'est qu'un évêque d'Avranche fut condamné à une amende de douze mille francs. Il s'ap-

(1) Voyez les mémoires de *Gourville*.

(2) *Racine* assure dans ses fragmens historiques, que le roi dit chez Mlle. la Valière : *s'il avait été condamné à mort je l'aurais laissé mourir*. S'il prononça ces paroles, on ne peut les excuser. Elles paraissent trop dures & trop ridicules.

pellait *Boléve*, c'était le frère d'un partisan dont il avait partagé les concussions. (1)

St. Evremont attaché au sur-intendant, fut enveloppé dans sa disgrace, *Colbert*, qui cherchait par-tout des preuves contre celui qu'il voulait perdre, fit saisir des papiers confiés à madame *du Plessis-Bellièvre* ; & dans ces papiers on trouva la lettre manuscrite de *St. Evremont* sur la paix des Pyrénées. On lut au roi cette plaisanterie, qu'on fit passer pour un crime d'état. *Colbert* qui dédaignait de se venger de *Hainault*, homme obscur, persécuta dans *St. Evremont*, l'ami de *Fouquet* qu'il haïssait, & le bel esprit qu'il craignait. Le roi eut l'extrême sévérité de punir une raillerie innocente, faite il y avait long-tems contre le cardinal *Mazarin* qu'il ne regrettait pas, & que toute la cour avait outragé, calomnié & proscrit impunément pendant plusieurs années. De mille écrits faits contre ce ministre, le moins mordant fut le seul puni, & le fut après sa mort.

St. Evremont, retiré en Angleterre, vécut & mourut en homme libre & philosophe. Le marquis de *Miremont*, son ami, me disait autrefois à Londres, qu'il y avait une autre cause de sa disgrace, & que *St. Evremont* n'avait jamais voulu s'en expliquer. Lorsque *Louis XIV.* permit à *St. Evremont* de revenir dans sa patrie sur la fin de ses jours, ce philosophe dédaigna de regarder cette permission comme une grace ; il prouva que la patrie est où l'on vit heureux, & il l'était à Londres.

Le nouveau ministre des finances, sous le simple titre de contrôleur-général, justifia la sévérité de ses poursuites, en rétablissant l'ordre que ses prédécesseurs avaient troublé, & en travaillant sans relâche à la grandeur de l'état.

La cour devint le centre des plaisirs & le modèle des autres

(1) Voyez *Gui Patin* & les mémoires du tems.

autres cours. Le roi ſe piqua de donner des fêtes qui fiſſent oublier celles de Vaux.

Il ſemblait que la nature prît plaiſir alors à produire en France les plus grands hommes dans tous les arts, & à raſſembler à la cour ce qu'il y avait jamais eu de plus beau & de mieux fait en hommes & en femmes. Le roi l'emportait ſur tous ſes courtiſans, par la richeſſe de ſa taille & par la beauté majeſtueuſe de ſes traits. Le ſon de ſa voix, noble & touchant, gagnait les cœurs qu'intimidait ſa préſence. Il avait une démarche qui ne pouvait convenir qu'à lui & à ſon rang, & qui eût été ridicule en tout autre. L'embarras, qu'il inſpirait à ceux qui lui parlait, flattait en ſecret la complaiſance avec laquelle il ſentait ſa ſupériorité. Ce vieil officier qui ſe troublait, qui bégueyait en lui demandant une grace, & qui ne pouvant achever ſon diſcours, lui dit : « Sire, je ne tremble pas ainſi devant vos » ennemis, » n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandait.

Le goût de la ſociété n'avait pas encor reçu toute ſa perfection à la cour. La reine-mère, *Anne d'Autriche*, commençait à aimer la retraite. La reine régnante ſavait à peine le français ; & la bonté faiſait ſon ſeul mérite. La princeſſe d'Angleterre belle-ſœur du roi, apporta à la cour les agrémens d'une converſation douce & animée, ſoutenue bientôt par la lecture des bons ouvrages & par un goût ſûr & délicat. Elle ſe perfectionna dans la connaiſſance de la langue, qu'elle écrivait mal encor au tems de ſon mariage. Elle inſpira une émulation d'eſprit nouvelle, & introduiſit à la cour une politeſſe & des graces, dont à peine le reſte de l'Europe avait l'idée. Madame avait tout l'eſprit de *Charles II.* ſon frère, embelli par les charmes de ſon ſexe, par le don & par le deſir de plaire. La cour de *Louis XIV.* reſpirait une galanterie que la décence rendait plus piquante. Celle qui régnait à la cour de *Charles II.* était plus

hardie, & trop de groffiéreté en déshonorait les plaifirs.

Il y eut d'abord entre Madame & le roi, beaucoup de ces coquetteries d'efprit & cette intelligence fecrete, qui fe remarquèrent dans de petites fêtes fouvent répétées. Le roi lui envoyait des vers; elle y répondait. Il arriva que le même homme fut à la fois le confident du roi & de Madame dans ce commerce ingénieux. C'était le marquis de *Dangeau*. Le roi le chargeait d'écrire pour lui; & la princeffe l'engageait à répondre au roi. Il les fervit ainfi tous deux, fans laiffer foupçonner à l'un, qu'il fût employé pour l'autre; & ce fut une des caufes de fa fortune.

Cette intelligence jeta des alarmes dans la famille royale. Le roi réduifit l'éclat de ce commerce à un fond d'eftime & d'amitié, qui ne s'altéra jamais. Lorfque Madame fit depuis travailler *Racine* & *Corneille* à la tragédie de *Bérénice*, elle avait en vue non-feulement la rupture du roi avec la connétable *Colonne*, mais le frein qu'elle-même avait mis à fon propre penchant, de peur qu'il ne devînt dangereux. *Louis XIV.* eft affez défigné dans ces deux vers de la *Bérénice* de *Racine*.

> Qu'en quelqu'obfcurité que le ciel l'eût fait naître,
> Le monde en le voyant eût reconnu fon maître.

Ces amufemens firent place à la paffion plus férieufe & plus fuivie, qu'il eut pour mademoifelle de *la Vallière*, fille d'honneur de Madame. Il goûta avec elle le bonheur rare d'être aimé uniquement pour lui-même. Elle fut deux ans l'objet caché de tous les amufemens galans, & de toutes les fêtes que le roi donnait. Un jeune valet de chambre du roi nommé *Belloc*, compofa plufieurs récits, qu'on mêlait à des danfes, tantôt chez la reine, tantôt chez Madame; & ces récits exprimaient avec myftère le fecret de leur cœur, qui ceffa bientôt d'être un fecret.

Tous les divertiſſemens publics, que le roi donnait étaient autant d'hommages à ſa maîtreſſe. On fit en 1672 un carrouſel, vis-à-vis les tuilleries, (1) dans une vaſte enceinte, qui en a retenu le nom de la *place du carrouſel*. Il y eut cinq quadrilles. Le roi était à la tête des Romains; ſon frère, des Perſans; le prince de *Condé*, des Turcs; le duc d'*Enghien* ſon fils, des Indiens; le duc de *Guiſe*, des Américains. Ce duc de *Guiſe* était petit-fils du *Balafré*. Il s'était rendu célèbre dans le monde, par l'audace malheureuſe avec laquelle il avait entrepris de ſe rendre maître de Naples. Sa priſon, ſes duels, ſes amours romaneſques, ſes profuſions, ſes aventures, le rendaient ſingulier en tout. Il ſemblait être d'un autre ſiècle. On diſait de lui, en le voyant courir avec le grand *Condé*: *Voilà les héros de l'hiſtoire & de la fable.*

La reine-mère, la reine régnante, la reine d'Angleterre veuve de *Charles I.* oubliant alors ſes malheurs, étaient ſous un dais à ce ſpectacle. Le comte de *Sault*, fils du duc de *Leſdiguières*, remporta le prix, & le reçut des mains de la reine-mère. Ces fêtes ranimèrent plus que jamais le goût des deviſes & des emblêmes, que les tournois avaient mis autrefois à la mode, & qui avaient ſubſiſté après eux.

Un antiquaire, nommé *d'Ouvrier*, imagina alors pour *Louis XIV.* l'emblême d'un ſoleil dardant ſes rayons ſur un globe, avec ces mots: *nec pluribus impar.* L'idée était un peu imitée d'une deviſe eſpagnole, faite pour *Philippe II.* & plus convenable à ce roi, qui poſſédait la plus belle partie du nouveau-monde & tant d'états dans l'ancien, qu'à un jeune roi de France, qui ne donnait encor que des eſpérances. Cette deviſe eut un ſuccès prodigieux. Les armoiries du roi, les meubles de la couronne, les tapiſſeries, les ſculptures en furent

(1) Non dans la place royale, comme le dit l'hiſtoire de *la Hode*, ſous le nom de *la Martinière*.

ornées. Le roi ne la porta jamais dans ſes carrouſels. On a reproché injuſtement à *Louis XIV.* le faſte de cette deviſe, comme s'il l'avait choiſie lui-meme : & elle a été peut-être plus juſtement critiquée pour le fond. Le corps ne repréſente pas ce que la légende ſignifie ; & cette légende n'a pas un ſens aſſez clair & aſſez déterminé. Ce qu'on peut expliquer de pluſieurs manières, ne mérite d'être expliqué d'aucune. Les deviſes, ce reſte de l'ancienne chevalerie, peuvent convenir à ces fêtes, & ont de l'agrément, quand les illuſions ſont juſtes, nouvelles & piquantes. Il vaut mieux n'en point avoir que d'en ſouffrir de mauvaiſes & de baſſes, comme celle de *Louis XIV.* c'était un porc-épic avec ces paroles : *Qui s'y frotte s'y pique.* Les deviſes ſont par rapport aux inſcriptions, ce que ſont des maſcarades en comparaiſon des cérémonies auguſtes.

La fête de Verſailles en 1664 ſurpaſſa celle du carrouſel, par ſa ſingularité, par ſa magnificence, & les plaiſirs de l'eſprit, qui ſe mêlant à la ſplendeur de ces divertiſſemens, y ajoutaient un goût & des graces dont aucune fête n'avait encor été embellie. Verſailles commençait à être un ſéjour délicieux, ſans approcher de la grandeur dont il fut depuis.

Le 5 Mai le roi y vint avec une cour compoſée de ſix cents perſonnes, qui furent défrayées avec leur ſuite, auſſi-bien que tous ceux qui ſervirent aux apprêts de ces enchantemens. Il ne manqua jamais à ces fêtes que des monumens conſtruits exprès pour les donner, tels qu'en élevèrent les Grecs & les Romains. Mais la promptitude avec laquelle on conſtruiſit des théâtres, des amphithéatres, des portiques, ornés avec autant de magnificence que de goût, était une merveille qui ajoutait à l'illuſion, & qui diverſifiée depuis en mille manières, augmentait encor le charme de ces ſpectacles.

Il y eut d'abord une eſpèce de carrouſel. Ceux qui devaient courir, parurent le premier jour comme dans

une revue; ils étaient précédés de hérauts d'armes, de pages, d'écuyers, qui portaient leurs devises & leurs boucliers ; & sur ces boucliers étaient écrits en lettres d'or des vers composés par *Périgni* & par *Benserade.* Ce dernier sur-tout avait un talent singulier pour ces pièces galantes, dans lesquelles il faisait toujours des allusions délicates & piquantes, aux caractères des personnes, aux personnages de l'antiquité ou de la fable qu'on représentait, & aux passions qui animaient la cour. Le roi représentait *Roger* : tous les diamans de la couronne brillaient sur son habit, & sur le cheval qu'il montait. Les reines, & trois cents dames, sous des arcs de triomphe, voyaient cette entrée.

Le roi, parmi tous les regards attachés sur lui, ne distinguait que ceux de mademoiselle de *la Valière.* La fête était pour elle seule ; elle en jouissait confondue dans la foule.

La cavalcade était suivie d'un char doré de dix-huit pieds de haut, de quinze de large, de vingt-quatre de long, représentant le char du soleil. Les quatre âges, d'or, d'argent, d'airain & de fer, les signes célestes, les saisons, les heures, suivaient à pied ce char. Tout était caractérisé. Des bergers portaient les pièces de la barrière, qu'on ajustait au son des trompettes, auxquelles succédaient par intervalle les musettes & les violons. Quelques personnages qui suivaient le char *d'Apollon*, vinrent d'abord réciter aux reines, des vers convenables au lieu, au tems, au roi & aux dames. Les courses finies, & la nuit venue, quatre mille gros flambeaux éclairaient l'espace où se donnaient les fêtes. Des tables y furent servies par deux cents personnes, qui représentaient les saisons, les *Faunes*, les *Sylvains*, les *Dryades*, avec des pasteurs, des vendangeurs, des moissonneurs. *Pan* & *Diane* avançaient sur une montagne mouvante, & en descendirent pour faire poser sur les tables, ce que les campagnes & les forêts pro-

duisent de plus délicieux. Derrière les tables en demi-cercle, s'éleva tout d'un coup un théatre chargé de concertans. Les arcades qui entouraient la table & le théatre, étaient ornées de cinq cents girandoles vertes & argent, qui portaient des bougies; & une balustrade dorée, fermait cette vaste enceinte.

Ces fêtes si supérieures à celles qu'on invente dans les romans, durèrent sept jours. Le roi remporta quatre fois le prix des jeux, & laissa disputer ensuite aux autres chevaliers, les prix qu'il avait gagnés, & qu'il leur abandonnait.

La comédie de la *princesse d'Elide*, quoiqu'elle ne soit pas une des meilleures de *Molière*, fut un des plus agréables ornemens de ces jeux, par une infinité d'allégories fines sur les mœurs du tems, & par des à-propos qui font l'agrément de ces fêtes, mais qui sont perdus pour la postérité. On était encor très-entêté à la cour, de l'astronomie judiciaire : plusieurs princes pensaient, par une superstition orgueilleuse, que la nature les distinguait jusqu'à écrire leur destinée dans les astres. Le duc de Savoie *Victor-Amédée*, père de la duchesse de Bourgogne, eut un astrologue auprès de lui, même après son abdication. *Molière* osa attaquer cette illusion dans *les amans magnifiques*.

On y voit aussi un fou de cour. Ces misérables étaient encor fort à la mode. C'était un reste de barbarie, qui a duré plus long-tems en Allemagne qu'ailleurs. Le besoin des amusemens, l'impuissance de s'en procurer d'agréables & d'honnêtes dans les tems d'ignorance & de mauvais goût, avaient fait imaginer ce triste plaisir, qui dégrade l'esprit humain. Le fou, qui était alors auprès de *Louis XIV*, avait appartenu au prince de *Condé*: il s'appellait *l'Angeli*. Le comte de *Grammont* disait, que de tous les fous qui avaient suivi monsieur le prince, il n'y avait que *l'Angeli* qui eût fait fortune. Ce bouffon ne manquait pas d'esprit. C'est lui qui dit, qu'*il n'allait*

pas au ſermon, parce qu'il n'aimait pas le brailler, *& qu'il n'entendait pas le* raiſonner.

La farce du *mariage forcé* fut auſſi jouée à cette fête. Mais ce qu'il y eut de véritablement admirable, ce fut la première repréſentation des trois premiers actes du *tartuffe*. Le roi voulut voir ce chef-d'œuvre, avant même qu'il fût achevé. Il le protégea depuis contre les faux dévots, qui voulurent intéreſſer la terre & le ciel pour le ſupprimer; & il ſubſiſtera, comme on l'a déjà dit ailleurs, tant qu'il y aura en France du goût & des hypocrites.

La plupart de ces ſolemnités brillantes ne ſont ſouvent que pour les yeux & les oreilles. Ce qui n'eſt que pompe & magnificence paſſe en un jour; mais quand des chefs-d'œuvre, de l'art, comme le *tartuffe*, font l'ornement de ces fêtes, elles laiſſent après elles une éternelle mémoire.

On ſe ſouvient encor de pluſieurs traits de ces allégories de *Benſerade*, qui ornaient les ballets de ce tems-là. Je ne citerai que ces vers pour le roi repréſentant le ſoleil.

> Je doute qu'on le prenne avec vous ſur le ton
> De *Daphné* ni de *Phaëton*.
> Lui trop ambitieux, elle trop inhumaine;
> Il n'eſt point là de piége, où vous puiſſiez donner;
> Le moyen de s'imaginer,
> Qu'une femme vous fuie, & qu'un homme vous mène?

La principale gloire de ces amuſemens, qui perfectionnaient en France le goût, la politeſſe & les talens, venait de ce qu'ils ne dérobaient rien aux travaux aſſidus du monarque. Sans ſes travaux, il n'aurait ſu que tenir une cour, il n'auroit pas ſu régner; & ſi les plaiſirs magnifiques de cette cour avaient inſulté à la misère du peuple, ils n'euſſent été qu'odieux. Mais le même homme qui avait donné ces fêtes, avait donné du pain

au peuple dans la disette de 1662. Il avait fait venir des grains, que les riches achetèrent à vil prix, & dont il fit des dons aux pauvres familles à la porte du louvre: il avait remis au peuple trois millions de tailles: nulle partie de l'administration intérieure n'était négligée, son gouvernement était respecté au-dehors. Le roi d'Espagne obligé de lui céder la préséance, le pape forcé de lui faire satisfaction, Dunkerque ajouté à la France par un marché glorieux à l'acquéreur & honteux pour le vendeur; enfin toutes ses démarches depuis qu'il tenait les rênes, avaient été ou nobles ou utiles: il était beau après cela de donner des fêtes.

Les légat *à latere*, *Chigi*, neveu du pape *Alexandre VII.* venant au milieu de toutes les réjouissances de Versailles faire satisfaction au roi de l'attentat des gardes du pape, étala à la cour un spectacle nouveau. Ces grandes cérémonies sont des fêtes pour le public. Les honneurs qu'on lui fit, rendaient la satisfaction plus éclatante. Il reçut sous un dais les respects des cours supérieures, du corps-de-ville, du clergé. Il entra dans Paris au bruit du canon, ayant le grand *Condé* à sa droite & le fils de ce prince à sa gauche, & vint dans cet appareil s'humilier, lui, Rome, & le pape, devant un roi qui n'avait pas encor tiré l'épée. Il dîna avec le roi après l'audience; & on ne fut occupé que de le traiter avec magnificence, & de lui procurer des plaisirs. On traita depuis le doge de Gênes avec moins d'honneurs, mais avec ce même empressement de plaire, que le roi concilia toujours avec ses démarches altières.

Tout cela donnait à la cour de *Louis XIV.* un air de grandeur qui effaçait toutes les autres cours de l'Europe. Il voulait que cet éclat attaché à sa personne, réjaillît sur tout ce qui l'environnait; que tous les grands fussent honorés, & qu'aucun ne fût puissant, à commencer par son frère & par monsieur le prince. C'est dans cette vue, qu'il jugea en faveur des pairs leur ancienne que-

relle avec les préſidens du parlement. Ceux-ci prétendaient devoir opiner avant les pairs, & s'étaient mis en poſſeſſion de ce droit. Il régla dans un conſeil extraordinaire, que les pairs opineraient aux lits de juſtice, en préſence du roi, avant les préſidens, comme s'ils ne devaient cette prérogative qu'à ſa préſence ; & il laiſſa ſubſiſter l'ancien uſage dans les aſſemblées qui ne ſont pas des lits de juſtice.

Pour diſtinguer ſes principaux courtiſans, il avait inventé des caſaques bleues, brodées d'or & d'argent. La permiſſion de les porter était une grande grace pour des hommes que la vanité mène. On les demandait preſque comme le collier de l'ordre. On peut remarquer, puiſqu'il eſt ici queſtion de petits détails, qu'on portait alors des caſaques par-deſſus un pourpoint orné de rubans, & ſur cette caſaque paſſait un baudrier, auquel pendait l'épée. On avait une eſpèce de rabat à dentelles, & un chapeau orné de deux rangs de plumes. Cette mode, qui dura juſqu'à l'année 1684, devint celle de toute l'Europe, excepté de l'Eſpagne & de la Pologne. On ſe piquait déjà d'imiter preſque par-tout la cour de *Louis XIV*.

Il établit dans ſa maiſon un ordre qui dure encor ; régla les rangs & les fonctions : créa des charges nouvelles auprès de ſa perſonne, comme celle de grand-maître de ſa garde-robe. Il rétablit les tables inſtituées par *François I.* & les augmenta. Il y en eut douze pour les officiers commenſaux, ſervies avec autant de propreté & de profuſion que celles de beaucoup de ſouverains : il voulait que les étrangers y fuſſent tous invités : cette attention dura pendant tout ſon règne. Il en eut une autre plus recherchée & plus polie encor. Lorſqu'il eut fait bâtir les pavillons de Marli en 1679, toutes les dames trouvaient dans leur appartement une toilette complette ; rien de ce qui appartient à un luxe commode n'était oublié : quiconque était du voyage,

pouvait donner des repas dans ſon appartement ; on y était ſervi avec la même délicateſſe que le maître. Ces petites choſes n'acquièrent du prix, que quand elles ſont ſoutenues par les grandes. Dans tout ce qu'il faiſait, on voyait de la ſplendeur & de la généroſité. Il faiſait préſent de deux cent mille francs aux filles de ſes miniſtres à leur mariage.

Ce qui lui donna dans l'Europe le plus d'éclat, ce fut une libéralité qui n'avait point d'exemple. L'idée lui en vint d'un diſcours du duc de *Saint-Aignan*, qui lui conta que le cardinal de *Richelieu* avait envoyé des préſens à quelques ſavans étrangers, qui avaient fait ſon éloge. Le roi n'attendit pas qu'il fût loué ; mais sûr de mériter de l'être, il recommanda à ſes miniſtres, *Lionne* & *Colbert*, de choiſir un nombre de Français & d'étrangers diſtingués dans la littérature, auxquels il donnerait des marques de ſa généroſité. *Lionne* ayant écrit dans les pays étrangers, & s'étant fait inſtruire autant qu'on le peut dans cette matière ſi délicate, où il s'agit de donner des préférences aux contemporains, on fit d'abord une liſte de ſoixante perſonnes : les uns eurent des préſens, les autres des penſions, ſelon leur rang, leurs beſoins, & leur mérite. Le bibliothécaire du vatican, *Allati*, le comte *Graziani* ſecretaire d'état du duc de Modène, le célèbre *Viviani* mathématicien du grand-duc de Florence, *Voſſius* l'hiſtoriographe des Provinces-Unies, l'illuſtre mathématicien *Huyghens*, un réſident Hollandais en Suède, enfin juſqu'à des profeſſeurs d'Altorf & de Helmſtadt, villes preſque inconnues des Français, furent étonnés de recevoir des lettres de monſieur *Colbert*, par leſquelles il leur mandait, que ſi le roi n'était pas leur ſouverain, il les priait d'agréer qu'il fut leur bienfaiteur. Les expreſſions de ces lettres étaient meſurées ſur la dignité des perſonnes ; & toutes étaient accompagnées, ou de gratifications conſidérables, ou de penſions;

Parmi les Français on sut distinguer *Racine*, *Quinault*, *Fléchier* depuis évêque de Nîmes, encor fort jeunes; ils eurent des présens. Il est vrai qne *Chapelain* & *Cotin* eurent des pensions; mais c'était principalement *Chapelain* que le ministre *Colbert* avait consulté. Ces deux hommes, d'ailleurs si décriés pour la poésie, n'étaient pas sans mérite. *Chapelain* avait une littérature immense; & ce qui peut surprendre, c'est qu'il avait du goût, & qu'il était un des critiques les plus éclairés. Il y a une grande distance de tout cela au génie. La science & l'esprit conduisent un artiste, mais ne le forment en aucun genre. Personne en France n'eut plus de réputation de son tems, que *Ronsard* & *Chapelain*. C'est qu'on était barbare dans le tems de *Ronsard*, & qu'à peine on sortait de la barbarie dans celui de *Chapelain*. *Costar*, le compagnon d'étude de *Balzac* & de *Voiture*, appelle *Chapelain* le premier des poëtes héroïques.

Boileau n'eut point de part à ces libéralités; il n'avait encor fait que des satires; & l'on sait que ses satires attaquaient les mêmes savans que le ministre avait consultés. Le roi le distingua quelques années après, sans consulter personne.

Les présens, faits dans les pays étrangers, furent si considérables, que *Viviani* fit bâtir à Florence une maison, des libéralités de *Louis XIV*. Il mit en lettres d'or sur le frontispice, *Ædes à Deo datæ* : allusion au surnom de *Dieu-donné*, dont la voix publique avait nommé ce prince à sa naissance.

On se figure aisément l'effet qu'eut dans l'Europe cette magnificence extraordinaire, & si l'on considère tout ce que le roi fit bientôt après de mémorable, les esprits les plus sévères & les plus difficiles doivent souffrir les éloges immodérés qu'on lui prodigua. Les Français ne furent pas les seuls qui le louèrent. On prononça douze panégyriques de *Louis XIV*. en di-

verſes villes d'Italie, hommage qui n'était rendu ni par la crainte ni par l'eſpérance, & que le marquis *Zampieri* envoya au roi.

Il continua toujours à répandre ſes bienfaits ſur les lettres & ſur les arts. Des gratifications particulières d'environ quatre mille louis d'or à *Racine*, la fortune de *Deſpréaux*, celle de *Quinault*, ſur-tout celle de *Lulli*, & de tous les artiſtes qui lui conſacrèrent leurs travaux, en ſont des preuves. Il donna même mille louis à *Benſerade*, pour faire graver les tailles douces de ſes métamorphoſes d'*Ovide* en rondeau : libéralité mal appliquée, qui prouve ſeulement la généroſité du ſouverain. Il récompenſait, dans *Benſerade*, le petit mérite qu'il avait eu dans ſes ballets.

Pluſieurs écrivains ont attribué uniquement à *Colbert* cette protection donnée aux arts, & cette magnificence de *Louis XIV*. Mais il n'eut d'autre mérite en cela que de ſeconder la magnanimité & le goût de ſon maître. Ce miniſtre qui avait un très-grand génie pour les finances, le commerce, la navigation, la police générale, n'avait pas dans l'eſprit ce goût & cette élévation du roi ; il s'y prêtait avec zèle, & était loin de lui inſpirer ce que la nature donne.

On ne voit pas après cela, ſur quel fondement quelques écrivains ont reproché l'avarice à ce monarque. Un prince, qui a des domaines abſolument ſéparés des revenus de l'état, peut être avare comme un particulier ; mais un roi de France, qui n'eſt réellement que le diſpenſateur de l'argent de ſes ſujets, ne peut guère être atteint de ce vice. L'attention & la volonté de récompenſer peuvent lui manquer ; mais c'eſt ce qu'on ne peut reprocher à *Louis XIV*.

Dans le tems même qu'il commençait à encourager les talens par tant de bienfaits, l'uſage que le comte de *Buſſi* fit des ſiens, fut rigoureuſement puni. On le mit à la Baſtille en 1665. Les *amours des Gaules*

furent le prétexte de sa prison. La véritable cause était cette chanson, où le roi était trop compromis, & dont on renouvella alors le souvenir pour perdre *Bussi* à qui on l'imputait :

Que Déodatus est heureux,
De baiser ce bec amoureux,
Qui d'une oreille à l'autre va ! &c.

Ses ouvrages n'étaient pas assez bons, pour compenser le mal qu'ils lui firent. Il parlait purement sa langue : il avait du mérite, mais plus d'amour-propre encor ; & il ne se servit guère de ce mérite, que pour se faire des ennemis. *Louis XIV.* aurait agi généreusement, s'il lui avait pardonné : il vengea son injure personnelle, en paraissant céder au cri public. Cependant le comte de *Bussi* fut relâché au bout de dix-huit mois ; mais il fut dans la disgrace tout le reste de sa vie, protestant en vain à *Louis XIV.* une tendresse, que ni le roi ni personne ne croyait sincère.



CHAPITRE VINGT-SIXIEME.

Suite des particularités & anecdotes.

A La gloire, aux plaisirs, à la grandeur, à la galanterie, qui occupaient les premières années de ce gouvernement, *Louis XIV.* voulut joindre les douceurs de l'amitié ; mais il est difficile à un roi de faire des choix heureux. De deux hommes auxquels il marqua le plus de confiance, l'un le trahit indignement, l'autre abusa de sa faveur. Le premier était le marquis de *Vardes*, confident du goût du roi pour madame de *la Valière.* On sait que des intrigues de cour le firent chercher à perdre madame de *la Valière*, qui par sa

place devait avoir des jaloufes, & qui par fon caractère ne devait point avoir d'ennemis. On fait qu'il ofa, de concert avec le comte de *Guiche* & la comteffe de *Soiffons*, écrire à la reine régnante une lettre contrefaite, au nom du roi d'Efpagne fon père. Cette lettre apprenait à la reine ce qu'elle devait ignorer, & ce qui ne pouvait que troubler la paix de la maifon royale. Il ajouta à cette perfidie la méchanceté de faire tomber les foupçons fur les plus honnêtes gens de la cour, le duc & la ducheffe de *Navailles*. Ces deux perfonnes innocentes furent facrifiées au reffentiment du monarque trompé. L'atrocité de la conduite de *Vardes* fut trop tard connue, & *Vardes*, tout criminel qu'il était, ne fut guère plus puni que les innocens qu'il avait accufés, & qui furent obligés de fe défaire de leurs charges, & de quitter la cour.

L'autre favori était le comte depuis duc de *Laufun*, tantôt rival du roi dans fes amours paffagers, tantôt fon confident, & fi connu depuis par ce mariage qu'il voulut contracter trop publiquement avec Mademoifelle, & qu'il fit enfuite fecrétement malgré fa parole donnée à fon maître.

Le roi, trompé dans fes choix, dit qu'il avait cherché des amis, & qu'il n'avait trouvé que des intriguans. Cette connaiffance malheureufe des hommes, qu'on acquiert trop tard, lui faifait dire auffi : *Toutes les fois que je donne une place vacante; je fais cent mécontens & un ingrat.*

Ni les plaifirs, ni les embelliffemens des maifons royales & de Paris, ni les foins de la police du royaume, ne difcontinuèrent pendant la guerre de 1666.

Le roi danfa dans les ballets jufqu'en 1670. Il avait alors trente-deux ans. On joua devant lui à St. Germain, la tragédie de *Britannicus*; il fut frappé de ces vers.

Pour mérite premier, pour vertu finguliere,
Il excelle à traîner un char dans la carrière,

A diſputer des prix indignes de ſes mains,
A ſe donner lui-même en ſpectacle aux Romains.

Dès-lors il ne danſa plus en public : & le poëte réforma le monarque. Son union avec madame la ducheſſe de *la Valière* ſubſiſtait toujours, malgré les infidélités fréquentes qu'il lui faiſait. Ces infidélités lui coûtaient peu de ſoins. Il ne trouvait guère de femmes qui lui réſiſtaſſent, & revenait toujours à celle qui par la douceur & par la bonté de ſon caractère, par un amour vrai, & même par les chaînes de l'habitude, l'avait ſubjugué ſans art. Mais dès l'an 1669 elle s'apperçut que madame de *Monteſpan* prenait de l'aſcendant ; elle combattit avec ſa douceur ordinaire ; elle ſupporta le chagrin d'être long-tems témoin du triomphe de ſa rivale : & ſans preſque ſe plaindre, elle ſe crut encor heureuſe dans ſa douleur, d'être conſidérée du roi qu'elle aimait toujours, & de le voir ſans en être aimée.

Enfin, en 1675, elle embraſſa la reſſource des ames tendres, auxquelles il faut des ſentimens profonds qui les ſubjuguent. Elle crut que DIEU ſeul pouvait ſuccéder dans ſon cœur à ſon amant. Sa converſion fut auſſi célèbre que ſa tendreſſe. Elle ſe fit carmélite à Paris, & perſévéra. Se couvrir d'un cilice, marcher pieds nuds, jeûner rigoureuſement, chanter la nuit au chœur dans une langue inconnue ; tout cela ne rebuta point la délicateſſe d'une femme accoutumée à tant de gloire, de molleſſe & de plaiſirs. Elle vécut dans ces auſtérités depuis 1675 juſqu'en 1710, ſous le nom ſeul de *ſœur Louiſe de la Miſéricorde.* Un roi, qui punirait ainſi une femme coupable, ſerait un tyran ; & c'eſt ainſi que tant de femmes ſe ſont punies d'avoir aimé. Il n'y a preſque point d'exemples de politiques qui aient pris ce parti rigoureux. Les crimes de la politique ſembleraient cependant exiger plus d'expiations que les faibleſſes de l'amour ; mais ceux qui gouvernent

les ames, n'ont guère d'empire que ſur les faibles.

On ſait que quand on annonça à *ſœur Louiſe de la Miſéricorde* la mort du duc de *Vermandois* qu'elle avait eu du roi, elle dit : *Je dois pleurer ſa naiſſance encor plus que ſa mort.* Il lui reſta une fille, qui fut de tous les enfans du roi la plus reſſemblante à ſon père, & qui épouſa le prince *Armand de Conti* couſin du grand *Condé.*

Cependant la marquiſe de *Monteſpan* jouiſſait de ſa faveur, avec autant d'éclat & d'empire que madame de *la Valière* avait eu de modeſtie.

Tandis que madame de *la Valière* & madame de *Monteſpan* ſe diſputaient encor la première place dans le cœur du roi, toute la cour était occupée d'intrigues d'amour. *Louvois* même était ſenſible. Parmi pluſieurs maîtreſſes qu'eut ce miniſtre, dont le caractère dur ſemblait ſi peu fait pour l'amour, il y eut une madame du *Frénoi*, femme d'un de ſes commis, pour laquelle il eut depuis le crédit de faire ériger une charge chez la reine ; on la fit dame du lit : elle eut les grandes entrées. Le roi, en favoriſant ainſi juſqu'aux goûts de ſes miniſtres, voulait juſtifier les ſiens.

C'eſt un grand exemple du pouvoir des préjugés & de la coutume, qu'il fut permis à toutes les femmes mariées d'avoir des amans, & qu'il ne le fut pas à la petite-fille de *Henri IV.* d'avoir un mari. Mademoiſelle après avoir refuſé tant de ſouverains, après avoir eu l'eſpérance d'épouſer *Louis XIV.* voulut faire à quarante-trois ans la fortune d'un gentilhomme. Elle obtint la permiſſion d'épouſer *Péguilin*, du nom de *Caumont*, comte de *Lauſun*, le dernier qui fut capitaine d'une compagnie des cent gentilshommes au bec-de-corbin qui ne ſubſiſte plus, & le premier pour qui le roi avait créé la charge de colonel-général des dragons. Il y avait cent exemples de princeſſes, qui avaient épouſé des gentilshommes : les empereurs Romains donnaient

leurs

leurs filles à des ſénateurs : les filles des ſouverains de l'Aſie, plus puiſſans & plus deſpotiques qu'un roi de France, n'épouſent jamais que des eſclaves de leurs pères.

Mademoiſelle donnait tous ſes biens, eſtimés vingt millions, au comte de *Lauſun*; quatre duchés, la ſouveraineté de Dombes, le comté d'Eu, le palais d'Orléans qu'on nomme le luxembourg. Elle ne ſe réſervait rien, abandonnée toute entière à l'idée flatteuſe de faire à ce qu'elle aimait une plus grande fortune qu'aucun roi n'en a fait à aucun ſujet. Le contrat était dreſſé. *Lauſun* fut un jour duc de *Montpenſier*. Il ne manquait plus que la ſignature. Tout était prêt, lorſque le roi aſſailli par les repréſentations des princes, des miniſtres, des ennemis d'un homme trop heureux, retira ſa parole, & défendit cette alliance. Il avait écrit aux cours étrangères pour annoncer le mariage; il écrivit la rupture. On le blâma de l'avoir permis; on le blâma de l'avoir défendu. Il pleura de rendre Mademoiſelle malheureuſe. Mais ce même prince qui s'était attendri en lui manquant de parole, fit enfermer *Lauſun*, en Novembre 1670, au château de Pignerol, pour avoir épouſé en ſecret la princeſſe, qu'il lui avait permis quelques mois auparavant d'épouſer en public. Il fut enfermé dix années entières. Il y a plus d'un royaume, où un monarque n'a pas cette puiſſance : ceux qui l'ont ſont plus chéris quand ils n'en font pas d'uſage. Le citoyen, qui n'offenſe point les loix de l'équité, doit-il être puni ſi ſévérement par celui qui repréſente l'état ? N'y a-t-il pas une très-grande différence entre déplaire à ſon ſouverain, & trahir ſon ſouverain ? Un roi doit-il traiter un homme plus durement que la loi ne le traiterait ?

Ceux qui ont écrit (1) que madame de *Monteſpan*,

(1) L'origine de cette imputation, qu'on trouve dans tant d'hiſtoriens, vient du *Segreſiana*. C'eſt un recueil poſthume de quelques converſations de *Ségrais*, preſque toutes falſifiées. Il eſt plein de contradictions; & l'on ſait qu'aucun de ces *ana* ne mérite de croyance.

après avoir empêché le mariage, irritée contre le comte de *Lausun*, qui éclatait en reproches violens, exigea de *Louis XIV.* cette vengeance, ont fait bien plus de tort à ce monarque. Il y aurait eu à la fois de la tyrannie & de la pusillanimité, à sacrifier à la colère d'une femme, un brave homme, un favori qui privé par lui de la plus grande fortune, n'aurait fait d'autre faute que de s'être trop plaint de madame de *Montespan*. Qu'on pardonne ces réflexions; les droits de l'humanité les arrachent. Mais en même tems l'équité veut que *Louis XIV.* n'ayant fait dans tout son règne aucune action de cette nature, on ne l'accuse pas d'une injustice si cruelle. C'est bien assez qu'il ait puni avec tant de sévérité un mariage clandestin, une liaison innocente, qu'il eût mieux fait d'ignorer. Retirer sa faveur était très-juste; la prison était trop dure.

Ceux qui ont douté de ce mariage secret, n'ont qu'à lire attentivement les mémoires de Mademoiselle. Ces mémoires apprennent ce qu'elle ne dit pas. On voit que cette même princesse, qui s'était plainte si amèrement au roi de la rupture de son mariage, n'osa se plaindre de la prison de son mari. Elle avoue qu'on la croyait mariée; elle ne dit point qu'elle ne l'était pas: & quand il n'y aurait que ces paroles: *Je ne peux ni ne dois changer pour lui*: elles seraient décisives.

Lausun & *Fouquet* furent étonnés de se rencontrer dans la même prison; mais *Fouquet* sur-tout, qui dans sa gloire & dans sa puissance avait vu de loin *Péguilin* dans la foule comme un gentilhomme de province sans fortune, le crut fou, quand celui-ci lui conta qu'il avait été le favori du roi, & qu'il avait eu la permission d'épouser la petite-fille de *Henri IV.* avec tous les biens & les titres de la maison de *Montpensier*.

Après avoir langui dix ans en prison, il en sortit enfin: mais ce ne fut qu'après que madame de *Montespan* eut engagé Mademoiselle à donner la souveraineté

de Dombes & le comté d'Eu, au duc du Maine encor enfant, qui le posséda après la mort de cette princesse. Elle ne fit cette donnation, que dans l'espérance que monsieur de *Lausun* serait reconnu pour son époux; elle se trompa : le roi lui permit seulement de donner à ce mari secret & infortuné les terres de St. Fargeau & de Thiers, avec d'autres revenus considérables que *Lausun* ne trouva pas suffisans. Elle fut réduite à être secrétement sa femme, & à n'en être pas bien traitée en public. Malheureuse à la cour, malheureuse chez elle, ordinaire effet des passions, elle mourut en 1693. (1)

Pour le comte de *Lausun*, il passa ensuite en Angleterre en 1988. Toujours destiné aux aventures extraordinaires, il conduisit en France la reine épouse de *Jacques II.* & son fils au berceau. Il fut fait duc. Il commanda en Irlande avec peu de succès, & revint avec plus de réputation attachée à ses aventures, que de considération personnelle. Nous l'avons vu mourir fort

(1) On a imprimé à la fin de ses mémoires une histoire des amours de Mademoiselle & de monsieur de *Lausun.* C'est l'ouvrage de quelque valet de chambre. On y a joint des vers dignes de l'histoire & de toutes les inepties qu'on était en possession d'imprimer en Hollande.

On doit mettre au même rang la plupart des contes qui se trouvent dans les mémoires de madame de *Maintenon*, faits par le nommé *La Beaumelle* : il y est dit qu'en 1681 un des ministres du duc de Lorraine vint déguisé en mendiant se présenter dans une église à Mademoiselle, lui montra une paire d'heures, sur lesquelles il était écrit : *De la part du duc de Lorraine :* & qu'ensuite il négocia avec elle pour l'engager à déclarer le duc son héritier. Tome II. page 204. Cette fable est prise de l'aventure vraie ou fausse de la reine *Clotilde.* Mademoiselle n'en parle point dans ses mémoires, où elle n'omet pas les petits faits. Le duc de Lorraine n'avait aucun droit à la succession de Mademoiselle : de plus elle avait fait en 1679 le duc du Maine & le comte de Toulouse ses héritiers.

L'auteur de ces misérables mémoires dit pag. 207, que le duc de *Lausun* à son retour ne vit dans mademoiselle qu'*une fille brûlante d'un amour impur* : elle était sa femme, & il l'avoue. Il est difficile d'écrire plus d'impostures dans un style plus indécent.

âgé & oublié, comme il arrive à tous ceux qui n'ont eu que de grands événemens, ſans avoir fait de grandes choſes.

Cependant madame de *Monteſpan*, était toute-puiſſante dès le commencement des intrigues dont on vient de parler.

Athenaïs de Mortemar, femme du marquis de *Monteſpan*, ſa ſœur ainée la marquiſe de *Thiange*, & ſa cadette pour qui elle obtint l'abbaye de Fontevrault, étaient les plus belles femmes de leur tems; & toutes trois joignaient à cet avantage des agrémens ſinguliers dans l'eſprit. Le duc de *Vivonne* leur frère, maréchal de France, était auſſi un des hommes de la cour, qui avait le plus de goût & de lecture. C'était lui à qui le roi diſait un jour: *Mais à quoi ſert de lire*, Le duc de *Vivonne*, qui avait de l'embonpoint & de belles couleurs, répondit: « La lecture fait à l'eſprit, ce que vos perdrix » font à mes joues. »

Ces quatre perſonnes plaiſaient univerſellement, par un tour ſingulier de converſation mêlé de plaiſanterie, de naïveté & de fineſſe, qu'on appellait l'eſprit des *Mortemar*. Elles écrivaient toutes avec une légéreté & une grace particulière. On voit par-là combien eſt ridicule ce conte que j'ai entendu encor renouveller, que madame de *Monteſpan* était obligée de faire écrire ſes lettres au roi par madame *Scarron*; & que c'eſt-là ce qui en fit ſa rivale, & ſa rivale heureuſe.

Madame *Scarron*, depuis madame de *Maintenon*, avait à la vérité plus de lumières acquiſes par la lecture; ſa converſation était plus douce, plus inſinuante. Il y a des lettres d'elles, où l'art embellit le naturel, & dont le ſtyle eſt très-élégant. Mais madame de *Monteſpan* n'avait beſoin d'emprunter l'eſprit de perſonne; & elle fut long-tems favorite, avant que madame de *Maintenon* lui fût préſentée.

Le triomphe de madame de *Monteſpan* éclata au

voyage que le roi fit en Flandre en 1670. La ruine des Hollandais fut préparée dans ce voyage, au milieu des plaisirs. Ce fut une fête continuelle, dans l'appareil le plus pompeux.

Le roi qui fit tous ses voyages de guerre à cheval, fit celui-ci pour la première fois dans un carrosse à glaces. Les chaises de poste n'étaient point encor inventées. La reine, *Madame* sa belle-sœur, la marquise de *Montespan*, étaient dans cet équipage superbe, suivi de beaucoup d'autres ; & quand madame de *Montespan* allait seule, elle avait quatre gardes-du-corps aux portières de son carrosse. Le dauphin arriva ensuite avec sa cour, Mademoiselle avec la sienne; c'était avant la fatale aventure de son mariage : elle partageait en paix tous ses triomphes, & voyait avec complaisance son amant favori du roi, à la tête de sa compagnie des gardes. On faisait porter dans les villes où l'on couchait, les plus beaux meubles de la couronne. On trouvait dans chaque ville un bal masqué ou paré, ou des feux d'artifice. Toute la maison de guerre accompagnait le roi, & toute la maison de service précédait ou suivait. Les tables étaient tenues comme à St. Germain. La cour visita dans cette pompe, toutes les villes conquises. Les principales dames de Bruxelles, de Gand, venaient voir cette magnificence. Le roi les invitait à sa table; il leur faisait des présens pleins de galanterie. Tous les officiers des troupes en garnison recevaient des gratifications. Il en coûta plusieurs fois quinze cents louis d'or par jour en libéralités.

Tous les honneurs, tous les hommages, étaient pour madame de *Montespan*, excepté ce que le devoir donnait à la reine. Cependant cette dame n'était pas du secret. Le roi savait distinguer les affaires d'état des plaisirs.

Madame chargée seule de l'union des deux rois & de la destruction de la Hollande, s'embarqua à Dunkerque

ſur la flotte du roi d'Angleterre *Charles II.* ſon frère, avec une partie de la cour de France. Elle menait avec elle mademoiſelle de *Keroual*, depuis ducheſſe de Portſmouth, dont la beauté égalait celle de madame de *Monteſpan*. Elle fut depuis en Angleterre, ce que madame de *Monteſpan* était en France, mais avec plus de crédit. Le roi *Charles* fut gouverné par elle, juſqu'au dernier moment de ſa vie ; & quoique ſouvent infidelle, il fut toujours maîtriſé. Jamais femme n'a conſervé plus long-tems ſa beauté ; nous lui avons vu à l'âge de près de ſoixante-dix ans, une figure encor noble & agréable, que les années n'avaient point flétrie.

Madame alla voir ſon frère à Cantorberi, & revint avec la gloire du ſuccès. Elle en jouiſſait, lorſqu'une mort ſubite & douloureuſe l'enleva à l'âge de vingt-ſix ans, le 30 Juin 1670. La cour fut dans une douleur & dans une conſternation que le genre de mort augmentait. Cette princeſſe s'était crue empoiſonnée. L'ambaſſadeur d'Angleterre, *Montaigu*, en était perſuadé ; la cour n'en doutait pas ; & toute l'Europe le diſait. Un des anciens domeſtiques de la maiſon de ſon mari, m'a nommé celui qui (ſelon lui) donna le poiſon. « Cet homme, me diſait-il, qui n'était pas riche, ſe » retira immédiatement après en Normandie, où il » acheta une terre, dans laquelle il vécut long-tems » avec opulence. Ce poiſon (ajoutait-il) » était de la » poudre de diamant miſe au lieu de ſucre dans des » fraiſes. » La cour & la ville penſèrent que madame avait été empoiſonnée dans un verre d'eau de chicorée,(1) après lequel elle éprouva d'horribles douleurs, & bientôt les convulſions de la mort. Mais la malignité humaine & l'amour de l'extraordinaire furent les ſeules raiſons de cette perſuaſion générale. Le verre d'eau ne pouvait être empoiſonné, puiſque madame de *la Fayette*

(1) Voyez l'hiſtoire de madame *Henriette d'Angleterre* par madame la comteſſe de *la Fayette*, page 171, édition de 1742.

& une autre perſonne burent le reſte ſans reſſentir la plus légère incommodité. La poudre de diamant n'eſt pas plus un venin (1) que la poudre de corail. Il y avait long-tems que Madame était malade d'un abcès qui ſe formait dans le foie. Elle était très-mal-ſaine, & même avait accouché d'un enfant abſolument pourri. Son mari, trop ſoupçonné dans l'Europe, ne fut ni avant ni après cet événement accuſé d'aucune action qui eût de la noirceur; & on trouve rarement des criminels qui n'aient fait qu'un grand crime. Le genre humain ſerait trop malheureux, s'il était auſſi commun de commettre des choſes atroces, que de les croire.

On prétendit, que le chevalier de *Lorraine* favori de Monſieur, pour ſe venger d'un exil & d'une priſon que ſa conduite coupable auprès de Madame lui avait attiré, s'était porté à cette horrible vengeance. On ne fait pas attention, que le chevalier de *Lorraine* était alors à Rome, & qu'il eſt bien difficile à un chevalier de Malthe de vingt ans, qui eſt à Rome, d'acheter à Paris la mort d'une grande princeſſe.

Il n'eſt que trop vrai, qu'une faibleſſe & une indiſcrétion du vicomte de *Turenne* avaient été la première cauſe de toutes ces rumeurs odieuſes, qu'on ſe plaît encor à réveiller. Il était à ſoixante ans l'amant de madame de *Coatquen* & ſa dupe, comme il avait été de madame de *Longueville.* Il révéla à cette dame le ſecret de l'état qu'on cachait au frère du roi. Madame de *Coatquen*, qui aimait le chevalier de *Lorraine*, le dit à ſon amant : celui-ci en avertit Monſieur. L'intérieur

(1) Des fragmens de diamant & de verre pourraient par leurs pointes percer une tunique des entrailles & la déchirer : mais auſſi on ne pourrait les avaler, & on ſerait averti tout d'un coup du danger par l'excoriation du palais & du goſier. La poudre impalpable ne peut nuire, & ſerait bien plutôt un remède, comme la limaille de fer. Les médecins qui ont rangé le diamant au nombre des poiſons, auraient dû diſtinguer le diamant réduit en poudre impalpable, du diamant groſſiérement pilé.

de la maiſon de ce prince fut en proie à tout ce qu'ont de plus amer les reproches & les jalouſies. Ces troubles éclatèrent avant le voyage de Madame. L'amertume redoubla à ſon retour. Les emportemens de Monſieur, les querelles de ſes favoris avec les amis de Madame, remplirent la maiſon de confuſion & de douleur. Madame, quelque tems avant ſa mort, reprochait avec des plaintes douces & attendriſſantes, à la marquiſe de *Coatquen*, les malheurs dont elle était cauſe. Cette dame, à genoux auprès de ſon lit, & arroſant ſes mains de larmes, ne lui répondit que par ces vers de *Venceſlas* :

J'allais... j'étais... l'amour a ſur moi tant d'empire.
Je m'égare, madame, & ne puis vous dire...

Le chevalier de *Lorraine*, auteur de ces diſſentions, fut d'abord envoyé par le roi à Pierre-en-Ciſe ; le comte de *Marſan* de la maiſon de *Lorraine*, & le marquis depuis maréchal de *Villeroi*, furent exilés. Enfin on regarda comme la ſuite coupable de ces démêlés, la mort naturelle de cette malheureuſe princeſſe.

Ce qui confirma le public dans le ſoupçon de poiſon, c'eſt que vers ce tems on commença à connaître ce crime en France. On n'avait point employé cette vengeance des lâches dans les horreurs de la guerre civile. Ce crime, par une fatalité ſingulière, infecta la France dans le tems de la gloire & des plaiſirs qui adouciſſaient les mœurs, ainſi qu'il ſe gliſſa dans l'ancienne Rome aux plus beaux jours de la république.

Deux Italiens, dont l'un s'appellait *Exili*, travaillèrent long-tems, avec un apothicaire Allemand nommé *Glaſer*, à chercher ce qu'on appelle *la pierre philoſophale*. Les deux Italiens y perdirent le peu qu'ils avaient, & voulurent par le crime réparer le tort de leur folie. Ils vendirent ſecrétement des poiſons. La confeſſion, le plus grand frein de la méchanceté humaine, mais dont on abuſe en croyant pouvoir faire des crimes qu'on croit

expier ; la confeſſion, dis-je, fit connaître au grand-pénitencier de Paris, que quelques perſonnes étaient mortes empoiſonnées. Il en donna avis au gouvernement. Les deux Italiens ſoupçonnés furent mis à la baſtille ; l'un des deux y mourut. *Exili* y reſta ſans être convaincu ; & du fond de ſa priſon, il répandit dans Paris ces funeſtes ſecrets, qui coûtèrent la vie au lieutenant-civil *d'Aubrai* & à ſa famille, & qui firent enfin ériger la chambre des poiſons, qu'on nomme *la chambre ardente.*

L'amour fut la première ſource de ces horribles aventures. Le marquis de *Brinvilliers*, gendre du lieutenant-civil *d'Aubrai*, logea chez lui *Sainte-Croix* (1), capitaine de ſon régiment, d'une trop belle figure. Sa femme lui en fit craindre les conſéquences. Le mari s'obſtina à faire demeurer ce jeune homme avec ſa femme, jeune, belle & ſenſible. Ce qui devait arriver, arriva : ils s'aimèrent. Le lieutenant-civil, père de la marquiſe, fut aſſez ſévère & aſſez imprudent pour ſolliciter une lettre de cachet, & pour faire envoyer à la baſtille le capitaine, qu'il ne fallait envoyer qu'à ſon régiment. *Sainte-Croix* fut mis malheureuſement dans la chambre où était *Exili*. Cet Italien lui apprit à ſe venger : on en ſait les ſuites qui font frémir. La marquiſe n'attenta point à la vie de ſon mari, qui avait eu de l'indulgence pour un amour dont lui-même était la cauſe ; mais la fureur de la vengeance la porta à empoiſonner ſon père, ſes deux frères, & ſa ſœur. Au milieu de tant de crimes, elle avait de la religion : elle allait ſouvent à confeſſe ; & même, lorſqu'on l'arrêta dans Liége, on trouva une confeſſion générale écrite de ſa main, qui ſervit non pas de preuve contre elle, mais de préſomption. Il eſt faux, qu'elle eût eſſayé

(1) L'hiſtoire de *Louis XIV*. ſous le nom de *la Martinière*, le nomme l'*abbé de la Croix*. Cette hiſtoire, fautive en tout, confond les noms, les dates & les événemens.

ſes poiſons dans les hôpitaux, comme le diſait le peuple, & comme il eſt écrit dans les *Cauſes célèbres*, ouvrage d'un avocat ſans cauſe, & fait pour le peuple. Mais il eſt vrai qu'elle eut, ainſi que *Sainte-Croix*, des liaiſons ſecretes avec des perſonnes accuſées depuis des mêmes crimes. Elle fut brûlée en 1679 après avoir eu la tête tranchée. Mais depuis 1670 qu'*Exili* avait commencé à faire des poiſons, juſqu'en 1680, ce crime infecta Paris. On ne peut diſſimuler, que *Penautier* le receveur-général du clergé, ami de cette femme, fut accuſé quelque tems après d'avoir mis ces ſecrets en uſage, & qu'il lui en coûta la moitié de ſon bien pour ſupprimer les accuſations.

La *Voiſin*, la *Vigoureux*, un prêtre nommé *le Sage*, & d'autres, trafiquèrent des ſecrets d'*Exili*, ſous prétexte d'amuſer les ames curieuſes & faibles par des apparitions d'eſprits. On crut le crime plus répandu qu'il n'était en effet. La chambre ardente fut établie à l'arſenal, près de la baſtille, en 1680. Les plus grands ſeigneurs y furent cités : entr'autres, deux nièces du cardinal *Mazarin*, la (1) ducheſſe de *Bouillon*, & la comteſſe de *Soiſſons* mère du prince *Eugène*.

La ducheſſe de *Bouillon* ne fut décrétée que d'ajournement perſonnel, & n'était accuſée que d'une curioſité ridicule trop ordinaire alors, mais qui n'eſt pas du reſſort de la juſtice. L'ancienne habitude de conſulter des devins, de faire tirer ſon horoſcope, de chercher des ſecrets pour ſe faire aimer, ſubſiſtait encor parmi le peuple, & même chez les premiers du royaume.

Nous avons déjà remarqué qu'à la naiſſance de *Louis XIV.* on avait fait entrer l'aſtrologue *Morin*

(1) L'hiſtoire de *Reboulet* dit que la ducheſſe de Bouillon *fut décrétée de priſe de corps, & qu'elle parut devant les juges avec tant d'amis, qu'elle n'avait rien à craindre quand même elle eût été coupable.* Tout cela eſt très-faux ; il n'y eut point de décret de priſe de corps contr'elle, & alors nuls amis n'auraient pu la ſouſtraire à la juſtice.

dans la chambre même de la reine-mère, pour tirer l'horoscope de l'héritier de la couronne. Nous avons vu même le duc d'Orléans régent du royaume, curieux de cette charlatanerie qui séduisit toute l'antiquité ; & toute la philosophie du célèbre comte de *Boulainvilliers* ne put jamais le guérir de cette chimère. Elle était bien pardonnable à la duchesse de *Bouillon*, & à toutes les dames qui eurent les mêmes faiblesses. Le prêtre *le Sage*, la *Voisin* & la *Vigoureux* s'étaient fait un revenu de la curiosité des ignorans qui étaient en très-grand nombre. Ils prédisaient l'avenir, ils faisaient voir le diable. S'ils s'en étaient tenus là, il n'y aurait eu que du ridicule dans eux & dans la chambre ardente.

La Reynie, l'un des présidens de cette chambre, fut assez mal-avisé pour demander à la duchesse de *Bouillon* si elle avait vu le diable ; elle répondit qu'elle le voyait dans ce moment, qu'il était fort laid & fort vilain, & qu'il était déguisé en conseiller d'état. L'interrogatoire ne fut guère poussé plus loin.

L'affaire de la comtesse de *Soissons* & du maréchal de *Luxemboueg* fut plus sérieuse. *Le Sage*, la *Voisin*, la *Vigoureux*, & d'autres complices encor étaient en prison, accusés d'avoir vendu des poisons qu'on appellait la poudre de succession ; ils chargèrent tous ceux qui les étaient venus consulter. La comtesse de *Soissons* fut du nombre. Le roi eut la condescendance de dire à cette princesse, que si elle se sentait coupable il lui conseillait de se retirer. Elle répondit qu'elle était très-innocente, mais qu'elle n'aimait pas à être interrogée par la justice. Ensuite elle se retira à Bruxelles, où elle est morte sur la fin de 1708, lorsque le prince *Eugène* son fils la vengeait par tant de victoires, & triomphait de *Louis XIV*.

François-Henri de Boutteville, duc & pair & maréchal de France, qui unissait le grand nom de *Montmorenci* à celui de la maison impériale de *Luxembourg*,

déjà célèbre en Europe par des actions de grand capitaine, fut dénoncé à la chambre ardente. Un de ses gens d'affaires nommé *Bonard* voulant recouvrer des papiers importans qui étaient perdus, s'adressa au prêtre *le Sage* pour les lui faire retrouver. *Le Sage* commença par exiger de lui qu'il se confessât, & qu'il allât ensuite pendant neuf jours en trois différentes églises, où il réciterait trois pseaumes.

Malgré la confession & les pseaumes les papiers ne se trouvèrent point ; ils étaient entre les mains d'une fille nommée *Dupin. Bonard* sous les yeux de *le Sage* fit au nom du maréchal de *Luxembourg* une espèce de conjuration, par laquelle la *Dupin* devait devenir impuissante en cas qu'elle ne lui rendît pas les papiers. On ne sait pas trop ce que c'est qu'une fille impuissante. La *Dupin* ne rendit rien, & n'en eut pas moins d'amans.

Bonard désespéré se fit donner un nouveau plein-pouvoir par le maréchal, & entre ce plein-pouvoir & la signature, il se trouva deux lignes d'une écriture différente, par lesquelles le maréchal se donnait au diable.

Le Sage, *Bonard*, la *Voisin*, la *Vigoureux*, & plus de quarante accusés ayant été enfermés à la bastille, *le Sage* déposa que le maréchal s'était adressé au diable & à lui pour faire mourir cette *Dupin* qui n'avait pas voulu rendre les papiers ; leurs complices ajoutaient qu'ils avaient assassiné la *Dupin* par son ordre, qu'ils l'avaient coupée en quartiers, & jetée dans la rivière.

Ces accusations étaient aussi improbables qu'atroces. Le maréchal devait comparaître devant la cour des pairs ; le parlement & les pairs devaient revendiquer le droit de le juger ; ils ne le firent pas. L'accusé se rendit lui-même à la bastille, démarche qui prouvait son innocence sur cet assassinat prétendu.

Le secretaire-d'état *Louvois* qui ne l'aimait pas, le fit enfermer dans une espèce de cachot de six pas & demi

de long, où il tomba très-malade. On l'interrogea le second jour, & on le laiſſa enſuite cinq ſemaines entières ſans continuer ſon procès ; injuſtice cruelle envers tout particulier, & plus condamnable encor envers un pair du royaume. Il voulut écrire au marquis de *Louvois* pour s'en plaindre, on ne le lui permit pas. Il fut enfin interrogé. On lui demanda s'il n'avait pas donné des bouteilles de vin empoiſonnées pour faire mourir le frère de la *Dupin*, & une fille qu'il entretenait.

Il paraiſſait bien abſurde qu'un maréchal de France qui avait commandé des armées, eût voulu empoiſonner un malheureux bourgeois & ſa maîtreſſe ſans pouvoir tirer aucun avantage d'un ſi grand crime.

Enfin, on lui confronta *le Sage* & un autre prêtre nommé *d'Avaux*, avec leſquels on l'accuſait d'avoir fait des ſortiléges pour faire périr plus d'une perſonne.

Tout ſon malheur venait d'avoir vu une fois *le Sage*, & de lui avoir demandé des horoſcopes.

Parmi les imputations horribles qui faiſaient la baſe du procès, *le Sage* dit que le maréchal duc de *Luxembourg* avait fait un pacte avec le diable, afin de pouvoir marier ſon fils à la fille du marquis de *Louvois*. L'accuſé répondit, *quand Matthieu de Montmorenci épouſa une reine de France, il ne s'adreſſa point au diable, mais aux états généraux, qui déclarèrent que pour acquérir au roi mineur l'appui des Montmorencis, il fallait faire ce mariage.*

Cette réponſe était fière & n'était pas d'un coupable. Le procès dura quatorze mois. Il n'y eut de jugement ni pour, ni contre lui. La *Voiſin*, la *Vigoureux* & ſon frère le prêtre qui s'appellait auſſi *Vigoureux*, furent brûlés avec *le Sage* à la grève. Le maréchal de *Luxembourg* alla quelques jours à la campagne, & revint enſuite à la cour faire les fonctions de capitaine des gardes, ſans voir *Louvois*, & ſans que le roi lui parlât de tout ce qui s'était paſſé.

Nous avons vu comment il eut depuis le commandement des armées qu'il ne demanda pas, & par combien de victoires il imposa silence à ses ennemis.

On peut juger quelles rumeurs affreuses toutes ces accusations excitaient dans Paris. Le supplice du feu, dont la *Voisin* & ses complices furent punis, mit fin aux recherches & aux crimes. Cette abomination ne fut que le partage de quelques particuliers, & ne corrompit point les mœurs douces de la nation : mais elle laissa dans les esprits un penchant funeste à soupçonner des morts naturelles, d'avoir été violentes.

Ce qu'on avait cru de la destinée malheureuse de madame *Henriette d'Angleterre*, on le crut ensuite de sa fille *Marie-Louise*, qu'on maria en 1679 au roi d'Espagna *Charles II.* Cette jeune princesse partit à regret pour Madrid. Mademoiselle avait souvent dit à Monsieur, frère du roi : *Ne menez pas si souvent votre fille à la cour, elle sera trop malheureuse ailleurs.* Cette jeune princesse voulait épouser Monseigneur. *Je vous fais reine d'Espagne*, lui dit le roi, *que pourrais-je de plus pour ma fille?* « Ah ! répondit-elle, vous pourriez plus » pour votre nièce ». Elle fut enlevée au monde en 1689, au même âge que sa mère. Il passa pour constant, que le conseil Autrichien de *Charles II.* voulait se défaire d'elle, parce qu'elle aimait son pays, & qu'elle pouvait empêcher le roi son mari de se déclarer pour les alliés contre la France. On lui envoya même de Versailles à ce qu'on croit du contrepoison ; précaution très-incertaine, puisque ce qui peut guérir une espèce de mal peut envenimer l'autre, & qu'il n'y a point d'antidote général. Le contrepoison prétendu arriva après sa mort. Ceux qui ont lu les mémoires compilés par le marquis de *Dangeau*, trouveront que le roi dit en soupant : « la reine d'Espagne est morte empoi» sonnée dans une tourte d'anguille ; la comtesse de » *Pernits*, les caméristes *Zapata* & *Nina*, qui en ont

» mangé après elle, ſont mortes du même poiſon. »

Après avoir lu cette étrange anecdote dans ces mémoires manuſcrits, qu'on dit faits avec ſoin par un courtiſan, qui n'avait preſque point quitté *Louis XIV.* pendant quarante ans, je ne laiſſai pas d'être encor en doute : je m'informai à d'anciens domeſtiques du roi, s'il était vrai que ce monarque toujours retenu dans ſes diſcours, eût jamais prononcé des paroles ſi imprudentes. Ils m'aſſurèrent tous, que rien n'était plus faux. Je demandai à madame la ducheſſe de *St-Pierre* qui arrivait d'Eſpagne, s'il était vrai que ces trois perſonnes fuſſent mortes avec la reine; elle me donna des atteſtations, que toutes trois avaient ſurvécu long-tems à leur maîtreſſe. Enfin je ſus que ces mémoires du marquis de *Dangeau*, qu'on regarde comme un monument précieux, n'étaient que des *nouvelles à la main*, écrites quelquefois par un de ſes domeſtiques; & je puis répondre qu'on s'en apperçoit ſouvent au ſtyle, aux inutilités & aux fauſſetés dont ce recueil eſt rempli. Après toutes ces idées funeſtes, où la mort de *Henriette d'Angleterre* nous a conduits, il faut revenir aux événemens de la cour qui ſuivirent ſa perte.

La princeſſe Palatine lui ſuccéda un an après, & fut mère du duc d'Orléans, régent du royaume. Il fallut qu'elle renonçât au calviniſme pour épouſer Monſieur; mais elle conſerva toujours pour ſon ancienne religion, un reſpect ſecret qu'il eſt difficile de ſecouer, quand l'enfance l'a imprimé dans le cœur.

L'aventure infortunée d'une fille d'honneur de la reine, en 1673, donna lieu à un nouvel établiſſement. Ce malheur eſt connu par le ſonnet de *l'Avorton*, dont les vers ont été tant cités.

Toi que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à ſon tour,
Funeſte ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeſte victime ... &c.

Les dangers attachés à l'état de fille dans une cour galante & voluptueuse, déterminèrent à substituer aux douze filles d'honneur qui embellissaient la cour de la reine, douze dames du palais, & depuis, la maison des reines fut ainsi composée. Cet établissement rendait la cour plus nombreuse & plus magnifique, en y fixant les maris & les parens de ces dames, ce qui augmentait la société & répandait plus d'opulence.

La princesse de bavière, épouse de Monseigneur, ajouta dans les commencemens, de l'éclat & de la vivacité à cette cour. La marquise de *Montespan* attirait toujours l'attention principale : mais enfin elle cessait de plaire ; & les emportemens altiers de sa douleur ne ramenaient pas un cœur qui s'éloignait. Cependant elle tenait toujours à la cour par une grande charge, étant sur-intendante de la maison de la reine ; & au roi, par ses enfans, par l'habitude & par son ascendant.

On lui conservait tout l'extérieur de la considération & de l'amitié, qui ne la consolait pas, & le roi affligé de lui causer des chagrins violens, & entraîné par d'autres goûts, trouvait déjà dans la conversation de madame de *Maintenon*, une douceur qu'il ne goûtait plus auprès de son ancienne maîtresse. Il se sentait à la fois partagé entre madame de *Montespan*, qu'il ne pouvait quitter, mademoiselle de *Fontange* qu'il aimait, & madame de *Maintenon* de qui l'entretien devenait nécessaire à son ame tourmentée. Ces trois rivales de faveur tenaient toute la cour en suspens. Il paraît assez honorable pour *Louis XIV.* qu'aucune de ces intrigues n'influât sur les affaires générales, & que l'amour, qui troublait la cour, n'ait jamais mis le moindre trouble dans le gouvernement. Rien ne prouve mieux, ce me semble, que *Louis XIV.* avait une ame aussi grande que sensible.

Je croirais même que ces intrigues de cour, étrangères à l'état, ne devraient point entrer dans l'histoire, si

ſi le grand ſiècle de *Louis XIV.* ne rendait tout intéreſſant, & ſi le voile de ces miſtères n'avait été levé per tant d'hiſtoriens, qui pour la plupart les ont défigurées.



CHAPITRE VINGT-SEPTIEME.

Suite des particularités & anecdotes.

LA jeuneſſe, la beauté de mademoiſelle de *Fontange*, un fils qu'elle donna au roi en 1680, le titre de ducheſſe dont elle fut décorée, écartaient madame de *Maintenon* de la première place qu'elle n'oſait eſpérer, & qu'elle eut depuis : mais la ducheſſe de *Fontange* & ſon fils, moururent en 1681.

La marquiſe de *Monteſpan*, n'ayant plus de rivale déclarée, n'en poſſéda pas plus un cœur fatigué d'elle & de ſes murmures. Quand les hommes ne ſont plus dans leur jeuneſſe, ils ont preſque tous beſoin de la ſociété d'une femme complaiſante; le poids des affaires rend ſur-tout cette conſolation néceſſaire. La nouvelle favorite, madame de *Maintenon*, qui ſentait le pouvoir ſecret qu'elle acquérait tous les jours, ſe conduiſait avec cet art, qui eſt ſi naturel aux femmes, & qui ne déplaît pas aux hommes. Elle écrivait un jour à madame de *Frontenac* ſa couſine, en qui elle avait une entière confiance : « Je le renvoie toujours affligé, & jamais déſeſpéré. » Dans ce tems, où ſa faveur croiſſait, où madame de *Monteſpan* touchait à ſa chûte, ces deux rivales ſe voyaient tous les jours, tantôt avec une aigreur ſecrete, tantôt avec une confiance paſſagère, que la néceſſité de ſe parler & la laſſitude de la contrainte mettait quelquefois dans leurs entretiens. (1) Elles convinrent de

(1) Les mémoires donnés ſous le nom de madame de *Maintenon* rapportent qu'elle dit à madame de *Monteſpan*, en parlant de ſes rêves :

faire chacune de leur côté, des mémoires de tout ce qui ſe paſſait à la cour. L'ouvrage ne fut pas pouſſé fort loin. Madame de *Monteſpan* ſe plaiſait à lire quelque choſe de ces mémoires à ſes amis, dans les dernières années de ſa vie. La dévotion qui ſe mêlait à toutes ces intrigues ſecretes, affermiſſait encor la faveur de madame de *Maintenon*, & éloignait madame de *Monteſpan*. Le roi ſe reprochait ſon atachement pour une femme mariée, & ſentait ſur-tout ce ſcrupule depuis qu'il ne ſentait plus d'amour. Cette ſituation embarraſſante ſubſiſta juſqu'en 1685 année mémorable par la révocation de l'édit de Nantes. On voyait alors des ſcènes bien différentes : d'un côte, le déſeſpoir & la fuite d'une partie de la nation ; de l'autre, de nouvelles fêtes à Verſailles; Trianon & Marli bâtis, la nature forcée dans tous ces lieux de délices, & des jardins où l'art était épuiſé. Le mariage du petit-fils du grand *Condé*, avec mademoiſelle de *Nantes* fille du roi & de madame de *Monteſpan*, fut le dernier triomphe de cette maîtreſſe, qui commençait à ſe retirer de la cour.

Le roi maria depuis deux enfans qu'il avait eu d'elle ; mademoiſelle de *Blois* avec le duc de *Chartres*, que nous avons vu depuis régent du royaume, & le duc du Maine à *Louiſe- Bénédicte de Bourbon*, petite-fille du grand *Condé*, & ſœur de monſieur le duc, princeſſe célèbre par ſon eſprit & par le goût des arts. Ceux qui ont ſeulement approché du palais royal & de Sceaux, ſavent combien ſont faux tous les bruits po-

J'ai rêvé que nous étions ſur le grand eſcalier de Verſailles : Je montais : vous deſcendiez ; je m'élevai juſqu'aux nues : vous allâtes à Fontevrault. Ce conte eſt renouvellé d'après le fameux duc d'*Epernon*, qui rencontra le cardinal de *Richelieu* ſur l'eſcalier du louvre l'année 1624. Le cardinal lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau ? *Non*, lui dit le duc, *ſinon que vous montez, & je deſcends.* Ce conte eſt gâté en ajoutant que d'un eſcalier on s'éleva juſqu'aux nues. Il faut remarquer que dans preſque tous les livres d'anecdotes, dans les *ana*, on attribue preſque toujours à ceux qu'on fait parler des choſes dites un ſiècle & même pluſieurs ſiècles auparavant.

pulaires, recueillis dans tant d'hiſtoires concernant ces mariages. (1)

Avant la célébration du mariage de monſieur le duc avec mademoiſelle de *Nantes*, le marquis de *Seignelai*, à cette occaſion, donna au roi une fête digne de ce monarque, dans les jardins de Sceaux plantés par *le Nôtre*, avec autant de goût que ceux de Verſailles. On y exécuta l'idylle de *la paix*, compoſée par *Racine*. Il y eut dans Verſailles un nouveau carrouſel; & après le mariage, le roi étala une magnificence ſingulière, dont le cardinal *Mazarin* avait donné la première idée en 1656. On établit dans le ſallon de Marli quatre boutiques, remplies de ce que l'induſtrie des ouvriers de Paris avait produit de plus riche & de plus recherché. Ces quatre boutiques étaient autant de décorations ſuperbes, qui repréſentaient les quatre ſaiſons de l'année. Madame de *Monteſpan* en tenait une avec Monſeigneur. Sa rivale madame de *Maintenon* en tenait une autre avec le duc du Maine. Les deux nouveaux mariés avaient chacun la leur; monſieur le duc avec madame de *Tiange*, & madame la ducheſſe, à qui la bienſéance ne permettait pas d'en tenir avec un homme à cauſe de ſa grande jeuneſſe, était avec la ducheſſe de *Chevreuſe*. Les dames & les hommes nommés du voyage tiraient au ſort les bijoux dont ces boutiques étaient garnies. Ainſi le roi fit des préſens à toute la cour d'une manière digne d'un roi. La loterie du carnial *Mazarin* fut moins ingénieuſe & moins brillante. Ces loteries avaient été

(1) Il y a plus de vingt volumes, dans leſquels vous verrez que la maiſon d'*Orléans* & la maiſon de *Condé* s'indignèrent de ces propoſitions; vous lirez que la princeſſe mère du duc de Chartres menaça ſon fils; vous lirez même qu'elle le frappa. Les anecdotes de la conſtitution rapportent ſérieuſement, que le roi s'étant ſervi de l'abbé *du Bois*, ſous-précepteur du duc de Chartres, pour faire réuſſir la négociation, cet abbé n'en vint à bout qu'avec peine, & qu'il demanda pour récompenſe le chapeau de cardinal. Tout ce qui regarde la cour eſt écrit ainſi dans beaucoup d'hiſtoires.

mises en usage autrefois par les empereurs Romains ; mais aucun d'eux n'en releva la magnificence par tant de galanterie.

Après le mariage de sa fille, madame de *Montespan* ne reparut plus à la cour. Elle vécut à Paris avec beaucoup de dignité. Elle avait un grand revenu, mais viager, & le roi lui fit payer toujours une pension de mille louis d'or par mois. Elle allait prendre tout les ans les eaux à Bourbon, & y mariait des filles du voisinage qu'elle dotait. Elle n'était plus dans l'âge où l'imagination frappée par de vives impressions envoie aux carmélites. Elle mourut à Bourbon en 1707.

Un an après le mariage de mademoiselle de *Nantes* avec monsieur le duc, mourut à Fontainebleau le prince de *Condé*, à l'âge de soixante-six ans, d'une maladie qui empira par l'effort qu'il fit d'aller voir madame la duchesse qui avait la petite vérole. On peut juger par cet empressement qui lui coûta la vie, s'il avait eu de la répugnance au mariage de son petit-fils avec cette fille du roi & de madame de *Montespan*, comme l'ont écrit tous ces gazetiers de mensonges, dont la Hollande était alors infectée. On trouve encor dans une histoire du prince de *Condé*, sortie de ces mêmes bureaux d'ignorance & d'impostures, que le roi se plaisait en toute occasion à mortifier ce prince, & qu'au mariage de la princesse de *Conti*, fille de madame de *la Valière*, le secretaire-d'état lui refusa le titre de *haut & puissant seigneur*, comme si ce titre était celui qu'on donne aux princes du sang. L'écrivain, qui a composé l'histoire de *Louis XIV.* dans Avignon, en partie sur ces malheureux mémoires, pouvait-il assez ignorer le monde & les usages de notre cour, pour rapporter des faussetés pareilles ?

Cependant après le mariage de madame la duchesse, après l'éclipse totale de la mère, madame de *Maintenon* victorieuse, prit un tel ascendant, & inspira à

Louis XIV. tant de tendreſſe & de ſcrupules, que le roi, par le conſeil du père *la Chaiſe*, l'épouſa ſecrétement au mois de Janvier 1686, dans une petite chapelle qui était au bout de l'appartement occupé depuis par le duc de Bourgogne. Il n'y eut aucun contrat, aucune ſtipulation. L'archevêque de Paris *Harlai de Chanvalon*, leur donna la bénédiction; le confeſſeur y aſſiſta; *Montchevreuil* (1) & *Bontems* premier valet de chambre y furent comme témoins. Il n'eſt plus permis de ſupprimer ce fait, rapporté dans tous les auteurs, qui d'ailleurs ſe ſont trompés ſur les noms, ſur le lieu & ſur les dates. *Louis XIV.* était alors dans ſa quarante-huitième année, & la perſonne qu'il épouſait, dans ſa cinquante-deuxième. Ce prince comblé de gloire, voulait mêler aux fatigues du gouvernement, les douceurs innocentes d'une vie privée : ce mariage ne l'engageait à rien d'indigne de ſon rang : il fut toujours problématique à la cour, ſi madame de *Maintenon* était mariée. On reſpectait en elle le choix du roi, ſans la traiter en reine.

La deſtinée de cette dame paraît parmi nous fort étrange, quoique l'hiſtoire fourniſſe beaucoup d'exemples de fortunes plus grandes & plus marquées, qui ont eu des commencemens plus petits. La marquiſe de *Saint-Sebaſtien*, que le roi de Sardaigne *Victor-Amédée* épouſa, n'était pas au deſſus de madame de *Maintenon* :

(1) Et non pas le chevalier de *Fourbin*, comme le diſent les mémoires de *Choiſi*. On ne prend pour confidens d'un tel ſecret que des domeſtiques affidés, & très-attachés par leur ſervice à la perſonne du maître. Il n'y eut point d'acte de célébration ; on n'en fait que pour conſtater un état ; & il ne s'agiſſait ici que de ce qu'on appelle un mariage de conſcience. Comment peut-on rapporter qu'après la mort de l'archevêque de Paris, *Harlai*, en 1695, près de dix ans après le mariage, *ſes laquais trouvèrent* dans *ſes vieilles culotes l'acte de célébration?* Ce conte, qui n'eſt pas même fait pour des laquais, ne ſe trouve que dans les mémoires de *Maintenon*.

l'impératrice de Russie *Catherine* était fort au dessous ; & la première femme de *Jacques II.* roi d'Angleterre, lui était bien inférieure, selon les préjugés de l'Europe, inconnus dans le reste du monde.

Elle était d'une ancienne maison, petite-fille de *Théodore-Agrippa d'Aubigné*, gentilhomme ordinaire de la chambre de *Henri IV.* Son père, *Constant d'Aubigné*, ayant voulu faire un établissement à la Caroline, & s'étant adressé aux Anglais, fut mis en prison au château Trompette, & en fut délivré par la fille du gouverneur nommé de *Cardillac*, gentilhomme Bordelais. *Constant d'Aubigné* épousa sa bienfaitrice en 1627, & la mena à la Caroline. De retour en France. avec elle au bout de quelques années, tous deux furent enfermés à Niort en Poitou par ordre de la cour. Ce fut dans cette prison de Niort, que naquit en 1635 *Françoise d'Aubigné*, destinée à éprouver toutes les rigueurs & toutes les faveurs de la fortune. Menée à l'âge de trois ans en Amérique, laissée par la négligence d'un domestique sur le rivage, prête à y être dévorée d'un serpent, ramenée orpheline à l'âge de douze ans, élevée avec la plus grande dureté chez madame de *Neuillant*, mère de la duchesse de *Navailles* sa parente, elle fut trop heureuse d'épouser en 1651, *Paul Scarron*, qui logeait auprès d'elle dans la rue d'Enfer. *Scarron* était d'une ancienne famille du parlement, illustrée par de grandes alliances; mais le burlesque, dont il faisait profession, l'avilissait en le faisant aimer. Ce fut pourtant une fortune pour mademoiselle *d'Aubigné*, d'épouser cet homme disgracié de la nature, impotent, & qui n'avait qu'un bien très-médiocre. Elle fit avant ce mariage abjuration de la religion calviniste, qui était la sienne comme celle de ses ancêtres. Sa beauté & son esprit la firent bientôt distinguer. Elle fut recherchée avec empressement de la meilleure compagnie de Paris : & ce tems de sa jeunesse fut sans doute le plus heureux de

ſa vie. (1) Après la mort de ſon mari arrivée en 1660, elle fit long-tems ſolliciter auprès du roi une petite penſion de quinze cents livres, dont *Scarron* avait joui. Enfin au bout de quelques années, le roi lui en donna une de deux mille, en lui diſant : « Madame, je vous » ai fait attendre long-tems : mais vous avez tant » d'amis, que j'ai voulu avoir ſeul ce mérite auprès » de vous. »

Ce fait m'a été conté par le cardinal de *Fleuri*, qui ſe plaiſait à le rapporter ſouvent, parce qu'il diſait que *Louis XIV.* lui avait fait le même compliment, en lui donnant l'évêché de Fréjus.

Cependant il eſt prouvé, par les lettres même de madame de *Maintenon*, qu'elle dut à madame de *Monteſpan*, ce léger ſecours qui la tira de la misère. On ſe reſſouvint d'elle quelques années après ; lorſqu'il fallut élever en ſecret le duc du Maine, que le roi avait eu en 1670 de la marquiſe de *Monteſpan*. Ce ne fut certainement qu'en 1672 qu'elle fut choiſie pour préſider à cette éducation ſecrete : elle dit dans une de ſes lettres : *Si les enfans ſont au roi, je le veux bien ; car je ne me chargerais pas ſans ſcrupule de ceux de madame de Monteſpan : ainſi il faut que le roi me l'ordonne ; voilà mon dernier mot.* Madame de *Monteſpan*

(1) Il eſt dit dans les prétendus mémoires de *Maintenon*, tome I. pag. 216, *qu'elle n'eut long-tems qu'un même lit avec la célèbre Ninon Lenclos, ſur les ouï-dire de l'abbé de Châteauneuf & de l'auteur du ſiècle de Louis XIV.* Mais il ne ſe trouve pas un mot de cette anecdote chez l'auteur du ſiècle de *Louis XIV.* ni dans tout ce qui nous reſte de M. l'abbé de *Châteauneuf.* L'auteur des mémoires de *Maintenon* ne cite jamais qu'au haſard. Ce fait n'eſt rapporté que dans les mémoires du marquis de *la Fare*, page 190, édition de Roterdam. C'était encor la mode de partager ſon lit avec ſes amis ; & cette mode, qui ne ſubſiſte plus, était très-ancienne, même à la cour. On voit dans l'hiſtoire de France que *Charles IX.* pour ſauver le comte de *Briſſac* des maſſacres de la *St. Barthelemi*, lui propoſa de coucher au louvre dans ſon lit ; & que le duc de *Guiſe* & le prince de *Condé* avaient long-tems couché enſemble.

n'avait deux enfans qu'en 1672, le duc du *Maine* & le comte de *Vexin*. Les dates des lettres de madame de *Maintenon* de 1670, dans lesquelles elle parle de ces deux enfans, dont l'un n'était pas encor né, sont donc évidemment fausses. Presque toutes les dates de ces lettres imprimées sont erronées. Cette infidélité pourrait donner de violens soupçons sur l'authenticité de ces lettres, si d'ailleurs on n'y reconnaissait pas un caractère de naturel & de vérité qu'il est presqu'impossible de contrefaire.

Il n'est pas fort important de savoir en quelle année cette dame fut chargée du soin des enfans naturels de *Louis XIV*. mais l'attentiou à ces petites vérités fait voir avec quel scrupule on a écrit les faits principaux de cette histoire.

Le duc du *Maine* était né avec un pied difforme. Le premier médecin *d'Acquin*, qui était dans la confidence, jugea qu'il fallait envoyer l'enfant aux eaux de Barége. On chercha une personne de confiance, qui pût se charger de ce dépôt. (1) Le roi se souvint de madame *Scarron*. Monsieur de *Louvois* alla secrétement à Paris lui proposer ce voyage. Elle eut soin depuis ce tems-là de l'éducation du duc du *Maine*, nommée à cet emploi par le roi, & non point par madame de *Montespan*, comme on l'a dit. Elle écrivait au roi directement; ses lettres plûrent beaucoup. Voilà l'origine de sa fortune: son mérite fit tout le reste.

Le roi qui ne pouvoit d'abord s'accoutumer à elle, passa de l'aversion à la confiance, & de la confiance à l'amour. Les lettres que nous avons d'elle sont un monument bien plus précieux qu'on ne pense: elles découvrent ce mélange de religion & de galanterie, de dignité & de faiblesse, qui se trouve si souvent dans le cœur

(1) L'auteur du roman des mémoires de madame de *Maintenon*, lui fait dire, à la vue du château Trompette: *Voilà où j'ai été élevée*, &c. Celà est évidemment faux; elle avait été élevée à Niort.

humain, & qui était dans celui de *Louis XIV*. Celui de madame de *Maintenon* paraît à la fois plein d'une ambition & d'une dévotion qui ne se combattent jamais. Son confesseur *Gobelin* approuve également l'une & l'autre; il est directeur & courtisan; sa pénitente devenue ingrate envers madame de *Montespan* se dissimule toujours son tort. Le confesseur nourrit cette illusion, elle fait venir de bonne foi la religion au secours de ses charmes usés, pour supplanter sa bienfaitrice devenue sa rivale.

Ce commerce étrange de tendresse & de scrupule de la part du roi, d'ambition & de dévotion de la part de la nouvelle maîtresse, paraît durer depuis 1681 jusqu'à 1686 qui fut l'époque de leur mariage.

Son élévation ne fut pour elle qu'une retraite. Renfermée dans son appartement qui était de plain-pied à celui du roi, elle se bornait à une société de deux ou trois dames retirées comme elle; encor les voyait-elle rarement. Le roi venait tous les jours chez elle après son dîner, avant & après le souper, & y demeurait jusqu'à minuit. Il y travaillait avec ses ministres, pendant que madame de *Maintenon* s'occupait à la lecture, ou à quelque ouvrage de main; ne s'empressant jamais de parler d'affaires d'état, paraissant souvent les ignorer, rejetant bien loin tout ce qui avait la plus légère apparence d'intrigue & de cabale, beaucoup plus occupée de complaire à celui qui gouvernait, que de gouverner; & ménageant son crédit en ne l'employant qu'avec une circonspection extrême. Elle ne profita point de sa place, pour faire tomber toutes les dignités & tous les grands emplois dans sa famille, Son frère, le comte *d'Aubigné*, ancien lieutenant-général, ne fut pas même maréchal de France. Un cordon bleu, & quelques parts secretes (1) dans les fermes générales,

(1) Voyez les lettres à son frère. « Je vous conjure de vivre » commodément, & de manger les dix-huit mille francs de l'affaire » que nous avons faite : nous en ferons d'autres. »

furent ſa ſeule fortune ; auſſi diſait-il au maréchal de *Vivonne*, frère de madame de *Monteſpan*, qu'*il avait eu ſon bâton de maréchal en argent comptant.*

Le marquis de *Villette* ſon neveu, ou ſon couſin, ne fut que chef-d'eſcadre. Madame de *Cailus*, fille de ce marquis de *Villette*, n'eut en mariage, qu'une penſion modique donnée par *Louis XIV.* Madame de *Maintenon* en mariant ſa nièce *d'Aubigné* au fils du premier maréchal de *Noailles*, (1) ne lui donna que deux cent mille francs : le roi fit le reſte. Elle n'avait elle-même que la terre de Maintenon qu'elle avait achetée des bienfaits du roi. Elle voulut que le public lui pardonnât ſon élevation en faveur de ſon déſintéreſſement. La ſeconde femme du marquis de *Villette*, depuis madame *Bolingbroke*, ne put jamais rien obtenir d'elle. Je lui ai ſouvent entendu dire qu'elle avait reproché à ſa couſine, le peu qu'elle faiſait pour ſa famille ; & qu'elle lui avait dit en colère : « Vous voulez jouir » de votre modération, & que votre famille en ſoit la » victime. » Madame de *Maintenon* oubliait tout, quand elle craignait de choquer les ſentimens de *Louis XIV.* Elle n'oſa pas même ſoutenir le cardinal de *Noailles*, contre le père *le Tellier.* Elle avait beaucoup d'amitié pour *Racine* ; mais cette amitié ne fut pas aſſez courageuſe, pour le protéger contre un léger reſſentiment du roi. Un jour touchée de l'éloquence avec laquelle il lui avait parlé de la misère du peuple en 1698, misère toujours exagérée, mais qui fut portée réellement depuis juſqu'à une extrémité déplorable, elle engagea ſon ami à faire un mémoire, qui montrât le mal & le re-

(1) Le compilateur des mémoires de madame de *Maintenon*, dit tome IV. page 200. *Rouſſeau, vipère acharnée contre ſes bienfaiteurs, fit des couplets ſatiriques contre le maréchal de Noailles.* Cela n'eſt pas vrai : il ne faut calomnier perſonne. *Rouſſeau*, très-jeune alors, ne connaiſſait pas le premier maréchal de *Noailles.* Les chanſons ſatiriques dont il parle étaient d'un gentilhomme nommé de *Cabanac*, qui les avouait hautement.

mède. Le roi le lut; & en ayant témoigné du chagrin, elle eut la faibleſſe d'en nommer l'auteur, & celle de ne le pas défendre. *Racine*, plus faible encor, fut pénétré d'une douleur qui le mit depuis au tombeau. (1)

Du même fonds de caractère, dont elle était incapable de rendre ſervice, elle l'était auſſi de nuire. L'abbé de *Choiſi* rapporte, que le miniſtre *Louvois* s'était jeté aux pieds de *Louis XIV.* pour l'empêcher d'épouſer la veuve *Scarron*. Si l'abbé de *Choiſi* ſavait ce fait, madame de *Maintenon* en était inſtruite; & non-ſeulement elle pardonna à ce miniſtre, mais elle appaiſa le roi dans les mouvemens de colère que l'humeur bruſque du marquis de *Louvois* inſpirait quelquefois à ſon maître. (2)

(1) Ce fait a été rapporté par le fils de l'illuſtre *Racine*, dans la vie de ſon père.

(2) Qui croirait que dans les mémoires de madame de *Maintenon*, tome III. page 273, il eſt dit que ce miniſtre craignait que le roi ne l'empoiſonnât. Il eſt bien étrange qu'on débite à Paris des horreurs ſi inſenſées, à la ſuite de tant de contes ridicules.

Cette ſottiſe atroce eſt fondée ſur un bruit populaire qui courut à la mort du marquis de *Louvois*. Ce miniſtre prenait des eaux que *Séron* ſon médecin lui avait ordonnées, & que *la Ligerie* ſon chirurgien lui faiſait boire. C'eſt ce même *la Ligerie* qui a donné au public le remède qu'on nomme aujourd'hui *la poudre des chartreux*. Ce *la Ligerie* m'a ſouvent dit qu'il avait averti monſieur de *Louvois* qu'il riſquait ſa vie s'il travaillait en prenant des eaux. Le miniſtre continua ſon travail: il mourut preſque ſubitement le 16 Juillet 1691, & non pas en 1692, comme le dit l'auteur des faux mémoires. *La Ligerie* l'ouvrit, & ne trouva d'autre cauſe de ſa mort que celle qu'il avait prédite. On s'aviſa de ſoupçonner le médecin *Séron* d'avoir empoiſonné une bouteille de ces eaux. Nous avons vu combien ces funeſtes ſoupçons étaient alors communs. On prétendit qu'un prince voiſin, que *Louvois* avait extrêmement irrité & maltraité, avait gagné le médecin *Séron*. On trouve une partie de ces anecdotes dans les mémoires du marquis de *la Fare*, pag. 249. La famille même de *Louvois* fit mettre en priſon un Savoyard qui frottait dans la maiſon: mais ce pauvre homme très-innocent fut bientôt relâché. Or ſi on ſoupçonna, quoique très-mal-à-propos, un prince ennemi de la France d'avoir voulu attenter à la vie d'un miniſtre de *Louis XIV.* ce n'était pas certainement une raiſon pour en ſoupçonner *Louis XIV.* lui-même.

Louis XIV en épousant madame de *Maintenon*, ne se donna donc qu'une compagnie agréable & soumise. La seule distinction publique qui faisait sentir son élévation secrete, c'était qu'à la messe elle occupait une de ces deux petites tribunes ou lanternes dorées, qui ne semblaient faites que pour le roi & la reine. D'ailleurs, nul extérieur de grandeur. La dévotion qu'elle avait inspirée au roi, & qui avait servi à son mariage, devint peu-à-peu un sentiment vrai & profond, que l'âge & l'ennui fortifièrent. Elle s'était déjà donnée à la cour & auprès du roi, la considération d'une fondatrice, en rassemblant à Noisi plusieurs filles de qualité; & le roi avait affecté déjà les revenus de l'abbaye de St. Denis à cette communauté naissante. Saint-Cyr fut bâti au bout du parc de Versailles en 1686. Elle donna alors à cet établissement toute sa forme, en fit les réglemens avec *Godet Desmarêts* évêque de Chartres, & fut elle-même supérieure de ce couvent. Elle y allait souvent passer quelques heures; & quand je dis que l'ennui la déterminait à ces occupations, je ne parle que d'après elle. Qu'on lise ce qu'elle écrivait à madame de *la Maisonfort*, dont il est parlé dans le chapitre du quiétisme.

Le même auteur qui dans les mémoires de *Maintenon* a rassemblé tant de faussetés, prétend, au même endroit, que le roi dit, qu'*il avait été défait la même année de trois hommes qu'il ne pouvait souffrir, le maréchal de la Feuillade, le marquis de Seignelai, & le marquis de Louvois.* Premiérement, monsieur de *Seignelai* ne mourut point la même année 1691, mais en 1690. En second lieu, à qui *Louis XIV.* qui s'exprimait toujours avec circonspection & en honnête homme, a-t-il développé une ame si ingrate & si dure, à qui a-t-il pu dire qu'il était bien aise d'être défait de trois hommes qui l'avaient servi avec le plus grand zèle? Est-il permis de calomnier ainsi, sans la plus légère preuve, sans la moindre vraisemblance, la mémoire d'un roi, connu pour avoir toujours parlé sagement? Tout lecteur sensé ne voit qu'avec indignation ces recueils d'impostures, dont le public est surchargé; & l'auteur des mémoires de *Maintenon* méritérait d'être châtié, si le mépris dont il abuse ne le sauvait de la punition.

« Que ne puis-je vous donner mon expérience! que
» ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les
» grands, & la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse,
» dans une fortune qu'on aurait eu peine à imaginer?
» J'ai été jeune & jolie ; j'ai goûté les plaisirs; j'ai été
» aimée par-tout. Dans un âge plus avancé, j'ai passé
» des années dans le commerce de l'esprit ; je suis venue
» à la faveur ; & je vous proteste, ma chère fille, que
» tous les états laissent un vuide affreux. (1) »

Si quelque chose pouvait détromper de l'ambition, ce serait assurément cette lettre. Madame de *Maintenon*, qui pourtant n'avait d'autre chagrin que l'uniformité de sa vie auprès d'un grand roi, disait un jour au comte *d'Aubigné* son frère : « Je n'y peus plus tenir ; je vou-
» drais être morte. » On sait quelle réponse il lui fit : *Vous avez donc parole d'épouser Dieu le père.*

A la mort du roi, elle se retira entiérement à Saint-Cyr. Ce qui peut surprendre, c'est que le roi ne lui avait presque rien assuré. Il la recommanda seulement au duc d'Orléans. Elle ne voulut qu'une pension de quatre-vingt mille livres, qui lui fut exactement payée jusqu'à sa mort, arrivée en 1719 le 15 d'Avril. On a trop affecté d'oublier dans son épitaphe le nom de *Scarron :* ce nom n'est point avilissant, & l'omission ne sert qu'à faire penser qu'il peut l'être.

La cour fut moins vive & plus sérieuse, depuis que le roi commença à mener avec madame de *Maintenon* une vie plus retirée ; & la maladie considérable qu'il eut en 1686, contribua encor à lui ôter le goût de ces fêtes galantes, qui avaient jusques-là signalé presque toutes ses années. Il fut attaqué d'une fistule dans le dernier des intestins. L'art de la chirurgie, qui fit sous ce règne plus de progrès que dans tous le reste

(1) Cette lettre est authentique, & l'auteur l'avait déjà vue en manuscrit avant que le fils du grand *Racine* l'eût imprimée.

de l'Europe, n'était pas encor familiarisé avec cette maladie. Le cardinal de *Richelieu* en était mort, faute d'avoir été bien traité. Le danger du roi émut toute la France. Les églises furent remplies d'un peuple innombrable, qui demandait la guérison de son roi, les larmes aux yeux. Ce mouvement d'un attendrissement général fut presque semblable à ce que nous avons vu, lorsque son successeur fut en danger de mort à Metz en 1744. Ces deux époques apprendront à jamais aux rois, ce qu'ils doivent à une nation qui sait aimer ainsi.

Dès que *Louis XIV.* ressentit les premières atteintes de ce mal, son premier chirurgien *Félix* alla dans les hôpitaux chercher des malades qui fussent dans le même péril; il consulta les meilleurs chirurgiens; il inventa avec eux des instrumens qui abrégeaient l'opération, & qui la rendaient moins douloureuse. Le roi la souffrit sans se plaindre. Il fit travailler ses ministres auprès de son lit le jour même; & afin que la nouvelle de son danger ne fît aucun changement dans les cours de l'Europe, il donna audience le lendemain aux ambassadeurs. A ce courage d'esprit se joignait la magnanimité avec laquelle il récompensa *Félix*; il lui donna une terre, qui valait alors plus de cinquante mille écus.

Depuis ce tems, le roi n'alla plus aux spectacles. La dauphine de Bavière, devenue mélancolique & attaquée d'une maladie de langueur qui la fit enfin mourir en 1690, se refusa à tous les plaisirs, & resta obstinément dans son appartement. Elle aimait les lettres; elle avait même fait des vers, mais dans sa mélancolie, elle n'aimait plus que la solitude.

Ce fut le couvent de Saint-Cyr, qui ranima le goût des choses d'esprit. Madame de *Maintenon* pria *Racine*, qui avait renoncé au théatre pour le jansénisme & pour la cour, de faire une tragédie qui pût être représentée par ses élèves. Elle voulut un sujet tiré de la bible.

Racine composa *Esther*. Cette pièce, ayant d'abord été jouée dans la maison de Saint-Cyr, le fut ensuite plusieurs fois à Versailles devant le roi dans l'hiver de 1689. Des prélats, des jésuites, s'empressaient d'obtenir la permission de voir ce singulier spectacle. Il paraît remarquable, que cette pièce eut alors un succès universel; & que deux ans après, *Athalie* jouée par les mêmes personnes, n'en eut aucun. Ce fut tout le contraire, quand on joua ces pièces à Paris, long-tems après la mort de l'auteur, & après le tems des partialités. *Athalie*, répréséntée en 1717, fut reçue comme elle devait l'être, avec transport; & *Esther* en 1721 n'inspira que de la froideur, & ne reparut plus. Mais alors il n'y avait plus de courtisans, qui reconnussent avec flatterie *Esther* dans madame de *Maintenon*, & avec malignité *Vasthi* dans madame de *Montespan*, *Aman* dans monsieur de *Louvois*, & sur-tout les huguenots persécutés par ce ministre, dans la proscription des Hébreux. Le public impartial ne vit qu'une aventure sans intérêt & sans vraisemblance; un roi insensé, qui a passé six mois avec sa femme sans savoir, sans s'informer même qui elle est; un ministre assez ridiculement barbare pour demander au roi qu'il extermine toute une nation, vieillards, femmes, enfans, parce qu'on ne lui a pas fait la révérence: ce même ministre assez bête pour signifier l'ordre de tuer tous les Juifs dans onze mois, afin de leur donner apparemment le tems d'échapper ou de se défendre: un roi imbécille qui sans prétexte signe cet ordre ridicule, & qui sans prétexte fait pendre subitement son favori; tout cela, sans intrigue, sans action, sans intérêt, déplut beaucoup à quiconque avait du sens & du goût. (1) Mais

(1) Il est dit dans les mémoires de *Maintenon*, que *Racine* voyant le mauvais succès d'*Esther* dans le public, s'écria, *pourquoi m'y suis-je exposé? pourquoi m'a-t-on détourné de me faire chartreux? Mille louis le consolèrent.*

malgré le vice du ſujet, trente vers d'*Eſther* valent mieux que beaucoup de tragédies qui ont eu de grands ſuccès.

Ces amuſemens ingénieux recommencèrent, pour l'éducation d'*Adélaïde de Savoie* ducheſſe de Bourgogne, amenée en France à l'âge de onze ans.

C'eſt une des contradictions de nos mœurs, que d'un côté on ait laiſſé un reſte d'infamie attaché aux ſpectacles publics, & que de l'autre on ait regardé ces repréſentations comme l'exercice le plus noble & le plus digne des perſonnes royales. On éleva un petit théatre dans l'appartement de madame de *Maintenon*. La ducheſſe de Bourgogne, le duc d'Orléans, y jouaient avec les perſonnes de la cour qui avaient le plus de talens. Le fameux acteur *Baron* leur donnait des leçons, & jouait avec eux. La plupart des tragédies de *Duché*, valet chambre du roi, furent compoſées pour ce théatre; & l'abbé *Genet*, aumônier de la ducheſſe d'Orléans, en faiſait pour la ducheſſe du Maine, que cette princeſſe & ſa cour repréſentaient.

Ces

1°. Il eſt faux qu'*Eſther* fut alors mal reçue.

2°. Il eſt faux & impoſſible que *Racine* ait dit qu'on l'avait empêché alors de ſe faire chartreux, puiſque ſa femme vivait. L'auteur qui a tout écrit au haſard & tout confondu, devait conſulter les mémoires ſur la vie de *Jean Racine* par *Louis Racine* ſon fils. Il y aurait vu que *Jean Racine* voulait ſe faire chartreux avant ſon mariage.

3°. Il eſt faux que le roi lui eût donné alors mille louis d'or. Cette fauſſeté eſt encor prouvée par les mêmes mémoires. Le roi lui fit préſent d'une charge de gentilhomme ordinaire de ſa chambre en 1690, après la repréſentation d'*Athalie* à Verſailles. Ces minuties acquièrent quelque importance quand il s'agit d'un auſſi grand homme que *Racine*. Les fauſſes anecdotes ſur ceux qui illuſtrèrent le beau ſiècle de *Louis XIV*. ſont répétées dans tant de livres ridicules, & ces livres ſont en ſi grand nombre, tant de lecteurs oiſifs & mal inſtruits prennent ces contes pour des vérités, qu'on ne peut trop les prémunir contre tous ces menſonges. Et ſi on dément ſouvent l'auteur des mémoires de *Maintenon*, c'eſt que jamais auteur n'a plus menti que lui.

Ces occupations formaient l'efprit & animaient la fociété. (1)

Aucun de ceux qui ont trop cenfuré *Louis XIV.* ne peut difconvenir, qu'il ne fut, jufqu'à la journée d'Hochftet, le feul puiffant, le feul magnifique, le feul grand prefque en tout genre. Car quoiqu'il y eut des héros, comme *Jean Sobieski* & des rois de Suède, qui effaçaffent en lui le guerrier, perfonne n'effaça le monarque. Il faut avouer encor, qu'il foutint fes malheurs & qu'il les répara. Il a eu des défauts; il a fait de grandes fautes : mais ceux qui le condamnent, l'auraient-ils égalé, s'ils avaient été à fa place?

La ducheffe de Bourgogne croiffait en graces & en mérite. Les éloges qu'on donnait à fa fœur en Efpagne, lui infpirèrent une émulation qui redoubla en elle le talent de plaire. Ce n'était pas une beauté parfaite; mais elle avait le regard tel que fon fils; un grand air, une taille noble. Ces avantages étaient embellis par fon efprit, & plus encor par l'envie extrême de mériter les fuffrages de tout le monde. Elle était, comme *Henriette d'Angleterre*, l'idole & le modèle de la cour, avec un plus haut rang : elle touchait au trône : la France attendait du duc de Bourgogne un gouvernement, tel que les fages de l'antiquité en imaginèrent, mais dont l'auftérité ferait tempérée par les graces de cette princeffe, plus faites encor pour être fenties que la

(1) Comment le marquis de *la Fare* peut-il dire dans fes mémoires, que *depuis la mort de Madame, ce ne fut que jeu, confufion & impoliteffe.* On jouait beaucoup dans les voyages de Marli & de Fontainebleau, mais jamais chez madame de *Maintenon*; & la cour fut en tout tems le modèle de la plus parfaite politeffe. La ducheffe d'Orléans alors ducheffe de Chartres, la ducheffe du Maine, la princeffe de Conti, madame la ducheffe, démentaient bien ce que le marquis *la Fare* avance. Cet homme, qui dans le commerce était de la plus grande indulgence, n'a prefque écrit qu'une fatire. Il était mécontent du gouvernement : il paffait fa vie dans une fociété qui fe faifait un mérite de condamner la cour; & cette fociété fit d'un homme très-aimable, un hiftorien quelquefois injufte.

philoſophie de ſon époux. Le monde ſait, comme toutes ces eſpérances furent trompées. Ce fut le ſort de *Louis XIV.* de voir périr en France toute ſa famille par des morts prématurées, ſa femme à quarante-cinq ans, ſon fils unique à cinquante; (1) & un an après que nous eûmes perdu ſon fils, nous vîmes ſon petit-fils le dauphin duc de Bourgogne, la dauphine ſa femme, leur fils aîné le duc de Bretagne, portés à St. Denis au même tombeau, au mois d'Avril 1712, tandis que le dernier de leurs enfans, monté depuis ſur le trône, était dans ſon berceau aux portes de la mort. Le duc de Berri, frère du duc de Bourgogne, les ſuivit deux ans après; & ſa fille, dans le même tems paſſa du berceau au cercueil.

Ce tems de déſolation laiſſa dans les cœurs une impreſſion ſi profonde, que dans la minorité de *Louis XV.* j'ai vu pluſieurs perſonnes, qui ne parlaient de ces pertes qu'en verſant des larmes. Le plus à plaindre de tous les hommes, au milieu de tant de morts précipitées, était celui qui ſemblait de voir hériter bientôt du royaume.

Ces mêmes ſoupçons, qu'on avait eus à la mort de

(1) L'auteur des mémoires de *Maintenon*, tome IV. dans un chapitre intitulé, *mademoiſelle Choin*, dit que Monſeigneur fut amoureux d'une de ſes propres ſœurs, & qu'il épouſa enſuite mademoiſelle *Choin.* Ces contes populaires ſont reconnus pour faux chez tous les honnêtes gens. Il faudrait être non-ſeulement contemporain, mais être muni de preuves, pour avancer de telles anecdotes. Il n'y a jamais eu le moindre indice que Monſeigneur eût épouſé mademoiſelle *Choin.* Renouveller ainſi, au bout de ſoixante ans, des bruits de ville, ſi vagues, ſi peu vraiſemblables, ſi décriés, ce n'eſt point écrire l'hiſtoire; c'eſt compiler au haſard des ſcandales pour gagner de l'argent. Sur quel fondement cet écrivain a-t-il le front d'avancer, page 244, que madame la ducheſſe de Bourgogne dit au prince ſon époux : *Si j'étais morte, auriez-vous fait le troiſième tome de votre famille?* Il fait parler *Louis XIV.* tous les princes, tous les miniſtres, comme s'il les avait écoutés. On trouve peu de pages dans ces mémoires qui ne ſoient remplies de ces menſonges hardis qui ſoulèvent tous les honnêtes gens.

Madame & à celle de *Marie-Louiſe* reine d'Eſpagne, ſe réveillèrent avec une fureur ſingulière. L'excès de la douleur publique aurait preſque excuſé la calomnie, ſi elle avait été excuſable. Il y avait du délire à penſer, qu'on eût pu faire périr par un crime tant de perſonnes royales, en laiſſant vivre le ſeul qui pouvait les venger. La maladie, qui emporta le dauphin duc de Bourgogne, ſa femme & ſon fils, était une rougeole pourprée épidémique. Ce mal fit périr à Paris en moins d'un mois plus de cinq cents perſonnes. Monſieur le duc de *Bourbon*, petit-fils du prince de *Condé*, le duc de *la Trimouille*, madame de *la Vrillière*, madame de *Liſtenai*, en furent attaqués à la cour. Le marquis de *Gondrin*, fils du duc d'*Antin*, en mourut en deux jours. Sa femme, depuis comteſſe de Toulouſe, fut à l'agonie. Cette maladie parcourut toute la France. Elle fit périr en Lorraine les ainés de ce duc de Lorraine *François*, deſtiné à être un jour empereur & à relever la maiſon d'*Autriche*.

Cependant, ce fut aſſez qu'un médecin nommé *Boudin*, homme de plaiſir, hardi & ignorant, eût proféré ces paroles : « Nous n'entendons rien à de pareilles ma» ladies : » c'en fut aſſez, dis-je, pour que la calomnie n'eût point de frein.

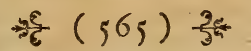
Un prince avait un laboratoire, & étudiait la chymie, ainſi que beaucoup d'autres arts : c'était une preuve ſans réplique. Le cri public était affreux ; il faut en avoir été témoin pour le croire. Pluſieurs écrits & quelques malheureuſes hiſtoires de *Louis XIV*. éterniſeraient les ſoupçons, ſi des hommes inſtruits ne prenaient ſoin de les détruire. J'oſe dire, que frappé de tout tems de l'injuſtice des hommes, j'ai fait bien des recherches pour ſavoir la vérité. Voici ce que m'a répété pluſieurs fois le marquis de *Canillac*, l'un des plus honnêtes hommes du royaume, intimement attaché à ce prince ſoupçonné, dont il eut depuis beaucoup à ſe plaindre.

Le marquis de *Canillac*, au milieu de cette clameur publique, va le voir dans son palais. Il le trouve étendu à terre, versant des larmes, aliéné par le désespoir. Son chymiste *Hombert* court se rendre à la bastille, pour se constituer prisonnier : mais on n'avait point d'ordre de le recevoir ; on le refuse. Le prince (qui le croirait ?) demande lui-même, dans l'excès de sa douleur, à être mis en prison ; il veut que des formes juridiques éclaircissent son innocence ; sa mère demande avec lui cette justification cruelle. La lettre de cachet s'expédie, mais elle n'est point signée : & le marquis de *Canillac*, dans cette émotion d'esprit, conserva seul assez de sang-froid pour sentir les conséquences d'une démarche si désespérée. Il fit que la mère du prince s'opposa à cette lettre de cachet ignominieuse. Le monarque qui l'accordait, & son neveu qui la demandait, étaient également malheureux. (1)

(1) L'auteur de la vie du duc d'Orléans est le premier qui ait parlé de ces soupçons atroces : c'était un jésuite nommé *la Motte*, le même qui prêcha à Rouen contre ce prince pendant sa régence, & qui se refugia ensuite en Hollande sous le nom de *la Hode*. Il était instruit de quelques faits publics. Il dit, tome I. page 112, que le prince si injustement soupçonné demanda à se constituer prisonnier ; & ce fait est très-vrai. Ce jésuite n'était pas à portée de savoir comment M. de *Canillac* s'opposa à cette démarche trop injurieuse à l'innocence du prince. Toutes les autres anecdotes qu'il rapporte sont fausses. *Reboulet* qui l'a copié, dit d'après lui, page 142, tome VIII. que le dernier enfant du duc & de la duchesse de Bourgogne *fut sauvé par du contrepoison de Venise.* Il n'y a point de contrepoison de Venise qu'on donne ainsi au hasard. La médecine ne connaît point d'antidotes généraux qui puissent guérir un mal dont on ne connaît point la source. Tous les contes qu'on a répandus dans le public en ces tems malheureux, ne sont qu'un amas d'erreurs populaires.

C'est une faute de peu de conséquence dans le compilateur des mémoires de madame de *Maintenon*, de dire que le duc du Maine fût alors à l'agonie ; c'est une calomnie puérile de dire, que l'auteur du siècle de *Louis XIV.* accrédite ces bruits plus qu'il ne les détruit.

Jamais l'histoire n'a été déshonorée par de plus absurdes mensonges, que dans ces prétendus mémoires. L'auteur feint de les écrire en 1553. Il s'avise d'imaginer que le duc & la duchesse de Bourgogne, & leur fils aîné, moururent de la petite vérole ; il



CHAPITRE VINGT-HUITIEME.

Suite des anecdotes.

LOUIS XIV. dévorait sa douleur en public ; il se laissa voir à l'ordinaire ; mais en secret les ressentimens de tant de malheurs le pénétraient & lui donnaient des convulsions. Il éprouvait toutes ces pertes domestiques à la suite d'une guerre malheureuse, avant qu'il fût assuré de la paix, & dans un tems où la misère désolait le royaume. On ne le vit pas succomber un moment à ses afflictions.

Le reste de sa vie fut triste. Le dérangement des finances, auquel il ne put remédier, aliéna les cœurs. Sa confiance entière pour le jésuite *le Tellier*, homme trop violent, acheva de les révolter. C'est une chose très-remarquable, que le public, qui lui pardonna toutes ses maîtresses, ne lui pardonna pas son confesseur. Il perdit, les trois dernières années de sa vie, dans l'esprit de la plupart de ses sujets, tout ce qu'il avait fait de grand & de mémorable.

Privé de presque tous ses enfans, sa tendresse, qui redoublait pour le duc du Maine & pour le comte de Toulouse ses fils légitimés, le porta à les déclarer héritiers de la couronne, eux & leurs descendans, au défaut des princes du sang, par un édit qui fut enrégistré sans aucune remontrance en 1714. Il tempérait

avance cette fausseté pour se donner un prétexte de parler de l'inoculation qu'on a faite au mois de Mai 1756. Ainsi dans la même page il se trouve qu'il parle en 1753 de ce qui est arrivé en 1756.

La littérature a été infectée de tant de sortes d'écrits calomnieux, on a débité en Hollande tant de faux mémoires, tant d'impostures sur le gouvernement & sur les citoyens, que c'est un devoir de précautionner les lecteurs contre cette foule de libelles.

ainſi, par la loi naturelle, la ſévérité des loix de convention, qui prive les enfans nés hors du mariage, de tous droits à la ſucceſſion paternelle. Les rois diſpenſent de cette loi. Il crut pouvoir faire pour ſon ſang, ce qu'il avait fait en faveur de pluſieurs de ſes ſujets. Il crut ſur-tout pouvoir établir pour deux de ſes enfans, ce qu'il avait fait paſſer au parlement ſans oppoſition, pour les princes de la maiſon de *Lorraine*. Il égala enſuite leur rang à celui des princes du ſang en 1715. Le procès, que les princes du ſang intentèrent depuis aux princes légitimés, eſt connu. Ceux-ci ont conſervé pour leurs perſonnes & pour leurs enfans les honneurs donnés par *Louis XIV*. Ce qui regarde leur poſtérité dépendra du tems, du mérite & de la fortune.

Louis XIV. fut attaqué vers le milieu du mois d'Août 1715, au retour de Marli, de la maladie qui termina ſes jours. Ses jambes s'enflèrent; la gangrène commença à ſe manifeſter. Le comte de *Stair* ambaſſadeur d'Angleterre paria, ſelon le génie de ſa nation, que le roi ne paſſerait pas le mois de Septembre. Le duc d'Orléans, qui au voyage de Marli avait été abſolument ſeul, eut alors toute la cour auprès de ſa perſonne. Un empirique, dans les derniers jours de la maladie du roi, lui donna un élixir qui ranima ſes forces. Il mangea, & l'empirique aſſura qu'il guérirait. La foule, qui entourait le duc d'Orléans, diminua dans le moment. « Si » le roi mange une ſeconde fois, dit le duc d'Orléans, » nous n'aurons plus perſonne. » Mais la maladie était mortelle. Les meſures étaient priſes, pour donner la régence abſolue au duc d'Orléans. Le roi ne la lui avait laiſſée que très-limitée par ſon teſtament dépoſé au parlement, ou plutôt il ne l'avait établi que chef d'un conſeil de régence, dans lequel il n'aurait eu que la voix prépondérante. Cependant il lui dit: *Je vous ai conſervé tous les droits que vous donne votre naiſ-*

ſance (1) C'eſt qu'il ne croyait pas qu'il y eût de loi fondamentale qui donnât dans une minorité un pouvoir ſans bornes à l'héritier préſomptif du royaume. Cette autorité ſuprême, dont on peut abuſer, eſt dangereuſe; mais l'autorité partagée l'eſt encor davantage. Il crut qu'ayant été ſi bien obéi pendant ſa vie, il le ferait après ſa mort, & ne ſe ſouvenait pas qu'on avait caſſé le teſtament de ſon père.

D'ailleurs perſonne n'ignore avec quelle grandeur d'ame il vit approcher la mort, diſant à madame de Maintenon : *J'avais cru qu'il était plus difficile de mourir*; diſant à ſes domeſtiques : *Pourquoi pleurez-vous? m'avez-vous cru immortel* ? donnant tranquillement ſes ordres ſur beaucoup de choſes, & même ſur ſa pompe funèbre. Quiconque a beaucoup de témoins de ſa mort, meurt toujours avec courage. *Louis XIV*. dans ſa dernière maladie, avait mis en muſique le *De profundis*, qu'on devait chanter pour lui. Le courage d'eſprit avec lequel *Louis XIV*. vit ſa fin, fut dépouillé de cette oſtentation répandue ſur toute ſa vie. Ce courage alla juſqu'à avouer ſes fautes. Son ſucceſſeur a toujours conſervé écrites au chevet de ſon lit, les paroles remarquables que ce monarque lui dit, en le tenant ſur ſon lit entre ſes bras: ces paroles ne ſont point telles qu'elles ſont rapportées dans toutes les hiſtoires. Les voici fidélement copiées :

« Vous allez être bientôt roi d'un grand royaume.
» Ce que je vous recommande plus fortement, eſt de
» n'oublier jamais les obligations que vous avez à DIEU.
» Souvenez-vous que vous lui devez tout ce que vous

(1) Les mémoires de madame de *Maintenon*, tome V. page 194, diſent que *Louis XIV*. voulut faire le duc du Maine lieutenant-général du royaume. Il faut avoir de garans authentiques pour avancer une choſe auſſi extraordinaire & auſſi importante. Le duc du Maine eût été au deſſus du duc d'Orléans; c'eût été tout bouleverſer; auſſi le fait eſt-il faux.

» êtes. Tâchez de conſerver la paix avec vos voiſins. » J'ai trop aimé la guerre ; ne m'imitez pas en cela, » non plus que dans les trop grandes dépenſes que j'ai » faites. Prenez conſeil en toutes choſes, & cherchez » à connaître le meilleur pour le ſuivre toujours. » Soulagez vos peuples le plus tôt que vous le pourrez, » & faites ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire » moi-même, &c. »

Ce diſcours eſt très-éloigné de la petiteſſe d'eſprit qu'on lui impute dans quelques mémoires. On lui a reproché d'avoir porté ſur lui des reliques les dernières années de ſa vie. Ses ſentimens étaient grands, mais ſon confeſſeur qui ne l'était pas, l'avait aſſujetti à ces pratiques peu convenables, & aujourd'hui déſuſitées, pout l'aſſujettir plus pleinement à ſes inſinuations. Et d'ailleurs ces reliques qu'il avait la faibleſſe de porter, lui avaient été données par madame de *Maintenon*.

Quoique la vie & la mort de *Louis XIV.* euſſent été glorieuſes, il ne fut pas auſſi regretté qu'il le méritait. L'amour de la nouveauté, l'approche d'un tems de minorité, où chacun ſe figurait une fortune, la querelle de la *conſtitution* qui aigriſſait les eſprits ; tout fit recevoir la nouvelle de ſa mort avec un ſentiment qui allait plus loin que l'indifférence. Nous avons vu ce même peuple, qui en 1686 avait demandé au ciel avec larmes la guériſon de ſon roi malade, ſuivre ſon convoi funèbre avec des démonſtrations bien différentes. On prétend que la reine ſa mère lui avait dit un jour dans ſa grande jeuneſſe : *Mon fils, reſſemblez à votre grand-père, & non pas à votre père.* Le roi en ayant demandé la raiſon ; *c'eſt*, dit-elle, *qu'à la mort de Henri IV. on pleurait, & qu'on a ri à celle de Louis XIII.* (1)

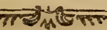
(1) J'ai vu de petites tentes dreſſées ſur le chemin de St. Denis. On y buvait, on y chantait, on y riait. Les ſentimens des citoyens de Paris avaient paſſé juſqu'à la populace. Le jéſuite *le Tellier* était la principale cauſe de cette joie univerſelle. J'entendis pluſieurs

Quoiqu'on lui ait reproché des petiteſſes, des duretés dans ſon zèle contre le janſéniſme, trop de hauteur avec les étrangers dans ſes ſuccès, de la faibleſſe pour pluſieurs femmes, de trop grandes ſévérités dans des choſes perſonnelles, des guerres légérement entrepriſes, l'embraſement du Palatinat, les perſécutions contre les réformés; cependant ſes grandes qualités & ſes actions miſes enfin dans la balance, l'ont emporté ſur ſes fautes. Le tems qui mûrit les opinions des hommes a mis le ſceau à ſa réputation; & malgré tout ce qu'on a écrit contre lui, on ne prononcera point ſon nom ſans reſpect, & ſans concevoir à ce nom l'idée d'un ſiècle éternellement mémorable. Si l'on conſidère ce prince dans ſa vie privée, on le voit à la vérité trop plein de ſa grandeur, mais affable, ne donnant point à ſa mère de part au gouvernement, mais rempliſſant avec elle tous les devoirs d'un fils, & obſervant avec ſon épouſe tous les dehors de la bienſéance; bon père, bon maître, toujours décent en public, laborieux dans le cabinet, exact dans les affaires, penſant juſte, parlant bien, & aimable avec dignité.

J'ai déjà remarqué (1) ailleurs, qu'il ne prononça jamais les paroles qu'on lui fait dire, lorſque le premier gentilhomme de la chambre & le grand-maître de la garde-robe ſe diſputaient l'honneur de le ſervir: *qu'importe lequel de mes valets me ſerve*? Un diſcours ſi groſſier ne pouvait partir d'un homme auſſi poli & auſſi attentif qu'il l'était, & ne s'accordait guère avec ce qu'il dit un jour au duc de *la Rochefoucault*, au ſujet de ſes dettes: *que ne parlez-vous à vos amis*? Mot bien différent, qui par lui-même valait beaucoup, & qui fut accompagné d'un don de cinquante mille écus.

ſpectateurs dire qu'il fallait mettre le feu aux maiſons des jéſuites avec les flambeaux qui éclairaient la pompe funèbre.

(1) Tout cela eſt tiré des anecdotes imprimées parmi les mélanges du même auteur, & fondues dans cette hiſtoire.



Il n'eſt pas même vrai, qu'il ait écrit au duc de *la Rochefoucault* : « Je vous fais mon compliment comme » votre ami, ſur la charge de grand-maître de la garde-» robe, que je vous donne comme votre roi. » Les hiſtoriens lui font honneur de cette lettre. C'eſt ne pas ſentir combien il eſt peu délicat, combien même il eſt dur de dire à celui dont on eſt le maître, qu'on eſt ſon maître. Cela ſerait à ſa place, ſi on écrivait à un ſujet qui aurait été rebelle : c'eſt ce que *Henri VI.* aurait pu dire au duc de *Mayenne* avant l'entière réconciliation. Le ſecretaire du cabinet *Roſe* écrivit cette lettre ; & le roi avait trop de bon goût pour l'envoyer. C'eſt ce bon goût qui lui fit ſupprimer les inſcriptions faſtueuſes, dont *Charpentier* de l'académie Françaiſe avait chargé les tableaux de *le Brun* dans la galerie de Verſailles ; *l'incroyable paſſage du Rhin ; la merveilleuſe priſe de Valenciennes*, &c. le roi ſentit que la priſe de Valenciennes, le paſſage du Rhin, diſaient davantage. *Charpentier* avait eu raiſon d'orner d'inſcriptions en notre langue les monumens de ſa patrie ; la flatterie ſeule avait nui à l'exécution.

On à recueilli quelques réponſes, quelques mots de ce prince, qui ſe réduiſent à très-peu de choſe. On prétend, que quand il réſolut d'abolir en France le calviniſme, il dit : « Mon grand-père aimait les hu-» guenots, & ne les craignait pas ; mon père ne les » aimait point, & les craignait ; moi je ne les aime, » ni ne les crains. »

Ayant donné en 1658 la place de premier préſident du parlement de Paris à M. de *Lamoignon* alors maître des requêtes, il lui dit : « Si j'avais connu un plus » homme de bien & un plus digne ſujet, je l'aurais » choiſi. » Il uſa à-peu-près des mêmes termes avec le cardinal de *Noailles*, lorſqu'il lui donna l'archevêché de Paris. Ce qui fait le mérite de ces paroles, c'eſt qu'elles étaient vraies, & qu'elles inſpiraient la vertu.

On prétend qu'un prédicateur indiſcret le déſigna un jour à Verſailles : témérité qui n'eſt pas permiſe envers un particulier, encor moins envers un roi. On aſſure que *Louis XIV.* ſe contenta de lui dire : *Mon père, j'aime bien à prendre ma part d'un ſermon, mais je n'aime pas qu'on me la faſſe.* Que ce mot ait été dit ou non, il peut ſervir de leçon.

Il s'exprimait toujours noblement & avec préciſion, s'étudiant en public à parler comme à agir en ſouverain. Lorſque le duc d'Anjou partit pour aller régner en Eſpagne, il lui dit, pour marquer l'union qui allait déſormais joindre les deux nations : *Il n'y a plus de Pyrénées.*

Rien ne peut aſſurement faire mieux connaître ſon caractère que le mémoire ſuivant qu'on a tout entier écrit de ſa main. (1)

» Les rois ſont ſouvent obligés à faire des choſes » contre leur inclination, & qui bleſſent leur bon na« turel. Ils doivent aimer à faire plaiſir, & il faut qu'ils » châtient ſouvent & perdent des gens à qui naturelle» ment ils veulent du bien. L'intérêt de l'état doit » marcher le premier. On doit forcer ſon inclination, » & ne pas ſe mettre en état de ſe reprocher, dans » quelque choſe d'importance, qu'on pouvait faire » mieux. Mais quelques intérêts particuliers m'en ont » empêché, & ont déterminé les vues que je devais » avoir pour la grandeur, le bien & la puiſſance de » l'état. Souvent il y a des endroits qui font peine ; il » y en a de délicats qu'il eſt difficile de démêler. On » a des idées confuſes. Tant que cela eſt, on peut de» meurer ſans ſe déterminer ; mais dès que l'on ſe » fixe l'eſprit à quelque choſe, & qu'on croit voir le » meilleur parti, il faut le prendre. C'eſt ce qui m'a » fait réuſſir ſouvent dans ce que j'ai entrepris. Les » fautes que j'ai faites, & qui m'ont donné des peines

(1) Il eſt dépoſé à la bibliothèque du roi depuis quelques années.

» infinies, ont été par complaiſance, & pour me laiſſer
» aller trop nonchalamment aux avis des autres. Rien
» n'eſt ſi dangereux que la faibleſſe de quelque nature
» qu'elle ſoit. Pour commander aux autres il faut s'éle-
» ver au deſſus d'eux; & après avoir entendu ce qui
» vient de tous les endroits, on ſe doit déterminer
» par le jugement qu'on doit faire ſans préoccupation,
» & penſant toujours à ne rien ordonner ni exécuter
» qui ſoit indigne de ſoi, du caractère qu'on porte, ni
» de la grandeur de l'état. Les princes qui ont de bonnes
» intentions & quelque connaiſſance de leurs affaires,
» ſoit par expérience, ſoit par étude & une grande
» application à ſe rendre capables, trouvent tant de
» différentes choſes par leſquelles ils ſe peuvent faire
» connaître, qu'ils doivent avoir un ſoin particulier &
» une application univerſelle à tout. Il faut ſe garder
» contre ſoi-même, prendre garde à ſon inclination,
» & être toujours en garde contre ſon naturel. Le
» métier de roi eſt grand, noble & flatteur, quand on
» ſe ſent digne de bien s'acquitter de toutes les choſes
» auxquelles il engage; mais il n'eſt pas exempt de
» peines, de fatigues, d'inquiétude. L'incertitude dé-
» ſeſpère quelquefois; & quand on a paſſé un tems
» raiſonnable à examiner une affaire, il faut ſe déter-
» miner & prendre le parti qu'on croit le meilleur. (1)

» Quand on a l'état en vue, on travaille pour ſoi;
» le bien de l'un fait la gloire de l'autre. Quand le

(1) L'abbé *Caſtel de St. Pierre*, connu par pluſieurs ouvrages ſinguliers, dans leſquels on trouve beaucoup de vues philoſophiques, & très-peu de praticables, a laiſſé des *annales politiques* depuis 1658 juſqu'à 1739. Il condamne ſévérement, en pluſieurs endroits, l'adminiſtration de *Louis XIV*. Il ne veut pas ſur-tout qu'on l'appelle *Louis le Grand*. Si *grand* ſignifie *parfait*, il eſt sûr que ce titre ne lui convient pas : mais par ces mémoires écrits de la main de ce monarque, il paraît qu'il avait d'auſſi bons principes de gouvernement, pour le moins, que l'abbé de *St. Pierre*. Ces mémoires de l'abbé de *St. Pierre* n'ont rien de curieux que la bonne foi groſſière avec laquelle cet homme ſe croit fait pour gouverner.

» premier eſt heureux, élevé & puiſſant, celui qui
» en eſt cauſe en eſt glorieux, & par conſéquent doit
» plus goûter que ſes ſujets, par rapport à lui & à
» eux, tout ce qu'il y a de plus agréable dans la vie.
» Quand on s'eſt mépris, il faut réparer ſa faute le
» plutôt qu'il eſt poſſible, & que nulle conſidération
» n'en empêche, pas même la bonté.

» En 1671 un homme mourut qui avait la charge de
» ſecretaire-d'état, ayant le département des étrangers.
» Il était homme capable, mais non pas ſans défauts. Il
» ne laiſſait pas de bien remplir ce poſte, qui eſt très-
» important.

» Je fus quelque tems à penſer à qui je ferais avoir
» cette charge; & après avoir bien examiné, je trouvai
» qu'un homme qui avait long-tems ſervi dans des am-
» baſſades, était celui qui la remplirait le mieux. (1)

» Je lui fis mander de venir. Mon choix fut approuvé
» de tout le monde, ce qui n'arrive pas toujours. Je
» le mis en poſſeſſion de cette charge à ſon retour. Je
» ne le connaiſſais que de réputation & par les com-
» miſſions dont je l'avais chargé, & qu'il avait bien exé-
» cutées; mais l'emploi que je lui ai donné s'eſt trouvé
» trop grand & trop étendu pour lui. Je n'ai pas profité
» de tous les avantages que je pouvais avoir, & tout
» cela par complaiſance & bonté. Enfin il a fallu que
» je lui ordonne de ſe retirer, parce que tout ce qui
» paſſait par lui, perdait de la grandeur & de la force
» qu'on doit avoir en exécutant les ordres d'un roi de
» France. Si j'avais pris le parti de l'éloigner plutôt,
» j'aurais évité les inconvéniens qui me ſont arrivés,
» & je ne me reprocherais pas que ma complaiſance
» pour lui a pu nuire à l'état. J'ait fait ce détail pour
» faire voir un exemple de ce que j'ai dit ci-devant. »

Ce monument ſi précieux, & juſqu'à préſent inconnu, dépoſe à la poſtérité en faveur de la droiture & de la

(1) M. de *Pompone*.

magnanimité de son ame. On peut même dire qu'il se juge trop sévérement, qu'il n'avait nul reproche à se faire sur monsieur de *Pompone*, puisque les services de ce ministre & sa réputation avaient déterminé le choix du prince confirmé par l'approbation universelle ; & s'il se condamne sur le choix de monsieur de *Pompone*, qui eut au moins le bonheur de servir dans les tems les plus glorieux, que ne devait-il pas se dire sur monsieur *Chamillard*, dont le ministère fut si infortuné & condamné si universellement ?

Il avait écrit plusieurs mémoires dans ce goût, soit pour se rendre compte à lui-même, soit pour l'instruction du dauphin duc de Bourgogne. Ces réflexions vinrent après les événemens. Il eût approché davantage de la perfection où il avait le mérite d'aspirer, s'il eût pu se former une philosophie supérieure à la politique ordinaire & aux préjugés ; philosophie que dans le cours de tant de siècles on voit pratiquée par si peu de souverains, & qu'il est bien pardonnable aux rois de ne pas connaître, puisque tant d'hommes privés l'ignorent.

Voici une partie des instructions qu'il donne à son petit-fils *Philippe V.* partant pour l'Espagne. Il les écrivit à la hâte, avec une négligence qui découvre bien mieux l'ame, qu'un discours étudié. On y voit le père & le roi.

« Aimez les Espagnols & tous vos sujets attachés à » vos couronnes & à votre personne. Ne préférez pas » ceux qui vous flatteront le plus ; estimez ceux qui » pour le bien hasarderont de vous déplaire. Ce sont-là » vos véritables amis.

» Faites le bonheur de vos sujets ; & dans cette vue » n'ayez de guerre que lorsque vous y serez forcé, » & que vous en aurez bien considéré & bien pesé » les raisons dans votre conseil.

» Essayez de remettre vos finances ; veillez aux Indes » & à vos flottes ; pensez aux commerce ; vivez dans » une grande union avec la France ; rien n'étant si » bon pour nos deux puissances, que cette union à la- » quelle rien ne pourra resister. (1)

» Si vous êtes contraint de faire la guerre, mettez- » vous à la tête de vos armées.

» Songez à rétablir vos troupes par-tout, & com- » mencez par celles de Flandres.

» Ne quittez jamais vos affaires pour votre plaisir ; » mais faites-vous une sorte de règle qui vous donne » des tems de liberté & de divertissement.

» Il n'y en a guère de plus innocens que la chasse » & le goût de quelque maison de campagne, pourvu » que vous n'y fassiez pas trop de dépense.

» Donnez une grande attention aux affaires quand » on vous en parle ; écoutez beaucoup dans le commen- » cement, sans rien décider.

» Quand vous aurez plus de connaissance, souvenez- » vous que c'est à vous à décider : mais quelque expé- » rience que vous ayez, écoutez toujours tous les avis » & tous les raisonnemens de votre conseil, avant que » de faire cette décision.

» Faites tout ce qui vous sera possible pour bien » connaître les gens les plus importans, afin de vous » en servir à propos.

» Tâchez que vos vice-rois & gouverneurs soient » toujours Espagnols.

» Traitez bien tout le monde ; ne dites jamais rien » de fâcheux à personne ; mais distinguez les gens de » qualité & de mérite.

» Témoignez de la reconnaissance pour le feu roi, » & pour tous ceux qui ont été d'avis de vous choisir » pour lui succéder.

(1) On voit qu'il se trompa dans cette conjoncture.

» Ayez une grande confiance au cardinal *Porto-*
» *Carrero*, & lui marquez le gré que vous lui ſavez
» de la conduite qu'il a tenue.

» Je crois que vous devez faire quelque choſe de
» conſidérable pour l'ambaſſadeur qui a été aſſez heureux
» pour vous demander & pour vous ſaluer le premier
» en qualité de ſujet.

» N'oubliez pas *Bedmar*, qui a du mérite, & qui
» eſt capable de vous ſervir.

» Ayez une entière croyance au duc d'*Harcourt*; il
» eſt habile homme, & honnête homme, & ne vous
» donnera des conſeils que par rapport à vous.

» Tenez tous les Français dans l'ordre.

» Traitez bien vos domeſtiques, mais ne leur donnez
» pas trop de familiarité, & encor moins de croyance.
» Servez-vous d'eux tant qu'ils feront ſages : renvoyez-
» les à la moindre faute qu'ils feront, & ne les ſou-
» tenez jamais contre les Eſpagnols.

» N'ayez de commerce avec la reine douairière que
» celui dont vous ne pouvez vous diſpenſer. Faites en
» ſorte qu'elle quitte Madrid, & qu'elle ne ſorte pas
» d'Eſpagne. En quelque lieu qu'elle ſoit, obſervez ſa
» conduite, & empêchez qu'elle ne ſe mêle d'aucune
» affaire. Ayez pour ſuſpects ceux qui auront trop de
» commerce avec elle.

» Aimez toujours vos parens. Souvenez-vous de la
» peine qu'ils ont eu à vous quitter. Conſervez un
» grand commerce avec eux dans les grandes choſes
» & dans les petites. Demandez-nous ce que vous auriez
» beſoin ou envie d'avoir qui ne ſe trouve pas chez
» vous ; nous en uſerons de même avec vous.

» N'oubliez jamais que vous êtes Français, & ce qui
» peut vous arriver. Quand vous aurez aſſuré la ſuc-
» ceſſion d'Eſpagne par des enfans, viſitez vos royau-
» mes, allez à Naples & en Sicile, paſſez à Milan &

» venez

» venez en Flandre ; (1) ce ſera une occaſion de nous » revoir : en attendant viſitez la Catalogne, l'Arragon, » & autres lieux. Voyez ce qu'il y aura à faire pour Ceuta.

» Jetez quelque argent au peuple quand vous ſerez » en Eſpagne, & ſur-tout en entrant à Madrid.

» Ne paraiſſez pas choqué des figures extraordiaaires » que vous trouverez. Ne vous en moquez point. » Chaque pays a ſes manières particulières ; & vous » ſerez bien-tôt accoutumé à ce qui vous paraîtra d'a- » bord le plus ſurprenant.

» Evitez autant que vous pourrez de faire des graces » à ceux qui donnent de l'argent pour les obtenir. » Donnez à propos & libéralement ; & ne recevez » guère de préſens, à moins que ce ne ſoit des ba- » gatelles. Si quelquefois vous ne pouvez éviter d'en » recevoir, faites-en à ceux qui vous en auront » donné, de plus conſidérables, après avoir laiſſé » paſſer quelques jours.

» Ayez une caſſette pour mettre ce que vous aurez » de particulier, dont vous aurez ſeul la clef.

» Je finis par un des plus importans avis que je » puiſſe vous donner. Ne vous laiſſez pas gouverner. » Soyez le maître ; n'ayez jamais de favori ni de pre- » mier miniſtre. Ecoutez, conſultez votre conſeil, mais » décidez. DIEU qui vous à fait roi, vous donnera les » lumières qui vous ſont néceſſaires, tant que vous au- » rez de bonnes intentions ». (2)

Louis XIV. avait dans l'eſprit plus de juſteſſe & de dignité, que de ſaillies ; & d'ailleurs on n'exige pas

(1) Cela ſeul peut ſervir à confondre tant d'hiſtoriens qui ſur la foi des mémoires infidèles écrits en Hollande, ont rapporté un prétendu traité (ſigné par *Philippe V.* avant ſon départ) par lequel traité ce prince cédait à ſon grand père la Flandre & le Milanais.

(2) Le roi d'Eſpagne profita de ces conſeils : c'était un prince vertueux.

L'auteur des mémoires de *Maintenon*, tome V. page 200 & ſuiv. l'accuſe d'avoir fait *un ſouper ſcandaleux avec la princeſſe* des Urſins *le lendemain de la mort de ſa première femme*, & d'avoir voulu

qu'un roi dise des choses mémorables, mais qu'il en fasse. Ce qui est nécessaire à tout homme en place, c'est de ne laisser sortir personne mécontent de sa présence, & de se rendre agréable à tous ceux qui l'approchent. On ne peut faire du bien à tout moment; mais on peut toujours dire des choses qui plaisent. Il s'en était fait une heureuse habitude. C'était entre lui & sa cour un commerce continuel, de tout ce que la majesté peut avoir de graces sans jamais se dégrader, & de tout ce que l'empressement de servir & de plaire peut avoir de finesse, sans l'air de la bassesse. Il était, sur-tout avec les femmes, d'une attention & d'une politesse qui augmentait encor celle de ses courtisans; & il ne perdit jamais l'occasion de dire aux hommes de ces choses qui flattent l'amour propre en excitant l'émulation, & qui laissent un long souvenir.

Un jour madame la duchesse de Bourgogne encor fort jeune, voyant à souper un officier qui était très-laid, plaisantait beuucoup & très-haut sur sa laideur; « Je le » trouve, madame, dit le roi encor plus haut, un des » plus beaux hommes de mon royaume; car c'est un » des plus braves. »

Un officier général, homme un peu brusque, & qui n'avait pas adouci son caractère dans la cour même de *Louis XIV.* avait perdu un bras dans une action, & se plaignait au roi, qui l'avait pourtant récompensé, autant qu'on le peut pour un bras cassé: « Je voudrais » avoir aussi perdu l'autre, dit-il, & ne plus servir votre » majesté: » *J'en serais bien fâché pour vous & pour moi*, lui répondit le roi: & ce discours fut suivi d'une grace qu'il lui accorda. Il était si éloigné de dire des

épouser cette dame, qu'il charge d'opprobres. Remarquez que.... de *la Trimouille* princesse *des Ursins*, dame d'honneur de la feue reine, avait alors plus de soixante ans. Ces contes populaires, qui ne méritent que l'oubli, deviennent des calomnies punissables quand on les imprime, & qu'on veut flétrir les noms les plus respectés sans apporter la plus légère preuve.

choſes déſagréables, qui ſont des traits mortels dans la bouche d'un prince, qu'il ne ſe permettait pas même les plus innocentes & les plus douces railleries ; tandis que des particuliers en font tous les jours de ſi cruelles & de ſi funeſtes.

Il ſe plaiſait & ſe connaiſſait à ces choſes ingénieuſes, aux impromptus, aux chanſons agréables ; & quelquefois même il faiſait ſur le champ de petites parodies ſur les airs qui étaient en vogue, comme celle-ci :

Chez mon cadet de frère
Le chancelier Serrant
N'eſt pas trop néceſſaire ;
Et le ſage Boifranc
Eſt celui qui ſait plaire.

Et cet autre, qu'il fit en congédiant un jour le conſeil :

Le conſeil à ſes yeux a beau ſe préſenter ;
Si-tôt qu'il voit ſa chienne, il quitte tout pour elle :
Rien ne peut l'arrêter,
Quand la chaſſe l'appelle.

Ces bagatelles ſervent au moins à faire voir, que les agrémens de l'eſprit faiſaient un des plaiſirs de ſa cour, qu'il entrait dans ces plaiſirs, & qu'il ſavait dans le particulier vivre en homme, auſſi-bien que repréſenter en monarque ſur le théatre du monde.

Sa lettre à l'archevêque de Reims au ſujet du marquis de *Barbeſieux*, quoiqu'écrite d'un ſtyle extrêmement négligé, fait plus d'honneur à ſon caractère, que les penſées les plus ingénieuſes n'en auraient fait à ſon eſprit. Il avait donné à ce jeune homme la place de ſecretaire d'état de la guerre, qu'avait eu le marquis de *Louvois* ſon père. Bientôt mécontent de la conduite de ſon nouveau ſecretaire d'état, il veut le corriger, ſans le trop mortifier. Dans cette vue il s'adreſſe à ſon oncle l'archevêque de Reims ; il le prie d'avertir ſon neveu. C'eſt un maître inſtruit de tout, c'eſt un père qui parle.

« Je ſais, dit-il, ce que je dois à la mémoire de

» monsieur de *Louvois*; (1) mais si votre neveu ne » change de conduite, je serai forcé de prendre un » parti. J'en serai fâché; mais il en faudra prendre un. Il » a des talens; mais il n'en fait pas un bon usage. Il » donne trop souvent à souper aux princes, au lieu de » travailler; il néglige les affaires pour ses plaisirs; il » fait attendre trop long-tems les officiers dans son anti-» chambre; il leur parle avec hauteur, & quelquefois „ avec dureté. „

Voilà ce que ma mémoire me fournit de cette lettre, que j'ai vue autrefois en original. Elle fait bien voir, que *Louis XIV.* n'était pas gouverné par ses ministres comme on l'a cru, & qu'il savait gourverner ses ministres.

Il aimait les louanges; & il est à souhaiter qu'un roi les aime, parce qu'alors il s'efforce de les mériter. Mais *Louis XIV.* ne les recevait pas toujours, quand elles étaient trop fortes. Lorsque notre académie, qui lui rendait toujours compte des sujets qu'elle proposait pour ses prix, lui fit voir celui-ci *Quelle est de toutes les vertus du roi, celle qui mérite la préférence?* Le roi rougit, & ne voulut pas qu'un tel sujet fût traité. Il souffrit les prologues de *Quinault*; mais c'était dans les plus beaux jours de sa gloire, dans le tems où l'ivresse de la nation excusait la sienne. *Virgile* & *Horace* par reconnaissance, & *Ovide* par une indigne faiblesse, prodiguèrent à *Auguste* des éloges plus forts, &, si on songe aux proscriptions, bien moins mérités.

Si *Corneille* avait dit dans la chambre du cardinal de *Richelieu*, à quelqu'un des courtisans: Dites à M. le cardinal que je me connais mieux en vers que lui; jamais ce ministre ne lui eût pardonné; c'est pourtant ce que *Despréaux* dit tout haut au roi dans une dispute

(1) Ces mots démentent bien l'infame calomnie de *la Beaumelle*, qui ose dire que le marquis de *Louvois* avait craint que *Louis XIV.* ne l'empoisonnât.

Au reste cette lettre doit être encor parmi les manuscrits laissés par M. le garde des sceaux *Chauvelin*.

qui s'éleva ſur quelques vers que le roi trouvait bons, & que *Deſpréaux* condamnait. Il a raiſon, dit le roi, il s'y connaît mieux que moi.

Le duc de *Vendôme* avait auprès de lui *Villiers*, un de ces hommes de plaiſir qui ſe font un mérite d'une liberté cynique. Il le logeait à Verſailles, dans ſon appartement. On l'appellait communément, *Villiers-Vendôme*. Cet homme condamnait hautement tous les goûts de *Louis XIV.* en muſique, en peinture, en architecture, en jardins. Le roi plantait-il un boſquet, meublait-il un appartement, conſtruiſait-il une fontaine, *Villiers* trouvait tout mal entendu, & s'exprimait en termes peu meſurés. Il eſt étrange, diſait le roi, que *Villiers* ait choiſi ma maiſon pour venir s'y moquer de tout ce que je fais. L'ayant rencontré un jour dans les jardins: Eh bien, lui dit-il, en lui montrant un de ſes nouveaux ouvrages, cela n'a donc pas le bonheur de vous plaire? Non, répondit *Villiers*. Cependant, reprit le roi, il y a bien des gens qui n'en ſont pas ſi mécontens. Cela peut être, répartit *Villiers*, chacun a ſon avis. Le roi en riant répondit: On ne peut pas plaire à tout le monde.

Un jour *Louis XIV.* jouant au tric-trac, il y eut un coup douteux. On diſputait; les courtiſans demeuraient dans le ſilence. Le comte de *Grammont* arrive. Jugez-nous, lui dit le roi. Sire, c'eſt vous qui avez tort, dit le comte. Et comment pouvez-vous me donner le tort, avant de ſavoir ce dont il s'agit? Eh! ſire, ne voyez-vous pas que pour peu que la choſe eût été ſeulement douteuſe, tous ces meſſieurs vous auraient donné gain de cauſe?

Le duc d'*Antin* ſe diſtingua dans ce ſiècle par un art ſingulier, non pas de dire des choſes flatteuſes, mais d'en faire. Le roi va coucher à Petit-Bourg; il y critique une grande allée d'arbres, qui cachait la vue de la rivière. Le duc d'*Antin* la fait abattre pendant la nuit. Le roi, à ſon réveil, eſt étonné de ne plus voir ces arbres qu'il avait condamnés. *C'eſt parce que V. M.*

les a condamnés, *qu'elle ne les voit plus*, répond le duc.

Nous avons aussi rapporté ailleurs, que le même homme ayant remarqué, qu'un bois assez grand au bout du canal de Fontainebleau déplaisait au roi, il prit un moment d'une promenade, & tout étant préparé, il se fit donner un ordre de couper ce bois; & on le vit dans l'instant abattu tout entier. Ces traits sont d'un courtisan ingénieux, & non pas d'un flatteur.

On a accusé *Louis XIV.* d'un orgueil insupportable, parce que la base de sa statue, à la place des victoires, est entourée d'esclaves enchaînés. Mais ce n'est point lui qui fit ériger cette statue, ni celle qu'on voit à la place de vendôme. Celle de la place des victoires est le monument de la grandeur d'ame & de la reconnaissance du premier maréchal de *la Feuillade* pour son maître. Il y dépensa cinq cent mille livres, qui font près d'un million d'aujourd'hui; & la ville en ajouta autant pour rendre la place régulière. Il paraît qu'on a eu également tort d'imputer à *Louis XIV.* le faste de cette statue, & de ne voir que de la vanité & de la flatterie dans la magnanimité du maréchal.

On ne parlait que de ces quatre esclaves; mais ils figurent des vices domptés, aussi-bien que des nations vaincues; le duel aboli; l'hérésie détruite; les inscriptions le témoignent assez. Elles célèbrent aussi la jonction des mers, la paix de Nimègue; elles parlent de bienfaits, plus que d'exploits guerriers. D'ailleurs c'est un ancien usage des sculpteurs, de mettre des esclaves aux pieds des statues des rois. Il vaudrait mieux y représenter des citoyens libres & heureux. Mais enfin on voit des esclaves aux pieds du clément *Henri IV.* & de *Louis XIII.* à Paris; on en voit à Livourne sous la statue de *Ferdinand de Médicis*, qui n'enchaîna assurément aucune nation; on en voit à Berlin sous la statue d'un électeur, qui repoussa les Suédois, mais qui ne fit point de conquêtes.

Les voisins de la France, & les Français eux-mêmes,

ont rendu très-injuſtement *Louis XIV.* reſponſable de cet uſage. *Viro immortali*, *A l'homme immortel*, a été traité d'idolâtrie; comme ſi ce mot ſignifiait autre choſe, que l'immortalité de ſa gloire. L'inſcription de *Viviani*, à ſa maiſon de Florence, *Ædes à Deo datæ*, *Maiſon donnée par un Dieu*, ſerait bien plus idolâtrie : elle n'eſt pourtant qu'une alluſion au ſur-nom de *Dieu-donné*, & au vers de Virgile, *Deus nobis hæc otia fecit.*

A l'égard de la ſtatue de la place vendôme, c'eſt la ville qui l'a érigée. Les inſcriptions latines qui rempliſſent les quatre faces de la baſe, ſont des flatteries plus groſſières que celles de la place des victoires. On y lit que *Louis XIV.* ne prit jamais les armes que malgré lui. Il démentit bien ſolemnellement cette adulation au lit de la mort, par des paroles dont on ſe ſouviendra plus long-tems que de ces inſcriptions ignorées de lui, & qui ne ſont que l'ouvrage de la baſſeſſe de quelques gens de lettres.

Le roi avait deſtiné les bâtimens de cette place pour ſa bibliothèque publique. La place était plus vaſte; elle avait d'abord trois faces, qui étaient celles d'un palais immenſe, dont les murs étaient déjà élevés, lorſque le malheur des tems en 1701, força la ville de bâtir des maiſons de particuliers ſur les ruines de ce palais commencé. Ainſi le louvre n'a point été fini; ainſi la fontaine & l'obéliſque, que *Colbert* voulait faire élever vis-à-vis le portail de *Perrault*, n'ont paru que dans les deſſins; ainſi le beau portail de St. Gervais eſt demeuré offuſqué; & la plupart des monumens de Paris laiſſent des regrets.

La nation deſirait, que *Louis XIV.* eût préféré ſon louvre & ſa capitale au palais de Verſailles, que le duc de *Créqui* appellait un favori ſans mérite. La poſtérité admire avec reconnaiſſance, ce qu'on a fait de grand pour le public; mais la critique ſe joint à l'admiration, quand on voit ce que *Louis XIV.* a fait de ſuperbe & de défectueux pour ſa maiſon de campagne.

Il réſulte de tout ce qu'on vient de rapporter, que

ce monarque aimait en tout la grandeur & la gloire. Un prince qui ayant fait d'auſſi grandes choſes que lui, ſerait encor ſimple & modeſte, ſerait le premier des rois, & *Louis XIV.* le ſecond.

S'il ſe repentit en mourant, d'avoir entrepris légérement des guerres, il faut convenir, qu'il ne jugeait pas par les événemens : car de toutes ſes guerres, la plus juſte & la plus indiſpenſſable, celle de 1701, fut la ſeule malheureuſe.

Il eut de ſon mariage, outre *Monſeigneur*, deux fils & trois filles morts dans l'enfance. Ses amours furent plus heureux : il n'y eut que deux de ſes enfans naturels qui moururent au berceau, huit autres vécurent, furent légitimés, & cinq eurent poſtérité. Il eut encor d'une demoiſelle attachée à madame de *Monteſpan*, une fille non reconnue, qu'il maria à un gentilhomme d'auprès de Verſailles, nommé *de la Queue.*

On ſoupçonna, avec beaucoup de vraiſemblance, une religieuſe de l'abbaye de Moret, d'être ſa fille. Elle était extrêmement bazanée, & d'ailleurs lui reſſemblait. Le roi lui donna vingt mille écus de dot, en la plaçant dans ce couvent. L'opinion qu'elle avait de ſa naiſſance, lui donnait un orgueil dont ſes ſupérieures ſe plaignirent. Madame de *Maintenon*, dans un voyage de Fontainebleau, alla au couvent de Moret; & voulant inſpirer plus de modeſtie à cette religieuſe, elle fit ce qu'elle put pour lui ôter l'idée qui nourriſſait ſa fierté. « Madame, lui dit cette perſonne, la peine que prend » une dame de votre élévation, de venir exprès ici me dire » que je ne ſuis pas fille du roi, me perſuade que je le ſuis. » Le couvent de Moret ſe ſouvient encor de cette anecdote.

Tant de détails pourraient rebuter un philoſophe. Mais la curioſité, cette faibleſſe ſi commune aux hommes, ceſſe preſque d'en être une, quand elle a pour objet des tems & des hommes qui attirent les regards de la poſtérité.

FIN

ERRATA,

Pour le premier volume du siècle de LOUIS XIV.

PAGE 8, *ligne* 31, mort en 1699, *lisez* : mort en 1709.

Page 22, *ligne* 7, fils du précédent, *lisez* : petit-fils du précédent.

Page 23, *ligne* 14, n'a écrit dépêches, *lisez* : n'a écrit des dépêches.

Page 25, *ligne* 21, 1679, *lisez* : 1669.